

THÈSE POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR

Délivré par l'**Université Paul Valéry Montpellier 3**

Préparée au sein de l'école doctorale 058
Et de l'unité de recherche **CRISES**

Spécialité : **PHILOSOPHIE**

Présentée par **Emiliano SFARA**

**LA PHILOSOPHIE DE GEORGES CANGUILHEM À TRAVERS SON
ENSEIGNEMENT, 1929-1971 : EXAMEN DU CONCEPT D'ACTION**

Soutenue le 24 octobre 2015 devant le jury composé de

M. Anastasios **BRENNER**, Université Montpellier III (directeur de thèse)
M. Daniele **GAMBARARA**, Università della Calabria (co-directeur de thèse)
M. Jean **GAYON**, Université Panthéon-Sorbonne (rapporteur)
Mme Claudia **STANCATI**, Università della Calabria (examineur)
M. Carlo **VINTI**, Università degli Studi di Perugia (rapporteur)

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à tous ceux qui, par leurs conseils et leur amitié, m'ont aidé pour la rédaction de ce travail : M.me Hourya Benis Sinaceur, M. Vincent Bontemps, M. Michel Bourdeau, Stefano Bruno, Michele Cammelli, M. Camille Limoges, Ivan Moya Diez, Aldo Pardi et toute l'équipe du CAPHÉS.

Un remerciement particulier à Julie Ondruska et à M.me Nathalie Queyroux, qui ont pris soin de la correction du texte. Merci pour votre patience.

Résumé

Les manuscrits privés de Georges Canguilhem (1904-1995) ne sont accessibles au public que depuis 2008. Le présent travail se focalise sur l'analyse des manuscrits concernant la période d'enseignement de Canguilhem, professeur de philosophie (à partir de 1929) et de philosophie et histoire des sciences (à partir de 1955) dans les lycées et dans les universités françaises.

Depuis la mort du philosophe de Castelnau-d'Audoubert, on a assisté à une nouvelle tentative de systématisation et de mise en cohérence de la totalité de sa production philosophique publiée qui, selon les interprètes du passé, commençait conventionnellement en 1943, c'est-à-dire avec la parution du fameux *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Des articles récents (auxquels a été consacré le premier chapitre) ont par exemple mis en lumière l'importance de quelques écrits auparavant peu connus, tels que « Descartes et la technique » (1937) et « Activité technique et création » (1938) ; d'autres travaux ont avancé la thèse d'un Canguilhem "philosophe tout court", en rompant avec cette tradition qui le considérait d'abord comme un historien des sciences.

Le but de ce travail est de démontrer que la clé interprétative permettant, à la fois, de regarder la production philosophique de Canguilhem comme un "tout" organique et systématique, et de le considérer comme un "philosophe tout court", consiste en un concept d'action, qui est à son tour une catégorie purement philosophique, car concernant les rapports entre le plan de la pensée abstraite et le plan de l'acte concret. Si le terme *action* (en tant que concept indiquant précisément le surpassement de l'acte libre à l'égard de la norme abstraite et figée) n'est pas présent dans les textes publiés, les manuscrits inédits (analysés dans les chapitres II et III) approfondissent ce concept en lui conférant en même temps un nom, qui est justement celui d'*action*. Une grande partie d'un manuscrit de 1929-32, *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, porte par exemple sur l'étude de la notion philosophique d'action. Le quatrième et dernier chapitre, entièrement dédié à un cours des années 1966-67, tenu à la Sorbonne et intitulé *L'action*, viendra conclure sur ce concept.

Titre: La philosophie de Georges Canguilhem à travers son enseignement, 1929-1971 : examen du concept d'action

Mots clés : Canguilhem, Georges (1904-1995), manuscrits, inédits, enseignement, philosophie de l'action

Abstract

The private manuscripts of Georges Canguilhem (1904-1995) were not accessible to the public until 2008. Our work focuses on the analysis of the manuscripts written while Canguilhem, Professor of Philosophy (from 1929) and Philosophy and History of Science (from 1955), was teaching in several French schools and universities.

Since the death of the philosopher from Castelnau-d'Audoubert, there has been a renewed interest in systematizing the whole of his published philosophical production. According to the majority of scholars, it began in 1943, that is, with the publication of the famous *Essay on some problems concerning the normal and the pathological*. In literature, some recent works (which have been thoroughly discussed in Chapter I) have highlighted the importance of some previously unknown writings, such as « Descartes et la technique » (1937) and « Activité technique et création » (1938). Other authors have proposed that Canguilhem was a philosopher *tout court*, challenging a conventional view that considers him - first and foremost - as a science historian.

This work aims to demonstrate that the concept of action allows for considering the philosophical production of Canguilhem as an organic and systematic "whole", and to consider him as a "philosopher *tout court*". This concept stands as a purely philosophical concept, due to the relationship between abstract thinking and concrete action. While the term *action*, whose corresponding concept defines precisely the overcoming of the free act against the abstract and rigid norm, is not present in the published texts, the unpublished manuscripts (discussed in Chapters II and III) deepen this concept by giving it a name, which is precisely that of action. As an example, a manuscript written in 1929-1932, *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, is mostly focused on the study of the philosophical notion of action. The fourth and last chapter is entirely dedicated to a course held in 1966-1967 at the Sorbonne University in Paris, entitled *L'action*.

Title: Georges Canguilhem's philosophy through his teaching, 1929-1971: analysis of the concept of action

Keywords: Canguilhem, Georges, (1904-1995), manuscripts, works, unpublished, education, teaching, philosophy of action

TABLE DES MATIERES

0. INTRODUCTION	7
0.1. LE LEGS PHILOSOPHIQUE DE GEORGES CANGUILHEM	8
0.2. BREF APERÇU DU CONCEPT CANGUILHEMIEN D'ACTION	10
0.3. LE CONTEXTE HISTORICO-PHILOSOPHIQUE ET LES SOURCES	12
0.4. LE CONCEPT D'ACTION DANS LES ÉCRITS PUBLIÉS	19
0.4.1. LES DEUX TEXTES DE 1937 ET DE 1938	20
0.4.2. <i>LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE</i>	22
0.4.3. MACHINES, ORGANISMES ET TRAVAIL	24
0.4.4. L'ACTION AU NIVEAU SOCIAL	27
0.4.5. L'ACTION AU NIVEAU TRANSHISTORIQUE : L'HISTOIRE DES SCIENCES	29
0.5. LES MANUSCRITS INÉDITS. DERNIÈRES CONSIDÉRATIONS	31
1. LES ÉTUDES CONSACRÉES A G. CANGUILHEM AVANT LES INÉDITS	35
1.0. INTRODUCTION AU PREMIER CHAPITRE	36
1.1. AVANT LES INÉDITS : QUI ÉTAIT GEORGES CANGUILHEM ?	37
1.1.1. CANGUILHEM SELON LAGACHE	39
1.1.2. CANGUILHEM SELON MACHEREY, QUARTA ET LECOURT	42
1.1.3. CANGUILHEM SELON MICHEL FOUCAULT	54
1.1.4. CANGUILHEM DANS LES ANNÉES 80	64
1.1.5. CANGUILHEM DANS LES ANNÉES 90	73
1.2. CANGUILHEM AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE : LES ÉCRITS DE JEUNESSE	83
1.3. CONCLUSIONS. CANGUILHEM SELON LIMOGES ET ROTH	90
2. LES MANUSCRITS DE LA PÉRIODE 1929-1954	97
2.0. INTRODUCTION AU DEUXIÈME CHAPITRE	98
2.1. LES COURS DANS LES LYCÉES, 1929-1941	99
2.1.1. LE MANUEL DE 1929-32 : <i>PHILOSOPHIE (ÉLÉMENTS DE DOCTRINE ET TEXTES CHOISIS)</i>	101
2.1.1.1. Le corps et l'âme	101
2.1.1.2. La perception et l'espace	106
2.1.1.3. Le temps	109
2.1.1.4. L'action	110
2.1.1.5. La création	115
2.1.2. LES COURS DE PSYCHOLOGIE : LA PÉRIODE DE CHARLEVILLE, ALBI ET VALENCIENNES	120
2.1.3. LES COURS SUR LA TECHNIQUE : VALENCIENNES ET TOULOUSE (1934-1941)	128
2.1.4. LES COURS DE "POLITIQUE" À ALBI (1930-31) ET TOULOUSE (1937-41)	132
2.2. L'ENSEIGNEMENT DANS LES UNIVERSITÉS. LA PÉRIODE "MÉDICALE"	139
2.2.1. LES COURS DE BIOLOGIE	139
2.2.2. L'ACTION DANS LES COURS DE CLERMONT-FERRAND ET DE STRASBOURG (1941-1948)	147
2.2.2.1. <i>Le problème de la création, 1947-48</i>	152
3. LES MANUSCRITS DE LA SORBONNE ET DE L'I.H.S.T., 1955-1971	160
3.0. INTRODUCTION AU TROISIÈME CHAPITRE	161

3.1. LA VISION COMME MODÈLE DE LA CONNAISSANCE (1956-57)	165
3.1.1. CONSÉQUENCES DES MODÈLES DE PYTHAGORE ET DE DÉMOCRITE	167
3.1.2. LA VISION SELON CANGUILHEM	174
3.2. LA SCIENCE ET L'ERREUR (1955-56)	178
3.2.1. ERREUR ET FAILLIR	180
3.2.2. VRAI ET FAUX	191
3.3. LE STATUT SOCIAL DE LA SCIENCE MODERNE (1961-62)	199
3.3.1. PRÉMISSSE DE CANGUILHEM.....	201
3.3.2. VERS UNE SCIENCE "SOCIALE"	204
3.3.2.1. Les deux premières périodes	205
3.3.2.2. L'Académie des sciences et la vulgarisation des sciences.....	211
3.4. APERÇUS AU SUJET DE QUELQUES SÉMINAIRES SUR LA TECHNIQUE	216
3.4.1. L'IMAGINATION, FONCTION POÉTIQUE	217
3.4.2. DIFFÉRENCE ENTRE TECHNIQUE ET TECHNIQUES.....	220
3.5. CONCLUSIONS : ACTION ET IDÉOLOGIE	225
4. CANGUILHEM PHILOSOPHE DE L'ACTION	230
4.1. LA PENSÉE, PRÉAMBULE À L'ACTION	231
4.1.1. LE <i>SCHÈME</i> CHEZ KANT	232
4.1.2. LANGAGE, JUGEMENT ET PENSÉE	234
4.2. LE MANUSCRIT <i>L'ACTION</i>	240
4.2.1. ACTION, PRÉVOYANCE ET PRÉVISION	242
4.2.2. ACTION ET PENSÉE	249
4.2.3. JUGEMENT ET ACTION : CONTINUITÉ OU DISCONTINUITÉ ?	256
4.2.4. THÉORIE DES JEUX ET SCIENCES DE LA DÉCISION	259
4.2.5. L'INAPPLICABILITÉ DE LA « SCIENCE » DE LA DÉCISION	262
4.2.6. L'IDÉAL MORAL	268
4.2.7. CONCLUSIONS À <i>L'ACTION</i>	276
5. CONCLUSIONS GÉNÉRALES	282
5.1. LE « SPECTACLE DE L'ÉCHEC »	283
5.2. RÉSUMÉ DU CONCEPT D'ACTION DANS LES CHAPITRES PRÉCÉDENTS	286
5.3. VÉRITÉ ET NATURE HUMAINE	294
<i>RIASSUNTO DELLA TESI IN ITALIANO</i>	298
LISTE DES ŒUVRES CITÉES	323
- TRAVAUX DE GEORGES CANGUILHEM	323
- TRAVAUX SUR CANGUILHEM	328
- AUTRES TRAVAUX.....	333
ANNEXES	340
- INVENTAIRE DES INÉDITS (1929-1971) PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE	340
- INVENTAIRE DES INÉDITS (1929-1971) PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.....	361

0. INTRODUCTION

0.1. Le legs philosophique de Georges Canguilhem

Il y a souvent, dans les blancs de l'historiographie philosophique qui marquent le passage d'une grande figure classique à une autre, des processus théoriques postérieurs de mise en cohérence et de systématisation de la pensée de l'une de ces grandes figures philosophiques. Depuis la mort de Georges Canguilhem en 1995, ce qui s'est produit autour de son héritage philosophique est justement une tentative progressive et multilatérale de mise en cohérence de la totalité de sa pensée écrite. Par le terme *marxisme*, par exemple, on entend habituellement une série historiquement constituée d'interprétations organiques et plus ou moins philosophiquement remarquables visant à une mise en cohérence de la pensée de Karl Marx. Il en est de même de l'hégélianisme par rapport à Hegel. Et quoi dire de Kant et du kantisme, ou de Heidegger, c'est-à-dire de ceux l'indiquant comme le dernier grand philosophe de la modernité et de ceux qui ont la tendance à le négliger avec mépris en tant qu'ancien membre du parti national-socialiste allemand alors naissant, etc.

En ce qui concerne Canguilhem, avant ce processus de systématisation de ses œuvres commencé en 1995 (que nous ne voulons certes pas appeler « canguilhemianisme », Canguilhem occupant une place du moins "officiellement" mineure parmi les rangs historiques du théâtre philosophique traditionnel), l'on assistait à des approches isolées et à peu près descriptives - sous la forme surtout de commentaires aux publications récentes - qui passaient en revue la structure des seuls arbres au lieu de jeter un regard d'ensemble à la forêt, pour le dire comme Hegel. Bien entendu, loin de nous le fait de vouloir assumer un point de vue de type linéaire-positiviste en vertu duquel les analyses chronologiquement plus récentes autour d'un sujet philosophique – en ce cas la philosophie de Canguilhem – seraient intrinsèquement meilleures par rapport aux analyses moins récentes. Dans le cas de la philosophie de Canguilhem, nous croyons en effet que l'absence d'un regard d'ensemble à l'entière forêt ne pouvait pas tout simplement avoir lieu à cause d'une bibliographie incomplète, puisque les bibliographies se terminent comme on le sait avec la mort de l'auteur de référence. Pierre Macherey et Michel Foucault (dont les commentaires - respectivement de 1964 et de 1978 - seront par nous brièvement

étudiés au cours du premier chapitre de ce travail), donnent une coupure interprétative très efficace à l'œuvre de Canguilhem. Mais celle-là ne pouvait cependant être exhaustive pour la raison que nous venons d'expliquer. Il y a de même, selon nous, une autre raison en vertu de laquelle les études « *post-mortem* » ont tendance à être plus exhaustives que les études « *ante-mortem* ». Cette raison s'appuie sur le fait qu'après la mort d'un auteur qui assume pendant longtemps un rôle à la fois institutionnellement important et reconnu dans une certaine société (Canguilhem fut professeur à la Sorbonne pendant de longues années, ainsi que directeur de l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques à Paris¹) et de guide intellectuel et inspirateur pour un certain nombre d'« esprits doués » (Macherey et Foucault eux-mêmes, par exemple), il y a, surtout en milieu académique, une certaine diffusion de quelques coutumes sociales en vertu desquelles on célèbre l'héritage de cet auteur par des travaux monographiques concernant de plus en plus la globalité de sa production écrite. La rédaction de thèses de doctorat de la part de thésards en philosophie est interne à la reproduction sociale de pratiques de célébration de ce genre, et nous croyons que celles-ci ont toutefois le droit d'être tenues en considération, car elles mettent à disposition du thésard une quantité de temps matériel à consacrer à la recherche de tel ou tel autre domaine ou auteur que le savant d'autrefois n'avait souvent pas.

En ce qui concerne Canguilhem, le début de cet *habitus* social commence véritablement, de notre point de vue, cinq ans après 1995, c'est-à-dire avec l'article « Canguilhem avant Canguilhem » de J.-F. Braunstein. Nous reviendrons sur ce texte dans les chapitres suivants. Mais nous allons dire tout de suite pourquoi cet article apparaît comme plus innovant par rapport aux articles précédents. Ce texte est important parce qu'il réinsère (de façon argumentée²) dans la bibliographie canguilhemienne deux écrits auparavant quasiment oubliés. Ils portent le titre « Descartes et la technique » (1937) et « Activité technique et création » (1938), et nous pouvons affirmer que, sans une lecture de ces deux textes, il est extrêmement

1 A l'époque, Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques.

2 C'est-à-dire sous forme, justement, d'article, de réflexion : la première véritable "réinsertion" a été faite à ce sujet par Camille Limoges, auteur d'une bibliographie pionnière des œuvres de Canguilhem, où plus de cent titres de celui-ci ont effectivement été récupérés pour la recherche (cf. Limoges, 1994).

difficile ou trompeur de considérer l'œuvre de Canguilhem comme une totalité organique cohérente. Ce type d'approche organique – répétons-le pour éviter tout futur malentendu - constitue à la fois la prémisse méthodologique et le but final de ce travail, lequel ne vise donc pas à une étude isolée et limitée d'une catégorie autonome (par exemple celle de normativité), ou d'un terrain d'analyse spécifique (par exemple celui de l'histoire des sciences) ou de la mise en rapport de deux phases théorique-biographique différentes (par exemple celle du Canguilhem "jeune" qui n'avait pas encore abordé le domaine spécifique de l'histoire des sciences, avec celle du Canguilhem reconnu, enseignant de philosophie et histoire des sciences à la Sorbonne). Ce qui nous intéresse est le legs philosophique ultime de Georges Canguilhem, le message dans la bouteille qui a survécu à la mer d'interprétations faites sur lui.

0.2. Bref aperçu du concept canguilhemien d'action

Ce message ne coïncide qu'avec un concept très simple à résumer : une règle ou norme (nous utiliserons presque toujours ces deux termes comme synonymes) préliminaire et dépositaire d'une disposition particulière et idéale pour l'accomplissement d'un moment du vrai (logique), du bien (éthique) et du beau (esthétique), est destinée à être démentie, du point de vue de son contenu normatif, par le résultat pratique et individuel final. Vrai, bien et beau font évidemment partie d'une tripartition traditionnellement très utilisée en philosophie. Nous tenons à souligner que cette tripartition n'est cependant pas utilisée par Canguilhem. C'est nous qui l'utilisons à des fins heuristiques, car selon notre philosophe *tout* phénomène appartenant à l'expérience individuelle de la vie humaine - et donc compris dans l'expérience logique (par laquelle nous entendons le phénomène linguistique), dans l'expérience éthique (la réglementation supérieure à la base de la reproduction sociale d'une certaine communauté) et dans l'expérience esthétique - tend à être créatif, c'est-à-dire lisible par les catégories théoriques propres à la philosophie esthétique. Nous nous expliquons. Le fait qu'un peintre soit étonné du résultat achevé de sa performance picturale est dû au fait que ce résultat, représentant

par exemple un certain paysage, est formellement différent de l'ébauche du même paysage qu'il avait en tête avant de passer à la pratique : c'est là un exemple esthétique de la pratique dépassant la norme préliminaire. Ce dépassement est, en tant que tel, créatif, tout comme l'œuvre, c'est-à-dire la création, du peintre. Sur le plan de la science, notamment du phénomène technique, la fabrication d'un objet, d'un outil ou artefact inédit, est elle-même une opération créative, en tant que marquant le dépassement pratique de n'importe quelles règles antécédentes (la méthode exacte de construction d'un outil inédit n'est certes pas consignée dans un manuel d'utilisation). Sous ce rapport le phénomène de la technique est donc lisible à travers le prisme des catégories de l'esthétique. Sur le plan de la vie sociale, le héros n'est qu'un homme permettant la survie d'une société sur le déclin, c'est-à-dire d'une société dont la survie dépend du dépassement salvateur des règles communautaires qui la fondaient. De fait, dit Canguilhem, toute société ne peut survivre que grâce à ces hommes exceptionnels³. Sur le plan de la production de la parole – et c'est là une question qui n'est pas abordée dans les écrits publiés, mais bien dans un manuscrit inédit - « si paradoxal que cela paraisse, il n'est pas nécessaire pour parler de savoir préalablement ce que l'on va dire. Il en est de l'improvisation comme de l'inspiration »⁴. Comme on le voit, donc, même le phénomène du social et le phénomène de la parole sont des phénomènes proprement esthétiques en vertu de leur portée créative. Dans la doctrine philosophique de Canguilhem, c'est précisément ce processus d'affranchissement pratique à tout niveau de l'expérience humaine individuelle que nous appelons *action*. La notion d'action ainsi comprise - une notion de type purement philosophique - est la clef théorique-interprétative pour lire le *corpus* philosophique canguilhemien comme un tout, où les parties ne sont nullement séparées mais bien communicantes les unes envers les autres. Par « parties », nous entendons des œuvres spécifiques telles que *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* de 1943, ou des domaines théoriques spécifiques tels que la technique, ou le concept fondamental de

3 Cette allusion à la figure du héros se trouve dans un texte spécifique : cf. « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société », in *Cahiers de l'Alliance universelle*, n. 92, septembre-octobre 1955, pp. 64-73, particulièrement p. 73.

4 Dans « De la signification et du langage », titre d'un paragraphe du manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, 1929-1932, f. 145/157.

normativité (nous reviendrons d'ici peu sur ce concept). Du reste Xavier Roth, dans sa thèse de doctorat, démontre avoir bien compris que le noyau crucial chez le philosophe de Castelnauudary réside dans « le problème des rapports de la connaissance à l'agir », qui « occupe dans sa pensée une place tout à fait centrale »⁵. Or ce qu'il faut signaler - comme d'ailleurs beaucoup de spécialistes de la bibliographie de notre auteur le savent bien - c'est que le terme *action* en tant que concept transversal désignant l'affranchissement de l'acte concret par rapport à toute norme sociale ou technique-scientifique n'apparaît pas dans les textes publiés. C'est-à-dire qu'une lecture d'ensemble de ces derniers permet certes au lecteur de comprendre le lien théorique qui les tient unis. Ce sont néanmoins les écrits inédits qui approfondissent ce lien théorique et lui confèrent en même temps un nom, qui est justement celui d'*action* et qui est de fait un terme unifiant, car l'action et les modes de l'action sont généralement multiples.

Les écrits inédits dont nous parlons ne sont autres que les notes des cours de philosophie que Canguilhem a donnés pendant une quarantaine d'années dans différents lycées et universités de France, de 1929 à 1971.

Dans les notes d'un cours de 1966-67, *L'action*, auquel nous consacrerons le dernier chapitre de ce travail, l'auteur insiste de fait sur ceci : « agir, c'est être en situation de mouvoir, ou de changer, quelque chose ou quelqu'un sans être soi-même agi, c'est faire commencer le mouvement au lieu de le recevoir et de le transmettre »⁶. Le fait que la philosophie n'est en dernier ressort que recherche d'une *sagesse comprise comme action*, à son tour loin d'être action routinière quotidienne (soit automatique, soumise de façon répétée à l'application d'une même norme apprise par imitation : pensons par exemple au geste de faire ses lacets), est du reste spécifié dans des manuscrits remontant aux années 30⁷.

5 Xavier Roth, *Georges Canguilhem et l'école française de l'activité. Juger, Agir (1926-1939)*, p. 25. Thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Aix-Marseille le 15 décembre 2010.

6 *L'action*, 1966-1967, f. 12 (recto-verso).

7 Voir § 2.1.4., notamment la longue citation tirée d'un manuscrit remontant à la période d'enseignement à Toulouse intitulé *Objet et nature de la philosophie*.

0.3. Le contexte historico-philosophique et les sources

Bien évidemment, l'importance centrale que Canguilhem attribue dès les années 30 au rôle de l'action comme boussole conceptuelle pour se repérer dans l'ampleur (immensité) thématique et problématique de la philosophie ne se fait pas du jour au lendemain.

En fin de compte, en effet, la théorie de l'action n'est après tout qu'une revendication de l'affranchissement de l'individu, au sens autonome et singulier, par rapport aux normes dictées par les habitudes, les coutumes ou les appareils sociaux externes à l'individu lui-même. Or nous croyons, grâce aussi à l'enseignement canguilhemien, que la notion philosophique d'individu ne peut pas à son tour être philosophiquement saisie à partir de catégories abstraites et des-historicisées, sous peine d'une notion d'individu totalement fautive. C'est-à-dire que celle-ci, ainsi que toute idée philosophique en générale, prend corps d'abord en fonction de la phase historique dans laquelle un auteur a vécu. Cette phase historique, en ce qui concerne notre auteur, coïncide avec l'expansion idéologique et militaire du nazisme et du fascisme en Europe pendant le décennie 1930-1940 et quelques années plus tard. Ce n'est donc pas surprenant que Michele Cammelli ait écrit à cet égard que les premiers travaux de Canguilhem visaient essentiellement au cadrage, du point de vue de l'analyse du processus technique individuel, de ce mouvement créatif et intrinsèque à l'être humain de dépassement d'une norme imposée coercitivement d'un haut, représenté par la politique fasciste de contrôle technique-agricole des campagnes, politique commençant alors à se faire sentir en France⁸. La théorie canguilhemienne de l'action a-t-elle donc des racines solides dans une réaction théorique à la propagande perturbatrice des idéologies nazies et fascistes ? Bien sûr que oui, et il ne pouvait en être autrement. Canguilhem, pour qui le soi-disant « vital » passe toujours en premier, ne pouvait pas rester indifférent à la diffusion des idéologies susmentionnées. De plus, comme le signalent de nombreux ouvrages monographiques qui lui sont consacrés, notre auteur passe à un moment de sa vie

8 Cf. Cammelli, « Logiche della resistenza », in *Georges Canguilhem, Il fascismo e i contadini*, Bologna, Il Mulino, 2006, pp. 9-73 (*Il fascismo e i contadini* n'est que la traduction italienne de l'œuvre *Le fascisme et les paysans* de Canguilhem, parue en 1935).

(autour de 1934), précisément en raison de cette diffusion, d'une position politique fermement ancrée dans le pacifisme à la conviction de devoir prendre les armes pour combattre à côté de la résistance française, élevée contre les Allemands dans les territoires d'Auvergne. En 1934, Canguilhem adhère en effet au CVIA (Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes). Nous reviendrons sur ce point historique dans le premier chapitre. Le point qui nous intéresse ici est que le pacifisme était en même temps ce qui caractérisait entre autres choses la pensée d'Émile-Auguste Chartier, de son nom de plume Alain (1868-1951), qui fut professeur de Canguilhem pendant sa période lycéenne. L'influence que le premier exerça sur le second fut énorme, tellement que ce que l'élève hérita du maître consista non seulement en une disposition active au pacifisme intégral (défendu bec et ongles par Canguilhem⁹), mais aussi bien en la théorie de l'action, de l'action créative. Celle-ci, dans ses articulations théoriques fondamentales (dépassement pratique d'une norme préliminaire), est bien présente dans la doctrine alainienne, bien qu'avec quelques contradictions bien remarquées par l'ancien disciple Canguilhem dans son manuscrit de 1947-48 intitulé *Le problème de la création*. Sur cette question nous nous arrêterons en détail dans le deuxième chapitre. Cependant nous voudrions que le lecteur accorde une attention particulière à ce fait que, selon nous, la théorie de l'action canguilhemienne se situe *en continuité* avec la thèse de l'action alainienne. C'est là une question importante, car sur ce point nous voudrions nous démarquer de quelques interprétations faites à ce sujet. Sur la base de ces interprétations (qui ne sont que celles circulant oralement et de plus en plus dans les milieux universitaires parmi les spécialistes de Canguilhem), on a l'impression de comprendre que comme le philosophe de Castelnau est devenu à un moment un anti-pacifiste, il est devenu en même temps et du jour au lendemain un détracteur de la philosophie du jugement car celle-ci appartenait à Alain. Et comme chez Alain le jugement est ce qui permet l'action, la conséquence logique qui pourrait découler à partir de cette supposition serait que l'ancienne théorie de l'action d'Alain et la nouvelle théorie de l'action de Canguilhem ne seraient que très vaguement liées, dans la mesure où, chez Alain, l'action est une fausse action, c'est à dire une action non créative

9 Dans de nombreux écrits de jeunesse. Voir par exemple « Essais. Esquisse d'une politique de paix », dans *Libres propos*, 20 mars 1929 (in *Œuvres complètes*, tome I, op. cit., pp. 213-215).

puisqu'étroitement connectée au jugement et donc, en dernière analyse, à la norme. En réalité il en va tout autrement, puisque ce sur quoi Chartier met l'accent est le caractère non rationnel du jugement, lequel relève plutôt de la sphère de la *volonté* et qui du coup ne se caractérise pas par un ensemble de *règles* proprement dites. Nous nous expliquons.

Le rapport de continuité entre jugement et action chez Alain est selon nous indéniable. Celui-ci, en défendant de tout cœur l'idéal intransigeant de la paix, écrit en effet que « pour ou contre la guerre, il s'agit de juger ». Et il continue : « j'entends de décider au lieu d'attendre des preuves [...]. Si tu décides pour la guerre les preuves abondent ». Il y a en fait « une intelligence qui est miroir seulement. Fidèle à retracer les circonstances de ce qui est. Parfaite pour enseigner et expliquer ; de nul effet pour l'action »¹⁰. D'abord, décider - soit juger - de se ranger du côté de la paix et contre la guerre ; ce qui signifie, après coup, agir concrètement en fonction de la paix en rejetant la guerre. Décider pour la guerre tient d'un type d'intelligence qui est miroir, dans le sens que ceux qui décident pour la guerre la voient souvent comme une conséquence inévitable (nécessaire, soit mécaniquement inscrite dans le cours idéal de l'histoire humaine, souvent d'un peuple ou d'un pays), alors qu'elle n'est seulement, selon Alain¹¹, qu'un fait purement humain.

Par ces brefs passages nous voulons donc justifier un rapport de continuité solide entre jugement et action dans la doctrine alainienne. Ce qui ne justifie pas, néanmoins, l'hypothèse de l'incompatibilité de l'action de type créatif alainienne avec l'action de type créatif canguilhemienne. Ces passages nous montrent en effet que, pour Alain, tout comme pour Canguilhem, le jugement est ce qui permet un détachement conscient de l'opinion de l'individu doué de libre arbitre par rapport à l'opinion commune croyant positivement en une société qui suit un cours socio-naturel prédéfini et obligé.

Bien évidemment, lorsque nous disons *jugement* il faut penser à Kant. C'est Kant le référent majeur d'une philosophie ainsi dite du jugement. Et il se trouve qu'Alain était tout d'abord - avant d'être un comtien (malgré son refus de quelques aspects de la théorie positiviste et comtienne de l'histoire), un cartésien ou un

10 Alain, *Mars ou la guerre jugée*, Paris, Gallimard, 1936, éd. 1995, pp. 231; 230.

11 Cf. *ibid.*

hégélien - un passionné de Kant. Sur cela nous ne nous arrêterons pas beaucoup, car ce point a été développé de manière très détaillée par Xavier Roth, et nous ne pourrions en dire plus. Nous tenons simplement à rappeler qu'Alain avait appris une certaine façon d'interpréter Kant par Jules Lagneau (1851-1894) et ce dernier par Jules Lachelier (1832-1918).

Comprendre ce qui définit la lignée Alain-Lagneau-Lachelier est pour nous fondamental, car elle marque à la fois le début de la « philosophie réflexive » en France et la personnalité philosophique de Canguilhem. Selon l'approche réflexive, qui s'inspire de la conception du sujet transcendantal chez Kant, le sujet est ce qui organise en unité cohérente le chaos indéfini que nos sens nous offrent à partir du milieu externe. De là nous avons la notion d'induction développée par Lachelier, qui n'est que cette opération de mise en forme homogène et générale intérieure d'un tout indifférencié extérieur ; ou le concept de perception avancé par Lagneau, laquelle n'est pas assimilée à une activité de simple réception des données externes mais, inversement, à un *acte* de combinaison subjective de ces données. Quant à Alain, sa notion de *valeur* revient à affirmer la capacité propre à tout individu à *valoriser* une multiplicité en soi dépourvue de sens qui ne laisse pas de place à la décision. Voilà son idéal indestructible d'une paix durable opposé aux valeurs des adorateurs du fait. Ceux-ci, en attendant passivement « des preuves », croient que la guerre est un événement inexorable auquel on ne peut pas échapper.

Si, d'après l'école réflexive, il y a au niveau du sujet un effort constant d'organisation des données externes, cela suppose une opposition sujet-objet. Le premier essaie en fait d'imposer un ordre au second. Comme le second est opposé au premier, ce dernier se heurte, pendant son effort d'organisation du milieu, à des obstacles externes. C'est là que le concept-valeur représentant l'organisation subjective et approximativement générale du monde *change*. Cela étant, tout ce qui adhère intégralement aux formes de l'empirisme, du pragmatisme, ou du rationalisme vulgaires devient alors pour l'école réflexive une véritable cible polémique. L'empirisme suppose en effet que le sujet n'est en dernier ressort que le résultat d'une impression des données externes fournies par les sens (là où, pour l'école réflexive, il y a le mouvement inverse) ; le pragmatisme conçoit le sujet comme un ensemble de dispositions à ce que lui est potentiellement utile dans la vie pratique (en posant, de

façon linéaire, la finalité pratique-utilitaire comme ce qui meut le sujet, non pas une valeur opposée au monde extérieur) ; le rationalisme voit le sujet comme un ensemble de normes ou lois rationnellement organisées expliquant sa façon d'agir dans le monde (alors que, pour l'école réflexive, notamment pour Alain, ce qui donne lieu à l'action est bien le jugement, qui *ne participe pas de la rationalité*, mais bien de la *volonté*).

Pour toutes ces raisons, Canguilhem, suivant les traces de l'école réflexive et de son maître Alain, ne pouvait pas ne pas critiquer Henri Bergson (1859-1941). Celui-ci écrivait dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) que l'expérience individuelle n'est finalement qu'une identification avec le flux ininterrompu des événements externes : une thèse incompatible avec celle d'Alain, de Lagneau et de Lachelier. La critique de Canguilhem remonte à 1929, notamment à l'article « La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme ». En 1937, dans « Activité technique et création », Canguilhem rectifie le tir et affirme, en invoquant Bergson, qu'il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action¹². Définie en ces termes, la philosophie ne se caractérise plus seulement comme une activité synthétique d'un "dehors" désordonné, mais d'abord comme mise an avant d'un acte pratique pouvant démentir une règle abstraite pensée à l'origine de toute action. Or nous savons qu'une idée récurrente chez Bergson porte sur l'extrême pauvreté de la représentation abstraite des actes avant que ces actes ne se produisent. Dans *La pensée et le mouvant* ceux-ci sont assimilés aux mouvements des peintres, mouvements tout à fait originels et affranchis de prémisses abstraites et coercitives¹³. C'est là d'ailleurs une assimilation utilisée par Alain lui-même, lorsqu'il écrit que le peintre de portrait n'a pas le projet de toutes les couleurs qu'il va employer pour l'œuvre qu'il commence et que, bien au contraire, « l'idée lui vient à mesure qu'il fait »¹⁴. Canguilhem, quant à lui, n'hésite pas à assimiler Bergson et Alain juste quand il s'agit de développer la centralité du concept d'exécution pratique dans la

12 Cf. Canguilhem G., « Activité technique et création », 1938, in *Georges Canguilhem, écrits philosophiques et politiques, 1926-1939. Œuvres Complètes, tome I*, sous la direction de Jean-François Braunstein et Yves Schwartz, Paris, Vrin, 2011, p. 500.

13 Cf. Bergson H., *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1938, éd. 1985, pp. 99-100

14 Alain, *Système des beaux arts*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 1920, éd. 1926, p. 37.

philosophie de son ancien enseignant de lycée¹⁵. Cette centralité lui appartient du reste complètement - dans la jeunesse comme dans les années suivantes, par exemple dans un manuscrit de 1956-57, *La vision comme modèle de la connaissance* - et il ne manque pas d'en rendre compte par des métaphores artistiques, surtout quand il s'agit de remarquer le fait qu'un peintre ne peint pas ce qu'il voit (ce qui est une façon de critiquer l'empirisme) mais bien ce qu'il veut voir (et c'est là un éloge de la valeur, à la décision non proprement rationnelle, soit à ce qui permet au sujet d'agir) :

On cesse de se demander si le Greco et Cézanne ont peint comme ils ont peint ce qu'ils ont peint parce qu'ils étaient *astigmatés*. *Ils ont peint comme ils voulaient peindre, et non pas comme ils pouvaient voir*. Leur vision était une décision¹⁶.

En extrême synthèse, c'est d'Alain que Canguilhem hérite les fondements théoriques pour une philosophie de la création, à savoir de la capacité inhérente à l'exécution pratique individuelle - ou action – d'enfreindre cette règle abstraite qu'on suppose être à la base de l'exécution pratique elle-même. Pour que l'action ait lieu, ce qui est au départ n'est pas une règle proprement dite, c'est-à-dire une disposition normative rationnelle, par exemple de type logique, mathématique ou scientifique prétendant refléter fidèlement la réalité. L'action est en fait tendance à la création d'une nouvelle réalité de type humaine, soit d'un objet technique, d'un concept ou d'un état social. Ce qui est à la base n'est alors qu'une *valeur* tenant de la *volonté*. Le jugement et la décision (nous faisons observer - non sans une certaine prudence car cela est difficile à déterminer exactement - que dans le langage canguilhemien les deux termes sont presque synonymes), instruments de la volonté, entament l'action. L'importance du jugement et de la volonté remonte évidemment à Kant et à l'École réflexive (dont surtout Lachelier, Lagneau et Alain sont les membres les plus importants), qui a diffusé une certaine manière d'interpréter le philosophe du "je pense" (nous verrons l'importance du rôle de la philosophie d'Immanuel Kant pour Canguilhem dans le dernier chapitre). Ce type d'interprétation repose sur une conception du sujet conçu comme activité de constante mise en ordre du flux continu

15 Cf. Canguilhem G., « Réflexions sur la création artistique selon Alain », in *Revue de métaphysique et de morale* (année 1952), Paris, Armand Colin, 1952, pp. 172-186.

16 *La vision comme modèle de la connaissance*, 1956-57, f. 60. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

et désordonné du réel perçu par les sens, une mise en ordre qui ne peut se produire que par rapport à un idéal unificateur, une valeur. La valeur, la volonté, le jugement sont le ciment idéal qui maintient un tout originellement désordonné et dépourvu de sens. La valeur de la paix chez Alain, pour donner un exemple concret, lui fait voir la guerre comme un fait éphémère mais en même temps fils de l'ambition ou tout simplement de la paresse, car tenant d'un ordre établi qui la voit à son tour comme une nécessité incontournable. Soutenu par l'idéal de la paix, Alain s'est opposé pendant toute sa vie à toute forme de conflit militaire entre États. Canguilhem se rendra compte de la contradiction interne à la valeur alainienne de la paix lorsque le changement progressif du cadre géo-politique européen des années 30 le pousse à combattre aux côtés de la Résistance française. Sa valeur dévient alors *l'idéal de la liberté*, et c'est par conséquent une vraie philosophie de la liberté du sujet qu'il développera à partir des contradictions du maître. La catégorie de "valeur" jouera encore dans sa doctrine un rôle essentiel, mais elle sera virtuellement susceptible de transformations proportionnelles aux changements du contexte social externe.

0.4. Le concept d'action dans les écrits publiés

Nous avons dit que la prise de distance de Canguilhem par rapport à Alain s'est produite autour du milieu des années 30. Tandis que le second reste un pacifiste convaincu, le premier choisit de s'engager sur la voie de la résistance armée contre les forces ultra-réactionnaires des nazis et des fascistes. Pour Canguilhem, la valeur trans-historique du pacifisme intégral n'est plus en mesure de s'accorder avec la nécessité historique de passer à l'action. Cette nécessité est bien loin d'être un "fait", c'est-à-dire cette catégorie qui a fait l'objet de nombreuses critiques de la part d'Alain. Canguilhem prend tout simplement conscience du national-socialisme en tant qu'obstacle aux valeurs libérales françaises de liberté, égalité et fraternité, valeurs qu'à partir de ce moment il ne mettra plus en question, selon le témoignage de H. B. Sinaceur¹⁷. Nous disons donc que la valeur de la paix (compte tenu du fait qu'elle, à

¹⁷ Nous avons eu un entretien avec H.B. Sinaceur au sujet de l'enseignement de Canguilhem le 23/01/2015. H.B. Sinaceur, philosophe, directrice de recherche au CNRS, fut élève de

un certain moment, n'est plus en mesure de faire face à la variabilité du contexte historique) chez le Canguilhem jeune se transforme en norme, c'est-à-dire en règle coercitive. Coercitive parce que plus applicable, ou faiblement efficace. C'était d'ailleurs Alain qui rappelait, non au sujet de la valeur mais bien de l'idée, que celle-ci « ne peut servir deux fois ... Quelque brillante qu'elle soit, il faut [...] la déformer, la changer, l'approcher d'une nouvelle chose, la conformer d'une nouvelle chose »¹⁸. C'est là du reste la première vraie action de Canguilhem *au sens canguilhemien* : « être l'origine de son mouvement, c'est-à-dire faire son mouvement au lieu de le subir et ne pas le tirer d'ailleurs »¹⁹. Il sort ainsi du dictat politique, et en partie théorique, alanien. Pourquoi disons-nous en partie théorique ? Puisque dès 1937, à savoir avec « Descartes et la technique », notre philosophe s'attachera à démontrer que l'idée est susceptible de toute sorte de changements. En effet, donc, il ne prend proprement pas ses distances par rapport à Alain, mais il "hypertrophie" une thématique dont il est déjà redevable à Alain, coupable à ce moment de contradictions. Cette thématique consiste en une notion de l'idée qui est conçue comme susceptible de transformations puisqu'en débat avec la variabilité du contexte.

0.4.1. Les deux textes de 1937 et de 1938

Venons-en au fait. Le concept d'action compris comme dépassement pratique d'une norme initiale abstraite ne naît pas à l'improviste comme Athéna de la tête de Zeus. Comme nous l'avons dit, il trouve ses racines dans la philosophie d'Alain. Néanmoins, c'est seulement à un certain moment de la ligne chronologique de la bibliographie canguilhemienne qu'on peut l'identifier dans son intégralité

Canguilhem dans les années 60 pendant les cours de préparation à l'Agrégation. Selon Sinaceur, parmi les valeurs du Canguilhem qu'elle a connu personnellement il y avait sans aucun doute celles de la liberté, de l'égalité et de la fraternité (qui étaient du reste les idéaux de la Résistance). Nous en concluons que ce sont des valeurs qu'il fit siennes bien avant les années 60. Dès lors presque assurément déjà à l'époque de la Résistance.

18 Alain, 1942, *Vigiles de l'esprit*, p. 123. Edition électronique disponible sur le site de l'Université du Québec à Chicoutimi (<http://classiques.uqac.ca>). Nous avons tiré cette citation de Xavier Roth, 2010, op. cit, p. 132.

19 *Qu'est-ce que agir ?*, 1958, f. 52.

conceptuelle, à savoir dans « Descartes et la technique » (1937) et « Activité technique et création » (1938).

Ces deux brefs textes développent conjointement un problème philosophique ample et général qui est formulé de la façon suivante : « l'activité technique est-elle une simple prolongement de la connaissance objective [...] ou bien est-elle l'expression d'un "pouvoir" original, créateur en son fond, et pour lequel la science élaborerait [...] un programme de développement ou un code de précautions ? »²⁰. Canguilhem nous rappelle en effet que selon l'une des thèses les plus importantes des Descartes, fabriquer manuellement un objet, par exemple une fontaine, ou encore une machine, consiste en l'application d'une série de règles constitutive d'une indispensable vérité de la connaissance. Pour construire une fontaine, l'ingénieur doit donc simplement suivre étape par étape des règles prédéfinies, de manière que son acte fabricant soit conscient de sa propre portée, soit réfléchi. Si l'action est réfléchie, cela signifie qu'elle applique fidèlement les règles en question. Si nous utilisons en revanche le couple terminologique science-technique, on peut certainement dire selon Canguilhem, que, d'après ce modèle cartésien, la science – comprise en tant qu'ensemble de lois, principes et règles abstraites – précède chronologiquement et théorétiquement la technique – comprise en tant que simple et fidèle mise en pratique de règles préexistantes.

Notre auteur s'efforce de son côté de s'opposer à Descartes en renversant le rapport linéaire science-technique proposé par le penseur du *cogito* et en affirmant que c'est bien la technique qui précède la science, et non l'inverse. Et il affirme cela, par exemple, en remarquant des contradictions évidentes dans la méthode de Descartes lui-même. Celui-ci déclare de fait, dans *La Dioptrique*, que les lunettes d'approche ont été inventées (c'est-à-dire fabriquées pour la première fois) grâce à l'expérience et à la fortune. En posant la fortune au sommet du processus technique, et non une connaissance rationnelle soit consciente de sa portée, Descartes admet implicitement que ce qui commande l'acte fabricant d'un objet (les lunettes d'approche) n'est qu'une sorte d'élan vital échappant au contrôle rationnel de l'intellect et par conséquent affranchi de toute règle. Intellect et rationalité entrent en

20 Canguilhem G., « Descartes et la technique », 1937, in *Georges Canguilhem, écrits philosophiques et politiques, 1926-1939. Œuvres complètes, tome I*, op. cit., p. 490.

revanche en jeu lorsqu'un acte pratique originaire, soit un acte technique, échoue, dans la mesure où il ne correspond pas aux finalités qui avaient déclenchées l'acte pratique lui-même. Cette dernière thèse est bien mise en évidence dans « Activité technique et création » et étayée sur des exemples : « la thermodynamique est née de recherches relatives au rendement de la machine à vapeur ; [...] les théories pasteurienne ont été formulées et vérifiées à propos de mécomptes techniques »²¹. Pour qu'il y ait une science il faut d'abord qu'un obstacle se pose. Evidemment pour qu'il y ait un obstacle il est nécessaire que le sujet soit engagé dans une activité d'organisation du milieu selon des finalités spécifiques, qui se déploient en fonction d'une certaine valeur (la valeur et les obstacles à organiser en fonction de la valeur démontrent que l'influence de l'Ecole réflexive est forte). Cette activité, même si originairement supportée par la valeur, n'est qu'une activité pratique. Elle prend l'appellation de *technique*. Plus exactement, une technique est créative – c'est-à-dire que son résultat est une création – quand son produit concret achevé n'est pas conforme aux finalités initiales. Par conséquent, elle est le mouvement chronologiquement initial de réalisation d'une certain but habituellement soutenu par une valeur, alors que la science n'est que la réflexion enregistrant les obstacles s'interposant sur le chemin technique. Le binôme cartésien science-technique se renverse chez Canguilhem en devenant technique-science.

0.4.2. *Le normal et le pathologique*

À l'origine de l'action, souvent, il y a donc une technique, non pas une science. Ce qui signifie que le mouvement pratique d'organisation subjective du réel précède la norme rationnelle.

L'*Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943) met encore une fois l'accent sur une critique de la prétendue antériorité temporelle de la science sur la technique, mais en déplaçant cette critique sur un plan proprement et plus spécifiquement biologique-médical. Le fameux « principe de

21 Canguilhem, 1937, in *Œuvres Complètes*, op. cit., p. 503.

Broussais²² », salué par Auguste Comte comme l'un des paradigmes théoriques de la science positive, postulait en effet la coïncidence, au niveau de *l'intensité*, de l'état normal avec l'état pathologique dans le cadre de la physiologie et de l'étude du corps humain. En ce sens, la différence entre les deux pôles (normal-pathologique) se réduit à un écart quantitatif, soit à un simple excès ou défaut d'une composante matérielle déterminée. C'est pourquoi, par exemple, si l'air à l'intérieur des poumons est en surplus on a affaire à un cas d'irritation ; si l'air à l'intérieur des poumons manque on a affaire à un cas d'inflammation²³.

Une anecdote intéressante est rapportée à ce sujet dans *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (1977) : en 1820, la France importait un million de sangsues environ ; quelques années après, en 1827, trente-trois millions environ. Cela était justement dû à la diffusion de pratiques thérapeutiques qui opéraient sur la base d'une distinction binaire du type irritation/inflammation, en raison de quoi il n'y avait pas de différence entre une inflammation pulmonaire et une inflammation gastrique. Toutes deux n'étaient généralement soignées que par un enlèvement de liquides (portant le nom de "déplétion"), c'est-à-dire à la lumière d'un excès quantitatif de sang²⁴.

Inversement, pour Canguilhem, le diagnostic d'une maladie relève du contact quotidien avec le malade, de l'étude de ses pratiques de vie, et c'est par la clinique que le médecin établit avec le patient une relation. Selon le philosophe de Castelnaudary, la norme, qui pour Broussais est de type quantitatif ainsi que préalablement fixée, est intrinsèque au vivant et variable par rapport aux contextes. Donnons un exemple. A l'appui du « principe de Broussais » nous dirions que, relativement à la moyenne des rythmes cardiaques de l'être humain, le fonctionnement "normal" du cœur d'un individu s'élève entre un nombre x et y de battements par minute, par exemple entre 70 et 80 battements par minute. En dehors de cet intervalle nous dirions du coup que le rythme cardiaque est anormal, soit pathologique. En suivant les argumentations de Canguilhem, la moyenne des battements cardiaques d'un sujet tient en revanche aux activités pratique-sociales

22 François Joseph Victor Broussais (1772-1838), médecin et physiologiste français.

23 Cf. Canguilhem, 1966, éd. 1993, pp. 23-24.

24 Cf. Canguilhem, 1977, p. 59-60.

qu'il accomplit dans un certain milieu et dans une certaine période de temps. Il est certain alors qu'un athlète, qui accomplit une activité physique régulière, a moyennement un rythme cardiaque plus bas qu'un simple employé de bureau. Une analyse comparative faite à grande échelle sur des zones géographiques différentes démontre que des constantes physiologiques qui paraissent universelles sont en réalité très variables (les "Kokatas", population australienne, ont en moyenne « un métabolisme plus bas que celui des Blancs de même âge, poids et taille vivant aux Etats-Unis »²⁵). L'organisme du vivant adapte en dernière analyse sa propre norme physiologique à la variabilité du contexte. Lorsque ce passage se produit on a affaire à la « normativité », notion canguilhemienne identifiant l'état soi-disant normal ; lorsqu'il y a une cristallisation de la norme on peut commencer à parler d'état pathologique.

Avec l'essai sur le normal et le pathologique, Canguilhem transporte le concept d'action créative d'un plan philosophique technique-esthétique transcendantal à un plan biologique-physiologique transcendantal. Ce qui est créatif est non seulement le processus technique mais aussi les dynamiques bio-physiologiques de l'organisme lui-même. Nous utilisons le terme « transcendantal » pour bien marquer à la fois la transversalité d'une normativité humaine innée et commune à tout sujet, et la notion kantienne (filtrée par l'Ecole réflexive) d'obstacle opposé à une valeur (normative) au niveau du sujet. Ces deux points de vue perdurent aussi dans les écrits analysés jusqu'à maintenant que dans les écrits plus tardifs. La thèse de 1943 se termine en effet sur ces mots : « On peut pratiquer objectivement [...] une recherche dont l'objet ne peut être conçu et construit sans rapport à une qualification positive et négative, dont l'objet n'est donc pas tant un fait qu'une valeur »²⁶.

0.4.3. Machines, organismes et travail

Un concept très important sur lequel repose l'*Essai* (mais aussi les deux

25 *Idem*, p. 113.

26 *Idem*, f. 157.

articles sur la technique) est celui invoquant l'originalité de l'organisme par rapport au caractère abstrait et réducteur des lois scientifiques, organisme intrinsèquement créatif puisque exemple paradigmatique et biologique de normativité, soit de l'infraction persistante d'une norme, cette infraction identifiant l'état normal²⁷.

L'article « Machine et organisme », version écrite d'une série de conférences tenues au Collège philosophique entre 1946 et 1947, signale justement la fausse réduction du fonctionnement des organismes et des phénomènes naturels en général à la structure physique des machines, organes artificiels qui ne sont que le produit de l'activité technique de l'homme. En empruntant un terme très cher à la tradition marxiste, nous pouvons affirmer que ce qui se produit lorsqu'il s'agit de rendre compte de ce fonctionnement est l'effet d'une véritable *aliénation* : l'homme prend de fait en modèle, en en restant dépendant (du point de vue de l'explication de la nature et du social), les produits de sa propre force fabricatrice (technique). Canguilhem était par exemple fort opposé à l'assimilation du cerveau à l'ordinateur. C'est là cependant une thèse qui ne se trouve pas dans l'article en question²⁸, dans lequel en revanche on postule qu'il ne faut pas voir dans la structure d'une machine (par exemple – nous ajoutons - dans un software, dans le cas d'un ordinateur) un ensemble de règles qui expliqueraient la structure et le fonctionnement d'un organisme, car la normativité appartient seulement à celui-ci - « la vie est expérience, c'est-à-dire improvisation »²⁹ - et son fonctionnement ne pourrait pas être expliqué à la lumière d'un regard rétrospectif et réducteur de type scientifique. La machine peut être réductible à un ensemble de règles applicatives juste après le moment technique. Canguilhem revient donc à l'antériorité de la technique sur la science. En même temps, à la manière d'Alain, il s'écarte de la vue comprise comme organe détecteur du "fait" en tant que reflet des choses externes. Nous verrons en effet que, dans le manuscrit *La vision comme modèle de la connaissance* (1956-1957), notre auteur vise à démontrer que l'œil n'est pas tant un miroir ou un appareil photographique sur lequel la réalité extérieure s'imprime qu'un organe de mise au point d'une petite partie

27 C'est aussi dans ce sens que Pierre F. Daled parle, au sens large et à partir de Canguilhem, de « relative *originalité* du pathologique » (cfr. Daled, 2008, p. 16).

28 A ce sujet voir par exemple « Le cerveau et la pensée », in *Prospective et Santé*, n.14, été 1980, pp. 81-98 (repris dans *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1992, pp. 11-33).

29 Canguilhem, 1955, pp. 118-119.

de la surface visuelle sur laquelle le sujet à l'intention d'agir d'après une décision.

Par ailleurs, dans « Machine et organisme »³⁰, les différences entre la première et le second sont à trouver dans le fait que quant à ce dernier on a le droit de parler d'auto-construction, d'auto-réparation, d'auto-régulation, caractéristiques qui ne sont certes pas l'apanage d'un engin mécanique. Dans une machine la finalité ou les finalités sont, de plus, tout à fait limitées ; à la différence de l'organisme, où on peut observer une certaine polyvalence des organes. Aujourd'hui nous savons en effet qu'un estomac, en plus de sa fonction digestive, peut se comporter dans des cas particuliers et imprévus « comme une glande à sécrétion interne »³¹.

C'est là le concept canguilhemien d'action qui se trouve au niveau de l'organe, où on assiste à la production d'une fonction ou d'une disposition physiologique inédite. La normativité n'est dès lors que le concept philosophique général d'action qu'on observe au niveau spécifique et biologique des organismes vivants.

Comme nous l'avons noté auparavant, la tentative canguilhemienne de dénonciation de l'assimilation de la machine à l'organisme n'est pas un but en soi, mais souffre de l'influence d'une période historique précise dans laquelle le danger matériel d'une réduction de l'être humain aux rouages d'une machine frappait aux portes des campagnes françaises et de la France entière. Ce type d'assimilation était du reste dans les faits opératoire dans beaucoup de chaînes de montage s'inspirant des théories de Frederick Winslow Taylor (1856-1915) et à son *The Principles of Scientific Management* (1911). Canguilhem en remarque les contradictions dans « Milieu et normes de l'homme au travail » (1947)³². Si dans « Machine et organisme » nous lisons que « la machine, produit d'un calcul, vérifie les normes du calcul, normes rationnelles d'identité, de constance et de prévision, tandis que l'organisme vivant agit selon l'empirisme »³³, dans le texte de Taylor on peut lire l'exact opposé, à savoir que, pour un fonctionnement optimal des usines, le manager doit s'efforcer d'accomplir une étude scientifique pour toute opération manuelle concernant

30 Cf. *idem.*, p. 116

31 *Idem.*, p. 117-118.

32 In *Cahiers internationaux de Sociologie* (volume III, cahier double, deuxième année 1947), Paris, Éditions du Seuil, pp. 120-136. Cet article est une analyse du livre du sociologue français Georges Friedmann (1902-1977), *Problèmes humains du machinisme industriel* (Paris, Gallimard, 1946).

33 Cf. Canguilhem, 1947, p. 118.

n'importe quel travail pratique qui doit substituer la vieille méthode empirique (du travailleur)³⁴. Une considération de cette ampleur théorique ne pouvait pas manquer de déclencher une vive opposition de la part de Canguilhem³⁵. Dans l'usine taylorienne l'ouvrier est obligé de répondre « [...] sans initiative personnelle à une somme de stimulations, mouvements mécaniques, ordres sociaux, dont il ne peut choisir ni la qualité, ni l'intensité, ni la fréquence »³⁶. L'ouvrier n'est pas ainsi à l'origine de son mouvement (comme le voudrait le principe canguilhemien de l'action que nous avons auparavant rapporté) mais bien soumis à un processus abstrait de rationalisation qui prévoit le chronométrage des temps opératoires ainsi que l'élimination des temps superflus, processus rangeant le vivant du côté des comportements d'un assemblage de ressorts, valves et pistons.

0.4.4. L'action au niveau social

Le taylorisme n'est pour Canguilhem (à notre avis) qu'une forme bien élaborée de fascisme au travail, dans la mesure où ce dernier ôte à l'employé d'usine une norme qui lui appartient biologiquement (nous avançons cette dernière conclusion d'après celles de la thèse de 1943 et de « Machine et organisme »), en lui imposant de manière prétentieusement scientifique une norme artificielle d'en haut. Dans l'idéologie fasciste et tayloriste – ainsi que dans quelques passages importants de la doctrine comtienne et cartésienne auparavant évoqués - l'action caractérisant l'être humain est conçue de façon rigide. Elle ne se ré-engendre pas au fur et à mesure par le biais de la catégorie biologique de la normativité.

Les aspects différentiels séparant la machine de l'organisme sont *l'un des signes distinctifs*, l'un des plus importants, de la conception canguilhemienne de l'action. En tirant quelques premières conclusions générales, nous pouvons affirmer que, selon notre philosophe, l'être humain est un être créatif puisque le type d'action qui le caractérise lui permet de transformer indéfiniment la norme (comprise comme

34 Cf. Taylor F.W., *The Principles of Scientific Management*, 1911, London, Routledge/Thoemmes Press, éd. 1993, p. 36

35 Cf. *idem*, pp. 126-129.

36 *Idem*, pp. 127-128.

valeur, non comme règle rationnelle) qui était à la base de ses actions précédentes en raison d'un débat entre lui-même et un contexte changeant ; inversement, la machine n'est nullement créative mais tout simplement le produit achevé d'une certaine action créative humaine (technique) : le type d'action qui la caractérise prévoit une gamme limitée et figée de normes ; c'est pourquoi elle n'agit pas en vertu d'une "normativité" mais sur la base de mouvements du type input-output.

En passant maintenant du cadre du vivant compris individuellement au cadre de l'organisation humaine sociale, une autre disparité entre la machine et l'organisme réside dans le fait que, tandis que dans le deuxième la finalité est intrinsèque à ses parties, la première opère pour obtenir une finalité externe mais à partir d'un manque de régulation interne (c'est-à-dire un manque d'auto-régulation, d'auto-réparations, d'auto-construction, etc.). Cette thèse est avancée dans un écrit intitulé « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société » (1955).

De fait – on lit dans cet article³⁷ - relativement à un organisme animal on peut parler d'idéal *in re*, en raison d'une série de fonctions régulatrices qui sont en revanche absentes dans les organismes mécaniques ainsi que dans les appareils sociaux : il ne fait aucun doute que l'idéal d'un organisme malade est un organisme en bonne santé de la même espèce. L'idéal d'un organisme est bien connu : c'est l'organisme lui-même. Cela est justement dû à ces mécanismes de régulation qui font en sorte que celui-ci se caractérise par l'influence que chaque partie a sur toutes les autres. Chez les animaux homéothermes (à sang chaud), par exemple, un mécanisme spécifique d'auto-régulation garantit un niveau à peu près constant de température interne même en présence d'un milieu externe hostile. L'organisme vit en somme comme *un tout*. Sa caractéristique est le tout organique, alors que la caractéristique de la société est la distribution dans l'espace de l'ensemble de ses parties ou organes. L'idéal de la société est en effet inconnu, car on ne connaît pas la forme de gouvernement idéalement la plus efficace à l'échelle des communautés humaines (libéralisme, Communisme, Théocratie, etc.). Une société ressemble dès lors plus à

37 Cf. Canguilhem G., « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société », 1955, in *Ecrits sur la médecine*, Paris, Editions du Seuil, 2002, pp. 101-125.

Un autre écrit publié très intéressant au sujet de la conception canguilhemienne de la sphère sociale est « Du social au vital » (in *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966, éd. 1993, pp. 175-191).

un instrument, à une machine pour nous administrer nous-mêmes qu'à un organisme. En l'absence de systèmes d'autorégulation (ou systèmes « homéostatiques »), son organisation interne est plus proche du désordre ou de la crise que de l'état d'équilibre typique de l'organisme vivant. C'est pourquoi la figure du héros (que notre auteur emprunte à Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932), dans la mesure où la société ne trouve pas en elle-même une norme d'auto-régulation qui est en revanche naturellement inhérente à l'organisme, survient lorsque les normes de régulation communautaire dictées par un gouvernement historiquement déterminé échouent. Le héros perçoit comme effectivement inefficaces les normes sociales en vigueur.

De notre point de vue, son action consiste dans la création d'une nouvelle norme sociale.

0.4.5. L'action au niveau transhistorique : l'histoire des sciences

Nous allons maintenant évoquer brièvement les développements du concept d'action au point de vue général de l'histoire des sciences telle qu'elle est interprétée par Canguilhem dans l'ensemble de ses œuvres publiées.

Le concept d'action, tel qu'il est défini dans le manuscrit éponyme de 1966-67, postule que l'action est ce mouvement tirant de soi-même le motif poussant à agir, sans le pâtir, soit sans le tirer d'ailleurs. Nous avons vu que la normativité n'est que ce genre d'action autonome qui se renouvelle sans cesse au niveau de l'organisme biologique. Celui-ci connaît en effet déjà par avance sa norme-idéal, représentée par un organisme en bonne santé de la même espèce. Il en va autrement à la fois pour la machine et pour l'homme qui agit politiquement ou quotidiennement dans une société déterminée, car tous deux sont dépourvus d'une normativité spontanée. L'homme agissant dans une société, ne connaissant pas la norme-idéal, vit sa propre vie quotidienne sous l'influence de normes socialement créées se solidifiant dans le temps. L'action du héros instaure une nouvelle norme sociale à la place de la vieille norme dans le cas où elle est en crise.

Mais qu'en est-il donc de l'action dans l'histoire des sciences ? Comme nous

l'avons dit, le rôle que le héros joue – même si Canguilhem ne l'évoque que dans un seul article – dans la philosophie de Canguilhem s'inspire de la notion du héros chez Bergson. Au sujet de la notion de l'obligation poussant le héros à l'action, Anthony Feneuil suggère que ce dernier n'est qu'un individu qui écoute « les résonances d'une émotion le libérant de ses habitudes, c'est-à-dire aussi bien de la société que de lui-même. Elle [l'obligation à la base de l'action du héros] n'est pas une pression, mais une *aspiration* »³⁸. Or, nous croyons que tout comme le héros arrive à remettre en cause et à s'affranchir lui-même des normes sociales devenues habitudes, chez Canguilhem une véritable histoire des sciences doit remettre en cause une vision idéologique-scientifique qui se propage socialement (en s'insinuant dans les milieux non-scientifiques de la vie d'une société, soit même dans le sens commun ou dans les habitudes ordinaires) par répétition d'une série de pratiques spécifiques dans un certain temps présent, pratiques qui ne sont somme toute qu'une forme rituelle d'autocélébration d'une vérité scientifique présumée et attestée par le modèle scientifique dominant. Expliquer l'histoire des sciences du point de vue de la théorie scientifique la plus récente (dominante) reviendrait à esquisser une histoire des sciences déformée, c'est-à-dire modelée selon le modèle scientifique dominant.

Selon le philosophe de Castelnaudary, l'explication historique-scientifique ne relève pas en revanche d'une théorie scientifique plus récente ou qui s'est idéologiquement cristallisée au niveau de la société, mais bien d'un contexte pratique-social historiquement déterminé. Lorsqu'il s'agit de rendre compte de la naissance de telle ou telle autre théorie scientifique, l'analyse canguilhemienne se déploie à partir de la détection du moment d'une pratique originaire qui ne naît pas d'une science préexistante : c'est là encore une fois le concept d'action, notamment de l'élargissement de la notion de technique au domaine de l'histoire des sciences, dans ce sens qu'avec *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* (1968), *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (1977) et d'autres écrits plus brefs, l'auteur ne fait pas proprement de l'histoire des sciences mais bien de l'*histoire des techniques*. Dans l'un de ces écrits plus brefs, « La décadence de l'idée de progrès »³⁹

38 Feneuil Anthony, *Bergson, mystique et philosophie*, Paris, PUF, 2011, p. 108.

39 Dans *Revue de métaphysique et de morale*, 92ème année, n. 4, Philosophie française (Octobre-Décembre 1987), pp. 437-454.

(1987), remontant à quelques années avant la mort de l'auteur, on peut lire à un certain moment ce qui suit : « La nouveauté consistait en une invention de portée irréductible à celle d'un simple développement : la machine à vapeur de Watt [...]. Machine inventée et améliorée dans son rendement avant et sans la théorie qui en rend le fonctionnement intelligible »⁴⁰. A moins d'être prêts à croire que Canguilhem aborde dans sa jeunesse une thématique – la dialectique technique/science - qui n'a par la suite aucune influence importante sur ses thèses ultérieures, ce passage démontre que la notion de technique - affranchie d'une supposée science ou théorie rationnelle préliminaire - est le support d'une conception spécifique de l'histoire des sciences. Cette conception défend que l'histoire n'est pas une histoire fondée sur l'idée de progrès linéaire (tel qu'il était originellement conçu par les Lumières), ni du point de vue du développement intérieur à la science elle-même, ni du point de vue du chemin historique d'une humanité qui se conçoit comme une entité générique prenant de plus en plus conscience de soi-même au cours des siècles (ce qui est une façon "transcendantale réflexive" de se concevoir, pour utiliser une terminologie kantienne). Pour Canguilhem il n'existe pas en somme une destination préfixée et garantie par un certain développement obligé et nécessaire de l'histoire, ni pour la science ni pour une humanité génériquement conçue. Cette interprétation s'explique en raison du concept "anti-nécessaire" de technique élaboré à la fin des années 30. Les premières lignes de l'article sur la décadence de l'idée de progrès laissent peu de place au doute : « Les philosophes du siècle des Lumières ont conçu le Progrès comme manifestation de la perfectibilité naturelle de l'humanité. Le XIXème siècle a vu se ternir cette image d'avenir sous l'effet de ruptures épistémologiques et de surprises techniques »⁴¹.

0.5. Les manuscrits inédits. Dernières considérations

Dans ce travail nous allons donc rechercher la notion d'action dans les écrits inédits du philosophe de Castelnauudary pour essayer de démontrer que, tout comme

40 Canguilhem, 1987, p. 441.

41 *Idem*, p. 43.

dans les écrits publiés, cette notion tient conceptuellement unis les arguments principaux fondant les écrits inédits en question, qui ne sont à leur tour que les cours dispensés par Canguilhem dans les lycées et les universités français dans lesquels il a enseigné pendant la période qui va de 1929 à 1971. Nous entamerons l'analyse des manuscrits à partir du deuxième chapitre jusqu'à la fin de ce travail. L'objet de notre analyse se concentrera sur des manuscrits qui expliquent mieux, selon nous, le concept canguilhemien d'action.

Sur le plan du fond, la plupart des cours inédits s'articule autour d'une série variée de conjonctures théoriques riches en concepts philosophiques – tantôt plutôt traditionnels, tantôt originels – dont la tentative d'analyse nous a demandé parfois des efforts d'interprétation remarquables, pas tant au niveau du concept singulièrement compris qu'au niveau de l'organisation d'ensemble conférée à ces concepts à l'intérieur de tel au tel autre manuscrit. Canguilhem lui-même n'en faisait pas mystère, du moins dans ses correspondances. Dans une lettre de 1986 adressé au futur éditeur Louis Audibert, lequel proposait la publication du canevas de l'un des cours, notre philosophe répond ainsi :

[...] Votre projet ressemble à d'autres auxquels j'ai répondu par la négative. Je n'arrive pas à croire qu'il importe aux philosophes d'aujourd'hui de mieux connaître ce que je n'ose nommer ma pensée ! Bien sûr, je ne suis pas mécontent de tous mes cours d'autrefois, mais il me faudrait, pour en publier quelques uns, faire un travail de nettoyage auquel je ne suis pas disposé, pour des raisons d'âge et de préoccupations d'ordre peu philosophique. J'ai toujours considéré mon activité universitaire comme un métier, quand c'est fini c'est fini. La récompense de cette attitude c'est la gentillesse d'anciens auditeurs comme Louis Audibert, à qui je dis ma reconnaissance et mon amitié !⁴²

Et alors, c'est bien ce travail ardu de nettoyage que nous avons essayé d'accomplir, en essayant de disposer aussi efficacement que possible les parties choisies selon l'axe majeur du concept d'action. Celui-ci s'articule toujours, chez Canguilhem, à partir du couple théorique connaissance/action (ou - ce qui revient au même – théorie/pratique, science/technique, règle/application et ainsi de suite).

Ainsi, tandis que le deuxième et le troisième chapitre seront centrés sur

42 Lettre de Canguilhem à Louis Audibert datant du 11 juillet 1986. Cette lettre est consultable au CAPHÉS de Paris (cote GC 42.1.1, *Invitations Refusées, 1972-1980*, p. 4).

l'analyse générale de l'ensemble des manuscrits, analyse qui suivra toujours et d'abord l'axe en question, le **quatrième et dernier chapitre** portera intégralement sur le manuscrit *L'action, 1966-67*, où nous verrons que le concept d'action reste toujours inextricablement lié à celui de jugement, de valeur, de volonté et d'idéal, catégories de type kantien découlant de l'enseignement d'Alain. En ce qui concerne ces catégories, ce qui intéresse Canguilhem c'est qu'elles échappent à la sphère de la rationalité, une rationalité prétendant à la fois commander l'issue de l'action et reconduire la réalité extérieure selon ses propres principes normatifs écrits en caractères logique-mathématiques. A cet égard, pendant l'étude du manuscrit *L'action, 1966-67*, nous verrons que, selon l'auteur, une théorie scientifique repose non seulement sur la rationalité comprise comme principe de connaissance exacte des lois de la nature, mais aussi sur un idéal réglant l'infinie perfectibilité des actes (en entendant aussi par perfectibilité des actes l'exercice d'une expérimentation scientifique qui soumet inlassablement la validité d'une théorie de base à la preuve concrète).

C'est en tant que faculté qui ne participe pas de la rationalité que l'*imagination* est le sujet principal d'un manuscrit faisant partie d'un cycle de séminaires des années 60 et qui a été par nous placé juste avant *L'action, 1966-67*, c'est-à-dire dans le **troisième chapitre**, qui est consacré aux manuscrits remontant à la période de la Sorbonne (Canguilhem y enseigne entre 1955 et 1971) et de l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques de Paris (Canguilhem y a été directeur dès 1955). Dans ce troisième chapitre nous allons pour le reste étudier de quelle manière le thème de l'action est développé dans trois manuscrits différents : *La vision comme modèle de la connaissance* (1956-57), *La science et l'erreur* (1955-56) et *Le statut social de la science moderne* (1961-62).

Le **deuxième chapitre** porte en revanche sur les cours de lycée tenus tout au long des années 30 et sur les cours universitaires de la période pré-Sorbonne (début années 40 jusqu'à la moitié des années 50 environ). Nous nous arrêterons avant tout sur les points selon nous principaux du manuel « à l'usage des élèves » *Philosophie, éléments de doctrine* (1929-32), lequel se termine avec un chapitre intitulé *La création*, création qui est un thème très important ultérieurement développé dès les deux articles de 1937 et 1938. Nous verrons de plus que l'auteur réserve un chapitre

spécifique à la notion d'action. Nous ne sommes en fait nullement étonnés en lisant Michele Cammelli lorsqu'il affirme que la lecture du manuel donne l'impression qu'il débouche au fur et à mesure sur l'action⁴³. L'étude du deuxième chapitre se terminera avec *Le problème de la création* (1947-48), dans lequel l'auteur fait référence à Alain en tant qu'initiateur d'une véritable théorie de la création pratique.

Quant à notre **premier chapitre**, il portera sur une sorte de chronique commentée des comptes rendus des œuvres de Canguilhem parus en France et ailleurs au cours du XXème siècle et plus tard. Nous avons choisi les comptes rendus selon nous les plus importants et les avons expliqués selon leur rapport avec le concept d'action, en les disposant par ordre chronologique. Ce qui pourra sembler curieux au lecteur c'est que les commentaires les plus intéressants, auxquels nous avons réservé une place privilégiée, sont les plus récents. Le lecteur peut se rassurer. Disons-le pour la deuxième une fois : nous n'avons pas choisi d'adopter un regard de type positiviste, soit linéaire-mélioriste en vertu duquel tout ce qui est vieux doit être inexorablement mis de côté au profit de ce qui est neuf. Si les travaux de Xavier Roth (2013) et de Camille Limoges (2012) sont à notre avis les plus pertinents, c'est, comme nous le disions au début, parce que leurs auteurs ont pu profiter d'un panorama "*post-mortem*" et du coup général de la bibliographie canguilhemienne, y compris des articles fondamentaux de 1937 et de 1938 signalés par J.-F. Braunstein (2000). Roth et Limoges abandonnent le prisme de l'analyse sectorielle et limitée seulement à quelques œuvres ou à quelques thèmes spécifiques, et basent leur analyse sur la totalité organique des écrits de Canguilhem. Le premier comprend en effet que l'enjeu pour une interprétation générale de ces écrits consiste en l'étude du rapport entre connaissance et action, qui a toujours été au centre du débat philosophique *tout court*, non seulement de l'histoire des sciences. C'est Limoges qui examine de près ce dernier point. De fait, il s'efforce de faire place nette et de se débarrasser du préjugé selon lequel Canguilhem était un bachelardien et par conséquent d'abord un historien des sciences. Selon nous il était plutôt un alanien, notamment un philosophe qui tenait à confirmer et développer à l'appui de l'histoire des sciences un concept purement philosophique, le concept d'action.

43 Nous avons assisté au cycle de séminaires tenu par Michele Cammelli le 2, 16, 23 et 30 mars 2011 à l'Université Paris VII intitulé *Les inédits de Canguilhem*.

**1. LES ÉTUDES CONSACRÉES À G. CANGUILHEM
AVANT LES INÉDITS.**

1.0. Introduction au premier chapitre

Dans ce premier chapitre nous allons voir quelles nouveautés ont introduit, ou pu introduire, l'étude des manuscrits inédits de Georges Canguilhem⁴⁴ en ce qui concerne la considération générale de sa pensée. Quelle a été ou quelles ont été l'opinion ou les opinions les plus répandues, parmi les savants et les philosophes, à l'égard de la philosophie de Canguilhem ? L'opinion qu'il était un philosophe des sciences ? De la biologie ? De la médecine ? Quelle opinion peut-on en avoir aujourd'hui, d'après la lecture de ses inédits⁴⁵ ?

Dans la première partie du premier chapitre (de §1.1.1 jusqu'à §1.1.5) nous nous concentrerons sur les interprétations (tirées de certaines recensions circonscrites à des écrits particuliers ou de commentaires plus généraux) les plus fréquentes qui ont été élaborées au sujet de sa doctrine. Ce genre d'interprétations, très répandues jusqu'aux années 80, tend uniquement à considérer Canguilhem comme un historien des sciences lié au courant de l'épistémologie historique qui s'appuie sur Bachelard et Foucault. Ce sont notamment les interprétations qui se développent entre les années 40 et les années 80.

Dans la deuxième partie du premier chapitre (§1.2 et §1.3) nous montrerons de quelle façon l'analyse des manuscrits inédits et une lecture d'ensemble et non

44 Georges Canguilhem (1904-1995) naît à Castelnaudary, dans la région Languedoc-Roussillon. Il fréquente le lycée Henri IV à Paris sous la direction du philosophe et journaliste Alain. En 1924 il entre à l'École Normale Supérieure (Paris) dans la promotion de Raymond Aron, Jean-Paul Sartre et Paul Nizan et obtient son diplôme d'études supérieures en 1926 avec un mémoire intitulé *La théorie de l'ordre et du progrès chez Auguste Comte*. Dans la deuxième moitié des années 30 il enseigne dans le lycée Pierre de Fermat de Toulouse et en même temps entreprend des études pour l'obtention d'un doctorat en médecine. En 1943 il soutient sa thèse de doctorat, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, un ouvrage de philosophie médicale aujourd'hui considéré probablement comme son écrit le plus influent. Trois années avant, en 1940, il se joignait à la Résistance française en devenant le bras droit d'Émile Coulaudon en Auvergne. En 1955, sous la direction de Gaston Bachelard, il publie sa thèse de doctorat en lettres, *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles* et succède au même Bachelard à la chaire d'histoire et philosophie des sciences à la Sorbonne. Parmi ses élèves citons surtout Michel Foucault, François Dagognet et Dominique Lecourt. Il meurt à Marly-le-Roy, en l'Île-de-France.

45 Dont la publication posthume a été interdite suivant la volonté du philosophe lui-même. Le fonds George Canguilhem, avec tous ses manuscrits inédits, est conservé au *Centre d'Archives de Philosophie, d'Histoire et d'Édition des Sciences* (CAPHÉS), École Normale Supérieure, Paris (URL : http://www.caphes.ens.fr/?page_id=56). Le fonds n'est accessible au public que depuis 2008.

Nous allons voir de près l'organisation générale de ces manuscrits inédits à partir du deuxième chapitre.

partielle de son œuvre (lecture qui a commencé à se faire autour des années 90 mais surtout à partir des années 2000) peuvent conduire à une nouvelle conception de la philosophie de Canguilhem : celle qui le considère comme un *philosophe de l'action*.

1.1. Avant les inédits. Qui était Georges Canguilhem ?

Aujourd'hui, en 2013, dans les lieux académiques, philosophiques et scientifiques, on a affaire à l'impression croissante, devenue désormais une constatation réelle, que la pensée de Georges Canguilhem connaît un regain d'intérêt.

Déjà, le 3 décembre 2011, à l'occasion de la sortie du premier volume des *Œuvres Complètes* du philosophe de Castelnau-d'Audoubert, a eu lieu à l'Université de Paris I un colloque international intitulé « Un nouveau Canguilhem ? »⁴⁶. Ce volume a jeté une vive lumière sur des écrits de jeunesse⁴⁷ – philosophiques mais aussi bien politiques - peu connus jusqu'alors.

Nous avons parlé d'une remise en valeur de la pensée de Canguilhem. Nous pouvons donc nous demander ce qu'on connaissait alors de cet auteur et quelle était l'opinion générale qui circulait autour de lui. Si l'on considère sa bibliographie primaire et secondaire de la période précédant les années 90 mais surtout 2000, et en faisant une comparaison entre ce qui a été dit (sous la forme de commentaires, comptes rendus, etc.) de lui tout au long de cette même période et tout ce qu'il a écrit, voici ce qu'on peut remarquer :

1) tout d'abord l'immense majorité des réflexions autour de son œuvre semble négliger trois importants écrits philosophiques qui sont antérieurs de quelques années à son célèbre *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*

46 Source : <http://caphes.ens.fr/colloques/annee-2011/article/un-nouveau-canguilhem-colloque?lang=fr>

47 Tous les textes qui apparaissent dans le premier volume des *Œuvres Complètes* (qui datent de 2011 : il s'agit d'un recueil d'écrits remontant à la période antérieure à la thèse de 43, c'est-à-dire à *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*) n'appartiennent pas à la phase qu'on appelle généralement *de jeunesse* : souvent on fait référence à « Descartes et la technique », « Activité technique et création » et au *Traité de logique et de morale* en les nommant *écrits de jeunesse*, en risquant de cette manière de les faire paraître comme des textes appartenant au jeune Canguilhem et donc des écrits encore "naïfs". Toutefois, si nous regardons la date de publication de « Descartes et la technique », elle est de 1937, soit six ans avant la parution de sa première thèse de doctorat : en 1937 Canguilhem avait déjà 33 ans.

(1943). Ces trois écrits, dont les deux premiers sont plutôt brefs, sont : « Descartes et la technique » (1937), « Activité technique et création » (1938) et le *Traité de logique et de Morale*, ce dernier composé avec la collaboration de Camille Planet. Pour lire quelque chose au sujet des deux premiers articles, par exemple, il faut attendre les années 90⁴⁸.

2) Le fait que les recensions de l'œuvre canguilhemienne, plus précisément celles qui sont antérieures aux œuvres complètes, sont des analyses impeccables, mais généralement partielles, dans le sens où elles ne traitent que tel ou tel autre écrit considéré comme autonome et sans lien avec les autres ouvrages. Beaucoup de savants n'ont donc écrit qu'à propos du Canguilhem philosophe de la biologie ou du Canguilhem historien des sciences. Ces interprètes des années 60 et 70 ne semblaient tenir compte par exemple que du Canguilhem historien des sciences. Une lecture un peu plus large a commencé à se produire seulement quelques années avant sa mort en 1995⁴⁹.

Nous allons voir ensuite, dans la deuxième partie de ce chapitre, quelles lignes théoriques importantes peuvent se dégager des trois textes (mais notamment « Descartes et la technique » de 1937 et « Activité technique et création » de 1938) cités ci-dessus en même temps que d'autres écrits philosophico-politiques antérieurs à la thèse de 1943 : car selon nous c'est seulement en donnant une lecture d'ensemble de la bibliographie de Canguilhem que l'on peut en faire ressortir les noyaux philosophiques principaux. Pour l'instant, dans cette première partie du chapitre, nous nous dédions à l'analyse de quelques commentaires de l'œuvre canguilhemienne parus avant le début des années 2000.

48 Consulter l'article de Jan Sebestik, *Le rôle de la technique dans l'œuvre de Georges Canguilhem*, in *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, pp. 243-250.

49 Cf. par exemple la *Revue de métaphysique et de morale* de 1985 (n. 1), un volume entièrement dédié à Georges Canguilhem et dont nous parlerons au cours de ce chapitre.

1.1.1. Canguilhem selon Lagache

La première recension de l'œuvre de Canguilhem paraît en 1946 dans un numéro de la *Revue de métaphysique et de morale*. Signée par Daniel Lagache, elle s'intitule « Le normal et le pathologique d'après M. Georges Canguilhem » et prend bien évidemment pour objet l'*Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* de 1943. Lagache, dans les premières lignes de son article, introduit implicitement le concept d'action par une allusion aux rapports entre technique et médecine :

M. Canguilhem est un philosophe, qui a entrepris, quelques années après la fin de ses études philosophiques, des études médicales, non pas pour mieux connaître les maladies mentales ou pour s'astreindre à une discipline scientifique, mais en attendant de la médecine comme une introduction à des problèmes humains concrets. Technique ou art au carrefour de plusieurs sciences, la médecine semblait devoir lui apporter, sinon des réponses, du moins des informations et une matière à réflexion pour les problèmes qui le préoccupaient, celui du rapport entre les Sciences et les Techniques, celui des Normes et du Normal. En abordant le problème du normal et du pathologique, il se défend d'avoir prétendu renouveler la médecine ou lui incorporer une métaphysique : son ambition est « de contribuer au renouvellement de certains concepts méthodologiques, en rectifiant leur compréhension au contact d'une information médicale »⁵⁰.

Lorsque Lagache utilise les expressions « technique ou art au carrefour de plusieurs sciences » et « rapport entre les Sciences et les Techniques », quoiqu'il ne le souligne pas, il a bien à l'esprit le contenu de « Descartes et la technique » et d'« Activité technique et création », où est centrale l'opposition entre technique et science mais où cependant les thématiques médicales, biologiques, ne sont pas encore envisagées. Ce que Lagache veut implicitement signifier est que, dans son livre, Canguilhem a opté pour l'idée que la médecine n'est qu'un art ou une technique médicale.

Là, en effet, les termes « technique » et « art » ont une acception bien précise, une acception que Canguilhem a justement forgée dans les deux brefs essais mentionnés ci-dessus : la technique, tout comme l'art, consiste dans le dépassement

50 Lagache, 1946, pp. 355-356. La première version de cet article a été publiée dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, n. 24, 1946, pp. 117-130.

pratique de la règle théorique qui prétendait commander par avance et abstraitement la pratique elle-même. En effet, pendant la construction d'un objet ou la réalisation d'un procédé quelconque (technique), même si l'on suit des instructions ou un projet préliminaire, le résultat peut être tout à fait différent par rapport à ces instructions (règle, ensemble de règles ou science). Selon Canguilhem ce serait le cas de beaucoup de découvertes. De là, il est clair que la racine de la créativité n'est en réalité pas dans la règle mais bien dans la pratique, la technique ou, si l'on veut, dans l'action.

Le parallélisme entre médecine, technique et art exprimé par Lagache devient encore plus clair si on lit l'introduction de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, dans laquelle on remarque que la formule « technique ou art au carrefour de plusieurs sciences » a été utilisée par Canguilhem lui-même :

Ayant entrepris des études médicales quelques années après la fin des études philosophiques, et parallèlement à l'enseignement de la philosophie, nous devons quelques mots d'explication sur nos intentions. Ce n'est pas nécessairement pour mieux connaître les maladies mentales qu'un professeur de philosophie peut s'intéresser à la médecine. Ce n'est pas davantage nécessairement pour s'exercer à une discipline scientifique. Nous attendions précisément de la médecine une introduction à des problèmes humains concrets. La médecine nous apparaissait, et nous apparaît encore, comme une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences, plutôt que comme une science proprement dite. Deux problèmes qui nous occupaient, celui des rapports entre Sciences et Techniques, celui des Normes et du Normal, nous paraissaient devoir bénéficier, pour leur position précise et leur éclaircissement, d'une culture médicale directe⁵¹.

Canguilhem développera tout au long de son ouvrage l'idée que la médecine n'est au fond qu'une technique, une méthode qui se soucie de l'homme considéré non pas comme un simple corps assujéti aux lois de la physique, de la chimie, etc. (corps mesurable), mais comme un être agissant dans des contextes environnementaux et sociaux déterminés, c'est-à-dire en tant que vivant. Sur cette base il en conclut que les constantes physiologiques du corps humain ne sont pas des constantes universelles (comme le prônait une bonne partie de la médecine antique), identifiables chez l'homme occidental aussi bien que chez l'habitant de la forêt amazonienne, par exemple. Ces constantes varient même si on les compare les unes

51 Canguilhem, 1943, p. 10.

aux autres à l'intérieur d'un même groupe social : un individu qui pratique régulièrement une activité sportive telle que la course présente un battement cardiaque dont la fréquence est inférieure à celle d'un individu qui n'a pas l'habitude de pratiquer un sport. Par là, la constante physiologique n'est pas une valeur universelle mais bien une fonction de l'activité pratique d'un sujet en interaction avec un milieu spécifique.

Lagache résume ainsi la thèse de 43 :

Nous croyons caractériser assez exactement la position de Canguilhem en la définissant comme une anthropologie phénoménologique et existentielle, se développant « dans le monde », et non réflexivement, sur la base d'une solide information scientifique. On n'empêchera pas les esprits dominés par le modèle des disciplines physico-chimiques de regretter cette orientation et de protester contre l'illusion de la subjectivité et de la téléologie. On ne peut mieux répondre que le fait Canguilhem lui-même dans ses pages sur l'usage des concepts téléologiques et dans les passages où il décrit l'homme traversé par la vie, c'est-à-dire par une activité dynamique, polarisé et créatrice de valeurs, s'astreignant à prendre la vie elle-même comme objet pour la recherche de la vérité ; ni la biologie ni la psychologie ne peuvent faire abstraction des valeurs, ce qui n'implique nullement une attitude moralisatrice⁵².

L'individu plongé dans l'activité dynamique vitale n'est que celui dont les constantes physiologiques dépendent exactement de cette même activité dynamique, de cette technique ramenée à la vie : si en fait la technique, dans « Descartes et la technique » et « Activité technique et création », était le procédé pratique de fabrication d'un outil, procédé qui permettait de démontrer que son résultat (l'outil) était différent des indications de la règle, ici, dans la thèse de 43, nous avons affaire à l'activité pratique du sujet en interaction avec son contexte social. C'est précisément sa vie quotidienne (par exemple aller au marché, pratiquer un sport ou se lever tard le matin) qui permet que ses propres normes (règles) physiologiques internes soient différentes de la moyenne de telle ou telle autre norme physiologique remarquée dans une certaine société. Il n'existe pas une norme absolue, objective et abstraite, mais seulement une norme qui peut varier continûment selon ce que les individus *font* pendant leur propre existence sociale. Voilà pourquoi, en reprenant les termes de Lagache, la position de Canguilhem est celle d'une « anthropologie

52 Lagache, 1946, pp. 369-370.

phénoménologique et existentielle, se développant "dans le monde", et non réflexivement, sur la base d'une solide information scientifique »⁵³.

Pour résumer, il nous semble que Lagache connaît bien les textes canguilhemiens sur la technique de 1937 et 1938 (qui sont très importants, parce que dans ces textes se trouve, selon nous, la première élaboration du concept d'action, notamment d'action technique), mais ils ne sont pas mentionnés dans son compte rendu. L'image qui en ressort est seulement celle d'un Canguilhem philosophe de la biologie et de la médecine.

1.1.2. Canguilhem selon Macherey, Quarta et Lecourt

Nous omettons délibérément toute une série d'articles brefs (deux pages chacun), qui ne sont que des comptes rendus objectifs et très synthétiques et dans lesquels les auteurs, se limitant à une sorte de "description" de l'œuvre, n'ajoutent rien de personnel, au sujet de la thèse de philosophie de Canguilhem (à savoir *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles* de 1955) : le premier de P. Delaunay (1956), ensuite ceux de F.B (1956, seules ses initiales sont connues), d'un anonyme en 1957, d'Alvin P. Dobsevaige (1958) et de Jean Théodoridès (1959).

Nous pensons en revanche que le commentaire écrit en 1964 par Pierre Macherey , « La philosophie de la science de Georges Canguilhem », mérite d'être examiné non pas seulement en raison de l'importance de son auteur, mais parce que cette réflexion tente, avant tout, de jeter un regard global sur la philosophie de Canguilhem, en accordant une place importante notamment à *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles* mais aussi à l'essai de 43, *La connaissance de la vie* (1952) et à d'autres brefs essais , c'est-à-dire à presque tous les travaux composés par Canguilhem jusqu'en 1964. Comme l'affirme Louis Althusser dans l'introduction, cet article « donne, pour la première fois, une vue systématique sur les travaux de G. Canguilhem »⁵⁴. De plus, il nous semble que Macherey met au premier plan le problème des rapports entre langage, théorie et pratique, un argument

53 *Idem*, p. 369.

54 Althusser, 1964, p. 50.

à notre avis central, constituant l'âme de la doctrine canguilhemienne. En ce sens, ce que dit Macherey va anticiper sur ce que nous allons dire par la suite : le fait que Canguilhem souligne par exemple les attitudes erronées de la science vue par les idéalistes. Cette conception trompeuse de la science ne fait en effet que prendre

[...] *les phénomènes pour des concepts, et les concepts pour des théories ; au départ il y a une confusion organisée des niveaux*. Une vraie représentation de l'histoire, au contraire, doit distinguer rigoureusement ce qui se rapporte à l'observation des phénomènes, à l'expérimentation, au concept et à la théorie⁵⁵.

Or, d'après la pensée idéaliste, la théorie consisterait

[...] dans l'élaboration générale de ce que pour le moment on appellera : les applications du concept. Alors que le chemin de l'histoire réelle *va du concept au phénomène à travers deux médiations étroitement solidaires : expérimentation et théorie*, l'histoire vue par les savants *se fonde sur une conception hiérarchique des niveaux, de l'observation à la théorie*, qui permet à la fois les opérations de substitution (phénomène=concept=théorie) et la conception de l'histoire comme un enchaînement des théories : on part des théories, – et on en reste aux théories –, qu'on relie les unes aux autres parce qu'elles constituent *l'élément le plus achevé* de la pratique scientifique. Démarche idéaliste typique.

L'idée d'un enchaînement implique la dépendance par rapport à une logique, qui est celle de la dernière théorie, puisque la dernière théorie est la raison de toutes les autres. *A l'enchaînement des théories*, G. Canguilhem substitue *la filiation des concepts*. Ainsi sera refusé tout critère *intérieur*, qui, ne peut être donné que par une théorie scientifique. Le but de G. Canguilhem est donc de donner toute sa valeur à l'idée d'une *histoire* des sciences, en cherchant à identifier, derrière la science qui recèle son histoire, l'histoire réelle qui gouverne et constitue la science. Il s'agit donc de poursuivre l'histoire à *l'extérieur* de la science elle-même, ce qui est une façon d'exprimer que cette histoire est en fait le passage d'un « on ne sait pas » à un « on sait ». On dira encore que c'est l'effort pour penser la science dans son corps réel, le concept, plutôt que dans sa légalité idéale. Démarche proprement dialectique et matérialiste⁵⁶.

On voit donc clairement que, pour Macherey, la manière dont Canguilhem parle de l'histoire des sciences ne peut pas se passer d'une nette distinction entre d'abord le concept et ensuite la théorie. On parle aussi enfin d'expérimentation, qui doit être interprétée en concomitance avec l'idée de concept et de théorie. Tandis que

55 Macherey, 1964, p. 60.

56 *Idem*, p. 61.

le concept indique l'état d'un problème, ce problème n'étant défini que grâce au langage, lequel à son tour permet le transport de sens d'un champ du savoir à l'autre, la théorie coïncide avec une chaîne de mots, dont la valeur n'est plus mise en discussion. Le langage, donc, permettrait l'évolution et le changement d'un problème dans le temps ; le simple mot, au contraire, donne au problème une réponse qui prétend rester stable dans le temps : déceler l'apparition d'un problème ou

d'une notion, c'est ramener la science à sa matière première immédiate : le *langage*, sans perdre de vue les conditions pratiques de sa fabrication, qui permettent de savoir s'il s'agit ou non de simples mots. Ainsi on va pouvoir décrire l'invention du concept, en mettant en évidence ses instruments réels ; et il s'agit de bien autre chose que d'une psychologie intellectuelle⁵⁷.

L'histoire des sciences en tant qu'histoire de concepts c'est l'histoire des sciences comme la voudrait Canguilhem ; l'histoire des sciences en tant qu'histoire des théories c'est l'histoire des sciences (traditionnelle) des idéalistes, une pure justification de la théorie actuelle à travers la description des théories précédentes.

Lorsque Macherey⁵⁸ affirme que le langage permet l'évolution d'une notion ou problème d'un domaine à l'autre, il rapporte l'exemple du concept de *seuil*, qui a été exporté du champ de l'étude philosophique de la perception au champ de la psychologie scientifique. Pareillement, le concept de *tonus*, dans la physiologie, découle de la théorie stoïcienne du *pneuma* ; mais ces variations de sens emportées par les mots peuvent se produire aussi bien dans le même domaine scientifique : c'est le cas du concept d'*intensité*, qui passe aisément de la dynamique à l'optique.

Il apparaît donc clairement que Macherey comprend que, dans la philosophie canguilhemienne, le concept n'est au fond qu'un mot plongé dans un certain contexte scientifique et historique. Du moment que le mot (en tant que langage), contrairement à ce que voudraient les savants idéalistes, n'est pas fermé en lui-même (il n'est pas une réponse définitive) mais bien ouvert à un *changement potentiel*, il est la véritable condition de variation du concept lui-même : « Le mot lui-même peut changer, en même temps qu'il déplace le concept, et ce travail du langage sur lui-

57 *Idem*, p. 62-63.

58 Cf. *idem*, p. 63.

même précède peut-être en fait, aide à coup sûr, la mutation du sens »⁵⁹.

L'auteur de l'article continue en remarquant donc la double facette que le langage adopte dans les textes de Canguilhem : d'une part le langage constitue un obstacle, de l'autre un guide, ce qui est finalement la fonction même de l'imagination :

Cette plasticité des mots, ce pouvoir presque « spontané » qu'ils ont de bouger pour accueillir, à l'avance le concept neuf, trouve évidemment sa raison essentielle dans l'image que le concept n'ensevelit en lui que pour l'exposer dans les moments cruciaux de l'histoire des idées. L'étude des variations du langage conduit donc à une méditation sur la fonction de l'imagination. Cette fonction est ambiguë : corps préparé pour toute anticipation, l'image s'offre à la fois comme un obstacle et comme un guide⁶⁰.

Selon les mots de Macherey, l'imagination est donc un pouvoir qui se trouve tout entier dans le langage. L'« obstacle », continue-t-il⁶¹, peut résider par exemple dans le retour à la fausse image archétypique. En revanche, le « guide » serait tout simplement l'impulsion grâce à laquelle cette faculté d'imagination nous conduit à engendrer des images nouvelles poussant à l'action. Dans *La formation du concept de réflexe*, pour en donner un exemple, Canguilhem rapporte le cas de Willis : celui-ci définit la vie comme lumière. Cette image le conduit à rechercher dans les lois optiques de la réflexion la vraie raison du mouvement humain. Cela veut dire que le langage, fondement de l'imagination, est, sans réserve, à la base de toute invention. Mais vu que ce même langage peut souvent se présenter sous la forme d'obstacle, il est évident que l'histoire des découvertes n'est pas une histoire de fondations réussies (comme une ligne qui se poursuit sans cesse et à l'infini dans un certain espace, par exemple), mais une histoire composée d'accidents, de toute une série de tentatives qui ont échoué (qui s'expliquent, précisons-le, soit parce que c'est l'image, l'idée elle-même qui est fautive au départ, soit parce que c'est le moment de l'expérimentation qui démontre la non-validité du projet, idée, image initiale) :

L'envolée peut être malheureuse, le rapprochement aventuré, ces difficultés

59 *Idem*, pp. 63-64.

60 *Idem*, p. 64.

61 *Ibid.*

mêmes sont alors les « stimulants » de l'invention, et l'histoire pour être manquée, n'en est que plus déterminée, et plus rationnelle [...]. L'événement est identifié, dans le sens très fort que la poésie a parfois donné à ce mot, comme une rencontre : c'est cela qui paradoxalement, mais pas pour l'historien, élimine ses incertitudes. [...] Le temps de la découverte est ainsi exactement situé. Contre l'illusion d'une viscosité du progrès, l'histoire marche alors à son rythme réel. C'est ce qui légitime la décision d'être attentif à l'opacité plutôt qu'à la transparence (la logique de la science). A la décision d'éclairer le fortuit à la lumière d'une nécessité circonstancielle répond la détermination d'une production à la place d'une déduction. La ligne du développement s'est brisée, mais sur elle on commence à pouvoir repérer les « époques du savoir »⁶².

Tout ce qui est fortuit dans la pratique de l'expérimentation (un résultat totalement inattendu, par exemple), dit Macherey, « reçoit toute sa fonction de réalité »⁶³. En effet, si ce qui a été produit par l'action pratique a une nature essentiellement *irréfléchie* (en ne coïncidant pas avec son idée initiale), ce résultat irréfléchi ne manque pas cependant de situer le phénomène dans son mouvement réel, réellement scientifique, non-idéal ou non-idéaliste.

Nous voilà encore une fois face au problème, que nous n'hésitons pas à situer au cœur de la doctrine philosophique de Canguilhem, de la créativité du moment de l'action, comme nous l'avons brièvement vu auparavant en ce qui concerne « Descartes et la technique », « Activité technique et création » mais aussi bien la thèse de 1943. Mais si l'action peut bien être qualifiée d'irrationnelle dans l'instant de son déroulement pratique, elle devient parfaitement réelle et rationnelle si on suit l'histoire des inventions, du point de vue de leur archéologie, de leur enchaînement et de leur développement dans un contexte historique et social déterminé.

Théorie et concept, donc. Ce qui est évident c'est que la définition de ces deux mots telle que la donne Pierre Macherey est formulée, exactement dans les mêmes termes, par Giuseppe Quarta⁶⁴ dans son petit volume *Georges Canguilhem, storico della scienza*, qui remonte à 1974. Ici Quarta prend pour sujet d'analyse le dernier

62 *Idem*, p. 65.

63 *Ibid.*

64 Giuseppe Quarta est un philosophe italien qui s'est généralement intéressé à l'étude de la philosophie des sciences française au XXe siècle, notamment à Gaston Bachelard et à Georges Canguilhem. En 1978, il a traduit en italien *La philosophie du non* (1940) de G. Bachelard (*La filosofia del non. Saggio di una filosofia del nuovo spirito scientifico*, Catania, Pellicanolibri, 1978).

écrit alors paru de Georges Canguilhem, à savoir *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* (1968), qui réunit en son sein toute une série d'articles, dont l'un déjà paru en 1959⁶⁵ et étudié par Macherey lui-même dans son essai : « Pathologie et physiologie de la thyroïde au XIXe siècle ».

Effectivement Quarta écrit, relativement à la philosophie de Canguilhem, que

La sienne [la philosophie de Canguilhem] est une histoire de concepts, non pas de théories [...] et Canguilhem parle des concepts parce que ce sont les concepts les éléments premiers d'une théorie. [...]

Canguilhem part donc de l'analyse historique des concepts pour remonter après à celle des théories, parce que ce sont les concepts les véritables objets de l'histoire. Chaque concept, selon Canguilhem, est un problème et, pour l'historien, la tâche est celle de reconstruire la synthèse dans laquelle un concept est situé, et cela exige la présence simultanée de plusieurs concepts, aussi bien non propres à la théorie en question⁶⁶.

Par conséquent, l'histoire des sciences telle que la voit Canguilhem, poursuit Quarta⁶⁷, n'est pas seulement liée à la science ou à un groupe de sciences, mais aussi à tout ce qui est non-science, idéologie, c'est-à-dire à la pratique sociale et politique. L'individuation à reculons des concepts confère à l'histoire des sciences d'être lue par rapport à son véritable objet : une série de problèmes. Une histoire de concepts ainsi faite bouleverse complètement l'histoire traditionnelle, histoire qui se déroulait fictivement tout au long d'un supposé mouvement ininterrompu du progrès linéaire, créant des nouvelles périodisations selon les ruptures réelles produites pendant l'histoire, ces ruptures étant bien cachées par la "vieille" méthode du philosophe des sciences. Le propos de Canguilhem est en somme de formuler « une histoire critique, dans le sens aussi d'histoire des crises, et [Canguilhem] dévoile tout un mélange de filiations culturelles, basées non plus sur la chronologie, mais sur la persistance ou la

65 Dans *Thales*, IX, 1959, pp. 77-92.

66 « La sua è una storia di concetti, non di teorie [...] e Canguilhem parla di storia dei concetti perché sono i concetti gli elementi primi di una teoria. [...]

Canguilhem parte dunque dall'analisi storica dei concetti per poi risalire a quella delle teorie, perché sono i concetti i veri oggetti della storia.

Ogni concetto, secondo Canguilhem è un problema, e, per lo storico, il compito è quello di ricostruire la sintesi nella quale un concetto è situato e ciò richiede la presenza simultanea di più concetti, anche non propri della teoria in questione » (Quarta, 1974, pp. 16-17. La traduction de l'italien au français est la nôtre).

67 Cf. *idem*, p. 17.

reprise des concepts »⁶⁸.

Selon l'auteur italien (tout comme selon Macherey, comme nous l'avons remarqué quelques pages plus haut) la lecture canguilhemienne de l'histoire des sciences est orientée vers la recherche des ruptures (concepts) qui naissent le long de cette histoire, plutôt que vers des coefficients de continuité, de fausse linéarité. Histoire des crises plutôt qu'histoire des tentatives réussies, elle a le durable souci de s'occuper du contexte historique, social et politique qui a donné naissance à un problème spécifique ainsi qu'à sa relative réponse.

Revenons au décalage qui existe entre théorie et concept en citant intégralement le passage suivant, qui nous paraît très explicite :

Chaque concept est, selon Canguilhem, un problème, car la définition d'un concept correspond toujours à la formulation d'un problème dont la solution sera donnée par la théorie, qui se présente en tant qu'ensemble cohérent de concepts. Dans ce cas donc, une histoire de concepts sera toujours une histoire de problèmes, tandis qu'une histoire de théories se révélera en tant qu'histoire de réponses, a-problématique, donc a-critique.

L'histoire des théories apparaît, en fait, comme une histoire rétrospective et apologétique, elle suivra la logique intérieure à la science, jugera comme vraie la théorie scientifique la plus récente et, à partir de celle-ci, considérera fausses les précédentes ou, au maximum, les précurseurs. L'histoire des concepts, en revanche, a comme point de départ un concept à savoir un problème, et comme but celui d'enquêter sur sa naissance, entendue comme commencement absolu, et sur son affirmation, c'est-à-dire lorsque sa définition apparaît comme définitivement achevée. Elle [sa définition] ne consiste en fait, initialement, qu'en un mot et en une définition, qui a pour but d'identifier le problème, mais qui le spécifie, de sorte que le mot devient notion.

Le langage devient ainsi l'instrument de l'invention du concept, comme l'instrument est la pratique scientifique, en tant qu'ensemble d'observations et expérimentations dirigées, d'une certaine façon, par des exigences souvent externes à la science elle-même⁶⁹.

68 « Una storia critica, nel senso anche di storia delle crisi, e rivela tutto un intrecciarsi di filiazioni culturali, basate non più sulla cronologia, ma sulla persistenza o ripresa dei concetti » (*ibid*, la traduction de l'italien au français est la nôtre).

69 «Ogni concetto è, secondo Canguilhem, un problema, poiché la definizione di un concetto corrisponde sempre alla formulazione di un problema la cui soluzione sarà data dalla teoria, che si presenta come un insieme coerente di concetti. In tal caso allora, una storia di concetti sarà sempre una storia di problemi, mentre una storia di teorie si rivelerà come storia di risposte, aporetica, perciò acritica.

La storia delle teorie appare, infatti, come storia retrospettiva e apologetica, seguirà la logica interna della scienza, giudicherà vera la teoria scientifica più recente e, a partire da essa, riterrà false le precedenti o, al massimo, precorritrici. La storia di concetti, invece, ha come punto di partenza un concetto cioè un problema, e come fine quello di indagare sulla sua nascita, intesa come cominciamento assoluto, e sulla sua affermazione, quando cioè appare del tutto completata la sua definizione. Essa, infatti, inizialmente non consiste se non in una parola e in una

Le concept coïncide avec le problème, la théorie avec la réponse, c'est-à-dire avec la solution circonscrite à une circonstance historique (donc sociale, politique) déterminée. L'étude des concepts enquête sur la persistance d'un même problème ou d'un ensemble de problèmes au cours de l'histoire des sciences. Il met au premier plan le problème (concept) en laissant de côté la réponse (théorie) ou, pour mieux dire, en essayant de considérer la réponse du point de vue du problème. La naissance de ce dernier est à relever dans le mot (définition) qui l'a créé. De là, le langage est le vrai instrument de l'invention du problème-concept, tout comme la pratique scientifique est l'instrument de facteurs « souvent externes à la science elle-même ». Cela veut dire que le mot qui engendre le problème-concept est dépositaire d'une conception à son tour sociale, historique, contingente, liée à un contexte déterminé. Par exemple la théorie cellulaire, suivant l'opinion de Canguilhem⁷⁰, consiste en l'étude du mot *cellule* au cours de l'histoire, mot qui adoptait une définition différente selon les époques. Tantôt il était le vrai indicateur d'une façon de penser dictée, quoique souvent involontairement, par l'État. On peut ainsi affirmer, avec Canguilhem et Quarta, que lorsque le mot cellule était chargé d'une connotation politique ou de coutume, le problème auquel il donnait lieu ne pouvait pas conduire à une véritable réponse scientifique, mais bien à une réponse erronée, à savoir à une *idéologie*. Une histoire des sciences ainsi faite sera une histoire critique et non une histoire a-critique, non une simple justification de la théorie en vigueur par la justification de la théorie précédente.

En faisant un petit saut en arrière, nous pouvons remarquer qu'une partie de *Pour une critique de l'épistémologie* (1972) de Dominique Lecourt envisage la problématique que nous venons d'aborder, celle du concept et du mot, mais cette fois en soulignant d'abord le décalage effectif entre les deux :

definizione, che ha lo scopo di identificare il problema, ma che anche lo specifica, sicché la parola diventa nozione.

Il linguaggio diventa così strumento per l'invenzione del concetto, allo stesso modo per cui strumento è la pratica scientifica, come insieme di osservazioni, e sperimentazioni dirette in un certo modo da esigenze spesso esterne alla scienza stessa» (*idem*, p. 23. La traduction de l'italien au français est la nôtre).

70 Cf. « La théorie cellulaire », dans *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1952, éd. 1992, pp. 43-80.

[...] il faut savoir faire la distinction entre la présence du mot et celle du concept. G. Canguilhem le rappelle souvent : un mot n'est pas un concept. Faisant écho aux thèses de Bachelard, il montre qu'aucune déduction mécanique n'est possible de la présence du mot à celle du concept. Qui plus est : un même mot peut recouvrir des concepts différents ; c'est pourquoi le langage des œuvres scientifiques doit être scruté de près. Les métaphores et les analogies doivent être analysées et rapportées à leur terrain d'origine. Dans le cas du réflexe, nous venons de voir que la métaphore optique, ignorée des historiens, suscite d'emblée l'interrogation. Inversement, l'absence du mot n'est pas nécessairement l'indice de celle du concept : si le concept est essentiellement « problématique », il se peut que la formulation du problème ait été effectuée avant que le mot ne soit inventé, ou importé d'un autre domaine théorique. Il faut en effet ajouter que le mot est le véhicule le plus constant, quoique souvent le moins conscient, des « emprunts théoriques » : emprunt d'un domaine scientifique à un autre, ou, ce qui est souvent plus lourd de conséquences, importation de valeurs idéologiques non scientifiques dans le scientifique. Qu'on relise à ce propos l'étude sur la « théorie cellulaire », on y verra comment le terme de « cellule » peut véhiculer des valeurs sociologiques et politiques différentes suivant l'époque considérée : on verra aussi ce qu'il peut en coûter à la science et à la philosophie⁷¹.

Une fois remarquée la proximité, pour ne pas dire la coïncidence, entre mot et concept, Quarta affirme maintenant que, selon Canguilhem, « un mot n'est pas un concept ».

Il nous faut en effet être plus précis quant à l'explication de ce rapport. Faisons-le en utilisant encore une fois les termes de Quarta :

On a dit qu'un concept est un « commencement absolu » non pas dans le sens où sa « naissance » se produit au moment où on l'identifie avec un certain terme, cas dans lequel on parle d'origine du concept, et cela sort de la considération historique de Canguilhem, mais dans le sens où un concept, avec le terme qui lui correspond, acquiert, dans un moment donné, sa spécificité, même en provenant d'un concept différent de celui proprement scientifique, même en ayant été précédemment utilisé dans un contexte théorique et pratique différent. [...]

Une caractéristique des concepts, c'est donc d'être mobiles, et l'instrument pour ce mouvement est le langage, auquel Canguilhem dédie une attention particulière dans plusieurs écrits, puisque le langage permet que le concept, à travers le terme qui l'identifie, passe d'une science à une autre. [...]

Comme véhicule du concept, le terme a la capacité de se répandre et de changer lorsque le sens qui lui est associé change, en opérant ainsi une substitution qui est en même temps linguistique et intellectuelle, sans pour autant vouloir déduire que la naissance d'un concept découle des changements linguistiques. [...]

71 Lecourt, 1972, p. 79.

Ce fait de remonter à la naissance du concept fait découvrir sa polyvalence originare qui se spécifie et se modifie selon le champ théorique dans lequel il va se situer.

C'est le cas du concept de norme, qui apparaît dans un premier moment dans le domaine grammatical et finalement dans le domaine social. ; c'est aussi le cas du concept d'erreur, défini en tant que polysémique⁷².

La non-coïncidence entre mot et concept n'est rien d'autre que l'écart sémantique que le même terme peut avoir dans deux ou plusieurs domaines différents.

Le mot *erreur* au sens grammatical, continue Quarta en citant Canguilhem⁷³, peut indiquer, pour en donner un exemple, une faute de la part de celui qui écrit pendant la rédaction d'une phrase. Mais le terme *erreur* en biologie peut indiquer une faute de lecture enzymatique dans l'A.D.N. d'un individu, cas dans lequel, du reste, nous pouvons identifier l'erreur mais pas celui qui l'a commise (ce genre d'erreur est déjà inscrite dans l'individu dès sa naissance, elle n'a pas été produite par lui).

Nous pourrions dire qu'étant donnée l'amplitude sémantique du mot, quel qu'il soit, le concept qui lui est associé dans un domaine spécifique a la possibilité de changer et d'évoluer non pas seulement à l'occasion de son passage, si cela se produit, dans un autre domaine (scientifique ou même social), mais aussi en restant là où il était. Le concept d'univers tel que le considère l'astronome occidental du XXe siècle ne coïncide pas avec la conception de l'univers conçue par l'astronome du Xe siècle.

72 « Un concetto si è detto essere un "cominciamento assoluto" non nel senso che la sua "nascita" avviene nel momento in cui lo si identifica con un certo termine, nel qual caso si parla di origine del concetto, e ciò esula dalla considerazione storica di Canguilhem, ma nel senso che un concetto, con il termine ad esso corrispondente, acquista, in un dato momento, la sua specificità, pur provenendo da un concetto diverso da quello propriamente scientifico, pur essendo stato usato precedentemente in un contesto teorico e pratico diverso. [...]

Caratteristica dei concetti è dunque quella di essere mobili, e strumento per questo movimento è il linguaggio, a cui Canguilhem dedica particolare attenzione in più scritti, poiché il linguaggio permette che un concetto, mediante il termine che lo identifica, passi da una scienza all'altra. [...]

Come veicolo del concetto, il termine ha modo di diffondersi e mutare quando muta il senso che gli è sotteso, operando, così, una sostituzione che è contemporaneamente linguistica e intellettuale, pur senza voler assolutamente dedurre che la nascita di un concetto derivi dalle mutazioni linguistiche.

Questo risalire alla nascita del concetto fa scoprire una sua originaria polivalenza che si specifica e si modifica a seconda del campo teorico in cui viene a collocarsi.

È il caso del concetto di norma che appare prima nell'ambito grammaticale e infine in quello sociale; è ancora il caso del concetto di errore definito come polisemico (Quarta, 1974, pp. 23-24 ; 25, 26. La traduction de l'italien au français est la nôtre) ».

73 Cf. *idem*, p. 26, note 10.

Les considérations de Lecourt, dans son paragraphe consacré à Canguilhem, vont plus loin, ne restant pas seulement circonscrites à ce thème du rapport entre langage et concept. Elles passent de la filiation avec Bachelard jusqu'au vitalisme, aspect très présent dans *La connaissance de la vie*.

Lecourt⁷⁴ ne soustrait Canguilhem ni aux critiques ni aux éloges. Quant aux éloges, il reconnaît la base « révolutionnaire » de l'œuvre de Canguilhem, qui vient de sa tentative d'instaurer une unité organique entre histoire des sciences et épistémologie et c'est cette unité qui le rapproche du matérialisme historique et du matérialisme dialectique.

Nous avons vu que c'est l'œuvre de Gaston Bachelard qui avait, la première, dégagé cette unité. Mais il nous semble que chez Bachelard, cette unité reconnue et pratiquée ne trouve pas son concept.

G. Canguilhem lui-même le souligne : le psychologisme de Bachelard qui est supposé la fonder n'est pas bien convaincant. [...] La tentative de Canguilhem est plus intéressante encore : il croit pouvoir fonder cette unité entre épistémologie et histoire des sciences sur une autre unité qu'il découvre au terme de son travail, celle du *concept* et de la *vie*. Nous avouons ne pas pouvoir le suivre sur cette voie qui, comme l'avait naguère souligné Pierre Macherey, le conduit souvent à une conception « biologiste » de l'histoire elle-même. Mais nous ajouterons cette précision essentielle : les effets nécessairement idéalistes d'une telle conception sont chez lui toujours déjà raturés, contrés, par la portée polémique de son vitalisme. C'est pourquoi, nous pouvons dire sans arrière-pensée que notre route est commune⁷⁵.

La portée trop « biologiste » est donc ce que Lecourt reproche dans un premier temps à Georges Canguilhem. Précisément il se réfère à des assertions de Canguilhem contenues dans un petit essai nommé « Le concept et la vie »⁷⁶, dans lequel à un moment l'auteur⁷⁷, en remarquant l'importance du code génétique et par conséquent le fait que ce dernier peut contenir des "erreurs" innées qui sont en dehors de l'activité de l'individu dans son environnement, exalte la biologie, le pouvoir de ce qui est autre chose que la pratique humaine et sociale et qui ne peut pas être changé par l'homme lui-même. Il semblerait que la conception de Canguilhem soit une conception idéaliste et anti-matérialiste de l'histoire. En effet, en ce qui concerne

74 Cf. Lecourt, 1972, p. 96.

75 *Ibid.*

76 Cet article remonte à 1966 (in *Revue philosophique de Louvain*, n. 64, pp. 193-223), mais est il repris dans *Etudes d'histoire et de philosophie des Sciences*, 1968, pp. 335-364.

77 Cf. par exemple Canguilhem, 1975, p. 362.

cette conception, nous croyons qu'elle empiète un peu sur l'idéalisme.

Mais par ailleurs Lecourt est bien conscient de l'aspect vitaliste dont la philosophie canguilhemienne est chargée (« Mais nous ajouterons cette précision essentielle : les effets nécessairement idéalistes d'une telle conception sont chez lui toujours déjà raturés, contrés, par la portée polémique de son vitalisme »). Par exemple, il sait bien que le concept de *normal* comme le considère Canguilhem est sans aucun doute un concept anti-positiviste et en tant que tel anti-idéaliste, du fait que le normal, n'étant pas une simple moyenne statistique mais bien quelque chose qui institue des normes, est capable de changer ces normes au cours du temps, c'est-à-dire que c'est l'individu, grâce à son activité pratique d'interaction avec son milieu, qui change les normes auxquelles il était précédemment soumis. Il s'agit en fait d'un normal *normatif*⁷⁸.

Cela revient à affirmer ce que Daniel Lagache avait décelé durant sa lecture et recension de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* : un sujet plongé dans un milieu historique spécifique qui agit selon des variables comportementales répandues dans la société dans laquelle il vit ou qui suit des attitudes qui lui sont tout simplement propres, démontre une capacité de changement normatif de ses normes physiologiques internes.

En bref, après l'analyse de 1946 (la première, suivant un ordre historico-chronologique, qui concerne notre auteur) de Daniel Lagache, qui range Canguilhem du côté de l'« anthropologie phénoménologique » et donc de Kurt Goldstein⁷⁹ (par l'influence que ce dernier a exercé dans les années 30 et 40 en France), les analyses des années 60 et 70 de Macherey, Lecourt et Quarta sont plutôt disposées à voir en Canguilhem un des représentants, sinon des fondateurs (avec Bachelard), du courant de l'épistémologie historique française : Macherey voit dans sa philosophie une nette

78 Cf. Lecourt, 1972, p. 92.

79 Cf. Lagache, 1946, p. 369.

Kurt Goldstein (1878-1965), psychiatre et neurologue allemand, souvent classé par l'historiographie philosophique du côté de la *Gestalt Théorie*. Son ouvrage le plus important reste *Der Aufbau des Organismus*, paru en 1934 (tr. fr. *La structure de l'organisme. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine*, Paris, Gallimard, 1952).

Sur les rapports entre la philosophie de Canguilhem et la philosophie de Goldstein, cf. Debru, 2004, notamment la partie intitulée « Georges Canguilhem et Kurt Goldstein ».

dérivation marxiste⁸⁰ ; Lecourt, pour sa part, n'hésite pas à souligner un net ascendant Bachelardien en ce qui concerne l'unité entre épistémologie et histoire des sciences ; Quarta est celui de tous peut-être qui lui reconnaît le plus une certaine originalité, mais en tant que simple historien des sciences. Pourtant, selon les trois, une des dynamiques qu'on ne peut pas se passer de considérer dans cette façon de traiter l'histoire des sciences est le travail du mot et du concept dans l'enchaînement des problèmes et des théories.

1.1.3. Canguilhem selon Michel Foucault

Nous ne pouvons bien évidemment pas omettre le point de vue foucauldien sur l'œuvre de Canguilhem.

Nous ne commenterons pas (outre une série de brefs comptes rendus sur les volumes *Etudes d'Histoire et de philosophie des sciences*, et *La Mathématisation des doctrines informées*⁸¹) les articles⁸² des années 70 visant à inclure et positionner la figure de Canguilhem à l'intérieur du panorama philosophique et épistémologique de l'époque. Il s'agit plus d'essais traitant du contexte général du XXe siècle que des problématiques suscitées par l'interprétation de Canguilhem.

80 Certes, quant à l'interprétation de Macherey, on ne peut pas dire qu'elle soit inexacte. Il n'est pas question, effectivement, qu'on puisse retrouver, relativement à cet aspect de l'histoire des sciences et de l'homme qui agit dans l'histoire, des lignes de pensée qui rappellent de près l'enseignement de Marx et de l'école marxiste. Pour le dire encore avec Macherey : « Le travail du concept coïncide avec le refus de fonder la représentation de ce mouvement sur l'idée métaphysique de puissance, ou sur celle de la vie comme invention pure, comme plasticité essentielle. Au contraire, le concept aide à replacer la question dans son contexte réel, à l'inclure dans une autre question, celle des rapports du vivant et du milieu. Les mouvements organiques sont eux-mêmes conditionnés par un mouvement fondamental, qui est l'histoire du milieu. [...] Pour employer un vocabulaire marxiste qui n'est pas celui de G. Canguilhem, on dira que la première est une problématique idéologique, – et le savant est effectivement engagé dans l'idéologie de sa science –, par opposition à la seconde qui est une problématique scientifique : on voit la révolution épistémologique impliquée par cette façon particulière d'écrire l'histoire » (Macherey, 1964, p. 71 ; 68).

81 Ce dernier parut en 1972, tandis que la recension à laquelle nous faisons allusion est signé par J.A. Schuster (1977, *Annals of science*, n. 34, pp. 78-81). Sur *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* signalons par exemple le compte rendu de Annette Lavers, 1970 : « For a 'Committed' History of Science », in *History of Science* n. 9, pp. 101-105.

82 Rappelons par exemple ceux de Francois Russo (1972), Jean Starobinski, (1972) M. Eck (1973), Michel Fichant (1973).

Le texte de Foucault⁸³ est une introduction, rédigée en anglais, à l'édition américaine de la thèse de 43, édition intitulée *On the Normal and the Pathological*⁸⁴ et parue en 1978.

Foucault entame son introduction de la façon suivante :

Dans toutes les discussions politiques ou scientifiques de ces étranges années soixante, le rôle de la philosophie [...] a été important. [...] Or, directement ou indirectement, tous ces philosophes ou presque ont eu affaire à l'enseignement ou aux livres de G. Canguilhem.

[...] ôtez Canguilhem et vous ne comprenez plus grand chose à toute une série de discussions qui ont eu lieu chez les marxistes français ; vous ne saisissez pas, non plus, ce qu'il y a de spécifique chez des sociologues comme Bourdieu, Castel, Passeron [...] ; vous manquez tout un aspect du travail théorique fait chez les psychanalystes et en particulier chez les lacaniens. Plus : dans tout le débat d'idées qui a précédé ou suivi le mouvement de 68, il est facile de retrouver la place de ceux qui, de près ou de loin, avaient été formés par Canguilhem⁸⁵.

Tout de suite après, Foucault⁸⁶ trace une ligne de démarcation, en essayant de suivre les lignes théoriques qui ont, d'une certaine manière, signé le débat philosophique français du XXe siècle, entre les personnalités qui ont représenté le versant de la philosophie de « l'expérience, du sens, du sujet », et les personnalités qui ont représenté le versant de la philosophie « du savoir, de la rationalité et du concept »⁸⁷. Il parcourt ici aussi, en nous invitant à le suivre, le chemin de l'archéologie de l'histoire des idées. Nous avons ainsi, du côté de l'expérience et du sujet, une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty ; de l'autre côté, celui du savoir et du concept, nous avons une filiation qui est celle de Cavailles, Bachelard, Koyré et Canguilhem. « Sans doute, ce clivage vient de loin et on pourrait en faire remonter la trace à travers le XIXe siècle : Bergson et Poincaré, Lachelier et Couturat, Maine de Biran et Comte »⁸⁸. Si nous regardons les *Méditations*

83 G. Canguilhem et D. Lagache furent les rapporteurs de thèse de Foucault en 1961.

84 Nous allons nous baser ici sur le texte de la version française de l'introduction de Foucault au *Normal et le pathologique*, texte qui porte le titre « La vie, l'expérience et la science », in *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, 1985, pp. 3-14.

85 Foucault, 1978, trad. fr. 1985, pp. 3-4.

86 Cf. *idem*, p. 4.

87 *Ibid.*

88 *Ibid.*

cartésiennes de Husserl⁸⁹ et les deux différentes interprétations qui en ont été données suite à leur écho en France, on pourrait en effet remarquer que l'une suit clairement une explication qui a affaire au sujet : il suffit de lire « La transcendance de l'ego de Sartre »⁹⁰ (1935); alors que l'autre remonte jusqu'aux problèmes originaux de la pensée de Husserl, ceux du formalisme : voilà les deux thèses de Cavaillès de 1938 sur la méthode axiomatique⁹¹ et sur la formation de la théorie des ensembles⁹². Ces deux pôles opposés se sont donc prolongés dans le temps.

Cependant, poursuit Foucault⁹³, il est nécessaire de remarquer que ce n'est qu'en apparence que le second versant, celui du concept, de la rationalité (celui de Canguilhem) est le plus "théoricien" et éloigné des tâches ou problèmes politiques immédiats, c'est-à-dire des faits sociaux de l'expérience quotidienne. Ce n'est pas un hasard en fait si ces philosophes de la rationalité ont pris part à la guerre et participé aux luttes sociales, « comme si la question du fondement de la rationalité ne pouvaient pas être dissociée de l'interrogation sur les conditions actuelles de son existence »⁹⁴. Or, si l'on enquête sur cette liaison apparemment insolite entre rationalité et expérience vécue (on pourrait dire aussi entre théorie et pratique), on verra qu'une des principales raisons réside dans un thème qui s'est développé au cours du XVIIIe siècle, lorsque Mendelssohn et Kant ont tenté de donner une réponse à la question : *Was ist Aufklärung* (question qui renvoie à la rationalité telle qu'elle s'est développée dans la réflexion philosophique au siècle des Lumières). Avec cette question et dans ce contexte historique, n'a pas seulement été posé pour la première fois le problème du fondement et de la portée elle-même de la pensée rationnelle, mais aussi celui de la racine historique et géographique de cette pensée humaine, de « son passé immédiat, et de ses conditions d'exercice, [...] de son

89 Cf. Husserl, *Cartesianische Meditationen. Eine Einleitung in die Phänomenologie*, in *Gesammelte Werke*, 1931, t. I (*Méditations Cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, Paris, Armand Colin, trad. fr. 1931).

90 Cf. Sartre, *La transcendance de l'ego. Esquisse d'une description phénoménologique*, in *Recherches philosophiques*, n. 6, 1936.

91 Cf. Cavaillès, *Méthode axiomatique et formalisme. Essai sur le problème du fondement des mathématiques*, Paris, Hermann, 1937.

92 Cf. Cavaillès, *Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles. Etude historique et critique*, Paris, Hermann, 1937.

93 Cf. 1978, trad. fr. 1985, pp. 4-5.

94 *Idem*, p. 4.

moment, de son lieu, et de son actualité »⁹⁵. Par conséquent la philosophie est devenue en même temps la condition ou loi générale que chaque époque devait suivre comme on suit un modèle afin d'atteindre son but (le vrai, le juste, en tant que valeurs incarnées par le code de la philosophie) et la condition de lecture pertinente des significations d'une époque (dans le sens où chaque époque pouvait avoir, selon ce type de lecture, des significations différentes, lesquelles étant à déchiffrer) :

La lecture de la philosophie dans le cadre d'une histoire générale et son interprétation comme principe de déchiffrement de toute succession historique, sont devenues alors simultanément possibles. Et du coup la question du « moment présent » devient pour la philosophie une interrogation dont elle ne peut plus se séparer : dans quelle mesure ce « moment » relève-t-il d'un processus historique général et dans quelle mesure la philosophie est-elle le point où l'histoire elle-même doit se déchiffrer dans ses conditions ? L'histoire est devenue alors un des problèmes majeurs de la philosophie⁹⁶.

Certes, peut-on lire par la suite⁹⁷, ce problème naissant de l'*Aufklärung* a eu comme conséquence des destins bien divers en Allemagne et en France. Le genre de réponses données par la philosophie allemande a vu naître une réflexion historique et politique autour de la société et des thématiques liées à la société, réflexion accompagnée par la question cruciale des rapports entre religion, économie et État. Cette réflexion se retrouve chez les post-hégéliens, l'École de Francfort, Luckács, en passant par Feuerbach, Marx, Nietzsche et Max Weber. En revanche, en France « c'est l'histoire des sciences qui a surtout servi de support à la question philosophique de ce qu'a été l'*Aufklärung* »⁹⁸ : Saint-Simon, le positivisme de Comte et des positivistes.

Savoir et croyance, forme scientifique de la connaissance et contenus religieux de la représentation, ou passage du pré-scientifique au scientifique, constitution d'un pouvoir rationnel sur fond d'une expérience traditionnelle, apparition, au milieu d'une histoire des idées et des croyances, d'un type d'histoire propre à la connaissance scientifique, origine et seuil de rationalité : c'est sous cette forme qu'à travers le positivisme – et ceux qui se sont opposés à lui –, à travers les débats tapageurs sur le scientisme et les discussions sur la science médiévale, la

95 *Idem*, p. 5.

96 *Ibid.*

97 Cf. *idem*, pp. 5-6.

98 *Idem*, p. 6.

question de l'*Aufklärung* s'est transmise en France⁹⁹.

Koyré, Bachelard, Cavailles et Canguilhem, même en s'intéressant, selon Foucault¹⁰⁰, chacun d'entre eux, à des domaines ou à des centres de référence disciplinaires différents en fonction de la façon dont ils voyaient l'histoire des sciences, ont tous contribué à la diffusion de ce concept de l'*Aufklärung* en France. Parallèlement donc, en restant à la même période historique mais en faisant un saut géographique, si on voulait chercher en Allemagne un mouvement de pensée qui soit similaire (du point de vue d'une réflexion autour de la question suivante « qu'est-ce que la rationalité ») à l'école française composée par Koyré, Bachelard, Cavailles et Canguilhem, on pourrait le trouver dans l'Ecole de Francfort, quoique celle-ci ait envisagé des thématiques diverses avec un langage différent. Mais les deux écoles posent finalement le même type de questions, « même s'ils sont hantés ici par le souvenir de Descartes et, là, par l'ombre de Luther »¹⁰¹. Le siècle des Lumières et le problème inhérent de la rationalité, pour terminer, s'est répandu à travers les âges pour des raisons telles que, d'abord, l'importance elle-même de la rationalité pour le déploiement des forces techniques et productives ; ensuite, la Révolution (française) qui s'est appuyée sur la nécessité de se faire dépositaire des valeurs de la raison ; enfin, l'interrogation, qui a commencé à évoluer en Occident deux siècles après la naissance du problème de l'*Aufklärung*, sur la véritable nature de cette raison : est-elle autre chose que le simple intérêt de domination du monde entier ?

Selon les mots de Foucault donc, il est nécessaire de savoir pourquoi en France c'est la philosophie des sciences qui a eu une diffusion majeure. Sa réponse est : l'influence de la doctrine cartésienne. Mais philosophie des sciences en France et réflexion (sous l'influence de Luther) sur le rôle de la société en conflit avec la religion en Allemagne ont la même racine historique : la question de la rationalité qui s'est diffusée dans tout l'Occident à partir du siècle des Lumières. Mais le problème va au-delà de cela. Comment peut-on concilier la philosophie des sciences en France, en prenant celle de Canguilhem, à savoir celle du concept et non du vital, de l' "abstrait" et non du concret, avec le fait que ce soient des philosophes

99 *Ibid.*

100 Cf. *idem*, pp. 6-7.

101 *Ibid.*

engagés dans la vie politique (Canguilhem a participé à la Résistance française pendant la Deuxième Guerre mondiale) qui l'aient débattue ? Sa réponse est encore une fois que, dès que la question de l'*Aufklärung* a fait son apparition, sa portée a été double : avec elle la philosophie se posait, d'une part, comme le modèle (rationnel) que toutes les époques futures devraient suivre ainsi que le modèle de perfection sur la base duquel il aurait été possible une lecture organiquement exacte des époques passées, et d'autre part comme instrument de déchiffrement des différentes époques, c'est-à-dire comme instrument de restitution de la diversité et de l'originalité historique et sociale propre à chaque époque. C'est à ce moment là, dans la coexistence simultanée mais aussi dans le frottement théorique qui se produit entre ces deux faces de la philosophie que surgit l'importance du moment présent, lorsque la pensée se demande, à l'instant-même où elle prétend encadrer sous le même ordre théorico-anthropologique toutes les phases de l'histoire de l'humanité (en essayant de déceler les procédures éternelles de la méthode de la pensée humaine, les constantes de la pensée qui ont guidé l'homme de la Grèce antique tout comme l'homme du Moyen-Âge, par exemple), dans quelle mesure ce moment présent peut avoir subi le poids historique des époques précédentes, de quelle façon la pensée du présent réfléchit sur la base et sous l'influence de la manière de penser du passé et en quoi la pensée du présent se distingue ou peut se distinguer de la pensée du passé. C'est là que la philosophie des sciences devient une philosophe de l'histoire des sciences.

Dans la deuxième partie de son introduction, Foucault¹⁰² se concentre donc sur le travail que Canguilhem a accompli sur l'histoire des sciences en jetant une lumière sur la signification qu'il donnait à *l'histoire* du point de vue de l'épistémologie. Tout d'abord, selon Canguilhem, l'histoire des sciences n'est pas une histoire du vrai. Elle doit se montrer surtout à travers les erreurs de parcours, les fautes de procédure. Mais cette erreur « n'est pas éliminée par la force sourde d'une vérité qui peu à peu sortirait de l'ombre, mais par la formation d'une nouvelle façon de « dire vrai » »¹⁰³. En fait, la raison ou une des conditions de possibilité de la formation d'une histoire des sciences au début du XVIIIe siècle est, pour le

102 Cf. *idem*, pp. 7-14.

103 *Idem*, p. 9.

Canguilhem d'*Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*¹⁰⁴, la conscience des récentes révolutions scientifiques, c'est-à-dire de la géométrie algébrique et du calcul infinitésimal, de la cosmologie copernicienne et newtonienne.

En somme,

L'histoire des sciences ne peut se contenter de réunir ce que les savants du passé ont pu croire ou démontrer ; on n'écrit pas une histoire de la physiologie végétale en ressassant « tout ce que des gens nommés botanistes, médecins, chimistes, horticulteurs, agronomes, économistes ont pu écrire, touchant leurs conjectures, observations ou expériences quant aux rapports entre structure et fonction sur des objets nommés tantôt herbes, tantôt plantes et tantôt végétaux »¹⁰⁵. Mais on ne fait pas non plus de l'histoire des sciences en refiltrant le passé à travers l'ensemble des énoncés ou des théories actuellement validés, décelant ainsi dans ce qui était « faux », le vrai à venir et dans ce qui était vrai l'erreur ultérieurement manifeste. C'est là un des points fondamentaux de la méthode de G. Canguilhem¹⁰⁶.

Il n'existe pas, par conséquent, une science normale dévoilée petit à petit et par élimination du faux historique. Au contraire, l'épistémologie se fait « en retrouvant le processus "normé", dont le savoir actuel n'est qu'un moment sans qu'on puisse, sauf prophétisme, prédire l'avenir »¹⁰⁷. L'épistémologie est donc

La recherche de la normativité interne aux différentes activités scientifiques, telles qu'elles ont été effectivement mises en œuvre. Il s'agit donc d'une réflexion théorique indispensable qui permet à l'histoire des sciences de se constituer sur un autre mode que l'histoire en général ; et inversement l'histoire des sciences ouvre le domaine d'analyse indispensable pour que l'épistémologie soit autre chose que la simple reproduction des schémas internes d'une science à un moment donné. Dans la méthode mise en œuvre par Georges Canguilhem, l'élaboration des analyses « discontinuistes » et l'élucidation du rapport historique entre les sciences et épistémologie vont de pair¹⁰⁸.

Cela dit, il y a pour Foucault¹⁰⁹ un argument ultérieur qui est bien évident dans les écrits canguilhemiens. Les sciences de la vie (à savoir, premièrement, la médecine et la biologie, dont les questions ont été débattues dans *l'Essai* de 43 et

104 Foucault renvoie à la page 21 de ce volume (Paris, Vrin, 1977).

105 Foucault renvoie ici aussi à *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, op. cit., p. 14.

106 Foucault, 1978, trad. fr. 1985, pp. 9-10.

107 *Idem*, p. 10.

108 *Ibid.*

109 Cf. *idem*, pp. 12-14.

dans *La connaissance de la vie* de 52) telles qu'elles ont été développées par Canguilhem ont posé le problème philosophique de la connaissance. Or, tandis que la phénoménologie a demandé au vécu le sens originnaire de tout acte de connaissance, Canguilhem essaie de trouver ce sens non du côté du vécu mais du côté de celui du *vivant*. Il se préoccupe d'enquêter sur le rôle du savoir dans la vie par l'analyse du concept dans la vie. Le concept est « un des modes de cette information que tout vivant prélève sur son milieu et par laquelle inversement il structure son milieu »¹¹⁰. En fait, que les hommes vivent et héritent dès leur naissance d'un environnement qui est déjà architecturé au point de vue des concepts (c'est-à-dire que le sujet, quand il naît, hérite d'une certaine façon de penser et de se comporter qui lui est transmise par la société) ne prouve pas que sa vie soit loin d'être, on va dire, une expérience personnelle pure, que le débat vie (sujet)- milieu soit bouleversé par un drame historique (l'architecture conceptuelle dont il a hérité). Cela prouve seulement que le sujet vit sa vie d'une façon telle qu'il n'a pas avec son milieu un rapport fixe, il est en fait un élément mobile sur un territoire à son tour mobile, indéfini. Il se déplace afin d'obtenir des informations, il change et déplace les choses afin de les rendre utiles. Le concept est donc une façon de vivre, non de « tuer la vie »¹¹¹. C'est un type d'information qui peut être jugé, par l'individu, comme bon ou mauvais (on peut choisir, pendant l'expérience personnelle ou le débat avec le milieu, d'appliquer ou non les concepts hérités). De là, le rôle de première importance que Canguilhem accorde, dans *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*¹¹², son œuvre la plus significative, aux problèmes du code, du message, des messagers, et encore plus, si l'on veut, au problème de *l'erreur*, qui est central, erreur qui est inhérente à la biologie elle-même. Voilà pourquoi est amplement envisagé, dans la thèse de 43 et dans sa réédition de 66, le thème de la maladie, du déficit, de la monstruosité. La vie, qui à travers l'apparition de l'état pathologique, démontre pouvoir se tromper, témoigne qu'elle est avant tout *erreur*, ce qui est à son tour en dehors du sujet (parce que concernant son patrimoine génétique, par exemple

110 *Idem*, p. 12.

111 *Idem*, p. 13.

112 Il faut ajouter qu'ici Foucault ne se réfère pas seulement à la thèse de doctorat de 43, mais aussi bien à sa réédition de 1966, *Le normal et le pathologique*, enrichie de trois brefs essais : « Du social au vital », « Sur les normes organiques dans l'homme » et « Un nouveau concept en pathologie : l'erreur ».

l'A.D.N.) ou bien inhérent au sujet lui-même du fait que ce sujet n'est jamais à sa place, jamais bien adapté et donc voué à la faute, à l'erreur :

Et si on admet que le concept, c'est la réponse que la vie elle-même a donnée à cet aléa, il faut convenir que l'erreur est la racine de ce qui fait la pensée humaine et son histoire. L'opposition du vrai et du faux, les valeurs qu'on prête à l'un et à l'autre, les effets de pouvoir que les différentes sociétés et les différentes institutions lient à ce partage, tout cela n'est peut-être que la réponse la plus tardive à cette possibilité d'erreur intrinsèque à la vie. Si l'histoire des sciences est discontinue, c'est-à-dire si on ne peut l'analyser que comme une série de « corrections », comme une distribution nouvelle qui ne libère jamais enfin et pour toujours le moment terminal de la vérité, c'est que là encore l'« erreur » constitue non pas l'oubli ou le retard de l'accomplissement promis, mais la dimension propre à la vie des hommes et indispensable au temps de l'espèce¹¹³.

En conclusion, Foucault¹¹⁴ tient à rappeler la proximité et la distance simultanées entre la pensée de Nietzsche et celle de Canguilhem : le premier disait que la vérité était le plus profond mensonge, le second dirait probablement qu'elle est, si on considère l'interminable calendrier de l'histoire humaine, l'erreur la plus récente. Canguilhem fait de l'erreur (et c'est là, remarquons-le, un point important) ce que lui permet de concilier ce qu'il sait de la biologie avec sa manière d'en concevoir l'histoire (si l'erreur est quelque chose d'intrinsèque à l'activité vitale de l'être humain, la conséquence sera que l'histoire d'une activité technique purement humaine comme la recherche biologique sera une histoire des erreurs qui se produisent durant cette activité et non une histoire des réussites).

Faisons un autre grand saut en arrière :

Cet historien des rationalités, lui-même si « rationaliste », est un philosophe de l'erreur ; je veux dire que c'est à partir de l'erreur qu'il pose les problèmes philosophiques, disons plus exactement le problème de la vérité et de la vie. On touche là sans doute à un des événements fondamentaux dans l'histoire de la philosophie moderne : si la grande rupture cartésienne a posé la question des rapports entre vérité et sujet, le XVIII^e siècle a introduit, quant aux rapports de la vérité et de la vie, une série de questions dont la *Critique du jugement* et la *Phénoménologie de l'esprit* ont été les premières grandes formulations. Et depuis ce moment, ce fut un des enjeux de la discussion philosophique : est-ce que la connaissance de la vie doit être considérée comme rien de plus qu'une des régions qui relèvent de la question générale de la vérité, du sujet et de la

113 *Idem*, pp. 13-14.

114 Cf. *idem*. p. 14.

connaissance ? Ou est-ce qu'elle oblige à poser autrement cette question ? Est-ce que toute la théorie du sujet ne doit pas être reformulée, dès lors que la connaissance, plutôt que de s'ouvrir à la vérité du monde, s'enracine dans les « erreurs » de la vie ¹¹⁵?

Ce passage diachronique entre Descartes, Kant, Hegel et Nietzsche, Foucault a raison de l'établir, car cela n'échappera pas non plus à Canguilhem, comme nous le verrons par la suite ¹¹⁶.

Pour l'instant, nous nous limitons à faire le point de la situation : nous avons vu, en ce qui concerne cette partie de la bibliographie philosophique du XXe siècle qui vise à commenter, plus ou moins largement, l'œuvre de Canguilhem, que les contemporains de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943), et nous nous référons à Daniel Lagache, ont bien saisi le noyau principal concernant cet ouvrage, à savoir le normal en tant que *normativité* ou, dit autrement, la capacité inhérente à l'individu de changer ses propres normes de comportement par rapport à la variation des contextes ou circonstances (sociales, environnementales) spécifiques. Par là, la mutation de la norme externe, pratique, comportementale a un effet de rétroaction sur le milieu interne, c'est-à-dire sur l'organisme, dès lors que les normes ou constantes physiologiques changent suite à la variation de celles externes. Dans ce cas, l'erreur enregistrée durant l'activité vitale (par exemple une fièvre qui survient après un coup de froid) n'indique pas, à proprement parler, un état de non-santé, un état pathologique, mais une mutation de la norme interne (et externe) précédente afin de mieux s'adapter au contexte ou aussi bien à un contexte futur similaire (donnons un autre exemple : la fièvre peut suggérer de ne pas trop s'exposer aux endroits exposés à un froid excessif).

Par la suite, dans les années 60 et 70, Macherey, Lecourt et Quarta, même en tenant compte des recherches en matière de biologie (la thèse de 43) et de l'aspect du vitalisme (*La connaissance de la vie*, 1952), traitent surtout du Canguilhem qui commence, à partir de *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles* (1955) et ensuite avec *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* (1968), à

115 *Idem*, p. 14.

116 V. chapitre IV, particulièrement la partie consacrée au manuscrit *L'action*.

s'occuper de l'histoire des sciences, en soulignant sa conception de l'histoire en tant qu'histoire des concepts, à savoir des problèmes, et non des théories, à savoir des réponses. Ils lisent justement le premier Canguilhem, celui de la période de la biologie et du vitalisme, en le passant au crible de sa conception de l'histoire telle qu'il l'avait développée pendant sa deuxième période.

En dernier ressort, et on est déjà à la fin des années 70, Michel Foucault, au moment où il rédige une introduction à la traduction anglaise du *Normal et le Pathologique* du 1966 (c'est-à-dire, disons-le encore, la thèse de 43 avec l'adjonction de trois nouveaux essais), fournit une analyse qui, par le concept d'erreur, sert d'intermédiaire entre la première et la deuxième période canguilhémienne : dans la première, *erreur* est bien l'échec (physiologique, organique mais aussi comportemental) enregistré par l'individu pendant son activité vitale de débat avec son milieu ; dans la deuxième, *erreur* identifie le tissu lui-même de l'histoire des pratiques et des lois scientifiques, dans la mesure où le rapport entre sujet et contexte est, justement, marqué par la faute.

Il y a donc une théorie de l'action que Foucault fait émerger par ce thème de l'erreur qui est présent dans l'*Essai* de 43, mais ce type d'analyse est élaboré rétrospectivement, à savoir en procédant d'abord par l'explication du Canguilhem historien des sciences.

1.1.4. Canguilhem dans les années 80

Après Foucault on pourrait dire que la bibliographie secondaire de Canguilhem commence à se faire plus ample. Fleurissent les premières recensions d'*Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (1977) : celles de Giuseppe Quarta en 1978 (« Ideologia e storia delle scienze in G. Canguilhem »¹¹⁷) et Ornella Costa¹¹⁸ en 1980. Par ailleurs paraît aussi le premier recueil de textes dispersés traduits en allemand : *Wissenschaftsgeschichte und Epistemologie*¹¹⁹ et

117 In *Bollettino di storia della filosofia*, n. 6, 1978, pp. 239-251.

118 In *Scientia*, n. 115, 1980, pp. 227-235.

119 Frankfurt am Main, Surkhamp Verlag, 1979. Par « textes dispersés », nous entendons des actes

introduits par Wolf Lepenies. Au même moment une relecture des ouvrages moins récents est opérée, comme la thèse de 43 et sa version renouvelée de 66, ou *La connaissance de la vie*. Nous nous référons, en ce qui concerne *Le normal et le pathologique*, aux comptes rendus de Russel Maulitz¹²⁰, W.A. Albury¹²¹, Martin Staum¹²² et M. Shortland¹²³, et pour *La connaissance de la vie* à la recension de S. Marcucci¹²⁴. Disons donc que l'écho des œuvres les plus actuelles pour l'époque (*Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*) ont éveillé un certain intérêt pour ses œuvres antérieures. On commence à entreprendre aussi une lecture plus organique de Canguilhem, mais là encore le plus souvent à l'étranger : au Mexique paraît *Triptico*¹²⁵, qui analyse une bonne partie de ses travaux, anciens et nouveaux (en particulier du *Normal et le pathologique*).

En 1984, le nom de Canguilhem apparaît pour la première fois dans une encyclopédie, le *Dictionnaire des philosophes* de Denis Huisman¹²⁶. Dans ces pages l'auteur, Jean-Pierre Chrétien-Goni, après avoir fourni une esquisse assez systématique des différentes "phases" canguilhemiennes (il commence par décrire les lignes théoriques de celles de le *Normal et le pathologique*, en passant par *Le Vitalisme et L'objet de l'histoire des sciences*¹²⁷), donne une lecture critique de l'œuvre de Canguilhem :

La réflexion sur le normal et le pathologique avait très tôt convaincu Canguilhem que biologie humaine et médecine contribuent à une anthropologie, et qu'il n'y a pas d'anthropologie qui ne suppose une morale. [...] La constante polémique de Canguilhem contre un positivisme [...] qui ne reconnaît de réalité qu'à ce qui est de l'ordre du fait scientifiquement connaissable permet de replacer l'anthropologie dans sa dignité philosophique, telle que Kant l'avait fondée [...]. L'adhésion à l'esprit du vitalisme vient ici apporter davantage qu'une règle épistémologique de reconnaissance de l'objet biologique : [...]

de colloque (comme le discours intitulé *L'objet de l'histoire des sciences*, tenu à Montréal en 1966) ou des extraits provenant d'une œuvre majeure (comme « Sur l'histoire des sciences de la vie depuis Darwin », qui apparaît dans *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, 1977).

120 In *Isis*, n. 71, p. 674, 1980.

121 In *Clio Medica*, n. 15, 1981, pp. 115-116.

122 In *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, n. 36, 1981, pp. 88-89.

123 « Disease as a Way of Life », in *Ideology and Consciousness*, n. 9, 1981-82, pp. 113-122.

124 *La conoscenza della vita*, in *Rivista critica di storia della filosofia*, n. 34, 1979, pp. 226-233.

125 El Colegio Nacional, 1982. L'auteur est Ruy Pérez-Tamayo

126 Jean-Pierre Chrétien-Goni, *Georges Canguilhem, 1904-*, in Denis Huysmans, *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, 1984, 2 volumes.

127 Cf. Chrétien-Goni, 1984, pp. 499-504, vol. 1.

Vivre c'est prendre des risques et l'instinct de conservation est plutôt un symptôme d'existence pathologiquement diminuée : on reconnaît là ce ton librement emprunté à Nietzsche qui est la marque propre de ce criticisme pour qui la raison est moins un pouvoir d'aperception de règles qui constituent l'objectivité qu'un pouvoir d'institutions de normes dans l'expérience de la vie¹²⁸.

Les racines idéologiques de Canguilhem plongeraient selon Chrétien-Goni dans la philosophie de Kant et de Nietzsche : du moins la pensée de ces derniers montrerait une nette similitude entre le thème de la morale (Kant) ou celui du vitalisme (la volonté de puissance de Nietzsche) et la philosophie de Canguilhem. Dans ce cas, l'auteur se rapporte surtout à *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* et à *La connaissance de la vie*.

Les *Nouvelles Réflexions* des années 1963-66 (*Nouvelles réflexions* est le titre sous lequel sont rassemblés les trois essais qui s'ajoutent à la thèse de 43), peut-on lire par la suite¹²⁹, élargissent en revanche la question du biologique et de la normativité en biologie à l'examen des normes sociales : on en retire en conclusion l'idée que, normalement, la société vient à tort à être considérée (par rapport à son fonctionnement et à sa structure) comme le prolongement ou la contrepartie sociale de l'organisme humain et animal en général. Mais comme la société, selon le point de vue de Canguilhem, est bien loin d'être un organisme, dans la mesure où elle n'a pas sa fin en elle-même (cela ne vaut en effet que pour l'organisme), où elle « est un ensemble mal unifié de moyens, que ses normes sont donc toujours extrinsèques aux individus, n'apportant qu'une solution provisoire et toujours contestable aux dissidences et aux conflits »¹³⁰, le jugement philosophique devra récuser toute assimilation, abusive ou confuse, de la norme biologique (à savoir de la normativité, dynamique naturelle et intrinsèque à l'organisme humain), à la norme sociale (non naturelle, simple *habitus* historique, occurrence contingente) et par conséquent mettre en garde sur l'éventuelle soumission à des contraintes sociales qui ne seraient pas tout à fait légitimes.

Mais l'auteur s'intéresse aussi à des écrits tels que « Le cerveau et la pensée »,

128 Chrétien-Goni, 1984, pp. 503-504, vol. 1.

129 Cf. *idem*, p. 504.

130 *Ibid.*

une conférence donnée en 1980¹³¹ :

Le refus de tout instrumentalisme a conduit finalement Canguilhem à s'exprimer, dans sa conférence sur *Le cerveau et la pensée*, d'une manière délibérément inactuelle, en récusant un préjugé tellement envahissant aujourd'hui qu'on peut se demander si on pourra être encore compris à en diagnostiquer la perversion : il s'agit de la vulgarisation de ce que le mathématicien René Thom appelle « la quincaillerie électronique », qui fait prendre à la lettre la métaphore de l'intelligence artificielle et qui, sous couvert qu'on peut concevoir utilement des modèles informatiques de certaines catégories d'opérations intellectuelles, en vient à assimiler l'esprit à un ordinateur (et inversement), comme jadis la phrénologie l'identifiait, selon un mot de Hegel, avec un os¹³².

Dans l'espace voué à cette critique de l'ordinateur (et donc du *software*, en tant qu'ensemble de computations *input-output* à travers lesquelles un ordinateur opère), comme le souligne Chrétien-Goni¹³³, s'insère la tentative de Canguilhem dans « Le cerveau et la pensée » : selon lui la philosophie doit s'affirmer, justement, comme le moyen qui peut défendre le *je* humain du danger de normalisation de la vie diffusé par les nouvelles techniques de la technologie moderne. Canguilhem apparaît ici comme un philosophe « du concept et du vivant »¹³⁴ fermement lié, par sa lucidité épistémologique, à cette thématique de l'existence et du vécu.

1985 est l'année d'un recueil d'essais qui prennent comme objet d'étude la philosophie de Canguilhem. Ce volume est un numéro de la *Revue de métaphysique et de morale*¹³⁵ et présente des articles de Michel Foucault¹³⁶, Everett Mendelshon, François Dagognet, Henri Pequignot, Jean-Jacques Salomon, Jacques Picquemal et Bertrand Saint-Sernin.

François Dagognet¹³⁷ intitule son écrit « Une œuvre en trois temps », en remarquant le cheminement par étapes d'un philosophe, Canguilhem, qui a vécu au

131 Puis reproduite en version écrite dans *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1992.

132 *Ibid.*

133 Cf. *ibid.*

134 *Ibid.*

135 Numéro 90.1, Paris, Armand Colin, 1985.

136 L'article de Foucault n'est que l'introduction à l'édition américaine de l'ouvrage *Le normal et le pathologique* dont nous avons parlé auparavant (v. § 1.1.3), mais avec l'ajout de quelques modifications.

137 Cf. Dagognet, 1985, pp. 29-32.

cours d'un siècle où l'on a assisté, probablement pour la première fois, à une épistémologisation concrète ainsi qu'à l'autonomisation des sciences de la vie. Or cette première période canguilhemienne coïncide avec ses travaux sur la médecine, avec *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Les instances d'une bonne partie de l'ancienne doctrine médicale, celle voulue par les positivistes, avaient ouvert à une normalisation de cette dernière par l'évaluation purement quantitative du phénomène pathologique. Par exemple pour les positivistes une hypertension artérielle se caractérisait par une « simple élévation aux épreuves manométriques »¹³⁸. Inversement, pour Canguilhem, elle se montre à travers des altérations de différentes fonctions de l'organisme et c'est davantage le malade (qui, le premier, dénonce un état de non-santé) qui permet « de qualifier de pathologique telle ou telle irrégularité anatomique ou fonctionnelle [...] la symptomatologie est d'abord enracinée dans une souffrance et non pas dans la précision d'une mesure (un débordement) »¹³⁹. D'ailleurs la thèse de Canguilhem est claire : une anomalie n'identifie pas forcément une anormalité, car la diversité n'est pas nécessairement une maladie.

D'autre part il en résulte que la santé n'équivaut pas à la "normalité" physique ou physiologique des constantes ou fonctions internes. L'état de santé se mesure par la capacité individuelle de tolérance aux changements des contextes vitaux, des milieux de vie :

Plus paradoxal, inouï, l'homme en bonne santé tolère des milieux assez variables et manifeste sa capacité par une « normativité » relativement mouvante, accordée aux changements – ce qu'une physiologie de laboratoire n'est pas préparée à reconnaître vraiment – mais le malade, quant à lui, s'accroche aux « constances » : sa propre rigidité répétitive lui interdit de supporter les écarts, les à-coups ou les réadaptations. Il a perdu l'inventivité de base ou l'énergie réactionnelle¹⁴⁰.

Le processus de guérison consiste du coup, continue Dagognet¹⁴¹, à fournir au souffrant les moyens de tolérer les circonstances de changement qu'avant il récusait : le médecin aide le malade à se comporter sur la base de nouvelles normes et non à

138 Cf. Dagognet, 1985, p. 30.

139 *Ibid.*

140 *Idem*, p. 31.

141 Cf. *ibid.*

réinstaurer l'ancienne norme de santé, désormais dépassée.

La deuxième phase de la philosophie canguilhemienne, Dagognet¹⁴² la situe dans les années 50, à l'occasion de la parution de *La connaissance de la vie* (1952) et de *La formation du concept de réflexe* (1955). Il s'agit d'ouvrages qui se focalisent sur la notion de réflexe et de réflexologie (Dagognet fait en effet référence, presque exclusivement, à l'œuvre de 55). De nombreux textes précédant l'analyse de Canguilhem expliquaient le réflexe par un phénomène qui soumettait le vivant à des réactions de type mécanique. Ici aussi Canguilhem, pour se débarrasser de cette vision des choses, se préoccupe tout d'abord de dégager la lecture de Descartes de tout préjugé commun : ce n'est pas le philosophe du *cogito* l'initiateur de cette conception du réflexe en tant qu'automatisme mécanique. Premièrement le terme *réflexe* n'apparaît pas dans les textes cartésiens. Il y a en revanche celui d'*esprits réfléchis*, mais cela ne renvoie nullement à une idée de *mécanisme* biologique, puisque le phénomène qu'il indique a été mis au point par Dieu lui-même. « Le mécanisme le plus intransigeant implique donc un hyper-finalisme et une métaphysique théologique »¹⁴³. Parmi les autres arguments qui contribuent à la réfutation de cette supposée origine cartésienne du concept de réflexe on retrouve celui qui démontrerait, selon Canguilhem, que les biologistes, souvent accusés d'un excès de "vitalisme", et donc de fournir les explications les plus fantastiques et audacieuses en matière de sciences de la vie, ont en revanche engendré les notions expérimentales les plus cohérentes en ce qui concerne la sensibilité, l'irritabilité, la contractilité et les liaisons intersegmentaires. Il en allait autrement pour les plus mécanistes, encore trop dépendants des images suggestives mais non plus adéquates de la science antique.

Le troisième point de l'épistémologie de Canguilhem, selon Dagognet¹⁴⁴, coïncide avec l'intérêt qu'il a montré, dans les *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* (1968) et *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (1977) pour les théories scientifiques et l'histoire des sciences et des systèmes. C'est en effet particulièrement au cours de ces années que Canguilhem forge sa façon de

142 Cf. *idem*, pp. 32-35.

143 *Idem*, p. 33.

144 Cf. *idem*, pp. 35-37.

concevoir l'idéologie dans la science. Et il est intéressant de remarquer qu'il est bien conscient que l'origine (du moins moderne) des idéologies remonte aux environs des années 1850, lorsque la mise en place et la diffusion de l'industrie ainsi que la progressive affirmation du taylorisme ont déterminé un changement considérable dans la pensée biologiste et physiologiste en général :

La société usinière pousse à définir l'ouvrier comme une somme de gestes élémentaires et d'automatismes, à la manière même de nombreuses machines qui se répandent et auxquelles il s'incorpore. Le savant ignore d'ailleurs qu'il réfléchit une lumière qui lui vient d'ailleurs, qui commande sa propre démarche en même temps que la lecture de son passé (d'où la légende d'une réflexologie récurrente, qui accomplit aussi ses intérêts)¹⁴⁵.

Si Gaston Bachelard recourait aux « images fossilisées »¹⁴⁶ et à une psychanalyse de l'intelligence, le Canguilhem vu par Dagognet¹⁴⁷ jette les bases d'une approche socio-analytique tout à fait personnelle, approche qui n'est donc plus plus anthropologique (comme c'est le cas chez Bachelard). Son histoire des sciences, comme celle de Bachelard, est marquée par le souci de repérer les fractures ou les discontinuités dans la ligne imaginaire du temps. Inversement il faut ajouter que Canguilhem remarque plus nettement, par rapport à son précurseur, la manière dont s'est montré dans l'histoire le fait que ce qui est vérifiable aujourd'hui peut souvent être annulé par le vérifiable de demain (une certaine donnée, résultat ou théorie scientifique soumise à la preuve expérimentale, même si elle a été confirmée comme vraie par cette preuve, peut se révéler fausse relativement à la preuve du lendemain). De plus, ce qui caractérise l'œuvre de Canguilhem c'est d'avoir bien réalisé que « le savant baigne dans une société porteuse de décisions et participe à des mouvements de pensée qui influencent son travail de laboratoire »¹⁴⁸. La pensée de l'homme de science ne peut pas se passer en somme d'être influencée par la pensée commune, d'où la « difficulté de la discrimination »¹⁴⁹ entre vérité et idéologie, dès lors qu'au cours de l'histoire des sciences « la première participe au moins partiellement de la

145 *Idem*, p. 35.

146 *Ibid.*

147 Cf. *idem*, pp. 35-38.

148 *Idem*, p. 36.

149 *Idem*, p. 37.

seconde et *vice versa* »¹⁵⁰. On pourrait affirmer alors avec Dagognet que l'un des traits les plus remarquables de la doctrine de Canguilhem c'est la constante tendance à condamner la raison, « mais afin de la mobiliser ou pour qu'elle se « dérigidifie »¹⁵¹. Cette doctrine pourrait donc reprendre le vieille injonction bachelardienne qui dit que le rationaliste est celui qui s'efforce de le devenir, mais, pourrait ajouter Canguilhem, si on tend à le devenir c'est que l'on n'y parvient pas :

En somme, nous avons été mis en présence d'« un vitalisme rationnel », mieux, d'« un rationalisme appliqué vivant ». Sur des bases nouvelles et tendues ont été réconciliées, réajustées l'une à l'autre la philosophie et la biologie que l'histoire avait divisées¹⁵².

Les articles de Jacques Piquemal, Jean-Jacques Salomon et Bertrand Saint-Sernin constituent un cas particulier dans ce numéro 90.1 de la *Revue de métaphysique et de morale*, puisqu'ils racontent, de façon plus ou moins détaillée et à travers l'expérience personnelle de trois élèves - les trois auteurs en question –, les années d'enseignement de Canguilhem, et notamment quelques anecdotes concernant ses cours. Jacques Piquemal¹⁵³ se souvient très bien, pour citer un exemple, des 43 élèves (dont il faisait partie), entrés en 1937 en terminale de philosophie au lycée de Toulouse et qui n'ont jamais oublié leur première rencontre avec Canguilhem.

Jean-Jacques Salomon¹⁵⁴ le rappelle pittoresquement avec ces mots :

Pour l'étudiant qui entre en contact avec Georges Canguilhem, l'homme n'est pas d'un accès aisé. Au premier abord, il inspirerait plutôt crainte et tremblement : les yeux roulent, la mimique est bougonne, on ne sait si l'on va affronter un éclat. Qui n'a pas assisté à ses cours [...] peut difficilement imaginer [...] le saisissement de l'auditoire quand Georges Canguilhem commençait à parler : on était très exactement pris à parti, comme semoncé, sinon agressé, par le débit et le ton d'une parole en quête du rythme le plus apte à la faire entrer dans son sujet – comme si, pour trouver sa formulation exacte, la pensée devait prendre son élan dans la douleur ou l'indignation. [...] mes camarades évoquaient soit la locomotive qui a besoin de monter en vapeur pour atteindre sa pleine vitesse, soit le tempérament qui doit se donner le prétexte ou la feinte de la colère pour se mettre à pleinement fonctionner et s'épanouir¹⁵⁵.

150 *Ibid.*

151 *Ibid.*

152 *Ibid.*

153 Cf. Piquemal, 1985, pp. 63-83.

154 Dans l'article « Georges Canguilhem ou la modernité » (cf. Salomon, 1985, pp. 52-62).

155 Salomon, 1985, p. 55.

Bertrand Saint-Sernin¹⁵⁶, dans « Georges Canguilhem à la Sorbonne », fait référence à un certain moment à ce que son maître disait à propos du rapport entre philosophie et histoire des sciences. C'était déjà dans les années 50, à savoir les années vouées à l'étude de l'histoire des sciences :

Quand il nous parlait de sciences, il n'oubliait pas l'histoire. « Est-il ou non concevable, demandait-il, que la science contemporaine puisse susciter un nouveau sceptisme philosophique ? » En un temps où la science triomphait, il fallait de la prescience pour discerner le nihilisme qu'elle sécrétait par sa puissance même. Les sciences, montrait-il en commentant Husserl, abandonnant l'idéal grec de la « théorie », étaient devenues des « techniques théoriques », efficaces, mais affranchies de leur exigence de vérité¹⁵⁷.

Ne manquent même pas les jugements de caractère théorique qui donnent une interprétation suggestive sur la genèse du discours canguilhemien. Dans l'article « G. Canguilhem, professeur de Terminale (1937-1938), un essai de témoignage » de Jacques Piquemal on peut lire :

Je ne voudrais pas me tromper, mais je crois bien que ces années 1936-1938, où Canguilhem commence ses études de médecine, sont celles où il prend définitivement au sérieux – à la fois comme problème et comme intermédiaire entre le temps spirituel et cette durée objectivée – le temps proprement biologique, qui fait du vivant une sorte d'être séquentiel : il est inséparable d'une histoire, dont l'irréversibilité enferme à la fois une genèse et une déchéance¹⁵⁸.

Sur la base de ce témoignage de Piquemal, lequel a suivi directement les cours de Canguilhem, un Canguilhem déjà engagé dans ses études de médecine, on peut déjà entrevoir la façon dont la pensée de son maître a évolué. Notons bien que, dans la mesure où Piquemal trace un "après 1936" et un "avant 1936", il est légitime de supposer peut-être une quatrième phase - la première en ordre chronologique – de cette pensée canguilhemienne, non mentionnée par François Dagognet (pour lequel ces phases étaient donc trois : médicale, du réflexe et d'histoire des sciences). Et ce n'est évidemment pas négligence de la part de Dagognet : c'est que ce dernier n'a été

156 Cf. Saint-Sernin, 1985, pp. 84-92.

157 Saint-Sernin, 1985, p. 89.

158 Piquemal, 1985, pp. 71-72.

élève de Canguilhem qu'après les années 40. Piquemal nous fait remarquer qu'il y a une période, disons pré-médicale, qui traverse la philosophie de son professeur de lycée. Cela veut dire que celui-ci, avant la thèse de 43 mais aussi avant le commencement de son doctorat en médecine (1936), envisageait certaines questions philosophiques autrement qu'il avait envisagé ces mêmes questions pendant ou après *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Les mots de Piquemal laissent supposer que la conception canguilhemienne du corps d'avant 1936 n'est pas parfaitement similaire à la conception canguilhemienne du corps d'après 1936¹⁵⁹.

1.1.5. Canguilhem dans les années 90

En 1987 la revue *Perspective et Santé* dédie un numéro spécial¹⁶⁰ à *Le Normal et le pathologique*, avec des interventions développant les thèmes de la norme, de la normalité, de la normativité, vus aussi bien par le droit, la psychiatrie et le milieu social en général¹⁶¹.

A part quelques écrits qui se posent en tant qu'ample introduction à l'œuvre de Canguilhem, introduction mettant en rapport la philosophie canguilhemienne avec les théories d'autres philosophes reconnus (pensons à l'introduction de Stuart Spiker en 1987, « An Introduction to the Medical Epistemology of Georges Canguilhem : Moving beyond Michel Foucault »¹⁶², ou à celle de C.M.P.M. Hertog en 1986, *Bachelard en Canguilhem: epistemologische Discontinuïteit en het medisch normbergrip*¹⁶³, écrite en hollandais), le reste des interprétations écrites de Canguilhem se limite à commenter singulièrement ses ouvrages plus ou moins récents, surtout *Le normal et le pathologique* mais aussi *Idéologie et rationalité dans*

159 Cette question sera brièvement traitée dans le deuxième chapitre de notre thèse. De toutes façons, disons tout de suite qu'avant son doctorat en médecine Canguilhem, dans une certaine mesure, conservait une conception encore un peu dualiste, cartésienne si l'on veut, à l'égard du binôme corps-esprit.

160 Numéro 40, hiver 1986-1987.

161 Pour d'autres détails concernant titres et auteurs voir la bibliographie de Camille Limoges (cf. Limoges, 1994, pp. 448-449).

162 Article paru dans *The Journal of Medicine and Philosophy*, n. 12, pp. 397-411.

163 Amsterdam, VU Uitgeverij, 1986.

l'histoire des sciences de la vie et Du développement à l'évolution au XIX^e siècle de 1962 (qui est, malgré tout, parmi les œuvres de Canguilhem, probablement celle qui est la moins débattue¹⁶⁴).

En 1993 paraît *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, à savoir le recueil des actes du colloque tenu à Paris les 6, 7 et 8 décembre 1990 en l'honneur de Canguilhem. Les auteurs y sont nombreux, de Balibar à Lecourt, de Macherey à Badiou.

Nous croyons ne pas nous tromper en disant que ce volume contient le premier essai, au point de vue chronologique, dédié au thème de la technique chez Canguilhem, en particulier dans l'un des deux articles qui précèdent la publication de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* : le déjà mentionné « Descartes et la technique » (1937). On y trouve aussi plusieurs références à un autre essai qui figure dans *La connaissance de la vie* (1952) : « Machine et organisme ». L'auteur de cet article, qui s'intitule justement « Le Rôle de la technique dans l'œuvre de Georges Canguilhem », est Jan Sebestik¹⁶⁵, lequel rappelle que ce thème de la technique chez Canguilhem passe à plusieurs reprises par Descartes. Selon ce dernier, la technique ne ferait que relever de la science appliquée, tandis que pour Canguilhem, qui se propose de bouleverser cette tradition, « les opérations techniques, le construire, le savoir-faire sont irréductibles au savoir théorique, au connaître »¹⁶⁶. Autrement dit, pour Descartes l'invention technique, c'est-à-dire la fabrication concrète et en même temps sans précédent, totalement nouvelle d'un outil ou objet quelconque, consiste tout simplement dans l'application d'un savoir consolidé, préexistant. Canguilhem conteste jusque dans ses fondements cette idée du rapport entre savoir et production concrète :

Canguilhem dirait plutôt : la vision intellectualiste des philosophes – de Platon à Descartes – est une vision *dérivée*, secondaire par rapport à celui qui la produit, à savoir un vivant particulier, l'homme. La production immédiate de la vie est

164 Il existe par exemple une recension au *Développement à l'évolution au XIX^e siècle* (rédigé avec Georges Lapassade, Jean Piquemal et Jacques Ulmann), qui remonte à 1987 : elle est signée par André Pichot et est insérée dans le numéro 42 de la revue *Etudes philosophiques*, pp. 329-30.

165 Cf. Sebestik, 1993, pp. 243-250.

166 Sebestik, 1993, p. 243.

antérieure à la réflexion, à l'explication, à toute théorie¹⁶⁷.

En un mot l'apparat scientifique, fait de règles et de principes abstraits, n'aurait pas de place dans l'histoire humaine sans le moment, tout à fait originel et spontané, de la technique qui, paradoxalement, précède l'absence de règles bien définies. Sebestik¹⁶⁸ remarque bien cet aspect, en soulignant comment la technique est au contraire quelque chose qui se distingue par l'erreur qui lui est inhérente, par la possibilité de se tromper pendant son élan fabricant.

Un autre article du volume *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, article au titre provocateur, « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? » dont l'auteur est Alain Badiou¹⁶⁹, commence ainsi :

Je demande donc : y a-t-il dans l'œuvre de Georges Canguilhem une doctrine du sujet ? [...]

Il n'y a évidemment aucune doctrine du sujet dans l'œuvre de Georges Canguilhem. Telle est la simplicité du constat. La complication, c'est que le sujet, plusieurs fois utilisé par Canguilhem avec une majuscule, le Sujet, n'en est pas moins un opérateur convoqué en des points stratégiques de l'entreprise de pensée à laquelle ici nous rendons hommage¹⁷⁰.

Les points stratégiques évoqués témoignent de toute une série de fractures représentant des discontinuités, des failles. Ces discontinuités, poursuit Badiou¹⁷¹, sont de trois types : ontologique, opératoire et éthique. La discontinuité ontologique identifie le vivant par rapport au non-vivant ; l'opératoire trace une distinction entre la technique et la science ; l'éthique s'incorpore dans le discours médical et concerne « la dimension du savoir et la dimension, disons, de la proximité ». Le vivant, comme il est conçu par Canguilhem, est en quelque sorte « présubjectif »¹⁷² (soulignons *présubjectif* : le concept de présubjectivité coïncide en fait avec un espace qui précède, justement, la pluralité des sujets, un espace antérieur à la spécificité ou à l'originalité, par rapport aux ensembles des expériences personnelles vécues par exemple, de tel ou tel autre individu). C'est-à-dire que le vivant est une

167 *Idem*, p. 245.

168 Cf. *idem*, p. 244.

169 Cf. Badiou, 1993, pp. 295-304.

170 Badiou, 1993, p. 295.

171 Cf. *idem*, pp. 295-296.

172 *Idem*, p. 296.

« disposition sur quoi s'enlève tout sujet possible »¹⁷³. Sa définition (suggérée par Badiou) sera donc : « tout vivant est un centre parce qu'il constitue un milieu normé, où comportements et dispositions prennent sens au regard d'un besoin »¹⁷⁴.

Alors, pour Badiou¹⁷⁵, dans la mesure où ce vivant (l'homme en particulier) se comporte suivant sa propre normativité (faite de normes perpétuellement renouvelables), autrement dit selon ses besoins dictés par son milieu, il s'ensuit que c'est le concept de *déplacement* qui distingue le plus l'être humain. Badiou cite en fait directement un passage tiré des *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, dans lequel Canguilhem fait bien remarquer que l'homme se trompe quand il n'est pas placé à l'endroit où il croyait trouver une certaine information et que la subjectivité ne consiste donc que dans l'insatisfaction qui gît dans cette correspondance manquée : c'est l'insatisfaction qui pousse, à travers les moyens techniques, à se déplacer à l'infini (pour essayer de trouver des informations qui ne seront jamais exhaustives).

Arrivé à ce point (le concept de déplacement) et contrairement à sa thèse initiale, Badiou admet que

Le sujet est donc finalement trois choses : sous le nom d'humanité, il expose la singularité au devenir infini des vérités ; sous le nom de connaissance, il ébrèche la plénitude neutre de l'univers par l'insatisfaction native du vivant ; sous le nom de fiction, il se soustrait à la tentation du fatal. Cette humanité cognitive et fictive est d'abord et avant tout la liberté du déplacement, la liberté d'aller et venir.

Pour Canguilhem, il y a sujet, et ce sera ma conclusion, pour autant qu'existe dans l'univers un vivant tel que, insatisfait du sens et apte à déplacer les configurations de son objectivité, il apparaît toujours, dans l'ordre de la vie et dans l'équivoque de l'adjectif, comme un vivant quelque peu *déplacé*¹⁷⁶.

Nous pourrions dire en conclusion que le sujet est donc, pour le Badiou interprète de Canguilhem, un vivant humain qui occupe un certain degré de déplacement par rapport au milieu social dans lequel il vit. Disons que le déplacement est une condition partagée par tous, une sorte de faculté : en tant que telle il appartient à la base au vivant, à savoir à tout individu dès qu'il naît dans une

173 *Ibid.*

174 *Ibid.*

175 Cf. *idem*, pp. 302-304.

176 *Idem*, p. 304.

société donnée. Le degré de déplacement est en revanche ce qui distingue un vivant spécifique (une personne) par rapport à un autre (qui à son tour possède ou occupe un autre degré de déplacement). Le déplacement est en puissance : il est prérogative de l'animal. Le degré de déplacement, l'écart, la différence, constitue la subjectivité en acte.

Le titre d'un essai paru en 1996 et écrit par Claire Salomon-Bayet est certainement prégnant : « Georges Canguilhem, le concept et l'action »¹⁷⁷. On commence en fait, au cours des années 90, à conférer à Canguilhem une dignité philosophique auparavant inconnue, lorsque son nom était systématiquement associé soit à Bachelard, le maître, soit à Foucault, l'élève.

Selon C. Salomon-Bayet¹⁷⁸, le titre-même de l'œuvre parue en 1952, *La connaissance de la vie*, n'a rien de fortuit :

Il a en fait deux sens : le complément d'objet signifie simultanément l'objet sur lequel porte la connaissance et les phénomènes singuliers dans lesquels, de l'amibe à l'homme, une certaine raison en acte se constitue, en dehors de la logique de la seule identité, dans les interactions entre le vivant et son milieu, entre le vivant lui-même – l'auto-organisation. La connaissance du vivant comporte ce que le rationalisme classique, dont la mécanique rationnelle est l'exemple paradigmatique, avait exclu : l'aberration, le pathologique, l'écart, la différence, la diversité même. Ces « valeurs négatives » sont premières dans le déchiffrement de la rationalité proprement biologique : « l'anormal, logiquement second, est existentiellement premier » répond à la phrase de Schrödinger, « l'organisme est un état métastable dont la stabilité est la mort »¹⁷⁹.

Le but de Claire Salomon-Bayet est de concilier, avec ce dernier passage, l'extrémité vitaliste et l'extrémité rationaliste de Georges Canguilhem, d'où le titre de son essai. Dans les milieux académiques Canguilhem était du reste connu sous l'appellation de *rationaliste vital*¹⁸⁰, une combinaison de termes qui, à la lettre, forment effectivement un oxymore.

177 Dans *Raison Présente* n. 119, 3ème trimestre, 1996, pp. 3-15.

178 Cf. Salomon-Bayet, 1996, p. 12.

179 *Ibid.*

180 Salomon-Bayet (cf. 1996, p. 13) se réfère spécialement au titre du livre *A Vital Rationalist, Selected Writings from Georges Canguilhem* (New York, Zone Books, 1994).

L'auteur¹⁸¹ de l'essai spécifie ainsi que, si l'on considère l'historiographie des idées en philosophie et dans les sciences et si on se focalise sur la dynamique de la constitution et du développement du concept de rationalité, on peut relever que mécanisme (rationalisme) et vitalisme sont toujours alternés, les deux jouant des rôles essentiels. Avec cette remarque, qui nous intéresse de près : le vitalisme de Canguilhem n'est pas l'élan vital bergsonien, à partir du moment où l'épistémologie des sciences de la vie ne doit et ne peut pas être confondue avec un vague intuitionnisme ontologique. Le vitalisme canguilhemien est un vitalisme en acte, jamais assoupi, comme en témoignent le concept de normativité, qui accompagne celui de norme, et les conséquences d'une éthique qui fait un avec la conception de la pensée chez l'homme.

Actualité de Georges Canguilhem, Le normal et le pathologique (1998) constitue un autre recueil d'articles de plusieurs auteurs¹⁸² avec une interview inédite de Canguilhem.

C'est sur l'article d'Élisabeth Roudinesco, « Georges Canguilhem, de la médecine à la Résistance »¹⁸³, que nous voulons brièvement nous arrêter, puisqu'ici Roudinesco fait dialoguer l'œuvre de Canguilhem avec sa biographie. Né en 1904 à Castelnaudary, fils d'un tailleur de village et descendant d'une famille paysanne du sud de la France, Canguilhem, après une remarquable scolarité dans sa ville natale, poursuit ses études au lycée Henri IV à Paris, où il entre en *Khâgne* en 1921. C'est là qu'il fait la connaissance de son professeur Émile Chartier, de son nom de plume Alain et c'est à partir de ce moment qu'il devient un "alaniste" convaincu, non seulement en ce qui concerne les valeurs les plus strictement philosophiques (il héritera et gardera, même dans le futur, une approche kantienne, platonicienne des problématiques philosophiques, par exemple) mais aussi dans une certaine vision politique de son contexte social : il se proclamera, du moins pendant quelques années, un fervent pacifiste.

181 Cf. Salomon-Bayet, 1996, p. 13.

182 Jean-François Braunstein, François Bing, François Dagognet, Georges Lantéri-Laura, Pierre Lascoumes, Pierre Macherey, René Major, Henri Péquignot, Élisabeth Roudinesco.

183 Cf. Roudinesco, 1998, pp. 13-41.

En fait en 1939¹⁸⁴, évaluant les premiers effets concrets du programme politique d'Hitler, dans le *Traité de logique et de morale*, rédigé avec la collaboration de son camarade Camille Planet, Canguilhem affirme¹⁸⁵ que la paix est, certes, une négation de la guerre, mais une négation purement verbale. En d'autres termes, la paix ne consistait pas à son avis en l'annulation des conflits mais juste en une forme particulière des mêmes conflits, là où la guerre n'en était qu'une autre forme. Par conséquent, dans les pages finales du *Traité de logique et de morale*, Canguilhem exhorte le lecteur à faire son propre choix, à « choisir son champ, comme l'Hamlet de Shakespeare »¹⁸⁶. En définitive, la guerre est pour lui une lutte qui voit s'opposer, en son sein, deux types de sociétés.

En septembre 1940, peu après la rentrée scolaire, Canguilhem sut choisir son camp. A ses yeux, comme il écrira plus tard, la défaite militaire de la France était une humiliation inacceptable : « Il fallait se croire bien familier des voies et des desseins de la Providence pour y lire une promesse de rachat moral ; il fallait avoir une bien grande avidité de pouvoir pour y chercher l'occasion d'une régénération politique ou d'une révolution sociale ». Refusant d'obéir au Maréchal Pétain, Canguilhem décida de prendre congé de l'Université française pour « convenance personnelle ». A Robert Deltheil, Recteur de l'Académie de Toulouse, il déclara : « Je n'ai pas passé l'agrégation de philosophie pour enseigner Travail, Famille, Patrie »¹⁸⁷.

En plus Roudinesco observe: « Georges Canguilhem m'a donné la même version, ajoutant à plusieurs reprises : "Je n'avais pas passé l'agrégation de philosophie pour servir le Maréchal Pétain" »¹⁸⁸.

Nous faisons référence à cette partie de l'article de Roudinesco pour essayer d'indiquer dès maintenant que la conjoncture historique de la fin des années 30 et du début des années 40, a été déterminante pour la production philosophique (et par "production philosophique nous entendons les écrits publiés ainsi que les inédits, à

184 Cf. *idem*, pp.18 ; 23-24.

185 Les propos de Canguilhem sont directement cités par Jean-François Sirinelli dans *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 598. Roudinesco (cf. 1998, p. 23, note 2) renvoie à ce texte.

186 *Idem*, p. 24. Une référence à Hamlet (et au choix d'Hamlet) apparaît dans les premières pages du manuscrit *L'action* (v. chapitre IV).

187 *Ibid.* Pour la première citation consulter Canguilhem, « Vie et mort de Jean Cavaillès », p. 18 (dans *Les carnets de Baudasser*, Villefranche, Pierre Laleur éditeur, 1976). Pour la deuxième Roudinesco renvoie à Sirinelli (cf. Sirinelli, op. cit., p. 598).

188 Roudinesco, 1998, p. 24, note 2.

savoir les manuscrits relatifs à l'enseignement) de Canguilhem. Nous pouvons déjà remarquer que *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, paru en 1943, est le produit des études effectuées durant son doctorat en médecine entamé en 1936. La période 1936-1943 a été une phase de décisions et de choix politiques ainsi que de travail sur le rapport entre philosophie et médecine : on serait donc en droit de qualifier cette période à la fois de philosophique, de médicale et de politique.

De fait, Roudinesco¹⁸⁹ rappelle que Canguilhem, devenu maquisard sous le pseudonyme de *Lafont*, se joint à la Résistance auvergnate en devenant le collaborateur d'Henri Ingrand, et que « parallèlement »¹⁹⁰ il se dédie à son travail de recherche et d'enseignement : en 1941-1942, en suivant les cours de Daniel Lagache, il prend connaissance de l'œuvre de Kurt Goldstein (auteur important pour Canguilhem, qui citera fréquemment les principes de celui-ci dans son essai de 43), et en juillet 1943, malgré les obstacles du conflit mondial, il soutient sa thèse de médecine sur le normal et le pathologique. Quelques mois auparavant, il avait aussi donné des cours à la Faculté de Strasbourg (déplacée à Clermont-Ferrand en raison de la guerre) autour du même sujet¹⁹¹. Pendant le combat clandestin, il ne se soustrait pas à toute une série d'activités humanitaires concernant le domaine médical. Son rôle est celui du « médecin de l'urgence et du trauma, des blessures et des carnages »¹⁹², un métier qu'il n'exercera plus jamais de sa vie.

Par là, Roudinesco avance la thèse que nous avons esquissée :

On ne dira jamais assez combien la coïncidence vécue entre deux modalités d'une philosophie de l'action – acte de résister, acte de soigner – joua un rôle historique dans la réflexion de Canguilhem sur la nature de la normalité¹⁹³.

Ce que nous tentons de démontrer (et essayerons d'expliquer dans les chapitres suivants) c'est que toute la philosophie de Canguilhem postérieure à son mémoire rédigé pendant la guerre, y compris donc la phase qu'on appelle "de

189 Cf. *idem*, p. 25.

190 *Ibid.*

191 Nous étudierons ces cours dans le chapitre II.

192 Roudinesco, 1998, p. 26.

193 *Ibid.*

l'histoire des sciences", n'est au fond que la prolongation du thème de la norme et de la normalité. Dans quel sens ? Dans ce sens que le concept canguilhemien de normativité intrinsèque à l'homme vise à affranchir celui-ci de tout programme de "normalisation" sociale et biologique (raciale) de type fasciste ou nazie, cette normativité étant assimilable à la créativité, c'est-à-dire à la capacité de dépasser n'importe quelle norme (loi, règle) préliminaire, imposée elle aussi par l'extérieur. Le dépassement de la vieille norme par la nouvelle norme ne s'impose qu'à travers la pratique, l'action.

C'est justement le thème de la proximité entre médecine et politique que nous voulions relever dans l'article de Roudinesco (lequel s'arrête aussi sur les années postérieures à la guerre).

Ajoutons, en poursuivant notre analyse de la bibliographie secondaire des années 90, que cette approche sociale (relativement à la valeur de la norme) de la pensée de Canguilhem a été finement observée par Guillaume Le Blanc dans *Canguilhem et les normes*¹⁹⁴ (1998). Le Blanc¹⁹⁵ procède par la lecture des *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique* : à son avis, alors que l'essai de 43 opère l'inscription de la norme dans le vital (du moment qu'ici la normativité est un concept avant tout biologique, qualitatif et non plus exclusivement quantitatif), dans les *Nouvelles réflexions* on assiste à une certaine prise de distance de cette alchimie entre norme et vie. « Ce n'est pas le vital qui imprime sa marque indélébile sur le social, fixant les limites *a priori* de la normalité sociale, dans une forme de détermination biologique »¹⁹⁶. Déjà une fausse lecture de *l'Essai* peut faire supposer que Canguilhem voulait jeter les fondements de la théorisation d'un état de nature biologique, c'est-à-dire un stade primitif et parfait dégagé de la fixité de la norme puisque fondé sur une normativité innée et perpétuelle. Les choses, selon Le Blanc, sont différentes. Tout d'abord, l'auteur de *l'Essai* nous invite sans cesse à considérer que l'innocence biologique n'est qu'un mythe, une légende culturelle : dans la mesure où l'homme projette un âge d'or avant le commencement de son histoire, il s'ensuit

194 Paris, PUF, 1998.

195 Cf. Le Blanc, 1998, pp. 78-81.

196 *Idem*, p. 79.

qu'il fait la même chose en présupposant l'existence d'un stade de santé absolue, de pureté physique avant la maladie. De plus, supposer un état d'innocence biologique signifierait assigner à l'organisme une essence, tandis qu'un organisme en devenir (normatif) ne peut pas en avoir. Mais Canguilhem souligne surtout que l'être humain est dépendant de son appartenance sociale. Son rythme de vie, sa longévité, son alimentation, etc., dépendent en effet de la société dans laquelle il est plongé et il a grandi.

Quand le Canguilhem des réflexions des années 63-66 dissocie norme et vie, norme et biologie, dit Le Blanc¹⁹⁷, il le fait pour affirmer (avec force et de façon plus nette que dans l'essai de 43) l'idée d'une *normativité sociale*, autrement dit d'une vie propre au social, tout comme la normativité vitale, dans l'*Essai*, indique une vie propre au vital. Le social devient ainsi le centre producteur d'une nouvelle forme de vie, elle aussi normative pour l'individu :

L'analyse du social ne conduit pas Canguilhem à penser le sujet social dans le prolongement de l'individu biologique mais vise à montrer comment la position sociale, en produisant de la normativité, détermine un nouveau processus d'individuation. Tandis que l'*Essai* cherche à exhiber l'individu biologique malgré les déterminants sociaux qui ruinent la pureté d'une telle approche, les *Nouvelles réflexions* visent à révéler le sujet social malgré les déterminants biologiques qui ne cessent de hanter le sujet. *Le normal et le pathologique* peut dès lors se comprendre comme une théorie de l'individu, biologique (l'*Essai*), social (les *Nouvelles réflexions*) dans la relation à la vie¹⁹⁸.

Le Blanc parle de « processus d'individuation » qui se pose en être grâce à la normativité du sujet dans le social. Tandis que Badiou identifie le *déplacement* en tant que condition commune à tout sujet, c'est-à-dire en tant que puissance ou faculté générale, le discours de Le Blanc s'arrête sur la notion que nous avons appelée *degré de déplacement* et qui n'est rien d'autre que le point, on va dire, auquel un certain sujet se trouve pendant son évolution sociale, son interaction culturelle avec les autres sujets : c'est le point d'individuation. Par *culturelle* nous entendons tout ce qu'on fait, on dit, voire on pense, dans une certaine société ; par *évolution sociale* nous entendons tout simplement le parcours à l'intérieur duquel le sujet se trouve

197 Cf. *idem*, p. 79.

198 *Ibid.*

avancer (dans l'ensemble des croyances qui caractérisent l'individu, croyances qui sont les effets de son agir dans la société). Mais précisons encore qu'il n'y a rien chez Canguilhem qui laisse supposer que cette évolution sociale soit un parcours progressif, un chemin qui s'accomplisse par étapes. Au contraire : concevoir un processus ainsi fait voudrait dire supposer l'existence d'un avant et d'un après, à savoir une antériorité qui marquerait un stade de pauvreté intellectuelle et une postériorité qui constituerait l'amélioration intrinsèque du stade précédent. Or nous savons que Canguilhem refuse d'emblée la manière positiviste de concevoir l'histoire, humaine en général, mais aussi bien relative au sujet. L'activité de celui-ci, pendant son débat avec un contexte social, se caractérise par les erreurs, les fautes, lesquelles n'assurent nullement une avancée du sujet lui-même selon une ligne idéale et progressive du progrès (dans le cas du sujet, progrès de la pensée à travers l'action). Certes, Canguilhem ne dénie pas le progrès de la pensée par l'action : il le sollicite en invitant au travail de la pensée et du concept (là où, rappelons-le encore sur la base de ce que nous avons dit en commentant les articles de Lecourt, Macherey et Quarta¹⁹⁹, le concept est justement le problème qui se présente à la pensée et qui demande sans cesse à la pratique d'être réglé : pensée et concept coïncident). En bref, cette individuation indiquée par Le Blanc n'est que la normativité en acte d'un sujet plongé dans la société, son originalité qui distingue sa façon de penser (engendrée par les activités qu'il a accomplies au cours de sa vie) de celle des autres sujets. On ne parle pas proprement de sujet, dans ce cas, mais d'individu *individué*.

1.2. Canguilhem au début du XXIe siècle : les écrits de jeunesse

Les années 2000²⁰⁰ dévoilent un Canguilhem inconnu auparavant. Un article de Jean-François Braunstein s'intitule d'ailleurs « Canguilhem avant Canguilhem »

199 V. § 1.1.2.

200 Pour des raisons de place, nous devons nous passer d'analyser quelques ouvrages sortis dans les années 90, comme *Georges Canguilhem, philosophe de la vie*, de François Dagognet (1997). Nous ferons de même dans ce paragraphe sur les années 2000. Voici des titres qui méritent pourtant d'être cités : *De Canguilhem à Foucault : la force des normes*, de Pierre Macherey, 2009 ; *L'envers de la raison : alentour de Canguilhem*, sous la direction de par Pierre F. Daled, 2008 ; *Georges Canguilhem : science et non-science*, de Claude Debru, 2004 ; *Lectures de Canguilhem : Le normal et le pathologique*, sous la direction de Guillaume le Blanc, 2000.

(2000)²⁰¹. Nous voulons en citer le résumé, où il est clairement dit, dès le principe, que la philosophie de Canguilhem a des racines alanistes et (en ce qui concerne certains aspects seulement), bergsoniennes. Ces héritages, qui remontent à la jeunesse du philosophe de Castelnau, peuvent être retrouvés (en quantité considérable d'ailleurs) dans les œuvres plus tardives :

RÉSUMÉ. — Georges Canguilhem est l'auteur de nombreux articles et d'un livre avant la publication de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* en 1943. Dans ces textes peu connus, il s'inspire d'Alain pour proposer une philosophie de la révolte contre l'« adoration du fait », puis de Bergson pour entamer une réflexion sur la technique dans la vie, avant de développer sa propre philosophie de la technique et de la création. Ces intuitions de jeunesse de Canguilhem se retrouvent dans les œuvres d'histoire des sciences de la maturité, et permettent ainsi de mieux comprendre sa critique de la psychologie, son vif intérêt pour la médecine ou son refus passionné d'une conception déterministe du milieu, qui semble être au cœur de sa pensée²⁰².

Les articles auxquels l'auteur fait référence sont, outre « Descartes et la technique » (1937) et « Activité technique et création » (1938), d'autres textes de caractère politique ainsi que philosophique, alors que le livre en question est le *Traité de logique et de morale*, composé en 1939 avec la collaboration de Camille Planet²⁰³.

En effet, selon Braunstein²⁰⁴, il est curieux de remarquer que les bibliographies (au moins la plupart d'entre elles) situent le commencement de l'œuvre de Canguilhem assez tard, à savoir avec *l'Essai* de 43, lorsqu'il avait déjà 39 ans : en réalité son premier article est paru en 1926 dans la *Revue de Genève* ; les *Libres propos*, de 1927 à 1934, ont publié une trentaine d'articles de Canguilhem, dont beaucoup sont signés du pseudonyme *C.G. Bernard* ; après il y a aussi une dizaine d'articles dans *Europe* à partir de 1929 jusqu'à 1936 et d'autres dans *Méthode : Revue de l'enseignement* ; un *Discours de distribution des prix* au lycée de Charleville (1930) et un *Commentaire au troisième chapitre de « l'Evolution créatrice »* de Bergson en 1943, et bien évidemment les trois textes cités ci-dessus : « Descartes et la technique », « Activité technique et création » et le *Traité de logique et de morale*.

201 In *Revue d'histoire des sciences*, tome 53, 2000, n°1, pp. 9-26.

202 Braunstein, 2000, p. 9.

203 Ce sont des textes contenus dans le premier volume des *Œuvres Complètes* de Canguilhem (op. cit.). Comme l'affirme Braunstein, ils sont nombreux : ce premier volume compte en effet 1033 pages.

204 Cf. Braunstein, 2000, pp. 10..

L'analyse de Braunstein²⁰⁵ se concentre, tout au long de son essai, autour de ces écrits. Braunstein croit qu'ils permettent de mieux saisir l'évolution de l'œuvre de Canguilhem. De plus, et c'est là un passage important, cela permettrait « de rectifier l'image courante qui fait de Canguilhem un pur historien des sciences ou un simple continuateur de l'œuvre de Gaston Bachelard »²⁰⁶.

Le Canguilhem vu par Braunstein s'inspire donc de la philosophie d'Alain et de Bergson. Les commentaires des écrits de Canguilhem recouvrant les décennies 40, 50, 60 jusqu'au début du XXI^e siècle sont très peu enclins à relever de telles influences. Nous allons voir de plus près ces influences au moment où nous envisagerons l'analyse de l'article « Réflexions sur la création artistique selon Alain », que Canguilhem écrit en 1952. Anticipons cependant en rappelant de façon très générale que ce que Canguilhem emprunte aux théories alanistes et bergsoniennes n'est qu'une certaine philosophie de l'action que nous résumons ainsi : l'acte précède la puissance ; autrement dit, l'action, la pratique (pendant sa production) peut changer, modifier la règle qui prétendait la commander. Ce n'est, du reste, que le concept de *normativité*²⁰⁷ que nous trouvons dans *l'Essai*, et dont les conséquences sont aussi évidentes dans toute l'œuvre de Canguilhem.

Quant aux influences bergsoniennes, un article de Guillaume Le Blanc qui date de 2004, « Le problème de la création : Bergson et Canguilhem »²⁰⁸, souligne encore la solidarité théorique entre l'auteur de *L'évolution créatrice* et celui de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*²⁰⁹. Soulignons seulement que Le Blanc la fait ressortir par l'article que Canguilhem compose à

205 Cf. *idem*, p. 10.

206 *Ibid.*

207 Braunstein, ainsi qu'à Alain et à Bergson, fait référence au refus de la conception déterministe du milieu de la part de Canguilhem. Il s'appuie par exemple (cf. Braunstein, 2000, p. 23) sur l'article « Le vivant et son milieu », contenu dans *La connaissance de la vie*, dont l'auteur dit que ce sont pas les *input* du milieu qui obligent le vivant à agir, mais que c'est le vivant qui impose son point de vue sur son environnement en le créant.

208 Dans *Annales bergsoniennes*, vol. II, Paris, PUF, 2004, pp. 489-506.

209 Insistons encore : la proximité canguilhemienne avec Bergson concerne juste le champ de la philosophie pratique (et une bonne partie des conséquences de cette dernière, telles que l'antécédence de l'acte sur la puissance). Dans sa jeunesse Canguilhem avait en fait vivement contesté Bergson sur d'autres aspects de sa théorie (comme le fait que la pensée est considérée par Bergson comme en dehors du langage) : on peut voir cela par le titre de l'article « La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme », qu'il écrit en 1929.

l'occasion de la mort d'Alain en 1952, à savoir « Réflexions sur la création artistique selon Alain ».

Ce qui est central dans *L'évolution créatrice* de Bergson est le concept de création, la création inhérente à l'être humain du fait qu'il fait partie de la nature, à son tour puissance créatrice. Or, l'idée générale transmise par Canguilhem dans ce texte de 52 est que l'art n'est qu'une évolution créatrice qui traverse l'être humain, comme le fait observer Le Blanc²¹⁰.

Cela signifie que, selon Canguilhem, le produit final d'une œuvre d'art ne réside pas toute entière, sous forme de plan ou de projet initial, dans la tête de l'artiste. Il y a, on ne peut pas le nier, une ébauche initiale : mais les résultats seront toujours différents par rapport à celle-ci, et ce décalage n'est possible que par la puissance créatrice de la pratique qui opère par mouvements guidés plus par le hasard que par une simple tentative d'imitation du projet préliminaire. En un mot, pour Canguilhem, la création n'est observable que dans l'action concrète, dans la pratique.

On peut voir comment le principe de création artistique est le même que le principe de la création technique tel qu'il est développé dans « Descartes et la technique » ou « Activité technique et création » : la fabrication d'un outil, instrument ou machine est en tout similaire à la mise en œuvre d'un tableau, d'une sculpture, d'un produit artistique.

Guillaume Le Blanc insiste – et nous le faisons avec lui - sur ce point de l'importance du rôle de l'action dans son *Canguilhem et la vie humaine* (2002)²¹¹, où c'est une fois encore la figure d'Alain qui ressort (et c'est justement sur le thème de l'action, et par conséquent de la création, qu'elle se rapproche de celle de Bergson) :

Une réflexion sur l'art est légitimée par le primat de la technique. La vérité de l'art ne réside pas dans l'autonomie des formes culturelles qu'il engendre mais dans sa capacité à réorienter les créations techniques. Canguilhem décrit l'acte créateur en le rapportant non à une origine mythique mais aux insuffisances de l'imagination créatrice telles qu'elles sont analysées par Alain. La création, à l'instar d'Alain, est pensée comme activité, faire primordial. Elle ne renvoie pas à une forme originelle, l'inspiration, comme structure du génie poétique, mais se

210 Cf. Le Blanc, 2004, p. 489.

211 Paris, PUF, 2002.

pratique. La fécondité de la création vient de l'invention propre à l'action²¹².

Arrivés à ce point de la lecture des essais proposés jusqu'à maintenant sur la pensée canguilhemienne (et en particulier des essais remontant aux années 90 et 2000), si nous relient, d'une part, le fait que l'être humain, avec son agir, est source de créativité (normativité), c'est-à-dire de non-accord avec la règle, loi, norme préliminaire ou encore, si l'on veut, avec la *contrainte* ou l'*obligation* (qui ne sont que des attributs que la règle, norme, loi porte en soi), et d'autre part, le fait que, comme le souligne Roudinesco²¹³, l'élaboration du concept de norme et de normativité (créativité) de la part de Canguilhem s'est produite pendant les années de la guerre, quand celui-ci s'est engagé personnellement dans le conflit et a participé à la Résistance, si nous relient tout cela donc, nous pouvons en tirer cette autre thèse : du moment que ce que l'on appelle le mouvement de la *Résistance* n'était pas uniquement réductible à la tentative populaire de se libérer des forces ennemies pour sauvegarder la sécurité physique et l'autonomie politique du peuple français, mais qu'à plus forte raison cette résistance reposait - dans les esprits les plus informés et conscients - sur le rejet de l'idéologie de domination d'une seule race sur les autres voulue par les puissances nazies et fascistes, alors l'effort canguilhemien tend à démontrer les dynamiques de la normativité, à savoir de la créativité intrinsèque à l'être humain, afin de démystifier toute idéologie ainsi faite, à commencer par le nazisme. Bref, Canguilhem veut combattre l'ombre de l'oppression de la norme (loi, règle) idéologique par la valeur créatrice de la normativité humaine. Certes, cette *pars destruens* des fausses théories vient de plus loin²¹⁴, mais il est clair que des événements historiques tels que la guerre, le fascisme, le nazisme, l'ont accentuée.

En restant dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale, passons à

212 Le Blanc, 2002, p. 205.

213 V. § 1.1.5.

214 Une des préoccupations qui a hanté Canguilhem pendant toute sa vie est celle d'objecter aux instances positivistes ou cartésiennes, telles que la prétention, partagée par les deux, de situer les conditions de réussite de l'activité pratique dans la règle : quant aux positivistes et à Comte il suffit de lire la thèse de 43, entièrement traversée par des critiques du comtisme, ou le mémoire de D.E.S. de Canguilhem : *La théorie de l'ordre et du progrès chez Auguste Comte*. Ce mémoire est conservé au CAPHÉS de Paris (cote GC.6.1).

l'introduction faite par Michele Cammelli (intitulée « Logiche della resistenza »²¹⁵) à la traduction italienne d'un écrit que Canguilhem a composé en 1935 (mais qui à l'époque a été publié de façon anonyme): *Le fascisme et les paysans*. Cette année-là, la France paysanne se trouvait confrontée au danger du fascisme qui, déjà répandu en Italie et en Allemagne, voulait inculquer aux masses paysannes une série de programmes réclamant le "retour à la terre", programmes qui en réalité cachaient le propos de diffusion d'une nouvelle gestion et domination des ressources humaines, du paysan en tant que force productive à exploiter. Ce qu'alors l'auteur du *Fascisme et les paysans* veut signifier dans cet essai, c'est, en bref, que la technique n'est pas quelque chose qu'on impose de l'extérieur (par les organes idéologiques du pouvoir, à savoir la débordante idéologie de propagande fasciste) au peuple travailleur, aux paysans : la technique est déjà inhérente à l'homme, du moment où elle ne vient pas d'ailleurs, résidant dans la pratique elle-même du travailleur.

Relativement aux rapports entre *Le fascisme et les paysans*, les deux articles de 1937 et 1938 et *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, Cammelli écrit dans son introduction :

Voilà avec quelles questions, tout de suite après l'essai sur *Le fascisme et les paysans*, ce philosophe décide d'entreprendre des études de médecine et de biologie. Connaître le corps [...] sera sa façon d'élaborer une bio-politique en mesure de *réinscrire la technique dans le vivant*. Une biopolitique affranchie autant de cette biologie fasciste qui réduit le vivant à une simple machine sujette aux lois scientifiques que de cette politique fasciste qui vise à réduire le corps social à un objet biologique contrôlable par des techniques guidées par la science.

Ce n'est pas un hasard si les deux essais immédiatement successifs au *Fascisme et les paysans*, rédigés au moment où il a déjà commencé ses propres études de médecine, sont dédiés à la question de la technique²¹⁶.

215 « Logiche della resistenza », dans *Georges Canguilhem, Il fascismo e i contadini*, Bologna, Il Mulino, 2006, pp. 9-73. Le texte originel, *Le fascisme et les paysans*, est inséré dans le premier volume des *Œuvres Complètes* de Canguilhem (2011, op. cit.). Cammelli lui-même en a rédigé l'introduction (pp. 515-533).

216 « Ecco con quali domande, subito dopo il saggio su *Il fascismo e i contadini*, questo filosofo decide di intraprendere studi di medicina e di biologia. Sapere del corpo [...] sarà il suo modo per elaborare una bio-politica che sia in grado di *reiscrivere la tecnica nel vivente*. Una biopolitica affrancata tanto da quella biologia fascista che riduce il vivente a semplice macchina soggetta a leggi scientifiche quanto da quella politica fascista che mira a ridurre il corpo sociale ad un oggetto biologico controllabile mediante tecniche guidate dalla scienza.

I due saggi immediatamente successivi a *Il fascismo e i contadini*, scritti nel momento in cui egli ha già iniziato i propri studi di medicina, saranno non a caso dedicati alla questione della tecnica» (Cammelli, 2006, p. 72. La traduction est la nôtre).

Le projet théorique de Canguilhem commence donc bien avant la rédaction de la célèbre thèse de 1943. Avec les écrits « Descartes et la technique » de 1937 et « Activité technique et création » de 1938, il entend dénoncer le principe selon lequel la science est une application passive de la règle, alors que la science est, selon lui, une méthode essentiellement technique, c'est-à-dire capable de renverser la norme préliminaire si le contexte pratique le demande : la norme évolue pendant l'action. Ce n'est que le concept de normativité, qu'il développe dans l'essai de 43 (mais aussi bien par la suite dans *La connaissance de la vie* et dans *La formation du concept de réflexe*), où il essaye d'établir que le corps humain est, lui-même, normatif, opérant par un dépassement continu de la même norme et par conséquent non réductible aux prétentions d'une science biologique et médicale qui se propose de l'étudier et de le contrôler par des principes rigides et immuables.

Comme on le voit, après les années 90, les interprètes se sont trouvés face à un Canguilhem nouveau. Cela s'est produit grâce à la découverte d'une série d'écrits précédemment presque inconnus. Nous avons déjà mentionné dans notre commentaire à l'article de Braunstein l'imposante quantité d'écrits remontant de 1926 à 1939 qui constituent l'ensemble du premier volume des *Œuvres Complètes*, publiées en 2011²¹⁷.

Le Canguilhem historien des sciences, tel qu'il était considéré par l'immense majorité des savants jusqu'aux années 90, dévient de plus en plus un Canguilhem philosophe, *tout court*. Un Canguilhem qui s'efforce de donner corps à une certaine conception de la pratique - qui lui a été transmise par son maître Alain, autre philosophe – en la nourrissant à partir des domaines médical et biologique.

Pour autant c'est le Canguilhem philosophe qui ressort des nombreux textes dédiés à son œuvre et parus après 2000. Un article de Dominique Lecourt porte le titre « Georges Canguilhem, le philosophe »²¹⁸. La tâche de ce dernier a été, entre autres, de rappeler que la valeur de vérité ne convient pas à la philosophie, fait

217 Op. cit. Sous la direction du même Braunstein et d'Yves Schwartz.

218 Dans *Canguilhem, histoire des sciences et politique du vivant*, Paris, PUF, 2007, pp. 27-43.

observer Lecourt²¹⁹, et que cette valeur en question s'attache plutôt à la science, mais seulement dans la mesure où « la science se présente comme une activité qui ne progresse qu'en disqualifiant ou en dépréciant son propre passé »²²⁰. Il est nécessaire que la philosophie emprunte cette dynamique de constant renouvellement à la méthode scientifique (la vraie méthode, insistons sur cette idée, celle fondée sur l'idée de normativité, non celle appartenant à la vieille pensée de type comtienne ou cartésienne, qui faisait de la rigidité structurelle de la norme une des conditions de base de sa propre doctrine).

Lecourt, tout comme Roudinesco et Cammelli, souligne que ce genre de conception est à tirer de l'enchevêtrement solidaire de biographie et bibliographie, vie et œuvre. En 2008, son livre *Georges Canguilhem*, se présente justement à la fois comme un récit de vie et comme une bibliographie. Il montre²²¹ comment Canguilhem ne s'intéresse à la médecine ni en tant que médecin et pour la médecine, ni en tant qu'historien des sciences médicales car « c'est en philosophe qu'il l'aborde »²²². D'ailleurs, on peut trouver la marque de ses premiers intérêts pour la culture médicale « dès 1929 dans les *Libres propos* sous les espèces d'un compte rendu du livre qui venait alors de paraître du médecin René Allendy²²³ intitulé *Orientation des idées médicales* »²²⁴ et il ne manque d'ajouter que la médecine (c'est-à-dire ses études de doctorat) a été le choix le meilleur qu'il pouvait faire pour le prolongement de ses études philosophiques.

1.3. Conclusions. Canguilhem selon Limoges et Roth

Pour conclure, à l'instar des écrits (et spécifiquement ceux qui sont parus dans

219 Cf. Lecourt, 2007, pp. 42-43.

220 *Idem*, pp. 42-43.

221 Cf. Lecourt, 2008, p. 33-34.

222 Lecourt, 2008, p. 33.

223 René Allendy (1889-1942), affirme Lecourt (cf. *idem*, p. 34) en note (n. 1) en bas de page, est une figure remarquable et extravagante de la médecine française. Il s'intéressa à l'astrologie et à l'homéopathie ainsi qu'à la médecine.

224 *Idem*, p. 34.

Canguilhem cite Allendy dans « À la gloire d'Hippocrate, père du tempérament », in *Libres Propos*, 20 août 1929, repris dans les *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 248-251 (cf. notamment p. 249).

les années 2000) que nous venons de traiter, la thèse que nous nous proposons de démontrer est la suivante : en un mot, Georges Canguilhem était tout d'abord un philosophe intéressé par le problème de l'action et de la pensée humaine. C'est seulement à un certain moment de sa vie, quand il est appelé à succéder à Gaston Bachelard à la chaire d'histoire et de philosophie des sciences à la Sorbonne en 1955, qu'il s'intéresse plus proprement à l'histoire des sciences.

Qu'il ait été avant tout un philosophe cela apparaît clairement dans son parcours d'études : il est fortement influencé par les théories du philosophe Alain, son enseignant, mais surtout, il commence son activité d'enseignement au lycée de Charleville en 1929 en tant que professeur de philosophie.

Les manuscrits relatifs à son enseignement qui recouvrent la période précédant l'essai de 1943 ne comportent pas de cours centrés sur l'histoire des sciences, exception faite pour des renvois ou références éparses à quelque scientifique ou épistémologue. Nous verrons dans les chapitres suivants comment, en revanche, les cours en question, mais aussi les cours suivants jusqu'en 1971 (année de sa retraite), sont organisés de façon à établir, à travers toute une série de thématiques diverses, de la psychologie à la sociologie, que :

1) Ce qui distingue l'être humain est sa tendance à agir d'une façon appropriée à l'intérieur d'un certain contexte, là où cet agir n'est jamais égal à lui-même, c'est à dire que l'homme change ses propres normes de comportement selon le changement du milieu externe. Cette idée est déjà nettement présente dans les manuscrits antérieurs à l'*Essai* de 1943.

2) Les cours de biologie et d'histoire des sciences des années 40, 50 et 60 ne sont qu'une tentative de réaffirmation de la thèse de la créativité ou normativité intrinsèque à l'être humain que nous trouvons dans les cours de philosophie des années 30.

Un article de Camille Limoges de 2012, « L'épistémologie historique dans l'itinéraire intellectuel de Georges Canguilhem »²²⁵, se pose justement la question de savoir pourquoi Canguilhem est généralement considéré comme l'un des

225 Dans *Epistemology and History From Bachelard and Canguilhem to Today's History of Science*, Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, 2012, pp. 53-66.

épistémologues historiques de la France du XXe siècle, question à laquelle il apporte la réponse suivante :

[...] jusqu'en 1955, rien ne pouvait laisser présager chez Canguilhem une si profuse production en histoire des sciences. Le ressort de son nouveau régime de recherches et de publications tient à la haute conception qu'il se faisait de ce qu'exigeaient de leur titulaire ses nouvelles fonctions de professeur d'Histoire et de Philosophie des sciences à la Sorbonne et de directeur de l'Institut d'histoire des sciences. Elles lui créaient l'obligation – et aussi lui multipliaient les occasions – d'assumer très intensivement un rôle nouveau²²⁶.

Limoges affirme – en renforçant donc notre thèse - que c'est à la suite de sa prise de poste d'enseignant à la Sorbonne et de sa nouvelle fonction de directeur de l'Institut d'histoire des sciences que Canguilhem commence à s'intéresser plus spécifiquement à l'histoire des sciences. Sa réputation d'historien des sciences a été par ailleurs « confortée par deux fortes lectures de l'oeuvre de Canguilhem, décalées d'une quinzaine d'années, celle de Pierre Macherey en 1964 et celle de Michel Foucault en 1978 »²²⁷. Macherey parle effectivement « d'un Canguilhem dont l'oeuvre "frappe d'abord par sa spécialisation", celle d'un épistémologue et historien des sciences »²²⁸. Mais il faut considérer qu'en 1964 on avait encore affaire à un « *Canguilhem court* »²²⁹, c'est-à-dire à un intervalle temporel et donc bibliographique assez bref, ne couvrant que la période 1943-1963. « Ainsi allait s'imposer, presque jusqu'à aujourd'hui, l'idée que la thèse de médecine de 1943 [...] était apparue *sui generis*, sans antécédents dans l'oeuvre de Canguilhem »²³⁰. Ce n'est pas étonnant que le premier livre consacré à l'épistémologie, *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles* ait été publié en parfaite coïncidence avec le début de sa carrière d'enseignant d'histoire et de philosophie des sciences à la Sorbonne en 1955, poursuit Limoges. Cet écrit de 52, « en dépit de la rareté [...] de son recours à des vocables à caractère épistémologique, s'avère de part en part un remarquable exercice épistémologique [...]. Canguilhem historien des sciences apparaît ainsi en 1955 un

226 Limoges, 2012, p. 62.

227 *Idem*, p. 53. Pour les articles de Macherey et Foucault v. § 1.1.2 et § 1.1.3.

228 *Ibid.*

229 *Ibid.*

230 *Ibid.*

épistémologue en acte »²³¹.

S'il est vrai que le Canguilhem historien des sciences prend corps si tardivement, à savoir après 1955, qu'en est-il de son supposé héritage bachelardien ? Comme on le sait, l'opinion d'un Canguilhem continuateur de l'œuvre de Gaston Bachelard est répandue encore aujourd'hui, dans les milieux académiques. Cette sorte de descendance philosophico-scientifique a été remarquée par exemple dans les essais, déjà analysés, de Macherey, Lecourt et Foucault²³². Mais nous disions quelques pages plus tôt que la source inspiratrice de Canguilhem est plutôt Alain (et aussi Bergson, relativement à l'aspect de la philosophie pratique), et non Bachelard.

A l'appui de cette thèse rapportons un extrait d'une lettre de 1987 de Canguilhem adressée au chercheur hollandais Kees Hertog. Nous le tirons du même article de Limoges²³³ :

Je n'ai connu personnellement Bachelard qu'après la soutenance de médecine, en 1943. Ma conception normative de la vie ne doit rien à la lecture des œuvres de Bachelard, pourtant connues de moi, à la fois par goût, et par obligation professionnelle. [...] Je fais seulement des réserves sur la parenté, exposée par vous, de ma conception de la « vie » et de son étude d'une part, et de ma conception épistémologique de l'histoire des sciences d'autre part²³⁴.

Et dans un entretien de 1972, cité par Limoges à la page 65, notre auteur avoue:

Je ne suis pas véritablement un historien des sciences, je suis en fait un professeur de philosophie qui s'intéresse à un certain nombre de questions, qui sont les rapports entre la philosophie et la science et en particulier celle de la fabrication, de la naissance, de l'importation et de l'exportation d'un certain nombre de concepts interprétatifs de fonctions biologiques²³⁵.

Dans les chapitres qui suivent nous verrons en quoi consiste cette activité de

231 *Idem*, p. 59.

232 V. § 1.1.2 et § 1.1.3.

233 Cf. *idem*, p. 58.

234 Cette lettre, nous fait observer Limoges (cf. 2012, p. 58, note 21), a été insérée dans la thèse de doctorat du même Cornelius Marinus Petrus Maria Hertogh, thèse ensuite publiée sous le titre *Bachelard en Canguilhem. Epistemologische discontinuïteit en het medisch normbegrip* (Amsterdam, VU Uitgeverij, 1986). Elle est aussi conservée dans les archives du CAPHÉS de Paris (cote CAN 274).

235 Entretien avec François Proust, « La médecine et son histoire », in *Tonus*, 1972.

« professeur de philosophie » à laquelle Canguilhem a consacré quarante ans de cours au lycée et à la faculté ; nous verrons que sa manière de faire l'histoire des sciences, dans la dernière période de son enseignement, était conçue de façon à corroborer son idée, forgée dans la première phase de sa carrière d'enseignant, d'un animal humain, être créatif capable d'un agir inédit par rapport à un contexte auparavant inconnu.

En ce qui concerne le concept canguilhemien d'action, le dernier texte que nous souhaitons brièvement analyser est la thèse de doctorat de Xavier Roth, soutenue en 2010 à l'Université d'Aix-Marseille et intitulée *Georges Canguilhem et l'Ecole française de l'activité. Juger et agir (1926-1939)*²³⁶.

Les lignes introductives de ce travail proposent au lecteur d'aller au-delà d'une interprétation partielle de la production philosophique écrite de Canguilhem. Roth ne se limite pas à l'étude de ce que nous avons auparavant défini comme des « parties » isolées²³⁷, c'est-à-dire des œuvres spécifiques et singulièrement considérées (par exemple l'essai de 1943), ou des domaines théoriques particuliers (par exemple le thème de la technique, ou de la biologie, ou de l'histoire des sciences) ou des concepts de type canguilhemien internes à des champs déterminés (par exemple le concept de normativité, qui s'intègre dans une étude plus générale - l'essai de 43 et les *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique* de 1966 - sur les fonctions physiologiques internes d'un organisme humain en interaction avec un milieu externe) :

A la célèbre phrase des *Nouvelles réflexions* de 1966, où Canguilhem définit la vie « comme activité d'opposition à l'inertie et à l'indifférence ». Cette phrase, nous l'avons en effet toujours interprétée comme une injonction à l'*action*, où le mot « vie » n'est pas seulement à entendre ici du strict point de vue biologique²³⁸.

236 Nous avons préféré nous arrêter sur les pages de la thèse de doctorat de Xavier Roth (dont un exemplaire est consultable au CAPHÉS de Paris, ou sur le site en ligne de l'archive des publications électroniques en libre accès de l'Université du Québec à Montréal : <http://www.archipel.uqam.ca/4438/1/D2267.pdf>) plutôt que sur la version publiée en 2013 portant le titre *Georges Canguilhem et l'unité de l'expérience : juger et agir (1926-1939)* (Paris, Vrin, 2013).

237 V. notre introduction.

238 Roth, 2010, p. 23. La référence à la citation de Roth est Canguilhem, « Vingt ans après ... », dans *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique (1963-1966)*, repris dans *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966, p. 173.

Ce type de considération conduit l'auteur à avancer des conclusions telles que celle-ci :

De là, l'intuition plus ou moins fondée que l'action occupe dans la philosophie de Canguilhem, une place tout à fait centrale²³⁹.

Nous croyons de plus que d'autres passages du texte de Roth peuvent justifier le sens général du premier chapitre de notre travail - qui approche d'ailleurs de son dénouement – en vertu du fait que, par celui-ci, nous avons essayé de montrer au lecteur que, le long des décennies, les interprètes de la bibliographie canguilhemienne se sont préoccupés, dans une mesure plus ou moins large ou plus ou moins inconsciente, de regarder cette œuvre de façon partielle, limitée, et non comme un tout organique et cohérent. Citons à titre d'exemple un autre passage de *Georges Canguilhem et l'Ecole française de l'activité* :

Reste alors à comprendre pourquoi les générations de philosophes qui ont précédé la nôtre sont restées massivement sourdes à l'effort de Canguilhem d'articuler, autrement que par une réduction mutilante, la connaissance et l'action²⁴⁰.

Nous avons fourni une tentative de réponse à cette question (implicite) de Roth dans notre introduction : les commentaires de l'œuvre de Canguilhem qui sont parus lorsque celui-ci était encore vivant souffraient de fait d'une certaine, si nous pouvons dire, "contemporanéité", dans la mesure où ils avaient, d'un côté, la tendance à la seule analyse des écrits plus récents et, de l'autre côté, l'impossibilité (historiquement justifiée) d'avoir un accès critique aux textes ultérieurement publiés. L'article de Pierre Macherey auparavant étudié, pour ne citer que cet exemple, « La philosophie de la science de Georges Canguilhem » (1964), passe efficacement en revue (afin de rendre compte de l'interprétation canguilhemienne de l'histoire des sciences) tous les écrits de Canguilhem de 1943 à 1964 (exception faite donc des textes antérieurs à 1943, tels que les deux articles de 1937 et 1938), mais ne peut que

239 Roth, 2010, p. 22.

240 *Idem*, p. 25.

méconnaître toute la production philosophique écrite après 1964 (c'est en 1987 que notre auteur rédige « La décadence de l'idée de progrès », l'un des derniers essais qu'il a publiés et que nous citons dans notre introduction - et c'est là seulement l'un des nombreux travaux parus après 1964).

En revenant à Roth, sa thèse analyse donc la genèse du rapport connaissance-action en tant que rapport « tout à fait central » si on regarde de manière cohérente et systématique l'ensemble des œuvres du philosophe de Castelnaudary comprises comme une totalité organique. Selon Roth, ce rapport trouve son origine dans la philosophie du maître de Canguilhem, c'est-à-dire Alain, et en général dans la tradition philosophique liée à Alain, c'est-à-dire dans l'« Ecole française de l'activité », aussi connue sous le nom d'Ecole réflexive, relevant historiquement (surtout) de Jules Lagneau (1851-1894) et de Jules Lachelier (1832-1918). L'activité, du point de vue de l'Ecole réflexive, n'est que la série des actes que le sujet accomplit afin de convertir, pendant le processus de la perception, le flux désordonné des données externes en un ensemble ordonné et doué de sens²⁴¹. C'est cette idée d'activité, comprise comme mouvement au niveau de l'esprit (mouvement abstrait et non concret, c'est-à-dire proprement pratique), qui caractérise selon Roth, de façon certes partielle, la pensée d'Alain, et c'est à partir de cette contradiction que Canguilhem rédige « Descartes et la technique » en 1937, où l'action concrète est bien distincte de la connaissance abstraite.

Dans un manuscrit des années 40, *Le problème de la création*, Canguilhem lui-même souligne en effet des contradictions dans la pensée d'Alain. Et c'est dans la production inédite du philosophe de Castelnaudary, celle qui correspond aux cours qu'il a dispensés, que nous allons maintenant essayer de mettre en lumière le concept d'action, véritable fil rouge qui les rassemble de façon cohérente

241 Voir à ce sujet notre introduction.

2. LES MANUSCRITS DE LA PERIODE 1929-1954

2.0. Introduction au deuxième chapitre

Il nous paraît important de préciser que les manuscrits dont nous parlons ne sont que des *vademecum* : Canguilhem écrivait sur papier (tantôt à la main, tantôt en version dactylographiée : les pages sont en fait, sauf quelques rares exceptions, claires et parfaitement lisibles) ce qu'après il expliquait à ses élèves durant les cours qu'il a dispensés, pendant quarante ans environ d'activité d'enseignement, dans les lycées et dans les facultés françaises. En général, les manuscrits que nous allons analyser dans les chapitres II, III et IV concernent donc l'enseignement de Canguilhem. Ils couvrent la période qui va de 1929 (au lycée de Charleville) à 1971 (à la Sorbonne).

Ce deuxième chapitre propose notamment un regard organique sur l'ensemble des manuscrits concernant la période qui va de 1929 à 1954. Notre but sera de montrer comment ces manuscrits sont entièrement traversés par le concept d'action. La première partie du chapitre est dédiée à l'analyse des cours dans les lycées (1929-1941) : c'est là que Canguilhem entame sa réflexion sur l'action et sur la pensée telle qu'on la retrouve dans les textes publiés dans sa maturité. La deuxième partie porte sur les cours qui vont de 1941 à 1954 : c'est la période que nous pourrions appeler "de la médecine" ou "de la biologie", mais nous essaierons de démontrer que l'objectif de Canguilhem a été, pendant ce laps de temps d'environ 15 ans, de conférer à l'action une justification d'ordre biológico-médical.

Par *manuscrit*, nous entendons un ensemble de pages réunies sous le même titre constituant un dossier. Ainsi, en ce qui concerne les années universitaires 1943-1945 à Clermont-Ferrand, on peut trouver des manuscrits comme *L'erreur*, composé de 54 feuillets dactylographiés, ou *Technique et science* (22 feuillets) et *La connaissance* (57 feuillets). Une large partie des manuscrits est organisée en paragraphes et sous-paragraphes : par exemple le recueil de 304 feuillets dactylographiés rédigés entre 1929 et 1932 (pendant l'enseignement aux Lycées de Charleville et Albi et durant une année sabbatique à Paris), intitulé *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, est subdivisé en parties (comme la sixième, *L'action*), chapitres (comme *Le problème de l'action*) et paragraphes (comme *Les trois formes du jugement*, dans *Le problème de l'action*).

Chaque feuillet correspond *grosso modo* au format d'une feuille A4. Il y a aussi une petite quantité de feuillets de dimensions mineures souvent dédiés aux pensées brèves, aux citations ou à des notes adjointes renvoyant au texte contenu dans les feuilles de dimensions majeures²⁴².

2.1. Les cours dans les lycées, 1929-1941

La période d'enseignement 1929-1941 de Canguilhem s'est effectuée successivement dans les lycées suivants²⁴³ :

- Charleville (1929-1930)
- Albi (1930-1931)
- Douai (1932-1933)
- Valenciennes (1933-1935)
- Béziers (1935-1936)
- Toulouse (1936-1941)

Si nous observons les titres des principaux cours tenus au cours de ces années, en portant une attention particulière aux termes les plus fréquents, les termes qui reviennent le plus souvent sont ceux de *philosophie* et de *psychologie*. Les sujets les plus fréquents concernent la psychologie, la technique et la politique (par politique nous entendons ici toute une série de thématiques concernant la conception de la société et du social en général). Deux autres thématiques récurrentes sont celles de la perception et de la connaissance²⁴⁴.

242 Il arrive que les feuillets des manuscrits portent une double numérotation : il s'agit, d'une part, de la pagination par Canguilhem de ses textes et, d'autre part, de la foliotation portée par les archivistes lors du traitement du fonds. Cette dernière ne repose pas sur les mêmes critères que la pagination ordinaire par l'auteur. C'est la raison pour laquelle nous indiquerons dans nos références cette double numérotation. Précisons que cela ne concerne pas la totalité du fonds d'archives.

243 L'inventaire général avec les titres des manuscrits et les lycées d'enseignement est disponible en ligne sur le site du CAPHÉS :
http://caphes.ens.fr/IMG/file/caphes/bib/inventaire_G_Canguilhem.pdf

244 Le 20 février 1930, Canguilhem publie un petit article concernant le baccalauréat dans une rubrique des *Libres Propos*, intitulée « Examen des examens ». Rapportons un extrait de cet

C'est pendant cette période que Canguilhem aiguisa sa conception de la pratique en tant que création, c'est-à-dire en tant qu'action innovatrice. Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises dans le chapitre précédent, cette conception, à laquelle il restera fidèle même par la suite, lui a été transmise par son maître Alain.

Suite à l'étude que nous avons conduite sur les manuscrits des années 1929 à 1941, la thèse que nous voulons avancer par rapport à cette phase de la vie de notre philosophe est la suivante : son élaboration personnelle de la théorie de l'action (discontinuité radicale entre moment réflexif et moment pratique) commence dès la période 1929-1932. Nous affirmons donc que l'idée de technique n'apparaît pas *ex nihilo* dans les articles « Descartes et la technique » de 1937 et « Activité technique et création » de 1938. Au contraire, dans ces écrits Canguilhem évoque pour la première fois du concept d'action selon un point de vue organologique, scientifique (au sens large du terme) et non plus exclusivement artistique (comme l'entendait Alain, selon l'interprétation donnée dans l'article « Réflexions sur la création artistique selon Alain », en affirmant que c'est l'action, pratique sujette au hasard, c'est-à-dire la technique, qui permet la mise en forme d'un outil ou d'une machine. Et que la science - considérée en tant qu'ensemble de lois expliquant la fabrication de ces organes mécaniques, à savoir les machines - ne pourrait se produire ou tout simplement exister sans ce mouvement vital primaire.

Ce qui est significatif dans la lecture des manuscrits de 1929-1941, ce ne sont pas les éléments de discontinuité avec le Canguilhem de *l'Essai* ou même de la phase postérieure à *l'Essai*, mais plutôt les éléments de ressemblance et continuité, en particulier dans la théorie de l'action.

article : « Que doit alors être un vrai sujet de philosophie pour dissertation au baccalauréat ? [...] Disons dès maintenant que le sujet doit porter sur un problème et non sur une doctrine. C'est ainsi que des questions comme : *Quel est le rôle de la volonté dans le jugement ?* [...], *Qu'est-ce qu'un acte volontaire ?* [...], *Qu'est-ce qu'une émotion ?* [...], *Par quels moyens distinguons-nous le vrai du faux ?* [...] sont le type des beaux et bons sujets. Par contre des sujets comme, *Qu'est-ce que le rationalisme ?* ou *Qu'appelle-t-on le pragmatisme ?* [...] sont des sujets non seulement trop spéciaux et partant trop difficiles, mais proprement exécrables ; car la philosophie, chose étrange, n'est pas faite de solutions, mais de problèmes » (cf. « Examen des examens. Le baccalauréat », in *Libres Propos (Journal d'Alain)*, 20 février 1930, pp. 88-90, repris dans *Œuvres Complètes*, pp. 274-276 ; cf. notamment p. 275).

2.1.1. Le manuel de 1929-32 : *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*.

Le manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)* - que nous appellerons dorénavant, par commodité, *Philosophie (éléments de doctrine)* - est un véritable manuel de 304 feuilles dactylographiées²⁴⁵ rédigées par Canguilhem, comme nous l'avons dit auparavant, pendant son activité d'enseignement à Charleville²⁴⁶, à Albi et pendant une année sabbatique à Paris. Il s'agit de la période 1929-1932. À l'époque notre auteur a entre 25 et 28 ans. Composé de huit parties et d'autant de chapitres, au point de vue général ce manuel n'est qu'une dissertation systématique et à caractère philosophique autour du thème du *sujet*, de l'individu. Sa lecture donne l'impression que les arguments envisagés (le corps et l'âme, les états et les mouvements du corps, la perception et l'espace, la mémoire et le temps, la pensée, l'action, la personnalité, la création), débouchent progressivement sur le problème de l'action et par conséquent sur celui de la création. Dans ce manuscrit, Canguilhem entend en effet avancer la thèse suivante : l'homme, à partir de ses processus de pensée et de sa façon de percevoir le milieu extérieur, n'est qu'un être constamment voué à l'action, soit à la création technique, scientifique ou artistique.

2.1.1.1. Le corps et l'âme

Canguilhem entame sa réflexion par la question du corps et de ses rapports avec l' « âme ». Rapportons un passage de la page 1 du manuscrit :

L'homme existe communément, à ses propres yeux et à ceux des autres en tant que corps. On dit qu'on connaît un homme quand on reconnaît son visage, sa

245 Il existe aussi une version écrite à la main de ce manuscrit, exception faite pour la huitième et dernière partie, « La création ».

246 Cf. le « Discours prononcé par G., Canguilhem, agrégé de l'Université, professeur de philosophie, à la distribution des prix du lycée de Charleville, le 12 juillet 1930 », reproduit dans *Cahiers philosophiques*, n. 69, décembre 1996, C.N.D.P., Paris, pp. 89-92, et repris dans les *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 306-312 : « Mes chers amis, voici venu le quart d'heure de Socrate. [...] C'est à vous de savoir si vous devez regretter que Socrate ait fait, comme l'a dit Cicéron, descendre la philosophie du ciel sur la terre » (dans *Œuvres Complètes*, pp. 89; 92).

voix, sa démarche et ses attitudes. Ce corps est en apparence indépendant, fermé sur soi, suffisant à soi. En réalité, vivre c'est dépendre. La vie c'est l'ensemble de nos dépendances. Le corps humain qui paraît séparé, se trouve en fait soutenu, porté, entouré, pressé par d'autres corps dont il est né, accru, réparé, contrarié, anéanti. Le corps humain, semblable en cela à tout autre corps de l'univers, n'enferme pas sa raison d'être, mais la reçoit de l'extérieur²⁴⁷.

Le caractère central de la matérialité du corps, dans ces premières lignes, est nette. Mais il ne s'agit pas ici du corps compris comme entité physique, mais en tant que partie d'une culture, d'un monde social fait par d'autres corps qui habitent des appareils sociaux, communautaires (sociétés).

Quant à l'âme, poursuit l'auteur²⁴⁸, elle naît de la limite qu'on constate en tentant de localiser le corps dans l'étendu, c'est-à-dire par rapport à l'ensemble des choses dans le monde physique. Dans la mesure où le sujet perçoit qu'il n'est, en tant que corps, qu'une petite partie d'un ensemble plus vaste, il arrive à saisir la limite de lui-même. Cette limite suppose, bien évidemment, un au-delà : se représenter dans l'espace signifie arriver à tracer ses propres limitations et en même temps à les dépasser, puisque chaque centre défini renvoie à quelque chose qui est en dehors. La connaissance de son propre corps amorce la disposition à connaître ce que lui est externe. « Se connaître limité, c'est s'éprouver aussi du même coup comme rebelle à toute limite. Se savoir corps, c'est se révéler esprit »²⁴⁹. Descartes, comme on le sait, a été le premier philosophe à avoir distingué sans ambiguïté ce qui est extériorité indéfinie, le corps, et intériorité « définitive »²⁵⁰, l'âme. De tout cela on peut déduire, selon Canguilhem, trois conséquences principales :

1) La pensée (en tant qu'âme) n'a aucune localisation spatiale. Par conséquent, s'il faut rejeter, d'une part, toute comparaison primitive avec les souffles, les fluides, les feux et autres éléments qui visent à la matérialiser, il n'est pas non plus possible d'autre part de localiser la pensée à l'intérieur du cerveau, dans n'importe quelle zone cérébrale.

2) On ne peut pas évoquer le rapport entre le corps et l'âme comme un rapport entre contenant et contenu. Malgré le fait qu'on ne peut pas nier une liaison évidente entre

247 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, feuillet 1/3.

248 Cf. *idem*, ff. 1/3-3/5.

249 *Idem*, f. 1/3.

250 *Ibid.*

corps et âme, il est nécessaire de convenir que cette dernière, en constatant les limites du corps, est ouverte au monde, et par conséquent que « ce qui a rapport à l'âme c'est l'univers entier »²⁵¹, à l'inverse du simple corps physique, lequel a en revanche sa raison d'être dans des facteurs qui lui sont externes, tels que la nourriture, la pression, la température, les excitations sensorielles, etc. Par là, il serait aussi impropre d'affirmer que le corps a une sorte de pouvoir sur l'âme.

3) Or, l'homme peut se concevoir lui-même soit en tant que sujet pensant soit en tant qu'objet pensé. La totalité des choses externes apparaît différemment selon qu'on la regarde du point de vue du sujet pensant ou de celui de l'objet pensé : le "tout" peut ainsi consister dans la somme des objets extérieurs, y compris le corps humain. Il s'ensuit que la science a la tâche d'expliquer ces relations des choses dans le monde. D'un autre côté, le tout peut être la forme par laquelle le sujet confère une unité aux objets : le "tout" est dans ce cas l'unité du sujet, le sujet inextensible et indivisible.

Mais qu'est-ce alors que la philosophie ? Elle est, écrit Canguilhem, ce « retour sur soi par lequel le sujet se découvre lui-même et découvre en lui-même la raison ou les conditions dont dépend la nature de l'objet qu'il connaît »²⁵². La philosophie est une méthode de réflexion. Il est compliqué alors de distinguer philosophie et psychologie, car l'objet de celle-ci est bien le sujet, et non l'âme comprise comme objet physique. Pour toutes ces raisons, étant donné le caractère réflexif, donc, si l'on veut, "abstrait" de la psychologie, on pense souvent que seule la physiologie a le droit d'expliquer la nature humaine réelle. Mais si c'est une chose de considérer une sensation en tant que réponse physiologique à une stimulation physique telle qu'un rayon de lumière qui s'imprime sur la rétine, c'en est une autre de considérer la sensation en tant qu'état de l'âme. « Ce n'est pas la même chose d'éprouver un mal et d'en faire le diagnostic »²⁵³. De plus, ce que la physiologie appelle corps ou vie du corps n'est qu'un ensemble de notions et propositions : le tissu, l'assimilation, les lois de la digestion, etc. Or, si de telles notions ou propositions sont parfois vérifiées, elles sont parfois aussi hypothétiques ou contestées. Cela signifie que ce n'est pas la connaissance du corps qui rend compte de

251 *Idem*, f. 2/4.

252 *Ibid.*

253 *Idem*, f. 3/5.

l'existence de l'esprit, mais que c'est l'existence de l'esprit qui rend compte de la connaissance du corps.

La connaissance découvre au sein même de l'objet une rupture d'avec lui-même. N'aperçoit-on pas d'abord que l'homme a sur son corps propre une action qui fait violence à la pente naturelle du mécanisme corporel ? Maitriser et diriger les besoins et les instincts, contenir les émotions et leur expression, conduire parfois volontairement le corps à sa perte, comment se l'expliquer sans appel à un principe différent du corps²⁵⁴ ?

Cependant, poursuit notre auteur²⁵⁵, le fait de se refuser sans ambiguïté à réduire l'âme (pensée, esprit) au corps ou à un état cérébral, ne doit pas aboutir aux fausses croyances spiritualistes selon lesquelles l'âme a une destinée séparée du corps et selon lesquelles la vie matérielle, illusoire et dénuée d'intérêt, ne vaudrait donc pas la peine d'être vécue : il ne faut en fait pas oublier l'antériorité chronologique des fonctions organiques sur toute fonction intellectuelle.

Comme nous pouvons le voir, la différence entre corps et pensée, comme l'affirme Canguilhem dans ces premières pages, peut apparaître comme une différence proche du dualisme (notre auteur cite d'ailleurs Descartes, promulgateur historique de la scission entre esprit et corps, à de nombreuses reprises), dans la mesure où l'auteur a tendance à séparer nettement le corps et la pensée (ce fort décalage est cependant absent, par exemple, dans les articles de 1937 et 1938, mais aussi bien dans *l'Essai* et dans les écrits successifs). Elle *peut* paraître proche, mais nous croyons que le dualisme est seulement apparent. Cette différence consiste en tout cas dans la précédence chronologique du corps par rapport à la pensée qui, dans un deuxième temps, en constatant dans une première représentation les limites physiques du premier, pressent qu'il y a un au-delà en dehors de ce centre-corps. L'impulsion de la pensée est donc d'avancer de plus en plus dans la connaissance de cet "en-dehors", alors que la survivance du corps reste liée aux stimulations physique de l'environnement qui lui est immédiatement extérieur. Ce qu'on appelle *corps* est bien évidemment un objet physique. Néanmoins, la non-matérialité de l'âme ne doit pas faire tomber dans l'erreur de croire qu'elle est quelque chose de détaché du

254 *Idem*, f. 4/6.

255 Cf. *idem*, f. 6/8.

caractère concret du corps - car il n'existe pas un esprit sans un corps - ni qu'elle est réductible à une partie du cerveau (l'auteur y insiste aussi par la suite, dans cette même partie du manuscrit consacrée au corps et à la pensée), parce qu'entre corps et âme il n'existe pas de rapport contenant-contenu. La pensée conserve donc une autonomie propre à l'égard du corps. Cela reviendrait à un certain dualisme "faible". Mais le manque physique d'un corps aurait comme conséquence inévitable le manque d'une pensée. Cet aspect n'échappe pas à Canguilhem et cela marque, selon nous, une absence de tout dualisme "fort" au sens cartésien du terme.

Non seulement il y a absence de dualisme, mais pour l'auteur²⁵⁶ on peut même parler d'une fusion intime entre les deux parties : de là, pensée et corps forment un « bloc »²⁵⁷, dans lequel ils sont « solidaires l'un de l'autre »²⁵⁸. A l'appui de sa thèse, il rapporte l'exemple du Descartes du *Traité des Passions* lequel, à son avis, n'a pas introduit la question de la glande pinéale (comme le voudrait l'opinion la plus répandue) afin de localiser l'âme dans une zone précise du corps, mais pour la joindre au corps tout entier. Le penseur du *cogito*, en effet, savait bien que c'était logiquement impossible de joindre une entité indivisible telle que l'âme à une partie étendue du corps divisible.

Rapportons un passage tiré du *Traité des Passions* où Descartes, avant son développement au sujet de la glande pinéale, fait allusion à l'union que l'âme établit avec le corps compris dans sa complétude :

Mais, pour entendre plus parfaitement toutes ces choses, il est besoin de sçavoir, que l'ame est veritablement jointe à tout le corps, & qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle soit en quelcune de ses parties, à l'exclusion des autres, à cause qu'il est un, et en quelque façon indivisible, à raison de la disposition de ses organes [...], cela rend tout le corps defectueux [...] ; & à cause qu'elle est d'une nature qui n'a aucun rapport à l'estendue²⁵⁹.

256 Cf. *idem*, f. 5/7.

257 *Ibid.*

258 *Ibid.*

259 Descartes, *Des Passions*, in *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, Paris, Vrin, 1967, vol IX, première partie, article XXX, p. 351.

2.1.1.2. La perception et l'espace

Une fois établies les similarités et les discontinuités entre corps et esprit, passons au quatrième chapitre de la troisième partie du manuel²⁶⁰, dans laquelle Canguilhem prend pour objet le sujet de la perception et de l'espace.

Tout d'abord l'auteur élabore une distinction entre *espace* et *étendue*²⁶¹. Tandis que ce dernier terme indique l'extériorité sensible et « qualitativement peuplée »²⁶² qui fait un avec la perception des objets et avec leur détermination, l'espace n'est que la « représentation abstraite »²⁶³ ayant des rapports non pas avec la perception mais avec l'entendement. L'espace est ainsi le plus possible dépourvu de qualités. C'est à travers sa représentation que la géométrie « essaie de parvenir à une connaissance exacte des rapports de quantité »²⁶⁴.

Considérons certains éléments sur cette notion d'étendue. Selon le philosophe de Castelnaudary²⁶⁵ celle-ci enferme cinq déterminations différentes :

- position et distance
- direction
- forme
- grandeur
- orientation

La *position* et la *distance* sont inséparables. Il n'y a pas de distance sans position, ni de position sans distance. Position et distance sont donc « l'espace sans délimitation et description »²⁶⁶ ; la *direction* est « référence des positions les unes aux autres, par mouvement effectué, figuré par la droite »²⁶⁷ ; la *forme* n'est que l'union de directions et positions « dans l'unité d'une exploration »²⁶⁸ ; la *grandeur* consiste

260 Nous avons choisi de ne pas nous arrêter sur la deuxième partie : *Etats et mouvements du corps*.

261 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, ff. 91/98-92/99.

262 *Idem*, f. 91/98.

263 *Ibid.*

264 *Ibid.*

265 Cf. *idem*, ff. 91/98-92/99.

266 *Idem*, f. 91/98.

267 *Ibid.*

268 *Ibid.*

en « la comparaison de distances et de formes »²⁶⁹ ; l'*orientation* identifie « la systématisation des positions et des directions »²⁷⁰ par rapport à la position initiale du corps de l'observateur.

La distance est la plus importante de ces cinq déterminations :

De toutes ces déterminations ce sont celles de la distance qui sont fondamentales. La distance est en effet le symbole de la séparation, de la division, de l'extériorité. La distance elle-même prend la forme du parcours c'est-à-dire de la mesure par déplacement répété d'une unité choisie. Cette unité est d'abord le corps humain ou l'une quelconque de ses parties [...]. C'est donc la formation de la notion de distance qui est la condition de toute perception d'objet. Cette formation suppose la nécessité d'une délimitation progressive et donc, au second degré, la nécessité d'une reprise possible. Tâtonnements et corrections sont nécessaires à la construction des distances. La distance enferme donc plus que la continuité de ses déterminations successives, elle suppose la réversibilité de ces déterminations²⁷¹.

La caractéristique fondamentale de la distance est, comme nous pouvons le lire, la correction constante (« tâtonnements et corrections ») des déterminations (direction, forme, grandeur, orientation) qui servent à la constituer. Nous tenons à souligner l'observation suivante : l'importance que Canguilhem donnait à l'erreur en tant que condition de création pendant l'action pratique (cela d'après « Descartes et la technique » et « Activité technique et création », c'est-à-dire à partir de 1937) et, en ce qui concerne la pratique scientifique, à l'erreur comme facteur indispensable pour une interprétation cohérente de l'histoire réelle et concrète des sciences (d'après *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* de 1968, mais ce type d'interprétation est déjà présent en 1955 avec *La formation du concept de réflexe*), n'est pas exclusivement circonscrite aux années de maturité, c'est-à-dire à partir des articles de 1937 et 1938. Nous la trouvons *in nuce* dans ce manuscrit de 1929-32. Nous ajoutons, de plus, que ce thème de l'erreur est lié ici - et il ne pouvait pas en être autrement - au concept d'action. Canguilhem fait notamment allusion au *toucher* :

La notion de distance suppose un jugement de correspondance établi entre nos positions successives, kinesthésiquement éprouvées et la variété successive des

269 *Ibid.*

270 *Ibid.*

271 *Idem*, ff. 91/98-92/99.

impressions de nos autres sens, vue ou toucher. Ce qui revient à dire que la notion de distance est liée à celle de mouvement repéré, fixé, donc pensé²⁷².

Et encore, dans le même feuillet, pour fournir une définition du terme *extériorité*, il ajoute:

En résumé, l'extériorité n'est pas le propre d'un sens. Pour la vue, couleurs et lumière sont toutes présentes au même titre. Loin et près n'ont pas de sens pour elle. Loin et près ont une signification quand une donnée visuelle présentement subie est liée sous condition d'un déplacement à une donnée future possible pour un autre sens, notamment pour le toucher. La distance se présente donc comme une possibilité de sensation dépendant des mouvements du corps humain²⁷³.

La distance (loin et près) a un sens dans la mesure où elle renvoie au mouvement destiné à une action concrète, à un acte pratique. C'est en suivant cette acception que Canguilhem parle du toucher. La distance n'existe que par rapport à l'objet sur lequel le sujet, dans un contexte spécifique, veut conduire sa propre action.

Effectivement notre auteur explique²⁷⁴ que lorsque Lagneau²⁷⁵ dit que l'espace n'est qu'une abstraction du mouvement, il entend par là que l'étendue (l'extériorité sensible et qualitative, relative à la perception et non à l'entendement, celui-ci opérant par des constructions quantitatives et géométriques) consiste en l'ensemble indéfini des parcours ou des chemins qui sont possibles pour un sujet (parcours ou chemins à accomplir pendant une action, un mouvement finalisé à la pratique).

Citons maintenant Jules Lagneau, lequel, en faisant quelques observations sur l'idée d'*étendue*, déclare :

L'étendue est subjectivement la représentation de cette liaison entre nos sensations, pour chacun de nos sens et d'un sens à l'autre, qui nous permet de prévoir l'effet de nos mouvements, c'est-à-dire les variations de ces sensations en rapport avec les variations du sentiment de l'action musculaire. L'étendue est,

272 *Idem*, f. 92/99.

273 *Idem*, ff. 92/99-93/100.

274 Cf. *idem*, f. 93/100.

275 Jules Lagneau (1851-1894), philosophe et professeur français. Sa pensée a beaucoup influencé les théories d'Alain, son disciple (lequel publie en effet en 1925 les *Souvenirs concernant Jules Lagneau*). Parmi les œuvres les plus importantes de Lagneau citons *Simple notes pour un programme d'action* (1892) et le livre *De l'existence de Dieu*, publié en 1925.

en d'autres termes, la représentation de notre action sur nos sensations²⁷⁶.

En bref, la distance d'un objet quelconque par rapport au point d'observation du sujet est déterminée suite à l'idée ou sensation que le sujet se fait pour savoir s'il doit physiquement approcher l'objet lui-même (pour accomplir une action sur ou avec cet objet).

Même le relief, continue Canguilhem²⁷⁷, constituant un cas particulier de la perception de la distance ou de « la différence d'éloignement des plans »²⁷⁸, n'est que le résultat de la liaison de la vue et du toucher, dans la mesure où « la main éprouve successivement ce que la vue éprouve simultanément »²⁷⁹.

2.1.1.3. Le temps

Une fois établi que l'espace est la mesure de l'action, du toucher, dans la quatrième partie du manuel, intitulée *La mémoire et le temps*, Canguilhem²⁸⁰ essaie de fournir une définition du temps en procédant de l'explication célèbre qu'en avait donné Bergson dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889). Si, d'un côté, il est légitime de supposer, comme le fait Bergson, que le temps n'est pas quelque chose de spatialement juxtaposable lorsqu'on parle de passé, présent et avenir, il n'est pas moins vrai que ce type de conception semble exclure le rapport sujet-objet. Nous avons donc le droit d'affirmer, à l'instar de Bergson, que le passé n'est pas un simple contenu de souvenirs qui habitent la conscience afin d'amorcer la constitution de la pensée de ce qu'on fait dans le moment présent (dans *l'hic et nunc*)²⁸¹ : c'est au contraire la pensée du présent qui confère un sens à la pensée du passé ainsi que de l'avenir. Contrairement à ce qu'affirme Bergson, en revanche,

276 Lagneau dans *Jules Lagneau. Célèbres leçons et fragments*, Paris, PUF, 1950, éd. 1964, p. 215.

277 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 94/101.

278 *Ibid.*

279 *Ibid.*

280 Cf. *idem*, ff. 121/131-122/132.

281 C'est exactement cet aspect que Canguilhem appréciera de la philosophie de Bergson à partir de la deuxième moitié des années 30 et par la suite : l'antécédence chronologique et gnoséologique de l'acte à l'égard de la puissance (cf. les articles « Descartes et la technique », « Activité technique et création » et « Réflexions sur la création artistique selon Alain »).

Canguilhem fait remarquer que le temps, même quand il est subjectif, ne peut pas résulter de la fusion de données ou de sentiments purement qualitatifs (le temps bergsonien consiste dans le retour du sujet au sujet par le relâchement de l'activité que le sujet lui-même, dans le quotidien, entretient avec les objets concrets : c'est l'intuition d'une série de données qui, se rapportant uniquement au sujet et non à l'objet, se présentent en tant que purement qualitatifs, et non quantitatifs). Mais un temps ainsi conçu ne pourrait pas en réalité être un temps indiquant une progression continue, une formation, une succession, comme essaie de le démontrer Bergson. Cette succession ne se vérifie, selon Canguilhem, que grâce à une « activité »²⁸², puisque le temps est ordre et il n'y a d'ordre qu'à travers une activité, une construction :

Le temps c'est la conscience elle-même dans la constitution de l'objet, mais pas plus que l'objet ne se construit en soi, hors de quelque relation au sujet, pas plus que l'espace ne se purifie de toute relation à un observateur, le sujet ne se construit en soi hors de quelque relation à l'objet et le temps ne se purifie de quelque relation à l'extériorité [...]. Le temps est donc la forme que prend pour le sujet, du fait de sa relation à l'objet, l'éternité de la conscience²⁸³.

La conception du temps chez Canguilhem, à la différence de la conception bergsonienne, inclut l'objet dans le déroulement de la conscience subjective. Le temps ne peut pas se passer du rapport direct entre sujet et objet, car sans objet il n'y aurait pas les conditions pour saisir une progression, une succession, succession qui est constitutive du temps lui-même.

2.1.1.4. L'action

La cinquième partie du manuel *Philosophie (éléments de doctrine)*, qui concerne la pensée, sera abordée dans la première partie du dernier chapitre de notre travail. Etudions maintenant la sixième partie du manuel, *L'action*, en commençant par le passage qui en constitue l'*incipit* :

282 *Idem*, f. 122/132.

283 *Ibid.*

Il y a une forme du rapport objet-sujet selon laquelle le sujet est subordonné à l'objet. C'est la forme théorique, qui définit la connaissance. La connaissance exprime le fait. C'est pourquoi la formule de la connaissance est la troisième personne, qui est l'impersonnalité. La connaissance n'est possible que par l'indifférence du sujet à l'égard de l'objet. Tout est pour elle au même titre. De là vient qu'on attribue aux dieux l'impassible contemplation²⁸⁴. Il y a, il arrive, on obtient, il suit que : telles sont les locutions familières au savant. Définir l'objet c'est pour le sujet le séparer de soi et l'accepter comme tel. Le jugement de réalité traduit l'abstention du sujet. Entendre c'est obéir, mot de la nécessité. Mais il y a une autre forme du rapport objet-sujet selon laquelle le sujet se subordonne l'objet. C'est la forme pratique, qui définit l'action. L'action exprime la valeur c'est à dire le rapport de l'objet à la liberté du sujet. L'action est un retour du sujet à lui-même. Le jugement de valeur traduit l'exigence du sujet. Vivre en travaillant ou mourir en combattant, mot de la liberté. [...]

[...] le rapport sujet-objet est bien capable d'une troisième forme, celle selon quoi de l'objet et du sujet aucun ne se trouve subordonné à l'autre. L'art marque la réconciliation du sujet et de l'objet dans une contemplation où l'intuition n'est pas sacrifiée à l'idée, dans une activité où la réalité n'est pas sacrifiée au devoir. L'art est la réconciliation de la chose et de l'esprit, de la nature et de la grâce, du fait et de l'initiative²⁸⁵.

Dans cet extrait il est possible de reconnaître sous une forme embryonnaire des noyaux fondamentaux caractérisant la philosophie de Canguilhem dès les articles de 1937 et 1938 et jusqu'aux œuvres les plus tardives : la théorie (voire parfois la science, dans la mauvaise interprétation de ce terme) comme subordination au fait, à la donnée à respecter : subordination à la norme ou à la règle ; le jugement de valeur qui accompagne tout sujet pendant son action pratique dans un milieu : c'est ce qui distingue l'activité propre au vivant ; et enfin le sujet de l'art, sujet abordé par Canguilhem dans « Activité technique et création » et dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain ». Tandis que ce dernier point concernant le thème de l'art est dans ce texte inédit expliqué d'une façon qui pourrait, si l'on veut, se distancer de l'explication du concept d'art fournie dans « Activité technique et création » et dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain »²⁸⁶, il en va

284 Canguilhem insère là une note en bas de page : « A l'image des dieux, la grande âme est injuste / Tant elle s'appareille à la nécessité. / P. Valéry (Air de Sémiramis) ».

285 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, ff. 188/202,189/203.

286 Il nous semble que l'idée d'art développée par Canguilhem dans ces deux essais, loin d'être exempte du jugement de valeur, ne porte pas sur cette idée de la réconciliation absolue du sujet avec l'objet. Dans « Activité technique et création » et dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain », il y a une identification substantielle entre la technique et l'art. Celles-ci sont guidées par un jugement de valeur qui est démenti par le résultat imprévu de l'action pratique.

autrement en ce qui concerne les concepts de théorie et de pratique, qui traversent, au fil des années, toute l'œuvre de Canguilhem : c'est l'idée, centrale pour la pensée du philosophe de Castelnau, du bouleversement de la norme (dont la théorie est dépositaire) par le simple agir pratique du sujet ; et c'est en effet à plusieurs reprises, dans ces pages du paragraphe *L'action*, que l'irréductibilité de l'application pratique aux intentions initiales (même donc au jugement) est explicitement indiquée. Pour ne citer que quelques phrases: « Agir c'est chercher à voir se réaliser une prévision, avec cette réserve qu'elle ne se réalisera pas exactement » ; « L'action n'est donc pas la réalisation mécanique d'un plan figé et fixé »²⁸⁷ ; et encore :

L'évènement se définit par ceci qu'il est ce qu'on n'attendait pas. Ainsi l'action véritable n'est présente à la conscience que par son œuvre. Dire que l'homme se reconnaît dans son œuvre c'est dire qu'il attend d'avoir fait pour savoir comment il pouvait faire, que le modèle de son action c'est son action même. Si l'action accomplissait purement et simplement des modèles préexistants, elle serait une répétition et non une initiative. Mais c'est parce qu'elle utilise à tout moment l'imprévu [...] qu'elle crée une nouveauté. De même que le jugement ne procède que du jugement, l'action ne procède que de l'action. Elle vit de réalisations singulières qu'elle n'imité ni ne copie [...] ²⁸⁸.

Il n'existe donc aucun rapport contraignant entre intentions préalables et moment pratique.

En revenant maintenant à l'ample passage précédemment cité, qui marque le début de la réflexion autour du thème de l'action, nous constatons que Canguilhem mentionne notamment trois formes distinctes de jugement : 1) le jugement de réalité, qui est lié à la théorie, à la connaissance (connaissance comprise comme ensemble de règles ou normes prétendant refléter fidèlement le réel) ; 2) le jugement de valeur, qui est lié à l'action, à la pratique, et qui est défini par l'auteur comme « traduisant l'exigence du sujet »²⁸⁹, traduisant par là les intentions préliminaires du sujet avant la pratique ; 3) le jugement esthétique, concernant l'art. Le premier type de jugement indique la subordination du sujet envers l'objet (subordination à la règle ou norme coïncidant, dans ce cas du jugement de réalité, avec la donnée externe) ; le deuxième

C'est dans cet écart entre résultat et jugement qu'il y a, à proprement parler, création.

287 *Idem*, f. 194/208 ; f. 195/209.

288 *Idem*, f. 195/209

289 *Idem*, f. 189/203.

type de jugement identifie, *a contrario*, la subordination de l'objet à la valeur (à ce qui est voulu : la réalité conçue non pas en tant que telle, donnée à refléter, mais comme on voudrait qu'elle soit) du sujet ; le troisième type de jugement décrète l'équivalence substantielle entre objet et sujet. « *Pierre est grand* serait un jugement de réalité, écrit Michael Schleifer ; *Pierre est beau*, un jugement de valeur, car exprimant une préférence. [...] On dit que le jugement de réalité est objectif, celui de valeur étant au contraire subjectif»²⁹⁰.

Quant au troisième type de jugement, l'allusion à Kant est manifeste.²⁹¹ Celui-ci fournit une ample analyse du jugement esthétique dans toute la première partie de la *Critique du jugement* (1790).

Citons Kant :

Ce jugement simplement subjectif (esthétique) sur l'objet ou sur la représentation par laquelle il est fourni, précède donc le plaisir et motive cette joie qui résulte de l'harmonie des facultés de connaître ; mais c'est sur cette universalité des conditions subjectives de jugement porté sur les objets, que se fonde seule cette universelle valeur subjective de la satisfaction que nous unissons avec la représentation de l'objet que nous appelons beau²⁹².

Néanmoins, l'existence de cette troisième forme de jugement, affirme Canguilhem²⁹³, démontre en effet le faux problème d'une opposition radicale et supposée entre jugement de forme théorique (jugement de réalité) et jugement de forme pratique (jugement de valeur). D'une part, en effet, l'action est bien une action « consciente de sa portée et de son efficacité »²⁹⁴, découlant du coup de la connaissance. D'autre part, « la connaissance n'est possible que par l'analyse, c'est-à-dire par une décision de simplifier et par une décision de douter. Le doute est toujours plus ou moins un héroïsme »²⁹⁵. Le doute est abstraction, l'abstraction n'est qu'un détachement et, comme l'écrit Pascal, « on ne se détache jamais sans

290 (Schleifer, 1998/2010, p. 15). Le livre de Schleifer dont est tiré cet extrait, *La formation du jugement*, rassemble une série de textes présentés lors d'un colloque, tenu à Montréal en 1991, et portant sur les interprétations du concept de jugement dans l'histoire de la philosophie.

291 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 189/203.

292 Kant, *Kritik der Urteilskraft*, 1790, trad. fr. *Critique du jugement*, Paris, Vrin, 1928, p. 54.

293 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 189/203.

294 *Ibid.*

295 *Ibid.*

douleur »²⁹⁶.

Ce qui veut dire, ajoutons-le, que le jugement de réalité est toujours en symbiose avec le jugement pratique. Afin de pouvoir satisfaire ce qu'il représente, c'est-à-dire les initiatives (les intentions du sujet), le jugement de valeur ne peut qu'implicitement réaliser à chaque moment l'insuffisance de toute donnée, dans la mesure où ce qu'on désire soit n'existe pas encore soit tient de l'intrinsèque et perpétuelle carence de la donnée, de ce avec quoi on a affaire. En un tel cas, doute (jugement de valeur, comportant la non-exhaustivité de la donnée) et connaissance (jugement de réalité) s'interpénètrent l'une l'autre. Mais qu'est-ce que signifie : « la connaissance n'est possible que par l'analyse c'est-à-dire par une décision de simplifier » ? A ce sujet, Xavier Roth, qui prend comme objet théorique d'analyse l'interprétation de la pensée du jeune Canguilhem dans les textes publiés, affirme sans ambiguïté que celle-ci « consiste en somme dans la reconduction délicate, parce que toujours *in situ*, d'une diversité à l'unité »²⁹⁷. Selon le Canguilhem lu par Roth, les concepts généraux employés par le sujet afin d'ordonner les diverses singularités qui se donnent à travers l'expérience, ne se trouvent pas déjà dans le monde. Ils sont à reconstruire²⁹⁸ (tout comme dans une sorte d'opération inductive, d'après laquelle la phénoménologie de différents événements particuliers est interprétée d'une fois à l'autre par le biais d'une unique explication abstraite : si à chaque fois que je touche une marmite je me brûle, j'arriverai à la conclusion qu'il ne faut pas toucher les marmites sur le feu).

La connaissance du sujet, ainsi, s'accomplit pour Canguilhem dans une concomitance d'initiative et de simplification, en un mot, dans l'analyse.

Cela dit, pour revenir à l'ensemble des feuillets portant sur le problème de l'action, et quoiqu'on fasse référence au jugement et à ses différentes déclinaisons, il nous semble important de comprendre que ce qui commande la bonne réussite (ainsi qu'en tout cas le procédé général) de toute action, ne consiste pas dans les prémisses, c'est-à-dire dans la pensée (intentions, plan initial), mais habite déjà les dynamiques concrètes de l'action. L'action pratique tire d'elle même son modèle : elle est

296 Cf. *Pensées de Blaise Pascal, suivies des lettres écrites à un provincial*, Paris, Librairie d'Abel Ledoux, 1836, p. 201.

297 Roth, 2010, p. 187.

298 Cf. *idem.*, pp. 187-188.

originale à part entière. La liberté, en fin de compte, est l'apanage de l'action (mais nous remarquons que Canguilhem tient aussi à souligner que, en vertu de sa capacité à douter, soit à nier ce qui d'emblée peut paraître certain, la pensée elle-même est libre : c'est là l'héritage théorique de l'Ecole réflexive). Disons donc que l'action est libre car elle est en mesure de se détacher de la règle, par conséquent de la pensée, et que la pensée est virtuelle, ne disposant pas en effet d'une tangibilité propre mais ouvrant à la matérialité du résultat accompli de l'action :

Il n'y a donc pas à séparer la liberté de l'action [...]. La liberté c'est l'acte, au regard de quoi tout est virtualité. Il n'y a de perception vraie ou fausse que par l'imposition effective d'une signification à une intuition. Les événements attendent que la pensée leur confère un sens pour orienter nos mouvements²⁹⁹. De même aussi les concepts sont des virtualités de jugement et les lois des virtualités de production. Il n'y a de réalité et de réalisation que par et pour un acte. Le fait c'est ce qui est fait après avoir été ce qui était à faire³⁰⁰.

Nous pouvons par là relever avec Canguilhem une sorte de rupture, l'imposition d'une solution de continuité entre jugement et action au sens strict, car le rapport conséquentiel liant la deuxième à la première n'est qu'apparent. Ce à quoi l'on assiste en observant les dynamiques du rapport pensée-action c'est dès lors une suspension du jugement sur laquelle se greffe l'anarchie du moment pratique, qui ne connaît pas de règles.

Quant au produit de l'action, à savoir l'œuvre, son étude est proposée dans la huitième partie de *Philosophie (éléments de doctrine)*.

2.1.1.5. La création

Cette huitième partie, justement, porte le titre « La création »³⁰¹.

Dans l'essai « Activité technique et création » de 1938³⁰², Canguilhem

299 Ici l'auteur renvoie à Balzac par une note en bas de page : « "Les événements ne sont jamais absolus, leurs résultats dépendent entièrement des individus : le malheur est un marche-pied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, pour les faibles un abîme..." Balzac (César Birotteau) ».

300 *Ibid.*

301 Pour des raisons d'espace on s'arrêtera pas sur la septième partie : « La personnalité ».

soutient, en résumé, que la technique, à savoir l'activité de fabrication d'un nouvel outil, d'une nouvelle machine (ce qu'on appelle généralement invention ou découverte), est une activité créative en tant qu'activité pratique et non théorique (création due au hasard qui accompagne le moment purement pratique, et non application passive d'une règle préalable). Dans l'essai écrit quatorze ans plus tard, « Réflexions sur la création artistique selon Alain », Canguilhem observe que la même activité créative de construction de nouveaux instruments, technique propre des artisans, est tout à fait comparable à la mise en œuvre d'un objet artistique, car celle-ci tient de l'activité pratique de l'artiste, non de l'application d'un plan ou projet initial. Un peu plus tard encore, dans *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* de 1968, Canguilhem, comme nous l'avons vu à travers les analyses de Macherey et Quarta³⁰³, affirme que le concept ne coïncide pas avec la théorie, puisque cette dernière, en tant que gamme de normes et règles prétendant fournir les instructions correctes de l'agir pratique, ne se pose que comme réponse à un problème. Une telle réponse, considérée dans sa singularité, se suffit à elle-même, ne contribue pas à faire avancer le travail de la recherche scientifique et de la pensée humaine. En revanche, le concept réside exactement dans le problème, puisqu'il indique une façon de considérer un état de choses qui n'est jamais satisfait de lui-même : le concept demande constamment à la pratique de combler le doute qui lui est inhérent, mais ce doute n'est jamais pleinement comblé, de sorte qu'il y a un renvoi continu à la pratique. On pourrait dire que le concept, dans *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, est le progrès de la pensée par le travail de la pratique (qu'on a dit être créative).

Ces idées de technique, d'art et de concept qui, soulignons-le encore, sont éparpillées tout au long de l'œuvre canguilhemienne, du jeune Canguilhem au Canguilhem de la maturité (« Activité technique et création » de 1938, « Réflexions sur la création artistique selon Alain » de 1952 et *Etudes d'histoire et de philosophie*

302 C'est du reste pendant la rédaction de ce manuel de philosophie, et de ce paragraphe consacré à la création, que Canguilhem rédige, bien avant les deux articles de 1937 et de 1938, son premier écrit sur la création, paru en 1931 : « Critique et philosophie. Sur le Problème de la création » (dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, pp. 583-588, repris dans *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 389-395). Dans ce texte, l'auteur affirme que « est automatisme ce qui est limité à une espèce d'impressions sensorielles; est création ce qui suppose transposition d'une espèce à une autre (cf. *Œuvres C.*, p. 394).

303 V. § 1.1.2.

des sciences de 1968), sont présentes dans ce cours de 1929-32. Elles ne figurent pas simplement et singulièrement en tant qu'occurrences qui apparaissent et disparaissent dans le texte, mais elles communiquent et dialoguent réciproquement par le fil théorique de la création, c'est-à-dire de la pratique, activité créative. Donnons un exemple tiré de la première page de cette septième et dernière partie, *La création*:

Il nous reste maintenant à étudier ce qu'est l'œuvre d'une conscience, c'est-à-dire toute construction de *symboles (art) de concepts (science) d'instruments (technique)* qui porte la marque d'un homme, tellement qu'il lui plaise de s'y reconnaître et de s'y découvrir. Si le sujet est impénétrable à lui-même en ceci qu'il ne préexiste pas, comme un objet donné, à sa propre édification, c'est dans son œuvre que l'homme cherche la mesure de lui-même, dans ses épreuves qu'il cherche ses preuves, dans ce qu'il a fait qu'il cherche ce qu'il était, sans jamais préjuger de ce qu'il est, puisqu'il est ce qui veut être³⁰⁴.

Quand Canguilhem affirme, d'une façon qui pourrait paraître poétique et par là-même obscure, que « c'est dans son œuvre que l'homme cherche la mesure de lui-même [...] sans jamais préjuger de ce qu'il est, puisqu'il est ce qui veut être », il veut signifier que l'homme croit tirer de la structure achevée des œuvres, techniques ou artistiques, que lui-même produit les règles pour son activité future de mise en œuvre d'autres produits techniques ou artistiques. C'est là, selon Canguilhem, une croyance trompeuse : en réalité l'homme ne cherche pas, il n'est pas ce qu'il a déjà fait, du moment qu'il est tout simplement ce qu'il veut être. L'homme n'est qu'un sujet qui agit pratiquement sur la base de ses intérêts, qui sont à leur tour relatifs et changeants par rapport au milieu qu'il habite. Dit autrement, l'homme fait de la science non pas en assumant ses propres œuvres comme modèles, mais en dépassant ces modèles (et les vieilles normes dont ils sont les dépositaires) par l'action pure, dégagée de la règle (ou modèle): il croit imiter, de fait il crée.

Il s'agit en fait du thème principal de « Machine et organisme », essai contenu dans *La connaissance de la vie* de 1952 : ici l'auteur se propose de démontrer qu'il est faux de supposer que l'activité de construction de la structure d'une machine découle de l'observation scrupuleuse de la structure d'une machine précédemment construite, du fait que ce n'est pas dans la structure qu'il faut rechercher l'originalité (créativité)

304 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 262/278. Les italiques ont été rajoutés par nous.

de la machine mais dans l'activité (manuelle) de fabrication qui l'a posée en objet.

Par ailleurs, nous trouvons d'autres références qui sont communes à cette partie du manuscrit de 1929-32, à « Activité technique et création » (1938) et à « Réflexions sur la création artistique selon Alain » (1952) : c'est le renvoi à la création divine.

Dans *Philosophie (éléments de doctrine)* et plus spécifiquement dans ces pages consacrées à la création, Canguilhem³⁰⁵ se réfère expressément à Dieu et à la Genèse. Il semble que la création, écrit-il, soit le passage définitif du néant à l'être. « Le Dieu de la Bible créa le monde en six jours mais à chaque coup sans retouche et sans reprise »³⁰⁶. Par là les croyants s'appuyant sur le récit biblique ont refusé l'idée d'évolution, « car l'évolution c'est la formation de la forme, au lieu que la création c'est l'imposition immédiate d'une forme »³⁰⁷.

Voilà qu'on revient donc au problème de la supposée imitation de la part de l'homme de ce qu'il connaît déjà : Dieu symbolise la connaissance absolue, achevée, qui ne requiert qu'une simple application d'elle-même pour la parfaite réussite de l'œuvre. L'homme, en créant, croit être en tout point similaire au Dieu biblique. De là on pourrait supposer que « la création n'est pas un travail »³⁰⁸ du fait que, justement, elle est conçue en tant que passage direct du néant (Dieu) à l'être (ce que Dieu a créé : le monde)

Mais, poursuit Canguilhem,

A poser que la création est la réalisation de quelque plan préalablement fixé, on fait de la création une opération définitive dont la technique est imposée au même titre que sa fin. Dire que le monde a été créé par Dieu en qui la volonté suit l'entendement, c'est attribuer au monde une nature irrévocable. La créature c'est ce qui a été parlé et ce qui est dit est dit. Les lois de la nature sont les volontés de Dieu. Chaque chose a sa place dans l'organisation hiérarchique du tout. Une conception finaliste ou téléologique de l'univers est la conséquence d'une théologie. Un monde ainsi créé est un monde fini. La science s'épuise à retrouver le dessin de Dieu. L'art imite la nature et la prolonge³⁰⁹.

305 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 263/279.

306 *Ibid.*

307 *Ibid.*

308 *Ibid.*

309 *Idem*, f. 264/280.

La création conçue par les croyants dans le récit biblique suppose que l'œuvre créée ne soit pas sujette à d'ultérieurs changements. Ainsi, l'homme, en tant que part de ce qui a été créé, répond et se comporte lui aussi en conséquence de cette conception finaliste, de sorte qu'il a une place fixe et bien établie dans l'ordre de l'univers : sa destinée est prédéterminée, sa tâche consistant uniquement dans la recherche de cette norme, règle, ou modèle (Dieu) créateur du monde (« la science s'épuise à retrouver le dessin de Dieu. L'art imite la nature et la prolonge »).

Cependant, insiste Canguilhem en s'opposant avec force à la Genèse finaliste, c'est l'homme lui-même à la sueur de son front qui engendre la norme, la valeur, au lieu de la trouver inscrite dans le ciel ou dans les lois de la nature :

Si nous nous occupons autant de Dieu dans un ouvrage consacré à l'homme c'est pour en finir une bonne fois avec la mythologie. Il est bien vrai que c'est Dieu qui crée si Dieu c'est l'infini qui donne à chaque volonté son élan, et si c'est la raison qui anime l'entendement. Mais Dieu n'est pas extérieur à notre doute ou à notre recherche. Qu'on cesse alors d'agiter aux yeux des hommes le spectre de quelque justicier et de rappeler le souvenir de quelque malédiction. L'humanité se fait elle-même, en créant ses valeurs, ses moyens et ses fins et si elle ne sait pas où elle va, si sa destinée lui est obscure [...] c'est simplement parce qu'il n'y a de route qu'à condition que l'homme ait d'abord passé et parce qu'il n'y a pas de destinée. [...] C'est l'homme qui fait sa condition parce que seul il parle et se parle. La terre est faite pour l'homme non parce qu'il y aurait été placé, mais parce qu'il est la fin et qu'elle est le moyen, et que lui seul fait les pourquoi. Qu'on cesse enfin de proposer à l'homme un au-delà. Ici-bas suffit bien à l'effort et à l'espérance³¹⁰.

Au final, comme nous l'avions annoncé, le manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine)*, composé entre 1929 et 1932, démontre que le problème de l'action (et par conséquent de la création) dans la pensée canguilhemienne naît bien avant la rédaction, produite en 1937 et 1938, de « Descartes et la technique » et d'« Activité technique et création ». Ce problème, avec tous ses développements et conséquences, constitue en effet le noyau théorique principal des premiers cours de philosophie de Canguilhem, lequel de sa part ne se préoccupe pas de questions relatives à l'histoire des sciences ou aux sciences médicales : il fait de la philosophie tout court.

Nous verrons que cet argument de l'action se poursuit aussi dans les cours des années suivantes. Cependant, déjà dans un petit recueil de réflexions sur la condition

310 *Idem*, f. 265/281.

humaine intitulé *Le vol de Prométhée et les travaux d'Hercule*, rédigé entre 1925 et 1926 (donc précédemment au commencement de son activité d'enseignant mais inséré dans l'ensemble des manuscrits témoignant de son enseignement à Charleville), et dont la morale finale (l'être humain qui fait par lui-même son histoire sur la terre, sans que celle-ci lui soit dictée par un dieu) est tout à fait similaire à celle du manuel qu'on vient d'analyser, Canguilhem³¹¹ écrit déjà que, tandis que l'animal n'utilise que son corps pour travailler, l'homme a dans l'outil l'intermédiaire entre lui-même et la matière. Et c'est cette ligne de séparation entre l'homme et l'objet qui permet le développement de la capacité d'observation et du raisonnement, « au lieu que l'animal ne peut à la fois agir et prévoir »³¹².

On retrouve cette séparation entre sujet et matière comme condition de développement de la pensée dans l'introduction (qui porte le titre « La pensée et le vivant ») à *La connaissance de la vie*³¹³ ; la disposition concomitante à la prévision et à l'action se présente comme une caractéristique primaire de l'être humain dans un manuscrit rédigé entre 1966 et 1967 : *L'action*³¹⁴.

2.1.2. Les cours de psychologie : la période de Charleville, Albi et Valenciennes

On a vu de quelle façon Canguilhem envisage la question de la psychologie³¹⁵, de ses objets et contenus dans le manuel de 1929-32 : selon lui, la psychologie³¹⁶ consiste en l'étude de l'esprit humain en tant que sujet, individu pensant, et non objet susceptible d'une classification ou analyse de type physique,

311 Cf. *Le vol de Prométhée et les travaux d'Hercules*, f. 7, in *Lycée de Charleville, 1929-1930*.

312 *Ibid.* Tout de suite après, à la même page, on peut lire : « Mais Prométhée, c'est-à-dire l'intelligence qui prévoit, en donnant aux mortels tous les arts, ainsi que dit Eschyle a fait que la pensée s'est levée sur le monde ». Prométhée, dans la mythologie grecque, est le titan qui a conféré aux hommes le don de l'intelligence. Dans la tragédie d'Eschyle *Prométhée délivré*, Héraclès (Hercules) délivre Prométhée des chaînes qui représentent la punition de Zeus, roi des dieux, envieux de l'intelligence humaine.

313 Cf. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, op. cit., p. 10.

314 La deuxième partie du chapitre IV est entièrement dédiée à l'analyse de ce manuscrit.

315 En ce qui concerne les écrits publiés, cf. « Qu'est-ce que la psychologie ? », in *Cahiers pour l'analyse*, 2, mars 1966, pp. 112-126.

316 À cette époque, il n'existait pas d'enseignement séparé pour cette discipline. Elle s'est autonomisée tardivement. Pour devenir psychologue, on suivait un cursus de philosophie les premières années (merci à Madame Nathalie Queyroux pour la signalation).

méthode propre aux sciences telles que la géométrie ou la mathématique.

Outre ce manuel, pendant sa période d'enseignement à Charleville et à Albi, Canguilhem rédige une quantité considérable de manuscrits dans lesquels, en plus de la philosophie, ressort fortement le thème de la psychologie :

- *Psychologie*, 147 ff. (Charleville, 1929-1930)
- *Cours de psychologie*, 160 ff. (Albi, 1930-1931)
- *Textes de psychologie*, 52 ff. (Albi, 1930-1931)
- *Notes de psychologie*, 48 ff. (Albi, 1930-1931)

Ou encore, dans les années passées à Douai, Valenciennes et Toulouse (Toulouse jusqu'à l'année 1938) :

- *Cours de psychologie et de philosophie*, 66 ff. (Douai, 1933-1934)
- *Introduction à la psychologie*, 19 ff. (Valenciennes, 1934-1935 et Toulouse, 1934-1938)
- *Psychologie et philosophie peuvent-elles se dissocier ?*, 3 ff. (Valenciennes, 1934-1935 et Toulouse, 1934-1938)
- *Psychologie, position du problème psychol.* , 29 ff. (Valenciennes, 1934-1935 et Toulouse, 1934-1938)
- *Critique de la méthode introspective en psychologie*, 21 ff. (Valenciennes, 1934-1935 et Toulouse, 1934-1938)
- *Méthode de la psychologie*, 14 ff. (Valenciennes, 1934-1935 et Toulouse, 1934-1938)

Notre auteur s'intéresse donc au problème de la psychologie dans la mesure où cette dernière fonde sa propre méthode sur l'étude de la pensée du sujet. Mais de quel sujet s'agit-il ? Peut-être le sujet dont la pensée est différente de celle d'un autre sujet ? Une pensée aux caractéristiques originales, uniques et inimitables ? Une réponse, à notre avis exhaustive, est fournie dans le manuel de 1929-32 : il ne faut pas en fait

[...] entendre par psychologie l'étude de l'individualité biologique, mais une analyse réflexive des conditions permanentes universelles et nécessaires de toute pensée, ou pour employer les mots de Kant, une critique transcendantale³¹⁷.

La philosophie d'Immanuel Kant est, pour le jeune Canguilhem, le fruit de l'enseignement direct de son maître Alain³¹⁸. Dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Kant³¹⁹ entend justement fonder un certain type de connaissance qui se présente comme science, mais science au sens transcendantal : c'est-à-dire qu'elle ne doit pas emprunter ses principes fondamentaux à l'expérience, « car il faut qu'elle soit une connaissance non pas physique, mais bien métaphysique, c'est-à-dire qui se situe au-delà de l'expérience »³²⁰. Mais une critique transcendantale au sens kantien, du moins comme elle est conçue par Canguilhem, ne vise pas à la connaissance de l'idée abstraite et affranchie du réel, à l'image de l'idée platonicienne, mais à la recherche des principes *a priori*, à savoir des principes qui règlent le fonctionnement de la raison humaine en général, des modes universels de pensée communs à tout individu. Kant écrit :

La métaphysique, en tant qu'elle est une disposition naturelle de la raison, est réelle, mais [...] par elle seule, elle est dialectique et trompeuse. [...] Or pour qu'elle puisse prétendre, au titre de science, non pas simplement à une persuasion trompeuse, mais à la compréhension et à la conviction, il faut qu'une critique de la raison elle-même expose le fond des concepts *a priori*, leur division selon leurs différentes sources : la sensibilité, l'entendement et la raison [...] ³²¹.

En vérité, les inédits de Canguilhem témoignent parfois d'une disposition à la critique de la méthode introspective en psychologie. Celle-ci ne doit pas être

317 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 167/179.

318 La philosophie de Kant est à la base de la doctrine philosophique d'Alain. Ce dernier, en effet, au début de son travail sur les beaux-arts, affirme : « Mais avant d'entrer dans cette étude, je dois avertir que deux auteurs sont ici des guides dont on ne peut se passer, je veux parler de la *Critique du jugement* de Kant, et de ces *Cours d'Esthétique* de Hegel [...]. Kant a conduit irrécusablement l'analyse du beau, et celle du sublime, qu'il distingue du beau » (Alain, *Vingt leçons sur les Beaux-Arts*, Paris, Gallimard, 1931, p. 9).

319 Cf. Kant, 1783, *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik die als Wissenschaft wird auftreten können*, trad. fr. *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, 1986, p. 25.

320 *Ibid.*

321 *Idem.* p. 147.

comprise comme instrument d'analyse, au sens freudien et du coup psychanalytique, de l'inconscient d'un individu se trouvant sous hypnose : c'est là une approche tout à fait captieuse, ce qui, par exemple dans les cours de psychologie à Valenciennes (1934-1935), ne manque pas d'être souligné avec une note de sarcasme :

Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe ? Aussi, considérons à quels procédés profondément contradictoires elle conduit immédiatement ! D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure, il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel ; car, si vous étiez seulement occupés à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation intérieure ? D'un autre côté, après avoir, enfin, à force de précautions, atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devrez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien ! Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène³²².

Or, ces cours canguilhemiens portant sur la psychologie se composent justement d'une série de réflexions sur toutes ces constantes de la pensée humaine : perception, attention, concept, affectivité et ainsi de suite. Le même manuel de 1929-32 ne fait du reste que décrire ces mêmes traits caractérisant les processus typiques de la pensée propres à tout sujet.

Le manuscrit daté de 1929-30 qui s'intitule *Psychologie*, composé en majeure partie des mêmes arguments, extraits, phrases, mots que le manuel de 1929-32, présente aussi des passages originaux. L'un d'entre eux consiste dans la dénonciation de la fréquente ainsi que commune assimilation de l'organisme humain (et de la pensée à lui inhérent) à la machine. L'auteur évoque en particulier l'une des méthodes "objectivantes" (à savoir tendant à réduire l'esprit à un objet physique), et par là fausses, de quelques courants qui prétendent ou déclarent conduire des recherches se référant à la psychologie : c'est le cas du *béaviorisme*³²³, que Canguilhem trouve tout à fait semblable aux principes du *taylorisme*³²⁴, qu'il aborde dans le texte

322 Cf. « Critique de la méthode introspective en psychologie », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 1.

323 Le behaviorisme affirme que le comportement directement observable de l'homme constitue l'unique preuve scientifique pour une étude correcte de la psychologie humaine. Les bases du behaviorisme ont été jetées au début du XXe siècle par John Watson (1878-1958). Parmi les autres représentants de cette école, rappelons aussi Burrhus Skinner (1904-1990).

324 Le taylorisme est une doctrine qui s'est développée suite à l'œuvre de Frederick Winslow Taylor (1856-1915), *The Principles of Scientific Management* (1911). Ce courant affirme par exemple

(publié) « Milieu et normes de l'homme au travail », auquel nous avons fait allusion dans l'introduction. Lisons une partie du manuscrit *Psychologie* :

[...] cette méthode [le béhaviorisme] consiste à exprimer biologiquement ce qui a échappé à l'observation psychol[ogique]. On ne demandera plus à un individu s'il se souvient et comment il se souvient. On fait sur lui des expériences pour savoir si et comment il se souvient. [...]

L'étude de l'acquisition des habitudes s'est trouvée en Amérique mise en rapport avec la méthode de taylorisation. Acquérir la rapidité dans une certaine action, par exemple la dactylographie. Rivalité des marques de machine à écrire. [...] Et on étudie les réactions. [...] On remplace la connaissance que l'homme a de soi-même par une connaissance que l'on prend de lui exactement comme on prend connaissance d'une éclipse³²⁵.

En termes généraux, nous tenons à signaler que les théories du behaviorisme et du taylorisme sont diamétralement opposées à l'idée de *normativité* présente dans l'*Essai* (bien qu'il y ait des traces évidentes d'une telle idée dans les articles de 1937 et 1938 et qu'elle soit reprise au sein des ouvrages inédits successifs). La normativité suppose la créativité pratique de l'être humain et sa conséquente irréductibilité au fonctionnement et à la structure de la machine. La *créativité* indique le dépassement de la norme préexistante et par là, la production potentiellement infinie d'actions et de réponses externes, alors que selon le behaviorisme et le taylorisme, le comportement humain est comparable au fonctionnement de la machine, du fait que, par rapport à une certaine impulsion (*input*), la gamme de réponses qui lui est associée est limitée (ce dernier argument est propre en particulier au behaviorisme).

Nous avons donné l'exemple du taylorisme, qu'on trouve dans l'un des manuscrits concernant l'enseignement dans les lycées, pour montrer que bien des problèmes abordés par le Canguilhem de la maturité sont présents, bien que sous une forme non encore très argumentée ou développée, chez le jeune Canguilhem. L'argument du taylorisme coïncide, contre l'idée du modèle mécanique, avec le propos d'affirmation de la créativité humaine, créativité qui ne se donne qu'à travers l'action.

qu'afin d'optimiser l'effcience du travail dans les usines, l'ouvrier, pendant son activité manuelle, doit éliminer autant que possible les mouvements ou les mécanismes superflus (par exemple, les pauses entre un mouvement et l'autre). C'est là, évidemment, une façon d'assimiler l'homme à la machine.

325 *Psychologie*, Charleville 1929-1930, f. 3.

Mais ce qui nous intéresse pour l'instant, dans la mesure où il s'agit d'un sujet récurrent dans les cours de Canguilhem entre 1929 et 1941 est, comme nous le disions, le discours sur les constantes de la pensée. Nous disons *constantes* non pas au hasard, mais bien pour faire remarquer le fait qu'elles ne sont pas une exclusivité ou une variable qui change d'un sujet à l'autre, comme l'expérience individuelle, mais qu'elles représentent une ressource commune à tout être humain. C'est là, à proprement parler, la psychologie, la question psychologique.

D'après les analogies qu'on peut effectivement relever, le fond des manuscrits rassemblés sous le titre de *Psychologie* et rapportant les cours tenus à Valenciennes entre 1934 et 1935, a été aussi utilisé par Canguilhem dans la période toulousaine de 1934-1938. Ces pages expliquent très clairement ce que l'auteur entendait par les *constantes* de l'affectivité, de la perception, de la mémoire, de l'attention, du concept, du jugement, du langage et de l'intelligence. Les *constantes* de la croyance et du savoir, de l'erreur, de l'action et de la liberté, du moi et de la personnalité, font au même titre partie des feuillets consacrés à l'analyse psychologique. Expliquons brièvement en quoi elles consistent (à l'exception du concept, du jugement, du langage et de l'intelligence, que nous aborderons par la suite³²⁶):

- L'affectivité : on peut parler d'affectivité, par exemple, quand on parle de sentiments. Ceux-ci empêchent la connaissance vraie de la chose en constituant un « état de médiocrité théorique »³²⁷. On assiste en bref à une « déformation du jugement de réalité par le jugement de valeur affective. [...] les problèmes sont simplifiés [...] ; les solutions sont grossières »³²⁸.

- La perception : elle n'est pas la réception instantanée et fidèle à l'objet extérieur, comme on a coutume de le croire. La perception est dépositaire d'un ensemble de jugements automatiques liés à nos habitudes et, par conséquent, faux. De fait, l'erreur de perception (illusion d'optique, d'acoustique, du toucher) n'est pas une erreur inhérente à la chose, c'est une erreur interne au sujet, à son évaluation routinière des choses externes³²⁹.

- La mémoire : se définit aussi par l'opposition entre « imagination reproductrice » et

326 V. la première partie du dernier chapitre.

327 « Conflit des choses et du moi, l'affectivité », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 71.

328 *Ibid.*

329 Cf. « La conscience des choses, perception », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 2.

« imagination créatrice »³³⁰. La première indique le moment initial de la mémoire (évoquant, association, rappel) ; la deuxième n'est que le mouvement de rupture avec le passé ramené par la première. Effectivement l'imagination est à la fois et « indivisiblement reproduction et transformation »³³¹. Même l'invention (qui est à son tour production, à travers la pratique, du neuf) entraîne avec elle des éléments archaïques, c'est-à-dire une sorte d'imitation de ce qui est passé : « L'homme reproduit mal l'antique et imagine encore plus mal le neuf. Dans toute reproduction il y a de la fiction, même et surtout dans la mémoire »³³².

- L'attention : ce qui rend attentif à quelque chose se produit lors de l'échec d'une de nos prévisions. Un homme qui soudain trébuche dans la rue attire notre attention car nous ne nous attendions pas à ce qu'il tombe. L'attention a lieu lorsque les résultats effectifs de ce qui se produit en dehors de nous ne coïncident pas avec les instruments de prévision fournis par la routine, l'habitude. Ce sont l'échec, l'embarras, la déception qui font émerger l'attention³³³.

- La croyance et le savoir : « La croyance est l'affirmation pré-critique. Croire, c'est affirmer le réel immédiatement sans précaution »³³⁴. Mais il ne faut pas s'interroger sur la façon dont les hommes commencent à croire, en réalité les hommes cessent de croire. Ce qui précède l'expérience, et toute expérience est traversée par les erreurs et les contradictions, est justement cette phase de la croyance, quand on n'a aucune raison de douter de ce qu'on affirme. La religion, essentiellement dogmatique, peut sans aucun doute représenter à plein titre la croyance. La science, qui lui opposée, représente par contre l'éloignement progressif de cette première phase ; la science est l'affirmation de la méfiance par opposition à la confiance, à savoir la croyance³³⁵.

- L'erreur : « Ce qui fait l'erreur de l'ignorant *c'est qu'il croit savoir*, donc qu'il affirme, qu'il a quelque idée du vrai, mais qu'il méconnaît les conditions de l'assertion vraie »³³⁶. La condition nécessaire à l'erreur c'est donc la liberté

330 « La conscience de soi, mémoire », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 6.

331 *Ibid.*

332 Cf. *ibid.*

333 Cf. « Eclaircissement des choses et de soi, l'attention », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 11.

334 « Les fictions : rêve et réalité, croyance et savoir, l'erreur », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 10.

335 Cf. *ibid.*

336 *Idem*, f. 6. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

intrinsèque à l'être humain : « Nous croyons le réel fait pour nous plaire et nous l'interprétons à notre gré, avant que les échecs, les accidents, les souffrances nous fassent réfléchir sur la disjonction entre la nature et les vocations du sujet et ne nous engagent à analyser l'objet par lui-même »³³⁷, c'est-à-dire selon la vérité de l'objet lui-même, et non pas d'après les suppositions (souvent fallacieuses) du sujet. C'est pour cela que la source positive de l'erreur réside dans la liberté et que « la *fiction* a sa source positive dans notre *puissance* »³³⁸. Et c'est aussi pour cela que l'esprit est libre : parce qu'on a la possibilité de tenir pour vrai ce que de fait on ne devrait pas tenir pour vrai³³⁹.

- L'action et la liberté : Action et liberté naissent en opposition à la nécessité, c'est-à-dire au constat que tout ce qui est ne peut pas ne pas être (ce qui existe, est une donnée certaine et il faudrait s'appuyer uniquement sur cela pour expliquer le réel). En fait, la nécessité s'oppose 1) à la volonté, libre capacité de choisir, préférer ou faire ce qui, à l'état actuel, n'est pas ; 2) au jugement de valeur morale, qui au fond n'est autre que la responsabilité. « La responsabilité, c'est-à-dire la conscience que nous avons de l'impossibilité à réaliser, sans notre effort et sans quelque risque, les fins qui nous importent, suppose évidemment que notre personne morale n'est pas, qu'elle est à faire »³⁴⁰. Partant, même la moralité implique la liberté ; 3) à l'originalité esthétique, à savoir l'invention technique :

Encore que les éléments aient pu être empruntés au passé, à ce qui est, il reste que toute originalité, toute invention suppose un effort de libération, à l'égard d'un mode ou d'un procédé. Par définition cette liberté n'est pas objet de la connaissance. Connaître c'est déterminer, limiter, affirmer la dépendance d'un être à l'égard de ses conditions. La liberté c'est au contraire, par rapport à tout ce qui est connaissable une négation ; on ne peut pas connaître un acte³⁴¹.

La conscience de soi est donc loin d'être infallible. À ce sujet Canguilhem cite Spinoza : « l'homme ivre est persuadé qu'il prononce en pleine liberté d'esprit ces

337 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

338 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

339 Cf. *ibid.*

340 « Les fictions : rêve et réalité, croyance et savoir, l'erreur », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 12.

341 *Ibid.*

mêmes paroles qu'il voudrait retirer ensuite quand il est redevenu lui-même »³⁴². L'action, écrit ainsi Canguilhem³⁴³, marque le passage de l'automatisme à l'initiative, la reprise du déterminisme par la liberté.

- Le moi et la personnalité : le moi est une *activité*. Dans la philosophie de Descartes, le *je pense* s'accorde, coïncide avec le *je suis* (le fameux *cogito ergo sum* cartésien). Le *je pense* n'est qu'une activité et le *je suis* une existence. Cette activité est même le lieu du doute (le doute cartésien) : « opposition d'une insuffisance présente et d'une perfection idéale. Le moi fini, limité, individuel suppose sa relation à un moi infini, absolu. Ainsi le moi est une activité présumant sa perfection »³⁴⁴. Opération à poursuivre et jamais accomplie ou définie, le moi n'est certes pas un objet à connaître (parce que pour connaître une chose il est nécessaire qu'elle soit achevée et qu'elle ne soit plus susceptible de changer)³⁴⁵.

2.1.3. Les cours sur la technique : Valenciennes et Toulouse (1934-1941)

Un autre sujet récurrent dans les cours de la période 1929-1941 est celui de la technique. Contrairement au terme *psychologie*, il n'y a qu'une seule occurrence du mot *technique* dans les titres principaux de ces manuscrits : le titre d'un manuscrit rédigé à Toulouse entre 1937 et 1941 est justement *Science et technique*.

Nous avons vu pourtant que les références au terme et au concept de *technique* ne manquent pas, même dans les cours précédant les années de Toulouse 1937-41, puisqu'on le trouve déjà à partir du manuel de 1929 *Philosophie (éléments de doctrine)*. Dans celui-ci on commence d'ailleurs à donner une première ébauche du concept de technique, opération pratique de construction d'un instrument tendant à s'affranchir de la fixité de la règle ou plan préventif. D'où la catégoricité de quelques observations (qui, à première vue seulement, pourraient sembler ambiguës) qu'on a explicitement mentionnées auparavant. Par exemple : « A poser que la création est la

342 Cf. *idem*, ff. 12-13. Le texte cité par Canguilhem est tiré de l'*Ethique* (partie III, proposition II) de Spinoza (1677, trad. fr. 1961, p. 79).

343 Cf. « La construction de soi : action et liberté, moi et personnalité, caractère, conscience et inconscience », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 2.

344 *Idem*, f. 24.

345 *Ibid.*

réalisation de quelque plan préalablement fixé, on fait de la création une opération définitive dont la technique est imposée au même titre que sa fin »³⁴⁶.

Du reste, une véritable définition du concept de technique, assez détaillée bien que générale, prend corps durant les cours de psychologie donnés à Valenciennes (1934-35) lorsque Canguilhem décrit dans les grandes lignes les caractéristiques et le fonctionnement de la pensée philosophique, nous pouvons même dire de la pensée en général. Cette dernière, tout comme dans la symbiose entre le *je suis* et le *je pense* cartésien à propos du *moi*, trouve sa raison d'être dans l'interaction, cette fois-ci conflictuelle, entre pensée scientifique et pensée technique. Il s'agit là, en fait, d'un jeu de contrastes plus que de symbiose ou d'alchimie :

La pensée scientifique est recherche de *lois* c'est-à-dire d'affirmations constantes concernant la nature vraie ou objective de ce qu'on nomme communément les choses.

La pensée technique est recherche de *procédés* c'est-à-dire de relations d'adaptation ou de convenance entre des moyens et des fins. Une fin est l'objet d'un désir, le résultat anticipé d'une instruction. Un moyen est un objet utilisé c'est-à-dire subordonné à l'anticipation d'une fin (nous disons aussi les beaux-arts comme la perfection de l'activité technique d'autant mieux révélatrice de sa vocation qu'elle est apparemment désintéressée ou indifférente à l'utilité).

Autrement dit, la pensée scientifique est la recherche d'un savoir et postule comme garantie de sa valeur une vérité possible.

La pensée technique est la recherche d'un savoir faire et postule comme garantie de sa valeur une puissance souhaitée.

Savoir et pouvoir sont deux vocations inverses. La première suppose la compréhension de *faits* ou de *données*, l'autre suppose le développement d'*opérations* ou d'*actes*. Savoir s'apparente à se soumettre, pouvoir s'apparente à créer.

Ces deux vocations ne sont pas nécessairement harmonisées puisque l'une tend à *subir ce qui est* lorsque l'autre tend à *produire ce qui n'est pas*³⁴⁷.

Comme on peut le lire, la pensée scientifique est, comme dans l'analyse du moi à laquelle nous avons précédemment fait allusion, la conscience de ce qui est nécessité, c'est l'acceptation passive de la donnée en tant que telle et sa conséquente analyse et classification ; alors que la pensée technique vise en revanche à la réalisation d'un but, à savoir de quelque chose qui n'est pas mais qui pourrait être. La

346 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 264/280.

347 « Introduction », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 2. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

technique n'est pas un acte de soumission à l'existant mais bien de création d'un possible.

Néanmoins, la *pensée* technique n'est pas encore action : elle prélude à l'action pratique par des intérêts. La pensée technique fait un avec les buts, les désirs du sujet qui demandent une mise en pratique (« La pensée technique est recherche de *procédés* »).

De plus,

Il y a donc un problème posé par ceci que l'esprit humain est le sujet de deux vocations ou aspirations inverses, négatrices l'une de l'autre et donc se combattant inévitablement. [...] D'une façon plus générale remarquons que les hommes reconnaissent concrètement l'existence de ce problème lorsque dans leurs souffrances ou leurs échecs ils regrettent *tantôt de n'avoir pas su* certaines choses lorsqu'ils tentaient certains actes, *tantôt de n'avoir pas tenté* certains actes quand ils savaient certaines choses. Ce qu'ils cherchent tous plus ou moins c'est un accord heureux entre leur *volonté de puissance* et leur *capacité de savoir*³⁴⁸.

Le rappel à Nietzsche, par l'expression « volonté de puissance », est évident. A ce sujet, il est écrit dans *La généalogie de la morale* : « Mais par là on méconnaît l'essence de la vie, la *volonté de Puissance* ; on ferme les yeux sur la prééminence fondamentale des forces d'un ordre spontané, agressif, conquérant, usurpant, et qui donne sans cesse des nouvelles exégèses et des nouvelles directions [...] »³⁴⁹. Ainsi, comme cela apparaît clairement dans la juxtaposition des deux expressions, la « volonté de puissance » est une autre façon de parler de la « pensée technique », alors que la « capacité de savoir » renvoie à la « pensée scientifique », avec d'autres termes mais une signification en substance inchangée.

En effet l'homme, poursuit Canguilhem dans le texte³⁵⁰, s'il connaissait toute chose dès le début, aurait été exempté du trouble ou du doute, qui pourtant ne font que le hanter pendant toute sa vie. Il est nécessaire de concevoir la philosophie non en tant qu'élimination radicale du doute par l'accord entre « habileté et science »³⁵¹, mais en tant qu'amour de la sagesse, c'est-à-dire en tant que présomption (la

348 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

349 Nietzsche, 1887, trad. fr. 1929, §12, p.126.

350 Cf. *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, ff. 2-3.

351 *Idem*, f. 2.

présomption de l'action accomplie par le désir de transformer le réel et par une connaissance tout à fait partielle et naïve) : philosophie comme présomption, loin d'être une possession.

Dans le manuscrit « Science et technique »³⁵², faisant partie des cours de Toulouse tenus entre 1937 et 1941, l'auteur s'arrête tout d'abord sur le conflit entre pensée scientifique et pensée technique. Mais, cette fois-ci, il met l'accent sur la science et la technique *tout court* :

La science est à la fois un *recueil de solutions* et une *méthode de solutions*. L'occasion de son exercice c'est la nature considérée comme *le tout des énigmes données* dans l'expérience de la perception. Le moteur secret de cet exercice c'est *l'idéal d'une vérité possible* ou d'une intelligence effective des problèmes proposés. [...]

La technique est un *code de procédés*, de *dispositifs* ou de *règles* subordonnant un résultat à l'emploi de certains moyens. Le technicien adapte des moyens à des fins. [...]

Le travail ou la technique est le moyen dont l'homme utilise la nature c'est-à-dire la plie à ses fins, cessant de la subir comme contrainte et comme obstacle. L'artifice c'est l'addition de l'homme à la nature, c'est-à-dire la transformation de la nature par l'homme (sans qu'on puisse précisément savoir où commence l'humain et où finit le naturel)³⁵³.

On lit un peu plus loin³⁵⁴ que la science essaye de dire ce qui est, alors que la technique essaye de faire ce qui n'est pas. Parallèlement, la science parle de l'homme comme s'il était un objet quelconque de la nature, alors que la technique fait de la nature un objet qui a sa propre valeur dans l'homme lui-même. Les insuccès de la technique conduisent les hommes à devenir théoriciens. Mais ce dernier constat revient à dire que ce n'est pas la pensée technique qui prolonge la pensée scientifique, mais que la pensée scientifique est la résultante de la pensée technique, « en fait la pensée technique a toujours précédé la pensée théorique »³⁵⁵. Science en tant que produit, non pas processus fabricant, ce qui est plutôt l'apanage de la technique.

352 Contenu à son tour dans le dossier intitulé *Cours, notes, textes sur les sciences* (cote 10.4.1). Sa version dactylographiée et légèrement modifiée se trouve dans le dossier *Toulouse* (cote 10.4.2).

353 « Science et technique », in *Cours, notes, textes sur les sciences*, Toulouse 1937-1941, f. 1. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

354 Cf. *idem*, ff. 1-2.

355 *Idem*, f. 2.

2.1.4. Les cours de "politique" à Albi (1930-31) et Toulouse (1937-41)

Nous entendons ici par *politique* tout ce qui a communément affaire au social et à la conception du social en philosophie.

Plusieurs manuscrits sont centrés sur des problématiques concernant la liberté de l'un par rapport à l'autre, sur le suicide ou sur la timidité. Voici les titres les plus significatifs :

- *Cours de philosophie politique*, 19 ff. (Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure)
- *Philosophie de la guerre et de la paix*, 18 ff. (Albi, 1930-1931)
- *Le sentiment social*, 6 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *Le problème du suicide*, 3 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *Expérience de la liberté*, 3 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *Philosophie de l'histoire*, 9 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *La sociologie*, 2 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *De quoi est faite la timidité ?*, 3 ff. (Toulouse, 1937-1941)
- *Espoir et espérance*, 3 ff. (Toulouse, 1937-1941)

Nous avons déjà observé à plusieurs reprises dans le premier chapitre que la conception canguilhemienne de normativité telle qu'elle se présente dans la thèse de 1943 procède, entre autres choses, du scénario historique et social contemporain à l'auteur. Nous nous référons particulièrement aux décennies 1930 et 1940, lorsque les idéologies fascistes et nazies menacent d'imposer aux peuples une conception de l'homme prétendant réduire ce dernier à un système dépourvu de la créativité qui devrait lui appartenir naturellement. Créativité, soit faculté ou disposition dépassant, par la pratique, la norme devenue obsolète face à un contexte renouvelé. La morale fasciste conçoit en somme l'être humain comme un simple assemblage d'automatismes soumis à la loi immuable, éternellement vraie, de l'État.

Ce qui ressort de ces cours sur la société peut être résumé dans le fait que, en effet, l'individu tend à s'affranchir petit à petit des "automatismes", c'est-à-dire des

habitudes, des usages et des comportements consolidés et répandus dont il hérite dans une communauté donnée. En définitive, la liberté individuelle s'acquiert par le fait que tout sujet arrive à se débarrasser – ou du moins il essaye de le faire, cette tentative ne garantissant pas une réussite effective – des contraintes (automatismes) de la culture ou société dont il est membre. Ces contraintes sont assimilées non pas à travers un processus coercitif d'imposition, mais tout simplement par l'éducation ou par l'imitation des autres.

Rapportons le schéma qui apparaît dans les manuscrits sur la psychologie :

I. Les composantes de l'automatisme.

a. Le milieu naturel : le système des influences physico-chimiques (climatériques, géographiques etc...)

b. L'évolution biologique – le système des influences héréditaires

a hérédité instinctive

b hérédité sociale

c hérédité caractérologique

c. Le milieu social – le système des influences traditionnelles

a coutumes et contraintes

b imitations et ambiance

c éducation et instruction

d. Les vieillissements individuels – les systèmes des acquisitions propres

a les réflexes conditionnés

b les habitudes

II. Les étapes de la libération

L'effort

La volonté

La personnalité

L'originalité³⁵⁶

Canguilhem parle donc sans ambiguïté d'« étapes de la libération ». Libération qui s'accomplit par l'exercice de l'effort et de la volonté, instruments de la personnalité qui conduisent à leur tour à l'originalité, celle-ci marquant la rupture à l'égard des automatismes typiques du milieu social : coutumes, éducation, instruction

356 « La construction de soi : action et liberté, moi et personnalité, caractère, conscience et inconscience », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 3.

et, de manière générale, les habitudes assumées par imitation.

Mais, comme nous le disions, ce processus de libération n'est absolument pas évident. L'affranchissement du domaine d'origine des lieux communs n'est pas garanti. Dans le manuel de 1929-1932 on affirme déjà qu'« il est nécessaire que toute pensée commence aux lieux communs, c'est un fait que beaucoup d'hommes y restent. Le malheur est que ce soit si souvent à cause de leur éducation, même scolaire, plutôt que malgré elle »³⁵⁷. On voit bien que, comme le laisse entendre l'auteur, l'éducation n'est pas le point d'arrivée du processus de formation individuelle dans la société, mais bien le point de départ. L'éducation est, en d'autres termes, le royaume des préjugés à démentir par le développement (possible mais non certain) de la personnalité, expression de l'originalité de tout individu.

De là, les phénomènes de nature sociale tels que la timidité ou le suicide tiennent d'un manque de créativité dans l'approche du sujet au groupe. La timidité, nous explique Canguilhem³⁵⁸, implique la paralysie par le souci de n'être pas sincère. Mais le timide ne tient pas compte du fait qu'exprimer c'est créer, c'est inventer et pas seulement re-produire fidèlement ce qui est intérieurement ressenti : « l'expression ne consiste pas à rendre public le sent[iment]. Elle consiste à inventer des valeurs »³⁵⁹. Quant au suicide, il est généralement et à tort considéré comme un acte individualiste de lâcheté, d'offense à Dieu, de désertion du devoir social. Mais « supposons la persécution de minorités raciales ou politiques devenue la *règle* sur toute la terre [...], demandons nous si nous pourrions encore prétendre à juger la résolution de ceux qui préféreraient devoir la mort à leur courage plutôt qu'à la férocité d'autrui »³⁶⁰. Faire cette observation n'équivaut pas à conseiller ou déconseiller le suicide, mais juste à fournir des principes de jugements différents à l'égard du problème du suicide³⁶¹.

Le propre des dynamiques de la vie sociale ce sont par ailleurs les *crises*, non les états d'équilibre : c'est l'idée qui ressort de *La sociologie*, manuscrit rédigé durant les années d'enseignement à Toulouse. Dans ce cours, le concept de sociologie est

357 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 145/157.

358 Cf. *De quoi est faite la timidité ?*, Toulouse 1937-1941, f. 3.

359 *Ibid.*

360 *Le problème du suicide, 1939*, Toulouse 1937-1941, f. 3. Les italiques sont nôtres.

361 Cf. *ibid.*

principalement défini à travers l'opposition entre sociologie marxiste et sociologie positiviste. L'auteur écrit³⁶² que, tandis que chez Comte la sociologie s'appuie sur la mécanique avec la conséquence que la dynamique dépende de la statistique et que le concept de corps social s'emprunte tel quel au champ de la biologie, chez Marx³⁶³

il en va de même, mais ici le fond de l'humanité étant activité c'est une *action* ou une *réaction* qui doivent servir de concept mécanique fondamental. La dynamique prend le pas sur la statistique. *Nous ne pouvons mesurer des forces que par les mouvements qu'ils impriment.* De même nous ne pouvons mesurer des forces sociales que par les mouvements qu'ils traduisent. Ces mouvements ce sont des ruptures d'équilibre. D'où l'importance énorme dans la sociologie marxiste des phénomènes de *crise*. Le statut social c'est une opposition de forces. L'équilibre marque provisoirement le caractère dynamique de la vie sociale, mais les *crises* le révèlent³⁶⁴.

Ici, continue Canguilhem³⁶⁵, lorsqu'on parle de crise on se réfère aux crises économiques et politiques, et les forces antagonistes sont les classes sociales. Du reste, comprendre la société comme un milieu économique, telle qu'elle est considérée par Marx, cela veut dire que l'homme, avant d'être un être pensant, doit être saisi en tant que vivant (on sait que Marx procède du constat que les objets qui habitent l'environnement social du vivant sont le résultat d'une certaine activité économique : le café, qui fait partie du régime alimentaire quotidien d'un certain nombre de citoyens européens, est un produit importé par d'autres continents, par exemple).

362 Cf. *La sociologie*, Toulouse 1937-1940, f. 2. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

363 Canguilhem n'était ni marxiste ni un spécialiste de la pensée de Karl Marx. Cependant, il consacra à ce dernier et au marxisme des réflexions générales qu'il publia dans quelques articles, tel que celui paru en 1935, « Chronique marxiste. - Actualité du marxisme », où il entend pratiquer un « *exercice* de la méthode marxiste ». En effet, « la pensée de Karl Marx, considéré comme philosophe et non plus seulement comme économiste ou théoricien politique, est [...] en France l'objet d'un intérêt légitime et méthodique (cf. « Chronique marxiste. - Actualité du marxisme », in *Feuilles libres de la Quinzaine*, n. 2, 25 octobre 1935, repris dans *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 480-482). Comme nous le verrons par la suite, Canguilhem cite Marx même dans quelques manuscrits successifs aux années 30 (v. par exemple § 3.4.4, notamment l'exemple de l'abeille et de l'architecte).

Au sujet de la philosophie de Marx, cf. aussi l'article « Humanités et marxisme. Proletariat, marxisme et culture » (in *Libres Propos*, janvier 1931, pp. 40-43, repris dans *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 332-335), ou l'article « *La philosophie du Marxisme et l'enseignement officiel*, par René Maublanc » (in *Feuilles libres de la quinzaine*, n. 5, 10 décembre 1935, p. 75, repris dans *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 482-484).

364 *Ibid.*

365 Cf. *ibid.*

De telles considérations démontrent alors que l'analyse sociologique ne peut pas s'appuyer sur la statistique, c'est-à-dire sur la classification des normes dans une collectivité, mais sur l'*infraction* de la norme, soit la crise de la norme. On parle de crise quand la norme ne fonctionne plus comme auparavant, quand les effets qu'elle produit cessent d'être positifs, en raison de contextes économiques et politiques nouveaux, inédits.

Observons pour finir que, sur le versant médical, l'étude des variables de l'organisme humain fondée sur la statistique est sujette à de nombreuses critiques dans l'*Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Cette constatation est encore plus significative si on considère que cette idée de l'infraction de la norme comme préambule indispensable au passage à l'acte, à l'action, est présente dans les manuscrits qui marquent le commencement de la période d'enseignement de Canguilhem dans les universités ainsi qu'un discours approfondi sur la science médicale et sur la biologie³⁶⁶.

Sans rien enlever à la spécificité des différents arguments traités, en résumant ces années d'enseignement dans les lycées, nous nous sentons en droit d'affirmer que le concept d'action constitue le fil rouge qui relie la quasi-totalité des manuscrits concernant cette période qui va de 1929 à 1941 : action en tant que *psychologie*, en tant que *technique*, en tant que *politique*. Le fond des manuscrits en question présente un mélange de ces trois thèmes, qui se croisent au lieu de constituer chacun un argument bien délimité et séparé par rapport aux autres. L'action comme surpassement de la norme théorique par la pratique, c'est-à-dire comme non-coïncidence avec le plan initial, est déjà abordée dans le manuel de 1929-32, *Philosophie (éléments de doctrine)*. En deux mots, le concept fondamental qui la sous-tend peut être ainsi exprimé : ce n'est pas la pensée qui commande l'action, c'est le résultat nouveau et sans précédent de celle-ci qui permet, au fur et à mesure, la transformation progressive de la première. Pas de stricte continuité entre pensée et action. Entre les deux s'instaure un espace vide (de toute évidence dominé par l'absence de règles). C'est pour cette raison que, dans le manuel de 1929-32 et dans le

366 V. § 2.2.

manuscrit *Psychologie* (Valenciennes, 1934-35), la pensée est comprise comme *volonté* ou *jugement de valeur* (notamment dans le premier) et comme *pensée technique* (notamment dans le second). La pensée, loin d'être une connaissance, autrement dit un ensemble de règles supposant « la compréhension de *fait* ou de *données* », est dépositaire de cet espace vide qui « suppose le développement d'*opérations* ou d'*actes* »³⁶⁷.

En revanche, rappelons que dans les écrits publiés l'action ainsi conçue fait son apparition, à travers le thème spécifique de la technique, seulement en 1937 et en 1938, lors de la publication de « Descartes et la technique » et d'« Activité technique et création ». En ce qui concerne la psychologie, à savoir l'étude des éléments invariables et communs à la pensée de tout sujet, il s'est agi de constater comment l'analyse de ces éléments a conduit à l'esquisse de la personnalité et du moi, activités en évolution continue et toujours inachevée (du fait que la pensée individuelle se laisse changer sans cesse par la pratique). Quant à ce que nous avons appelé *politique*, soit le problème du rapport qui lie individu et société, on a vu que l'individu appartenant à une certaine société a tendance à s'affranchir des "normes" (coutumes, habitudes, préjugés, voire routines, identifiés dans les manuscrits par le terme *automatismes*) apprises par imitation ou éducation : c'est le développement de la personnalité, développement qui n'est ni garanti ni linéaire, ni du reste jamais définitivement accompli.

Par ailleurs, dans un manuscrit des années de Toulouse qui analyse la signification du terme *philosophie* et ses conséquences, il est écrit que

La PHILOSOPHIE, c'est l'amour de la sagesse. Comme tout amour, la PHILOSOPHIE suppose le désir d'une possession possible, non actuelle.

L'état intellectuel dont la Philosophie est le désir, la recherche, donc la privation momentanée, c'est la Sagesse.

Sagesse, ce n'est pas science, car science, c'est possession contemplative (donc théorique) de la vérité concernant tout objet d'expérience possible, par exclusion de toute erreur, illusion, méprise, ou ignorance ; alors que Sagesse, c'est usage de principes fermes, d'appréciations, de jugements de valeur, rendant possible un accord sans douleur entre la réalité des choses et les exigences propres à l'esprit.

La Sagesse est donc sans ambiguïté, attitude pratique, c'est à dire relative à

367 « Introduction », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 2. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans les manuscrit.

l'Action.

Que faut-il entendre par Action ?

Non pas assurément quelque mouvement que ce soit, quelque réaction habituelle ou routinière que ce soit. L'Action au sens fort, c'est la conduite de la vie, l'effort pour ordonner, en rapport avec un idéal, l'expérience humaine et par là même lui donner un sens. L'Action dont la Philosophie paraît être la condition nécessaire comporte, de ce fait un ou plusieurs jugements de valeur systématisés qui, seuls, distinguent l'Action philosophique des Actes usuels ou routiniers³⁶⁸.

Cela dit, en dépit de la forte présence de l'idée d'une discontinuité effective entre la pensée et l'action, il faut signaler des contradictions. En effet, il est parfois possible de relever des propos tendant à montrer que c'est la pensée qui commande l'acte. Pour en donner un exemple: « Le travail c'est essentiellement l'entendement à l'œuvre [...]. Le travail c'est la ruse de la raison à quoi l'entendement sert de moyen »³⁶⁹. De telles contradictions, contenues la plupart du temps dans des énoncés semblables à ceux qui précèdent, paraissent s'évanouir avec les manuscrits de 1937-1941, à savoir lorsque l'auteur prend soin d'analyser toujours plus en détail le problème de la technique, sans toutefois se passer de souligner l'importance décisive du rôle du jugement et de la volonté, dans la mesure où la technique c'est avant tout la satisfaction de désirs.

De notre point de vue, ces contradictions ne sont que des contradictions caractérisant la philosophie d'Alain. Canguilhem, dans un premier temps, en hérite inconsciemment et, dans un deuxième temps, à partir de ses études sur la technique (commençant en 1934, ce dont témoignent les cours tenus à Valenciennes), les souligne et leur donne une solution personnelle, en affirmant la discontinuité totale entre l'entendement, c'est-à-dire la connaissance, et l'acte pratique. C'est d'ailleurs Canguilhem lui-même, comme nous le verrons par la suite dans un manuscrit des

368 Dans *Objet et nature de la philosophie*, f. 1. Ce manuscrit fait partie d'un dossier contenant des manuscrits non datés (cote G.C. 9.2.), mais remontant probablement à la période toulousaine (les dates et le lieu n'ont pas été indiqués sur la couverture qui garde les feuilles : cependant, à l'intérieur des feuilles elles-mêmes, sur les pages, il est possible de remarquer des indications concernant justement l'année et le lieu du cours : il est plusieurs fois clairement marqué « Toulouse »).

369 *La création continuée, 1931-32*, in *Strasbourg à Strasbourg, 1945-48*, f. 17. Il s'agit d'une série de feuillets remontant au début des années 30. Ces feuillets ont été successivement insérés par l'auteur dans un dossier plus récent, celui contenant les manuscrits de la période de Strasbourg, datés de 1945 jusqu'à 1948.

années 40 intitulé *Le problème de la création*³⁷⁰, qui remarque des contradictions dans la pensée du maître, ces contradictions consistant dans le fait que, selon notre auteur, Alain n'a pas pris correctement en compte les postulats de l'activité technique.

2.2. L'enseignement dans les universités. La période "médicale"

C'est en 1936 que Georges Canguilhem entame des études doctorales en médecine³⁷¹. Son mémoire, *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, est publié en 1943, soit deux ans après le début de sa carrière d'enseignement dans diverses universités françaises. De 1941 à 1955, Canguilhem donne donc des cours de philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg à Clermont-Ferrand³⁷² dans un premier temps (1941-1945) puis à Strasbourg (1945-1948).

La thèse avancée dans la première partie de ce chapitre indique la présence d'une théorie de l'action déjà dans les premières années d'enseignement de Canguilhem, c'est-à-dire à partir de 1929.

Or, dans la deuxième partie de ce chapitre, nous essayerons de démontrer que les théories à caractère, justement, bio-médicales prenant corps à partir des manuscrits de la période dite "médicale", qui commence en 1943 et se poursuit jusqu'en 1955, ne sont qu'une continuation, ainsi qu'une justification (bien argumentée et appuyée sur les résultats de toute une série d'études) de la même théorie de l'action, mais cette fois-ci sur une base médicale et biologique.

2.2.1. Les cours de biologie

Il est intéressant de remarquer, par un examen initial des manuscrits, que les cours dédiés au thème de la biologie et de la médecine durant la période 1941-1955

370 V. le dernier paragraphe de ce chapitre.

371 Cf. Limoges, 1994, p. 441.

372 Les cours se sont tenus à Clermont-Ferrand en raison de la guerre.

vont de pair et sont parfois entrelacés avec des cours traitant le thème de la norme. Voici quelques exemples relatifs aux manuscrits de Strasbourg à Clermont-Ferrand de 1942-1943 :

1 - *La biologie*, 53 ff.

- « Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie »
- « De l'histoire naturelle à la biologie »
- « L'expérimentation en biologie »
- « Les mathématiques en biologie »
- « Le problème de l'évolution »

2 - *Les normes et le normal*, 138 ff.

- « Notes préliminaires »
- « De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction »
- « Propositions normatives et jugements de valeur »
- « Les disciplines normatives »
- « Logique et science »
- « Logique et psychologie »
- « Du caractère normatif de la pensée philosophique »
- « Le normal et la moyenne »
- « La maladie : identité du normal et du pathologique » : chez A. Comte, Cl. Bernard, R. Leriche
- « De la monstruosité »
- « Le normal et le problème des mentalités »
- « Normalité et normativité »
- « Esquisse d'une théorie des valeurs comme fondement d'une théorie des normes »
- « La valeur et la polarité du jugement »

Si on exclut une troisième partie intitulée *Sujets divers* portant sur l'idée d'intuition, de vérité, d'art, etc., les leçons données à Clermont-Ferrand en 1942-1943 ont donc comme argument principal la biologie et le thème de la norme. Partons des cours de biologie, notamment de ce qui est indiqué sur le premier feuillet au premier paragraphe, « Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie » :

Or la connaissance de la vie a trouvé en elle-même son obstacle primordial et essentiel du fait qu'elle est, en l'homme et par l'homme, une entreprise du vivant [...].

Vivre c'est *valoriser*, c'est-à-dire choisir, préférer et exclure. Le besoin et la défense [...] sont des jugements de valeurs. L'aliment et l'excrément sont des valeurs. La vie est hiérarchique et institue des hiérarchies relatives à des choix spécifiques (ce qui est excrément pour une espèce est aliment pour l'autre). Connaître c'est dévaloriser, ramener toutes les expériences à un même plan qui est celui de la *mesure*, opération essentiellement relative – mais en tout autre sens où une hiérarchie est relative – où tout objet eut *indifféremment* servir de référence à tout autre. Toute connaissance suppose *indifférence* des objets aux yeux du sujet, c'est cela qu'on appelle objectivité³⁷³.

Par conséquent, continue l'auteur³⁷⁴, un cours sur la méthodologie des sciences ne peut que commencer par un inventaire des obstacles internes à la science (ce qui constitue un passage important).

C'est peut-être à partir de là que Canguilhem commence à considérer l'histoire des sciences comme une histoire d'erreurs et d'obstacles (ce qu'il fera réellement à partir du début de sa carrière d'enseignant à la Sorbonne en 1955). L'erreur, selon Canguilhem, peut être à la fois ce qui ressort d'une action pratique non-réussie, à savoir la conscience de la non-coïncidence entre l'intention initiale de l'action et son résultat concret, et ce qui rend difficile une connaissance scientifique du monde : en effet, l'erreur représente déjà en elle-même un jugement de valeur, une catégorie établissant préalablement des niveaux hiérarchiques (ceci est *a priori* "mieux" que cela).

Or, si ce deuxième point apparaît clairement dans l'extrait que nous venons de rapporter (« or la connaissance de la vie a trouvé en elle-même son obstacle primordial et essentiel du fait qu'elle est, en l'homme et par l'homme, une entreprise du vivant », et « ce qui est excrément pour une espèce est aliment pour l'autre »), en ce qui concerne l'erreur en tant que conscience de l'échec pratique, nous voulons citer un passage tiré d'un manuscrit remontant aux années d'enseignement à Toulouse, *Connaissance, réalité, vérité* :

373 « Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie », in *La biologie*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 2. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

374 Cf. *idem*, f. 4.

Signification théorique de l'erreur.

[...]

Si l'erreur était ignorance passive, on n'en pourrait jamais sortir. On ne peut en effet sortir d'une erreur qu'à la condition d'agir à partir d'elle comme si elle était le vrai et de trouver dans la voie de l'action quelque échec au principe duquel est alors l'erreur. Puisque l'erreur est présomption de connaissance vraie et non absence de connaissance vraie, un jour vient enfin où elle se découvre. C'est donc un caractère essentiel à la conscience de l'erreur que cette erreur soit au passé. *L'erreur c'est le passé du jugement, c'est à dire ce qu'on ne peut plus désormais affirmer, soit dans la conscience individuelle, soit dans la conscience de l'espèce humaine, que comme un fait historique sans portée représentative*³⁷⁵.

Si nous rapprochons maintenant les deux derniers extraits, nous pouvons remarquer que la *connaissance* n'y est pas présentée comme un état théorique abstrait et suffisant en lui-même. Afin d'avoir de la connaissance il est nécessaire de supposer d'être dans le vrai, de croire que le résultat matériel de l'action qu'on s'appête à accomplir sera entièrement conforme à l'intention préliminaire, conforme du coup à la connaissance qu'on possédait avant le moment de l'acte pratique. C'est l'erreur, qui ressort imprévisiblement pendant l'acte, qui nous indique la fausseté (la non-vérité) de cette connaissance précédant l'action.

Par conséquent, l'hypothèse que nous voulons avancer est que la signification que Canguilhem attribue à la biologie³⁷⁶ le long des pages de ce cours est celle d'une science qui ne peut se passer de considérer l'homme en tant qu'être qui se forme à travers une activité pratique continuelle et sujette à l'erreur, c'est-à-dire à un écart durable par rapport à la *norme* (comprise comme connaissance) préventive. Un tel processus de formation ne concerne pas seulement le progrès de la connaissance dans l'individu, ce qui apparaît dans les manuscrits de la période précédente où les thèmes principaux étaient ceux de la technique, de la psychologie et de la société, mais aussi *le développement biologique de l'animal humain*.

Dans le paragraphe intitulé « De l'histoire naturelle à la biologie », la démarcation que Canguilhem trace entre les deux champs, histoire naturelle et

375 Dans *Connaissance, réalité, vérité*, f. 1. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

Connaissance, réalité, vérité fait partie d'un recueil de feuillets non datés (cote G.C. 9.2.). Toutefois il est probable qu'il remonte aux années d'enseignement au lycée de Toulouse (v. note 123).

376 Au sujet de la « philosophie biologique » de Canguilhem, cf. Jean Gayon, « Le concept d'individualité dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem », in *Lectures de Georges Canguilhem. Le Normal et le pathologique*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, pp. 19-47 (repris dans *L'Épistémologie française, 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, pp. 431-463).

biologie, est nette :

L'histoire naturelle considérait l'être vivant comme une forme typique, stable, fermée sur elle-même, en rapport avec le milieu dans lequel elle avait été placée, mais en rapport purement extérieurs à la structure et postérieurs à sa constitution. La biologie considère le vivant comme le produit d'une formation dont les conditions chronologiques d'avènement et les conditions topographiques d'environnement sont constitutives et génératrices. C'est une nouvelle conception

1° des rapports des vivants entre eux

2° des rapports des vivants et du milieu

qui est enfermé dans le terme de biologie. La biologie n'est plus seulement descriptive, elle tend à être explicative c'est-à-dire à énoncer des relations légales et des relations causales³⁷⁷.

Analysons ce dernier passage : si nous considérons l'animal humain, nous pouvons affirmer que la biologie, à la différence de l'histoire naturelle (qui débute, selon notre auteur³⁷⁸, avec Aristote, lequel était fort enclin à une simple description, classification et comparaison des être vivants), tient compte du rapport que l'être vivant établit avec un milieu et avec les autres membres de son espèce, c'est-à-dire avec un milieu social, soit une société. En bref, la biologie, à la différence de l'histoire naturelle, tient compte de la *technique* en tant qu'activité pratique de l'homme en relation avec un milieu. La *technique* est en ce cas ce qui définit les « rapports des vivants et du milieu » (rapport jamais stable et qui, partant, ne peut pas être sujet à cette simple opération de classification des données qui caractérisait l'histoire naturelle), et les « rapports des vivants entre eux ».

Néanmoins, dans la mesure où la technique et la société (qui sont, toutes deux et à leur manière, dépositaires du concept d'action compris comme dépassement pratique d'une norme préliminaire) constituent deux noyaux théoriques principaux des manuscrits de la période lycéenne, nous pourrions aller jusqu'à dire que la biologie, argument abordé par Canguilhem à partir de 1941-1942, n'est qu'une justification, sur un terrain théorique différent, des concepts de technique et de

377 « De l'histoire naturelle à la biologie », in *La biologie*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 14. C'est Lamarck qui crée en 1802 le nom de *biologie*, écrit l'auteur un peu plus haut. Il pensait en fait que « la série animale et la série végétale doivent quelque part être en continuité. C'est donc dans la pensée d'un spécialiste renonçant à sa spécialité (botaniste devenu zoologiste) que naît l'idée d'une étude d'ensemble des vivants ».

378 Cf. *idem*, f. 9.

société.

Et ce n'est pas un hasard si la biologie, comme nous le disions, va de pair avec le thème de la norme dans l'enseignement dispensé par Canguilhem entre 1942 et 1943 à Strasbourg. Voilà ce qui est écrit par exemple dans le manuscrit *Les normes et le normal*, qui est immédiatement postérieur au manuscrit portant sur la biologie. Ici nous nous intéresserons particulièrement au paragraphe intitulé « Propositions normatives et jugements de valeur » :

Nous avons défini la *norme* comme la détermination du rapport entre une Existence et une Exigence. [...] Mais toute expérience humaine pouvant être mise en discours, une norme se traduit au fond par une proposition. Les normes ou règles ce sont des contenus d'affirmations possibles. Elles ne peuvent donc être que des abstractions, elles en ont l'utilité et l'insuffisance à la fois. [...] Parce que ce sont des abstractions les normes impriment à l'action une périodicité (régularité) elles déterminent ce qui doit être refait dans la même situation. Parce que ce sont des abstractions les normes sont tantôt *impersonnelles* comme les règles morales, tantôt *professionnelles* comme les règles techniques. [...]

Le devoir ou la loi morale [...] c'est bien un concept et par suite une détermination. Nous parlons des devoirs du père, du fils, du citoyen ou du devoir de justice, de véracité, de chasteté etc. Mais détermination est ici aussi négation et de ce fait il n'y a pas un devoir mais des devoirs, d'où la possibilité d'incompatibilités à un moment donné. Il est essentiel au concept de devoirs qu'il existe des conflits de devoirs. Citoyen on doit obéissance à l'Etat, père on proteste contre les empiétements de l'Etat. Médecin on doit se taire, alors qu'en qualité d'ami on devrait prévenir. Un maître qui doit encourager et promettre a bien du mal à observer le devoir de sincérité.

La conscience morale doit donc éprouver à un moment quelconque l'insuffisance du devoir. L'action humaine, quoique s'entourant de prévision, implique l'imprévisibilité, parce que nous sommes contraints d'agir par nos embarras, c'est-à-dire nos expériences dramatiques de l'indétermination, - en fait toute prévision est rétrospection. Il suit que si nous identifions absolument la vie morale et le service du devoir toute action singulière dans une situation concrète va exiger la remise en question de la règle dans le sens d'un compromis. La rigidité des normes appelle une casuistique. Mais d'une part l'élasticité de la règle la dévalorise, d'autre part le besoin se faisant sentir d'une direction de conscience, d'un juge interprétant le législateur, on devra partager son crédit entre l'un et l'autre³⁷⁹.

« Les normes ou règles », comme on le lit, sont dépositaires de la « prévision ». Celle-ci implique une régularité, une sorte de répétition, « ce qui doit

379 « Propositions normatives et jugements de valeur », in *Les normes et le normal*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, ff. 14-15. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

être refait dans la même situation », et cela vaut pour la norme tant morale que technique. Mais dans le cas du devoir, qui renvoie constamment aux normes de type moral, il n'y a pas de prise en considération d'un aspect fondamental de l'action humaine, à savoir l'imprévisibilité, d'où les embarras qui caractérisent l'action elle-même. C'est là que la conscience morale ressort : elle sanctionne l'insuffisance de la norme face à l'originalité du contexte, de la « situation concrète ». La conscience morale juge si et dans quelle mesure il faut agir en conformité avec la norme ; elle arrive à en saisir l'« élasticité » échappant du même coup à sa rigidité.

Quoiqu'il ne soit pas nommé directement, on voit bien qu'ici on fait référence au concept de *normativité* tel qu'il est expliqué plusieurs fois dans *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, qui est contemporain à ce cours (1943) et qui traite les questions de la biologie et de la norme. En somme, durant cette période du début des années 1940, Canguilhem travaille avec assiduité sur le concept de norme, mais cela ne doit pas nous faire oublier que, bien que les occurrences du terme *norme* ne soient pas nombreuses dans les manuscrits rédigés entre 1929 et 1941, l'idée centrale (si relative à la technique, à la psychologie, ou au problème de la société soit-elle) des cours de lycée est toujours la même : que la règle peut être dépassée et rendue obsolète par l'acte pratique face à une situation concrète inédite ; qu'il est nécessaire que la règle change suite à certaines dynamiques imprévisibles liées à un contexte nouveau. C'est ni plus ni moins que le concept lui-même de *normativité*, catégorie que l'on retrouve, même si elle est traitée selon une perspective de type médico-biologique, dans l'essai de 1943.

Dans « De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction », nous trouvons de plus ce qui suit :

A bien regarder pourtant cette spontanéité originelle du normal n'est pas absolue. Dans le récit d'Ovide, la venue de l'âge d'or suppose la fin d'un état de chaos. [...]

Le chaos est irrégularité intégrale. L'âge d'or est régularité initiale. Cette régularité est aussi *médiocrité* (*aurea mediocritas* – Horace)

C'est pourquoi les satisfactions possibles dans l'âge d'or sont modestes, et elles sont modestes parce qu'elles ne sont pas une victoire remportée sur l'obstacle des interdictions. Où la règle est suivie sans conscience d'une infraction possible, ce qui est proprement l'état d'innocence, toute jouissance est simple. Et c'est pourquoi l'âge d'or est un état où il n'est pas possible de demeurer. [...]
Comment savoir hors l'expérience de l'erreur, du laid ou du crime que telle

règle tend à nous éviter l'expérience de l'erreur, de la laideur ou du crime ? *Ce n'est pas seulement l'exception, c'est l'infraction qui confirme la règle*, en lui donnant prétexte à sa fonction de règle. De même que la faute d'Adam met un terme à la vie paradisiaque, de même l'âge de fer vient après l'âge d'or³⁸⁰.

Le récit d'Ovide auquel Canguilhem fait référence n'est autre que *Les métamorphoses*. Il en cite d'ailleurs explicitement un extrait à la page 9 :

L'âge d'or naquit le premier, qui, sans répression, sans lois, pratiquait de lui-même la bonne foi et la vertu. On ignorait les châtiments et la crainte ; des écrits menaçants ne se lisaient point sur le bronze affiché en public ; la foule suppliante ne tremblait pas en présence de son juge³⁸¹.

L'âge d'or esquissé par Ovide se connote du coup, observe encore Canguilhem, de la *mediocritas* (*aurea mediocritas*³⁸²).

Il est intéressant de remarquer que l'auteur n'interprète pas le mot *mediocritas* dans le sens de "bon", mais bien selon son sens négatif, celui de *médiocrité* (alors que les traductions, disons, "non-négatives", très souvent utilisées par les philologues et les traducteurs, tendent à approcher plutôt le sens de "modération optimale"). Médiocrité parce-que dans un état de nature où il n'est pas possible de commettre une infraction à la règle (infraction de la norme) il ne peut pas y avoir par conséquent de « satisfaction » (tout est déjà réglé et établi par la norme, d'où la suspension de toute initiative du vivant). L'âge d'or ne serait finalement qu'un « état d'innocence » dans lequel il serait impossible de demeurer. Et de fait, l'état qui précède l'âge d'or est l'état du chaos. Cela implique que l'absence de la norme marque un moment chronologiquement antérieur à la norme elle-même ; l'action (qui est affranchie de la norme) se situe bien avant la théorie (qui est une sorte de bloc, de livre de normes, de règles), car il n'y a pas de théorie sans action. De là, « cette spontanéité originelle du

380 « De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction », in *Les normes et le normal*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 10. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

381 Ovide, *Les métamorphoses*, livre I, vers 89-93. Canguilhem ne rapporte pas la traduction française mais bien le texte original latin : « Aurea prima sata est aetas, quae vindice nullo, / sponte sua, sine lege fidem rectumque colebat. / Poena metusque aberant, nec verba minantia fixo / aere legebantur, nec supplex turba timebat / iudicis ora sui, sed erant sine vindice tuti » (Ovide, *Les métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Paris, Les belles lettres, 1961, p.10, vol. 1).

382 Horace, *Odes*, 2, 10, 5.

normal n'est pas absolue », si par normal on entend l'âge d'or, un présumé état de nature caractérisé par l'absence d'infractions, qui exclut toute erreur et qui interdit à l'action humaine de produire ses propres normes à partir d'une confrontation avec un contexte donné.

La lecture des manuscrits inédits portant sur le sujet de la biologie et sur le sujet des normes et du normal nous confirme la relation indissociable entre la biologie et l'action autonome productrice de normes (et non commandée ou régulée de façon chronologiquement antécédente par celles-ci), relation qui est établie dans la fameuse thèse de 1943, comme nous l'avons vu dans notre introduction. En revanche, insistons encore sur la continuité théorique qu'il y a entre les manuscrits de la période 1929-1941 et ces cours inédits de 1941, 1942 et 1943 : le concept de norme, qui sous les apparences du thème de l'action (et donc aussi de la technique, du social, etc.) traverse déjà toutes les pages des cours de lycée, constitue la clé d'analyse de la conception canguilhemienne de la biologie : l'évolution phénotypique de l'être vivant, spécialement de l'animal humain, est due aux rapports pratiques que ce dernier entretient avec son contexte social et environnemental. Le constant changement de la norme durant l'action concrète a des effets rétroactifs sur la structure physique même de l'homme. De là, on peut déduire que l'évolution des organismes est un véritable produit de leur action (produite dans un milieu déterminé).

2.2.2. L'action dans les cours de Clermont-Ferrand et de Strasbourg (1941-1948)

La variété des arguments traités par Canguilhem durant ses années d'enseignement à la Faculté de Strasbourg à Clermont-Ferrand (1941-1945) et à Strasbourg (1945- 1948) est frappante. Nous ne pouvons qu'indiquer la liste des titres principaux pour en donner une idée :

- Cours sur la finalité : La finalité biologique ; La finalité dans le système d'Aristote ; Le concept de finalité dans le cartésianisme : Descartes, Spinoza, Leibniz ; La

finalité selon Kant ; La vie et la finalité selon Bergson ; Organisme et totalité (32 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942)

- « La valeur, juin 1941 ». 17 f. ms.

- « Théorie de la connaissance » : « Science et réalité » ; « Perception et science » ; « Apparence et réalité » ; « Expérience de la liberté » ; « Expérience et empirisme » (27 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942)

- « Méthode » : « La méthode » ; « Les probabilités et l'induction » ; « Événement et probabilité » ; « Possibilité et probabilité » (80 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942)

- « Commentaire au troisième chapitre de *L'évolution créatrice* » (96 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942)

- « "Causalité et temps" chez Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, Malebranche, Newton, Kant, Bergson » ; « De l'irréversibilité physique » (117 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942)

- « Sujets divers » (57 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-1943)

- « Le mythe »

- « Le réalisme comme tendance permanente de la philosophie »

- « Entendement et raison »

- « L'idée de vérité »

- « Argument ontologique : Saint-Anselme »

- « Âme et conscience »

- « Fonction et valeur de l'art »

- « L'intuition »

- « L'erreur » (54 ff., Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945)

- « Logique » (47 ff.)

- « Sur l'histoire de la logique »

- « Logique et métaphysique »

- « Implications métaphysiques de la logique de Russel »

- « Opposition logique et opposition psychologique »

- « Sens de la négation »

- « Problème des rapports du concept et du jugement »

- « La notion de phénomène, décembre 1944 ». 11 ff.

- « Technique et science, déc. 1944-janv. 1945, réutilisé et revu, novembre 1955 ». 22 ff.
- « La connaissance, 1944-45 ». 57 ff.
- « La critique de la connaissance est-elle possible ? ». 3 ff.
- « Déterminisme et indéterminisme, février 1945 ». 1929-1945. 11 ff.
- « Jugement et relation, février 1945 ». 2 ff.
- « Théorie et pratique, février 1945 ». 1945-1955. 15 ff.
- « Histoire de la philosophie et histoire des sciences, mars 1945 ». 6 ff.
- « L'individualité ». 1944-avril 1945. 23 ff.
- « L'axiomatique géométrique, avril-mai 1945, avril-mai 1956 ». 23 ff.
- « La notion de transcendance, juin 1945 ». 2 ff.
- « Sartre sur la liberté, juin 1945 ». 1 ff.
- « Nature et valeur du concept, novembre 1945 ». 1945-1946. 99 ff.
- « Le raisonnement mathématique, 1946 ». 14 ff.
- « Lucrèce, De natura rerum, livre V, 1946 ». 10 ff.
- « Exposés 1946 » : sur « Rationalisme » ; « Connaissance de la nature et connaissance de l'esprit » ; « La dialectique ». 10 ff.
- « Boutroux, De la contingence des lois de la nature, 1946 ». 42 ff.
- Bergson, La pensée et le mouvant (préparation des candidats à l'examen de l'inspection de l'enseignement primaire), 14 ff.
- « Philosophie et biologie, 1946-47 ». 1946-1948. 120 ff.
- « Philosophie et biologie » : présentation du cours et notes
- « Machine et organisme »
- « Le vivant et son milieu »
- La notion de milieu
- Notes de lecture extraites de Dietrich Mahnke, J. von Uexküll, J. S. Haldane.
- « L'individualité ».
- « Théories du vieillissement, Klein, février 1948 »
- « Agrégation 1947, Durkheim, Règles de la méthode sociologique ». 28 ff.
- « Agrégation, sujets de leçons. » 1947. 50 ff.
- « Événement et probabilité »
- « Sciences de lois et connaissance d'êtres »

- « Le progrès »
- « Contingence et liberté »
- « Valeur »
- « Problème des limites de la connaissance »
- « La notion de réel »
- « Qu'est-ce qu'une question ? »
- « L'action selon le pragmatisme et selon le marxisme »
- « Qu'est-ce que l'humanisme ? »
- « Essence et valeur de l'autorité »
- « Attention et liberté »
- « L'expérience du temps »
- « La loyauté »
- « Morale et technique »
- « La qualité »
- « Mathématiques et physique »
- « La théorie physique selon Duhem »
- « Causalité et hasard »
- « Rapports de la logique et du langage, 1947 ». 1947-1955. 5 ff.
- « Logique, théorie de la science et normativité, 1947 ». 7 ff.
- « Priorité logique du concept et du jugement ». 1948. 9 ff.
- « Le problème de la création, 1947-48 ». 81 ff.
- « Le problème de la création, Congé à Paris 1931-32, Toulouse 1938, Strasbourg, 1947-48 ». 186 ff.
- « La création continuée, 1931-32 ».
- « Technique et création, Toulouse, 1938 ». 1937-1938
- Extraits de textes, notes et références bibliographiques
- « Esthétique »
- « L'imagination créatrice »
- « Primitif, sauvage, barbare, 1948 ». 9 ff.
- « Maine de Biran, *Essai sur les fondements de la psychologie*, Agrégation 1947-48 ». 24 ff.
- « Causalité et responsabilité »

- « L'homme et l'animal »
- « Nietzsche, "Deviens celui que tu es" »
- « Optimisme de Leibniz »
- « Art et moralité »
- « Causalité physique et causalité psychologique »
- « Le beau dans la nature »
- « La notion d'univers »

Canguilhem, entre 1941 et 1955 s'applique, comme nous avons pu le constater dans le paragraphe 2.2.1, à l'étude des rapports entre la biologie et la philosophie : son souci est de démontrer comment et dans quelle mesure la philosophie doit s'inspirer de la biologie (et vice-versa). Cependant, même s'il est appelé à remplir des fonctions publiques, puisqu'il dirige des cours de préparation à l'agrégation pendant plusieurs années, les titres des manuscrits de cette période montrent qu'il ne néglige ni les études monographiques sur Bergson, Duhem, Maine de Biran, etc., ni toute une série de sujets très différents, tels que l'axiomatique géométrique, la notion d'univers, etc. De surcroît, en s'arrêtant juste sur les titres, nous pouvons observer que des thèmes traités auparavant apparaissent à nouveau : on retrouve par exemple la différence entre *théorie* et *pratique*, les rapports entre *technique* et *science*, la *connaissance*, l'*action*, la *création*. Précédemment, nous avons essayé de démontrer que selon Canguilhem le concept de *connaissance* n'est pas juxtaposable à celui de *théorie*, car ce concept se définit par le dépassement durable de la norme, soit de la règle (qui peut être aussi règle scientifique, lorsqu'elle appartient aux codes de la *science*), à travers une activité *pratique* (activité *technique* quand il s'agit de la fabrication d'un objet, outil ou instrument) se produisant dans un contexte spécifique. Au moment où la pratique conduit à un résultat concret inédit (un objet, outil ou instrument nouveau, si on se rapporte au champ technique-scientifique) on a donc affaire à la *création*.

Relativement au sujet spécifique de la création (*Le problème de la création*, Congé à Paris 1931-32, Toulouse 1938, Strasbourg, 1947-48 ; *La création continuée*, 1931-32 ; *Technique et création*, Toulouse, 1938 ; *Le problème de la création*, 1947-

48)³⁸³ on peut même voir que Canguilhem reprend ses cours de Toulouse, sans oublier qu'à la création est consacré un chapitre entier du manuel de 1929-1932, *Philosophie (éléments de doctrine)*³⁸⁴.

2.2.2.1. Le problème de la création, 1947-48

Arrêtons-nous un moment sur *Le problème de la création*. C'est dans ce manuscrit que Canguilhem puise généreusement pour la rédaction de l'article (paru en 1952) « Réflexions sur la création artistique selon Alain »³⁸⁵. Si nous comparons ces deux textes, nous pouvons remarquer que de nombreux passages sont identiques, surtout à partir du paragraphe « Hiérarchie et création »³⁸⁶, avec la différence que le texte édité est plus concis que celui inédit (« Réflexions sur la création artistique selon Alain » compte 16 pages, *Le problème de la création* compte 81 feuillets). Or, ce dernier est à notre avis important pour trois aspects. Nous avons déjà souvent fait allusion au premier d'entre eux : son sujet, la création, c'est-à-dire le résultat de l'action accomplie (notamment dans les beaux-arts, mais aussi dans l'action en général), est sans solution de continuité avec la production inédite précédente. Le second aspect est la nouveauté qu'il représente du point de vue de l'ensemble organique des manuscrits relatifs à l'enseignement, du fait qu'avant 1947-48 la philosophie d'Alain ne constitue jamais l'objet du discours, alors qu'ici Canguilhem affirme clairement que la primauté de l'action (toujours en tant que principe fondamental de la philosophie canguilhemienne elle-même: l'acte précédant la pensée) est une philosophie esthétique qui n'est pas à faire, « elle est faite, elle attend d'être comprise. C'est la théorie d'Alain »³⁸⁷. La doctrine d'Alain, professeur de Canguilhem au lycée, est exposée dans ces feuillets inédits de façon à ce qu'elle semble, aux yeux du lecteur, tout à fait similaire à la doctrine canguilhemienne

383 On ne peut pas savoir avec précision jusqu'à quel point Canguilhem a mentionné à ses élèves des années 1940 les cours des années 1930. Ce qui est certain, c'est qu'il a inséré les feuillets concernant ces derniers dans le dossier rassemblant les cours de la décennie suivante.

384 V. § 2.1.1.

385 Nous remercions M. Michel Bourdeau, qui nous accordé une charmante conversation autour de la philosophie d'Alain le 3 novembre 2014.

386 Cf. *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, f. 29/34.

387 *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, f. 40/45.

concernant le rapport entre pensée et action. Cela expliquerait la raison pour laquelle Canguilhem, au début de sa carrière d'enseignant (dès le cours renvoyant au manuel *Philosophie (éléments de doctrine)*) affirme avec force que l'exécution n'est nullement réductible à la portée de l'intellect. Le Canguilhem enseignant en herbe ne fait en somme, ni plus ni moins, qu'opérer une poursuite, au point de vue théorique, du sillon tracé par la philosophie de son maître :

La théorie d'Alain explique comment l'exécution ne cesse de surpasser la conception. Le plus beau de l'œuvre c'est l'imprévisible. Cf. le mot de Baudelaire "le beau est toujours bizarre". La création se présente cette fois comme réellement inexplicable. On ne peut pas dire que le résultat procède de la préméditation puisqu'il la dépasse. C'est cette surabondance de l'œuvre par rapport à l'attente, cette grâce, ce don sans appel, sans demande précise et expresse, qu'on appelle l'inspiration. Mais l'inspiration n'est plus le souffle qui porte où il veut. Elle naît et vit du travail³⁸⁸.

Aucune suprématie de l'idée (pensée) sur l'action. Par ailleurs, dans l'article de

388 *Idem*, f. 43/48 (les mots de Baudelaire sont tirés de *l'Exposition universelle*, 1955).

De là, juste pour alléguer d'autres éléments supportant la même théorie de l'action, on pourrait porter notre attention sur la question de l'origine. Celle-ci, selon l'auteur, est dépositaire d'une certain quotient d'irrationalité marquant à son tour l'absence du rapport cause-effet dans l'acte de production de l'œuvre d'art (en général, suspension de la règle intellectuelle et préliminaire pendant toute action) : « De quoi l'origine est elle l'origine ? Est ce que l'original c'est-à-dire le créateur livrant par sa créature son secret d'originalité peut être conscient qu'il commence à exhiber, à publier ce qui résidait en puissance dans son originalité ? L'original se trahissant est-il conscient de commencer ce qu'il commence ?

De même qu'il est essentiel au paradis d'être perdu, il est essentiel à l'origine d'être dépassée. L'origine n'est origine que s'il y a suite. Cela on ne peut pas le savoir dès l'origine. La suite donne à un instant antérieur sa signification d'origine. Dans l'origine il y a une orientation prospective en germe. Mais c'est une orientation rétrospective qui pose l'origine. Pour savoir d'une proposition qu'elle est principe il faut avoir la conclusion, pour savoir d'un acte qu'il est un commencement il faut savoir la fin. Commencement c'est commencement de quelque chose dont on saura seulement par la fin ce qu'elle est. On ne peut donc commencer que par finir. La cause première ne peut donc être qu'une cause finale.

Seulement si la chose créée est finie d'avance, le problème du commencement perd tout intérêt [...].

En bref, il y a un *secret dans l'origine*, parce qu'il y a un irrationnel dans l'originalité. Cet irrationnel c'est que l'originalité ne sait pas d'avance de quoi elle est originalité. Si la causalité est capacité d'efficacité immédiate et totale et définitive, il n'y a plus de causalité : quand l'effet est donné la cause est annulée comme cause. Une cause n'est cause qu'autant qu'elle est incapable de produire son effet, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une cause. Les causes de la pluie ne sont pas *causes* tant que la pluie ne tombe pas. A ce moment la cause passe dans l'effet. L'art du poète n'est pas un art tant que les vers ne sont pas écrits. Donc la causalité c'est la capacité de devenir cause qui ne se révèle dans sa plénitude que par son épuisement dans l'effet. L'originalité c'est la capacité d'instituer une origine qui ne se révèle dans sa singularité d'instant privilégié qu'après qu'elle a eu des suites. La causalité n'est pas cause en suspens, ni la qualité du créateur, créature en suspens. La cause et le créateur sont inventés par le spectateur de l'effet de la création. La cause est donc dépendante de l'effet et le créateur de la créature » (*idem*, ff. 10,11. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit).

1952 Canguilhem fait déjà, et sans ambages, référence à tout cela. Il cite³⁸⁹ par exemple un passage d'Alain disant « Pensons au travail du peintre de portrait, il est clair qu'il ne peut avoir le projet de toutes les couleurs qu'il emploiera à l'œuvre qu'il commence ; l'idée lui vient à mesure qu'il fait »³⁹⁰.

Parallèlement - faut-il le souligner – dans *Le problème de la création*, notre auteur ne néglige pas non plus de mentionner les éléments contradictoires de la doctrine alainienne. À ce sujet c'est Descartes qui joue un rôle déterminant, parce qu'il montre bien « qu'il n'y a pas de vie possible sans risque, par conséquent sans présomption de la volonté »³⁹¹, donc que le vivant est naturellement obligé de trahir les règles de l'intellect, la vie étant imprévisible, création continue. Cela implique un écart avec le déjà-connu (et effectivement Descartes avoue dans les premières pages de la *Dioptrique* que les lunettes d'approche ont été inventées – c'est-à-dire construites, réalisées pour la première fois - par hasard, comme signalé dans « Descartes et la technique »³⁹²), en conférant un fort coefficient d'autonomie à l'action par rapport à l'entendement. Si, d'un côté, l'auteur du *cogito* n'est traditionnellement associé qu'à l'élaboration de solides et immuables principes de l'intellect prétendant commander l'action, de l'autre côté nous avons donc un Descartes qui, par moments, semble renverser cette conception de base. « Il y a donc, chez Descartes, des contradictions »³⁹³. Il s'ensuit que, en revenant à Alain,

« il fallait mettre d'abord en question la théorie cartésienne des rapports de la connaissance et de l'action. C'est ce que n'a pas fait Alain. Il réintègre l'art dans la technique mais ne fait que par accident l'analyse des postulats de l'activité technique. D'où les oscillations de sa pensée sur le caractère de l'activité technique : tantôt interprétation intellectualiste et tantôt interprétation biologique.

389 Cf. Canguilhem, 1952, p. 183.

390 Alain, 1920, p. 37.

391 *Idem*, f. 48/53.

392 Dans *La dioptrique*, on lit « Mais, à la honte de nos sciences, cette invention [les lunettes d'approche], si utile et admirable, n'a premièrement été trouvée que par l'expérience et la fortune » (Descartes, 1637/1963, A.T. VI, 81-82, p. 651, tome I).

Dans « Descartes et la technique », il est par conséquent précisé que « Allant plus loin, on découvre dans l'œuvre cartésienne la conscience d'une forme de relation entre la connaissance et la construction autre que celle qui fait dépendre, même avec des réserves, la seconde de la première. Tel nous paraît être l'enseignement de l'admirable *Dioptrique* [...]. Le point de départ de l'optique théorique c'est l'invention de la lunette d'approche, invention due à l'expérience et à la fortune, suivie d'une imitation servile et aveugle » (Canguilhem, 1937, p. 83).

393 *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg 1945-1948, f. 49/54.

Interprétation intellectualiste : [...] Dans la technique industrielle l'idée précède et règle l'exécution.

Interprétation biologique : la création des outils est un cas particulier de l'origine des espèces biologiques et des formes vivantes. La création se fait par *petites variations* éprouvées par le milieu et fixées par la réussite³⁹⁴.

Il suffirait de donner l'exemple, relativement à l' « interprétation intellectualiste » (interprétation, disons, retournée et du coup trompeuse de l'exécution pratique, car supposant l'antécédence chronologique et théorique de l'intellect sur l'action), de ce que Alain affirme par quelques lignes du *Système des beaux-arts*, auquel Canguilhem lui-même renvoie dans le texte³⁹⁵ :

Toutes les fois que l'idée précède et règle l'exécution, c'est industrie. Et encore est-il vrai que l'œuvre souvent, même dans l'industrie, redresse l'idée en ce sens que l'artisan trouve mieux qu'il n'avait pensé dès qu'il essaye ; en cela il est artiste, mais par éclairs. Toujours est-il que la représentation d'une idée dans une chose, je dis même d'une idée bien définie comme le dessin d'une maison, est œuvre mécanique seulement, en ce sens qu'une machine bien réglée d'abord ferait l'œuvre à mille exemplaires³⁹⁶.

À l'interprétation intellectualiste fait suite l'interprétation biologique qui, même en exaltant d'emblée la pratique imitative du modèle (c'est-à-dire le processus mécanique de reproduction, reproduction fidèle au modèle lui-même), dévoile avec cela même l'originalité et irréductibilité de l'action, donc de l'activité vitale, biologique, aux normes de la pensée. Le philosophe de Castelnau fait notamment référence, dans le manuscrit, à des « *petites variations* éprouvées par le milieu et fixées par la réussite » : c'est exactement là, dans l'espace vide de ces variations, que s'instaure l'irrationalité à laquelle Canguilhem fait allusion. Il renvoie à ce sujet aux *Propos d'Alain* :

Observez l'abeille ou le pêcheur, vous ne trouverez pas trace de raisonnement ni de géométrie ; vous y trouverez seulement un attachement stupide à la coutume, qui suffit pourtant à expliquer ce progrès et cette perfection dans les œuvres. Et voici comment.

Tout bateau est copié sur un autre bateau ; toute leur science s'arrête là : copier ce qui est, faire ce que l'on a toujours fait [...]. Il est clair qu'un bateau très mal

394 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

395 Cf. *ibid.*

396 Alain, 1920 (II), pp. 36-37.

fait s'en ira par le fond après une ou deux campagnes, et ainsi ne sera jamais copié. On copiera justement les vieilles coques qui ont résisté à tout. On comprend très bien que, le plus souvent, une telle vieille coque est justement la plus parfaite de toutes, j'entends celle qui répond le mieux à l'usage qu'on en fait. Méthode tâtonnante, méthode aveugle, qui conduira pourtant à une perfection toujours plus grande, car il est possible que, de temps en temps, par des hasards, un médiocre bateau échappe aux coups de vent et offre ainsi un mauvais modèle ; mais cela est exceptionnel. Sur un nombre prodigieux d'expériences, il ne se peut pas qu'il y en ait beaucoup de trompeuses. Un bateau bien construit peut donner contre un récif ; un sabot peut échapper. Mais, sur cent mille bateaux de toute façon jetés aux vagues, les vagues ramèneront à peine quelques barques manquées et presque toutes les bonnes ; il faudrait un miracle pour que toujours les meilleures aient fait naufrage³⁹⁷.

On remarquera comment, dans le passage ci-dessus, l'auteur utilise l'expression « méthode tâtonnante » ainsi que « méthode aveugle », ce qui rend implicite le fait que les outils (ou instruments, les barques en ce cas), bien que calqués sur un modèle et résultant d'un « attachement stupide à la coutume », c'est-à-dire d'un processus habituel d'imitation, doivent leur existence à la mutabilité des dynamiques environnementales, qui en prouvent au fur et à mesure l'efficacité (ou la « réussite », comme l'écrit Canguilhem). Imitation, certes, mais toujours soumise à la contingence du cas spécifique : ce sont les vagues qui décident de la fiabilité d'une barque. Si celle-ci flotte à peine, l'artisan la reconstruira de façon à ce qu'elle ne coule pas à pic la fois suivante. Certes, ce ne seront pas les eaux de la mer qui lui suggéreront les modifications structurelles à apporter, ce qui revient à dire que, pour la réussite, il ne suivra aucune règle préliminaire. Sa méthode sera tâtonnante, et encore une fois le verdict des vagues sera décisif. « La connaissance doit devenir instinct. L'artisan agit et doit agir au sein des forces naturelles à utiliser. Rendre *intérieure* à l'action la connaissance de ses conditions théoriques d'efficacité et de succès »³⁹⁸, observe Canguilhem dans *Le problème de la création*.

Cela dit, venons en maintenant au troisième aspect qui nous intéresse dans *Le problème de la création*. Nous pouvons en effet observer dans ces feuillets la présence d'un argument remarquable aux fins de notre analyse: celui de l'imagination, thème certes présent dans l'essai « *Réflexions sur la création artistique*

397 Alain, 1920, pp. 60-61, tome I. Extrait de même signalé dans l'article de 1952.

398 *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg 1945-1948, f. 49/54. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

selon Alain » mais (en raison aussi du nombre de pages plus réduit) dans une plus petite mesure.

L'imagination, note Canguilhem en faisant écho à Alain, conçue comme faculté « reproductrice ou créatrice d'objets capables d'être contemplés, fixés et copiés, imités est elle-même une construction imaginaire ». En revanche, « le propre de l'imaginaire c'est ceci : l'incapacité de supporter un examen critique attentif, une investigation et un contrôle. L'imaginaire n'est qu'apparence comblant les lacunes de l'attention »³⁹⁹. Si on essaie de compter les colonnes portant le fronton du Panthéon par l'image que nous avons de lui dans notre mémoire, nous nous apercevrons qu'on ne peut ni compter ni même essayer⁴⁰⁰. Il est donc évident que l'imagination ne pose aucune image définie, et surtout aucune image adhérent au réel. Elle tend plutôt à en former d'autres qui n'ont rien à voir avec les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles se sont produites réellement : « Quelqu'un qui prend un craquement de parquet pour un pas dans la chambre la nuit, imagine en ce sens qu'il juge et interprète à tort. C'est le sursaut, l'émotion qui font non pas paraître – car rien ne paraît – mais attendre que paraisse, et réagir comme si paraissait autre chose que ce qui est »⁴⁰¹. Sur la base de cette conception de l'imagination en tant que production d'images surgissant de l'impossibilité de percevoir (fidèlement, par le biais de l'attention ou généralement des sens) la donnée réelle, il semblerait que l'image fictive suffirait pour donner lieu, en ce qui concerne l'activité pratico-poïétique de l'artiste, à l'objet artistique fini (tableau, sculpture, etc...). Voilà expliqué alors le vers (d'Edmond Haraucourt) « les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais »⁴⁰². Mais les choses en vont autrement :

La force authentique d'une telle théorie de la création [celle d'Alain] c'est qu'elle explique et justifie la théorie qu'elle entend nier. La théorie de l'imagination créatrice qui fait de l'artiste un inspiré ou visionnaire a pour conséquence logique le vers fameux et ridicule "les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrivit jamais". C'est entendre la réalisation comme une dégradation. Mais la raison d'une telle théorie c'est la surprise que l'artiste dans sa création se procure à lui-

399 *Idem*, f. 41/46.

400 Il s'agit d'un « test de l'imagination » (*ibid.*) proposé par Alain dans le *Système des Beaux-Arts* (cf. 1920 (II), p. 342) et rapporté directement par Canguilhem dans son texte inédit.

401 *Ibid.*

402 Edmond Haraucourt, « Les plus beaux vers », in *Seul, roman en vers*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1890, p. 127.

même [...]. Pour revenir à Alain, il faut dire que l'exécution, la production, production, la mise au jour n'est pas accessoire, elle est la création même⁴⁰³.

Pour *créer* quelque chose, nous dit Canguilhem, l'imagination, en substance, ne suffit pas. Loin de là, si paradoxal que cela puisse paraître, le produit de la création est en réalité le produit d'un *manque* d'imagination. On voit bien qu'avancer une thèse de ce genre équivaut à situer le processus de création non pas dans l'imagination (qui à un moment donné s'évanouit) mais dans la pratique pure, clamant sa totale autonomie envers la pensée, c'est-à-dire l'imagination qui, en tant que "vide", lui cède la place (l'imagination cède sa place à la pratique, ne l'amorçant pas directement ou de façon séquentielle). À la lumière de cette explication, il ne sera plus étonnant de constater l'effet de « surprise que l'artiste dans sa création se procure à lui-même », puisque celui-ci met effectivement en forme, si on procède à une analyse attentive, ce qu'il n'a pas pensé :

Si donc nous voulions donner une traduction dans le langage de l'esthétique à la proposition de Sartre *l'existence précède l'essence*, nous devrions dire : pour l'artiste, la nécessité de créer, c'est-à-dire de réaliser, s'explique non pas par la puissance mais bien par l'impuissance d'imaginer à vide. Les Beaux-Arts sont donc, non pas des arts d'imagination, mais des arts nés du manque d'imagination. On ne crée pas parce qu'on a de l'imagination, mais parce qu'on n'en a pas⁴⁰⁴.

En conséquence de quoi, ou en raison de quel mécanisme, cette puissance imaginative en s'atrophiant (de même que l'attention et les facultés des sens, auxquelles en un premier temps elle succède) n'arrive pas à progresser, cela l'auteur ne l'explique pas. Pour l'instant, disons juste qu'on peut trouver une réponse à ce

403 *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg 1945-1948, f. 43/38.

404 *Idem*, f. 39/44. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

Le jugement que Canguilhem (bien qu'il soit tout à fait d'accord avec l'expression fameuse « l'existence précède l'essence ») donne dans ce cours de J.P. Sartre est assez critique. Sartre est même taxé d' "idéisme" : « Dans la conception de Sartre [...] l'objet physique, la toile peinte, le marbre sculpté, le son produit par les instruments de l'orchestre est un objet produit comme *analogon* matériel de l'image mentale ; ce qui veut dire, selon nous, que l'objet d'art *existant*, c'est-à-dire objet surgi, présenté et présent dans le monde de la perception, permet de viser, par lui et à travers lui, une valeur irréelle, un néant, qu'il ne constitue pas [...]. L'esthétique de Sartre paraît *réaliste* au public qui ne la juge que par son contenu, en réalité c'est une esthétique *idéiste*, par sa conception de la technique artistique » (*ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit). Idéisme : justement parce que l'objet artistique découle de son *analogon* mental.

problème dans le manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine)* (1929-32), lorsque l'auteur réfléchit au rôle de l'intellect dans le processus de connaissance, notamment lorsqu'il commence à parler, là aussi, de l'imagination (sujet que nous traiterons dans la première partie du dernier chapitre).

Quel est alors le but de l'artiste ? « Comment expliquer les Beaux Arts ? Par leur fonction »⁴⁰⁵, répond Canguilhem. En effet, selon le mot d'Alain, « Fixer l'imaginaire c'est peut-être le but des Beaux Arts »⁴⁰⁶. Ou encore, pour être plus précis : « Chacun sait qu'il y a des effets de nature, formes de pierres, troncs noueux, nœuds de bois, taches ou fissures, qui présentent par moments ou sous un certain angle d'étranges figures, mais instables. Sans doute un des mouvements les plus naturels de l'artiste est d'ajouter alors un peu à la nature et de finir cette ébauche, c'est donner à un fantôme la forme d'un objet »⁴⁰⁷.

La tâche de l'art consiste du coup, pour Alain, à immobiliser dans l'objet artistique les flux "volatiles" de l'imagination, qui à son tour progresse, s'en éloignant de plus en plus, à partir d'une chose réelle, solide, externe. Dans toute cette conception, en définitive, ce sur quoi Canguilhem met l'accent est la tendance propre de l'art à conférer une matérialité concrète à l'objet « fantôme », aux contours indéfinis, de l'imagination. Donnons un exemple. Il est possible que les contours d'un nuage nous suggèrent les traits d'un visage (distance entre l'objet réel et l'objet perçu) en nous poussant du même coup à essayer de donner, en l'étalant par une couche de peinture, une forme achevée à ce visage que notre imagination avait juste ébauché.

La seule imagination, débranchée de l'opération pratique, n'est pas en mesure de créer. Pour qu'un vers soit beau il faut de l'encre, quoi qu'en dise Haraucourt.

405 *Idem*, f. 42/47.

406 Alain, 1931, p. 33. Cité par Canguilhem dans *Le problème de la création* (f. 42/47).

407 Alain, 1920 (II), p. 35. Cité par Canguilhem dans *Le problème de la création* (f. 42/47) et dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain » (Cf. 1952, p. 179).

3. LES MANUSCRITS DE LA SORBONNE ET DE L'I.H.S.T , 1955-1971

3.0. Introduction au troisième chapitre

De 1948 à 1955, Canguilhem est inspecteur général de philosophie⁴⁰⁸, ce qui explique l'absence, dans ses archives, de manuscrits relatifs à son enseignement (en qualité de professeur de philosophie) dans les facultés.

En 1955 il succède à Gaston Bachelard à la chaire d'histoire et philosophie des sciences à la Sorbonne en devenant en même temps directeur de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de Paris⁴⁰⁹.

Son cours inaugural à la Sorbonne (nous y avons fait allusion précédemment) porte le titre *La science et l'erreur* (128 ff.). Ci-dessous se trouvent les titres de quelques-uns des cours principaux, et par cours principaux nous voulons parler de textes réunissant, sous un même titre générique, un nombre considérable de feuillets :

Bergson (ENS 1956, 48 ff.)

La vision comme modèle de la connaissance (1956-57, 63 ff.)

Le singulier et la singularité (1957-58, 127 ff.)

La philosophie d'Auguste Comte (1958-59 113 ff.)

L'œuvre scientifique de Descartes et la science du XVIIe siècle (1959-60, 156 ff.)

La finalité, Kant, Critique du jugement (1960, 54 ff.)

La psychologie scientifique au XIXe siècle (1960-61, 108 ff.)

Le statut social de la science moderne (1961-62, 122 ff.)

Normal et pathologique, norme et normal (1962-63, 116 ff.)

Science et technique (I.H.S, 1962-63 ?, 33 ff.)

L'action (1966-67, 62 ff.)

Science et idéologie dans la constitution de la psychologie (1967-68, 19 ff.)

L'idéologie médicale au XIXe siècle (1969-70, 106 ff.)

L'idéologie médicale au XIXe siècle, neurologie et psychiatrie (1970-71, 62 ff.)

De plus, figurent des manuscrits relatifs à divers séminaires, par exemple

408 Cf. Limoges, 1994, p. 408. Pour des indications contextuelles plus approfondies sur cette période de la vie de Canguilhem, cf. l'introduction de Limoges au IV^{ème} volume des *Œuvres Complètes* (cf. Canguilhem, 2015, pp. 7-44).

409 Cf. *idem*, p. 409.

Analogies et modèles dans la découverte en biologie (1960-61), *Monod et Jacob*⁴¹⁰ (1970-71), des pages sur la pensée et l'œuvre de Claude Bernard datées de 1964-1965 et d'autres remontant à la période 1966-1981 et portant sur le thème de l'organisme.

En résumé, dès 1955 Canguilhem commence à enseigner l'histoire et la philosophie des sciences. C'est la première fois de toute sa carrière après quinze ans environ d'activité d'enseignement. Ses cours précédents sont simplement des cours de philosophie. Il est professeur de philosophie au lycée de 1929 à 1940. En 1941 Jean Cavailles, qui entre temps va enseigner à la Sorbonne, le convainc de le remplacer à l'Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand en qualité de chargé de cours⁴¹¹, alors que 1945, 1946, 1947 et 1948 sont les années d'enseignement de la philosophie à l'Université de Strasbourg à Strasbourg.

Comme nous l'avons signalé dans les dernières pages du premier chapitre, c'est la combinaison de ces nouvelles charges de professeur d'histoire des sciences et de directeur de l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques qui a donné lieu à la rédaction des premiers ouvrages consacrés à l'histoire des sciences, dont les œuvres majeures sont *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, daté justement de 1955, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, daté de 1968 et *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, daté de 1977. Avant 1955, « rien ne pouvait laisser présager chez Canguilhem une si profuse production en histoire des sciences »⁴¹², car, si on ne peut pas nier le fait que la thèse de 43 ou *La connaissance de la vie* montrent des approches théoriques ainsi que méthodologiques typiques de l'histoire des sciences (il suffirait de se référer, quant à la thèse de 43, à l'analyse du concept de normal chez Bichat et Goldstein en passant par Broussais et Comte), on ne peut pas non plus ne pas constater que *La formation du concept de réflexe* est un texte entièrement consacré à l'histoire des sciences, comme le titre le suggère clairement.

Parallèlement il faut toujours avoir présent à l'esprit, comme nous le disions déjà dès le début de ce travail, que ce passage à l'histoire des sciences ne coïncide

410 Jacques Monod (1910-1976) et François Jacob (1920-2013), biologistes français. Quant au premier, Canguilhem s'appuie surtout sur la lecture de *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* (1970). En ce qui concerne Jacob, le texte auquel notre auteur fait surtout référence est *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité* (1970).

411 Cf. Limoges, 1994, p. 403.

412 Limoges, 2012, p. 62.

absolument pas avec un bouleversement radical des objectifs et des contenus. Bien au contraire, la philosophie, la formation philosophique et les résultats de l'activité philosophique produits durant les années d'enseignement précédentes restent constamment à l'arrière-plan, dans les œuvres publiées ainsi que dans les cours inédits. La façon de concevoir l'animal humain comme un être créatif - et par création il faut entendre le dépassement de la règle à travers l'imposition d'une nouvelle règle née de l'issue imprévisible de l'action - est exactement ce qui continue à être fortement soutenu, même dans la période appelée « de l'histoire des sciences ». En définitive, Canguilhem, face à sa nouvelle tâche de professeur d'histoire des sciences, à partir de 1955 continue à avancer l'argument de la créativité humaine, mais il le fait au moyen des instruments théoriques de l'historien des sciences.

Les feuillets sur lesquels on peut lire la version écrite des cours donnés par Canguilhem à la Sorbonne (ainsi qu'à l'I.H.P.S.T.) sur la longue période qui va de 1955 à 1971, témoignent justement de cette tentative renouvelée de justifier l'action, à savoir la créativité ainsi conçue, par le biais de l'histoire des sciences. Nous prendrons en particulier en considération quatre manuscrits où il nous paraît que le problème de l'action est développé de manière assez nette selon le schéma ci-dessous esquissé :

- *La vision comme modèle de la connaissance*, 1956-57 : l'action dans le domaine physio-biologique. L'œil humain, au moyen de la fovéa (une partie minuscule de la rétine), pousse à l'action sur la base des valeurs d'un individu qui agit relativement à ses propres intérêts dans un contexte spécifique.

- *La science et l'erreur*, 1955-56 : l'action selon une perspective plus strictement pratico-gnoséologique. L'erreur est ici compris non comme erreur pratique, c'est-à-dire comme échec de l'action, mais comme non coïncidence, dans le sujet, entre la pensée et la réalité concrète. L'erreur réside dans une présomption individuelle (inhérente à tout homme), selon laquelle le plan de la pensée et le plan de la réalité coïncident.

- *Le statut social de la science moderne*, 1961-62 : l'action en ce qui concerne la société (c'est-à-dire quelques problèmes autour de la question du social) et de l'histoire des sciences. La science est une pratique issue d'abord de toutes sortes de problèmes techniques, c'est-à-dire pratiques, successivement "vulgarisés".

- *Science et technique*, titre d'un cycle de séminaires tenus à l'I.H.P.S.T. et d'un cours pour l'agrégation⁴¹³ de philosophie : c'est là une réflexion sur la signification et les implications du concept de *technique*. Celle-ci n'a pas d'histoire puisque coextensive à l'histoire, ininterrompue, une espèce biologique-naturelle et non un produit culturel. La technique est ici définie comme un ensemble d'attitudes à travers lesquelles l'homme essaie de se donner ce qu'il n'a pas. La science, et par là la technique, tient d'une curiosité initiale. Cette dernière ne découle pas de la raison mais bien de *l'imagination*.

Une fois établi et reconfirmé, à l'appui des réflexions conduites dans les paragraphes précédents, que l'action ne tient nullement d'un rapport direct et conséquent avec les normes de la pensée, on peut maintenant commencer à comprendre la portée effective de l'erreur, c'est-à-dire de la non coïncidence entre les intentions individuelles et leur mise en acte concrète. L'erreur n'est qu'une preuve tangible du fait que l'action est affranchie de l'idée-règle : s'il n'en était pas ainsi, l'homme saurait quoi faire à tout moment, et connaîtrait à l'avance la réponse à toute question. L'action ne découle donc pas de la connaissance comprise comme un ensemble bien organisé de règles définies, elle est risqué :

[...] toute action, même apparemment insignifiante est risqué. Dès lors toute expansion, toute enquête sont dangereuses. [...]

*Quelle est donc la situation de l'être dans l'expérience consciente pour que l'erreur y soit possible. Voilà la vraie façon de poser le problème de l'erreur. Si l'être est dans la conscience l'objet d'une vision on ne comprend pas l'erreur. Comment manquer ce qu'on voit. Si l'être est dans la conscience l'objet d'une visée, alors l'erreur se comprend. La vision suppose que je dois trouver la position où un rayon lumineux vient frapper mon œil. La lumière vient de l'objet vers moi. La visée suppose au contraire que je dois atteindre l'objet au terme d'un geste dont l'origine est en moi*⁴¹⁴.

Cet extrait est tiré des dernières lignes du manuscrit *L'erreur*, daté 1943-45.

413 Canguilhem écrit que l'agrégation de philosophie « devrait [...] montrer, par son programme [...], si elle est philosophie, c'est-à-dire en gros critique et invention, ou si elle est agrégation, c'est-à-dire au fond l'autorisation de vendre des denrées agréables à un public qui en veut pour son argent, comme à l'épicerie » (dans « L'agrégation de philosophie », in *Méthode. Revue de l'enseignement philosophique*, mai 1932, repris dans *Œuvres Complètes*, op. cit., p. 430).

414 *L'erreur*, Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, ff. 37-38. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

Soulignons l'assimilation de l'erreur à la « visée », non à la « vision ». Selon Canguilhem, on parle de vision lorsque l'œil est frappé par un rayon de lumière provenant de l'objet externe ; inversement on se réfère à la visée lorsque le sujet considère l'objet sur lequel il veut mener son action. La vision est passive, tandis que la visée exprime une tendance active, une disposition à l'action. La visée, en vertu du fait qu'elle est déjà action ou du moins la laisse présager, implique l'erreur. Nous avons voulu nous arrêter sur ce passage relatif au thème de l'erreur et de la vision pour introduire les paragraphes suivants lignes suivantes, dédiés à l'enseignement de Canguilhem à la Sorbonne. Ici, les deux premiers cours (1955-56 et 1956-57) ont justement comme sujet principal le concept d'erreur (le premier) et le concept de vision (le deuxième).

3.1. *La vision comme modèle de la connaissance (1956-57)*

Ce cours, qui s'est tenu à la Sorbonne au cours de l'année universitaire 1956-57, nous aide à comprendre ce que Canguilhem entend par action lorsqu'il rapporte celle-ci à la dimension gnoséologique, c'est-à-dire à la connaissance. Quels sont les liens que l'action entretient avec la connaissance ? A-t-on le droit de concevoir l'action comme quelque chose qui est déclenché par ce qu'on connaît déjà, et donc de la considérer comme la simple exécution d'un ordre ? Toutes ces questions, dans *La vision comme modèle de la connaissance*, découlent d'une unique question originaire, véritable sujet de ce cours : pourquoi fait-on généralement de la vision, c'est-à-dire à la lettre, de la vue de produits achevés (instruments ou machines) des procédés de fabrication humaine, un modèle pour la connaissance ?

Dès qu'il y a histoire, nous dit Canguilhem, les modèles, les archétypes de la connaissance de l'homme, reposent toujours sur l'image de quelque chose. Il se trouve en somme que la connaissance est à chaque fois empreinte de la vision, du contenu fidèle de la représentation visuelle. De ce contenu, de cette vision, on tend à faire un modèle pour la conduite pratique, fut-il une loi à respecter ou un plan à suivre. Et l'auteur, tout au long de son argumentation, esquisse deux grands modèles de la vision qui ont marqué l'histoire des sciences et de la philosophie :

1) La vision conçue en tant qu'impression fidèle de la forme et de la structure des choses concrètes, matérielles, terrestres. Selon les mots de Canguilhem, ce type de conception commence avec Démocrite et se prolonge, sous certains aspects, encore aujourd'hui. Cette critique est adressée, dans l'article « Machine et organisme »⁴¹⁵, aspects, encore aujourd'hui. Cette critique est adressée, dans l'article « Machine et organisme »[1], à Descartes ainsi qu'aux ingénieurs modernes, qui supposent que pour construire une machine ou un instrument il est nécessaire de faire appel à l'observation rigoureuse de la structure et des causalités mécaniques et physiques régissant le fonctionnement des appareils déjà fabriqués. Dans l'essai « Réflexions sur la création artistique selon Alain » (1952), la même critique est adressée aux artistes et aux artisans qui considèrent la production d'une œuvre comme la copie conforme des représentations, figures ou techniques prescrites par les écoles artistiques.

2) La vision en tant qu'intuition, perception extrasensible d'une essence divine, moment extatique de l'expérience. Il s'agit en ce cas d'une élaboration qui naît avec Platon, lequel reprend et développe le modèle de la vision de Pythagore. Remarquons que Canguilhem, cette fois encore, fait allusion au problème de l'intuition dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain », notamment à travers la critique adressée à Bergson, selon lequel la production d'une œuvre d'art comporte une sorte de syntonie, d'accord intime avec l'*élan vital*, c'est-à-dire avec une image qualitative obtenue par l'intuition, qui arrache le sujet à l'activité pratique ordinaire.

Tout cela est strictement rapporté aux modes de la connaissance. Pour Canguilhem, en définitive, l'évolution des théories ainsi que des sciences, à savoir de la *connaissance*, de l'Antiquité jusqu'à la modernité, s'est produite à partir de ces deux catégories du voir : soit connaître signifie savoir imiter les phénomènes et les choses terrestres, soit connaître signifie agir en conformité avec une intuition qui conduit à l'idée de Dieu. La connaissance, dans les deux cas, semblerait procéder sur la base de normes visuelles, images fixant et orientant préventivement l'action (action à la fois, comme nous le verrons, théorétique et pratique).

415 Dans *La connaissance de la vie* (1952).

L'auteur distingue plus précisément trois modalités distinctes de conception de la vision dans le monde antique : la première, modèle dit de l'«œil lumineux», utilisée à partir de Pythagore jusqu'à Descartes, où la vision n'est causée que par l'éclairage des objets externes à travers une lumière procédant de l'œil ; la seconde, qui tient la vision pour l'impression ou l'image des choses externes, terrestres ; la troisième, selon laquelle la vision consiste en un reflet divin descendu du surmonde, une sorte d'état extatique de la connaissance⁴¹⁶.

Nous ne nous arrêterons pas sur cette dernière, dans la mesure où elle se limite à quelques aspects de la philosophie chez certains philosophes tels que Descartes ou Platon.

3.1.1. Conséquences des modèles de Pythagore et de Démocrite

Si nous analysons les deux premiers modèles, nous pouvons voir qu'ils s'appuient, l'un, sur Pythagore, l'autre, sur Démocrite⁴¹⁷ :

- a) Le modèle pythagoricien postule l'existence de rayons lumineux qui, tout en partant d'un feu interne à l'œil, retournent à l'œil en raison d'une réfraction sur l'objet. Voir n'est, dans ce cas, qu'éclairer et s'éclairer, à savoir recevoir une lumière qui part dans un premier temps de l'œil.
- b) Le modèle de Démocrite suppose que voir équivaut à recevoir sur l'œil l'image

416 Bertrand Saint-Sernin, élève de Canguilhem à la Sorbonne, en retenant les sessions du cours *La vision comme modèle de la connaissance* dans un article paru dans un numéro de la *Revue de métaphysique et de morale*, renvoie lui aussi aux trois modèles de la vision qu'on vient de mentionner : « Cette année-là, il consacra un cours à "La vision comme modèle de la connaissance". Les séances avaient lieu l'après-midi. Les hautes vitres ne laissaient passer qu'une lumière délavée et terne. Canguilhem s'exprimait dans une langue rugueuse, colorée, précise [...]; Ses intonations de Castelnaudary avaient un accent proche de la colère, comme si, par avance, il avait voulu désarmer l'objection ou dissuader la bêtise. L'exposé constituait une progression historique, érudite et vivante. A travers les physiologistes grecs et Platon, deux modèles, termes d'une alternative, étaient présentés : l'œil et l'esprit fonctionnaient soit comme lumineux soit comme des récepteurs ; dans le premier cas, l'intuition parlait de l'esprit comme un faisceau pour éclairer les choses – et Canguilhem rappelait que le terme de « cornée » évoque l'écran translucide en corne qui protégeait autrefois la flamme des lanternes –, et dans le second, elle était une impression faite sur l'œil et sur l'esprit. Cette deuxième thèse se dédoublait : ou bien les impressions, comme chez Épicure, étaient produites par des "simulacres" ou "espèces" venues des choses, ou bien elles étaient dues à la réflexion sur l'œil d'une lumière naturelle émanant de Dieu, qui éclairait à la fois les premières notions et le réel » (Saint-Sernin, 1985, p. 87).

417 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 7.

d'un objet en raison d'un flux d'atomes provenant de l'objet lui-même. Voir n'est dans ce cas que « subir une impression et conserver une empreinte »⁴¹⁸.

Cette dichotomie se trouve analysée par exemple dans un ouvrage intitulé *Archéologie de la vision*, écrit par Gérard Simon⁴¹⁹. Nous trouvons en effet dans cet ouvrage une synthèse de l'évolution chronologique des théories de la vision qui se sont succédé de Pythagore jusqu'à Descartes, avec une brève section dédiée à la conception de la vision dans la peinture. Citons ce que Simon soutient à propos de l'opposition entre la vision chez Pythagore et la vision chez Démocrite :

L'optique géométrique des anciens s'est construite sur l'hypothèse pythagoricienne du rayon visuel: rayon émané de l'œil et allant frapper en droite ligne ce qu'atteint le regard. À partir de cette représentation, il était possible de tracer un cône visuel ayant comme sommet le centre de l'œil et comme base la pupille, pour déterminer le champ du visible, et de dessiner l'angle sous lequel on voit l'objet [...].

Parmi toutes les hypothèses formulées dans l'Antiquité pour rendre compte de la vision, c'était celle qui se prêtait le mieux à une interprétation géométrique [...]. Les autres théories ne se pliaient guère à un tel traitement analytique. Celle d'Aristote, selon laquelle la vision se produit quand la transparence du milieu situé entre l'œil et le visible passe de la puissance à l'acte sous l'effet de la lumière, était trop purement qualitative. Les simulacres de Démocrite et des épicuriens, se détachant des choses comme de très fines peaux pou pénétrer dans l'œil, ne donnaient une vue fidèle que s'ils conservaient durant leur voyage leur disposition d'origine⁴²⁰.

À la différence de Canguilhem, Simon ne fait pas allusion à la luminescence intraoculaire en tant que source du rayon visuel. Il s'arrête pourtant sur les constantes géométriques, dans le mode pythagorique, qu'on peut relever (et que les pythagoriciens auraient relevés à leur tour) en analysant la projection de l'image sur l'œil (envers un objet donné et perçu, par exemple, on peut déterminer l'angle à travers lequel l'objet se porte à la perception et est accepté par l'œil). En position antithétique par rapport à la conception pythagoricienne il y a, pour Simon, la théorie aristotélicienne de la vision ainsi que la théorie de la vision chez Démocrite, lesquelles ne se développent pas conformément à de rigoureuses lois arithmétiques. Selon Démocrite et Aristote, la vision conserve une trace qualitative en tout similaire

418 *Ibid.*

419 Gérard Simon (1931-2009), historien des sciences français et ancien élève de l'École Normale Supérieure.

420 Simon, 2003, pp. 18-19.

à la chose externe (chez Aristote l'image de l'objet se produit par le moyen de la lumière extérieure s'imprimant sur l'œil, et ce qui est perçu consiste en une image tout à fait semblable à l'objet)⁴²¹.

Simon et Canguilhem soulignent cependant que, dans les deux cas, à savoir dans le cas du modèle pythagoricien comme dans le cas de celui de Démocrite, l'œil subit un mouvement provenant de l'extérieur qui l'informe des qualités physiques réelles de l'objet.

Nous avons dit que selon Canguilhem l'histoire des théories en philosophie et dans les sciences n'ont jamais manqué de s'inspirer plus ou moins directement des modèles de réception visuelle de ce qui est externe. L'auteur du manuscrit fournit un exemple de cela à la page 7⁴²² : parmi les anciens savants il met ici en valeur la figure de Platon, lequel forge un modèle de la vision dans le prolongement de la conception pythagoricienne (c'est-à-dire que Platon hérite de Pythagore cet aspect de la vision sur la base duquel il y a un feu ou une lumière qui permet à l'œil d'émettre des rayons vers l'extérieur), mais tout en développant le principe selon lequel «le semblable agit sur le semblable»⁴²³ : on ne peut pas voir la nuit faute d'un feu extérieur. Canguilhem renvoie à ce propos à des passages du *Timée* sans les rapporter directement.

Faisons-le nous-mêmes :

Entre tous ces instruments, ils ont façonné en premier lieu les yeux porteurs de lumière, et ils les ont implantés dans le visage à peu près pour la raison que voici. Cette sorte de feu, qui n'est point capable de brûler, mais seulement de fournir une douce lumière, ils ont fait par leur art qu'elle devînt, chaque jour, un corps approprié. A cet effet, ils ont fait en sorte que le feu pour qui réside au dedans de nous et qui est frère du feu extérieur, s'écoulât au travers des yeux de façon subtile et continue. Mais ils ont épaissi tout l'œil et spécialement le centre

421 Rapportons de suite quelques considérations d'Aristote relativement au sens de la vue : «L'objet de la vue, c'est le visible. Or le visible est, en premier lieu, la couleur, et, en second lieu, une espèce d'objet qu'il est possible de décrire par le discours, mais qui, en fait, n'a pas de nom : ce que nous disons là deviendra clair surtout par la suite. Le visible, en effet, est couleur, et la couleur, c'est ce qui est à la surface du visible par soi : et quand je dis « par soi », j'entends non pas ce qui est visible pas son essence, mais ce qui est visible parce qu'il contient en lui-même la cause de sa visibilité. Toute couleur a en elle le pouvoir de mettre en mouvement le diaphane en acte, et ce pouvoir constitue sa nature. C'est pourquoi la couleur n'est pas visible sans le secours de la lumière, et c'est seulement dans la lumière que la couleur de tout objet est perçue » (Aristote, trad. fr. 1934, 418 a25 – 418 b, pp. 105-106).

422 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*.

423 *Ibid.*

de l'œil, de façon qu'il ne laissât rien échapper du reste du feu le plus grossier, mais laissât seulement filtrer un tel feu parfaitement pur. Lors donc que la lumière du jour entoure ce courant de la vision, le semblable rencontre le semblable, se fond avec lui en un seul tout, et il se forme, selon l'axe des yeux, un seul corps homogène. De la sorte, où que vienne s'appuyer le feu qui jaillit de l'intérieur des yeux, il rencontre et choque celui qui provient des objets extérieurs. Il se forme ainsi un ensemble qui a des propriétés uniformes dans toutes ses parties, grâce à leur similitude. Et si cet ensemble vient à toucher lui-même quelque objet ou à être touché par lui, il en transmet les mouvements à travers le corps tout entier, jusqu'à l'âme, et nous apporte cette sensation, grâce à laquelle nous disons que nous voyons [dans le sommeil et les rêves]. Mais lorsque le feu extérieur se retire pour la nuit, le feu intérieur se trouve séparé de lui : alors, s'il sort des yeux, il tombe sur un élément différent de lui ; il se modifie et s'éteint, puisqu'il cesse d'être de même nature que l'air environnant, lequel n'a plus de feu⁴²⁴.

S'il est vrai toutefois que le modèle platonicien tient de Pythagore, il est vrai d'autre part que la vision-connaissance chez Platon ne découle pas des choses terrestres, car elle équivaut en tout à une intuition consistant à recevoir une image extra-terrestre, totale, une image isomorphe à l'idée. La vision chez Platon est donc vision intuitive d'une image, ou principe absolu, entièrement conforme à quelque chose : c'est là la vision en tant qu'idée transcendante. C'est proprement en cela, comme nous le laisse entendre Canguilhem⁴²⁵, que réside le concept de vision en tant qu'intuition (à savoir le troisième modèle dont on a brièvement parlé ci-dessus).

Après quoi il y a, évidemment, les épigones de l'interprétation de Démocrite, c'est-à-dire ceux qui affirment que l'objet envoie à l'œil sa propre image sous la forme d'une couche subtile. Ces images prennent le nom d'*éidola* (ἔιδωλα). En fait, comme le signale Giovanni Casertano⁴²⁶,

Démocrite aurait soutenu que l'air, comprimé entre le sujet vu et le sujet qui voit, reçoit une empreinte, et ainsi « empreint » [caractérisé par telle empreinte] pénètre dans l'humide des yeux. Cette théorie s'appuie sur la conviction de Démocrite que tout sujet émet *τινα ἀπορρήν* (un effluve) [...]. [...] Tous les *ἔιδωλα* qui composent l'effluve pénétreraient dans les yeux, en produisant la

424 Platon, trad. fr. 1925, 45b-45d, p. 162.

425 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 15. Ici, à propos de la vision en tant qu'intuition, l'auteur donne quand même l'exemple de Descartes, non de Platon.

426 Giovanni Casertano, philosophe italien, est titulaire de la chaire d'Histoire de la philosophie ancienne à l'Université de Naples "Federico II".

vision de l'objet⁴²⁷.

Scipion Dupleix⁴²⁸ par exemple, en prenant partie contre Platon semble s'en tenir à cela, quoique, continue Canguilhem⁴²⁹, il invoque expressément la conception aristotélicienne de la vision.

Rapportons ce que Scipion Dupleix écrit justement dans le *Corps de Philosophie contenant la logique, la physique, la métaphysique, et l'éthique*:

Reste a sçauoir si nous voyons par l'émission des rayos de l'œil, ou par la reception des images des obiects. Platon a tenu la premiere partie de ceste question: Aristote l'autre [...]. Or apres auoit ainsi respondu aux raisoins del Platoniciens & Galenistes, il faut resoudre que la veuë se fait par la receptiõ des images, especes, ou ressemblance des obiects : lesquelles sont representées à l'œil estant peintes par la lumiere au mediũ [...]⁴³⁰

Effectivement Canguilhem lui-même affirme⁴³¹ qu'il y a un réel rapport entre la théorie des *éidola de Démocrite* et la conception aristotélicienne. La ressemblance réside dans l'assimilation entre la façon de percevoir de l'œil et le mode de fonctionnement de la chambre obscure. Tant la première que la deuxième thèse conçoivent la vision (et donc la connaissance) comme la simple réception d'une image, ce qui signifie qu'au niveau de la perception connaître équivaut à percevoir un objet concret.

L'allusion à la chambre obscure n'est pas fortuite, car c'est à partir de l'invention de celle-ci qu'on a commencé à établir des analogies entre certains appareils artificiels de capture de l'image externe et la vision humaine, étant donné que pour les "appareils artificiels" Canguilhem se réfère aussi bien à la chambre claire et à l'appareil photographique. Quant à la chambre obscure, il est intéressant de

427 « Democrito avrebbe sostenuto che l'aria, compressa tra il soggetto veduto e il soggetto che vede, riceve un'impronta, e così «improntata» penetra nell'umido degli occhi. Tale teoria si basa sulla convinzione democritea che ciascun soggetto emetta *τινα ἀπορρήν* (un effluvio) [...]. [...] i singoli *ἔιδωλα* (simulacri) componenti l'effluvio penetrerebbero negli occhi, producendo la visione dell'oggetto [...]. » (Casertano, 1983, pp. 40-41. La traduction de l'italien au français ci-dessus est la nôtre).

428 Scipion Dupleix (1569-1661) philosophe et historien français. Il fut aussi l'auteur de *La Physique ou science naturelle divisée en huit livres* (1603).

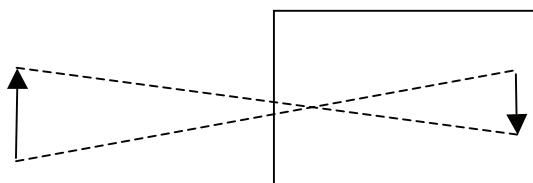
429 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 10.

430 Dupleix, 1636, pp. 400; 410.

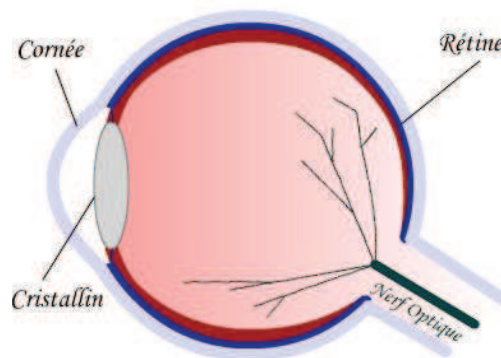
431 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 49/1.

noter qu'elle naît à la suite des conjectures du penseur arabe Ibn-Al-Haïtham, également connu sous le nom de Alhazen (965-1039)⁴³².

Quant à sa structure et à son fonctionnement, la chambre obscure consiste en une boîte fermée douée d'un petit trou pratiqué juste au centre d'une des parois. La lumière extérieure s'introduisant par le trou à l'intérieur de la chambre permet de projeter sur la paroi opposée l'image renversée de l'objet placé à l'extérieur de la boîte, face au trou. Cela est figuré ici :



Alhazen, poursuit Canguilhem⁴³³, se base sur l'enseignement de l'expérience commune : lorsqu'on ferme les yeux pendant les heures du jour, on continue à voir, en gardant les paupières baissées, l'image du disque solaire. Cela signifie que la dynamique de la vision ne se produit pas en partant de l'œil. Bien au contraire : c'est les formes des objets qui se dirigent vers l'œil de l'extérieur. Épouser cette thèse équivaut pourtant à se trouver face à une contradiction : comment l'image d'une montagne, tellement grande, peut-elle par exemple être imprimée dans une pupille, tellement petite ? Est-il possible que les particules constituant l'image de la montagne se contractent conjointement, se compriment toutes ensemble pour constituer une unique, minuscule image ? Selon Alhazen, la surface de l'objet éclate en une myriade de points, lesquels émettent chacun un *éidolon*. Ce dernier, en

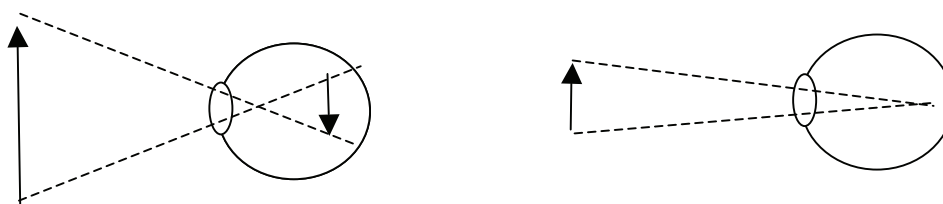


432 Cf. *idem*, ff. 49/1-50/2.

A la page 49/1 du manuscrit, Canguilhem écrit que les travaux d'Alhazen (965-1039, originaire de Bassorah, venu après se fixer au Caire), ont été repris et divulgués en Occident par Vitellion grâce à son traité d'optique *Perpectiva (De perspectiva)*, publié en 1270 et réédité en 1572.

433 Cf. *idem*, f. 50/2.

avançant en ligne droite, retrouve tous les autres dans un point précis de l'œil, et c'est là que tous les *eidola* recomposent l'image initiale. En un premier moment, Alhazen place le point de convergence des *eidola* sur la pupille. En vertu des lois géométriques, il découvre cependant qu'un point de convergence placé trop à l'extérieur de la circonférence de l'œil (c'est-à-dire à proximité de la pupille), provoquerait un renversement de l'image à l'intérieur de l'œil (regarder une montagne, en conditions normales, cela ne produit certes pas l'effet de percevoir l'image d'une montagne renversée, le sommet en bas et la base en haut). Pour obvier à cette contradiction, Alhazen parvient à la conclusion que le point de convergence des *eidola* ne se trouve pas sur la pupille, à savoir dans la partie la plus externe de l'œil, mais bien dans une zone un peu plus interne. De cette façon, la surface sensible aux rayons provenant de l'extérieur et en mesure de lire l'image (droite) de l'objet, est placée plus en avant, plus extérieurement par rapport au point de convergence (interne) : cette surface coïncide avec le cristallin (et non avec la rétine, qui est la membrane la plus interne parmi celles recouvrant le globe oculaire. Selon Alhazen, donc, le centre à l'intérieur duquel l'image est élaborée et où se donne la perception, se trouve dans le cristallin et non dans la rétine. Ce qui est illustré par les deux figures ci-dessous (rapportées par Canguilhem lui-même⁴³⁴). La figure à gauche représente le modèle de la convergence des rayons visuels à proximité de la pupille, la figure à droite représente le modèle d'Alhazen :



Bref, l'assimilation des mécanismes ou lois régissant le fonctionnement de la chambre obscure, laquelle venait d'être mise au point, a déterminé la comparaison entre le fonctionnement du corps humain et celui de la chambre

434 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 50/2.

obscur. Alhazen explique la vue humaine en vertu des constantes physiques qu'il arrive à découvrir en observant la phénoménologie de la production d'images dans la chambre obscure, produit artificiel de la technique (en tirant ainsi des conclusions absolument fausses : c'est chose connue aujourd'hui que la production de l'image visuelle interne a lieu dans la rétine, non dans le cristallin comme il le supposait). C'est là une tendance qu'on relève depuis toujours : il se trouve par exemple – on le lit dans « Machine et organisme » – qu'Aristote « assimile effectivement les organes du mouvement animal [...] à des parties de machines de guerre, par exemple au bras d'une catapulte qui va lancer un projectile »⁴³⁵. On dénature le corps en lui attribuant une artificialité de base qu'en réalité lui-même a produit.

3.1.2. La vision selon Canguilhem

Depuis que l'on tente de se le représenter, le fonctionnement de l'organisme se donne à la connaissance humaine sous la forme aliénée des engrenages d'une machine. Les choses en vont autrement si l'on s'en tient à l'originalité vitale du corps. Une fois fait de l'œil une chambre obscure (au Moyen Âge) ou un appareil photographique (à l'époque moderne), il s'agit donc pour Canguilhem de se débarrasser de cette illusion mécaniste. Il prend soin de démontrer que la vue ne correspond pas à un instrument de mesure exacte des formes extérieures (tels que la chambre obscure ou l'appareil photographique), qu'elle ne fournit pas une idée de la connaissance qui puisse se déclarer spéculaire vis-à-vis de l'état physique, structural des choses : la dynamique de la vision se produit selon les intérêts d'un sujet. Elle varie suivant des intentions spécifiques. En revanche, en tant que porteuse des intentions d'un sujet, elle introduit à l'action, à la pratique, à la technique. Ce qui signifie que le modèle de la vision ne peut pas coïncider avec l'idée ou la forme d'une réalité extérieure (si terrestre ou aussi divine soit-elle, comme dans le cas de Platon), mais avec ce que l'individu entend faire dans la pratique d'après ses propres sentiments : le modèle de la vision comme connaissance – c'est là le point le plus

435 Canguilhem, 1952, éd. 1985, p. 105.

important pour notre auteur - est en dernier ressort la main, l'agir pratique affranchi de n'importe quelle norme préalable.

C'est notamment quelques considérations sur le rôle de la *fovéa*, « 1/1500 partie de la surface rétinienne »⁴³⁶, qui permettent de parler, disons, de praticité de la vision, c'est-à-dire de la vision en tant que prélude à l'action.

Comme le remarque Canguilhem, c'est ce qu'écrit Maurice Pradines dans le *Traité de psychologie générale*, dont nous citons quelques lignes (de même que Canguilhem, mais plus brièvement⁴³⁷) à titre d'exemple :

On prend l'étendue pour un *excitant* physique, dont la perception extensive serait l'effet, et on se le *donne* comme une réalité externe de la même manière qu'on se donne le son et la lumière. On cherche, par exemple, une correspondance entre une image extensive externe et l'image rétinienne, comme si l'image projetée sur la rétine pénétrait telle quelle dans l'esprit et était le phénomène psychologique qu'il s'agit d'expliquer [...].

Mais il est absurde de prendre l'espace pour un excitant, et absurde encore de prendre une image rétinienne pour un *état* mental; l'espace, ici encore, ne peut être qu'une représentation construite par une activité de l'esprit que soutient la sensation, jamais une donnée passive de cette sensation même. L'œil aussi ne reçoit que des impressions, qui peuvent être plus ou moins vives: *il ne reçoit pas l'espace* [...].

C'est une activité à fixation ponctuelle tout comme l'activité tactile. Voilà d'abord ce que nous empêche d'apercevoir l'habitude de juger de *l'esprit qui voit* d'après *l'image que nous voyons sur la rétine*. Cette image est étendue: on croit que la sensation doit l'être. Or, il y a une raison qui devrait suffire à exclure l'hypothèse [...]: c'est l'extrême inégalité de la sensibilité aux divers points de la rétine. Nous ne voyons bien qu'avec la tache jaune, et même avec un point, la *fovea centralis*, de cette tache [...], mesurée en coupe verticale, n'atteint guère que 1/2 mm. C'est donc en tout sens un *point*; et comme c'est avec ce point, par un mouvement de bascule de l'œil, tout ce que nous voulons voir [...]. On voit donc l'absurdité *de juger de ce que l'œil voit quand il regarde par ce que nous y voyons quand nous le regardons*. Si le champ visuel devait avoir le caractère que l'excitation rétinienne *totale* nous en donne à chaque moment, ce serait un chaos, du fait de la juxtaposition de détails perçus avec la distinction la plus inégale, comme si nous palpions un objet tactile simultanément avec la pointe de la langue et la peau du ventre [...].

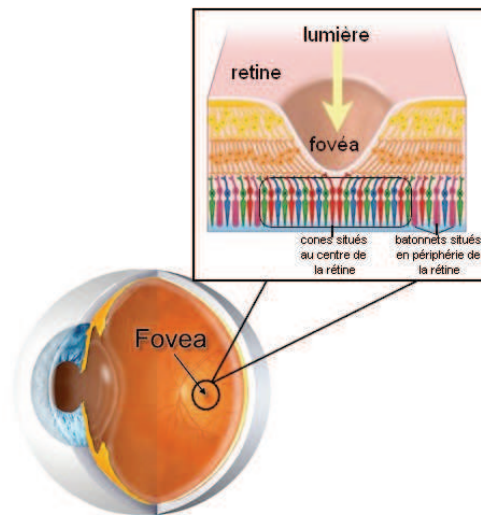
La *fovea* est un doigt en ce sens, et elle nous sert, non à *percevoir* l'étendue, mais à *faire*, en *étendant un point*. Comme l'aveugle de naissance qui veut palper les choses les précipite [...] vers la pointe de ses doigts, de même, le mouvement de bascule de l'œil précipite incessamment vers la *fovea* les excitations rétiniennes que nous voulons explorer. Ainsi se forme la représentation de l'espace en surface par le procédé de *récapitulation* [...] dont nous avons relevé le caractère profondément intellectuel [...]. Au principe de

436 *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 59/1.

437 Cf. *idem*, f. 61/3

tout sens il y a l'esprit⁴³⁸.

Pradines affirme que les images que la rétine saisit au fur et à mesure ne sont pas nettes sur toute leur surface. Dans l'image perçue on ne peut relever qu'une petite partie où l'objet est mis au point : le reste est vaguement distinct. Cette précise accommodation avec l'objet a lieu grâce à la fovéa, une composante minuscule de la rétine permettant une fixation ponctuelle à l'intérieur du cadre visuel. En faisant cela, néanmoins, l'œil se déplace rapidement d'une partie à l'autre de l'image en sélectionnant le point précis à mettre au point. On peut s'interroger sur ce qui fournit le critère pour sélectionner tel ou tel autre objet à l'intérieur de l'ample plan



visuel filtré par la rétine. Il ne s'agit certes pas d'une composante physique du cerveau ou de l'œil. Ce critère n'est suggéré que par les intentionnalités propres au sujet. L'action de la fovéa (qui est la région de la rétine où la concentration des cônes, à savoir les cellules dédiées à la vision claire et nette, est plus élevée) peut être ainsi assimilée à l'activité tactile, ponctuelle, précise du doigt. Celui-ci, de même que la fovéa, sélectionne et agit sur un point des choses extérieures. L'analogie s'étend de plus au fait que les deux, doigt et fovéa, sont mus par les intentionnalités du sujet. Soulignons donc un certain degré de "compétence tactile" caractérisant la fonction de la fovéa, car le point de l'objet sur lequel elle se concentre pousse, d'après la volonté, les intentionnalités propres à l'individu, non à percevoir un point mais bien à pointer, à *faire* le point.

Selon Canguilhem, le modèle d'explication physio-psychologique de la vision, et par conséquent de la connaissance, n'est pas l'appareil physique, et donc ne relève pas des anciens modèles de Démocrite ou de Pythagore, mais c'est la main :

Conclusion: l'image rétinienne se réfère à l'œil comme à un appareil physique.

438 Pradines, 1943/1986, Vol. I, pp. 539-541.

Pas de rapport à la vision comme *connaissance* c'est-à-dire relation qui fait apparaître un objet pour un sujet sur le mode du hors du sujet. L'impression rétinienne se réfère à l'œil comme organe, [...] or le modèle de tout organe, c'est au-delà de tout instrument ou appareil ce qui se soumet l'instrument ou l'appareil, ce qui s'en sert, et c'est pourquoi le modèle d'explication physio-psychologique de l'œil c'est la main, le doigt: toucher à distance [...].
A travers la vision, c'est le tact explorateur qui servirait de modèle à la connaissance. Mais pourquoi est-ce précisément sous la forme du *tact optique* que le tact sert de modèle à la connaissance?
L'œil et la main. Pourquoi, chez le connaissant, ici l'homme, la main n'est-elle pas terme pour un organe théorique⁴³⁹ ?

Les anciens modèles de la vision, y compris évidemment celui de la chambre obscure ou de l'appareil physique, établissent que la vision oriente à un type de connaissance supposant l'existence de quelque chose qui est déjà donné (une représentation, un principe ou série de principes) et qui demande une "mimesis". En revanche, le modèle canguilhémien coïncide avec le modèle de la main, car dans la philosophie de Canguilhem, comme on peut du reste le déduire d'après la lecture des premiers manuscrits de jeunesse - c'est-à-dire dans *Philosophie, (éléments de doctrine)* de 1929-1932 - la connaissance crée elle-même ses propres règles, à partir du moment où elle est intimement liée au *faire*, à l'agir pratique de l'homme libre, étrangère à la contrainte de la norme.

La connaissance (la vision) n'est pas l'effet d'un monde naturel ou artificiel d'objets et d'instruments. Elle est au contraire ce dont procède ce monde d'objets et d'instruments. Dire que les objets sont *connus* (vus) cela ne veut pas dire qu'il y a du connaissable (visible) avant la connaissance (vision). Les objets sont connus parce que la connaissance est *connaissante*⁴⁴⁰.

En dernière analyse on comprend bien que « sous ce rapport il n'y a pas de différence entre voir et palper »⁴⁴¹ et que, conclut Canguilhem, il serait approprié de parler de perception en tant que « prospection »⁴⁴². Voir n'équivaut donc pas à refléter la donnée extérieure, mais bien à *faire*.

439 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 62/4. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

440 Cf. *idem*, f. 56/8. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit..

441 *Idem*, f. 62/4.

442 *Ibid.*

3.2. *La science et l'erreur* (1955-56)

La science et l'erreur est le titre du premier cours de Canguilhem à la Sorbonne et date de 1955-56. Une phrase concise et très efficace à la page 105 peut nous être utile pour essayer de donner une idée générale du sens théorique final de ce manuscrit : « Ce qui fonde la science n'est pas un objet [...] . C'est un projet ». En affirmant que ce qui est à la base de l'impulsion scientifique (impulsion scientifique propre aussi bien à l'individu entendu dans sa singularité qu'à la science en tant qu'institution collective) n'est pas un objet, l'auteur critique ouvertement (quoique en passant) l'empirisme⁴⁴³ (d'après lequel la vérité est contenue dans l'objet physique : il y a connaissance lorsque l'intellect, dans un véritable processus de réflexion avec le monde extérieur, fait siennes les lois immuables de l'objet) ; en posant le « projet » au fondement de la science, il critique aussi le rationalisme⁴⁴⁴, du fait que celui-ci considère le projet comme un fait (donc un objet soumis lui-même à des lois précises qui doivent être appliquées d'une fois sur l'autre)⁴⁴⁵. En effet, selon Canguilhem tout projet fondant la recherche scientifique n'est pas un savoir entendu comme un recueil de règles, mais plutôt une valeur, un mouvement de modification du réel fondé sur un besoin, une intention focalisée ou *croyance*. Cette croyance, loin de coïncider avec une connaissance parfaite des lois du réel, puisqu'appartenant pour une grande partie à l'ordre du vital et non à celui de l'intellect, ne se distingue pas par un caractère d'exactitude, de certitude : ce qui lui est le plus propre est l'erreur.

Ainsi entendue, la conception canguilhemienne de l'erreur passe, dans ce manuscrit de 1955-56, par des distinctions fondamentales, à nos yeux, les plus importantes, auxquelles nous allons consacrer les deux paragraphes suivants. Elles séparent d'un côté le verbe *errer* du verbe *faillir*, et de l'autre côté, le concept de *vrai*

443 Par le nom d'*empirisme*, on entend généralement cette orientation à caractère philosophico-scientifique d'après laquelle le fondement de la vérité - donc les conditions de la connaissance humaine - est entièrement trouvable dans les choses externes, à savoir dans la réalité empirique. Parmi les représentants les plus importants de l'empirisme il y a Francis Bacon (1561-1626), Condillac (1714-1780), David Hume (1711-1776) et John Locke (1632-1704).

444 En philosophie, en termes très généraux, le terme *rationalisme* indique une orientation de pensée postulant que la connaissance est réalisable uniquement par l'application fidèle des principes de la raison. Descartes est généralement considéré comme le père du rationalisme moderne.

445 Cf. *La science et l'erreur*, f. 105.

du concept de *faux*.

La première partie de *La science et l'erreur* (ff. 1/3-11/13) porte sur le rôle joué par le concept d'erreur dans la pensée de Gaston Bachelard. De notre point de vue, et sans pour autant contester l'influence que celui-ci a exercé sur la personnalité philosophique de notre auteur à partir des années 50, c'est là une argumentation de caractère moins strictement spéculatif que commémoratif. Bachelard fut, comme nous l'avons déjà précisé, l'illustre prédécesseur de Canguilhem à la chaire d'histoire et philosophie des sciences à la Sorbonne. Nous choisissons donc de ne pas nous arrêter sur cette brève section qui lui est consacrée⁴⁴⁶.

Dès la deuxième partie on assiste en revanche à la tentative de l'auteur de "requalifier" l'acception d'erreur en la délivrant d'une interprétation trompeuse, produit de la tradition philosophique transmise jusqu'à Kant (Kant excepté, nous verrons par la suite pourquoi). L'erreur était en effet alors constamment assimilée au problème de la certitude, qui à son tour trouvait sa raison d'être dans la question de l'assurance dans la vie. Parler de l'erreur, cela signifiait en somme aborder le thème éternel de la « distinction certaine du vrai et du faux »⁴⁴⁷ ; esquisser une règle ou des règles de vie correspondait à discerner préalablement le vrai (erreur comme issue de la pénétration manquée du vrai et donc comme expérience utile pour son possible discernement par tâtonnements successifs), avec la conséquence que toute philosophie ainsi établie, au lieu de se donner pour sagesse comme peut-être elle

446 Pour ne pas laisser cet argument complètement en suspens, rapportons le passage final de la section en question. Canguilhem semble le charger d'un sens bien particulier, dans la mesure où, dans les pages précédentes, il traite du rapport science-erreur chez Bachelard en tant que solution sollicitant la « révision » (Cf. par exemple f. 8/10 : ici, révision en tant que re-vision) : il faut que la tendance à l'utilisation de la rectification, de la correction (comme la science n'est qu'un mouvement théorique-pratique de type polémique) soit une constante inextinguible dans le travail du philosophe et du scientifique : « Sa longue expérience, son travail acharné, son exigence pour lui-même pouvaient permettre à M. Bachelard d'écrire : " Quand tout change dans la culture, écrit-il avec conviction, et les méthodes et les objets, on peut s'étonner qu'on donne l'immobilité philosophique comme un mérite. Tel philosophe qui écrit à soixante ans défend encore la thèse qu'il soutint à trente ans. La carrière entière, chez certains philosophes d'aujourd'hui est ainsi une "soutenance continuée". La culture scientifique réclame de plus grands renoncements " (*Le Rationalisme appliqué*, p. 43 [Paris, PUF, 1949. Cette remarque est la nôtre]). A bon entendeur, salut. Je crois avoir bien entendu cet avertissement. Il s'adresse, entre autres, à votre nouveau professeur » (*La science et l'erreur*, f. 11/13).

447 *La science et l'erreur*, f. 1/14.

l'aurait voulu, s'est donnée pour science (à savoir pour un ensemble de théories)⁴⁴⁸.

Mais il n'a jamais été démontré 1) qu'une théorie soit d'elle-même convertible en règle de conduite. 2) Que des règles pratiques différentes et même opposées ne puissent pas être déduites d'une même théorie (par exemple, l'attitude à l'égard du suicide dans la philosophie stoïcienne : Sénèque est pour, Épictète est contre). 3) Qu'en concevant une règle pratique comme application d'un savoir on ne confonde pas morale et technique⁴⁴⁹.

Si un comportement humain ne peut pas être entièrement déduit d'une théorie prescrite, et si l'on considère surtout la faillibilité d'un tel comportement (par conséquent sa capacité à commettre des erreurs), il faut commencer à penser que l'homme n'agit pas d'après un "savoir" (puisque celui-ci, en s'affirmant, supprime l'erreur), mais d'après une "croyance" : "je sais" est différent de "je crois". Canguilhem⁴⁵⁰ situe la naissance de la croyance ainsi comprise dans la doctrine de Kant, notamment dans la préface à la deuxième édition de la *Critique de la raison pure* : « J'ai donc dû supprimer le savoir pour lui substituer la croyance »⁴⁵¹. Une extension du savoir à la pratique est donc possible, mais uniquement lorsqu'on accepte de remplacer cette tendance dogmatique, théoriquement figée, du savoir par celle de la croyance, plus ouverte puisque tenant compte de ce qui est éventuel ou imprévu. Dire "je crois" atteste à la fois la possibilité d'être déjà dans l'erreur et la potentialité de commettre une erreur.

3.2.1 Errer et faillir

Il y a néanmoins une différence substantielle entre un acte manqué, c'est-à-dire la conscience d'avoir commis une erreur après avoir agi, et l'erreur en tant que condition déjà intrinsèque au savoir (croyance). Le premier type d'erreur appartient

448 Cf. *ibid.*

449 *Ibid.* Le terme « morale » nous semble ici entendu dans son sens large, c'est-à-dire comme un ensemble de normes considérées comme appropriées (par tradition ou pas) pour l'agir pratique, pour accomplir ce qui est juste en le séparant tout d'abord de ce qui ne l'est pas.

450 Cf. *ibid.*

451 La traduction d'A. Tremesaygues et de B. Pacaud est : « Je dus donc abolir le savoir afin d'obtenir une place pour la croyance » (Kant 1787, trad. fr. 1965, p. 24).

en fait à la sphère sémantique du *faillir*, non pas de *errer*.

Du point de vue sémantique général ou de l'opinion commune, on lit⁴⁵² que les acceptions *du terme* erreur sont multiples. Il en existe principalement trois : 1) au premier sens, l'erreur désigne l'acte de confusion entre deux valeurs de jugement opposées l'une de l'autre, à savoir entre le vrai et le faux ; 2) au deuxième sens, il y a erreur tout simplement lorsque l'état de confusion entre le vrai et le faux devient durable dans le temps avec la conséquence persistante de l'acte lié à cet état. La différence entre le premier et le second sens c'est que dans le premier on fait l'erreur (acte isolé), dans le second on vit dans l'erreur (un Occidental au Japon peut embrasser sur la joue un autochtone en croyant qu'il s'agit d'un geste de salutation, ce qui pourrait représenter le premier cas, alors que continuer à embrasser les gens dans le temps représenterait le deuxième cas) ; 3) au troisième sens l'erreur, est inhérente à une proposition qu'on affirme lorsqu'on pense le faux, lorsqu'on affirme par exemple que la baleine est un poisson. Analysé en revanche par le biais de étymologie, le mot *erreur* renvoie à *errement*, quoique ce substantif, malgré un certain degré d'homonymie, soit bien peu synonyme d'*erreur*. *Errement*, ancien terme français tombé en désuétude⁴⁵³, vient de *errer*, qui à son tour vient du bas latin *iterare*, qui signifie suivre son chemin⁴⁵⁴. Le mot *erre*, nom singulier féminin qui identifie la vitesse acquise d'un bateau, prend justement ses racines dans ce verbe latin ; il renvoie aussi, dans le jargon de la chasse, aux traces d'un cerf, à la voie de l'animal. Ainsi, "suivre les erres", c'est prolonger, imiter, et "suivre les anciennes erres" c'est reprendre quelque chose au point où l'on avait laissé, c'est-à-dire continuer ce qu'on avait interrompu. « *Les anciens errements* ce sont donc d'anciennes manières de faire, des coutumes de pratique. Ce sont non pas des erreurs invétérées et dont on souhaiterait la fin, ce sont des procédures accréditées auxquelles on reste fidèle »⁴⁵⁵.

452 Cf. *La science et l'erreur*, ff. 22-23.

453 Le *Dictionnaire Universel* d'ancien français rédigé par Antoine Furetière (1619-1688, publié à titre posthume) en fournit la signification suivante: «ERREMENT, s.m. Terme du Palais. C'est la dernière procédure d'un procès, le dernier état d'une affaire [...]» (Furetière, 1690, éd. 1978, tome II).

454 Sur la base du dictionnaire latin-français *Le Grand Gaffiot*, nous observons que le verbe *iterare* peut certes métaphoriquement signifier, comme l'écrit Canguilhem, « suivre son chemin », mais sa signification exacte est plutôt « recommencer, reprendre, répéter quelque chose » (Cf. *Le Grand Gaffiot*, 1934, éd. 2000, p. 873).

455 *Idem*, f. 23.

La signification d'*errement* renferme alors une acception de stabilité, de sécurité acquise, de direction bien connue, en ouvrant à un avenir qui ne réserve pas de surprises, d'imprévus déplaisants. *Erreur* dérive lui aussi du verbe *errer*, mais sa déviation sémantique par rapport à *errement* s'explique par le fait qu'*errer*, en l'espèce, vient du latin *errare*, venant à son tour de l'ancien grec ἔρρω (erro), apparenté à ἔρχομαι (erchomai). Erro signifie à la lettre aller lentement, péniblement ou tristement⁴⁵⁶.

Canguilhem met donc l'accent sur la double généalogie du terme *errer* (lequel, comme il le souligne, a aussi effectivement une valeur sémantique ambivalente : il y a *errer* et *errer*)⁴⁵⁷ : la première le fait remonter au verbe latin *iterare*, "suivre son chemin", d'où découle le terme *erre* (la vitesse d'un navire) ; la deuxième indique la parentèle avec un autre verbe latin, *errare* (signifiant, signalons-le, non seulement "vagabonder" mais aussi "faire fausse route"⁴⁵⁸), mais surtout avec le verbe grec *erro*, "aller péniblement": c'est ainsi qu'est né le mot et la signification d'*erreur*.

Et pourtant nous ne sommes pas encore à l'abri de toute confusion, puisque les conséquences du mot *erreur* sur le plan sémantique-étymologique en entraînent d'autres au niveau théorétique. Une bonne partie du cours sur *La science et l'erreur* se développe à partir de la bifurcation conceptuelle suivante:

Errer c'est aller à l'aventure, vaguer sans point fixe de visée ou d'attache, sans

456 Pour le verbe grec ἔρρω, le dictionnaire grec-français d'Anatole Bailly (1833-1911) rapporte effectivement ce qui suit : « aller lentement [...], aller péniblement [...], errer tristement ».

Parmi les sens principaux du verbe ἔρχομαι il y a "venir", "aller", "aller de nouveau", "revenir" (Cf. Bailly, 1895, éd. 1963, p. 809 ; 811-812).

457 A savoir *errer* en tant que vagabonder et *errer* en tant que se tromper.

D'après *Le Petit Robert*, dictionnaire de la langue française : « Errer, v. intr. (1) – 1283 ; erroïer, erroër, XIIe ; lat. errare. I, vx. [vieux] ou LITTER. S'écarter, s'éloigner de la vérité → s'égarer, se tromper [...] II (par confusion de *errer* (I), et de l'a. fr. *errer* « voyager » → 1. errant, errements). 1. Aller de côté et d'autre, au hasard, à l'aventure [...] » (*Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française*, 2000, p. 906).

Le Dictionnaire Universel d'Antoine Furetière atteste que le sens le plus commun du terme *errer* dans le français de l'époque (autour de 1600) était celui de vagabonder, de voyager sans destination : « ERRER. v. neut. Voyager par la campagne, ou sur la mer, sans avoir de route certaine [...]. ERRER, signifie aussi, S'abuser, se tromper, être imbu d'une fausse opinion [...]. » (Furetière, 1690, éd. 1978, tome II).

458 Selon le dictionnaire latin-français *Le Grand Gaffiot*, le premier sens d'*errare* est celui de «errer, aller ça et là, marcher à l'aventure», mais son second sens est celui de «faire fausse route, se fourvoyer, s'égarer» (Cf. *Le Grand Gaffiot*, 1934, éd. 2000, p. 605).

but et sans arrêt ; c'est marcher sans terme.

Le juif errant est ici un symbole.

Erreur c'est donc davantage que *dévi*ation. On ne peut dévier que dans un pays où il y a des chemins, des points singuliers fixes. Si l'erreur est fausse direction prise au départ ou en cours de route, si elle est écart avant d'être aventure, alors ce serait le sens n° 1 qui serait primitif. On serait dans l'erreur pour avoir fait erreur.

Mais si l'erreur est un état de vagabondage originel, d'incapacité à concevoir même ce que serait un chemin, de rébellion/fermeture préliminaire à toute idée de direction, d'orientation, de visée et de suite, alors c'est le sens n° 2 de tout à l'heure qui serait primitif. C'est pour être dans l'erreur qu'on ferait erreur.

Dans ce cas l'homme serait moins un être *errant*, c'est-à-dire qui se jette dans l'erreur, qu'un être *erratique*⁴⁵⁹.

Cette bifurcation consiste donc dans le fait qu'on considère l'erreur tantôt comme ce moment immédiatement successif à l'éloignement d'une vérité donnée, d'un parcours théorique déjà régulé (erreur comme « déviation »), tantôt comme stade originaire précédant tout parcours déjà régulé, état chaotique primitif qui préexiste au monde ordonné et rationnel.

Les exemples dans la littérature philosophique ainsi que dans le champ historico-socio-anthropologique ne manquent pas, autant dans le premier sens d'erreur-déviation, d'erreur succédanée, que dans le second sens d'erreur initiale. Prenons, quant à la philosophie, le cas de Descartes. Canguilhem, à la page 25⁴⁶⁰, envisage dans la pensée du philosophe du cogito la tendance à voir dans l'erreur une sorte d'« état de vie pré-géométrique, sans points ni droite »⁴⁶¹. La philosophie est imaginée par Descartes à partir de quelques expériences élémentaires ayant la fonction d'exorciser le mal, le noir, le vagabondage. D'où le primat pratique et théorique de la ligne droite. Ces expériences élémentaires sont notamment la maison, le chemin, l'arbre et la lumière : la maison, impliquant l'« architecte », les fondements et les matériaux pour l'ériger ainsi que le poêle, le feu, cœur même de la maison. Canguilhem indique qu'on peut déduire cela de la troisième partie du *Discours de la méthode* ; le chemin, soit la méthode, le fait de cheminer, de marcher : *quod vitae sectabor iter ?* ("quel chemin vais-je suivre dans la vie ?"⁴⁶²), ce qui

459 *La science et l'erreur*, f. 23. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

460 Cf. *idem*.

461 *Ibid*.

462 *Quod vitae sectabor iter ?* est un vers du poète Ausone (310-359 apr. J.-C. environ). Descartes raconte avoir fait un rêve dans lequel il trouve par hasard un dictionnaire sur une table. Sous le

renvoie au voyageur dans la forêt, à la droite contre le cercle ; l'arbre, soit l'arbre à fruits ; la lumière naturelle, qui, comme on le lit dans la cinquième partie du *Discours*, représente l'idée claire, le système du monde qui est ordonné par rapport à la lumière⁴⁶³. Diamétralement opposés à ces quatre principes ou « expériences » on peut supposer l'existence, écrit notre auteur, de leur contraires, c'est-à-dire « les

dictionnaire il aperçoit un livre de poésies, le *Corpus poetarum*. En ouvrant le livre il tombe sur le vers d'Ausone « quod vitae sectabor iter ? » Après quoi, un inconnu lui indique un autre vers d'Ausone, « est et non ». A ce moment là, toujours dans le même rêve, Descartes arrive à la conclusion que le dictionnaire représente l'ensemble des sciences, le vers « quod vitae sectabor iter » le choix d'un chemin, le vers « est et non » la distinction entre le vrai et le faux et le personnage inconnu la vérité en tant qu'idéal à poursuivre au cours de la vie (Cf. A. Baillet, 1691, *La Vie de M. Descartes*, pp. 82-86).

463 Essayons de rendre au mieux le sens de ce que l'auteur veut signifier par *maison*, *arbre*, *chemin*, *lumière* en rapportant directement des passages de Descartes :

Quant à la *maison* (et à l'architecte ainsi qu'aux matériaux), c'est justement à l'idée de maison que Descartes se réfère quand il esquisse les maximes de sa morale (provisoire) : « Et enfin, comme ce n'est pas assez, avant de commencer à rebâtir le logis où on demeure, que de l'abattre, et de faire provision de matériaux et d'architectes, ou s'exercer soi-même à l'architecture, et outre cela d'en avoir soigneusement tracé de dessin, mais qu'il faut aussi s'être pourvu de quelque autre où on puisse être logé commodément pendant le temps qu'on y travaillera ; ainsi, afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'être en mes jugements, et que je ne laissasse pas de vivre dès lors le plus heureusement que je pourrais, je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes dont je veux bien vous faire part ». (Descartes, 1637, éd. 2010, tome I, pp. 591-592) ;

Quant à l'*arbre*, c'est bien connu que le système cartésien, dans la préface aux *Principes de la philosophie*, assimile la philosophie à un arbre dont les fruits ne sont que les produits de la médecine, de la mécanique et de la morale, soit des branches de l'arbre : « Ainsi toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale, j'entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse. Or comme ce n'est pas des racines, ni du tronc des arbres, qu'on cueille les fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières » (Descartes, 1644, éd. 1989 de C. Adam et P. Tannery, tome IX (2), p. 14).

Sur le *chemin*, v. note 220.

En ce qui concerne la *lumière*, dans la cinquième partie du *Discours*, Descartes, par une remarque sur le *Traité du monde*, montre comment l'univers tout entier, y compris l'homme, en est éclairé : « Mais parce que j'ai tâché d'en expliquer les principes dans un traité [le *Traité du monde*], que quelques considérations m'empêchent de publier, je ne les saurais mieux faire connaître, qu'en disant ici sommairement ce qu'il contient. J'ai eu dessein d'y comprendre tout ce que je pensais savoir, avant que de l'écrire, touchant la nature des choses matérielles. Mais, tout de même que les peintres, ne pouvant également bien représenter dans un tableau plat toutes les diverses faces d'un corps solide, en choisissent une des principales qu'ils mettent vers le jour, et ombrageant les autres, ne les font paraître qu'en tant qu'on peut les voir en la regardant: ainsi, craignant de ne pouvoir mettre en mon discours tout ce que j'avais en la pensée, j'entrepris seulement de composer bien amplement ce que je concevais de la lumière; puis, à son occasion, d'y ajouter quelque chose du Soleil et des étoiles à cause qu'elle en procède presque toutes; des cieux, à cause qu'ils la transmettent; des planètes, des comètes et de la terre, à cause qu'elles la font réfléchir; et en particulier de tous les corps qui sont sur la terre, à cause qu'ils sont colorés, ou transparents, ou lumineux; et enfin de l'homme, à cause qu'il en est le spectateur » (Descartes, 1637, éd. 2010, tome I, pp. 614-615).

quatre éléments de la détresse » : le vagabondage, le froid, la faim et l'obscurité. Ce sont des principes éloignant de cette certitude et de cette *rectitude* bien garanties par la maison, l'arbre, la lumière et le chemin. C'est là qui s'instaure, comme nous le disions, le primat cartésien de la ligne droite. Celle-ci est associée d'une part au mouvement, dans ce sens que « Dieu est l'auteur des mouvements de la matière pour autant qu'ils sont droits »⁴⁶⁴, c'est pourquoi le mouvement devient circulaire uniquement par contrainte extérieure. Dans le cas des mouvements de la matière, la rectitude comporte l'inertie (parce qu'il ne s'agit pas d'un mouvant qui choisit de bouger mais d'un mouvant mû). D'autre part, la ligne droite est associée à la décision, ce qui veut dire que l'homme, selon Descartes, est auteur de ses mouvements pour autant qu'ils sont droits. Dans ce cas un voyageur qui s'aventure dans la forêt ne doit pas tourner, c'est pourquoi la rectitude est ici comprise en tant que résolution.

Dans l'historiographie philosophique, Descartes est donc sans doute le représentant le plus influent de l'erreur en tant qu'état « pré-géométrique », c'est-à-dire en tant que stade - précédant le vrai - marqué par l'absence de sécurité, d'assurance et de rectitude ; sur un plan que nous pourrions définir comme plus strictement historico-socio-anthropologique, on peut observer une conception tout à fait similaire de l'erreur dans quelques études conduites par Marc Bloch et Louis Baudin.

Canguilhem prend en considération le « sillon »⁴⁶⁵, lequel est, selon lui, une droite pour deux raisons, une raison de mesure et une raison de justice. Pour une raison de mesure car, comme le fait remarquer Bloch, les champs, si on jette un regard à l'histoire rurale en France, étaient répartis en parcelles selon un mode d'appropriation communautaire du terrain : en effet, l'administration du duché de Lorraine reprochait aux paysans de labourer de travers.

Rapportons les mots de Bloch :

D'abord, un certain nombre – d'une dizaine environ à quelques dizaines – de grandes divisions. [...] Parfois des limites visibles bornent telle ou telle de ces unités : replis du sol, ruisseau, talus fait de main d'homme, haies. Mais souvent rien ne la distingue de ses voisines sinon une orientation différente des sillons.

464 *Ibid.* Cette observation est tirée, comme cela est indiqué par Canguilhem lui-même, de la lecture de *Du monde ou de la lumière*.

465 Cf. *idem*, f. 24.

Car la caractéristique même d'un quartier [d'une division, d'une unité] est d'être un groupe de parcelles accolées, dont les « raies » sont toutes dirigées dans le même sens, qui s'impose aux occupants. Parmi les griefs que l'administration lorraine faisait aux paysans qui, revenus sur leurs terres après la guerre, négligeaient d'en respecter les coutumes, figure celui de « labourer de travers »⁴⁶⁶.

Deuxièmement, pour une raison de justice ainsi que de responsabilité, si on envisage par exemple le cas du peuple Inca d'après les analyses de Louis Baudin : Incas pratiquaient avec des pieux des lignes discontinues perpendiculaires « de trous pratiqués par les hommes avançant ou reculant de front »⁴⁶⁷.

Citons aussi Baudin pour mieux comprendre :

Ce système, comme celui de la répartition des lots entre les membres de la communauté, présente l'avantage de fixer les responsabilités. Celui qui a terminé le premier n'aide pas les autres « sans quoi, explique un juriste, ceux-ci ne feraient rien ». En fait, d'ailleurs, aucun ne termine avant ou après les autres, car les Indiens se placent en ligne, chacun sur sa bande de terrain et avec sa femme devant lui ; ils commencent à chanter en chœur et reculent également en ligne en rythmant leurs gestes sur le chant. [...] Le labour se présentait donc sous la forme d'une série de trous dans lesquels était jetée la semence, et non d'un sillon continu.

Après avoir terminé une série de ces lignes discontinues parallèles, le groupe des labourers traçait une autre série de lignes identiques perpendiculaires aux premières⁴⁶⁸.

C'est sur la base de ces deux modes d'expérience signalés par Bloch et Baudin que nous serions tentés de considérer l'erreur comme absence de sécurité, à savoir absence de paramètres liés aux contextes ci-dessus indiqués. De tels paramètres se fondent sur des élaborations de type géométrique, ce qui pourrait nous précipiter dans une préconception ultérieure, c'est-à-dire dans la comparaison gratuite et naïve entre l'agir humain et l'agir des animaux : comme conséquence de tout ce qu'on vient de dire, on pourrait estimer l'existence d'un mode de vie humain pré-géométrique ou si l'on veut pré-rationnel, et comme la ligne de séparation entre le géométrique et le non-géométrique est représentée par la droite soit la distinction rationnelle du vrai et du faux, on pourrait aussi bien supposer que l'animal non-humain, non doué de raison, agit, tout comme le ferait l'homme "pré-géométrique", en deçà du vrai et du

466 Bloch, 1931, p. 39.

467 *Ibid.*

468 Baudin, 1955, pp. 252-253.

faux. Que l'animal agit en somme en proie à l'erreur. Alors, on légitimerait l'erreur pré-géométrique en reconnaissant et en reléguant son existence dans le stade animal.

Tel est le sens de ce que Canguilhem entend signifier vers la fin de la page 26. Mais il observe que l'expérience animale est en deçà du vrai et du faux seulement dans la mesure où l'instinct caractéristique du comportement animal n'a rien à voir avec ce que nous appelons *vrai*. « L'expérience pré-géométrique, entendue comme erreur, ce n'est pas l'expérience animale »⁴⁶⁹. Par là, si d'ailleurs on reconnaît une certaine infaillibilité au *modus operandi* animal, à savoir à l'instinct animal (si une souris passe sous les yeux d'un chat, il ne fait aucun doute que celui-ci la poursuivra : c'est là l'infaillibilité de l'instinct), cette infaillibilité n'est certes pas due au fait que les animaux connaissent les catégories de vrai et de faux.

Prenons à titre d'exemple le cas de la vie sociale des abeilles. L'auteur de *La science et l'erreur*⁴⁷⁰ cite à ce sujet *Vie et mœurs des abeilles* de Karl von Frisch, où on peut lire que le comportement de ces insectes prévoit que, dans des circonstances données, les abeilles de retour à la ruche annoncent à leur compagnes les coordonnées polaires et la distance d'un gisement de nourriture. Ce genre d'indications entre insectes a lieu par une danse particulière, laquelle peut être de deux types : une danse en rond si l'emplacement du gisement est à moins de cent mètres de la ruche, une danse en huit si le gisement se trouve à une distance supérieure à cent mètres. C'est la ligne médiane du "8", dans le dernier cas, qui indique la direction⁴⁷¹. De plus, toujours relativement à la détermination de la direction, un rôle important est joué par la lumière. Selon Frisch, l'œil des abeilles fonctionne comme un analyseur de la lumière polarisée. Il est en effet « divisé en huit secteurs : chaque secteur polarise la lumière selon un plan différent. Dans chaque secteur un éclairage différent est réalisé. Selon la direction de la lumière la mosaïque lumineuse change »⁴⁷². Il y a

469 Cf. *La science et l'erreur*, f. 26.

470 Cf. *idem*, f. 27.

471 La danse en "8" est aussi appelé par Frisch « danse frétilante », par laquelle « l'abeille décrit un étroit demi-cercle, pivote sur elle-même et retourne en ligne droite vers son point de départ ; puis elle fait encore un demi-cercle, qui vient fermer le premier, et retourne de nouveau en ligne droite vers le point dont elle est partie ». Ce sont ces deux demi-cercles décrits par l'abeille pendant sa danse qui rappellent la figure d'un "8". Lorsque l'insecte accomplit la partie de parcours « en ligne droite » il signale ainsi à ses compagnons, en s'orientant par rapport à l'inclinaison des rayons solaires, la direction du gisement de nourriture à rejoindre (Cf. Frisch, 1927, trad. fr. 1955, pp. 148 ; 153-154).

472 *Ibid.*

d'ailleurs des remarques critiques faites par Etienne Wolff sur l'étude de Frisch, dans un numéro de la *Revue Philosophique*, selon lesquelles la même opération de repérage conduite par l'homme demanderait un long et laborieux processus d'apprentissage car l'homme distingue l'azimut⁴⁷³, à la différence de l'abeille qui « perçoit la lumière comme venant d'un point élevé variable de l'environnement »⁴⁷⁴.

Pour comprendre le sens de tout cela, il faut que nous citions encore une fois les sources, à savoir Frisch et Wolff.

Voici d'abord ce qu'écrit Frisch :

La lune et les grandes constellations, qui aidaient les Vikings à se diriger pendant la nuit, ne sont d'aucun secours aux abeilles, puisque la nuit elles restent à la ruche. Mais le jour, lorsque le ciel est bleu, elles sont plus habiles que n'importe lequel de nos pilotes. En effet, leurs yeux perçoivent la lumière polarisée et même la direction dans laquelle cette lumière vibre. Nous savons déjà comment la lumière polarisée donne naissance, dans les cellules sensorielles de l'ommatidie⁴⁷⁵, à une image dont les contrastes sont très accentués si la polarisation est complète, et le sont moins si elle n'est que partielle. La répartition des plages claires et sombres de cette image se modifie de façon bien déterminée lorsque varie le plan des vibrations. Or, le ciel bleu émet de la lumière polarisée dont l'intensité et la direction de vibration dépendent de la position du soleil et, pour une position donnée de ce dernier, sont caractéristiques de l'endroit du ciel que l'on considère. [...] Il nous faut donc bien nous rendre compte non seulement que les abeilles en vol assurent leur position grâce à la toute petite partie de leur œil qui fait directement face au soleil, mais qu'en même temps elles voient, par leurs milliers d'ommatidies, toutes les images qui correspondent aux différentes régions du ciel et dont l'aspect dépend de la position du soleil. L'ensemble de leurs éléments visuels embrasse ainsi la voûte céleste tout entière, à laquelle ils sont en quelque sorte « optiquement ancrés », et la plus minime déviation par rapport à la direction adoptée est enregistrée de mille manières⁴⁷⁶.

Ce qui suit est en revanche une partie de la synthèse de Wolff à l'analyse de Frisch avec les conclusions relatives qu'il en tire :

Il est hasardeux de tenter de se représenter les choses comme les voit une abeille. Toutefois, nous pouvons considérer comme une donnée élémentaire de la perception, chez tout être vivant, que la lumière solaire vient d'un point élevé

473 Définition du terme *azimut* dans le *Grand Larousse Universel* (tome 2, p. 921) : « Angle dièdre orienté à arête verticale que fait le plan vertical passant par un point donné avec le plan méridien du lieu. (L'azimut est compté soit à partir du nord, soit à partir du sud, de 0 à 360°.) ».

474 *Ibid.*

475 *Ommatidie*, soit chacune des petites parties dont se compose l'œil des insectes.

476 Frisch, 1927, trad. fr. 1955, pp. 124-127.

de l'espace. Ce que nous dissocions sous les termes d'azimut et de hauteur, de projections verticale et horizontale, est l'objet d'une seule et même perception. Les rayons lumineux du soleil (car l'abeille ne voit pas l'image du soleil, mais elle est sensible à la lumière qui en vient) arrivent suivant une direction du tour d'horizon, mais aussi d'un point élevé au-dessus de l'horizon. L'abeille, habituée à voler sous un angle donné par rapport à la direction du soleil, inscrira cet angle dans quelque plan que ce soit ; elle l'indiquera par rapport à la verticale dans un plan vertical, parce que la lumière solaire vient « d'en haut » ; elle reproduira cet angle par rapport à la projection horizontale de la direction du soleil, si elle doit faire des rondes sur un plan horizontal. Mais elle n'a la « notion » ni de la projection verticale ni de la projection horizontale. Bien plutôt elle les confond. L'indication de la direction sur un plan vertical n'est pas le résultat d'une convention, mais d'une erreur d'appréciation. Dans les deux cas, elle ne fait pas autre chose que marcher dans une direction constante par rapport à la direction du soleil. Il n'y a pas, dans le premier cas, une sorte de transcription conventionnelle, mais une inscription directe, comme dans le second ; dans les deux cas, la direction du soleil est prise comme repère, comme sur le trajet que l'abeille parcourt hors de la ruche en se dirigeant vers le but⁴⁷⁷.

Voilà donc ce que Canguilhem entend lorsqu'il écrit que l'homme distingue l'azimut alors que l'abeille perçoit la lumière comme venant d'un point élevé : pour calculer la direction exacte d'un objet sur un plan déterminé, l'homme se sert de l'azimut, qui n'est que l'angle séparant le nord d'un autre objet situé sur un même plan horizontal. On accomplit cette opération en se mouvant selon le sens horaire. Si on veut déterminer l'azimut d'une étoile par exemple, il est nécessaire de tracer une perpendiculaire partant de l'étoile et terminant avec un point sur le plan terrestre, raison pour laquelle dans ce cas l'azimut est la distance comprise entre la direction du nord et la direction de ce point par rapport à l'observateur. Il est bien connu que l'Est a un azimut de 90 degrés, le Sud de 180, l'Ouest de 270 et le Nord de zéro degré. En revanche, l'exemple des abeilles est caractéristique de l'absence de toute notion de géométrie, puisqu'elles se déplacent en vol selon l'inclinaison variable des rayons solaires durant l'espace de la journée (l'inclinaison des rayons du soleil à 8h est différente de l'inclinaison des rayons à 16h, par exemple). L'abeille, même en percevant la lumière provenant d'en haut, ne distingue pas une projection verticale d'une projection horizontale : ce sont des catégories géométriques de l'homme. De fait, elle ne "calcule" pas. Elle se meut grâce aux images fournies par chaque partie de son œil, par chaque ommatidie, et la représentation de ces images change par

477 Wolff, 1954, pp. 198-199.

rapport à la position du soleil dans la voûte céleste.

« Ne pas prêter à l'animal la géométrie ni l'astronomie, c'est-à-dire la *dissociation* du tout de l'expérience, affirme en fait Canguilhem. [...] Donc l'erreur comme mode de vie pré-géométrique c'est une supposition (au sens fort du terme) [...] »⁴⁷⁸. Et par là, poursuit l'auteur, si généralement on pense que l'erreur est sous-jacente à un mode de vie qui sort du savoir, celui-ci lui étant inconnu, cela n'est pas exact pour la raison que « l'erreur n'est pas sans le savoir et avant le savoir : elle est dans le savoir parce qu'elle est par le savoir. C'est parce que nous faisons erreur que nous nous imaginons être dans l'erreur »⁴⁷⁹.

L'erreur est donc coextensive au savoir, intrinsèque au savoir. Il n'y pas d'erreur sans savoir. Mais s'il n'y a pas d'erreur sans savoir, il n'y a non plus de savoir sans erreur, et dans ce cas, la deuxième devient même la condition de subsistance du premier. Est-ce que cela signifie que l'erreur a lieu dans un savoir entendu comme *application* générale d'un savoir (une erreur d'orthographe pendant l'écriture, par exemple) ?

Quant à la dimension pratique, s'il est tout à fait vrai qu' « il faut cheminer pour dévier et se perdre, classer pour confondre, compter pour éprouver des mécomptes, repérer pour ne pas retrouver, anticiper pour être déçu, viser pour manquer »⁴⁸⁰, il est vrai en même temps que cela ne concerne pas intégralement *l'illusion théorique*, mais aussi bien un écart concret, pratique, par rapport à un savoir abstrait qui se présente comme certain, non sujet à l'erreur :

Mais la désignation correcte de ces actes manqués ce n'est pas errer c'est *faillir*. Faillir (faller⁴⁸¹, σφάλειν⁴⁸², fallen⁴⁸³) c'est manquer quelque but, manquer à quelque obligation, se tromper. C'est faillir qui nous introduit à *faute*, à *défaut*

478 *La science et l'erreur*, ff. 27; 28. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

479 *Idem*, f. 28.

480 *Ibid.*

481 *Faller* : en anglais c'est à la lettre la personne qui tombe. *Faller* vient du verbe *to fall*, "tomber" : « Fall, 1. n. (lit, fig) chute [...] 2. vi [person, object] tomber [...] ; [building] s'écrouler, s'effondrer (Dictionnaire anglais-français *Le Robert & Collins Super Senior*, 1995, p. 289) ».

482 Infinitif de σφάλω, verbe grec (ancien) qui signifie "je fais tomber" mais aussi "je me trompe" : « σφάλω [...] : 1. faire tomber, abattre, renverser [...] 5. induire en erreur, tromper, égarer [...] ; au pass. s'égarer, se faire illusion, se tromper, commettre une erreur » (Dictionnaire grec-français d'Anatole Bailly, 1895, éd. 1963, p. 1880).

483 Verbe allemand: « Fallen, 1. [...] v. intr. tomber ; faire une chute ; choir ; se jeter (*Grand Dictionnaire allemand-français Pierre Grappin*, 1991, éd. 1999, p. 266) ».

et enfin au *faux*⁴⁸⁴.

Nous pouvons donc affirmer sur la base des considérations de Canguilhem qu'alors que l'erreur a essentiellement une valeur théorique abstraite (puisque relative au savoir), le terme *faux*, dérivant de *faillir*, se connote sémantiquement d'une valeur qu'on pourrait définir comme "objectale", à savoir liée à l'issue pratique et achevée d'un acte individuel.

Tant qu'on parle d'*erreur*, on reste donc dans le domaine de la pensée. L'erreur ne débouche pas sur la pratique, au contraire du *faillir*, et donc du faux.

3.2.2. Vrai et faux

Si on identifie - du moins arbitrairement, c'est-à-dire en ce qui concerne cette partie du manuscrit *La science et l'erreur* - la pensée avec le savoir, et si on prend acte du mélange du savoir avec l'erreur, le deuxième étant intrinsèque au premier, c'est dans ce sens qu'on a le droit de parler, au sens kantien, de *croissance* plutôt que de savoir (comme nous l'avons déjà dit auparavant dans le paragraphe 2.3.2).

De fait notre auteur, dans la partie finale de ce cours, cite encore une fois Kant, qui avait bien souligné ce rapport de filiation que l'erreur entretient avec la sphère de la pensée, notamment avec le jugement :

« *Kant. Critique de la Raison pure : dialectique transcendantale : Introduction, de l'apparence transcendantale.*

1° toute erreur est dans le jugement, rapport de l'objet à l'entendement.

Pas d'erreur dans l'entendement. « Aucune force de la nature ne peut s'écarter de ses propres lois », Kant.

Pas d'erreur dans le sens.

« L'erreur ne peut être produite que par l'influence inaperçue de la sensibilité sur l'entendement » Kant⁴⁸⁵.

Nous faisons observer que dans la *Critique de la raison pure*, Kant écrit :

Dans une connaissance qui s'accorde avec les lois de l'entendement, il n'y a

484 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

485 *Idem*, f. 101. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

nulle erreur. Dans une représentation de sens [...] il n'y a pas non plus d'erreur (puisqu'elle ne contient aucun jugement). Cela dit, aucune force de la nature ne peut par elle-même s'écarter de ses propres lois. Raison pour laquelle ni l'entendement par lui-même [...] ni les sens par eux-mêmes ne commettent d'erreur. L'entendement ne le peut parce que, s'il agit simplement conformément à ses lois, l'effet (le jugement) doit nécessairement s'accorder avec ses lois. Or, c'est dans l'accord avec les lois de l'entendement que consiste la dimension formelle de la vérité. Dans les sens, il n'y a absolument aucun jugement, ni un jugement vrai, ni un jugement faux. Dès lors, puisque nous ne disposons d'aucune autre source de connaissance en dehors de ces deux-là, [...] il en résulte [...] que l'erreur ne peut être produite que par l'influence inaperçue de la sensibilité sur l'entendement, sous l'effet de quoi il arrive que les principes subjectifs du jugement [...] viennent se confondre avec les principes objectifs et les font dévier de leur destination [...].⁴⁸⁶

Pour Kant, l'erreur ne réside ni dans les représentations des sens ni dans l'entendement pur (ce dernier contenant en lui-même les catégories, "règles" à priori communes à tout homme et précédant toute expérience), mais dans les principes subjectifs du jugement. Ils ont lieu lorsque l'entendement, en connaissant la réalité empirique, subit en retour l'influence de la sensibilité, ce qui contamine sa "pureté". L'erreur a son origine dans cet enchevêtrement d'entendement et de sensibilité. Mais elle est toujours au niveau de l'entendement (pensée), non au niveau de la conscience immédiatement successive à un résultat pratique d'un acte manqué (« [...] les principes subjectifs du jugement viennent se confondre avec les principes objectifs et les font dévier de leur destination »). En employant le langage canguilhemien, nous pourrions donc dire que Kant se réfère à l'erreur tout court, non à la faute.

Toute cette question du décalage entre erreur et faute ouvre à la distinction entre le vrai et le faux, en abordant en même temps le sujet de la science, d'où le titre du cours. On fait souvent une confusion à l'égard de la nature du faux en posant celui-ci comme s'il était un moment du vrai, de la vérité. Mais le faux, explique le philosophe de Castelnaudary⁴⁸⁷, n'est pas une apparence à travers laquelle la vérité se fait jour. En bref, le faux n'est pas un moment du vrai :

Le faux n'est pas un *moment du vrai*. Quand le vrai est affirmé, le faux en est exclu.

Le faux est le vrai d'un moment, non pas du vrai, puisqu'il y a immédiatement rétroactivité du vrai, intemporalité du vrai. Le faux est le vrai d'un moment de

486 Kant, 1781, trad. fr. 2001, pp. 329-330.

487 Cf. *La science et l'erreur*, f. 100.

l'expérience, c'est-à-dire d'une activité *judicative*. C'est dans l'exercice du jugement qu'il y a des moments. Le vrai c'est ce qui "se retire" de l'expérience. *Le vrai commence par une soustraction, la soustraction à l'expérience comme devenir*⁴⁸⁸.

Même le faux, auquel auparavant nous avions attribué une valeur "objectale", se connote finalement d'un caractère subjectif. Ce qui intéresse Canguilhem dans ces pages de *La Science et l'erreur* n'est finalement pas de fournir une généalogie sémantique-étymologique du terme *erreur* afin de le démarquer de la signification ultime de *faute*. Son but théorique – qui prend forme de manière évidente dès qu'il aborde le thème de la vérité – est, en revanche, d'assumer le faux à l'intérieur de cette contrepartie subjective propre à l'erreur, en montrant par cela que le faux et l'erreur ne sont au fond que deux faces d'une même pièce. Effectivement, quoique considéré comme le résultat concret d'un acte manqué, le faux se présente en tant que tel seulement par un mouvement rétroactif de la pensée. Le *faux* existe quand le résultat présent (soit au présent) d'une action par nous accomplie nous donne la conscience que celui-ci ne coïncide pas avec l'issue que nous avons essayée de prévoir précédemment par la pensée. Les choses étant ainsi, ce qui était auparavant pour nous "vrai" (notre prévision) se transforme en faux face au caractère irréfutable du concret, devenant "vrai" à son tour. On s'aperçoit que le vrai était faux seulement après l'acte, c'est-à-dire lorsque le faux s'impose aux sens : « rétroactivité du vrai ». Voilà pourquoi « quand le vrai est affirmé, le faux en est exclu » : le vrai, en se donnant matériellement à voir, supprime intégralement le faux en le confinant dans un moment passé de l'expérience ou de l'expérience du jugement, raison pour laquelle « le faux est le vrai d'un moment, non pas du vrai [...]. Le faux est le vrai d'un moment de l'expérience [...]. C'est dans l'exercice du jugement qu'il y a des moments ».

On commence déjà à comprendre que Canguilhem ne pose pas la distinction vrai-faux au niveau de l'objet, mais au niveau du sujet. La vérité n'est pas une donnée externe attendant d'être cueillie (comme un pavot dans la steppe), mais bien un moment, destiné à l'obsolescence, de l'activité du jugement interne.

488 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

La vérité se constitue dans un devenir, mais non dans son devenir. Il n'y a pas de devenir du vrai. C'est l'expérience qui a un devenir. La science a un devenir pour autant qu'elle soutient un rapport à l'expérience. Mais le vrai n'a pas d'histoire. C'est ce que signifie *l'être est*⁴⁸⁹.

Pour cette raison, ce qui est dépositaire de cette tendance à considérer le faux comme un moment du vrai, n'est pas l'être, car l'être est et il ne peut pas non-être (selon la célèbre thèse parménidienne ouvrant au tout aussi célèbre principe de non-contradiction⁴⁹⁰) : le faux ne peut être un moment du vrai que dans le *discours*. On reste donc souvent

« [...] victime d'une confusion : n'y a-t-il pas confusion entre forme et contenu, entre cohérence et vérité, entre logique de la conséquence et logique de l'adéquation, confusion entre le discours et l'être ? [...] La vérité n'est pas elle-même vraie. C'est une proposition, un système de propositions qui peuvent être dites vraies ou fausses. L'opposition du vrai et du faux n'est une contradiction qu'au niveau des propositions »⁴⁹¹.

En parcourant ces pages du manuscrit, il semble, de plus, que ce que Canguilhem⁴⁹² appelle « proposition », ne soit que le jugement. Jugement et proposition sont presque synonymes. Le discours (même et, dans ce cas, surtout le discours réflexif, entendu comme le langage de la pensée) se compose de propositions. Or, les principes logiques (qui constituent la logique elle-même, logique qui permet la formulation d'énoncés tels que le principe de non-contradiction) concernent le discours seulement dans la mesure où ce dernier n'a pas une fonction fabulatrice (un roman fantastique recourt à un langage essentiellement fantastique), mais en tant que signalement de ce qui est, de ce qui ne change pas. « Ces principes énoncent que, par rapport à l'être, le discours ne doit pas varier ». Cela veut dire que « sous le rapport de l'être, un discours est une succession d'identiques »⁴⁹³, c'est pourquoi toute proposition vraie est homogène aux autres.

489 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

490 Principe de non contradiction : « Il est impossible qu'un même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps et sous le même rapport à une même chose » (Aristote, *Métaphysique*, livre Γ (Gamma), 1005 b 19-20). On ne peut pas affirmer, par exemple, qu'un certain crayon noir soit en même temps non-noir (rouge, bleu, gris, etc.).

491 Cf. *La science et l'erreur*, f. 101.

492 Cf. *idem*, ff. 102-103.

493 *Idem*, f. 102.

Elles sont du coup composables entre elles.

A est A *une fois pour toutes*. Si je reviens sur ce que j'ai affirmé comme étant A, mon jugement comporte la raison positive de ma négation. Le bâton n'est pas brisé signifie *il n'a jamais été vraiment brisé*. Le principe d'identité (de non-contradiction) c'est ce qui permet de soustraire du jugement tout ce qui n'a pas de relation à l'être⁴⁹⁴.

Dès lors, l'exercice de rectification d'un jugement trace en même temps une démarcation :

d'un côté des affirmations vraies de toujours, de l'autre des affirmations dépassées, c'est-à-dire n'ayant de signification qu'au passé. Les vérités sont hors du temps, du côté du temps il n'y a que des *erreurs* (passé) ou des *présomptions* (avenir)⁴⁹⁵.

L'idée générale que Canguilhem veut exprimer est que lorsque l'individu ou la science elle-même regardent leur passé, ils voient en lui une rectification progressive d'un même jugement jusqu'au moment qui leur est contemporain, c'est-à-dire jusqu'au présent, vu à son tour comme le moment dépositaire de la vérité. En revanche, les règles du discours telles que le principe de non-contradiction, en vertu de leur rapport avec l'être, tranchent ce discours en plusieurs jugements (en réalité il n'y a aucun discours unitaire initial, mais seulement des jugements, comme A est A). C'est cette pluralité de jugements, du reste, qui permet l'individuation de l'erreur par rapport à un jugement passé. On peut dire que le bâton est brisé (A est A), mais affirmer par la suite que le bâton n'est pas brisé (A n'est pas A) signifie que le bâton « n'a jamais été vraiment brisé ». En formulant ce dernier jugement on nie le jugement initial, en l'identifiant comme erroné (A est A = erreur).

Pour corroborer ses thèses, notre auteur⁴⁹⁶ fait enfin référence à l'œuvre

494 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

495 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

Ce passage confirme la conception générale de l'histoire des sciences fournie par Canguilhem dans *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* (1968) : ici la science est considérée comme ce stade qui dans son présent actuel se pose comme "vrai" et qui tend par conséquent à donner de l'histoire des sciences passée une interprétation apologétique : les théories chronologiquement antérieures ne sont qu'une série linéaire d'erreurs puisque considérées au point de vue de la théorie "vraie" en cours. Ces erreurs ne seraient en somme que des étapes non-définitives aboutissant au présent-vrai (voir aussi § 1.1.2).

496 Cf. *idem*, ff. 102-105.

d'Edmund Husserl⁴⁹⁷, notamment à *Logique formelle et logique transcendantale* (1929) : dans celle-ci, le troisième chapitre de la deuxième section porte sur la problématique subjective des principes logiques. En ce qui concerne la logique, Husserl explique que, lorsqu'un jugement est confronté aux choses concrètes, il doit être soit vrai soit faux. Cela est évident si on envisage le principe de non-contradiction, qui peut être énoncé de la façon suivante : « De deux jugements se contredisant l'un l'autre [...] un seul uniquement, dans l'effectuation véritable ou distincte de l'unité de ces jugements, peut être valable pour un être qui juge pris en général »⁴⁹⁸. D'où le principe du tiers exclu, selon lequel parmi deux jugements contradictoires soit l'un soit l'autre est nécessairement vrai. « Un même jugement n'est pas, tantôt vrai, tantôt faux, il est l'un ou l'autre *une fois pour toutes*⁴⁹⁹ ». La conséquence décisive de tout cela, comme le note Canguilhem, c'est que *l'une fois pour toutes*, par le fait que sa signification est donnée finalement dans un renvoi à la subjectivité, est une « présupposition idéalisante »⁵⁰⁰. Ce qui veut dire que le caractère d'immutabilité que *l'une fois pour toutes* attribue à l'être n'est pas intrinsèque à l'être. C'est au contraire un expédient logique dont l'animal humain se sert afin d'obvier à la mutabilité incessante des choses et des faits empiriques. Pourquoi, en l'espèce, le jugement, qui doit être soit vrai soit faux une fois pour toutes, n'est qu'une présupposition idéalisante ? Parce que, affirme Canguilhem selon les analyses d'Husserl, « cette présupposition d'identité, entraîne la présupposition du *ainsi de suite*, corrélatrice de la conscience subjective du *pouvoir toujours de*

497 Edmund Husserl (1859-1938) a été le fondateur de la *phénoménologie*. L'école phénoménologique, en particulier Husserl, a influencé la pensée de différents philosophes du XXème siècle tels que Martin Heidegger et Jacques Derrida. La phénoménologie, selon Husserl, n'est que la méthode visant à la recherche de la vérité (épistémè), cette vérité étant opposée aux opinions individuels (doxa). La vérité doit être recherchée par suppression des façons communes de penser, des lieux communs de la vie quotidienne. Les opérations caractérisant l'expérience humaine intérieure individuelle (l'attention, la mémoire, la perception, etc.) sont les objets de l'étude phénoménologique. Pour Husserl, la méthode consiste dans l'acte toujours renouvelé d'interroger le fonctionnement de nos sens afin d'en tirer leur fondement véridique ; la vérité à déchiffrer réside en dernière instance dans les choses mêmes, non pas dans l'intellect humain (comme le croyait Kant, par exemple). Par conséquent, l'homme a un rapport descriptif avec les choses, non pas créatif. Nous pouvons noter que cette dernière considération représente pourtant et sans aucun doute un point de clivage assez net avec la pensée de Canguilhem.

498 Husserl, 1929, trad. fr. 1957, éd. 2009, p. 256 (cf. Canguilhem, *La science et l'erreur*, f. 103).

499 *La science et l'erreur*, f. 103. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit (Canguilhem tire cet extrait de Husserl, cf. 1929, trad. fr. 1957, éd. 2009, p. 262).

500 *Ibid.*

nouveau »⁵⁰¹. En bref, un certain jugement introduit un autre jugement, introduisant à son tour un autre jugement, et ainsi de suite. Néanmoins, lorsque le sujet (ou la science) passe d'une "logique de la conséquence" (l'ainsi de suite) à une "logique de la vérité", le jugement, à un moment donné, requiert d'obtenir sa valeur par une vérification concrète. Par là, « tout jugement est décidable (il doit être tranché entre sa vérité et sa fausseté). Mais c'est ici encore une *présupposition idéalisante*. Car il est entendu que si les jugements sont tous décidables en droit, beaucoup d'entre eux ne le sont pas en fait »⁵⁰². En ce qui concerne les jugements non-décidables en fait, on peut donner l'exemple du théorème empirique de Goldbach, d'après lequel tout nombre pair est une somme de deux nombres premiers⁵⁰³.

La science entière repose en fin de comptes sur la prétention fictive qu'il existe un "vrai et un "faux". Ce qui meut la démarche scientifique – laquelle, tout comme la pensée humaine en général, se compose de jugements-propositions décidables - est un idéal, un idéal de vérité :

La *décidabilité* du jugement, comme toutes les autres présuppositions idéales, ne fait qu'exprimer l'évidence de la *présupposition de la vérité*.

L'évidence n'est plus ici évidence de *donnée* mais évidence de postulation ou de présomption. « La possibilité des sciences, dit Husserl, repose entièrement sur cette certitude que leur domaine existe en vérité et que pour elles il existe des vérités théoriques en soi qui peuvent être réalisées par des moyens de connaissance qu'il faut explorer et qu'il faut réaliser progressivement » [...].

L'intéressant, dans l'analyse de Husserl, c'est de rechercher, dans la conscience réflexive des rapports entre la logique et la psychologie. La nature des rapports entre la *Vérité* et *l'Expérience* (le Vécu). L'important c'est d'arriver à ce résultat de tenir les principes logiques pour des présuppositions idéales, c'est-à-dire des *Normes*. Les principes logiques ne sont pas des faits logiques, ils ne relèvent pas du critère du vrai ou du faux⁵⁰⁴.

Rapportons maintenant le passage de Husserl indiqué par Canguilhem :

Là contre il n'y a tout d'abord rien à objecter. Avant tout, qu'il existe en fait des vérités en soi que l'on peut chercher et que l'on peut aussi trouver sur des voies d'accès, en soi déjà toutes tracées, c'est donc une des choses de la vie qui vont de soi, qui ne font pas

501 *Ibid.*

502 *Idem*, f. 104. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

503 Christian Goldbach (1690-1764), mathématicien prussien. Son théorème, aussi connu sous le nom de "conjecture de Goldbach" et formulé en 1742, n'a pas été encore mathématiquement démontré (cf. par exemple le *Grand Larousse Universel*, V. 7, p. 4847).

504 *La science et l'erreur*, ff. 104 ; 105. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

question. On ne demande jamais *s'il* y a une vérité mais on demande à chaque fois uniquement *comment* elle peut être atteinte ; à la rigueur, on demande si elle n'est pas en général inatteignable pour notre faculté de connaissance qui est limitée en fait ou si elle est inatteignable seulement du fait de nos connaissances encore rudimentaires et des ressources de la méthode qui sont les unes et les autres insuffisantes pour le moment. De cette manière, quoique toujours dans certaines limites, à côté des domaines de vérités connaissables qui rendent possible une vie pratique, nous avons également les champs infinis de connaissances que présentent les sciences. La possibilité des sciences, dit Husserl, repose entièrement sur cette certitude que leur domaine existe en vérité et que pour elles il existe des vérités théoriques en soi qui peuvent être réalisées par des moyens de connaissance qu'il faut explorer et qu'il faut réaliser progressivement⁵⁰⁵.

En revenant donc à *La science et l'erreur*, les principes logiques, tels que A est A, ne sont donc pas des faits logiques puisque « ce ne sont pas des données intuitives immédiates, continue Canguilhem. Ce sont des options. Ce qui fonde la science n'est pas un objet [...]. C'est un projet ». La vérité n'est pas non plus « une proposition. C'est une présupposition idéale »⁵⁰⁶. Vrai et faux ne sont pas dès lors des données objectives mais bien des normes, des normes au sens de *valeurs* :

Le Vrai et le Faux sont donc bien des opposés, mais ils sont opposés comme des valeurs et non pas comme des *Etres*. Sur le plan de l'être la seule opposition concevable, la contradiction, exclut le faux en ce sens qu'elle ne peut pas l'admettre dans l'être [...].

Les contraires ne peuvent pas co-exister, mais ils peuvent *valoir* concurremment. [...]

L'erreur c'est la valeur. Mais alors l'erreur est une valeur⁵⁰⁷.

En résumé, nous pouvons dire que selon Canguilhem l'erreur consiste dans la conscience – conscience inhérente à la pensée individuelle et par conséquent à la science – de pouvoir aboutir à une *adaequatio intellectus ad rem*, à une adéquation de l'intellect avec les choses réelles. A proprement parler, la coïncidence entre objet et sujet ne peut pas avoir lieu, car ce n'est pas à l'objet d'être vrai en soi-même. Sa vérité, sa fausseté, est établie, *décidée* par le sujet.

Ce n'est pas un hasard si parmi les dernières pages du manuscrit *La science et*

505 Husserl, 1929, trad. fr. 1957, éd. 2009, p. 268. Canguilhem écrit *peuvent* au lieu de *doivent*. Cela change légèrement le sens de la phrase (*doivent* est rapporté dans la traduction de 1957 de S. Bachelard, traduction dans laquelle Canguilhem puise).

506 *Idem*, f. 105. Le premier des deux passages est marqué en marge de page.

507 *Idem*, f. 105 ;106. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

l'erreur il y en a plusieurs qui sont consacrées au thème de l'erreur chez Nietzsche⁵⁰⁸. A ce sujet, Canguilhem rapporte des passages tirés de *La volonté de puissance*. Pour en citer juste quelques-uns : « la vérité est une espèce d'erreur sans laquelle une certaine espèce de vivants ne pourrait pas vivre » (§ 194 et § 208) ; « la non vérité est condition de vie » (§ 631) ; « la vie est la condition de la connaissance. L'erreur est la condition de la vie, je veux dire l'erreur foncière. Nos organes qui servent la vie sont faits en vue de l'erreur » (livre III, § 582).

C'est dans ce sens que, se servant et en paraphrasant le langage nietzschéen, l'auteur de *La science et l'erreur* affirme que « le postulat de la connaissance – identité – c'est la négation du postulat de la création – altérité ». La connaissance suppose l'altérité, la diversité. Elle est création, non pas affirmation d'une identité donnée ou présumée (identité entre sujet et objet ; principe d'identité ou de non-contradiction).

L'erreur est précisément ce clivage, espace vide entre le sujet et l'objet, rendant possible le mouvement de la connaissance.

3.3. *Le statut social de la science moderne (1961-62)*

Un autre rapport à définir est celui qui existe entre l'action et l'histoire des sciences. Dans les deux manuscrits que nous venons d'étudier, nous avons vu que l'action est amorcée par l'intention spécifique et individuelle. Dans la mesure où cette intention est définie par le *je crois* et non par le *je sais*, c'est-à-dire par une coïncidence supposée mais non effective entre pensée et chose matérielle, l'action vise à combler la distance séparant ces deux plans en dénivellation constante et nécessaire. Le problème surgit lorsqu'il s'agit de faire interagir la dimension essentiellement atomique de l'action, c'est-à-dire modelée sur l'individu singulier, avec une interprétation "surpersonnelle" de la science et des différentes sciences dans l'histoire de l'homme. Ce qui nous intéresse en somme est de savoir quelle place peut trouver l'action individuelle dans le bilan théorique final de la conception de l'histoire

508 Cf. *idem*, ff. 112-116.

des sciences chez Canguilhem. Si une réponse claire et précise est ici ou là seulement déductible des écrits publiés, car on ne peut pas la tirer directement par des confrontations textuelles probantes (et Foucault a été en fait en mesure d'en donner une, de notre point de vue tout à fait satisfaisante même si elle reste générale⁵⁰⁹), nous pouvons certainement en savoir plus avec l'analyse des inédits. Cependant, le manuscrit portant entièrement sur la conception canguilhemienne de la science et de l'histoire des sciences, *Le statut social de la science moderne*, constitue à peine le préambule à une réponse pleinement satisfaisante sur le rapport action-histoire des sciences. Le cycle de séminaires appelé *Science et technique* est à ce sujet plus complet. Mais pour étudier ce dernier, nous ne pouvons pas nous passer de nous arrêter sur le premier.

Le statut social de la science moderne, cours des années 1961-1962⁵¹⁰, a en effet, pour le lecteur des textes inédits de Georges Canguilhem, une particularité digne d'intérêt, c'est qu'il y en a deux versions. La première est celle de Canguilhem ; la deuxième, d'Étienne Balibar⁵¹¹, n'est que l'ensemble fidèle des notes prises à l'occasion des mêmes leçons de Canguilhem à la Sorbonne. Balibar a voulu rendre hommage au professeur en lui offrant un exemplaire de ce recueil, recueil dactylographié, ordonné et divisé en chapitres et paragraphes. Il se trouve dans les archives de Georges Canguilhem.⁵¹² C'est d'ailleurs grâce à la version de Balibar qu'il nous est possible d'affirmer que Canguilhem a intégré dans son exposition du cours de 1961-62 une partie importante du cycle de séminaires (*Science et technique*) auquel nous venons de faire allusion, tenu à l'IHPST pendant à peu près la même période que le cours sur la science moderne⁵¹³. Comme nous le disions, cette partie

509 V. § 1.1.3.

510 Ce cours est contemporain à l'article, publié en 1961, « Nécessité de la "diffusion scientifique" » (in *Revue de l'enseignement supérieur*, n. 3, pp. 5-15). Ce n'est pas un hasard que la dernière partie du *Statut social de la science moderne*, comme nous le verrons, est consacrée au problème de la diffusion de la science.

511 Interprète célèbre de la pensée de Karl Marx déjà à partir de 1965 avec *Lire le Capital* (écrit avec L. Althusser, P. Macherey, R. Establet et J. Rancière), Étienne Balibar, né en 1942 et ancien élève de l'École Normale Supérieure, obtient en 1962 un diplôme d'études supérieures à la Sorbonne sous la supervision de G. Canguilhem.

512 Tout cela est attesté dans la brève lettre adressée à Canguilhem par Balibar en même temps que ses notes dactylographiées. Balibar écrit ici que les deux autres exemplaires de son recueil avaient été destinés à L. Althusser et à P. Macherey.

513 Sur la couverture rassemblant les pages relatives à ce séminaire, Canguilhem écrit « 1962-63 ? » : il semble donc que cela a été écrit longtemps après le séminaire, c'est pourquoi l'auteur a du mal à

sera débattue par la suite. Nous voulons aussi spécifier que c'est principalement dans le texte de Canguilhem que nous avons puisé, en nous aidant de temps en temps de celui de Balibar afin de clarifier certains passages.

3.3.1. Prémisse de Canguilhem

De même que le manuscrit *La vision comme modèle de la connaissance* de 1956-57, dans lequel le thème principal, l'histoire de la conception de l'œil et de la vision, était présenté selon une structure chronologique (de la conception la plus ancienne à la conception la plus récente), *Le statut social de la science moderne* se développe selon la même ligne chronologique ascendante. Mais cette fois-ci, c'est de la science toute entière qu'il s'agit, telle qu'elle est entendue par l'auteur de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, dans son rapport avec la société. Les rapports de la science avec la société (ou avec les sociétés) constituent l'argument central du cours.

Il faut d'abord que le lecteur tienne compte que par *science moderne* l'auteur⁵¹⁴ veut désigner « la science qui a été constituée depuis le début du XVII^e siècle, depuis Galilée, Harvey et Descartes », et que par *statut social* il entend « l'ensemble, historiquement changeant, des relations entre la science [...] et la société (au sens collégial, national, cosmopolite), qu'il s'agisse de statut [...] ou bien qu'il s'agisse de situation de fait », ce statut s'identifiant donc avec les Académies, les Universités, ou au rang assigné par l'opinion publique au scientifique, par exemple à un physicien nucléaire. Ce binôme, selon Canguilhem, mérite d'être approfondi pour une raison simple : lorsque les savants ont réfléchi sur le rôle des instruments (à

se rappeler la date. Mais si une partie de celui-ci se trouve presque telle quelle dans le cours de 1961-62, cela veut dire qu'il doit remonter à au moins une année universitaire antérieure (1961-62 et non 1962-63).

514 Cf. *Le statut social de la science moderne*, f. 1-3bis.

Il ne nous paraît pas nécessaire de donner des détails sur la vie et sur l'œuvre de Descartes (dont du reste nous avons déjà parlé à plusieurs reprises) et de Galilée, vue leur notoriété, mais nous souhaitons apporter quelques précisions à propos de William Harvey (1578-1657) : médecin anglais à la cour des rois d'Angleterre, Harvey donna en son temps une description soignée de la circulation sanguine dans le corps humain. Il est intéressant de remarquer que Canguilhem, qui fit à son tour des études en médecine, cite Harvey et non, par exemple, Francis Bacon (comme le font beaucoup d'historiens, philosophes et scientifiques) en tant que fondateur de la science moderne.

savoir sur le rôle des instruments techniques qui ont contribué à faire progresser la science), ils n'ont apparemment pas perçu que c'est dans son rapport avec l'*histoire générale* que la science tire, à travers les instruments, son histoire singulière. En voici un exemple prégnant : Pierre Duhem⁵¹⁵ a montré, dans *La théorie physique*, qu'un instrument braqué sur un objet donné indique une prise de position théorique. C'est pourquoi utiliser une loupe, pour Duhem, c'est adhérer à la théorie de l'optique⁵¹⁶. Mais « pas un instant, apparemment, ne lui vient à l'idée qu'utiliser une loupe c'est adhérer à une société, à ses techniques, à son économie »⁵¹⁷, et pas uniquement à une théorie spécifique. « Plus profond que Duhem est M. Bachelard »⁵¹⁸ qui, tout comme Duhem, sait bien que, sous certains aspects, l'instrument est une théorie incorporée, ce qui fait par exemple du microscope un prolongement de l'intelligence, non pas de l'œil⁵¹⁹. Cependant Bachelard sait aussi que la science moderne est une « phénoménotechnique, car elle ne décrit qu'après avoir produit »⁵²⁰ (dans ce cas, porter la main sur un instrument suppose la mise en

515 Pierre Maurice Marie Duhem (1861-1916), physicien, mathématicien, historien des sciences et philosophe français. En général, quant à sa conception (que nous tirons en l'espèce de la lecture de *La théorie physique. Son objet et sa structure* de 1906) des conditions théoriques et des applications de la science, Duhem croit que la science ne correspond pas à une méthode de simple explication du réel : elle aurait plutôt pour but de représenter des lois expérimentales. Toutefois, dans le progrès de la connaissance scientifique, il se produit constamment que des aspects du réel échappent au rayon de la compréhension humaine, ne peuvent pas être compris. Ce dernier argument constituerait pour la science une sorte de principe régulateur interne lui permettant un progrès théorique continu.

516 Voici un extrait de *La théorie physique. Son objet et sa structure* : « L'importance de cette opération intellectuelle, par laquelle les phénomènes réellement observés par le physicien sont interprétés selon les théories admises, ne se marque pas seulement dans la forme prise par le résultat de l'expérience ; elle se manifeste également par les moyens qu'emploie l'expérimentateur. Il serait, en effet, impossible d'user des instruments qu'on trouve dans les laboratoires de Physique, si l'on ne substituait aux objets concrets qui composent ces instruments une représentation abstraite et schématique qui donne prise au raisonnement mathématique, si l'on ne soumettait cette combinaison d'abstractions à des déductions et à des calculs qui impliquent adhésion aux théories.[...] Les objets vus à la loupe paraissent cernés des couleurs de l'arc-en-ciel ; n'est-ce pas la théorie de la dispersion qui nous apprend à regarder ces couleurs comme créées par l'instrument, à en faire abstraction lorsque nous décrivons l'objet observé ? » (Duhem, 1906, éd. 2007, pp. 216 ; 217 [231 ; 232]).

517 *Idem*, f. 3.

518 *Ibid.*

519 Tiré de *La formation de l'esprit scientifique* : « [...] le microscope est un prolongement de l'esprit plutôt que de l'œil. Ainsi la précision discursive et sociale fait éclater les insuffisances intuitives et personnelles. Plus une mesure est fine, plus elle est indirecte. La science du solitaire est qualitative. La science socialisée est quantitative » (Bachelard, 1938, éd. 1970, p. 242).

520 *Ibid.*

On pourrait dire que, d'après Bachelard, la *phénoménologie* est la phase visant à une certaine "description" du phénomène. A cette phase succède la *phénoménotechnique*, c'est-à-dire la phase

forme d'une théorie correspondant à la description de l'objet ou du phénomène produit par l'instrument lui-même : renversement de la conception duhemienne, où l'utilisation de l'instrument correspond à l'adhésion inconditionnée à une théorie). Dès lors, on n'a pas affaire à une représentation collective de l'objet scientifique (car la "re-présentation" est typique des processus descriptifs), mais plutôt à une *rationalisation* collective (c'est-à-dire à une conversion sur le plan rationnel d'une activité essentiellement productive). A ce niveau, le sujet de la connaissance est la cité scientifique, soit « la réciprocité pédagogique de l'enseignant–enseigné, c'est une communauté de travail où l'anonymat est la récompense du génie (avoir pu trouver personnellement ce que n'importe qui doit penser) »⁵²¹.

Quant à la "cité scientifique" chez Bachelard, Dominique Lecourt en parle abondamment dans *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard* de 1969 (l'avant propos de ce texte est d'ailleurs de Canguilhem), en parvenant de plus à une conclusion significative pour nous :

Il s'est par conséquent constitué ce qu'il [Bachelard] appelle une « cité scientifique » ; et il ne cesse d'attirer l'attention sur le caractère hautement social de la science moderne. Bachelard invite donc à mesurer la *cohésion de cette cité et son efficacité*.

Son *efficacité* : par les « communications » qui s'y font et dont Bachelard indique qu'on doit les considérer comme « pédagogie réciproque » les théories circulent plus vite et permettent une accélération des découvertes. [...]

En retour, sa *cohésion* permet d'éliminer toute aberration qui tiendrait au caractère subjectif de tel ou tel chercheur. La science moderne est délivrée de toutes les rêveries qui encombrèrent la science des siècles antérieurs. [...]

Conclusion : c'est la cité scientifique qui est créatrice de ses propres *normes*.

de la production concrète (même, et en égale mesure, de concepts et de théories abstraites, ceux-ci étant *créés*) : « On voit quelle multiplicité de problèmes soulève une phénoménologie visant la matière, une phénoménotechnique créant sans cesse de nouvelles matières, un intermatérialisme s'instruisant dans des réactions mutuelles des diverses substances » (Bachelard, 1953, éd. 2010, p. 17). Tout cela est encore plus évident à la lecture du passage suivant, tiré de *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine*. La phénoménotechnique est ici comprise comme une conversion méthodologique active au plan de la production, qui cesse du coup d'être une simple description empirique, une phénoménologie : « Comme l'esprit ne tire plus l'abstrait du concret, comme l'esprit est, au contraire, habilité à former directement l'abstrait, il est tout naturellement amené à proposer cet abstrait rationnel à l'expérience, bref, à produire l'expérience sur des thèmes abstraits nouveaux. Cette production dépasse singulièrement en portée l'induction plus ou moins amplifiante. Elle renverse vraiment l'axe de la connaissance empirique. Elle conduit à substituer à la phénoménologie uniquement descriptive une phénoménotechnique qui doit reconstituer de toutes pièces ses phénomènes sur le plan retrouvé par l'esprit en écartant les parasites, les perturbations, les mélanges, les impuretés, qui foisonnent dans les phénomènes bruts et désordonnés » (Bachelard, 1937, pp. 139-140).

521 *Le statut social de la science moderne*, f. 3 [retro].

C'est donc elle qui est détentrice des critères d'objectivité ou de vérité. On saisit cette fonction, montre Bachelard, sur la région technicienne de la cité : on peut y lire, *matériellement*, les caractères de la cité scientifique en général⁵²².

Nous avons essayé de montrer par le manuscrit *La science et l'erreur* que Canguilhem ne se range ni du côté des rationalistes ni du côté des empiristes, car pour ces deux doctrines, rationalisme et empirisme, la vérité est un critère objectif absolu (résidant dans la raison selon l'une et dans la réalité empirique selon l'autre). D'après le Bachelard lu par Lecourt, la vérité est donnée sur la base de critères intrinsèques à une communauté scientifique qui en même temps vise sa découverte. Une vérité historique, non pas métahistorique : quoique le passage spécifique sur Bachelard que nous venons d'étudier ne se propose pas *explicitement* d'avancer cette thèse, elle est sans aucun doute un point fondamental de la pensée du Canguilhem publié et inédit.

Ce qui, manifestement, intéresse Canguilhem dans ces premières pages du *Statut social de la science moderne* c'est d'insister sur son idée fondamentale de la science moderne, fondamentale par rapport aux conceptions antiques de "science" : le fait, justement, qu'elle est sociale, non l'apanage d'âmes solitaires (nous reviendrons sur les liens entre science – sociale - et volonté – croyance – individuelle dans le paragraphe dédié au séminaire sur la technique et la science).

3.3.2. Vers une science "sociale"

Selon Canguilhem, le véritable statut social de la science commence, officiellement, en 1699, c'est-à-dire avec le règlement de 1699 de l'Académie des Sciences. Avant cette date il y a évidemment d'autres cadres historiques où il est possible d'identifier des périodes plus ou moins longues marquant des conceptions déterminées de la connaissance humaine des choses. Il nous semble que l'analyse de l'auteur s'arrête principalement sur trois périodes :

1 : la période de la Grèce antique, notamment de Platon et de l'Académie de Platon. Pendant cette phase la science n'est qu'un dialogue intérieur, exercice d'une pensée se

522 Lecourt, 1969, éd. 2002, pp. 76-77.

parlant à elle-même.

2 : la seconde période, médiévale et post-médiévale, se caractérise par deux sous-périodes ultérieures. La première sous-période coïncide avec la diffusion de la philosophie scolastique médiévale. D'après celle-ci, la science doit s'orienter vers la nature, mais vers la nature en tant que fondement. Ce fondement est fondement de ce qu'on *dit* (importance du discours, de même que dans la phase précédente), non pas de ce qu'on fait (pratique concrète). La deuxième sous-période marque en revanche la naissance de l'ingénieur, dont l'exemple le plus célèbre est Léonard de Vinci.

3 : la troisième période est justement celle de l'Académie des Sciences et de son règlement de 1699, qui « va codifier explicitement la relation des sciences à l'utilité de l'État »⁵²³. Dans la mesure où ce dernier vise à l'expansion de ses propres activités commerciales, les études pour la détermination des longitudes et des coordonnées géographiques en général se multiplient.

Nous pouvons d'ailleurs remarquer que les trois périodes se distinguent par un passage progressif d'une méthode abstraite et discursive à une méthode aux conséquences bien plus pratiques (détermination des longitudes en concomitance avec la diffusion du commerce).

3.3.2.1. Les deux premières périodes

Dans la Grèce antique la science n'est donc qu'un discours individuel destiné à l'âme individuelle. Il n'existe pas de "socialité" caractérisant la diffusion scientifique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas encore une idée de partage transversal du savoir. Mais il n'existe pas non plus de "matérialité" caractérisant la méthode scientifique.

La science, affirme Canguilhem à ce sujet, n'est pas subordonnée à un avantage matériel. Notamment, Platon affirme qu'elle est plutôt relative à l'intelligence, à la possibilité de "rendre raison", ne mettant pas « l'âme en rapport avec rien qui dépende de la sensation, c'est-à-dire de l'expérience, donc de la fortune, de l'expérience, du devenir »⁵²⁴. De là, lorsque l'âme se tourne vers l'objet éclairé par

⁵²³ *Le statut social de la science moderne*, f. 13.

⁵²⁴ *Idem*, f. 5.

la lumière de la Vérité et de l'Être, elle le connaît et devient intelligente ; en revanche, lorsqu'elle se tourne vers ce qui « naît et périt »⁵²⁵, c'est-à-dire vers l'objet mêlé d'obscurité, elle voit trouble puisque n'a que des opinions. Tout cela on peut le déduire par des passages spécifiques de *La République* et du *Ménon* de Platon.

Rapportons deux passages de *La République* indiqués par Canguilhem. Le locuteur est, ici, Socrate :

Hé quoi ! Dis-je, ne vois-tu pas que les opinions qui ne s'appuient pas sur la science [ἐπιστήμη] font toutes piètre figure ? Les meilleures d'entre elles sont aveugles ; ou trouves-tu quelque différence entre des aveugles qui vont le droit chemin, et ceux qui ont une opinion vraie de quelque chose sans en avoir l'intelligence? [...]

[...] Fais-toi de même à l'égard de l'âme l'idée que voici. Quand elle fixe ses regards sur un objet éclairé par la vérité et par l'être, aussitôt elle le conçoit, le connaît et paraît intelligente ; mais lorsqu'elle se tourne vers ce qui est mêlé d'obscurité, sur ce qui naît et périt, elle n'a plus que des opinions, elle voit trouble, elle varie et passe d'une extrémité à l'autre, et semble avoir perdu toute intelligence⁵²⁶.

C'est pourquoi, poursuit le philosophe de Castelnaudary⁵²⁷, l'âme n'apprend précisément *rien* des hommes et du monde matériel : la science n'est qu'un dialogue intérieur, un discours autoréférentiel, et la méthode dialogique de Socrate en constitue le paradigme. En vertu de la célèbre théorie de la réminiscence platonicienne⁵²⁸, la science n'est, en dernier ressort, que le produit d'un ressouvenir fruit de l'attention et du courage. L'Académie – laquelle, selon la tradition, a été fondée par Platon en 398 av. J.-C. et où a eu lieu l'enseignement de la doctrine platonicienne à toute une série d'élèves parmi lesquels, nous ajoutons, il y a Aristote – n'est en effet qu'une société de savants à la recherche d'une vérité concernant l'âme dans sa solitude. Dans l'Académie on converse pour converser, non pour conclure. « Socrate réveille des endormis, engourdit des prétentieux [...] : sa fonction est de choquer pour qu'on se ressaisisse soi-même »⁵²⁹. Quoique la coopération de la poésie

525 *Ibid.*

526 Platon, *La République* VI, 506c ; VI, 508d.

527 Cf. *idem*, ff. 6-8.

528 « La nature entière étant homogène et l'âme ayant tout appris, rien n'empêche qu'un seul ressouvenir (c'est ce que les hommes appellent savoir) lui fasse retrouver tous les autres, si l'on est courageux et tenace dans la recherche; car la recherche et le savoir ne sont au total que réminiscence » (*Ménon*, 81c-d). Canguilhem cite cet extrait à la page 6.

529 *Le statut social de la science moderne*, f. 8.

et de la fabrication, c'est-à-dire (relativement à cette dernière) de l'architecture, de l'agriculture et de la cuisine, était permise et même nécessaire dans l'Académie, l'étude ne se pratiquait pas de manière coopérative, collective. Dans l'Académie savoir équivaut à *voir* (voir la vérité, l'Idée de Bien, et en être illuminés : ici la similitude, au niveau des contenus théoriques, avec *La vision comme modèle de la connaissance* est évidente).

Dans notre discours concernant la science et son statut social, le passage de la période grecque à la période médiévale est cependant marqué par des causes étrangères à la science (à savoir des causes historiques), notamment « la substitution chrétienne de la question du *Salut* à la question de la Connaissance »⁵³⁰. Ainsi, Canguilhem⁵³¹ rapporte que, au cours du Moyen Âge et notamment au XIIème siècle, on assiste dans les villes européennes à une large diffusion d'un enseignement dispensé par des clercs, qu'ils soient indépendants ou agréés par les autorités ecclésiastiques. Dès lors, le sujet de ces enseignements porte certes sur la philosophie et sur les sciences, mais avant tout sur la théologie. Et le professeur, l'érudit, en est le dépositaire. Le professeur, qui n'est encore, à cette époque, ni un chercheur ni un découvreur, n'entend pas la science comme un progrès, mais bien comme un fondement, « fondement de ce qui se dit et non pas de ce qui se fait, s'opère »⁵³². C'est là, en effet, la naissance de la philosophie scolastique (soit de cette philosophie qui se propose de justifier la foi dans le dieu chrétien par la raison). Dans la mesure où l'enseignant érudit est à juste titre un dignitaire de la chrétienté⁵³³, ses intérêts théoriques ne sont pas directement liés à la société urbaine ou nationale à laquelle il appartient (car, bien sûr, la foi ou l'existence de Dieu sont pour la scolastique des espèces qui transcendent le contexte historique). En d'autres termes, « il vit dans le

530 *Idem*, f. 16. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

Canguilhem cite à ce sujet Saint Bernard (*Epistola CVI ad Henricum Murdach*), abbé de Clairvaux, mort dans la deuxième moitié du XIIème siècle : « [...] vous trouverez plus dans les forêts que dans les livres. Les bois et les roches vous apprendront plus que tous les maîtres ». Le salut de l'âme s'accompagne d'une sainte ignorance » (*idem*, f. 16, au verso).

531 Cf. *Le statut social de la science moderne*, ff. 16-21.

532 *Idem*, f. 16

533 Canguilhem écrit : « Les Scolastiques du XII^e s. sont des hommes déterminés par des techniques professionnelles, des spécialistes. Mais l'Université médiévale, celle de Paris, par exemple, "apparaît un organe de la Chrétienté comme le sacerdoce ou l'Empire" (Vignaux, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 67) » (*ibid.*). Le « Vignaux » ci-dessus cité est évidemment Paul Vignaux (1904-1987), historien de la philosophie français (cf. P. Vignaux, *Philosophie au Moyen Âge*, Paris, A. Colin, 1957).

siècle mais il pense hors du temps »⁵³⁴.

Notons que cette conception constitue un point commun avec la période grecque : le savant n'est tel que par le fait qu'il tire sa connaissance de problèmes qui ne concernent pas sa communauté d'appartenance, problèmes à son dire éternels et non historiques. En revanche, le savant du Moyen Âge se différencie du savant de la Grèce antique en vertu d'une conception renouvelée de la logique aristotélicienne.

Canguilhem⁵³⁵ souligne en effet qu'après 1200 la *Physique*, la *Métaphysique* et le *De Anima* d'Aristote sont redécouverts et diffusés. Alors que jusqu'au XIII^e siècle la science grecque en Europe était principalement connue grâce aux herméneutiques du *Timée* de Platon et de la *Logique* d'Aristote, à partir de ce siècle, la logique aristotélicienne elle-même reçoit une interprétation de type ontologique. C'est pourquoi la science change finalement de sens : de simple discours abstrait et centré sur lui-même tel qu'elle était auparavant, elle commence à porter sur la *nature*. Les travaux de Robert Grossetête et Roger Bacon⁵³⁶ témoignent par exemple d'une étude approfondie sur l'explication de la nature de la lumière et de la perception. Tous deux connaissent en fait l'œuvre d'Alhazen, théoricien arabe de l'optique et de la perspective (qui est fréquemment cité, comme nous l'avons vu, dans *La vision comme modèle de la connaissance*). Même la théorie de la nature de Saint Thomas⁵³⁷, qui est faite sur la base de la doctrine aristotélicienne, établit une assimilation claire entre les créatures (êtres de nature) et le créateur.

Venons-en maintenant à ce que nous avons défini comme la deuxième sous-période appartenant à la deuxième phase, la phase médiévale. Canguilhem⁵³⁸ lui porte une attention particulière puisqu'il l'associe à un certain nombre d'inventions techniques. À ce titre, elle peut être rétrospectivement conçue comme le contexte historique qui a permis la naissance de l'ingénieur. En réalité – de notre point de vue - parler de deux phases successives n'est pas exact. Il s'agit en effet d'une même

534 *Le statut social de la science moderne*, f. 16.

535 Cf. *idem*, f. 17

536 Robert Grossetête (1175-1253), érudit anglais, auteur du *De luce* ; Roger Bacon (1214-1294), né à Lichester, en Angleterre, défenseur de la méthode fondée sur l'expérience. Rappelons son *Opus Majus*, publié en 1267.

537 Saint Thomas d'Aquin (1224-1274). Selon Saint Thomas, du moment que l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, il peut se diriger vers ce qu'il désire selon les fins et les moyens qu'il veut. Voir par exemple sa *Summa theologiae* (œuvre inachevée) et la *Summa contra Gentiles* (1265).

538 Cf. *Le statut social de la science moderne*, ff. 17-21

phase historique-chronologique où se mêlent, en des moments précis et des zones géographiques particulières, des phénomènes considérables, du moins dans la perspective que nous poursuivons. «Pendant très longtemps, affirme Canguilhem, on a étudié séparément la science médiévale sous sa forme scolastique pure [...]. Mais depuis vingt-cinq ans, on se préoccupe davantage des techniques »⁵³⁹. Après quoi il ajoute : « Le Moyen Âge n'a pas été la période de stérilité technique (et scientifique) dont on a gardé longtemps l'image »⁵⁴⁰. Ce qui signifie évidemment qu'à côté de la Scolastique, il trace les lignes d'un processus qui marque le début d'une « alliance de la théorie et de la pratique »⁵⁴¹ : celui qui porte à la fabrication de routes, canaux, ponts, ainsi qu'à des travaux dans le cadre urbanistique (travaux d'architecture) et militaire. C'est donc aussi la figure de l'ingénieur qui émerge pendant le Moyen Âge. L'ingénieur n'est pas un savant (érudit), car il ne recherche pas des explications (fondements, propres à la recherche de la Scolastique), et Léonard de Vinci en est le prototype. Or, on sait bien que l'activité d'ingénieur de Léonard de Vinci (1452-1519) date du XV^e siècle et du début du XVI^e siècle. Ce qu'il est important de souligner est que « la plupart des inventions de Léonard ont des antécédents au XV^e et même à la fin du XIV^e siècle »⁵⁴². Au cours du XV^e siècle, on atteste la création de 15 ouvrages techniques en Europe. Dans le Milanais, en Italie, on pouvait déjà compter les premiers canaux de dérivation aux XII^eme, XIII^eme et XIV^eme siècles ; de même, en Belgique, des exemples d'écluses de canaux à la fin du XII^eme siècle. Tout compte fait et à la lumière de cela, on lit dans le manuscrit que Léonard de Vinci n'est effectivement pas un précurseur (de la *technique*, comprise ici dans son sens général d'activité de construction de machines et d'instruments), qu'il ne constitue pas une figure de rupture : il ne fait que composer des machines en projet, d'autant plus que nombre de ses manuscrits et de ses dessins sont restés secrets (à savoir que personne n'a pu puiser dans ses dessins ou manuscrits secrets afin de réaliser concrètement les indications qui y étaient contenues). Ses machines n'ont donc jamais été des machines en mouvement mais bien des « possibilités de

539 *Idem*, f. 18.

540 *Idem*, f. 19.

541 *Ibid.*

542 *Idem*, f. 20

mouvements »⁵⁴³.

Dans ces pages apparaît donc l'idée que l'homme de science de la fin du Moyen Âge cesse de pratiquer une science qui serait pur exercice d'un dialogue intérieur pour concevoir des instruments, des machines et des grandes œuvres publiques. Il est en même temps savant et ingénieur. Si Léonard de Vinci (savant et ingénieur) a en fin de compte le défaut de n'avoir été un ingénieur qu'en "puissance" (et cela ferait encore de lui un "savant"), l'ingénieur tout court, comme le spécifie d'ailleurs le même Canguilhem⁵⁴⁴, n'est pas un savant, puisqu'il ne recherche pas « d'explications », c'est-à-dire qu'il agit dans la pratique mais pas dans la théorie, car il n'en élabore pas.

Nous pouvons lire⁵⁴⁵ que c'est là ce qui fait l'originalité de Galilée (1564-1642), lequel tire ses problèmes et les solutions qui en découlent des préoccupations des techniciens. Il met en rapport par exemple un concept technique, comme celui de la résistance des matériaux, avec un concept théorique tel que le concept d'élasticité : une poutre horizontale rectangulaire fixée à une paroi verticale et supportant un poids à l'extrémité opposée, est plus résistante à la rupture si elle est placée de champ que si elle est placée à plat⁵⁴⁶. Le deuxième élément qui différencie Galilée des interprètes de la science du passé est le fait qu'il puise dans la tradition philosophique-mathématique, à la fois platonicienne et archimédienne. D'après ces particularités remarquables, conclut notre auteur, il faut considérer Galilée comme un savant. « Ce qui fait de Galilée un savant c'est qu'il ne cherche pas uniquement dans la technique les solutions des problèmes techniques. La technique appelle, reçoit et contrôle des solutions. Mais la solution d'une question technique passe par le détour de la théorie »⁵⁴⁷ (dans ce cas, le mot « savant » nous semble chargé d'un sens négatif, pour la raison que Galilée ne tirerait pas la solution ultime d'un problème de l'expérience mais bien de la théorie abstraite, c'est pourquoi Canguilhem fait

543 *Ibid.*

544 *Idem*, f. 19.

545 Cf. *idem*, ff. 22-23.

546 Nous remarquons que ce problème est défini dans la deuxième journée des *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due scienze attinenti alla meccanica e ai movimenti locali*, 1638 (trad. fr. *Discours concernant deux sciences nouvelles*, Paris, PUF, 1995. L'édition française contient seulement les quatre premières journées : dans la version italienne originelle elles sont six).

547 *Le statut social de la science moderne*, f. 23

brièvement référence à Koyré, selon lequel « les expériences de Galilée sont des expériences de pensée »⁵⁴⁸).

3.3.2.2. L'Académie des Sciences et la vulgarisation des sciences

La fin du XVI^{ème} siècle et le début du XVII^{ème} siècle voient une sorte de renaissance de l'Académie de Platon. C'est là, en effet, « une des formes de retour à Platon »⁵⁴⁹ : les académies se multiplient en Europe; particulièrement en Italie, où naissent par exemple l'Accademia dei Lincei, en 1603, et l'Accademia del Cimento, en 1657.

C'est dans ce climat culturel et social, où l'intérêt pour les sciences, les arts et la littérature franchit toute frontière nationale, qu'en France – comme l'écrit l'auteur du *Statut social de la science moderne*⁵⁵⁰ - Colbert⁵⁵¹ fonde, sous la protection de Louis XIV, l'Académie des Sciences en 1666 à Paris. L'Académie, organisation de savants, mathématiciens ou physiciens, mais aussi poètes et lettrés, ne dispose pas d'un règlement interne - règlement établissant formellement une relation entre la science et l'Etat - jusqu'en 1699. A partir de cette date

[...] commence réellement pour la science son statut social.

- 1) L'académie est organisée comme un centre national de la recherche. Elle n'a pas pour fin l'enseignement, mais l'invention et le contrôle de l'invention.
- 2) Le savant n'est pas encore un fonctionnaire, mais il n'est déjà plus un amateur libre. La protection royale, la pension royale ne sont pas un Mécénat.

548 *Ibid.*

Cette idée n'est corroborée par aucune citation ou renvoi direct explicitement indiqué dans ce texte inédit, mais le lecteur peut la relever dans les nombreux travaux de Koyré consacrés à Galilée. Dans *Etudes Galiléennes*, pour ne donner qu'un exemple, Alexandre Koyré rappelle que Galilée est sans aucun doute un platonicien, car il ne crée pas la loi, mais il la retrouve (de même que la dialectique ascendante chez Platon, qui remonte vers l'idée éternelle de Bien), comme si elle existait déjà : « Ainsi, nous le voyons, Galilée estime qu'il a fait beaucoup plus que s'être simplement déclaré partisan de l'épistémologie platonicienne. En appliquant sa méthode, en découvrant les lois véritables de la physique, en les faisant retrouver par Sagredo et Simplicio, c'est-à-dire par le *lecteur*, il estime avoir démontré la vérité du platonisme par le fait » (1939, éd. 1966, Paris, Hermann, pp. 287-288).

549 *Idem*, f. 10.

550 Cf. *idem*, ff. 11-15.

551 Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), célèbre politicien et économiste français, ministre de Louis XIV.

Un Mécène ne demande rien, ne réglemente pas l'octroi de ses libéralités, il attend et il reçoit.

Il est permis de remarquer que *pension* et *pensée* ont la même origine (Pendre : peser, payer). Le règlement de 1699 fonde un *Cogito* de compensation. "Je pense donc je suis pensionné".

3) Ce statut social de la recherche scientifique détermine en quelque manière son objet : il est double : *l'utile* ou le *curieux*.

Et on peut remarquer que *l'utile* vient en tête, que les Mathématiques sont immédiatement suivies par les Arts, que l'Histoire naturelle et la Physique viennent en dernier lieu⁵⁵².

Cet "utile", comme nous pouvons le lire, est strictement lié au développement du commerce. Et cela ne se réduit certainement pas au fait que l'article XXVII du règlement prévoit l'obligation de faire du simple « commerce scientifique »⁵⁵³ entre Paris et la province et entre la France et l'étranger. Selon Canguilhem en effet, derrière la fondation de l'Académie, « le problème central, celui qui est sans doute à lui seul, la raison profonde et dernière de la décision de Colbert » est « la détermination des longitudes, pour parfaire l'art de la navigation [...] »⁵⁵⁴. Le nouveau statut régulateur, qui du reste est « octroyé, c'est-à-dire imposé par Louis XIV »⁵⁵⁵, entraîne d'autre part, pour le savant-scientifique, les conséquences suivantes :

Un tel règlement ne tarde pas à porter ses fruits concernant le statut financier du savant. Le cogito de compensation.

"Je pense donc je suis pensionné"

entraîne rapidement la conclusion suivante [:]

"Je penserais mieux si j'étais pensionné davantage"

Mal payé, L'Académicien ne peut se consacrer entièrement à la recherche⁵⁵⁶.

Quant au problème de la détermination des longitudes – continue Canguilhem⁵⁵⁷ –, relative d'abord, comme nous l'avons dit, à des fins commerciales, la fondation de l'Observatoire de Paris en 1667 est sans aucun doute motivée par cette question. Cassini⁵⁵⁸, directeur de l'observatoire, utilise les méthodes proposées

552 *Idem*, f. 14. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

553 *Idem*, f. 13.

554 *Idem*, f. 12.

555 *Idem*, f. 14.

556 *Idem*, f. 15.

557 *Idem*, ff. 38-41.

558 Giovanni Domenico Cassini (1625-1712), astronome, ingénieur et médecin italien. Il fut naturalisé français en 1673.

par Galilée afin d'observer certaines éclipses des satellites de Jupiter. Ailleurs il en va de même : c'est le cas de l'Observatoire de Greenwich, fondé en 1675 en Angleterre pour perfectionner l'art de la navigation. A ce propos, en effet, la Royal Society⁵⁵⁹ « a estimé que "la navigation est affaire d'État". Donc elle a stimulé la fondation d'une institution d'État »⁵⁶⁰. La détermination des longitudes introduit ainsi dans la science astronomique – qui dès le XVIIIème siècle, comme l'écrit notre auteur, entame le perfectionnement des méthodes de mesure des distance lunaires - le besoin de réduire, dans les processus de mesure, les erreurs de calcul, et par conséquent la nécessité croissante de rigueur et de précision. Ainsi le développement de ces dynamiques techniques, en tenant compte par ailleurs que la détermination de la longitude à travers la mesure des distances lunaires est à un certain moment au point, aboutit dans l'utilisation de la méthode mécanique, c'est-à-dire dans l'« utilisation d'horloges et de montres marines de précision »⁵⁶¹. D'où, pour ne citer que certains exemples, la construction, en France, de plusieurs montres par l'horloger Pierre Le Roy (1717-1785), qui en 1754 rédige une sorte de mémoire qu'il dépose dans les bureaux de l'Académie, la *Description d'une nouvelle horloge propre pour l'usage de la mer*. En Angleterre, John Harrison (1693-1776) arrive à construire successivement quatre horloges marines.

Canguilhem entend en somme nous montrer que c'est lors de circonstances pratiques sociales contingentes, telles que la diffusion des techniques de détermination des longitudes, que sont conçus et diffusés des nouveaux instruments (à condition qu'ils répondent à des critères liés aux intérêts d'un État ou d'un institution supérieure) : cela se produit soit lorsque la théorie de laquelle procède le processus de calcul ou de mesure est démentie par les faits, soit parce qu'elle est, d'emblée et de manière évidente, incomplète ou insuffisante. C'est pourquoi, dans ce dernier cas, la nécessité d'une mesure plus précise amorce la mise au point et l'utilisation de plus en plus répandue d'horloges marines. Mais d'autre part c'est parfois l'échec, dans un cas concret déterminé, de la théorie (laquelle à son tour peut

559 "The President, Council, and Fellows of the Royal Society of London for Improving Natural Knowledge" ("Royal Society" dans sa forme abrégée) est l'académie nationale anglaise des sciences. Elle fut fondée à Londres en 1660.

560 *Idem*, f. 38.

561 *Idem*, f. 40.

même rester *théoriquement* valide), qui est générateur d'habitudes et d'applications nouvelles. A la page 38 du manuscrit, l'auteur affirme :

Pourquoi la méthode, théoriquement irréprochable, de Galilée et de Cassini n'était-elle pas correctement applicable en pratique ? A cause des mouvements du navire, en raison de l'impossibilité de maintenir le télescope fixe (on a essayé de résoudre la question en inventant une chaise suspendue qui amortissait les oscillations du navire)⁵⁶².

Mettons maintenant en rapport ce dernier passage, un passage précis puisqu'il donne des références spécifiques (Galilée et Cassini d'un côté, oscillations imprévues d'un navire de l'autre), avec cet autre extrait, à la fois vague mais irréfutablement clair, qui se trouve au début d'un paragraphe portant le titre *L'application de la science* et qui en résume ainsi le sens général :

Trop souvent on considère la science appliquée comme un prolongement homogène à la science avant son application. D'aucune proposition théorique pourtant (théorème ou loi) on ne pourrait rien conclure de pratique, par un mouvement de pensée dirigée par les mêmes postulats qui ont dirigé l'esprit jusqu'à cette proposition s'il n'existait pas une *sollicitation* permanente, un appel ou un besoin enracinés dans une activité pratique originale⁵⁶³.

A partir de cette période marquant un échange marchand fort et assez généralisé (et par conséquent l'époque post-médiévale, moderne), continue Canguilhem, commence un processus de vulgarisation, de diffusion de la science au niveau de l'homme commun, qui devient à son tour un amateur, un amateur cultivé. C'est là l'un des traits caractérisant le passage de l'Académie de Platon à l'Académie des Sciences, car avec celle-ci (l'Etat disposant alors d'organismes sociaux pour répandre sa soif de commerce) « on est passé aussi de la science spéculative à la science opérative, à la science armée et à la science expérimentale », dans le sens où à un moment donné « une coopération est nécessaire et inévitable entre le savant et l'artisan constructeur de machines et d'instruments »⁵⁶⁴ (en ce sens, par exemple, nous l'avons dit auparavant, l'horlogerie a assumé le rôle de mécanique de

562 *Idem*, f. 38

563 *Idem*, f. 24. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

564 *Idem*, f. 43.

précision⁵⁶⁵). Nous pouvons remarquer que le développement progressif de la logique marchande s'accompagne historiquement de la rationalité des Lumières. C'est pourquoi, au fur et à mesure, « la diffusion [dans ce cas du savoir, non du commerce] prend la forme de la propagation des Lumières »⁵⁶⁶.

Cette diffusion de la science, qui comporte l'implication de toutes les couches du *vulgus* (peuple, gens communs), pour Canguilhem⁵⁶⁷, constitue un facteur déterminant pour le développement de la science elle-même, en vertu de sa *vocation universelle*. Une éventuelle limitation de la diffusion scientifique, comme on peut le lire dans les notes de Balibar⁵⁶⁸, signifierait se condamner préalablement à ignorer ce que, en toute probabilité, on veut trouver ; car le concept de vérité scientifique, tout comme celui de personne humaine, est un concept régulateur (ce qui revient à dire que la vérité est une valeur, non pas une donnée objective en soi, idée qui fonde entièrement le sens général du manuscrit *La science et l'erreur*)⁵⁶⁹. La dignité de la science réside en effet en ceci, qu'elle n'a pas de maîtres, puisqu'elle n'est que travail collectif instituant comme savant un homme qu'elle dépasse en tant qu'homme justement.

Malgré cela, poursuit notre auteur⁵⁷⁰, depuis toujours (mais surtout, en France, une fois officiellement conclu le lien formel entre savoir scientifique et pouvoir d'État avec l'Académie des Sciences : c'est ce qu'il entend, selon nous, par « toujours »), « les tenants du pouvoir politique lorsqu'ils ont eu conscience d'avoir, grâce à un savant ou à un technicien, un avantage de pouvoir sur leurs concurrents ou leurs adversaires se sont employés à empêcher la diffusion du savoir ou du procédé »⁵⁷¹. En d'autres mots « l'Etat moderne légifère sur la diffusion de la

565 A cet égard Canguilhem cite Marx à la page 41 dans la traduction de Molitor : « A chacun son métier ! Ce principe de la sagesse des artisans devint folie pure le jour où l'horloger Watt inventa la machine à vapeur, le barbier Akwright le métier à tisser continu, l'ouvrier bijoutier Fulton le bateau à vapeur » (Marx, *Le capital*, trad. fr. 1924-1934, tome III, p. 176).

566 *Ibid.*

567 Cf. *idem* ff. 45-47.

568 Cf. p. 54/106.

569 Dans « Nécessité de la "diffusion scientifique" », notre auteur écrit : « L'idée de personne humaine est régulatrice, mais universelle, et à ce titre elle mérite d'être confrontée avec cette autre idée régulatrice universelle qu'est la vérité scientifique, mais il n'appartient aujourd'hui à aucun groupe social de s'en servir pour anathématiser un autre groupe. Il n'est aujourd'hui aucune société qui ait les mains propres (cf. Canguilhem, 1961, p. 14).

570 Cf. *Le statut social de la science moderne*, ff. 46-47.

571 *Idem*, f. 46

science»⁵⁷², et il fait cela en posant des frontières politiques à ce qui est constitutionnellement sans limites parce qu'à vocation universelle : la connaissance scientifique, qu'on peut justement définir comme une « unité en puissance »⁵⁷³.

Essayons enfin de résumer en deux mots ce cours de 1961-62 : l'augmentation progressive du coefficient social de la science a donc déterminé, à la fois, une conversion à 180° degrés de la simple contemplation individualiste à la pratique collective active (diffusion du commerce) et une ingérence constante des directions de la politique d'État dans les découvertes scientifiques, qu'elles soient accomplies ou potentielles. Quant à ce deuxième point, Canguilhem parle en fait expressément d'aspects de la science qui restent malheureusement secrets d'Etat. C'est la tâche du savant, de plus en plus séduit par le secours de l'omniprésent Etat (le misérable « cogito de compensation »), de défendre la dignité de la science de son statut social⁵⁷⁴.

Relativement au premier point, nous nous permettons de ne pas être d'accord avec l'idée de Canguilhem, lequel semble se laisser entraîner dans la conception historique linéaire-méliorative positiviste. Nous réservons cet argument pour la fin de ce chapitre, lorsque nous tracerons un bilan théorique sommaire de l'ensemble des manuscrits.

3.4. Aperçus au sujet de quelques séminaires sur la technique

Pour terminer ce chapitre, un chapitre manifestement descriptif dans la mesure où, quoique Canguilhem prêchait le contraire, nous avons essayé de nous abstenir de donner des jugements de valeur personnels en nous limitant à une analyse aussi "objective" que possible des manuscrits inédits (et nous utilisons les guillemets parce que l'objectivité absolue n'existe pas, comme l'enseignait le philosophe de Castelnauary lui-même), nous allons nous pencher brièvement sur les séminaires des années 60 portant sur le thème de la technique. Il s'agit en effet de séminaires

572 *Ibid.*

573 *Ibid.*

574 Nous avons élaboré cette dernière période sur la base des notes de Balibar (cf. f. 54/106).

extrêmement importants pour deux raisons : d'abord parce qu'ils concentrent en quelques feuillets la quintessence de la pensée canguilhemienne et ensuite parce qu'ils ne font que *répéter* à plus de 20 ans d'intervalle (certes avec des dissimilarités dans la forme mais pas selon nous dans la substance) le sujet qui était au centre même des premiers écrits publiés du jeune Canguilhem (« Descartes et la technique » et « Activité technique et création »).

Mais il y a aussi une troisième raison, à laquelle nous avons fait allusion quelques lignes plus haut. Le concept d'action, identifié dans ces séminaires avec celui de technique (et cela pourrait tout à fait constituer une quatrième raison : l'équivalence technique-action, née dans les années 30 et restée philosophiquement intacte pendant plusieurs décennies), contient en lui-même la possibilité d'interpréter correctement la philosophie et la conception de l'histoire des sciences de Canguilhem.

3.4.1. L'imagination, fonction poétique

Procédons par ordre : dans des notes relatives à un séminaire tenu à l'I.H.P.S.T., l'auteur affirme que la technique n'est que l'ensemble des attitudes visant à donner ce qu'on n'a pas, ce dont on rêve⁵⁷⁵.

Et comme le rêve est bien évidemment tout sauf rationnel, ce qui le produit ne peut être qu'un élément affranchi de l'ordre de la rationalité. Cet élément est l'imagination :

Alors on voit une science trouver parfois la première occasion de son exercice dans une *curiosité*, dans l'intérêt pour un phénomène rare et singulier. D'où la théorie selon laquelle la science procède d'une *curiosité* fondamentale, Cf. Comte, 2^o leçon. A. Comte a emprunté l'idée à Smith qui la tient de Hume. Mais si l'on suit bien le devenir philosophique de cette idée on voit qu'on est renvoyé à *l'imagination* et non à la *raison* comme à la source de certains problèmes scientifiques. L'imagination qui est une fonction *poétique* et non une fonction *noétique*.

Donc le problème science-technique est un problème trop rationalisé pour être une question fondamentale. La question fondamentale c'est Noème et Poème⁵⁷⁶.

575 Cf. *Science et technique, 1962-63 ?*, ff. 18-20.

576 *Idem*, f. 20.

Nous invitons le lecteur à s'arrêter sur ce dernier alinéa, puisqu'il explique bien les raisons pour lesquelles l'auteur, pendant son parcours philosophique *tout entier*, traite du thème de la science et de la technique, ou de la norme et de la normativité (en associant toujours, selon ce qui est spécifié dans le manuscrit *Les normes et le normal*⁵⁷⁷, à la première le sens de proposition, d'abstraction, de prévision, et à la seconde le sens de modification factuelle et imprévue de la première, modification amorcée par l'imprévisibilité d'un certain contexte), qui sembleraient d'emblée des problèmes d'ordre strictement épistémologique, sur une base anthropologique-théorique individuelle. Canguilhem fait en somme de la philosophie tout court (à cet égard, nous confirmons ici notre accord total avec la thèse de Camille Limoges). Le rapport science-technique est un rapport qui ne se joue sur le terrain délimité de l'épistémologie qu'en apparence. Le véritable problème est celui qui a trait à la relation entre la raison (« noème », qui vient du grec ancien *nòesis* (νόησις) : faculté de penser, intellect) et l'imagination. En tenant compte de ce qu'on a écrit jusqu'à maintenant, de la première à la dernière page, la paraphrase libre et explicite du mot *imagination*, rendue à travers le mot « poème », ne doit pas étonner. Rappelons en effet que le mot *poème* vient du grec *poïesis* (ποίησις), qui dérive à son tour du verbe *poiéo* (ποιέω). Aristote a beaucoup insisté là-dessus, ce que notre philosophe ne manque pas de son côté de remarquer⁵⁷⁸. *Poiéo* signifie fabriquer, exécuter, alors que le sens premier de *poïesis* est *création*⁵⁷⁹. Pourquoi associer un terme vague et chimérique tel que *imagination* avec un mot aux implications bien plus concrètes comme celui de *poïesis* ? Parce que si le contexte « rare et singulier » est le lieu de la « curiosité », celle-ci ne peut pas porter sur la raison, raison comprise comme prévision, soit comme faculté normative (norme = prévision). Donc la technique, n'étant que création, *poïesis*, « première occasion de l'exercice d'une science, » est un produit de l'imagination, non pas de la raison.

En effet, une deuxième conséquence que nous pouvons extraire de ce passage

577 *Propositions normatives et jugements de valeur*, in *Les normes et le normal*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, ff. 14-15. V. la partie de ce chapitre dédiée aux manuscrits de la "période médicale", dans laquelle nous avons rapporté le passage en question.

578 Cf. *Science et technique, 1962-63 ?*, f. 7.

579 Cf. le *Dictionnaire Grec-Français* de A. Bailly, op. cit., p. 1581.

est que, comme il y a une implication de l'imagination, qui, à la différence de la raison, peut être articulée seulement individuellement (le contenu actuel de mes images mentales n'est que le mien, tandis que si je dis que deux et deux font quatre, personne n'a de mal à me comprendre), le point de départ de l'exercice scientifique n'est pas, comme le dirait le philosophe de Castelnau, son statut social, c'est-à-dire un travail anonyme et collectif se fondant sur des règles socialement établies, mais bien l'individu. Cette conclusion est effectivement correcte. Elle est déductible de ce passage de même qu'elle est aisément déductible de l'ensemble des travaux publiés et inédits. Avec cela nous ne nous hasardons évidemment pas à amoindrir le rôle fondamental que joue l'influence de la société sur l'individu chez Canguilhem. Il suffit de penser à l'*Essai* de 1943, qui met en évidence les constantes physiologiques individuelles moyennes d'un sujet appartenant à une certaine ethnie : lorsqu'elles sont mises en rapport comparatif avec celles d'un individu d'une ethnie différente, elles varient en fonction des rythmes de vie et des coutumes pratiques de la communauté d'appartenance (exemple des Kokatas et des Maya). Mais si l'auteur s'appuie et fait expressément sien le concept de curiosité en le faisant descendre de la filiation Smith-Hume, il est clair, selon nous, que l'enjeu est ici l'individu. Smith et Hume sont avec Hobbes les représentants majeurs d'une, pour ainsi dire, individualisation de l'individu. Expliquons-nous : avant Thomas Hobbes (1588-1679) l'individu trouvait d'abord sa propre raison d'être dans un lien social originaire (communauté), mais après lui l'homme devient une menace constante pour son semblable (c'est ce que signifie à la lettre *homo homini lupus*) ; d'où l'État, qui se pose comme socialité succédanée, c'est-à-dire en tant qu'antidote à la rivalité de nature. Dans sa conception de l'individu en tant qu'être préalablement séparé de son semblable, David Hume (1711-1776) nie l'existence d'une rationalité humaine commune et originaire en la convertissant dans une sorte d'émotivité dérivant d'une série accidentée d'attentes et d'échanges (verbaux et/ou matériels) qui se créent au fur et à mesure de l'expérience personnelle. Cette curiosité, qui n'est que ce flux émotif d'attentes et d'échanges, est exactement l'une des caractéristiques de la théorie classique du libre échange d'Adam Smith (1723-1790), dont le modèle idéal de marché porte sur la sympathie et l'identification avec les intérêts de l'acquéreur. La curiosité à laquelle Canguilhem fait allusion est donc une notion afférente à

l'individuel et il est hors de doute qu'elle a des implications manifestement non-rationnelles même et surtout dans la pensée de Hume et de Smith.

3.4.2. Différence entre technique et techniques

Un autre passage des manuscrits sur la technique et la science⁵⁸⁰ qui vaut la peine d'être étudié est celui qui les pose dans une sorte d'unité dialectique, c'est-à-dire en tant qu'opposition solidaire entre ce qui est un produit spécifique de l'histoire sociale (science) et ce qui est depuis toujours déterminant de la façon générale d'agir de l'être humain. Cette opposition se développe d'abord selon une différence complémentaire, la différence entre technique et *techniques* :

La technique est une activité *ininterrompue*.
Si les techniques ont une histoire, la technique n'en a pas.
Elle est coextensive à l'histoire, parce qu'elle est coextensive à l'homme. [...]
Les techniques se succèdent et se remplacent
mais selon des vecteurs constants : soutenues par des besoins⁵⁸¹.

Par exemple, selon Canguilhem⁵⁸², la médecine (soit les *médecines*) a évolué de façon de moins en moins empirique, mais avec un objectif inchangé et constant : la lutte contre la maladie et la douleur. Aujourd'hui nous savons que la pénicilline vaut mieux que les vieux sels de mercure dans la lutte contre la syphilis, mais l'objectif reste toujours celui de vaincre la syphilis.

Poursuivons l'énumération des traits fondamentaux de la technique. De façon tout à fait explicite, l'extrait qui suit pourrait rapprocher Canguilhem avec des anthropologues de renommée, comme Arnold Gehlen (1904-1976), ou même avec des monstres sacrés de la philosophie classique, comme Marx :

Il y a des conduites de *caractère technique*, à la rigueur toutes les conduites vitales le sont. Comportement instinctif : Obtenir un résultat par une série de

580 Ce sont des feuillets portant le titre *Science et technique, Bibliographie*. Elles sont relatives aux cours pour l'Agrégation de 1969.

581 *Science et technique, Bibliographie*, in *Agrégation* 1969, f. 7. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

582 Cf. *ibid.*

conduites stéréotypées. Il y a un *pattern inné* du comportement. Construction d'un nid [...]. Comportement sexuel de l'oiseau du paradis ou de l'antilope Kole de l'Ouganda.

Tant que le *pattern* reste *inné* donc inconscient/inconnu pour l'individu, il n'y a pas de technique au sens humain⁵⁸³.

Une conduite vitale qui n'est pas humaine, mais animale, est seulement instinctive. Il y a à proprement parler instinct quand le *pattern*, à savoir un certain modèle de comportement, reste durablement stable dans l'exécution, puisqu'inscrit tel quel dans le patrimoine génétique. Une hirondelle qui construit un nid fait de la "technique", mais l'hirondelle ne se demande pas comment construire le nid, elle le *sait* déjà. En revanche la technique humaine, qui est constitutionnellement non-instinctive (ce que Gehlen faisait observer lorsqu'il parlait de l'être humain en tant qu'être néoténique, à savoir dépourvu d'instincts)⁵⁸⁴, est toujours incertaine. Elle est incertaine puisque consciente. Elle est consciente puisque l'homme a tendance à se donner un plan d'action avant l'action véritable. Ici, bien entendu, on parle de technique et non de techniques, c'est-à-dire d'une constante impérissable de l'homme. Marx avait bien compris cet aspect, comme le démontre l'exemple de l'abeille et de l'architecte. De fait, Canguilhem ne se prive pas de le citer pendant un congrès à Bâle en septembre 1964⁵⁸⁵.

Ainsi, celui-ci nous fait savoir que tandis que la technique est une activité de toujours et les techniques des activités historiquement circonscrites, la science est une activité qu'il définit comme *intercalaire*, mais

Dire que la science est une activité *intercalaire* ne revient pas à dire que c'est une activité *subordonnée* ou *subalterne*.

Dire qu'elle est *intercalaire* c'est dire qu'elle n'est pas chronologiquement initiale, elle est sus-citée/ex-citée.

583 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

584 Dans *Der Mensch, seine Natur und seine Stellung in der Welt (L'homme. Sa nature et sa place dans le monde)*, 1940.

585 Comme le témoigne le manuscrit *Mécanisme et Machinisme*, in *Technologie, séminaires 1964-65* (Cf. f. 5).

Rapportons une partie du passage en question : « L'abeille, par la structure de ses cellules de cire, fait honte à plus d'un architecte. Mais ce qui, de prime abord, établit une différence entre le plus piètre architecte et l'abeille la plus adroite, c'est que l'architecte construit la cellule dans sa tête avant de la réaliser dans la cire. A la fin du travail, nous nous trouvons en face d'un résultat qui dès le premier moment existait déjà dans l'imagination du travailleur, sous une forme idéale. [...] ce but il le connaît d'avance, c'est la règle et la loi de son action (Marx, *Le capital*, trad. fr. 1924-1934, tome I, p. 7) ».

Mais ex-citée ou sus-citée elle a ses normes propres, et la fonction spécifique désormais, relativement à ce qui la précède, c'est la *critique/la reprise/la correction*.

Avec ce dernier passage on a l'impression de relire les textes sur la technique et la science du jeune Canguilhem, soit certains inédits de la fin des années 30 (étudiés dans les chapitres précédents) et les deux brefs articles publiés pendant la même période. De même dans le *Traité de logique et de morale*, sorti juste un an après « Activité technique et création », on peut relever que la science n'est qu'« une sorte de travail réducteur suscité par les échecs de la puissance créatrice »⁵⁸⁶. Cette puissance créatrice se manifeste par (ou pour mieux dire, elle est) la technique.

Cela étant dit, à travers les idées évoquées dans ces pages inédites (corroborées d'ailleurs par une lecture attentive des écrits publiés) nous remarquons que l'antécédence chronologique de la technique sur la science est un thème qui demeure en permanence dans les ouvrages "matures" concernant l'histoire des sciences (cette confluence du jeune Canguilhem dans le Canguilhem "mature" peut résumer, d'une façon certes très synthétique, notre thèse principale). Le squelette théorique de l'histoire des sciences elle-même est en fait assemblé dans le respect le plus total de cette antécédence. En ce qui concerne l'explication de la conception structurale de l'histoire des sciences canguilhemienne, aucun passage de l'œuvre, publiée ou non, de notre philosophe ne nous paraît plus clair que celui-ci :

Descartes écrit à Mersenne (21 Avril 1641) (pour réfuter la portée universelle de l'axiome : qui peut le plus peut le moins) « Tel pourra faire un bon discours qui ne saurait pour cela faire une lanterne ». [...]

Kant, *Critique du jugement* §43 : « Camper décrit très exactement comment la meilleure chaussure doit être faite, mais il ne pouvait assurément pas en faire une ».

Dans l'un et l'autre exemple, il s'agit d'objets techniques : lunettes, chaussures qu'un besoin *animal*, vision ou locomotion, a appelés à l'existence artificielle avant la théorie de la propagation de la lumière dans différents milieux, avant la théorie anatomo-physiologique de la locomotion bipède. La théorie se légitime, après coup, comme une *amélioration* de ce qui a été produit hors d'elle, sans elle. C'est seulement alors qu'une technique peut se donner pour *application* d'une connaissance. Si on ne tient pas compte expressément du *moment de l'application* dans l'histoire comparée des sciences et des techniques correspondantes, on obtient par illusion rétrospective une conception philosophique – en l'espèce une idéologie scientiste – du rapport science-

586 Canguilhem/Planet, 1939, pp. 175-176.

technique qui subordonne la seconde à la première par dérivation simple. Si, au contraire, on s'attache à bien marquer quel moment de l'histoire de la science et quel moment de l'histoire de la technique se composent dans le moment d'une application on constate que, en régressant en deçà de ce moment au rebours de l'histoire, la *lignée* des objets techniques remonte jusqu'à des *pratiques spécifiques de l'homme* alors que la *série* des explications théoriques prend naissance dans *certains types de sociétés*. Au moment de l'application, technique et science sont des faits de culture qui n'ont pas le même âge, la même ancienneté. En outre, dans le passé des techniques, antérieurement au moment où une ou plusieurs sciences s'appliquent à les perfectionner, ce n'est qu'apparemment qu'il y a stagnation ou éclipse du pouvoir d'invention et des moyens de production d'objets techniques. L'apparence tient à l'aire géographique et aux formes de société considérées. Certaines sociétés ignorent, d'autres reçoivent ou empruntent les inventions techniques apparues anonymement dans d'autres sociétés. L'histoire des techniques sous ce rapport dépend étroitement de l'histoire politique et militaire⁵⁸⁷.

Tout d'abord, le lecteur avisé comprendra bien que des deux citations initiales, l'une (celle de Kant) fait partie de « Machine et organisme », et l'autre (celle de Descartes) revient à affirmer l'idée du Descartes inventeur (des lunettes à approche) anti-rationaliste indiquée dans « Descartes et la technique ». Même dans ce cas il y a donc une reprise évidente de thèmes déjà abordés à quelques décennies d'intervalle. On pourrait certes objecter, de façon tout à fait naturelle, que la persistance - même massive - d'un certain thème, du passé philosophique d'un auteur jusqu'à sa production ultérieure, n'implique pas nécessairement un panorama théorique inchangé à l'intérieur de cette production ultérieure. L'objection est tout à fait légitime. Par ailleurs, bien entendu, ce n'est pas notre intention de certifier naïvement et aveuglément un supposé immobilisme théorique dans le cheminement intellectuel de Canguilhem. Affirmer cela serait manifestement insensé, car cela reviendrait à nier la simple évolution naturelle de la pensée de tout homme ordinaire. Pour le dire comme J.-F. Braunstein, les thèses de la maturité, qui se fondent sur une argumentation de plus en plus affinée et sur une documentation historique de plus en plus précise, ne peuvent certainement pas être réduites aux prises de parti de jeunesse⁵⁸⁸. Mais lorsqu'on assiste en même temps non seulement à une tendance à la citation mais aussi à la reprise de l'argument de la secondarité de la science/théorie impliquant l'existence d'un « pouvoir originaire » enraciné dans un besoin vital

587 *Science et technique, Bibliographie*, in *Agrégation 1969*, ff. 1/3-2/4. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

588 Cf. Braunstein, 2000, p. 23.

irréfléchi, cela signifie qu'un thème important (voire d'importance primaire) développé par le jeune Canguilhem est transplanté tel quel dans la philosophie des sciences du Canguilhem de maturité, et il serait impossible que celle-ci (d'autre part élaborée en conséquence d'obligations professionnelles) n'en subisse pas en retour des influences. C'est pourquoi nous pouvons lire qu'une histoire des sciences proprement dite doit suivre et savoir relever le moment de l'*application*, c'est-à-dire cette phase *historique* où il s'est produit une amélioration théorique d'une démarche pratique-technique qui avait assumé une certaine diffusion sociale. C'est avec l'application que commence donc la rationalisation effective d'un phénomène technique. Dans *Le statut social de la science moderne*, lequel conjugue le social et la description du moment de l'application, il est écrit que

Il est essentiel de considérer que toute application suppose la préexistence ou du moins l'existence latérale, indépendante, de *ce à quoi* on applique par rapport à *ce qu'on* applique.

Trop souvent on considère la science appliquée comme un prolongement homogène à la science avant son application. D'aucune proposition théorique pourtant (théorème ou loi) on ne pourrait rien conclure de pratique, par un mouvement de pensée dirigée par les mêmes postulats qui ont dirigé l'esprit jusqu'à cette proposition s'il n'existait pas une *sollicitation* permanente, un appel ou un besoin enracinés dans une activité pratique originale⁵⁸⁹.

Ce dernier extrait est donc relatif au moment de l'application. Quant aux liens entre l'application et l'argument du social (toujours dans *Le statut social de la science moderne*) le lecteur peut en tirer à lui seul les conclusions. Nous avons en effet précédemment étudié les raisons pour lesquelles une activité technique spécifique, la détermination des longitudes, née historiquement avec des fins de nature sociale (le commerce), a été affinée (théoriquement) sous la pression des États afin d'améliorer les bénéfices pécuniaires internes. Ainsi, les bureaux des longitudes créés par l'État sont chargés de rédiger la connaissance des temps⁵⁹⁰. Le fils de l'anglais John Harrison, en suivant les traces de son père (constructeur pionnier d'horloges marines), à la suite d'un voyage sur un vaisseau de guerre pour améliorer la précision de son horloge, touche une somme de 20. M. guinées, la première moitié

589 *Le statut social de la science moderne*, f. 24. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

590 Cf. *idem*, f. 40.

en 1762, la deuxième moitié en 1772⁵⁹¹.

3.5. Conclusions. Action et idéologie

Revenons à une série de questions laissées en suspens sur lesquelles il faut maintenant conclure : quel rapport existe-t-il entre l'action proprement dite – qui est de caractère strictement individuel, du moins selon les premiers textes, publiés et inédits – et le contexte social ? Pour essayer de donner une réponse nous voulons d'abord établir une sorte d'équivalence théorique. Cette équivalence découle évidemment de notre analyse personnelle des manuscrits, et n'appartient pas à Canguilhem. En l'établissant, et sans pour autant vouloir arrêter de nous soumettre à la critique potentielle du doute méthodique sain, nous croyons toutefois être certain de la mesure de nos moyens ; forts, en même temps, de plusieurs années de lecture des textes et du fait que deux et deux font quatre. Il ne s'agit évidemment pas d'une démonstration, car les démonstrations concernent les sciences dures et non la philosophie, mais d'une interprétation forte : la technique, chez Canguilhem, coïncide avec l'action. Expliquons-nous. Selon Canguilhem on peut en fait parler de technique, de techniques et de science. La technique est *la* faculté de toujours et depuis toujours, et concerne la mise en forme irréfléchie et créative d'un objet sans précédent. Les techniques sont des mises en forme concrètes de la technique, historiquement et géographiquement déterminées. La science se propose de perfectionner la dynamique créatrice de la technique en la préservant idéalement de tout obstacle, car elle naît en tant que réflexion (abstraite) consécutive à un échec technique (pratique). Quant à l'action, elle aussi est création de ce qui est neuf, mais par affranchissement progressif de l'automatisme coercitif de l'appareil culturel d'une société (nous renvoyons ici au paragraphe sur les cours "politiques" donnés à Albi et Toulouse). C'est en ce sens que l'action est strictement individuelle : en se distinguant de l'automatisme (pas seulement relatif à l'acte simple se reproduisant par répétition mécanique – ôter son chapeau – car il est aussi logique ou moral, soit coïncidant avec

591 Cf, *ibid.*

le préjugé), elle vise à l'infraction, à savoir au dépassement de la norme figée dont l'automatisme est dépositaire, notamment au niveau social. L'action n'est donc qu'un mouvement *volontaire* qu'on pourrait définir comme autonome, c'est-à-dire se produisant à partir de l'individu lui-même. Il n'est donc pas involontaire ou hétéronome, c'est-à-dire descendant de façon inconsciente du contexte social (culture, éducation, etc.). Comme on peut le lire dans les feuillets portant le titre *Qu'est ce qu'agir ?* (rédigés en 1958, ces feuillets ne sont qu'une version antérieure et extrêmement abrégée du manuscrit *L'action*, que nous étudierons en détail dans le chapitre suivant),

Agir c'est être l'origine de son mouvement, c'est-à-dire faire son mouvement au lieu de le subir (pâtir). [...]
Agir c'est commencer par soi un mouvement. [...] Être son motif. Faire son motif.
Agir c'est finir par soi un mouvement. Si je ne puis pas décider la fin, il n'y a pas de commencement⁵⁹².

Le fait que le mouvement est volontaire et individualisé indique évidemment la possibilité qu'il puisse ne pas s'étendre à la totalité des individus d'une communauté (nous nous occuperons brièvement de cet aspect lorsque nous évoquerons un des manuscrits consacrés au problème du langage). Aussi bien l'action que la technique – c'est précisément là l'équivalence à laquelle nous avons fait allusion – se connotent par une rupture potentielle avec le préalable, soit par leur essence autonome, libre et créative.

D'autre part, comme il est écrit dans l'article *L'enseignement de la philosophie*, publié en 1953, si « faire son motif » et « finir par soi un mouvement » est l'apanage de l'homme libre, le professeur de philosophie ne tire pas la fin ultime de l'enseignement de la philosophie d'une "utilité" externe, par exemple d'une moral d'État supposée et coercitive, car

le professeur de philosophie n'a pas à être utile, ni à l'État ni à ses élèves ; il a, ce qui est beaucoup plus difficile, à faire paraître [...] la philosophie comme cette conscience que toute autre activité suppose et qui ne suppose elle-même rien que d'être ce qu'elle est, car elle est ce qui pose tout le reste avec soi, elle

592 *Qu'est-ce qu'agir ?*, 1958, f. 52.

est fin et elle est sa fin⁵⁹³.

Au point de vue de l'histoire des sciences, notamment dans son rapport avec le contexte social, on ne peut parler d'action chez Canguilhem que lorsqu'elle est comprise dans son acception de "technique", soit selon son sens plus approfondi et spécifique. Au point de vue purement ou largement philosophique (théorique, anthropologique, social, etc.), c'est-à-dire selon une approche bien présente dans les manuscrits inédits, l'action indique l'affranchissement des modèles, producteurs d'automatismes, extrinsèques à l'individu (ce n'est pas un hasard si le terme *modèle* se répète fréquemment dans le lexique canguilhemien). Comme nous savons désormais que la production philosophique portant sur l'histoire de la science commence vers la moitié des années 50, c'est le deuxième point de vue qui produit le premier.

Faisons donc un peu de chronologie de l'action. Dans les inédits, le thème de l'action entendu comme acte irréfléchi et discontinu par rapport à la raison est présent bien avant la conceptualisation ultérieure du thème de la technique dans les textes publiés (articles de 1937 et 1938) : il commence avec *Philosophie (éléments de doctrine)* (1929-1932). Dans ce texte il est écrit : « l'action n'est pas donc la réalisation mécanique d'un plan rigide et figé » ; « si l'action réalisait simplement des modèles préexistants, elle serait une répétition et non une initiative. Mais c'est parce qu'elle utilise à tout moment l'imprévu qu'elle crée une nouveauté »⁵⁹⁴. Néanmoins il est hors de doute que ces cours de la période lycéenne sont marqués par un autre thème récurrent, celui de la valeur, d'après lequel la vie est un parti pris. C'est là l'enseignement d'Alain. De même l'irréductibilité de l'action à la pensée est un concept découlant lui aussi de la philosophie d'Alain, avec la particularité que chez celui-ci la discontinuité pensée-action restait encore contradictoire face à certains arguments. C'est ce qu'on peut apprendre par le manuscrit *Le problème de la création* (1945-1948). Pour venir à bout de ces contradictions, Canguilhem formule dès lors sa théorie particulière de la technique dans « Descartes et la technique » et « Activité technique et création », où l'indépendance de l'action à l'égard de la pensée est affirmée de façon totale, soit relativement à toute forme de l'agir humain, et non

593 Canguilhem, 1953, p. 22.

594 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 195.

partielle comme elle l'était chez Alain. Le caractère irréfléchi de l'action est tellement "total" qu'il se propage aussi bien dans l'alternance des découvertes et des théories scientifiques au cours de l'histoire humaine (histoire des sciences) que dans le fond de tous les titres de la bibliographie canguilhemienne.

Ainsi, la célèbre *idéologie scientifique*, tant discutée et critiquée dans *Idéologie et rationalité* (et dont l'élaboration est due aussi aux travaux d'Althusser⁵⁹⁵ : elle aussi se caractérise donc indubitablement par un écho marxiste), n'est que la perspective retenue par la façon contemporaine de concevoir le passé scientifique, à savoir par un ordre social d'idées qui est, dans les faits, historiquement déterminé. Néanmoins cet ordre, se croyant toujours naturellement donné et par conséquent intrinsèquement valide, prétend expliquer le passé et l'avenir concret à partir de ses appareils théoriques, tout comme une pensée prétendant commander un acte. L'effort de Canguilhem consiste en dernier ressort dans la tentative de rendre la genèse de telle ou telle autre théorie scientifique à l'histoire, c'est-à-dire à une série de causes efficientes historiquement et socialement déterminées, non pas à l'instance idéologique. Malgré nous, et quoique cet effort soit incontestablement relevable (et incontestablement réussi) dans les textes publiés d'histoire des sciences, relativement à l'histoire de la philosophie nous ne pouvons pas nous passer d'exprimer une petite critique (les excursions dans le terrain de l'histoire de la philosophie - de l'univers grec aux modernes - sont très nombreuses dans les inédits, il suffit de penser aux manuscrits sur la vision ou sur la science moderne, pour ne pas parler des textes que nous n'avons pas pris en examen, du moins pas intégralement - *Le problème de la création* contient par exemple, quant au sujet de son analyse, une réflexion assez profonde concernant l'histoire des idées philosophiques). La lecture du parcours historique des idées philosophiques, chez Canguilhem, relève en effet de l'idéologie, c'est-à-dire de la version stéréotypée et apologétique qu'on donne généralement de ce parcours historique. Selon cette version, plus on se distancie historiquement du présent et plus on est éloigné du vrai. Ainsi, par exemple, les Grecs ne seraient que des contemplateurs paresseux, exécuteurs passifs d'un modèle de vérité préétabli, avec un mépris pour le moment purement pratique et innovateur. C'est pourquoi,

595 Comme Canguilhem le déclare dans un entretien : cf. *Actualité de Georges Canguilhem*, op. cit., p. 128.

dans les manuscrits, tout est justifié par le regard rétrospectif de la science moderne (celle qui naît officiellement autour de 1600). De là, la Grèce - qui n'a jamais historiquement connu la science au sens moderne - devient un monument d'immobilisme, alors qu'avec la diffusion du christianisme et de l'idée du Dieu créateur ex-nihilo, l'homme commence à découvrir la pratique en tant qu'action créative, action devenant totalement libre et dégagée de tout plan préliminaire grâce à l'avènement de la susdite science moderne. Nous le répétons : il s'agit bien d'une conception positiviste et idéaliste de l'histoire. Canguilhem, qui l'a entièrement métabolisée après l'avoir héritée de la société qui lui était contemporaine, n'est pas arrivé à prendre conscience de son caractère profondément idéologique.

Pour ne nous borner qu'à un seul cas spécifique de la philosophie grecque, il nous semble au moins invraisemblable de définir en premier lieu l'idée de Platon, au point de vue du citoyen d'Athènes du Vème et du IVème siècle, en tant que modèle idéal à suivre pour la conduite pratique (politique ou non politique). La théorie platonicienne des idées a été elle aussi évidemment dictée par le contexte social contemporain à son auteur, et nous ne voyons pas pourquoi elle aurait dû échapper à une analyse non-idéologique de l'histoire des idées philosophique. D'après certaines études, en effet, comme ceux de Pierre Vidal-Naquet et de Pierre Lévêque⁵⁹⁶, le fait que Platon donnait à l'idée une valeur fondamentalement mathématique s'expliquait par sa tentative de contrarier l'ascension des sophistes (notamment de Parménide) dans la vie publique d'Athènes : selon Platon les mathématiques opposaient la mesure et la limite, instances surindividuelles à la puissance virtuellement illimitée de l'individu⁵⁹⁷.

596 Cf. par exemple *Clisthène l'Athénien*, Paris, Les belles lettres, 1964.

597 Sur ce dernier point cf. Costanzo Preve, *Storia della dialettica*, Pistoia, Petite Plaisance, 2006.

4. CANGUILHEM PHILOSOPHE DE L'ACTION

4.1. La pensée, préambule à l'action

Avant d'étudier en détail la définition du terme *action* dans un manuscrit spécifique (*L'action, 1966-67*), nous allons analyser les dynamiques générales de la pensée humaine dans les textes inédits de Canguilhem (il est d'ailleurs notoire que l'examen des rapports entre pensée et action est l'une des problématiques les plus récurrentes de l'histoire de la philosophie).

Or, le manuscrit consacré au problème de la pensée que nous voulons examiner consiste en la cinquième partie de *Philosophie (éléments de doctrine)* de 1929-1932. Si en effet, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la dernière partie de ce manuel est intitulée *La création* et l'avant-dernière *L'action*, l'antépénultième partie, c'est-à-dire la cinquième, est intitulée *La pensée*. En nous appuyant sur la répartition des chapitres de cette cinquième partie, nous pouvons affirmer que selon Canguilhem la pensée se compose principalement de quatre moments (qui ne se situent pas nécessairement selon une succession linéaire-chronologique) : attention, langage, entendement, jugement (premier chapitre : *L'attention* ; deuxième chapitre : *De la signification et du langage* ; troisième chapitre : *De l'entendement* ; quatrième chapitre : Le jugement ; il y en a enfin un dernier, intitulé *La recherche de la vérité*). Nous avons vu, par l'analyse des manuscrits des années 60, que Canguilhem considère le *je pense* comme un *je crois*, c'est-à-dire non, à proprement parler, en tant que connaissance mais en tant qu'imagination, non, en somme, comme un savoir bien défini mais comme un savoir supposé. Nous avons vu, de plus, à travers le manuscrit *Le problème de la création* et à travers le bref essai publié « Réflexions sur la création artistique selon Alain », que, d'après celui-ci, l'acte pratique surgit conséquemment à un *manque* physiologique d'imagination. Or, nous pouvons déjà trouver ce type d'interprétation de la pensée en tant qu'imagination (ou manque d'imagination) dans le chapitre dédié à l'entendement, notamment lorsque l'auteur traite du schème kantien.

4.1.1. Le schème chez Kant

Canguilhem voit dans le schème transcendantal le premier exemple, dans l'histoire des idées philosophiques, d'une définition de la liaison de l'abstrait et du concret, à savoir le prototype d'une pensée *aboutissant* à l'action. « A la fois règle et monogramme, c'est-à-dire plan, le schème est la condition de possibilité de l'expérience »⁵⁹⁸. En effet, poursuit-il, le schème ne relève ni de l'entendement ni de la sensibilité,

mais d'un pouvoir intermédiaire que Kant appelle l'imagination et dont la fonction propre consiste dans la production du mouvement. Le schème est un procédé de construction possible des images. Il est règle pour la production d'images. En tant qu'il est règle il tient de l'entendement, en tant qu'il aboutit à l'image il a rapport à la sensibilité. Entre l'image intuitivement donnée de telle figure géométrique et le concept discursif que la définition lui fait correspondre, il y a place pour un moyen d'image et une série quelconque des mêmes figures dont l'unité réside en un procédé de construction que la définition explicite, que l'image réalise mais qui n'est ni l'une ni l'autre et qui confère à l'une et à l'autre leur possibilité d'existence verbale ou représentative⁵⁹⁹.

Ce qu'il est important de souligner, c'est que nous ne sommes pas loin ici de la thèse alaienne du manque d'imagination poussant l'artiste à combler ce manque par l'acte concret de peindre. Dans ce cas, tout en assimilant le fonctionnement du schème kantien au fonctionnement général de la pensée, Canguilhem théorise en effet l'improductivité effective qui survient à un moment donné pendant le processus de création d'images. De fait,

Le schème ne réalise aucune figure particulière mais suggère la possibilité de toutes. Le fond commun à tous les schèmes c'est, selon Kant, d'être la représentation d'une méthode de construction, un fil conducteur indispensable à toute invention puisqu'il écarte une quantité d'images possibles et restreint le nombre des combinaisons. A la fois règle et monogramme, c'est-à-dire plan, le schème est la condition de possibilité de l'expérience⁶⁰⁰.

Comme nous pouvons le lire, le schématisme de Kant n'est interprété par

598

Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 163/175.

599 *Ibid.*

600 *Ibid.*

notre auteur qu'en tant que méthode (c'est-à-dire processus suivant des véritables "règles" internes de fonctionnement qui sont préétablies et précèdent l'expérience concrète – Kant dirait « transcendantales ») qui suggère la *possibilité* de certaines images par rapport à d'autres. En résumé, ce qui caractérise le schématisme (Canguilhem utilise *schème* et *schématisme* comme synonymes, en réalité, d'après Kant, le premier n'est que le produit de la règle, et le second est la règle elle-même) c'est qu'il ne produit aucune image bien définie. Celui-ci se connote d'un manque de pouvoir imaginaire (c'est-à-dire représentatif) concret, de mise au point d'une figure aux contours bien nets. C'est pourquoi, « la condition de possibilité de l'expérience » ne consiste, à la fois, qu'en un nombre plus ou moins limité d'images que la règle suggère et sélectionne parmi un ensemble plus ample, et en un trait structurellement et répétitivement *flou* de ces images.

Essayons maintenant de rendre le sens général du schème kantien directement par les mots de Kant :

Le schème n'est toujours par lui-même qu'un produit de l'imagination ; mais, comme la synthèse de cette faculté n'a pour but aucune intuition particulière, mais seulement l'unité dans la détermination de la sensibilité, il faut bien distinguer le schème de l'image. Ainsi, quand je place cinq points les uns à la suite des autres, c'est là une image du nombre cinq. Au contraire, quand je ne fais que penser un nombre en général, qui peut être cinq ou cent, cette pensée est plutôt la représentation d'une méthode servant à représenter en une image, conformément à un certain concept, une quantité (par exemple mille), qu'elle n'est cette image même, chose que, dans le dernier cas, il me serait difficile de parcourir des yeux et de comparer avec mon concept. Or c'est cette représentation d'un procédé général de l'imagination, servant à procurer à un concept son image, que j'appelle le schème de ce concept.

[...] Le concept du chien, par exemple, désigne une règle d'après laquelle mon imagination peut se représenter d'une manière générale la figure d'un quadrupède, sans être astreinte à quelque forme particulière que m'offre l'expérience ou même à quelque image possible que je puisse représenter *in concreto*. Ce schématisme de l'entendement, relatif aux phénomènes et à leur simple forme, est un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine, et dont il sera bien difficile d'arracher à la nature et de révéler le secret⁶⁰¹.

Tout d'abord, nous tenons à souligner que Canguilhem met l'accent sur le fait que l'imagination, par le schématisme, n'aboutit à la représentation d'aucune figure ou image proprement dite (Kant, au contraire, par l'exemple du chien, semble

601 Kant, 1781/1787, trad. fr. 1987, p. 189.

admettre d'un côté une telle hypothèse). Il fait comprendre en revanche le fait que le concept - dont la partie extérieure, figurale, signifiante, n'est justement que le schème - ne peut pas coïncider avec une image définie. Il est évident, par exemple, que le concept du nombre 100 n'est pas juxtaposable à la représentation exacte du nombre 100. Mais bien que nous ne puissions pas nous le représenter, le nombre 100 nous est familier (c'est-à-dire que nous pouvons le penser) grâce à son concept.

Le concept, pour Canguilhem, quoique d'emblée classifié en tant que sous-partie de l'entendement (le paragraphe sur le schème est inséré dans le chapitre *De l'entendement*) participe ainsi, de la même façon, de l'imagination. Le schème-concept n'est qu'un pouvoir intermédiaire ne s'en tenant ni à l'incontestabilité réelle de la donnée extérieure ni à la rigidité rationnelle de l'entendement unificateur. La nature elle-même de la pensée repose donc sur une non-coïncidence ambivalente. C'est ce manque structurel qui rend nécessaire l'appel à l'action.

4.1.2. Langage, jugement et pensée

Comme nous l'avons écrit dans le chapitre précédent, lorsqu'il s'est agi de donner une vision d'ensemble du manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine)*, selon Canguilhem il n'y a pas d'action sans jugements de valeur. Le jugement de valeur amorce l'action. « L'action exprime la valeur c'est-à-dire le rapport de l'objet à la liberté du sujet. [...] Le jugement de valeur traduit l'exigence du sujet »⁶⁰². Le jugement, tout comme l'action, la technique ou la normativité, est une catégorie fondamentale dans la production philosophique de Canguilhem, y compris la plus tardive. Dans le manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine)* le jugement, auquel sont consacrés quelques paragraphes spécifiques (nous avons en effet passé en revue dans le deuxième chapitre les trois formes principales de jugement indiquées par Canguilhem : le jugement de réalité, le jugement de valeur et le jugement esthétique) est défini comme « l'acte essentiel de la pensée. Il [le jugement] est affirmation ou mieux position »⁶⁰³. Dans *L'action, 1966-67*, manuscrit que nous analyserons dans ce

602 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 188/202.

603 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 166/178.

chapitre, nous lisons que « Le *motif* [...], c'est l'image ou l'idée ou le jugement - disons la représentation – qui est déterminant de l'acte à venir quant à son terme (à son effet prévu) et à sa valeur (à sa fin voulue). Une action n'est pas seulement prévue, elle est préméditée »⁶⁰⁴.

Or, pour revenir à *Philosophie (éléments de doctrine)*, ce qui donne forme au jugement n'est que *le signe linguistique*. « Lui seul rend possible le jugement. La généralité du signe est condition de l'abstraction de l'idée »⁶⁰⁵. Si d'un côté l'auteur paraît en effet reconnaître au signe linguistique un rôle purement communicatif, une valeur qu'il appelle « valeur commerciale »⁶⁰⁶, de l'autre côté il affirme avec force la portée intellectuelle du signe, qui fonde matériellement les concepts, les idées, matières premières de la pensée. Il s'agit donc, par là, d'un rôle de communication intellectuelle, non pas d'un simple échange verbal entre sujets parlants :

Les signes linguistiques ont un rôle de communication intellectuelle. Le signe fixe pour la pensée et conserve les résultats de l'élaboration des idées. [...] Les mots servent de point de départ à la formation d'idées nouvelles c'est à partir des notions déjà formées que se fait la découverte de notions nouvelles. Tout commencement d'idées suppose une idée antérieure. Le commencement d'une pensée est d'abord la conclusion d'une pensée⁶⁰⁷.

Quelle est la genèse philosophique de cette idée selon laquelle la pensée serait faite de langage ? Cette fois-ci encore la réponse ne peut se trouver que dans la doctrine alainienne. Rapportons un passage d'Alain qui concentre en peu de lignes le problème de l'action (comprise particulièrement aussi comme pratique scientifique), celui de la pensée et celui du langage :

Les rapports de la pensée et de l'action constituent une des plus importantes parties de la philosophie. Je les résume ici en quelques mots. Ce qu'il faut saisir c'est que nos pensées volontaires ne font que continuer quelque action ou quelque geste. [...] De quelque question qu'il s'agisse c'est toujours par le langage que nous imprimons une direction à nos pensées. Penser c'est toujours réfléchir sur un signe et le continuer ou l'arrêter. Il est assez clair que par la perception nous ne nous représentons jamais, sous forme de distance, de relief ou d'espace, que des actions possibles et toujours au moins esquissées. La recherche scientifique procède toujours par action, par essais. La méthode

604 *L'action*, f. 12 recto-verso.

605 *Idem*, f. 146/158.

606 Cf. *idem*, f. 141/153.

607 *Idem*, f. 146/158 – 147/159.

expérimentale et le calcul même ne sont que des actions continues sur lesquelles nous exerçons notre critique. Autrement notre pensée ne nous offre point de prises pour l'arrêter ou la changer⁶⁰⁸.

Les extraits suivants, quant à eux, sont des notes - gardées par Canguilhem et conservées au CAPHÉS - prises entre 1928 et 1929 par Simone Anthériou, étudiante de lycée, camarade de Canguilhem, future Madame Canguilhem. Voici donc quelques extraits des leçons d'Alain suivies par le jeune Canguilhem et Simone Anthériou :

La doctrine du langage éclairera ce sujet-ci. Il est évident que nous n'aurions pas de concepts abstraits et généraux sans les mots⁶⁰⁹.

Et encore :

1) Le langage est le soutien de l'abstraction. L'objet propre de l'abstraction c'est le mot. Le développement de l'abstraction c'est une suite de mots. [...]

[...]

3) Le langage lui-même est une espèce d'œuvre d'art à lui tout tend ; c'est le conservateur du trésor commun. Le tissu de nos pensées est exprimé par la structure des mots.

Il nous reste à analyser le langage à soutien de la pensée et ses démarches⁶¹⁰.

La raison pour laquelle le langage - catégorie abstraite mais en même temps *concrète* - est posé comme fondement des processus de pensée par Alain consiste, entre autres choses, dans le refus intégral des instances spiritualistes en vogue dans la France de son époque. Par là, la condition fondant et permettant la progression de la pensée ne peut pas avoir de racines divines. Si la durée bergsonienne est une entité transcendante, une philosophie laïque telle que la philosophie de radicaux fervents comme Alain et le jeune Canguilhem, ne peut qu'adopter, de façon opposée, un principe terrestre et commun à tout homme tel que le langage. Un texte de Canguilhem datant de 1929, *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*, dénonce la maladroite tentative bergsonienne de faire de l'esprit une entité à part, séparée du corps. Un esprit ainsi fait serait pour Canguilhem, se référant au

608 Alain, 1916, éd. 1990, p. 248.

609 Dans *L'abstraction et la généralisation, le concept, le langage et la pensée*, in *Cours d'Alain, 1920-1929*, f. 76 (cote GC. 3.3).

610 *Idem*, f. 114.

matérialisme comme catégorie anti-spiritualiste, loin d'être un "moi" représentant l'originalité de l'individu, mais bien une entité « observable comme avec des appareils »⁶¹¹.

De plus, notre auteur met clairement en évidence le fait que le langage est, en tant que « conservateur du trésor commun », ce dont tout individu hérite à la naissance aussi bien dans le manuscrit inédit en question que dans la production publiée contemporaine à celui-ci. Dans le manuscrit, on peut lire qu'

Une langue est un capital anonyme que chaque individu fait valoir et peut seul faire valoir, ce qui n'est pas à dire qu'il peut le faire valoir tout seul. Le linguiste De Saussure distinguait la langue, fait social, de la parole, fait individuel. [...] Les mots sont une propriété anonyme. Il est essentiel à la pensée d'être exprimée et d'être exprimée impersonnellement. Il lui est plus essentiel encore d'être imprimée. Par la parole et la lecture tout homme est un héritier⁶¹².

Dans *Préjugés et jugement*, un très bref article de 1929, il est en revanche noté que

Nous ne pouvons partir que du préjugé, parce que nous partons du langage que nous n'avons pas fait. Nous vivons d'abord de récits, de proverbes et de mythologies. [...] Le langage porte des concepts, mais les concepts sont faux de toute chose, car ils ne sont vrais d'aucune chose. C'est le jugement qui rend vrai le langage en détruisant le concept par une attache qu'il lui donne à l'univers réel. Préjugé et coutume sont même chose, langage et coutume sont même chose. Mais la pensée rompt la coutume⁶¹³.

Au point de vue abstrait, le langage n'est donc, à la fois, que l'héritage d'une culture non encore soumise à l'exercice critique et le produit successif et conscient de la critique individuelle de cette culture. Dans le processus individuel de détachement progressif du préjugé social, c'est notamment l'effort du jugement qui opère ce détachement. Le langage, à lui seul, est incapable de toute critique innovatrice. Mais le jugement ne peut s'appliquer que sur un "substrat de fond" (langage, soit culture), parce qu'il choisit toujours entre plusieurs termes préexistants. La pensée n'est, par conséquent, que l'union, ou le mouvement ininterrompu, du langage, du jugement et

611 Canguilhem, *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*, dans *Libres Propos*, 20 avril 1929 (in *Georges Canguilhem, écrits philosophiques et politiques*, tome I, op. cit., p. 224).

612 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 144/156 ; 146/158.

613 Canguilhem, *Préjugés et jugement*, dans *Libres Propos*, 20 juin 1929 (in *Georges Canguilhem, écrits philosophiques et politiques*, tome I, op. cit., p. 240).

du résultat concret de l'issue de ce jugement.

Nous avons vu auparavant que selon Canguilhem le schème coïncide avec le concept, et que le concept ne tient ni à la nature réelle du monde extérieur ni à des principes normativement certains de l'intellect : il est plutôt inhérent à la *croissance*. Si, à l'appui du dernier extrait cité ci-dessus, « le langage porte des concepts », il ne nous paraît pas illégitime d'avancer l'hypothèse, chez Canguilhem, de la coïncidence formelle, au niveau de la pensée, du schème avec le langage. Une certaine unité substantielle entre mot et concept est par ailleurs bien présente dans *Etudes d'histoire*⁶¹⁴, comme Giuseppe Quarta le fait remarquer⁶¹⁵.

Le langage est ce qui permet le *cogito*, la pensée individuelle. Pour le philosophe de Castelnau, la pensée individuelle tire ses prémisses de la pensée sociale (externe), et non pas – soulignons-le - d'un siège cérébral (interne). Le langage, véritable condition du *cogito*, habite et traverse toute couche de la culture humaine. Il ne peut pas être réduit, par exemple, à une simple fonction ou partie du cerveau. En effet, « localiser à la manière de Charcot⁶¹⁶ le langage dans le cerveau c'était proprement y enfermer non la pensée mais sa caricature »⁶¹⁷. La non-réduction du langage au cerveau est un thème qui persiste même chez le Canguilhem des années suivantes : c'est le sujet principal du « Cerveau et la pensée », article de 1980⁶¹⁸.

Du reste, en revenant au manuel de 1929-32, le fait que le *cogito* canguilhemien ne puisse pas progresser sans le support concret de l'action nous renvoie encore une fois au schème, car ce dernier, comme nous l'avons dit auparavant, « est la condition de possibilité de l'expérience »⁶¹⁹. Schème et langage sont, en eux-mêmes, improductifs : ils ne font que montrer une série d'options possibles sans en indiquer aucune en particulier. Le jugement, véritable acte de *décision*, est l'opération par laquelle se produit le choix entre plusieurs opérations ou images. Le choix pousse à l'action. La modification de la croyance (linguistique) par

614 Cf. Canguilhem, 1968.

615 V. chap. I.

616 Jean-Martin Charcot (1825-1893), neurologue français, professeur d'anatomie pathologique, il travailla particulièrement sur le phénomène de l'hystérie.

617 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 151/163

618 In *G. Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, pp. 11-33.

619 *Idem*, f. 163/175.

l'effet de l'expérience, engendre une croyance nouvelle et, par conséquent, un langage-pensée nouveau, ouvrant sans cesse à des expériences nouvelles.

C'est pourquoi l'attention, point de départ des processus de pensée (dans le sens où *L'attention* est le titre de la première partie du chapitre sur la pensée), n'est conçue qu'en tant que « refus réitéré, refus de se tenir à une hypothèse, de se contenter d'une tentative, d'un essai d'anticipation »⁶²⁰; et c'est pourquoi *La recherche de la vérité* (titre de la dernière partie du chapitre sur la pensée), et particulièrement la vérité, n'est que

[...] la création progressive de la conscience [...]. Elle est notre œuvre en ce sens qu'elle nous apparaît comme la négation progressive de nos erreurs, qu'elle n'est pas ce que nous souhaiterions qu'elle soit, que le vrai est autre chose que ce qui satisfait à nos préférences, à nos intérêts, à nos habitudes. [...] Le jugement le plus vrai est celui qui a demandé le plus de vigilance, celui que notre doute a su le mieux préserver des sophismes du cœur et de la soumission au groupe. Ce qui est le plus vrai de nos jugements, c'est ce qui en est le moins individuel, le plus universel, le moins attrayant, le plus difficile. La vérité est notre œuvre parce qu'il n'y a pas de pensée sans penseur, mais on peut dire aussi bien qu'il n'y aurait pas de penseur sans pensée⁶²¹.

Sur la base de ces dernières considérations concernant la pensée, le langage et l'action, nous pouvons dire que la progression de la pensée chez l'individu a lieu grâce à l'expérience concrète. Sans une expérience directe avec les choses externes, la pensée n'évolue pas. Chez Canguilhem on est donc bien loin d'une conception aristotélicienne de la pensée (du moins de la conception aristotélicienne commune de la pensée). Selon cette conception, la pensée n'est qu'une *dynamis* (δύναμις), c'est-à-dire une faculté, une puissance dont chaque acte concret rend compte : dans le livre "Θ" de la *Métaphysique* d'Aristote, l'acte existe seulement en fonction d'une "capacité" générale, d'une *dynamis*. L'acte de fabriquer quelque chose existe par exemple seulement en fonction de la capacité, de la faculté générale de fabriquer, de bâtir.

Citons Aristote :

La notion d'acte que nous proposons peut être élucidée par l'induction, à l'aide

620 *Idem*, f. 138/150.

621 *Idem*, f. 198/186

d'exemples particuliers, sans qu'on doive chercher à tout définir, mais en se contentant d'apercevoir l'analogie : l'acte sera alors comme l'être qui bâtit est à l'être qui a la faculté de bâtir, l'être éveillé à l'être qui dort, l'être qui voit à celui qui a les yeux fermés mais possède la vue, ce qui a été séparé de la matière à la matière, ce qui est élaboré à ce qui n'est pas élaboré. Donnons le nom d'acte au premier membre de ces diverses relations, l'autre membre, c'est la puissance⁶²².

Tandis que chez Aristote l'action concrète (comprise comme acte) paraît découler de la pensée (comprise comme puissance), chez Canguilhem l'acte (l'action concrète) est ce qui modifie la portée de la puissance (la pensée). En bref, chez Aristote le rapport pensée-action se caractérise par une certaine discontinuité, alors que, pour le philosophe de Castelnaudary, il n'y a pas de continuité entre pensée et action (même si celle-ci se produit d'après un plan initial élaboré au niveau de la pensée, mais la discontinuité réside justement dans le fait que le résultat de l'action peut ne pas être conforme au plan initial).

4.2. Le manuscrit *L'action*

Une lecture organique de l'œuvre publiée de Canguilhem fait remarquer la présence constante et transversale du sujet de l'action. L'analyse que nous avons conduite au cours de plusieurs années sur les archives du philosophe de Castelnaudary, nous permet d'affirmer la même chose au sujet de ses manuscrits privés.

En simplifiant à l'extrême le concept canguilhemien d'action dans les écrits publiés, nous pouvons dire qu'on retrouve de celui-ci deux significations proches et en même temps distinctes : l'action comme pur acte concret, c'est-à-dire comme affranchissement de tout plan préventif de la pensée (c'est le modèle ressortant particulièrement dans les deux articles de 1937 et de 1938) ; l'action comme affranchissement du préjugé social par l'acte autonome du jugement, c'est-à-dire de la décision individuelle (c'est le modèle, transmis par Alain, qu'on retrouve dans la période précédant la publication des deux articles mentionnés). La différence entre les deux modèles réside dans le fait que le premier type d'action est bien une action

622 Aristote, *Métaphysique*, 1048a, 35-b, 5.

matérielle, alors que le deuxième type n'est qu'une action abstraite, au niveau de la pensée. Mais ce qui caractérise à la fois l'action pratique et l'action du jugement, c'est que toutes deux décrètent la rupture définitive avec une "règle" préliminaire (plan abstrait au niveau de la pensée ou préjugé social). La double facette du concept d'action, sauf dans quelques cas (tels que les articles ci-dessus cités), est évidemment loin de se présenter sous forme d'une opposition bipolaire. *L'action, 1966-67*, manuscrit que nous nous apprêtons à analyser, représente parmi les textes inédits l'exemple manifeste d'une simultanété plus ou moins nuancée de la double acception de l'action matérielle et de l'action abstraite.

Le manuscrit *L'action, 1966-67* (que nous appellerons dorénavant simplement *L'action*), composé de neuf parties sans titre, est la transcription⁶²³ du cours du même nom que Canguilhem tient à la Sorbonne pendant les années 1966 et 1967. Dans le cadre de l'année universitaire 1966-67, ce cours fait suite à un autre cours de philosophie, tenu par Yvon Belaval⁶²⁴ et dédié au thème de la connaissance.

Effectivement, ce n'est pas un hasard si notre manuscrit commence⁶²⁵ en se rapportant aux leçons de Belaval. Le thème de l'action, tel qu'il est développé dans ce manuscrit, implique immédiatement le problème de la connaissance, par conséquent celui de la pensée et de la science, trois termes souvent synonymes dans le glossaire (publié et inédit) canguilhemien.

Commençons maintenant une étude détaillée des pages les plus importantes, selon nous, de *L'action*⁶²⁶.

623 Dans la bibliothèque du CAPHÉS (Centre d'Archives en Philosophie, Histoire et Edition des Sciences) il est possible d'en consulter la version manuscrite et la version dactylographiée.

624 Yvon Belaval (1908-1988), philosophe français spécialiste de la doctrine leibnizienne.

A la page 6 du manuscrit *La vision comme modèle de la connaissance* (v. § 3.1.), Canguilhem rapporte un passage tiré de *Les philosophes et leur langage* de Belaval : « Rien de plus insistant chez nos philosophes classiques que la métaphore empruntée à la perception visuelle [...]. Le langage de nos classiques nous renvoie donc, surtout, à une expérience statique où l'objet se fixe à nos yeux (cf. Belaval, 1952, éd. 1990, pp. 18 ; 25). Par ce passage, Canguilhem introduit aux anciens modèles de la vision, : les modèles de Pythagore et de Démocrite.

625 Cf. *L'action*, f. 8/35

626 Nous allons analyser seulement les parties I, II, III (c'est-à-dire à partir du feuillet 8/35 jusqu'au feuillet 16 recto-verso) et la partie commençant par le feuillet 1/59 jusqu'à la fin du manuscrit (f. 6/62). La partie centrale de celui-ci (ff. 17/40-20/57), que nous avons choisi de ne pas analyser dans ce travail, concerne l'histoire philosophique du concept d'action, notamment chez Aristote, Descartes, Kant, Hegel et Marx.

4.2.1. Action, prévoyance et prévision

Les premières lignes du manuscrit font justement allusion au rapport entre connaissance et action : « Venant après une série de leçons qui ont concerné le problème de la connaissance, une nouvelle série de leçons relatives à L'*Action* doit commencer par une interrogation sur la signification de l'ordre selon lequel ces deux concepts sont proposés à l'examen »⁶²⁷. Cela signifie – écrit Canguilhem dans la même page - qu'en ayant posé l'analyse des normes et des formes de la connaissance avant les conditions de l'action (c'est là une référence au cours de Belaval sur la connaissance précédant ce cours sur l'action), on aurait le droit d'admettre une subordination de l'action à la connaissance. Il s'agit pourtant de comprendre si cette position d'antériorité de la connaissance sur l'action est un problème qui concerne la théorie ou la pratique, une démonstration ou un choix. Une démonstration dans le sens où l'action pratique est une conclusion dérivant d'une analyse critique des concepts fournis par l'intelligence (par là, agir signifierait démontrer que tel concept, et non tel autre, est valable pour la pratique dans un contexte déterminé) ; un choix dans le sens où

[...] ce qui est choisi est, par définition, une possibilité parmi plusieurs. Choisir c'est préférer et exclure, avec conscience de le faire. Un choix aveugle est, pour son auteur du moins, une contradiction dans les termes. Un choix lucide (au moins relativement) implique la conscience d'une fin ou d'une valeur, relativement à quoi tout choix différent possible est déprécié⁶²⁸.

Il nous semble qu'ici l'action n'est pas une conclusion démonstrative comme dans le cas précédent, mais bien la conséquence (toujours plus ou moins réfléchie) d'une simple préférence, d'un choix tombé sur une certaine façon d'agir plutôt que sur d'autres façons d'agir potentielles également valables. Dans ce cas l'action, moins liée à un principe de l'intellect conscient de sa portée, est plus proche de la décision que de la démonstration.

627 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

628 *Ibid.*

En tout cas, comme nous dit Canguilhem⁶²⁹, on a à faire avec une critique de concepts ou avec la mise en question d'un choix, dans la démonstration tout comme dans le choix. Cette position préliminaire, au point de vue chronologique et théorique, de la connaissance par rapport à l'action a été largement soutenue par une certaine tradition philosophique qui s'est inspirée de la formule célèbre d'Auguste Comte, « Science d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action ». Cette formule prend à son tour ses racines dans deux noyaux théoriques baconiens : « la puissance de l'homme est en raison de sa connaissance ; on ne commande à la nature qu'en lui obéissant »⁶³⁰. Mais en revenant plus loin en arrière on découvre que c'est Socrate, le Socrate décrit par Nietzsche, qui est à l'origine de tout cela. *L'origine de la tragédie* témoigne que Socrate est à l'origine du type de l'homme théorique, l'homme qui croit que ses connaissances peuvent changer, réformer la vie et les choses. « L'homme théorique ou l'homme socratique, c'est l'optimisme rationaliste, celui qui fonde le progrès, c'est-à-dire la dénaturation de l'existence sur le pouvoir des lumières »⁶³¹. Arrivé à ce point, Canguilhem rapporte⁶³² un extrait important de *L'Origine de la tragédie*. Sa tentative tend à renverser cet ancien principe selon lequel la connaissance précède le moment de l'action. Citons le passage en question :

En ce sens, l'homme dionysien est semblable à HAMLET : tous deux ont plongé dans l'essence des choses un regard décidé ; ils ont vu, et ils sont dégoûtés de l'action, parce que leur activité ne peut rien changer à l'éternelle essence des choses [...]. La connaissance tue l'action, il faut à celle-ci le mirage de l'illusion. – C'est là ce que nous enseigne Hamlet ; ce n'est pas cette sagesse à bon compte de Hans le rêveur, qui, par trop de réflexion, et comme par un superflu de possibilités, ne peut plus en arriver à agir⁶³³.

Citons maintenant un extrait (cité partiellement par Canguilhem) tiré de l'ouvrage dans lequel il est fait allusion à Socrate :

Pour montrer qu'un rôle directeur analogue fut également dévolu à Socrate, il suffit de reconnaître en celui-ci le modèle d'un type humain inconnu jusque-là, le type de l'*homme théorique*. [...] on constate aussi une *illusion* profondément

629 Cf. *idem*, pp. 8/35-9/36.

630 *Idem*, p. 8/35.

631 *Idem*, p. 9/36.

632 Cf. *ibid.*

633 Nietzsche, 1872, trad. fr. 1947, p. 74.

significative, incarnée pour la première fois dans la personne de Socrate : cette inébranlable conviction que la pensée par le fil d'Ariane de la causalité, puisse pénétrer jusqu'aux plus profonds abîmes de l'Être, et ait le pouvoir non seulement de connaître, mais aussi de *réformer* l'existence. Cette noble illusion métaphysique est l'instinct propre de la science [...] ⁶³⁴.

En ce qui concerne le personnage de Socrate comme celui qui introduit les mécaniques nocives de la raison dans sa société, Nietzsche s'exprime aussi dans le *Crépuscule des idoles* :

Ce qui signale la *décadence* chez Socrate, ce n'est pas seulement la sauvagerie et l'anarchie des instincts, qu'il avouait lui-même : s'y ajoutent la superfétation de la logique et la méchanceté de rachitique qui le caractérise. N'oublions pas non plus ces hallucinations auditives auxquelles, sous le nom de « démon de Socrate », on a donné une interprétation religieuse. Tout est chez lui excessif, bouffon, caricature, tout est chez lui dissimulation, arrière-pensée, clandestinité. - Je cherche à comprendre de quelle idiosyncrasie provient cette équation socratique Raison = Vertu = Bonheur : la plus bizarre des équations qu'on puisse imaginer [...].
Quand on a besoin de faire de la *raison* un tyran, comme Socrate, c'est forcément que le risque est énorme de voir autre chose jouer le tyran ⁶³⁵.

Paul Valéry lui-même, poursuit l'auteur du manuscrit ⁶³⁶, dans des textes comme *L'âme et la danse* et *Chose tues*, met l'accent sur le fait qu'une connaissance exacte de la réalité qui nous entoure bloque le principe de l'action. Une coïncidence parfaite entre les choses externes et la manière dont nous percevons ces choses constituerait la fin de la nature humaine. Afin d'agir, selon Valéry, il faut donc *ignorer* les choses, à savoir méconnaître cette précise coïncidence entre le savoir et l'objet extérieur. Dans *L'âme et la danse* Valéry dit en effet : « Rien de plus morbide en soi, rien de plus ennemi de la nature que de voir les choses comme elles sont. Une froide et parfaite clarté est un poison qu'il est impossible de combattre. Le réel à l'état pur arrête instantanément le cœur ». ⁶³⁷

En ce qui concerne *Choses tues*, il est évident du reste que l'auteur, à un moment donné, pose la méconnaissance des choses en tant que principe de l'action :

Ce n'est pas l'homme qui a le moins d'esprit qui vit le moins par l'esprit.

634 *Idem*, p. 135-136.

635 Nietzsche, 1889, trad. fr. 2001, pp. 17-18 ; 21.

636 Cf. *L'action*, pp. 8/35-9/36.

637 Canguilhem n'indique pas la page où se trouve ce bref passage de Valéry.

Le pauvre d'esprit créa l'Esprit, création des pauvres d'esprit.
Et ce furent des « spirituels » qui créèrent ce qu'ils nommèrent la Chair...
Que de choses il faut ignorer pour « agir » !⁶³⁸.

Cela est aussi, comme nous l'avons vu, ce que dit Nietzsche, lequel met en valeur *l'illusion* en tant que principe de l'action. Mais ici ignorance (Valéry) et illusion (Nietzsche) ont le même sens : elles sont le germe vital qui empêche le savoir de paralyser l'être humain. Si en fait celui-ci connaissait les choses telles qu'elles sont, il ne pourrait pas agir, puisqu'il n'aurait plus « aucune illusion sur ce qu'elles peuvent devenir »⁶³⁹. La puissance propre à l'homme est celle de modifier, de réformer incessamment, à travers ses désirs, son existence et par conséquent sa connaissance de la réalité.

Inversement, il ne faut pas tomber dans l'erreur de croire que l'homme agit en étant conscient de sa propre ignorance, car cette dernière surgit seulement au moment où l'on enregistre un insuccès pendant l'acte d'agir, d'opérer sur quelque chose. L'ignorance, tout comme l'illusion, est le produit d'un échec imprévu remporté dans l'action. Être conscient de sa propre ignorance ne constitue pas la condition initiale qui pousse le sujet à agir. Le sentiment d'ignorance est postérieur à l'action. Ce qui est nécessaire à l'individu pour réformer son milieu est au contraire d'être un ignorant (à savoir quelqu'un qui ne possède pas une connaissance exacte des choses) sans avoir la moindre conscience d'être tel :

La condition de l'action ce n'est pas seulement l'ignorance, c'est l'ignorance qui s'ignore elle-même. [...] la conscience d'illusion ou d'ignorance – comme condition initiale d'engagement et de propulsion – est une conscience seconde, une conscience de réflexion née de l'échec (ou du spectacle de l'échec)⁶⁴⁰.

Le sujet agissant est donc celui qui est mû par une intention, intention de modifier matériellement le monde. Pour qu'il soit poussé à l'action, il doit croire savoir à l'avance le résultat final de ce qu'il va faire. Lorsqu'il se trompe pendant l'acte, naît en lui le sentiment d'ignorance, c'est-à-dire qu'il se rend compte qu'il a agi d'après l'illusion que le résultat aurait été conforme en tout à ce qu'il pensait, à ce

638 Valéry, 1932, p. 163

639 *Idem*, f. 9/36.

640 *Ibid.*

qu'il savait. C'est pour cela que Canguilhem affirme que « la condition de l'action ce n'est pas seulement l'ignorance, c'est l'ignorance qui s'ignore elle-même » et que

Dans la mesure où la conscience d'un savoir est une conscience critique, c'est-à-dire la conscience d'une illusion rectifiée, on peut proposer, à titre de thème de réflexion, que l'une des conditions de progrès de la connaissance – c'est l'anticipation, le surassement par l'action de ce que l'action aurait dû contenir de connaissance vraie pour être efficace au moment où elle a été engagée⁶⁴¹.

Par conséquent et pour résumer, nous arrivons maintenant à un point très important, peut-être même capital dans la philosophie de Georges Canguilhem : ce qu'il veut dire ci-dessus, en posant le problème sous la forme de « thème de réflexion », c'est que pour agir l'homme ne peut pas se passer d'anticiper (à travers sa pensée et ses connaissances) les dynamiques et donc le résultat final de l'action qu'il s'apprête à accomplir. Mais le scénario d'un résultat auquel il ne s'attendait pas l'informe de l'inefficacité de ses projets initiaux. Cela signifie, tout simplement, que ce qui a rendu possible l'issue de l'action ce n'est pas uniquement l'anticipation, la pensée, mais bien plus l'action elle-même. La règle de la réussite n'est pas inscrite dans le projet initial. En somme, il faut en conclure que le développement, le progrès de la connaissance, ne se produit pas grâce aux normes internes à la connaissance elle-même, mais grâce à l'acte de l'agir, qui est 1) sans normes et donc en dehors de la pensée et 2) ce qui, après la non-réussite, fournit à la connaissance le prétexte pour la formation d'une nouvelle norme qui devrait garantir une réussite future dans un contexte similaire à celui dans lequel s'est produit l'échec. En ce sens, la connaissance est essentiellement une pratique (action) qui revivifie la théorie (connaissance), cette pratique apportant à la théorie les nouvelles données qui empêchent ainsi cette dernière de devenir un dogme.

Les choses étant ainsi, en revenant au manuscrit⁶⁴², Auguste Comte se trompe lorsqu'il dit « Science d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action »⁶⁴³. Ici le père du positivisme confondrait prévision et prévoyance : tandis que la prévoyance est un comportement actif, la prévision est un comportement que l'on peut définir comme

641 *Idem*, f. 10.

642 Cf. *idem*, ff. 10-11/37.

643 Cf. *supra*.

passif et théorique en même temps, puisque c'est sur la base de la prévision qu'on pense généralement que le futur répétera le passé, que des faits ou des événements qu'on a vus se déployer dans une certaine situation déjà produite vont se représenter tels qu'ils furent. L'exemple apporté par Canguilhem c'est la météorologie, une science qui fonde ses propres principes sur la conduite de la prévision. À l'intérieur des situations décrites par cette attitude passive-théorique on ne pourra donc avoir aucun acteur dans le sens d'agissant (celui qui crée de soi-même l'action), mais bien des acteurs objets de l'action (c'est-à-dire des sujets qui subissent un événement extérieur qui ne peut pas être changé).

Citons à ce propos un article de Pierre Macherey, *Georges Canguilhem : un style de pensée*. Ici Macherey fait référence aux cours de Canguilhem qu'il a eu occasion de suivre pendant ses années d'étudiant à la Sorbonne : durant son cours intitulé *Le statut social de la science* de 1961/62, Canguilhem aimait bien distinguer prévoyance et prévision, la première active, pratique, la deuxième passive, théorique :

Canguilhem reprenait en la critiquant la devise comtienne : "Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action", à laquelle il refusait le caractère de déduction continue suggéré par le tour de phrase "d'où ... d'où..." ; elle se trouvait du même coup scindée en deux séquences successives hétérogènes déployées sur des plans différents : "science d'où *prévision*" et "*prévoyance* d'où action", le schème théorique de la prévision n'étant pas directement superposable au schème pratique de la prévoyance : "On peut dire "prévoyance d'où action", mais non "science d'où prévoyance". La prévoyance est un comportement. Elle appartient au deuxième système. (cité d'après des notes prises au cours sur le statut social de la science moderne)⁶⁴⁴.

Voici expliquée l'erreur de Comte : selon Canguilhem il serait correct de dire « science d'où prévision, prévoyance d'où action » et non « science d'où prévoyance, prévoyance d'où action ». Ces réflexions de Macherey sont confirmées si on leur

644 Macherey,

1996, <http://stl.recherche.univlille3.fr/sitespersonnels/macherey/machereybiblio71.html> . Ces « notes prises au cours sur le statut social de la science moderne » (v. le chapitre III) ont été imprimées et rassemblées par Macherey, Balibar et Althusser (à l'époque élèves de Canguilhem en Sorbonne) dans un petit fascicule dont on trouve un exemplaire conservé par Canguilhem lui-même parmi ses manuscrits, à côté de celui de 1961/62. Cela se vérifie dans une lettre que Balibar a adressée à son professeur en lui faisant don, justement, d'une des copies de leurs notes de cours. L'article « Georges Canguilhem : un style de pensée » se trouve dans les *Cahiers philosophiques*, n. 69, décembre 1996, Paris, C.N.D.P., pp.47-56.

confronte les pages du manuscrit canguilhemien *Le statut social de la science moderne* (1961-62), le cours même qu'a suivi Macherey. La page 29 s'ouvre en spécifiant la démarcation opérée par Auguste Comte, dans la deuxième leçon du *Cours de philosophie positive*, entre la spéculation et l'application, synonymes de théorie et pratique, d'étude et d'action, de science et d'art, de connaissances et de procédés. D'où l'individuation de deux systèmes bien séparés, celui de l'ensemble des connaissances, qui entraîne la prévision, et celui de l'ensemble des procédés, qui entraîne la modification et donc l'avantage⁶⁴⁵ :

Il s'agit du système ou de l'ordre des *lois* lois → prévision
et du système ou de l'ordre des *modifications* modification → avantage
Le concept *d'avantage* est rigoureusement opposé à celui de *prévision*. Prévoir ne peut conduire qu'à attendre. Prévision c'est attente lucide. Avantager c'est mettre en avant, procurer une avance (c'est le même mot). Prévision est mère de patience, avantage est fils d'impatience⁶⁴⁶.

Si Comte croit dans cette double forme de connaissance entendue en tant que théorique et pratique, continue Canguilhem dans son cours sur la science moderne⁶⁴⁷, c'est parce qu'il a lu l'*Histoire de l'astronomie* d'Adam Smith, où l'idée fondamentale est que l'homme agit seulement afin d'altérer et modifier selon ses besoins le cours inexorable de la nature, ce cours se développant même sans lui⁶⁴⁸. Par là, la dette comtienne « *Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action* enferme une confusion [...] : De prévision on passe à prévoyance. Prévoyance c'est prévenance. Prévenance et prévoyance sont déjà des comportements. La prévoyance n'est pas le principe de l'action [...]. Par conséquent si la science n'est pas déjà référée à l'action,

645 Disons-le avec les mots de Comte : « Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ensemble de nos connaissances sur la nature, et celui des procédés que nous en déduisons pour la modifier à notre avantage, forment deux systèmes essentiellement distincts par eux-mêmes, qu'il est convenable de concevoir et de cultiver séparément (Comte, 1830/1842, éd. 1934, vol. I, p. 37).

646 Cf. *Le statut social de la science moderne*, f. 29. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

647 Cf. *Ibid.*

648 Relativement à ce principe selon lequel les cycles de la nature évoluent en suivant un cours fixe et préétabli: « Et nous mêmes, tandis que nous nous efforçons de représenter tous les systèmes philosophiques comme de pures inventions de l'imagination, destinées à lier entr'eux les phénomènes de la nature, qui, sans ce secours, seraient discordants et désunis ; nous avons été insensiblement entraînés, sans pouvoir nous en abstenir, dans certaines expressions, en parlant de ce système, qui semble supposer que les principes de liaison qu'il emploie, sont la chaîne réelle par laquelle la nature unit ses propres opérations ». (Smith, 1795, tr. fr. 1797, 1ère partie, p. 281. *L'Histoire de l'astronomie* fait partie des *Essais philosophiques*).

subordonnée à elle, la science n'entraîne pas, à *elle seule*, la prévoyance »⁶⁴⁹.

Si l'on suit cette dernière maxime tirée du *Statut social de la science* on comprend bien aussi cet extrait du manuscrit *L'action* :

Ou bien l'acteur est agissant, c'est-à-dire prenant la responsabilité de faire comme s'il savait tout ce qu'il doit savoir et convertissant son savoir en prévision, c'est-à-dire subordonnant sa conscience théorique à sa conscience pratique orientée par un choix ou une décision⁶⁵⁰.

Tandis donc que faire une prévision veut dire fournir l'explication d'un processus ou d'un événement en donnant les mêmes résultats (du même processus ou événement) que la fois précédente, la prévoyance est l'activité propre au sujet « agissant », comme le dit Canguilhem dans le passage ci-dessus (et non subissant l'action, comme il le serait dans le cas de la prévision). La prévoyance est la conversion du savoir (du moins la conviction de la possession de ce savoir) en action à travers le choix ou la décision : c'est la décision de l'homme de changer le cours des choses que l'on croyait, à tort, inaltérable, puisqu'enfermé dans des lois. Effectivement la loi, tout comme la règle, ou quelque norme que ce soit, cesse de décrire de manière appropriée le réel si elle n'est d'abord et constamment soumise à l'épreuve du fait concret.

4.2.2. Action et pensée

Les deuxième et troisième parties de *L'Action* se développent autour du problème des rapports qui s'établissent entre l'action et la pensée. On retrouve en particulier dans la deuxième partie un thème traité dans les articles « Machine et organisme » et « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société » : la différence entre mouvement animal et mouvement mécanique. A l'origine du mouvement animal et surtout humain il y a toujours un motif, une intention attribuable à l'ordre de la pensée et qui n'est présente ni dans les plantes ni dans les organes créés par l'homme, c'est-à-dire les machines.

649 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

650 *L'action*, f. 11/37.

L'action donc, nous explique Canguilhem dans l'*incipit* de la deuxième partie de son manuscrit⁶⁵¹, est un principe exclusif des êtres qui se donnent en toute autonomie un mouvement et la direction de ce mouvement, c'est-à-dire que l'action n'est attribuable qu'aux animaux et non aux végétaux ou aux machines. Cependant, du moment où il est possible de l'analyser en termes spatiaux lorsqu'il est produit par un certain mobile, le mouvement animal, et par conséquent le mouvement humain, a été expliqué au cours des années en empruntant des concepts appartenant au domaine de la mécanique : « La théorie du mouvement matériel, chez Aristote, est une psychologie. La théorie du mouvement animal, chez Descartes, est une mécanique »⁶⁵². Ainsi, l'autonomie propre à l'espèce humaine, aussi bien qu'aux autres animaux, et qui se justifie à travers le motif, les buts auxquels un être vivant tend sans cesse pendant sa relation avec un milieu, coïncide et contient en elle-même les conditions de l'action d'un sujet agissant et non subissant (agi) :

Agir, c'est être soi-même l'origine de son mouvement, faire son mouvement au lieu de le subir (pâtir) [...]. Agir, c'est être en situation de mouvoir, ou de changer, quelque chose ou quelqu'un sans être soi-même agi, c'est faire commencer le mouvement au lieu de le recevoir et de le transmettre. Agir, c'est tirer de soi son *motif*, trouver en soi son *motif*. Avec le terme de *motif* apparaît un des concepts fondamentaux de la théorie de l'action humaine dans la philosophie classique, c'est-à-dire dans ce que les psychologues ont entendu par volonté (distinguée de l'intelligence)⁶⁵³.

En ce sens, comme on peut le lire, motif est synonyme de volonté, autre terme très courant dans l'œuvre canguilhemienne. De plus, il est écrit immédiatement après que « Le *motif* [...] c'est l'image ou l'idée ou le jugement - disons la représentation - qui est déterminant de l'acte à venir quant à son terme (à son effet prévu) et à sa valeur (à sa fin voulue) »⁶⁵⁴. Ici, donc, motif signifie image ou idée dans le sens de *jugement*, ce dernier tendant à anticiper l'effet concret possible de l'action aussi bien que le but que le sujet se propose.

Par là on comprend pourquoi Canguilhem se réfère à la fin en soulignant les deux sens du mot : fin en tant qu'achèvement et fin en tant qu'anticipation :

651 Cf. *idem*, f. 12.

652 *Ibid.*

653 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

654 *Ibid.* Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

En ce sens, agir c'est-à-dire faire son motif (ou bien le faire sien, l'assumer, si on le reçoit d'ailleurs ou d'autrui), ce n'est pas seulement commencer par soi, c'est également finir pour soi. Finir, c'est toujours s'estimer satisfait, ce qui veut dire qu'une fin (terme, arrêt, achèvement) suppose toujours, préalablement, une fin (anticipation d'un but recherché comme un bien, c'est-à-dire anticipation d'un objectif comme valeur).

De même que le concept aristotélicien de premier moteur peut être tenu pour pléonasme (un moteur qui n'est pas premier est un mobile, une chose mue), de même le concept de fin dernière. Une fin qui n'est pas dernière est un moyen. Et cependant une fin de l'action est nécessairement au commencement. Si je ne puis me représenter à l'avance la fin d'une action, de quoi y a-t-il, à proprement parler, commencement ? Ne peut réellement commencer que l'action dont la fin n'est sans doute pas *connue* d'avance (elle sera connue quand elle sera *là*), mais est du moins, nécessairement, *pensée* d'avance⁶⁵⁵.

Ici l'auteur est clair. D'habitude, dès que le sujet agissant a achevé son action, il croit que l'issue de cette dernière était contenue toute entière dans le propos qu'il s'était proposé au début, à savoir avant qu'il ne commence l'action. La réalité est différente : le résultat en tant que tel ne coïncide jamais exactement avec les buts initiaux. Il y a un décalage entre l'image préliminaire (contenant la fin supposée et une finalité précise) qui pousse à agir et l'état réel du résultat final de l'action. Mais si cela est vrai, étant donnée, dans ce cas, la synonymie entre pensée et image (ou idée, jugement, bref but), il y aura une différence substantielle entre la pensée et l'action : la connaissance naît avec l'action, non avec la pensée. La connaissance intellectuelle n'est qu'une illusion. Afin qu'il y ait une véritable connaissance, c'est-à-dire une connaissance qui ne soit pas fixe mais qui change avec le changement du contexte, il est nécessaire qu'elle évolue à travers la pratique (« Ne peut réellement commencer que l'action dont la fin n'est sans doute pas *connue* d'avance (elle sera connue quand elle sera *là*), mais est du moins, nécessairement, *pensée* d'avance »)⁶⁵⁶.

Cela dit, il est incontestable qu'outre les influences externes (les contextes variables) l'homme est déterminé par des *input* internes. Mais ceux-ci sont à leur tour déterminés par le milieu dans lequel le sujet vit, à savoir par un milieu habité par d'autres sujets. C'est là, comme Canguilhem nous le fait savoir⁶⁵⁷, les deux composantes fondamentales qui donnent lieu à l'action :

655 *Idem*, f. 13/38. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

656 *V. supra*.

657 Cf. *idem*, f. 13/38-14.

« 1° / le mouvement animal. Ce que les physiologistes appellent la vie de relation (organisme → milieu). Une façon de vivre. 2° / la pensée. L'action exprime la situation ambiguë d'un *certain vivant* dans le monde, de l'homme dans le monde »⁶⁵⁸.

En ce qui concerne le premier point, poursuit l'auteur⁶⁵⁹, les mouvements humains sont des "motions", pour le dire comme Spinoza, communiquées par un milieu qui transmet sans cesse des stimulations. Ces stimulations, ressenties par l'être vivant à partir de son environnement (Canguilhem fait allusion à un environnement social dans la mesure où il est le lieu d'une vie de relation), causent les réactions (« réactions »). En définitive les mouvements ou "motions", en utilisant toujours le terme de Spinoza, sont la conséquence de certaines incitations (« in-citations ») et pas seulement d'excitations (« ex-citations »). De la même manière la biologie du mouvement animal nous apprend que l'action, malgré sa dépendance au système neuro-endocrinien, donc interne, est bien sujette aux influences du milieu externe. « L'animal est automate mais non auto-moteur »⁶⁶⁰, comme le témoignent des auteurs comme Descartes et Claude Perrault qui se servaient du vocabulaire de la mécanique pour expliquer la nature des êtres vivants.

En ce qui concerne le deuxième point, c'est-à-dire la pensée, arrêtons-nous sur un extrait du manuscrit :

a) « Penser c'est se retenir de parler et d'agir » (A. BAIN, *Le sens et l'intelligence*, trad. fr., p. 257 ; citations dans HAMELIN, *Essai*, 3^e éd., p. 377). Parole et action sont entendues ici, par un psychologue anglais du XIX^e siècle, comme des mouvements. Formule ambiguë : la pensée *n'est-elle que* du mouvement contrarié : comme la chaleur est de l'énergie de mouvement transformée par le frottement ou l'arrêt ? ou bien la pensée est-elle *ce qui* suspend le mouvement ? mais comment ? Si la pensée n'est pas de l'ordre du mouvement⁶⁶¹ ?

Citons maintenant Alexandre Bain depuis *Le sens et l'intelligence* :

Nous sentons à chaque instant combien il est aisé de convertir les idées en

658 *Idem*, f. 13/38. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

659 Cf. *ibid.*

660 *Ibid.*

661 *Idem*, p. 14. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

action, il n'y faut pas plus que pour rendre un sifflement sensible à l'ouïe, une pure addition de force mécanique suffit. Si l'idée tend à produire le fait, c'est que l'idée est déjà le fait sous une forme plus faible. Penser c'est se retenir de parler ou d'agir. S'il existe une disposition à bâiller, l'idée de quelque façon qu'elle soit introduite, excitera l'action⁶⁶².

Dans le passage du manuscrit rapporté ci-dessus, Canguilhem paraît mettre volontairement de côté les prémisses (déjà manifestement anti-canguilhemiennes) de la thèse de Bain « Penser c'est se retenir de parler ou d'agir » et il s'arrête uniquement sur le sens général qu'un lecteur peut en tirer en l'analysant. Notamment, Canguilhem pose le problème de la double conception controversée de la pensée : soit elle naît suite à un obstacle imprévu durant le processus de l'action (étant l'effet d'une sorte de vecteur qui pousse en direction contraire à celle de l'action-mouvement), soit elle détermine en autonomie et consciemment l'arrêt du mouvement (étant non pas successive au commencement de l'action mais bien antérieure).

Si on suit d'ailleurs l'étymologie du terme *penser*⁶⁶³, on lit dans les pages 14 et 15/39 du manuscrit *L'action*, que penser c'est *peser*, ce qui renvoie à l'image de la balance. L'action de peser, et donc de penser, se faisant avec une balance, renvoie une fois encore à la notion de mesure, d'équilibre. Par là, penser est mesurer. Mais deux auteurs ont tiré de cette conception de la pensée en tant que mesure et recherche d'équilibre des conceptions totalement opposées : il s'agit de Bergson et d'Alain. Tandis que Bergson place la pensée dans le cerveau, celui-ci étant considéré comme le siège de la condition du possible, de l'indéterminé, de la créativité humaine, Alain, en la considérant en tant qu'instrument du *cogito* cartésien, place la pensée dans la *res cogitans* et non dans la *res extensa* comme le fait Bergson. En somme, remarquons que selon Alain l'organe de la pensée ne se situe pas dans notre corps mais bien au dehors de lui, en ne coïncidant pas avec l'individu entendu comme être

662 Bain, trad. fr. 1895, p. 257.

663 Au sujet de l'étymologie du verbe *penser*, rapportons ce qui est écrit dans le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey : « *Penser*, v. est une forme savante provenant [...] du latin *pensare*, fréquentatif de *pendere* (→ pendre), signifiant aussi « peser » (→ peser) d'où, par deux développements différents, « contre-balancer, payer » et, dans le domaine intellectuel, « évaluer, apprécier » d'où « réfléchir, méditer » (VIe s.). L'italien a de même *pensare* et l'espagnol *pensar*. L'évolution phonétique régulière entraînant la chute de *n* devant *s*, *pensare* a donné *peser*, la forme *penser* venant de la langue écrite, comme *panser* de même origine » (cf. le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 1993, nouvelle éd. juillet 2010, p. 1586).

physique, mais avec quelque chose de plus ample. De plus, Alain interprète la pensée et donc la « pesée comme hésitation, doute [...] »⁶⁶⁴. À l'opposition Bergson-Alain il faut aussi ajouter le Leibniz de la *Théodicée*. En effet, l'image de la balance (peser) assimilée à celle de la pensée est tout à fait contradictoire avec la nature réelle du penser. La balance représente le symbole de l'équilibre, d'« une idée géométrique du champ de l'action »⁶⁶⁵. C'est une idée, celle de la disposition géométrique du champ de l'action, que Leibniz lui-même refuse.

Nous rapportons un extrait des *Essais de Théodicée* (rapporté en partie par Canguilhem dans le manuscrit) où l'on affirme, d'abord, l'existence d'une volonté propre à l'homme et dégagée du commandement de Dieu et, après, le refus net de la conception déterministe de l'action, qui n'est que la déjà citée « idée géométrique du champ de l'action » :

C'est pour cela même que le choix est libre et indépendant de la nécessité, parce qu'il se fait entre plusieurs possibles, et que la volonté n'est déterminée que par la bonté prévalente de l'objet. Ce n'est donc pas un défaut par rapport à Dieu et aux saints : et, au contraire, ce serait un grand défaut, ou plutôt une absurdité manifeste, s'il en était autrement, même dans les hommes ici-bas, et s'ils étaient capables d'agir sans aucune raison inclinante. [...] Car l'univers ne saurait être mi-partie par un plan tiré par le milieu de l'âne, coupé verticalement suivant la longueur, en sorte que tout soit égal et semblable de part et d'autre ; comme une ellipse et toute figure dans le plan, du nombre de celle que j'appelle *amphidextres*, peut être mi-partie ainsi, par quelque ligne droite que ce soit qui passe par son centre : car ni les parties de l'univers, ni les viscères de l'animal, ne sont pas semblables, ni également situées de deux côtés de ce plan vertical. Il y aura donc toujours bien des choses dans l'âne et hors de l'âne, quoiqu'elles ne nous paraissent pas, qui les détermineront à aller d'un côté plutôt que de l'autre ; et quoique l'homme soit libre, ce que l'âne n'est pas, il ne laisse pas d'être vrai par la même raison, qu'encore dans l'homme le cas d'un parfait équilibre entre deux parties est impossible, et qu'un ange, ou Dieu ou moins, pourrait toujours rendre raison du parti que l'homme a pris, en assignant une cause ou une raison inclinante qui l'a porté véritablement à le prendre, quoique cette raison serait souvent bien composée et inconcevable à nous mêmes [...] »⁶⁶⁶.

L'âne auquel Leibniz fait allusion est l'âne du paradoxe de Buridan (Canguilhem lui-même fait remarquer cela⁶⁶⁷), à travers lequel le philosophe français

664 *L'action*, f. 14.

665 *Ibid.*

666 Leibniz, 1710, première partie, § 45; 49, trad. fr. 1969, p. 129.

667 Cf. *L'action*, p. 14.

Jean Buridan entend réfuter le mécanisme : un âne qui a à sa gauche et à sa droite la même quantité d'eau et de foin, et à la même distance, ne peut que mourir, du moment qu'il ne saurait pas que choisir entre la nourriture de droite ou celle de gauche. Mais une telle démonstration, qui n'est justement qu'un paradoxe, met hors de cause le libre choix et les intentions de l'être vivant. Dans ce cas l'intention de l'âne est celle de se nourrir et nous comprenons bien (sans besoin de recourir à d'autres explications ultérieures puisque tout cela est auto-évident) qu'il choisira l'une ou l'autre ration de nourriture sans y penser. Même selon Leibniz la conséquence d'une action est due aux buts d'un être vivant plongé dans un certain contexte. Ce vivant est toujours enclin à préférer telle chose à telle autre pour des raisons internes à lui-même, c'est-à-dire relatives à son débat avec le milieu. Il n'y a ni causes supérieures dérivant des lois de la mécanique dans une nature géométriquement conçue, ni causes divines.

D'autre part, une pensée qui se fait pesée signifierait que le milieu externe serait un simple assemblage de déterminations géométriques, épuré de tout attribut qualitatif et par conséquent du vivant, qui est, à l'opposé, le dépositaire d'un ensemble de valeurs (fins, buts préfixés) qui le conduisent à agir.

Or, nous dit Canguilhem, il n'est nullement légitime de parler de la pensée comme l'activité permettant de bloquer le mouvement pour favoriser le contrôle (total et conscient de sa portée) de la situation : « Décrire le contrôle du mouvement par la pensée comme une pesée, une mise en suspens, une recherche d'équilibre, c'est vider la situation d'action de toute différence, de toute diversité, c'est se représenter un agent neutre dans un milieu amorphe »⁶⁶⁸. La balance, poursuit l'auteur du manuscrit, ne peut pas représenter les dynamiques de la pensée. La balance est le moyen qui prétend mesurer et juger, à travers des normes préétablies, des actions accomplies. Elle est un instrument *a posteriori*, à savoir un moyen de commerçant (car elle *mesure* l'action) et non de producteur (un instrument de producteur, par exemple d'artisan, accompagne et crée l'action pendant son développement, ne juge pas l'action après son achèvement). Ainsi il n'existe pas une pensée qui ne soit liée à une action. C'est-à-dire qu'afin de connaître la nature, le

668 *L'action*, f. 14.

contenu d'une pensée, il faut d'abord avoir sous les yeux les résultats tangibles du mouvement qui lui correspond. En deux mots : l'action n'est que la forme concrète de la pensée. Mais l'action n'est pas non plus dissociable de la pensée, dans le sens où « la pensée du mouvement *par avance*, faute de laquelle le mouvement ne mérite pas le nom d'action, ne saurait être comprise comme une évasion hors du lieu des ses mouvements »⁶⁶⁹.

4.2.3. Jugement et action : continuité ou discontinuité ?

Si le rapport entre jugement et action est un noyau théorique de première importance chez le Canguilhem des années 30, l'importance de ce lien ne s'évanouit certes pas chez le Canguilhem des années 60. À la page 15/39 l'auteur de *L'action* déclare :

Penser *par avance*, c'est d'après le vocabulaire aristotélicien finaliser son mouvement, lui conférer un *sens*. La véritable relation de la pensée au mouvement, c'est une relation de *jugement*.

« Penser c'est juger » a dit KANT [...] : mais il faut étendre la portée de cette proposition au-delà du domaine auquel KANT l'a appliqué. Jugement théorique, mais aussi jugement pratique (moral), esthétique (créateur, apparenté à vital, organique). Juger s'entend comme *évaluer*. Le jugement du mouvement, c'est la *correction* intentionnelle des automatismes, c'est-à-dire la substitution d'une *finalité explicite* (critique) à une *finalité implicite ou latente*. Cette substitution n'est pas abolition et coupure, mais transfert qui utilise, c'est-à-dire subordonne l'énergie d'incitation naturelles, à la représentation d'objectifs inédits, lorsque l'expérience a révélé les limites de ces incitations naturelles.

La description des conditions de ce transfert réfléchi, c'est-à-dire intentionnel et critique, dans un *sens jugé* à un *sens vécu* des mouvements du vivant humain, c'est l'objet de toute théorie de l'action⁶⁷⁰.

Qu'en est-il du Canguilhem de « Descartes et la technique » et d'« Activité technique et création », c'est-à-dire du Canguilhem qui, avec un virage que nous pourrions définir comme *nietzschéen*, paraissait prendre ses distances avec la philosophie du jugement d'origine alanienne adoptée dans les années précédentes ?

669 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

670 *Idem*, f. 15/39. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

Le Canguilhem du virage nietzschéen n'aurait jamais promulgué – et non plus particularisé à l'aide de termes tels que « réfléchi » ou « intentionnel » - la thèse continuiste entre pensée et action par la médiation du jugement : il avait en fait explicitement défini l'action en la caractérisant par un pouvoir intrinsèque de liberté et d'infraction qu'il est possible de reconnaître seulement par son issue fortuite. Nous voilà donc en présence d'un véritable problème. D'autant plus que, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes du manuscrit en question, en particulier avec les passages tirés de *L'origine de la tragédie*, Canguilhem est néanmoins loin de négliger l'aspect irrationaliste de la philosophie de Nietzsche.

À ce sujet, nous voulons avancer ici l'hypothèse suivante : il est certes incontestable que la philosophie de la technique (c'est-à-dire une partie spécifique, ou branche, de la philosophie de l'action) des années 30 porte sur une idée discontinuiste entre la pensée et l'action, et que cette idée se prolonge distinctement dans toute la production théorique successive. Cette idée a été en effet le fondement essentiel de ce travail. Il faut toutefois considérer que le détachement entre pensée et action ne se produit pas, finalement, de façon nette, c'est-à-dire avec une solution de continuité séparant une fois pour toute l'une de l'autre : entre la pensée et l'action se situe justement le jugement. *C'est le jugement qui est proprement irrationnel* (irréfléchi), non pas les dynamiques concrètes de l'action. Le jugement, impliquant la valeur, la volonté, la décision, l'image, le motif, la fin (but), le terme, ne participe pas de la sphère de l'intelligence, c'est-à-dire de l'entendement. Cela, Canguilhem le répète sans cesse dans les pages de ses manuscrits. Dans *L'action*, comme nous l'avons montré auparavant, il tient en effet à confirmer que la volonté est bien « distinguée de l'intelligence »⁶⁷¹. Le résultat inédit d'une action ou d'un procédé technique tient du fait que le jugement, c'est-à-dire la décision, imprime une direction à l'action sur la base de besoins enracinés dans un contexte vital quotidien. Ces besoins ne sont donc pas lisibles dans les termes d'une équation mathématique ou d'un tableau cartésien de principes à finalité pratique pour la construction d'horloges ou de fontaines. Le jugement (décision) donnant forme à une valeur (« fin voulue », comme c'est écrit dans *L'action*) : c'est là un concept notablement présent au début

671 Cf. *idem*, f. 12.

des années 30 dans les inédits et dans les œuvres publiées (nous avons essayé de le mettre en évidence dans les inédits). Mais il persiste fortement dans le Canguilhem de la phase "irrationaliste" des écrits, un peu plus tardifs, sur la technique. Voici par exemple ce qu'on peut lire dans *Activité technique et création* :

Une philosophie pour qui toute valeur est le réel oublie précisément ce caractère du réel d'être une valeur. Aucune philosophie des valeurs ne peut oublier le réel. En particulier une philosophie esthétique ne peut méconnaître les droits du réel, car l'essence de la création c'est de *réaliser un idéal* – aucun créateur ne se satisfait de son rêve -⁶⁷².

Caractérisée par le jugement, la portée théorique de « Descartes et la technique » et d'*Activité technique et création* serait ainsi beaucoup moins irrationaliste (soit discontinuiste) que ce qu'on croit (que ce que croit Macherey, comme nous le verrons dans quelques lignes), même par rapport à ce que Canguilhem lui-même déclare dans les deux textes en question. L'adjectif « irréflecti », paraissant dans l'article de 1937, était par exemple, à ce propos, plutôt significatif. Irréflecti est justement ce qui ne tient pas de la sphère de la rationalité, de l'intellect, de l'intelligence : à la volonté (dès lors au jugement) on pourrait bien en revanche accorder le titre de puissance irréflectie (et Canguilhem, dans les deux articles sur la technique, nous paraît bien accorder ce titre à la volonté). En dernier ressort, dans les écrits de 1937 et 1938 il y a certes selon nous une discontinuité entre connaissance (comprise comme entendement) et action, mais non pas entre jugement (découlant de la volonté et comportant une décision) et action. A l'appui de ce que nous venons de dire, nous sommes par exemple en désaccord avec le point de vue de Macherey, lequel affirme que la philosophie de la création de Canguilhem de la fin des années 30 marque une rupture avec sa philosophie du jugement de la période précédente. La philosophie canguilhemienne du jugement serait, ou aurait comporté, pour Macherey, un certain « rigorisme formel ». C'est précisément cette dernière hypothèse que nous rejetons, car le « rigorisme formel » est, chez Canguilhem, plutôt l'apanage de l'entendement et non du jugement, du moins du jugement de valeur (qui se distingue à son tour du jugement de nécessité, à savoir du jugement de vérité)⁶⁷³.

672 Canguilhem, 1938, p. 82.

673 Voir notamment le passage d'un exposé de Macherey du 15 juin 2012 au sujet de la formation de

Revenons maintenant au manuscrit. Nous avons vu, par la dernière citation directe de notre auteur, que celui-ci considère la théorie de l'action en tant qu'analyse des conditions du transfert intentionnel d'une finalité implicite ou latente à une finalité explicite ou critique, c'est-à-dire du transfert intentionnel des automatismes des « incitations naturelles » à des objectifs à la fois inédits et également conscients, à travers la prise de conscience des limites des incitations naturelles elles-mêmes. Or,

Ces conditions sont *psychologiques* (le temps et le projet), *sociologiques*, *historiques* (les règles, l'éducation), mais elles sont aussi *philosophiques* c'est-à-dire méta-psychologiques/méta-sociologiques, dans la mesure où le mouvement (humain) à la recherche de son sens, ne comporte pas seulement des questions relatives à son élan et à sa *direction* ; mais aussi à son *application*. Or son application, c'est le milieu cosmique ou social. Il est donc nécessaire qu'une théorie de l'action comporte un examen des conditions de l'application de la pensée au *réel*. Selon que ce réel est calculable ou prévisible de façon rigoureuse ou aléatoire, la décision, le risque et le pari, l'assurance, le courage, la prudence, toutes les attitudes de l'action, sont différentes.

On voit aujourd'hui, par exemple, s'élaborer une *science de la décision* (décision économique ; plan ; décision politique : stratégie, c'est-à-dire mise en relation des buts et des moyens). Cette *science de la décision* pour des actions à entreprendre dans le domaine social (sociologique) s'appuie sur la théorie mathématique des jeux.

Le modèle actuel d'une théorie de l'action et de la décision, ce n'est plus, comme au XVII^e siècle, la mécanique, c'est la théorie des jeux⁶⁷⁴.

4.2.4. Théorie des jeux et sciences de la décision

Les critiques de Canguilhem à l'encontre des modèles mécaniques (et ce sans se limiter à la mécanique du XVII^e siècle) compris comme principes représentant en même temps, et de façon théoriquement spéculaires, une phénoménologie générale et exhaustive de l'action humaine sont, comme nous l'avons d'ailleurs vu auparavant, nombreuses et disséminées dans plusieurs écrits publiés (ainsi qu'inédits). Nous voyons en revanche ici l'émergence d'une critique adressée à la

G. Canguilhem : « Une philosophie du pur jugement est par sa logique même exposée à déboucher sur un rigorisme formel, dans la mesure où elle joue sur l'opposition des valeurs et des faits, entre lesquels elle écarte d'emblée toute possibilité de conciliation » (cf. Pierre Macherey, *Canguilhem et la philosophie*, exposé du colloque *Un entre-deux-guerres philosophique : la formation de Georges Canguilhem*, Université Paris VIII, <http://philolarge.hypotheses.org/1275>).
674 *L'action*, ff. 15/39-16. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

science de la décision et à la théorie des jeux, bien que cette critique ne soit pas formulée de façon explicite. Selon notre auteur, la première conduit à la seconde. Qu'est-ce donc que la théorie des jeux ? Essayons de l'expliquer en termes simples.

Dès ses premières élaborations (autour de la moitié du XX^{ème} siècle), la théorie des jeux a essayé de fournir des modèles, sur une base *mathématique*, pour expliquer le comportement de plusieurs sujets-agents dans un contexte où l'interaction entre les individus en question se produit dans le seul but d'avoir une récompense individuelle (souvent appelée « gain maximal »). Le contexte peut donc consister en une situation tout à fait familière, telle que celle d'une mère qui « doit partager un gâteau entre deux enfants particulièrement égoïstes et prompts à se plaindre »⁶⁷⁵. Dans ce type de situation, la mère se préoccupe de prendre une *décision* en vertu de laquelle le partage se passe le mieux possible (gain maximal). On voit clairement que la théorie des jeux n'est d'abord qu'une analyse des *décisions* prises par un sujet-agent idéal dans une situation sociale bien déterminée. L'analyse concerne aussi évidemment des contextes moins communs ou ordinaires, tels que les scénarios politiques ou économiques où doivent être mises au point les modalités de vente pour un certain type d'acheteur potentiel. En quelques mots, comme l'écrit Nicolas Eber dans *Théorie des jeux*, « la théorie des jeux se définit généralement comme l'outil mathématique permettant d'analyser les interactions stratégiques entre les individus, en particulier lorsque ces derniers ont des intérêts divergents. Elle s'intéresse à toutes les configurations dans lesquelles la situation de chacun dépend du comportement de tous et constitue donc la *théorie mathématique des comportements stratégiques* »⁶⁷⁶. La théorie des jeux fait dès lors appel aux objets propre aux mathématiques : nombres, ensembles, fonctions, relations d'ordre et ainsi de suite⁶⁷⁷. Son exemple explicatif le plus célèbre est peut-être celui du « dilemme des prisonniers ». Nous nous rapportons au texte d'Anne Petit-Robin, *Aborder la théorie des jeux*, pour illustrer cet exemple :

Deux hommes, Gaston et Raoul, ont commis ensemble un crime, pour lequel ils n'ont pas été arrêtés, faute de preuves. Par contre, ils sont pris sur le fait en train

675 Eber, 2007, pp. 118-119.

676 *Idem*, p. 8.

677 Cf. Guerrien, 2010, p. 8.

de commettre un vol. Ils sont donc arrêtés pour ce vol, et les policiers souhaitent les faire juger également pour le crime. Or l'aveu fait office de preuve. La police propose alors à Gaston le marché suivant : « Si aucun de vous deux n'avoue le crime, on ne peut vous condamner que pour le vol, soit à 5 années de prison chacun. Mais si tu avoues le crime alors que Raoul nie, tu seras libéré et Raoul condamné à 30 ans de prison. Nous allons proposer le même marché à Raoul, et si vous avouez tous les deux, vous serez condamnés à 15 ans chacun. » Et la police propose le même marché à Raoul⁶⁷⁸.

A l'appui de la théorie mathématique des jeux, les deux prisonniers avouent le crime, cette solution étant à la fois la moins risquée et celle, pour ainsi dire, du mal minimum.

Au premier abord, nous observons qu'en dépit (ou peut-être à cause) de sa portée mathématique la solution avancée comporte un degré élevé d'abstraction, dans ce sens qu'elle n'est qu'une solution idéale qui ne tient compte ni de la spécificité du contexte ni, pour ainsi dire, de la psychologie des agents. De fait, les deux prisonniers devaient avoir une connaissance réciproque d'un nombre important de traits de personnalité de l'autre, par exemple si l'autre avait un tempérament ou un comportement généralement avisé ou non. Un contexte plus réaliste est selon nous décrit dans un récit d'Edgar Allan Poe, *La lettre volée*, dont nous rapportons ci-dessous un passage (nous croyons en effet que la littérature présente, à ce sujet, de nombreux exemples bien plus vraisemblables que la "mathématique" théorie des jeux). Le lecteur remarquera l'allusion à la différence du degré de « finesse » propre à la capacité d'évaluation individuelle de chaque joueur :

J'ai connu un enfant de huit ans, dont l'infailibilité au jeu de pair ou impair faisait l'admiration universelle. Ce jeu est simple, on y joue avec des billes. L'un des joueurs tient dans sa main un certain nombre de ses billes, et demande à l'autre : « Pair ou non ? » Si celui-ci devine juste, il gagne une bille, s'il se trompe, il en perd une. L'enfant dont je parle gagnait toutes les billes de l'école. Naturellement, il avait un mode de divination, lequel consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de la finesse de ses adversaires. Supposons que son adversaire soit un parfait nigaud et, levant sa main fermée, lui demande : « Pair ou impair ? » Notre écolier répond : « Impair ! » et il a perdu. Mais à la seconde épreuve, il gagne, car il se dit en lui-même : « Le niais avait mis pair la première fois, et toute sa ruse ne va qu'à lui faire mettre impair à la seconde ; je dirai donc : « Impair ! » Il dit : « Impair », et il gagne. Maintenant, avec un adversaire un peu moins simple, il aurait raisonné ainsi : « Ce garçon voit que, dans le premier cas, j'ai dit impair, et que, dans le second, il se proposera - c'est

678 Petit-Robin, 1998, p. 5.

la première idée qui se présentera à lui - une simple variation de pair à impair comme a fait le premier bête ; mais une seconde réflexion lui dira que c'est là un changement trop simple, et finalement il se décidera à mettre pair comme la première fois. - Je dirai donc : «Pair! » Il dit pair et gagne⁶⁷⁹.

Dans l'épisode raconté par Poe, la stratégie adoptée par le petit garçon de huit ans pour gagner autant de billes que possible, stratégie qui a systématiquement du succès, établit la décision à prendre (dire pair ou impair) sur la base de l'évaluation du niveau d'adresse logique de l'adversaire. Cette évaluation n'est évidemment pas instantanée, mais procède des souvenirs (formés à leur tour à l'intérieur de situations sociales précédemment partagées) que le sujet-agent principal (l'enfant de huit ans) a de ses compétiteurs (lesquels, dans les situations sociales en question précédemment partagées – par exemple, acheter des bonbons tous les jours dans le même bar – étaient bien loin d'être des compétiteurs). Bien évidemment, même la situation compétitive de conflit décrite par Poe est une situation idéale. Au point de vue probabiliste, il nous paraît en fait impossible de gagner à chaque mise à l'appui de la simple estimation du degré de complexité du calcul logique de l'adversaire. Cette situation est toutefois moins abstraite que le modèle mathématique de compétition avancé par la théorie des jeux, et la raison du caractère moins abstrait de la petite histoire de Poe, consiste selon nous en ceci, qu'elle tient en compte de l'expérience individuelle (mémoire, impressions, etc.) des sujets impliqués.

Or l'expérience individuelle ne peut être en dernier ressort qu'une expérience polarisée, c'est-à-dire ordonnée subjectivement selon un sens à la fois général et défini : elle ne consiste selon Canguilhem⁶⁸⁰ qu'en un ensemble de valeurs.

4.2.5. L'inapplicabilité de la « science » de la décision

Mais une raison ultérieure et plus importante de l'inapplicabilité du modèle théorique de la théorie des jeux au réel est cette fois-ci indiquée par Canguilhem lui-même dans un passage particulier du manuscrit *L'Action*, que nous nous permettons

679 Poe, 1842, trad. fr. 1996, pp. 110-111.

680 Cf. *L'action*, f. 3/60.

d'interpréter librement. Cette raison consiste dans le fait que la théorie des jeux ne porte pas sur une analyse comparative des différents contextes socio-historiques des agents, en posant ainsi le contexte social des acteurs en jeu – et par là le contexte économique-productif inhérent à ce contexte - comme absolu, idéal et transhistorique, et ouvrant du coup à une science supposée définitive de la décision individuelle. En résumé, la théorie des jeux absolutise ses résultats en vertu de sa tendance à considérer le contexte social analysé (l'arrière-plan socio-économique actuel, c'est-à-dire libéral) comme l'unique contexte social historiquement possible. Nous rapportons le passage en question :

Mais il est bien rare qu'on n'ait pas affaire à plusieurs stratégies possibles, à plusieurs résultats de calculs. Faut-il être optimiste ou pessimiste dans le choix de la stratégie ? C'est ce que ne dit pas le calcul de la décision.

La décision, quelles que soient aujourd'hui l'importance et la valeur des disciplines scientifiques qui s'en occupent [...] revient finalement à quelqu'un, c'est-à-dire à un individu conscient d'une hiérarchie de valeurs, ou plus exactement conscient de la valeur d'une hiérarchie de valeurs possible parmi d'autres. Pour que le calcul puisse servir utilement, sa décision, il faudrait que la table des valeurs personnelle soit fixée une fois pour toutes, et qu'il y eût une sorte d'unité de valeur. Ce qui en approche le plus, c'est le cas de l'économie, mais encore à l'intérieur d'un type d'économie (libérale, dirigiste, socialiste)⁶⁸¹.

Comme le Canguilhem professeur d'université devait présenter à ses élèves des théories épurées de toute sorte d'interprétation personnelle (aujourd'hui on dirait sous une forme « politiquement correcte »), cette "apologie" d'une analyse comparative (à tort) inexistant dans la théorie des jeux paraît faible ou même absente dans l'extrait ci-dessus. Néanmoins, nous voulons confirmer cette hypothèse que nous formulons à la lumière de la lecture organique que nous avons tenté de mener sur l'ensemble du manuscrit *L'action* (tout comme sur l'ensemble des manuscrits privés). Canguilhem, en effet, n'avait pas l'habitude de manifester son credo pendant les cours. C'est ce que nous avons eu l'occasion de constater à la lecture de ses manuscrits, impression d'ailleurs confirmée par ses élèves, comme par exemple Hourya Benis Sinaceur⁶⁸².

681 *Ibid.*

682 Nous avons eu un entretien avec H.B. Sinaceur au sujet de l'enseignement de Canguilhem le 23/01/2015. H.B. Sinaceur, philosophe, aujourd'hui directrice de recherche au CNRS, fut élève de

De fait, les sciences de la décision - lesquelles, comme nous l'avons dit auparavant, ne s'appuient que sur la théorie des jeux – prétendent, en première et dernière instance, rationaliser ce qui n'est pas rationnel, à savoir la décision elle-même (cette dernière découle en effet de la volonté, qui se distingue de la "rationalité"). « Les sciences de la décision, selon Canguilhem, sont la tentative pour rationaliser au maximum le calcul de la relation entre des moyens et des fins, pour introduire dans le présent, c'est-à-dire dans le choix à faire ici et aujourd'hui, le maximum de déterminations concernant l'indéterminé, c'est-à-dire l'avenir »⁶⁸³. Relativement à tel ou tel autre avenir supposé, poursuit notre auteur⁶⁸⁴, ce genre de science fixe un but à atteindre, dans ce cas une stratégie. Sur cette base, elle déploie dès lors une tactique, c'est-à-dire la mise en œuvre des moyens mis à disposition considérés comme les plus efficaces, les plus rapides, ou les plus économiques. Cet indéterminé, c'est-à-dire l'« inconnu », se matérialise toujours sous la forme d'obstacle, et il n'y aurait effectivement pas d'obstacle sans « inconnu ». L'obstacle peut prendre différentes formes : il y a des obstacles naturels et des obstacles humains, ceux-ci compris comme l'ensemble des décisions prises par des hommes différents (compétiteurs) du sujet-agent. Dans le premier cas on a proprement affaire à la technique, dans le deuxième on a affaire à des situations de lutte ou de concurrence, comme les guerres ou les luttes de classes. Dans les sciences de la décision, on parle de technique lorsque l'obstacle naturel, par exemple une inondation, demande l'adoption d'une stratégie tenant à son tour d'une série de théories (« géologie, hydraulique, météorologie, océanographie »⁶⁸⁵) qui supposent le calcul des probabilités de réussite (par exemple la construction d'un barrage d'une certaine dimension) par la mise en rapport de la singularité de la situation avec les cas passés analogues. Parallèlement, on parle d'obstacle humain lorsqu'on a affaire à une situation de duel, comme dans le cas de la politique et de la stratégie militaire. « C'est le calcul des réactions possibles de l'adversaire à telle action de tactique lui laissant quelque possibilité de prévoir la stratégie qu'on a choisie à son égard, et lui

Canguilhem dans les années 60 pendant les cours de préparation à l'Agrégation.

683 *L'action*, f. 2 recto-verso.

684 Cf. *idem*, ff. 1/59-3/60.

685 *Idem*, f. 3/60.

permettant par suite d'élaborer telle ou telle stratégie de riposte »⁶⁸⁶. C'est là le problème du conflit entre pays dotés de l'arme atomique : calculer une décision implique ici le calcul du risque dérivant des conséquences de l'interprétation que l'adversaire fera de cette première décision. Tant dans le cas technique, tant dans le cas de duel stratégique, comme nous l'avons rapporté quelques lignes ci-dessus, Canguilhem observe que les résultats des processus réels de choix peuvent être multiples, en dépit du rayon limité et purement probabilistique des mesures tactiques fournies par le calcul de la décision (soit par les sciences de la décision).

Si, en somme, l'application d'une théorie déterminée inhérente à une science déterminée (citons encore une fois : « géologie, hydraulique, météorologie, océanographie ») par un processus d'estimation probabilitaire fonctionne une première fois, il peut en aller autrement une deuxième fois. Cependant, au contraire de Canguilhem, quelques auteurs qui se sont occupés de près de la question de la décision, en remarquant la potentielle "dysfonctionnalité" théorique face à la pratique, ont généralement tendance à considérer cette dysfonctionnalité comme un élément favorable à la théorie elle-même. Robert Kast, dans *La théorie de la décision* soutient en effet que celle-ci, comme toute théorie, a ses limites. Les limites d'une théorie, affirme Kast, consistent évidemment en ceci qu'elle peut ne pas correspondre à la réalité des comportements observés ; mais cette dernière, à y regarder de plus près, n'invalide pas la théorie, dans la mesure où elle suggère la modification de la théorie. Par conséquent, une théorie (de la décision) ne réduirait pas l'individu à une machine. L'incertitude est par exemple « perçue d'une manière individuelle par les décideurs », et « ses axiomes permettent à chacun de savoir si la théorie correspond ou non à son comportement »⁶⁸⁷.

Mais nous pouvons nous demander – en assumant à ce sujet le point de vue canguilhemien, lequel entend la théorie en tant qu'ensemble de principes purement logiques ou rationnels – où la théorie commence et où elle se termine. Si l'incertitude individuelle (exemple très général d'incertitude individuelle : face à un certain contexte spécifique, faut-il agir maintenant ou plus tard ?) fait, elle aussi, partie intégrante du processus décisionnel, et en tenant compte du fait qu'elle est une

686 *Ibid.*

687 Cf. Kast, 2002, p. 113.

catégorie non-rationnelle, dans quelle mesure rétroagit-elle avec la contrepartie théorique (rationnelle)? Quand la théorie entre-t-elle en jeu pour désamorcer l'incertitude (ou peut-on supposer que la deuxième amorce la première ?) ? Où, pour revenir à la question initiale, l'une se termine-t-elle et l'autre commence-t-elle ?

Nous anticipons ici une thèse avancée par Canguilhem dans *L'action* et que nous développerons dans quelques pages : en effet, *il y a toujours une théorie à la base d'un agir individuel*. C'est là, comme on le voit, un bouleversement à 180° degrés de la thèse défendue dans « Descartes et la technique » ou « Activité technique et création », dont l'idée directrice indique que la pratique précède la théorie. Cela dit, en même temps, si nous nous plaçons toujours selon la perspective assumée par Canguilhem - rationaliste à l'égard du concept de théorie (la théorie est intégralement rationnelle) et irrationaliste à l'égard du concept de volonté et de décision (la décision n'est pas rationnelle) - il va de soi que les composantes individuelles décisionnelles, telles que l'incertitude citée par Kast, ne peuvent pas tenir de la théorie. Dès lors, elles ne justifient pas la théorie. Le fondement intégralement rationnel des appareils théoriques ne rend pas compte de ce résidu non-rationnel (volonté, décision) nécessaire au déclenchement de l'action individuelle. D'après la moderne théorie de la décision, prendre une décision devient néanmoins de plus en plus l'apanage de la sphère rationnelle. Raison pour laquelle la décision est devenue aujourd'hui l'équivalent, au point de vue procédural, d'un calcul mathématique.

Rapportons maintenant ce passage extrait de *L'action* :

On peut considérer la science moderne et ses applications techniques comme la réussite relative de l'humanité dans son effort pour résoudre l'opposition stoïcienne entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Et donc, on peut aussi considérer que ce qui paraissait encore à Descartes le plus volontaire, ou le moins rationnel, dans l'action, à savoir la décision à prendre dans l'incertitude, le dépassement du savoir par le vouloir, que cela tend progressivement à devenir moins arbitraire, moins libre, plus réfléchi⁶⁸⁸.

Nous avons vu auparavant qu'à une reprise, dans le manuscrit *L'action*, Canguilhem qualifie l'action au moyen de l'adjectif « réfléchi ». Mais « réfléchi »

688 *L'action*, f. 1/59.

indiquait là le transfert critique d'une finalité implicite, c'est-à-dire d'un arrière-plan culturel non encore soumis à l'exercice du libre arbitre, à une finalité explicite, c'est-à-dire à l'idée ou au concept conscient et formé de manière autonome, c'est-à-dire individuelle, par une *évaluation*, soit un jugement (« jugement de mouvement »). Faisons observer que cette évaluation, de plus, ne coïncidant qu'avec le jugement, n'est nullement rationnelle (dans le sens où elle ne découle pas d'un principe mathématiquement, scientifiquement formulé), mais a ses racines dans le *vital*, dans la trace imprimée dans le sujet par l'expérience ordinaire. Pour revenir donc au dernier extrait ci-dessus rapporté, le lecteur remarquera qu'ici le terme « réfléchi » fait allusion au quotient de rationalité caractérisant la science moderne (particulièrement la science de la décision). Tout comme dans « Descartes et la technique », l'action redevient irréfléchie. Avec cette différence, d'emblée seulement formelle mais remarquable, qu'ici l'auteur s'exprime de manière bien plus précise, et cette fois-ci ce n'est pas, à proprement parler, l'action au sens général qui est dépositaire d'une certain degré « irréfléchi », mais bien la décision. Cela est indiqué clairement et sans équivoque dans le texte. Même une lecture attentive de « Descartes et la technique » laissait supposer que ce « pouvoir » irrationnel (irréfléchi) dénotait la discontinuité du résultat pratique par rapport aux prémisses abstraites (théoriques), et d'ailleurs cette idée a été jusqu'à maintenant au centre de la réflexion de notre travail. Sommes-nous alors, dans *L'action* (où on déclare que c'est la décision qui est irrationnelle), face à un bouleversement de cette dernière thèse (c'est la phénoménologie de l'acte pratique, *à la merci du hasard concret*, qui est irrationnelle) ? Il s'agirait certes selon nous d'un bouleversement, et non d'une simple rectification, car il faut bien avoir à l'esprit que la décision, bien qu'ouvrant à l'acte, tient du jugement et par conséquent de la pensée, non proprement de l'acte pratique. À la lumière de ce que nous avons dit auparavant dans ce chapitre, cette dernière hypothèse que nous avançons ne ferait que confirmer le fait qu'en effet, selon le Canguilhem de la fin des années 30 (« Descartes et la technique » et « Activité technique et création ») *le réel n'est qu'une valeur*, dès lors que c'est la volonté qui est irréfléchie ; et la volonté, comme nous le savons, implique la décision. Si, d'après notre analyse renouvelée de ces deux articles, nous pouvons maintenant affirmer que c'était la volonté (donc la décision) le véritable représentant de ce « pouvoir »

irrationnel enraciné dans la vie (non dans la science), la thèse proposée dans *L'action* se situe en continuité avec celle proposée dans les deux travaux de jeunesse sur la technique, non pas en opposition. Il nous semble du coup ne pas avoir tort en affirmant que la philosophie "tardive" de Canguilhem n'est qu'une poursuite (bien évidemment plus détaillée et conduite à l'aide d'une réflexion tenant d'un discours critique sur les sciences) de cette idée (idée éminemment *philosophique* du rapport entre puissance et acte, connaissance et action) développée bien avant la thèse de 43 sur *Le normal et le pathologique*.

4.2.6. L'idéal moral

Nous passons maintenant à la dernière partie de *L'action*. Cette dernière partie est pour nous cruciale, puisqu'ici Canguilhem se propose de clarifier « la distinction de la théorie et de la pratique » ainsi que la « nature de leur rapport »⁶⁸⁹. Nous procéderons dans l'ordre suivant : la citation directe et le commentaire du tout dernier passage du manuscrit, puis l'étude des passages précédents les plus significatifs. Selon nous, le sens philosophique de ceux-ci ne peut de fait être parfaitement rendu qu'en vertu d'une lecture des lignes conclusives de *L'action* :

[...] une doctrine essentiellement pratique (morale) peut chercher à être éminemment théorique. Mais ici, théorique n'est plus l'équivalent de *spéculatif*, mais l'équivalent de *idéal*. Le spéculatif théorique caractérise la connaissance des choses. L'idéal moral concerne l'intention, le propos de l'action. La raison humaine ne contient pas seulement, selon Kant, des idées qui règlent l'usage de l'entendement dans la connaissance de la nature, mais aussi des idéaux qui servent de fondement à la possibilité de perfection de certains actes. Bien qu'on ne puisse attribuer à ces idéaux l'existence, on ne doit pas les regarder comme des chimères (c'est-à-dire des créations du discours), mais comme des mesures de l'imperfection de la conduite.

Théorie morale est un contre-sens si l'on identifie théorie et spéculation (à plus forte raison, théorie et discours). La théorie en morale, si elle est la définition de l'idéal, la définition du possible en fonction de l'exigible, doit être rigoureuse jusqu'à paraître impraticable. La morale peut, sans contradiction, être utopique⁶⁹⁰.

689 *Idem*, f. 4/61.

690 *Idem*, f. 6/62. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

Ce qui nous intéresse dans ce passage fondamental est que son auteur attribue à la théorie le synonyme d'« idéal », bien que cette synonymie vaille seulement à moitié : cette opération, en effet, est faite d'après un rappel à Kant, selon lequel la raison est, en quelque sorte, double : il y a la raison comprise, au sens strictement kantien, comme entendement, à savoir en tant que faculté qui préside à la connaissance des choses concrètes, immédiatement perceptibles, à la portée de la sensibilité individuelle (toucher, vue, ouïe, goût, odorat) ; mais il y a aussi la raison comprise en tant que fondement de l'idéal, soit de cette catégorie qui, comme dans une compulsion répétitive, réaffirme régulièrement la perfectibilité d'un acte. Ce sont les idéaux qui font apparaître certains actes ou conduites comme imparfaits, dès lors corrigibles par un acte supplémentaire. Or, certainement, substituer le terme « idéal » au terme « valeur » n'engendrerait selon nous aucun effet de distanciation : tandis que, chez Canguilhem, la valeur est un concept abstraitement associé à la totalité idéale des pratiques humaines (valeur, soit intention spécifique, qui pousse à l'accomplissement d'un acte commun ou quotidien ; ou la valeur poussant à la défense de la France contre l'offensive allemande pendant la période de la deuxième guerre mondiale, et c'est là le cas, par exemple, du philosophe de Castelnau), dans le dernier extrait rapporté on fait référence à la valeur de la pratique théorique, c'est-à-dire dans la pratique scientifique, valeur qui dans ce cadre prend le nom d'*idéal*. L'activité scientifique, pour Canguilhem, se caractérise donc par une pratique conçue en tant que « morale » ou « idéal moral », à savoir comme valeur générale de perfectibilité qui rétroagit comme but concret dans l'acte pratico-scientifique spécifique (si la théorie X est prouvée par l'expérience Y, la morale impose que la théorie X soit soumise à l'expérience M,N,O, etc... soit au verdict d'une série toujours renouvelable de contextes différents).

Au sujet du contrôle et de la vérification par l'expérience - ce qui est tout à fait crucial dans toute la production publiée et inédite de Canguilhem – rapportons cet autre extrait. L'existence de proverbes tels que « il y a loin de la théorie à la pratique », ou « cela est bon en théorie, mais mauvais en pratique »⁶⁹¹, écrit l'auteur, est en effet bien connue. Cependant

691 *Idem*, f. 4/61.

Ces proverbes ne font que constater, en abusant du concept de théorie, une situation de fait : le langage permet à l'homme l'anticipation de l'action, la disposition imaginaire de l'avenir. Sous le nom de théorie, ce qu'on entend le plus souvent, c'est un discours dont la prétention est de régler l'action, sans souci de soumettre d'abord à l'épreuve et au contrôle de l'expérience les relations d'instrumentalité et d'efficacité qu'il expose et propose. Ce qu'on appelle, en général, théorie, et ce que le professionnel d'une technique refuse ou raille, en l'abandonnant à ceux qu'il qualifie volontiers d'amateurs, c'est une construction verbale arbitraire, asservie davantage aux règles sociales de la conservation qu'aux normes intellectuelles du contrôle expérimental. De telles constructions se rapprochent davantage de la fable que de la théorie. Et les proverbes, précisément, sont des condensés de théories de cette sorte. La contradiction de la théorie et de la pratique, est elle-même une de ces théories qui ne vaut rien pour la pratique⁶⁹².

Le premier point théorique intéressant que nous relevons ci-dessus, c'est que nous sommes face à un exemple explicite d'action comprise comme normativité sociale, c'est-à-dire comme création d'une finalité explicite à l'intérieur d'un contexte social coercitif où les finalités sont déjà données, c'est-à-dire implicites. C'est là en fait l'application du soi-disant « jugement de mouvement » cité auparavant (« le jugement du mouvement, c'est la *correction* intentionnelle des automatismes, c'est-à-dire la substitution d'une *finalité explicite* (critique) à une *finalité implicite ou latente* »⁶⁹³, soit la substitution d'un objectif inédit à un objectif implicite fourni par les « incitations naturelles »⁶⁹⁴). Cela signifie - rappelons-le à nouveau - que le thème kantien de la substitution d'une morale autonome (libre et individuelle) à une morale hétéronome (préexistant à l'individu, à savoir d'ordre social ou religieux) est chez Canguilhem d'importance première. En ce cas, elle est d'importance première parce qu'elle se traduit dans le cadre scientifique, appartenant d'ailleurs, en large partie, au cadre social (la science étant entendue ici en tant que phénomène social, non en tant que disposition humaine générale et transhistorique à la connaissance des choses : de fait, comme nous l'avons vu dans les séminaires inédits, ce genre de disposition prend plutôt le nom de *technique*, la science étant une rencontre entre la technique et une formation sociale historiquement déterminée) :

692 *Ibid.*

693 *Idem*, f. 15/39. Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

694 *Ibid.*

Au sens strict, et depuis Kant, *pratique* a le sens moral, c'est-à-dire de ce qui est possible par la liberté [...]. Le problème Kantien c'est « comment sont possibles des lois pures pratiques », des lois de l'action, non dérivées inductivement de l'expérience ou de la coutume, mais exprimant l'exigence de ce qui doit arriver quand bien même cela n'arriverait jamais⁶⁹⁵.

La liberté n'existe donc qu'en tant que prise de distance par rapport à des prémisses consistant en l'expérience ou en la coutume. Cependant, il nous paraît évident qu'ici le *fondement* de la liberté précède l'expérience. Ce fondement est, en quelque sorte, et suivant Kant, un *à priori moral*, c'est-à-dire qu'il existe, préalablement enraciné dans tout individu, en tant que condition de l'action, car toute action spécifique et singulière (entendue, en ce cas, à la fois comme plan, action en train de se produire, et résultat de l'action) contient en elle même un certain caractère idéal permanent et permettant à un même acte d'être potentiellement réitéré à l'infini dans la mesure où il est à la recherche inépuisable de sa perfection (« exprimant l'exigence de ce qui doit arriver quand bien même cela n'arriverait jamais »). Ce que nous appelons caractère idéal ne peut qu'être, dans le lexique canguilhemien, cet idéal moral qui « concerne l'intention, le propos de l'action » auparavant cité. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Cela signifie que, selon le philosophe de Castelnau, la liberté est un concept *à priori*, elle existe donc universellement mais prend forme au moyen d'une action individuelle, à savoir par le sujet singulier. C'est là une conclusion bien kantienne. Notre auteur se rapporte notamment à la *Critique de la raison pratique*. Nous citons un extrait de cette œuvre concernant à la fois les « lois pures pratiques » auxquelles on vient de faire allusion et la distinction précédemment abordée entre règles permettant la connaissance des choses concrètes et idéaux à la base de la perfectibilité des actes. Ces idéaux ne sont possibles que par la « liberté de la volonté ». De même, cette dernière est « nécessaire » parce que les lois pratiques pures sont au même titre nécessaires :

Il y a donc deux problèmes : Comment la raison pure peut-elle, *d'une part*, connaître *a priori* les objets, et comment, *d'autre part*, peut-elle être immédiatement un principe déterminant de la volonté [...].
Le premier, appartenant à la Critique de la raison pure spéculative, exige qu'on explique d'abord comment sont possibles a priori des intuitions sans lesquelles

695 *Idem*, f. 6/62.

aucun objet ne nous est nulle part donné [...].

Le second, appartenant à la Critique de la raison pratique, n'exige pas qu'on explique comment les objets de la faculté de désirer sont possibles, car c'est là une question qui reste posée à la critique de la raison spéculative [...].

Dans cette besogne la critique peut, par conséquent sans encourir de blâme, et elle doit commencer par les lois pratiques pures et leur réalité. Mais au lieu de l'intuition, elle leur donne pour fondement le concept de leur existence dans le monde intelligible, c'est-à-dire le concept de la liberté. Car ce concept n'a pas d'autre signification, et les lois pratiques pures ne sont possibles que par rapport à la liberté de la volonté ; mais elles deviennent nécessaires, si la liberté est supposée, ou inversement, la liberté est nécessaire, parce que ces lois sont nécessaires, comme postulats pratiques⁶⁹⁶.

Malgré les références à Nietzsche et à l'esthétisme nietzschéen - par exemple et surtout dans « Activité technique et création » - Kant reste le véritable point de référence de la doctrine canguilhemienne parmi toutes les figures les plus éminentes de la philosophie classique. C'est Kant le vrai inspirateur théorique du premier et du dernier Canguilhem. D'ailleurs, ce thème de la perfectibilité idéale de l'acte pratique ici en cause n'est qu'une variante du concept de normativité mis sur pied dans le travail sur le normal et le pathologique. La normativité consiste en effet - tant au niveau de l'organisme qu'au niveau, disons, psycho-comportemental - en la capacité inhérente au vivant (vivant considéré particulièrement dans sa singularité, non pas comme espèce vivante), d'instaurer une nouvelle norme à la place d'une norme qui cessait de s'adapter à la variabilité du contexte pratique (l'état soi-disant pathologique n'étant donc que la persistance obstinée d'une norme obsolète). Donnons un exemple de "normativité" : en condition de repos, la moyenne journalière du battement cardiaque d'un homme physiquement paresseux, change de fréquence si celui-ci s'adonne régulièrement à une certaine activité physique (par conséquent on est face à une modification de la norme précédente relative à la moyenne des battements cardiaques : c'est là un cas de normativité au niveau purement organique). Parmi les nombreux exemples de normativité que Canguilhem fournit lui-même, l'un des exemples le plus clairs se trouve selon nous aux pages 121 et 122 de sa thèse de 43 : les manies d'ordre tellement fréquentes chez les malades atteints de lésions cérébrales constituent le symptôme évident de l'incapacité à s'adapter à des contextes renouvelés (dans lesquels des objets familiers ne se trouvent pas dans des endroits,

696 Kant, 1788, trad. fr. 2012, pp. 44-46.

ou des positions, habituels : c'est là le niveau que nous avons sommairement défini comme psycho-comportemental)⁶⁹⁷. Si l'on veut - et nous ne voulons certes pas par cela tomber dans le réductionnisme - la théorie canguilhemienne de la normativité est une théorie strictement kantienne.

Cette hypothèse nous paraît confirmée par la correspondance entre Canguilhem et le jeune chercheur italien Massimo Marianetti. Dans sa lettre de réponse du 19 janvier 1993 à Marianetti lequel, en citant les mots de la thèse de 43 selon lesquelles « la conception kantienne de la finalité est toujours actuelle »⁶⁹⁸, demandait si la notion de normativité pouvait s'accorder avec la notion kantienne de finalité, notre philosophe répond :

En ce qui concerne la théorie kantienne de la finalité organique, je n'ai aucune raison de modifier ce que j'en ai dit, dans ma thèse de 1943 que vous citez. Les paragraphes 64, 65, 66 de la *Kritik der Urteilskraft* ne sont nullement mis en question par ce que j'ai cru pouvoir dénommer la normalité du vivant⁶⁹⁹.

Notre auteur tient donc non seulement de la *Critique de la raison pratique* mais aussi de la *Critique de la faculté de juger (Kritik der Urteilskraft)*. Nous avons dit que l'action, chez Canguilhem, n'est en bref que la capacité du vivant à trouver par lui-même son motif, motif ne dérivant pas de règles ou normes externes préexistantes (divines ou sociales). Or, qu'est après tout la normativité, sinon la capacité qualitative de l'organisme à trouver par lui-même une finalité ou norme, norme variant selon la variabilité du contexte vital et non compréhensible à travers une simple et toujours provisoire catégorie scientifico-quantitative de normal et de pathologique ? Dans le paragraphe 65 (*Les choses en tant que fins naturelles sont des*

697 Rapportons les mots de Canguilhem : « Ce que Goldstein a relevé chez ses malades c'est l'instauration de nouvelles normes de vie par une réduction du niveau de leur activité, en rapport avec un milieu nouveau mais *rétréci*. Le rétrécissement du milieu, chez les malades atteints de lésions cérébrales, répond à leur impuissance à répondre aux exigences du milieu normal, c'est-à-dire antérieur. En milieu non sévèrement abrité, ces malades ne connaîtraient que des réactions catastrophiques ; or pour autant que le malade ne succombe pas à la maladie, son souci est d'échapper à l'angoisse des réactions catastrophiques. D'où la manie de l'ordre, la méticulosité de ces malades, leur goût positif de la monotonie, leur attachement à une situation qu'ils savent pouvoir dominer. Le malade est malade pour ne pouvoir admettre qu'une norme. Pour employer une expression qui nous a déjà beaucoup servi, le malade n'est pas anormal par absence de norme, mais par incapacité d'être normatif » (1966, éd. 1993, pp. 121-122).

698 Canguilhem, 1943, p. 146.

699 Correspondance entre Canguilhem et Massimo Marianetti. Cote : GC 2.8.

êtres organisés) de la *Critique de la faculté de juger*, Kant⁷⁰⁰ écrit qu'on est dans le faux lorsqu'on établit une analogie entre l'art et le pouvoir de la nature dans « les produits organisés ». De fait, l'artiste, être raisonnable, est quand même extérieur à la nature. « Elle s'organise bien plutôt elle-même » et, quant à son pouvoir de donner une forme aux produits organisés, il suit un même modèle, « mais pourtant aussi avec des écarts appropriés qu'exige, en fonction des circonstances, la conservation de soi-même ».

En somme, et en tirant quelques conclusions, la catégorie kantienne de *jugement* - reformulée à la manière canguilhemienne - est au centre d'une catégorie de type tout à fait pratique telle que la catégorie de normativité. Cette catégorie, qui est, comme nous l'avons précédemment vu, très présente dans les deux textes de 1937 et 1938 par la référence à la « valeur » (valeur et jugement sont de fait deux espèces non-rationnelles), dans les manuscrits inédits étudiés dans les chapitres précédents (pour en mentionner quelques-uns, *L'erreur* et *La vision comme modèle de la connaissance*) et dans *L'action*, ne cesse jamais d'être un point de référence fondamental dans tout l'arc chronologique de la production philosophique de Canguilhem.

Rapportons maintenant un passage tiré du paragraphe 64 (*Du caractère spécifique des choses en tant que fins naturelles*) de la *Critique de la faculté de juger* en invitant le lecteur à s'arrêter sur la façon dont l'auteur décrit en deux mots la raison :

Cette contingence qui présente, vis-à-vis de la raison, la forme d'une telle chose par rapport à toutes les lois empiriques de la nature constitue en soi-même [...] un motif pour n'admettre la causalité produisant cette chose que comme si elle était possible uniquement par la raison ; mais cette dernière est dès lors le pouvoir d'agir d'après des fins (une volonté), et l'objet qui n'est représenté comme possible qu'à partir d'un tel pouvoir ne serait représenté comme possible qu'en tant que fin⁷⁰¹.

La raison en tant que volonté, c'est-à-dire la capacité de poursuivre des fins, est donc le genre de raison qui, dans l'entière philosophie de Canguilhem, pousse à l'action matérielle. De là, en effet, cette affirmation conclusive (dans *L'action*)

700 Kant, 1790, trad. fr. 1995, p. 366.

701 *Idem*, p. 361.

d'après laquelle la raison humaine contient « des idéaux qui servent de fondement à la possibilité de perfection de certains actes », à savoir des idéaux moraux constituant le propos, le but de l'action.

Bien évidemment, bien que l'auteur présente la phénoménologie de l'action comme liée au sujet individuel (jugement, volonté, etc. ne sont que des catégories relatives au sujet, tout comme, d'ailleurs, chez Kant), cette phénoménologie de l'action est aussi encadrée à l'intérieur d'un discours sur la philosophie des sciences. Canguilhem⁷⁰² affirme en effet que la relation entre théorie et pratique entraîne d'une part la distinction entre principes du jugement moral et conduite morale (ce dont nous venons de parler) et d'autre part la distinction « entre la science et ses applications, entre la science et la technique »⁷⁰³. On fait par exemple référence aux sciences appliquées :

Ne pas confondre science appliquée et applications de la science. Une science appliquée comme la mécanique des fluides ou la théorie de l'élasticité se distingue de la science pure, comme par exemple la mathématique des ensembles. Mais elle se distingue aussi de ses applications technologiques, comme la technologie aéronautique (pour la mécanique des fluides) ou la résistance des matériaux (théorie de l'élasticité). Entre la théorie de l'élasticité des vapeurs, la théorie de la tenue de route des locomotives et la conduite de la locomotive, il y a la même différence qu'entre le physicien de laboratoire, le polytechnicien et le mécanicien de locomotive (à vapeur)⁷⁰⁴.

C'est-à-dire que, en dépit de l'importance théorique énorme attribuée à la technique et à sa force créatrice autonome, le point en question est ici la science en tant que discipline autonome. Mais, en même temps, la portée de la première n'est nullement dévaluée. Au contraire, les principes normatifs de la science doivent toujours être soumis au contrôle de validation de l'expérience. Voilà le fondement *moral* qui se trouve à la base de la science appliquée. Les résultats obtenus pendant les différentes expériences appartenant au cadre d'applications techniques déterminées (par exemple, de la technologie aéronautique) modifient les principes de la science relative à ce cadre d'applications déterminées (théorie de l'élasticité).

Voilà aussi expliquée la signification de quelques passages des *Etudes*

702 Cf. *L'action*, f. 6/62.

703 *Ibid.*

704 *Ibid.*

*d'histoire et de philosophie des sciences*⁷⁰⁵, lorsqu'on lit par exemple que, dans l'appellation « science appliquée », l'accent doit être mis sur le terme « science », et tout cela en réponse à ceux qui considèrent les applications du savoir comme une simple perte de dignité théorique et à ceux qui, en défendant la spécificité théorique de la médecine, la nomment « art de soigner ». « L'application médicale des acquis scientifiques, convertis en remèdes, [...] n'est pas inférieure en dignité épistémologique aux disciplines d'emprunt »⁷⁰⁶.

Si, enfin, la théorie est donc pour Canguilhem un idéal, c'est exactement à ce titre qu'en 1937 il *justifie*, d'un certain point de vue, la portée théorique de l'idéalisme. L'idéal théorique permet d'interpréter le réel en tant que valeur : « En ce sens le réel est, à la lettre, un idéal. Et c'est en tant que philosophie de l'idéal ou de la valeur qu'il faut légitimer l'idéalisme »⁷⁰⁷.

4.2.7. Conclusions à *L'action*

Rapportons encore quelques lignes de *L'action* :

L'affirmation « bon en théorie, mauvais en pratique », est elle-même une théorie fautive des rapports entre théorie et pratique, qui ne tient pas compte de toutes les conditions de construction d'une théorie vraie, et qui notamment, méconnaît qu'une théorie momentanément bonne, ne peut naître que de la correction d'une théorie antérieure, correction suscitée par une mauvaise pratique conclue de cette théorie antérieure⁷⁰⁸.

Et l'auteur ajoute :

Il y a sans doute quelques observations ou expériences, renforcées par la tradition, qui ont pu donner naissance à ces proverbes discutables [...]. Le fait que, parfois, une théorie pourtant vérifiée ultérieurement a d'abord conduit à des déconvenues, le fait, inversement, qu'à partir d'une théorie fautive on a obtenu des résultats heureux (Christophe Colomb connaissait mal la géographie quand il a cherché les Indes, et il a pourtant trouvé l'Amérique). Les faits de cet

705 Cf. Canguilhem, 1968, éd. 1994, p. 425.

706 *Ibid.*

707 Dans « Observations de M. Canguilhem à la suite de l'intervention de Dominique Parodi sur "Idéalisme et Réalisme" lors de la séance du 29 janvier 1938 de la Société toulousaine de philosophie, Canguilhem », in *Œuvres Complètes*, op. cit., p. 499.

708 *L'action*, f. 5 (recto-verso).

ordre signifient que la sanction du rapport entre théorie et pratique ne consiste pas dans le succès ou l'échec *bruts*. Il faut que preuve soit faite que c'est bien par la mise en œuvre des moyens prévus par la théorie que le succès a été obtenu ou non. Cette preuve, à la fois expérimentale et critique, est du ressort de ce qu'on pourrait appeler une pratique théorique, prudente, minutieuse, exigeante. Par conséquent, ces faits de discordance que le pragmatisme vulgaire utilise au discrédit de la théorie, ne rendent que plus impérieux le refus du pragmatisme⁷⁰⁹.

En lisant ces deux passages, il semble que l'auteur soit parvenu à des conclusions diamétralement opposées à celles qu'il avançait dans les articles de 1937 et de 1938 : tandis que dans ceux-ci la technique entendue comme « expression d'un pouvoir original »⁷¹⁰ est chronologiquement et théoriquement antérieure à la science entendue comme « connaissance objective »⁷¹¹, on lit exactement le contraire dans *L'action*. Mais dans ce dernier texte nous avons vu que la théorie est interprétée comme dépositaire de l'idéal moral, poussant une théorie donnée à passer par la pratique afin de tenter de réaliser (tout en n'y arrivant jamais) son idée de perfectibilité. C'est là une thèse qui ne pouvait pas surgir (ou difficilement) dans les années 30, car Canguilhem, à cette époque, ne s'intéressait pas de près à la philosophie des sciences. La référence à l'idéal moral est une référence, dans *L'action*, aux sciences, à ce que la science fait ou devrait faire, à savoir accomplir sans cesse une « pratique théorique, prudente, minutieuse, exigeante » et « à la fois expérimentale et critique ». Le renversement du rapport pratique-théorie en rapport théorie-pratique n'introduit donc certes pas un véritable dépassement de la théorie par rapport à la pratique. Ce renversement indique plutôt que l'action pratique procède d'une théorie, mais d'une théorie qui n'est pas connaissance exacte (mathématique, physique) ou achevée des choses, car elle est, en partie, non seulement idéale mais aussi illusoire, c'est-à-dire porteuse d'une ignorance qui s'ignore elle-même (comme nous l'avons vu en analysant la toute première partie de *L'action*, quand l'auteur invoque, pour défendre cette thèse, Nietzsche et Paul Valéry). D'ailleurs, affirmer que la pratique précède la théorie, dans les deux articles de 1937 et 1938, cela n'implique nullement l'absence totale d'une connaissance initiale. Canguilhem n'était

709 *Ibid.*

710 Canguilhem, 1937, p. 490.

711 *Ibid.*

évidemment pas si naïf que cela. Au contraire, c'est justement grâce à l'incomplétude structurellement inhérente à la théorie qu'il y a une action pratique, laquelle consiste toujours et inépuisablement en un acte de compensation de cette incomplétude initiale. La théorie, tant au niveau de l'expérience individuelle que dans le domaine scientifique, est dès lors, spontanément et par sa nature même, vouée à l'expérience pratique par l'intrinsèque incomplétude de ses postulats constitutifs. Il y a en effet quelques lignes de *L'action* très claires à ce sujet : comme nous l'avons fait observer auparavant dans ce chapitre (par une citation), lorsqu'une théorie (scientifique ou non scientifique, mais il nous semble, en l'espèce, surtout scientifique) ne se soumet pas à l'épreuve et au contrôle de l'expérience, c'est parce qu'elle est « une construction verbale arbitraire, asservie davantage aux règles sociales de la conservation qu'aux normes intellectuelles du contrôle expérimental »⁷¹². C'est donc, même cette fois-ci, à cause de l'élément social, ou si l'on veut de la pression coercitive et étouffante de ce qu'on appelle généralement le "collectif", que la puissance créative de la science trouve un obstacle à son accomplissement effectif (se rapporter par exemple au paragraphe du chapitre précédent sur *Le statut social de la science moderne*, notamment au soi-disant cogito de compensation, qui ouvre au « je pense, donc je suis pensionné » : au moment où le scientifique devient un salarié, son sentiment de récompense par l'argent neutralise en partie les normes scientifiques du contrôle expérimental qu'il aurait sinon appliquées).

Pour finir, nous souhaiterions attirer l'attention du lecteur sur le tout dernier segment du dernier long extrait que nous avons cité (« par conséquent, ces faits de discordance que le pragmatisme vulgaire utilise au discrédit de la théorie, ne rendent que plus impérieux le refus du pragmatisme »), car il peut rendre compte de quelques aspects à la base de la pensée pratique canguilhemienne par ce fait de faire disparaître certaines contradictions qui lui sont inhérentes : c'est là une critique brève mais catégorique adressée à la morale philosophique du pragmatisme, du moins dans sa version « vulgaire », laquelle déprécie la théorie en tant que point de départ de l'action.

En deux mots, le pragmatisme est une école de pensée née formellement avec

712 *L'action*, f. 4/61.

le philosophe américain Charles Sanders Peirce (1839-1914). Selon le pragmatisme il n'y aurait pas d'idées commandant l'action, avec la conséquence (fondamentale pour notre discours) que la vérité n'est qu'une fonction de ce qui est concrètement utile pendant et aux fins de l'expérience quotidienne de l'individu. La vérité, affirme J.-P. Cometti⁷¹³ dans *Qu'est-ce que le pragmatisme*, est au point de vue pragmatiste tout simplement associée aux ambitions et aux questions principales et idéalisées de la philosophie au cours de son histoire. C'est pourtant, probablement, d'Émile Durkheim⁷¹⁴ que Canguilhem hérite de la polémique avec le pragmatisme. Dans un livre intitulé *Pragmatisme et Sociologie*, Durkheim écrit effectivement que « cet Utilitarisme logique qu'est le Pragmatisme ne saurait expliquer suffisamment cette autorité de la vérité [...]. C'est pourquoi la vérité est une norme pour la pensée comme l'idéal moral est une norme pour la conduite »⁷¹⁵.

Afin d'étudier plus en détail cette accusation théorique du modèle pragmatiste, notamment du concept de vérité promulgué par le modèle pragmatiste, il faut rappeler que d'autres remarques de ce genre à l'égard de la même cible ont été faites dans « Activité technique et création » et dans un petit paragraphe de *Philosophie (éléments de doctrine)* portant le titre *Qu'est ce que la vérité ?* Relativement à ce dernier :

Nous avons dit que la vérité est la création progressive de la conscience et nous n'admettons pas que le pragmatisme parle d'une fabrication de la vérité. C'est que la vérité n'est pas notre œuvre en ce sens où nous pourrions nous donner telle vérité qu'il nous plairait. Elle est notre œuvre en ce sens qu'elle nous apparaît comme la négation progressive de nos erreurs, qu'elle n'est pas ce que nous souhaiterions qu'elle soit, que le vrai est autre chose que ce qui satisfait à nos préférences, à nos intérêts, à nos habitudes, étant ce qui nous commande de sacrifier toute diversité individuelle à l'universalité de l'idée. Le jugement le plus vrai est celui qui a demandé le plus de vigilance, celui que notre doute a su le mieux préserver des sophismes du cœur et de la soumission au groupe. Ce qui

713 Cf. Cometti, 2010, pp. 67-71.

714 Émile Durkheim (1858-1917), sociologue français d'inspiration positiviste, son travail consacré aux causes du suicide (*Le suicide*, 1897) fut au centre de l'une des réflexions polémiques de Canguilhem dans son article, paru en 1931, *Sociologie – Les causes du suicide*, un commentaire à l'œuvre homonyme de M. Halbwachs (*Les causes du suicide*, Paris, Alcan, 1930). Canguilhem conteste particulièrement à Durkheim l'idée que le suicide soit dû à un relâchement de la cohésion collective autour de l'individu. Selon Canguilhem, c'est au contraire la pression parfois opprimante du lien social qui peut conduire à l'acte du suicide (cf. Canguilhem, 1931, in *Œuvres Complètes*, op. cit., pp. 375-382).

715 Durkheim, 1955, éd. 1981, p. 197.

est le plus vrai de nos jugements, c'est ce qui en est le moins individuel, le plus universel, le moins attrayant, le plus difficile. La vérité est notre œuvre parce qu'il n'y a pas de pensée sans penseur, mais on peut dire aussi bien qu'il n'y aurait pas de penseur sans pensée. Le fidéisme méconnaît la valeur de la vérité pour l'esprit qui a su la découvrir. Quand on a appris par le doute combien tout jugement est difficile et combien le vrai est caché, on ne peut pas admettre de juger pour satisfaire seulement un espoir que trouble l'incertitude. Plus généralement, le pragmatisme en célébrant le risque inhérent à toute action, - s'il est vrai que l'action exige toujours une décision de clore l'investigation intellectuelle en droit illimitée, - transforme ce qui est compromis inévitable en obligation nécessaire. Mais le pragmatisme en insistant sur l'insuffisance, sur la limitation momentanée et définitive, de toute connaissance et de toute action traduit ce qui leur manque de positif. On ne peut pas faire de règles relatives à une insuffisance la mesure de l'être. Le pragmatisme est une métaphysique qui pose la négation comme principe. Mais de même que la négation ne peut s'apparaître à soi-même sans se nier, le pragmatisme ne peut se formuler sans se réfuter. Le pragmatisme c'est ce qu'on fait mais qu'on ne peut pas dire. Il est difficile de faire passer une police pour une justice⁷¹⁶.

Quant à la référence au pragmatisme dans « Activité technique et création », nous rapportons l'extrait suivant :

Du reste affirmer que la science dépend de la technique ce n'est pas professer le pragmatisme, puisque cette dépendance n'est nullement le prolongement d'un élan, mais au contraire son arrêt. *L'essor de la pensée scientifique a pour condition l'échec de la pensée technique*. Le propre de l'élan fabricant c'est de supposer résolu le problème de l'accord entre les besoins et les choses. *Cette erreur est en tant que telle créatrice*. [...] La lucidité théorique ne peut être jamais une raison suffisante de passer à l'acte. La célèbre formule « savoir pour prévoir afin de pouvoir » [...] est aussi trompeuse qu'elle est célèbre⁷¹⁷.

Est-il possible d'identifier des différences remarquables entre le Canguilhem très jeune (*Philosophie (éléments de doctrine)*, 1929-1932), le Canguilhem jeune (« Activité technique et création », 1938) et le Canguilhem adulte professeur à la Sorbonne (*L'action*, 1966-1967) ? Le lecteur a bien sûr le droit de les repérer, éventuellement, une par une. De notre côté, nous ne les voyons pas. Au point de vue général le manuscrit *L'action* - au sujet d'un possible rapport de continuité entre théorie et action - a seulement le mérite de mettre en lumière l'impossibilité de la théorie de passer uniformément à l'acte, par le fait que dans ce manuscrit Canguilhem élabore une conception de type kantien du rôle ou de la fonction de "théorie", en

716 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 198/186.

717 Canguilhem, 1938, in *Œuvres Complètes*, op. cit., p. 504.

adaptant cette fonction théorique aux processus d'application des sciences. Selon Kant, la raison (et c'est cette "raison" que notre auteur fait coïncider avec la "théorie" dans l'application des sciences) n'est pas seulement connaissance exacte et spéculaire par rapport à l'objet réel, mais aussi bien recherche impérissable d'un idéal qui peut être toujours et seulement *différé* dans la pratique, dès lors moralement irréalisable et dénotant sa propre imperfection intrinsèque (c'est en ce sens que, dans *L'action*, on parle de théorie précédant la pratique concrète). Pour le reste, en effet, nous ne remarquons que des similitudes : des éléments tels que (pour n'en citer qu'un) la référence à l'idéal (même si celui-ci n'est pas directement associé à la raison et apparaît sous la forme d'idéal de vérité) sont bien présents dans le passage de *Qu'est ce que la vérité ?* que nous venons de lire (par exemple, « il est difficile de faire passer une police pour une justice » puisque la police, comme le voudrait une certaine logique pragmatiste et à la différence de la justice, ne constitue pas un idéal). De même, dans « Activité technique et création », l'idée de la discontinuité entre science et technique (à savoir aussi théorie et acte) revient par celle de l'échec de la technique. C'est sur cet échec que la science, après coup, développe son discours (d'après l'exemple à la fois banal et efficace de Canguilhem : Colomb connaissait mal la géographie mais trouva les Amériques). C'est de plus l'échec technique lui même, essor pratique en général, qui est l'objet de la dispute avec le pragmatisme.

Si pour ce dernier la vérité n'existe pas en tant que simple création pratique, à travers l'idée d'« échec » Canguilhem projette la catégorie de vérité dans l'idée elle-même de science, de théorie scientifique : dans la mesure où l'homme a conscience de l'échec, il a le droit d'affirmer en même temps la présence régulatrice d'un idéal précédant l'acte pratique pur. Cet idéal certifie incontestablement l'existence d'une volonté enracinée dans le vital, d'une valeur à la base de l'action.

5. CONCLUSIONS GENERALES

5.1. Le « spectacle de l'échec »

A la base de l'action, comme nous le lisons dans le manuscrit du même nom, il y a toujours un motif, soit une fin de l'action, un idéal, une valeur, un jugement, une décision. Il y a en somme une anticipation au niveau de la pensée, (pensée comprise – nous ajoutons - non comme entendement au sens cartésien ou kantien). Citons les passages concernant ce dernier point :

Agir, c'est être en situation de mouvoir, ou de changer, quelque chose ou quelqu'un sans être soi-même agi, c'est faire commencer le mouvement au lieu de le recevoir et de le transmettre. Agir, c'est tirer de soi son motif, trouver en soi son motif.

[...]

Le motif [...] c'est l'image ou l'idée ou le jugement - disons la représentation – qui est déterminant de l'acte à venir quant à son terme (à son effet prévu) et à sa valeur (à sa fin voulue). Une action n'est pas seulement prévue, elle est préméditée.

En ce sens, agir c'est-à-dire faire son motif (ou bien le faire sien, l'assumer, si on le reçoit d'ailleurs ou d'autrui), ce n'est pas seulement commencer par soi, c'est également finir pour soi.

Finir, c'est toujours s'estimer satisfait, ce qui veut dire qu'une fin (terme, arrêt, achèvement) suppose toujours, préalablement, une fin (anticipation d'un but recherché comme un bien, c'est-à-dire anticipation d'un objectif comme valeur).

[...] Une fin de l'action est nécessairement au commencement. Si je ne puis me représenter à l'avance la fin d'une action, de quoi y a-t-il, à proprement parler, commencement ? Ne peut réellement commencer que l'action dont la fin n'est sans doute pas connue d'avance (elle sera connue quand elle sera là), mais est du moins, nécessairement, pensée d'avance⁷¹⁸.

Dans la mesure où, dans notre travail, nous avons avancé la thèse de la discontinuité entre la pensée et l'action, nous sommes ici face à un problème : si, comme on le lit dans l'extrait ci-dessus, l'action doit être pensée d'avance en fonction d'une anticipation au niveau de la pensée, cela signifie que pensée et action sont liées par un rapport de continuité, non pas de discontinuité. Nous avons parlé auparavant, dans le paragraphe concernant le jugement et l'action, de *jugement irrationnel* et nous avons défini le jugement comme irrationnel dans la mesure où il ne relève pas de l'entendement. Irrationnel signifie dès lors irréfléchi. Si le jugement est irréfléchi, il n'est pas un jugement de nécessité ou de vérité, mais bien un jugement de valeur.

718 *L'action*, ff. 12 recto-verso-13/38.

En tout cas, même si ce type de jugement n'est pas un jugement de nécessité, c'est-à-dire commandant l'action par une série de règles découlant de l'entendement, ce type de jugement précède toujours l'action et d'une certaine façon la détermine, dans la mesure où l'action suit un jugement entendu non comme règle mais comme anticipation, à savoir comme espèce qui n'est pas bien définie à la manière d'une règle mais qui ouvre à différentes possibilités pratiques.

Il semblerait donc qu'il y ait un lien de continuité entre jugement (pensée) et action. Comment résoudre ce problème ? Rapportons un autre extrait tiré de *L'action*:

La conscience de l'illusion par échec de l'action, c'est la conscience d'un non-savoir, donc la possession, procurée par cet échec même, d'un savoir, ou du moins la promesse de cette possession.

Dans la mesure où la conscience d'un savoir est une conscience critique, c'est-à-dire la conscience d'une illusion rectifiée, on peut proposer, à titre de thème de réflexion, que l'une des conditions de progrès de la connaissance – c'est l'anticipation, le surpassement par l'action de ce que l'action aurait dû contenir de connaissance vraie pour être efficace au moment où elle a été engagée⁷¹⁹.

Par ces mots l'auteur pose en objet l'échec de l'action, l'échec de l'acte pratique. En limitant l'extrait sur les termes de notre discours (continuité ou non entre pensée et action), ce que nous comprenons est que l'anticipation elle-même est surpassée par la conscience de l'échec de l'action conduite d'après cette anticipation. Il y a du reste de nombreux exemples dans l'œuvre publiée de Canguilhem faisant preuve de ce « surpassement », du problème de la suspension des aiguilles aimantées et d'une meilleure construction des boussoles, comme on peut le lire dans « Activité technique et création », à l'exemple tiré de Nietzsche dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain » :

Pascal n'anticipe pas sur Nietzsche : « Voilà qui est fâcheux. C'est toujours la vieille histoire. Lorsqu'on a fini de se bâtir sa maison, on s'aperçoit soudain qu'en la bâtissant on a appris quelque chose qu'on aurait dû savoir avant de commencer. L'éternel et douloureux "trop tard". La mélancolie de tout achèvement »⁷²⁰.

719 *Idem*, f. 10 recto-verso.

720 Canguilhem, 1952, p. 172. La citation de Nietzsche, comme le fait observer l'auteur, est tirée de *Par-delà le bien et le mal*, § 277 (cf. Nietzsche, 1886, trad. fr. 1991).

L'anticipation, selon Canguilhem, n'est à nos yeux qu'un savoir imparfait, un savoir croyant être tel, autrement dit une connaissance déjà parfaite (apparemment non susceptible de retouches) mais qui est en réalité ignorance : une ignorance qui s'ignore elle-même.

C'est pour cette raison que, dans *L'action*, comme nous l'avons signalé auparavant, il est écrit que

La condition de l'action ce n'est pas seulement l'ignorance, c'est l'ignorance qui s'ignore elle-même. [...] la conscience d'illusion ou d'ignorance – comme condition initiale d'engagement et de propulsion – est une conscience seconde, une conscience de réflexion née de l'échec (ou du spectacle de l'échec)⁷²¹.

Dans le manuscrit *Philosophie (éléments de doctrine)*, rédigé entre 1929 et 1932, Canguilhem affirmait déjà que « L'erreur n'est pas qu'ignorance, elle est ignorance de soi. Le propre du jugement c'est l'affirmation. L'erreur étant jugement, est une affirmation qui méconnaît sa nature [...]. L'erreur n'existe comme négation que relativement à l'affirmation. Comme l'apparence n'existe que par rapport à la réalité »⁷²².

C'est précisément parce que le jugement, l'anticipation, est un faux savoir dérivant du spectacle de l'échec que celui-ci marque, selon nous chez Canguilhem, une "discontinuité" entre l'action et la pensée. La discontinuité est donc telle dans la mesure où la conscience de la réflexion née de l'échec engendre une autre conscience, celle de la non coïncidence entre l'anticipation, c'est-à-dire le jugement, le plan initial pensé, et le résultat concret de l'action. Il y a, certes, un rapport initial de continuité entre jugement et action. Sans ce dernier rapport il n'y aurait en effet aucune « conscience seconde » de l'échec, c'est-à-dire de la non-coïncidence entre l'anticipation abstraite et le produit matériel. Le rapport de discontinuité repose en revanche sur ce hiatus, sur cette non-coïncidence, qui est à la base du concept d'action, plus proprement de ce que nous pourrions appeler "action créative" (bien distincte de l'action routinière qui, portant sur une équivalence substantielle entre plan abstrait et produit concret, n'engendre aucune surprise ou spectacle de l'échec).

721 *L'action*, f. 9/36.

722 *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 179/191.

Ce concept, dont nous avons essayé de rendre compte dans notre travail, est définissable par le « surpassement » d'une règle qui ne sait pas être dépositaire d'une erreur. Cette règle n'est pas seulement une règle intellectuelle (tenant de l'entendement, de l'intelligence), mais aussi un jugement enraciné dans le vital, à savoir un jugement de valeur (distingué, en termes kantien, du jugement synthétique à priori, c'est-à-dire par exemple d'une proposition mathématique, qui convient plutôt, selon Canguilhem, à l'entendement et donc à la réflexion théorico-scientifique postérieure à l'action).

En dernière analyse, la discontinuité n'est pas à rechercher du côté chronologique de la dynamique de l'action (où il existe plutôt un lien de continuité entre jugement et acte) mais bien au niveau théorétique. En d'autres termes, il y a certes un décalage entre l'anticipation pensée et le produit matériel de l'action (car pour Canguilhem il n'y a pas d'action sans produit de l'action), mais ce décalage devient conscient ultérieurement face au spectacle de l'échec dans un après coup.

Nous parlons en outre de "discontinuité" en vertu du fait que notre auteur, à nos yeux, n'a jamais été enclin à considérer la pensée comme une *dynamis*, qui, selon une certaine interprétation commune du type aristotélicien, consiste en une puissance dont chaque acte concret rend compte (en remarquant ainsi un rapport de continuité entre la première, c'est-à-dire la puissance, et le second, c'est-à-dire l'acte).

5.2. Résumé du concept d'action dans les chapitres précédents

Dans ce travail, nous avons donc essayé de mettre en lumière la notion d'action créative (dépassement de la règle entendue non seulement comme principe bien défini relevant de l'entendement mais aussi bien comme anticipation au niveau de la pensée ou de l'imagination) dans les manuscrits inédits du philosophe de Castelnaudary, même à l'aide d'une comparaison avec les ouvrages publiés.

De même que, dans l'ensemble général de ses œuvres, le concept canguilhemien d'action est *un idéal régulateur* de surpassement d'une norme préliminaire et ne coïncide donc pas seulement avec l'acte pratique quotidien ou ordinaire au sens strict, dans le manuscrit *L'action* la notion d'action n'est pas

seulement présentée en tant qu'action pratique ordinaire (dans la première partie du manuscrit susmentionné) mais comme idéal régulateur dans la méthode scientifique (dans la deuxième partie du manuscrit susmentionné).

Mais procédons par ordre et essayons de résumer en quelques mots le concept d'action tel qu'il est chronologiquement déployé et séparément mis en forme dans la production philosophique inédite de Canguilhem.

La coupure philosophique des cours des années 30 (que nous avons analysés dans le deuxième chapitre) porte dans une large mesure sur la notion de jugement et sur les *développements de la notion de jugement*, une problématique que notre philosophe avait hérité de la formation kantienne de son maître Alain. Le manuel *Philosophie (éléments de doctrine)*, en procédant de cette notion caractérisant la pensée humaine, évolue au fur et à mesure vers l'idée d'action, dont l'échec se présente individuellement à la conscience sous forme de nouveauté, d'un « événement ». Rapportons à nouveau un passage du manuscrit en question :

L'événement se définit par ceci qu'il est ce qu'on n'attendait pas. Ainsi l'action véritable n'est présente à la conscience que par son œuvre. Dire que l'homme se reconnaît dans son œuvre c'est dire qu'il attend d'avoir fait pour savoir comment il pouvait faire, que le modèle de son action c'est son action même. Si l'action accomplissait purement et simplement des modèles préexistants, elle serait une répétition et non une initiative. Mais c'est parce qu'elle utilise à tout moment l'imprévu [...] qu'elle crée une nouveauté. De même que le jugement ne procède que du jugement, l'action ne procède que de l'action. Elle vit de réalisations singulières qu'elle n'imite ni ne copie [...] ⁷²³.

Nous avons vu comment l'action, espèce débarrassée du modèle préexistant et par conséquent du jugement lui-même (« de même que le jugement ne procède du jugement, l'action ne procède que de l'action »), entre en jeu, dans les cours des années 30, aussi bien *dans le cadre social*. Dans un texte écrit entre 1934 et 1935 à Valenciennes, Canguilhem parle en effet d' « étapes de la libération » ⁷²⁴ pour caractériser le processus d'affranchissement que l'individu, par « l'effort, la volonté,

⁷²³ *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 195/209.

⁷²⁴ « La construction de soi : action et liberté, moi et personnalité, caractère, conscience et inconscience », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 3.

la personnalité et l'originalité »⁷²⁵, accompli à l'égard d'un milieu social (soit du « système des influences héréditaires » fait de « coutumes et contraintes »⁷²⁶) où ont souvent lieu « les vieillissements individuels »⁷²⁷. Ceux-ci ne sont que les états dans lesquels l'individu se trouve pour ainsi dire piégé dans des « systèmes d'acquisitions propres »⁷²⁸ consistant à leur tour en une série de « réflexes conditionnés » et d'« habitudes »⁷²⁹ (c'est-à-dire d'actions routinières qui ne produisent aucune conscience seconde de l'échec, aucun état conscient de l'écart entre anticipation de l'action au niveau de la pensée et résultat concret de l'action).

A partir du milieu des années 30, la notion d'action s'atteste au niveau de *la différence entre pensée technique et pensée scientifique*. Mais tandis que la deuxième, n'étant qu'une simple compréhension de ce qui est déjà (soit du produit de l'opération technique), est une pensée de la soumission (soumission à une norme), la première, n'appartenant pas à l'ordre du savoir mais de la puissance, crée quelque chose qui avant n'était pas (affranchissement de n'importe quelle norme par l'acte constructeur concret produisant un objet inédit) :

[...] la pensée scientifique est la recherche d'un savoir et postule comme garantie de sa valeur une vérité possible.

La pensée technique est la recherche d'un savoir faire et postule comme garantie de sa valeur une puissance souhaitée.

Savoir et pouvoir sont deux vocations inverses. La première suppose la compréhension de *faits* ou de *données*, l'autre suppose le développement d'*opérations* ou d'*actes*. Savoir s'apparente à se soumettre, pouvoir s'apparente à créer.

Ces deux vocations ne sont pas nécessairement harmonisées puisque l'une tend à *subir ce qui est* lorsque l'autre tend à *produire ce qui n'est pas*⁷³⁰.

Par les cours des années 40 sur la biologie étudiés dans le premier chapitre, nous avons en revanche appris que, d'après cette conception de l'être vivant dans lequel est inscrite une pensée technique antérieure à la pensée scientifique, c'est-à-

725 *Ibid.*

726 *Ibid.*

727 *Ibid.*

728 *Ibid.*

729 *Ibid.*

730 « Introduction », in *Psychologie*, Valenciennes 1934-1935, f. 2. Les italiques sont soulignées par l'auteur dans le manuscrit.

Nous avons analysé le rapport entre science et technique aussi dans « Science et technique », in *Cours, notes, textes sur les sciences*, Toulouse 1937-1941.

dire d'un être vivant dans lequel sont aussi inscrits des « jugements de valeur » tels que le besoin ou la défense⁷³¹, l'investigation d'une méthode biologique qui tient compte de ce type de jugements de valeur apporte des nouveautés du côté des résultats de cette méthode par rapport à ceux de la prétendue « histoire naturelle ». De fait, celle-ci se borne à une description formelle et statique des organismes d'après une conception qui se passe de considérer comme décisif l'agir concret du vivant dans un contexte vital. En revanche la biologie, loin d'être purement descriptive, vise à l'explication des processus de formation d'organismes qui ne sont d'abord que formes vivantes opérant dans un environnement vital sur la base de jugements de valeur. Tout vivant - comme nous le savons d'ailleurs par la lecture de l'essai (publié) « Le vivant et son milieu »⁷³² – n'est qu'un centre qui essaie d'adapter le milieu à ses propres besoins. Dans ce cas, le concept d'action est releuable au niveau des modifications physiologiques et physiques dérivant de l'agir pratique du vivant dans ce milieu (surpassement de la vieille norme physiologique ou physique en conséquence de la répétition d'une série de comportements ou d'habitudes) :

L'histoire naturelle considérait l'être vivant comme une forme typique, stable, fermée sur elle-même, en rapport avec le milieu dans lequel elle avait été placée, mais en rapport purement extérieurs à la structure et postérieurs à sa constitution. La biologie considère le vivant comme le produit d'une formation dont les conditions chronologiques d'avènement et les conditions topographiques d'environnement sont constitutives et génératrices. C'est une nouvelle conception

1° des rapports des vivants entre eux

2° des rapports des vivants et du milieu

qui est enfermé dans le terme de biologie. La biologie n'est plus seulement descriptive, elle tend à être explicative c'est-à-dire à énoncer des relations légales et des relations causales⁷³³.

Cependant, nous avons vu que les cours des années 40 portent aussi sur des arguments qui vont au-delà de la réflexion sur la biologie. Outre la biologie, il y a en effet un large discours sur les normes comprises au sens moral. « Un maître qui doit

731 Cf. « Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie », in *La biologie*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 2.

732 Dans *La connaissance de la vie*, 1952, op. cit., pp. 160-193.

733 « De l'histoire naturelle à la biologie », in *La biologie*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 14.

encourager et promettre a bien du mal à observer le devoir de sincérité »⁷³⁴. A partir d'exemples comme celui-ci, l'auteur parvient à la conclusion que la conscience morale individuelle, à un moment quelconque, doit éprouver l'insuffisance du devoir, car « l'action humaine, quoique s'entourant de prévision, implique l'imprévisibilité » du moment où il faut surmonter des embarras ou « expériences dramatiques » qui font preuve de l'indétermination caractérisant l'être humain⁷³⁵. D'où la définition du fondement de la portée normative de la règle, laquelle n'est donc pas identifiable par l'exception ("l'exception qui confirme la règle") mais par l'« infraction », qui donne justement à la règle « un prétexte à sa fonction de règle »⁷³⁶.

Dans un autre manuscrit important, *Le problème de la création* (1947-48), l'étude canguilhemien ne se reporte sur la mise en œuvre créative des objets artistiques. Nous pouvons résumer l'importance de ce cours en deux points fondamentaux, du moins aux fins de notre analyse. Le premier point consiste dans l'élaboration d'une théorie de l'imagination - faculté désignant la mise au point abstraite d'un produit qui n'a pas encore une forme matérielle (tableau, sculpture, etc.) - selon laquelle il est nécessaire qu'il y ait un arrêt, une sorte d'atrophie de la faculté susmentionnée durant son processus de fonctionnement pour donner lieu, par la pratique concrète de l'artiste, à l'œuvre d'art (surpassement pratique d'un plan initial incomplet fourni par l'imagination). Cette théorie – comme on le comprend du reste par la lecture de l'article de 1952 « Réflexions sur la création artistique selon Alain » – est empruntée à Alain. De même que dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain », dans le manuscrit *Le problème de la création* Canguilhem ne donne nullement l'impression de s'en distancier. Tout au contraire, il semble l'adopter dans son intégralité. Le deuxième point clarifie en revanche où repose exactement la critique de Canguilhem à l'égard du maître : « Toutes les fois que l'idée précède et règle l'exécution, écrit Alain dans son *Système des beaux-arts*, c'est industrie »⁷³⁷. Une conclusion avec laquelle l'élève ne pouvait certes pas être d'accord, car à son avis toute activité manuelle, y compris l'industrie, marque la priorité de l'exécution

734 Cf. « Propositions normatives et jugements de valeur », in *Les normes et le normal*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, ff. 14-15.

735 Cf. *ibid.*

736 Cf. « De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction », in *Les normes et le normal*, Strasbourg à Clermont-Ferrand 1942-1943, f. 10

737 Alain, 1920 (II), p. 36.

sur l'idée. Le renversement de ce dernier rapport est typique, selon notre auteur, de l'approche cartésienne (du moins de l'approche cartésienne "classique", approche fallacieuse postulant un rapport de continuité entre l'entendement, c'est-à-dire la connaissance, et l'action) : « il fallait mettre d'abord en question la théorie cartésienne des rapports de la connaissance et de l'action. C'est ce que n'a pas fait Alain »⁷³⁸.

En ce qui concerne les cours de la Sorbonne (qui commencent à partir de 1955 et auxquels nous avons consacré notre troisième chapitre) nous avons choisi de nous arrêter principalement sur trois manuscrits : *La vision comme modèle de la connaissance* (1956-57), *La science et l'erreur* (1955-56) et *Le statut social de la science moderne* (1961-62), en raison du fait que le premier aborde le thème de l'action selon un point de vue "physio-biologique, le second selon un point de vue pratico-gnoséologique et le troisième à partir d'une certaine conception du problème du social et de l'histoire des sciences. Dans *La science et l'erreur*, la science est considérée comme le produit social qui se développe d'un "je crois" individuel de nature kantienne, lequel "je crois", distinct du "je pense", indique un écart effectif entre le moment abstrait de l'anticipation et l'issue matérielle d'une action ou d'un événement externe. Tandis que l'erreur n'est que cet écart du côté de la pensée, la faute ou l'échec marquent l'acte manqué ou plus exactement la conscience de l'acte manqué. Cet acte est justement manqué, car le plan de la pensée et le plan du résultat ne coïncident pas. Dans *La vision comme modèle de la connaissance*, l'image visuelle s'imprimant sur l'œil ne correspond ni à la reproduction fidèle de la structure physique des choses externes (comme le voudraient les modèles de type démocrite ou les modèles mécaniques qui se développent à partir du Moyen Age – notamment avec Alhazen - et qui assimilent l'œil à un appareil photographique) ni à l'impression extatique d'une réalité théorique absolue et transcendante (comme le voudraient les modèles de type platonique ou bergsonien). La vision humaine se donne en effet par l'action d'une partie minuscule de la rétine, la fovéa, qui met au point une petite portion de l'image visuelle d'après une décision prise sur la base d'une série d'intentions individuelles. Dans *Le statut social de la science moderne*, il nous

738 *Le problème de la création*, Strasbourg à Strasbourg 1945-1948, f. 49/54.

semble que Canguilhem établit une tripartition chronologique relative à différentes périodes de l'histoire qui ont vu différentes façons de concevoir l'idée de science (et de connaissance). La science moderne naît tout au long d'une conjoncture historique dans laquelle la diffusion du commerce dans des zones géographiques de plus en plus étendues a donné lieu à des problèmes pratiques concrets résolus grâce à des solutions de type technique (non grâce à une science, au vu de l'absolue nouveauté apportée par les problèmes en question). Le problème de la détermination des longitudes pour une diffusion efficace du commerce a par exemple donné lieu à la mise au point des horloges marines.

Dans *La science et l'erreur*, le concept d'action ressort lorsque la faute (ou l'échec) modifie consciemment le statut du "je pense" en le transformant en un "je crois", c'est-à-dire en la conscience qu'à la base de la pensée il n'y avait pas une règle mais une règle présumée, puis remplacée par une règle nouvelle (à son tour substituable car dépositaire d'une erreur) ; dans *La vision comme modèle de la connaissance*, le concept d'action ressort lorsque la vision ne procède pas d'une règle abstraite (platonique) ou mécanique, mais des buts spécifiques du sujet agissant ; dans *Le statut social de la science moderne* la notion d'action est représentée par une technique qui n'a pas de modèle dans une science préexistante, car elle ne naît pas d'une règle ou d'un ensemble de règles théoriques, mais d'un contexte pratique-social original.

La notion d'imagination constitue, en quelque sorte, la charnière entre la fin du troisième chapitre et le début du quatrième et dernier chapitre, et cela pour deux raisons. La première raison consiste dans le fait que cette notion est présente tant dans les manuscrits des premières années d'enseignement (manuscrits envisagés au début du dernier chapitre) que dans les manuscrits des dernières années d'enseignement (manuscrits envisagés à la fin du troisième chapitre) : elle a été donc toujours, plus ou moins explicitement, au centre de la réflexion critique de notre auteur. La deuxième raison, coextensive à la première, consiste dans le fait que l'imagination – qui, dans la fin du troisième chapitre, est définie comme fonction poétique et non noétique ouvrant du coup à l'action pratique (*poème*, nous fais observer Canguilhem, vient du grec *poiéo*, dont la signification première est *fabriquer*) - constitue au début du dernier chapitre le préambule au manuscrit

L'action, dans la mesure où, sur la base de la conception du *schème* kantien, elle est un processus de production d'images qui « ne réalise aucune figure particulière mais suggère la possibilité de toutes »⁷³⁹. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que, pour Canguilhem, l'acte concret est possible à partir d'une sorte de "blocage" de l'imagination : comme l'image n'est nullement bien définie, il est nécessaire de passer à l'action afin de combler cette imperfection structurelle. Le lecteur comprend que cette thèse canguilhemienne portant sur l'imagination est très proche de la conception de l'imagination chez Alain que nous avons essayée de résumer en analysant le cours de 1947-48 *Le problème de la création*.

Dans le manuscrit *L'action*, qui clôt notre travail (quatrième et dernier chapitre), l'action, sur le plan de la pratique pure, est justement conçue à partir d'une anticipation au niveau de la pensée qui se croit suffisante et coïncidente avec le résultat de l'acte qu'elle va engendrer. Néanmoins, cette anticipation étant intrinsèquement imparfaite (dans la mesure où – nous ajoutons – elle n'est qu'un "je crois" soit une image loin d'être nette), il est nécessaire qu'elle ignore sa propre imperfection pour amorcer l'acte. L'anticipation (ou jugement, image, motif, valeur, etc.) est donc ignorance qui s'ignore. Cette conception de l'anticipation comprise comme ignorance est principalement élaborée d'après quelques considérations de Nietzsche et de Paul Valéry. Dans la deuxième partie du manuscrit en question nous lisons également que, en vertu de la conscience d'une ignorance prenant conscience de soi-même d'après le spectacle de l'échec de l'action, la science adopte cette "conscience d'ignorance" de type individuel en l'important à l'intérieur de sa propre praxis méthodologique en lui donnant un statut non seulement individuel mais aussi, à la fois, scientifique, collectif et moral. L'action est en ce cas conçue en tant qu'idéal régulateur de surpasement d'une théorie, loi, règle ou norme scientifique potentiellement imparfaite par l'application de l'expérience, de l'expérimentation, c'est-à-dire par le spectacle de l'échec pratique qui démentit cette théorie qu'on pensait être vraie, non susceptible de retouches structurelles.

739 Cf. *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 163/175.

5.3. Vérité et nature humaine

En conclusion de notre travail nous nous permettons de faire quelques brèves remarques concernant deux concepts clé dont tout système philosophique plus ou moins important, y compris donc le système canguilhemien, devrait rendre compte. Ces concepts ne sont autres que les concepts de **vérité** et de **nature humaine**. En les examinant, essayons en même temps d'esquisser en quelques mots un bilan général de la doctrine philosophique de Canguilhem selon la perspective de la théorie de l'action, sans perdre évidemment de vue ni les écrits publiés ni le cadre historico-social grâce auquel elle s'est développée et auquel nous avons fait allusion dans l'introduction. Nous croyons en fait, tout comme le philosophe Antonio Labriola (1843-1904), que « les idées ne tombent pas du ciel ».

Par la notion philosophique d'action, qui valorise l'imprévisibilité du vital, Canguilhem adopte une idée de pratique *aléatoire* pour se sortir du déterminisme positiviste. Il oppose ainsi à une vision de l'histoire humaine de type "nécessaire" du positivisme une vision de l'histoire humaine de type contingent, dans laquelle le "fait" ne découle pas inéluctablement et rationnellement d'un "fait précédent" mais peut surgir de façon inattendue dans un contexte pratique spécifique et original. Dans « La décadence de l'idée de progrès » (1987), qui est l'un des derniers textes (publiés) écrits par notre auteur, la conception du progrès cumulatif et inexorable avec lequel on regarde l'évolution de l'histoire humaine, conception remontant aux Lumières et par exemple à Condorcet, constitue polémiquement le sujet principal de cet article. Le fait que celui-ci est paru en 1987 ne doit pas tromper le lecteur, car la vision historique de type "aléatoire" est tacitement présente dès les premiers écrits de notre auteur, précisément selon nous dès les articles de 1937 et 1938, d'où elle ressort avec force. Et elle ne servait justement qu'à combattre l'idée déterministe de l'histoire avancée par les positivistes. « Le jour où Auguste Comte - on lit dans le même texte de 1987 - reconnaissant en Condorcet son génial précurseur, enseignera que le progrès n'est que le développement de l'ordre, c'est en subordonnant, à son tour, le devenir historique à la stabilité cosmique »⁷⁴⁰. La composante aléatoire n'est donc que

740 Canguilhem, 1987, p. 440.

– pour utiliser une terminologie strictement philosophique – le renversement dialectique du déterminisme de nature comtienne.

Or, pour se sortir du comtisme, de la scientification et du contrôle des sociétés et des organismes humains à travers la bio-technique (c'est là la thèse de Cammelli, comme nous l'avons dit dans l'introduction), Canguilhem soutient que le réel n'est pas une donnée scientifique externe mais bien une valeur (comme le montrent des manuscrits tels que *La science et l'erreur*, mais aussi des textes publiés tels que la partie conclusive de l'essai de 1943) conçue comme ce sur quoi le sujet veut agir, et non comme une donnée mathématique à refléter (ce que montre par exemple le manuscrit *La vision comme modèle de la connaissance*). Dans cette optique les sciences, en s'adaptant au caractère de l'aléatoire, doivent être des sciences appliquées, mais au sens anti-continuiste, selon lequel il est nécessaire de vérifier par l'expérience les principes théoriques à leur base. De là, la conclusion que les sciences historiques s'appuient sur un point de vue, elles ne sont jamais complètement objectives, dans la mesure où elles naissent dans des circonstances pratiques-vitales originales.

Par conséquent chez Canguilhem la **vérité**, en philosophie mais aussi en philosophie des sciences, ne correspond pas à une donnée factuelle mais à une valeur servant d'idéal moral. La vérité existe, mais cette vérité agit ou rétroagit comme idéal en vue de la pratique philosophique ou scientifique. Elle existe comme quelque chose qui existe idéalement, à savoir comme ce qui vaut la peine d'être recherché mais qui peut être démenti par l'expérience. Il n'y aurait pas de démentis de quoi que ce soit sans un idéal-valeur à la base de l'action scientifique ou de l'action pratique quotidienne. L'idéal n'est dès lors pas rationnel en vertu du fait qu'il ne reflète pas spéculativement l'objet, le réel du point de vue physique, chimique, c'est-à-dire expliqué au moyen du langage logico-mathématique des sciences de ce type.

Quant à la **nature humaine**, il nous semble qu'en ce qui concerne la philosophie de Canguilhem on ait le droit de parler de nature humaine, nature humaine comprise comme composante constante et transhistorique de l'homme. Cette composante, chez Canguilhem, ne repose cependant pas au niveau de l'être social, telle qu'elle était par exemple conçue chez Aristote (qui définit l'animal humain comme *zoon politikon* et comme *zoon logon echon*, c'est-à-dire comme

animal politique-social et comme animal doué de langage, lequel langage est tel seulement en vertu de sa nature sociale), mais au niveau de l'être individuel. Elle est en somme une composante de type *transcendantale*. Pour Kant, qui à notre avis, via Alain, a été le véritable maître de Canguilhem, la révolution copernicienne en philosophie se produit d'abord sur le plan du sujet. Or, concernant les manuscrits des cours sur la science et la technique, nous avons dit que, selon notre auteur, la technique (distincte *des techniques*, qui sont des phénomènes historiquement déterminées, et de la science) « est coextensive à l'histoire, parce qu'elle est coextensive à l'homme » et que toutes les conduites vitales sont des conduites de caractère technique⁷⁴¹. C'est donc, de notre point de vue, la technique qui est au fondement de la nature de l'homme chez Canguilhem. Mais lorsque ce dernier affirme que toute conduite vitale est une conduite de *caractère* technique, elle semble plutôt proche de notre définition du concept d'action comme tendance générale à la création originale d'une nouvelle norme par une activité pratique vitale, que du concept de technique tel qu'il est élaboré dans les deux articles de 1937 et 1938 indiquant spécifiquement la création d'un instrument, d'une machine ou d'une œuvre d'art. De fait, dans « Le concept et la vie » (1966), le sujet est défini en tant qu'être agent qui, mû d'une curiosité inépuisable, se déplace sans cesse d'un endroit à l'autre à l'aide de la technique puisque jamais satisfait de l'information recueillie⁷⁴². La technique, recherche continuelle de sa propre place dans le cosmos social et naturel, caractérise en définitive l'être humain comme être doué d'une nature perpétuellement en défaut, jamais réellement définissable.

Au moyen de l'action, dont la portée est au fondement même de sa nature, l'homme arrive pour Canguilhem à se saisir comme être libre et à imposer sa propre puissance créative sur les normes qui prétendaient le dominer. L'évolution déterministe et positiviste de l'histoire peut être ainsi refusée et reconstruite à partir d'une technique qui, en faisant de l'homme l'architecte de son destin, a pour fin celle de rompre l'ordre de conjonctures sociales (telles que les formes historiques du nazisme et du fascisme) dont les règles, souvent au nom d'un certain scientisme, ne

741 Cf. *Science et technique, Bibliographie*, in *Agrégation* 1969, f. 7.

742 Cf. Canguilhem, 1966, p. 223.

sont que des appels autoréférentiels à l'obéissance. D'où l'importance par exemple que notre philosophe a attribué à maintes reprises à Darwin, considéré comme celui « qui a inséré le vivant acteur de l'histoire humaine dans l'histoire de la Vie »⁷⁴³.

En deux mots, en définissant l'agir comme cette activité en vertu de laquelle le sujet *fait* son motif (c'est-à-dire sa norme) au lieu de le subir, Canguilhem accomplit une opération purement kantienne : il convertit une morale hétéronome, où la norme vient d'ailleurs, en une morale *autonome*, où la norme est posée de façon inédite par un sujet libre dans son champ d'action.

743 Canguilhem, 1987, p. 449. Pour d'autres références à Darwin, voir par exemple « Le vivant et son milieu » (in *La connaissance de la vie*, 1952, op. cit., pp. 160-193).

RIASSUNTO DELLA TESI IN ITALIANO

1. Introduzione

I manoscritti inediti di Georges Canguilhem relativi al suo periodo di insegnamento vanno dal 1929 (Liceo di Charleville) al 1971 (Sorbona). I manoscritti (chiari e leggibili, conservati all'École Normale Supérieure di Parigi) sono dei vademecum: Canguilhem scriveva (talvolta a mano, talvolta a macchina) su carta quanto avrebbe dovuto spiegare a lezione. Dopodiché conservava accuratamente i fogli (se ne contano migliaia), ordinandoli uno per uno.

Il nostro lavoro ha dunque come oggetto di studio i manoscritti inediti di Georges Canguilhem. L'intento è :

1) quello di mettere in rilievo una continuità teorica, spesso misconosciuta, tra il Canguilhem del primo periodo (che va cioè dalla pubblicazione de *Il normale e il patologico*, del 1943, a quella del suo saggio sul concetto di riflesso, del 1955) e il Canguilhem del secondo periodo (dal 1955 in poi). Generalmente gli studiosi (quantomeno la maggior parte di essi) tendono a separare nettamente il periodo che va dal '43 al '55 dal periodo successivo: secondo loro, il primo periodo sarebbe quello in cui l'autore si occupa quasi prevalentemente di biologia e di filosofia della biologia, e il secondo periodo sarebbe quello in cui l'autore si occupa quasi prevalentemente di filosofia e storia delle scienze. A mio parere, invece, ciò vale solo da un punto di vista metodologico. E' vero cioè che l'autore scrive di filosofia della biologia prima e di storia delle scienze poi, ma lo fa seguendo un'unica linea direttrice: quella dell'azione. Egli intendeva dimostrare che anche parlando di storia delle scienze si può arrivare a concepire l'essere umano come essere creativo, in grado cioè, durante la propria attività pratica, di svincolarsi dalla norma (biologica o sociale) che pretenderebbe di regolare in via preliminare l'azione.

2) quello di affrancare la filosofia di Canguilhem dalle influenze dei suoi maestri e allievi famosi per restituirgli l'originalità teorica che gli spetta. Il più delle

volte Canguilhem viene letto e interpretato con l'occhio del foucaultiano o del bachelardiano. Non neghiamo che il nostro autore sia vicino a molti degli argomenti avanzati da Gaston Bachelard, ad esempio, ma questa prossimità non costituisce un punto di partenza quanto piuttosto una convergenza nata a un certo punto del suo percorso teorico. Ci sentiamo di affermare infatti che Canguilhem, proprio per questo motivo, è molto più alaniano che bachelardiano: da Alain eredita, appunto, quell'idea di azione che svilupperà nei campi della biologia e della storia delle scienze.

Citiamo ad esempio uno stralcio di una lettera che il nostro autore indirizza al ricercatore olandese C.M.P.M. Hertogh:

Je n'ai connu personnellement Bachelard qu'après la soutenance de médecine, en 1943. Ma conception normative de la vie ne doit rien à la lecture des œuvres de Bachelard, pourtant connues de moi, à la fois par goût, et par obligation professionnelle. [...] Je fais seulement des réserves sur la parenté, exposée par vous, de ma conception de la « vie » et de son étude d'une part, et de ma conception épistémologique de l'histoire des sciences d'autre part⁷⁴⁴.

Inoltre, in un'intervista del 1972, il nostro autore dichiara:

Je ne suis pas véritablement un historien des sciences, je suis en fait un professeur de philosophie qui s'intéresse à un certain nombre de questions, qui sont les rapports entre la philosophie et la science et en particulier celle de la fabrication, de la naissance, de l'importation et de l'exportation d'un certain nombre de concepts interprétatifs de fonctions biologiques⁷⁴⁵.

Questa tesi è quindi frutto della lettura di ogni pagina e di ogni manoscritto (concernente l'insegnamento di Canguilhem nei licei e nelle università francesi, dal 1929 al 1971), seguendo il loro ordine cronologico. Tuttavia, la tesi prende in esame quei manoscritti che a nostro avviso chiariscono meglio il concetto di azione nella filosofia di Canguilhem.

Tra i manoscritti più importanti vi sono:

➤ *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, 1929-1932

744 Questa lettera, come osserva Camille Limoges (cf. 2012, p. 58, note 21), è stata inserita all'interno del testo della tesi di dottorato dello stesso Cornelius Marinus Petrus Maria Hertogh, tesi in seguito pubblicata con il titolo *Bachelard en Canguilhem. Epistemologische discontinuïteit en het medisch normbegrip* (Amsterdam, VU Uitgeverij, 1986).

745 Entretien avec François Proust, « La médecine et son histoire », in *Tonus*, 1972.

- *Objet et nature de la philosophie* (non datato)
- *Cours de philosophie politique* 1930-31
- *Connaissance-réalité-vérité* (non datato)
- *Psychologie*, 1929-30
- *L'analyse des choses : concept, jugement, langage, intelligence*, 1934-35
- *Les vocations : valeurs et créations*, 1934-35
- *Le sentiment social*, 1934-1941
- *Les sciences*, 1934-1941
- *Science et technique*, 1934-35
- *Théorie de la connaissance*, 1934-1941
- *De l'histoire naturelle à la biologie*, 1942-1945
- *Les normes et le normal*, 1942-1945
- *De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction*, 1942-1945
- *Propositions normatives et jugements de valeur*, 1942-1945
- *Le problème de la création*, 1947-48
- *La science et l'erreur*, 1955-56
- *La vision comme modèle de la connaissance*, 1956-77
- *Le statut social de la science moderne*, 1961-62
- *L'action*, 1966-67
- I seminari sulla tecnica (che si sono tenuti all' I.H.S.T durante gli anni '60 e '70)

Segnaliamo ora i licei e le università francesi che hanno segnato il percorso accademico del Canguilhem professore di filosofia e di filosofia e storia delle scienze. A partire dal 1955, questi ottiene la cattedra in filosofia e storia delle scienze alla Sorbona di Parigi. Prima di questa data, egli insegna nei licei di :

- Charleville (1929-1930)
- Albi (1930-1931)
- Douai (1932-1933)
- Valenciennes (1933-1935)
- Toulouse (1934-1941)

A partire dal 1941 insegna all'Università di Strasburgo (ma abita per qualche anno a Clermont-Ferrand, dove aveva sede l'Università di Strasburgo a causa della guerra in corso).

L'elemento più importante della filosofia di Canguilhem, vero e proprio collante che conferisce senso e struttura all'eterogeneità dei temi sviluppati nel corso del suo iter bibliografico edito (da *Il normale e il patologico*, del 1943, a *La santé*, del 1988) e inedito è l'argomento dell'azione, che l'autore sviluppa in conseguenza della sua concezione del pensiero umano.

Proviamo a riassumere in qualche parola il concetto d'azione in Canguilhem: una regola o norma (durante la redazione del nostro lavoro abbiamo utilizzato quasi sempre questi due termini come sinonimi) preliminare e depositaria di una disposizione particolare e ideale per il compimento di un momento del vero (logica), del bene (etica) e del bello (estetica), è destinato a essere smentito, dal punto di vista del suo contenuto normativo, dal risultato pratico e individuale finale. Vero, bene e bello fanno evidentemente parte d'una tripartizione tradizionalmente molto utilizzata in filosofia. Teniamo a sottolineare che questa tripartizione non viene tuttavia utilizzata da Canguilhem. Siamo noi ad utilizzarla, e lo facciamo per tentare di inquadrare la filosofia del nostro autore in un senso "olistico", organico, poiché secondo quest'ultimo *ogni* fenomeno appartenente all'esperienza individuale della vita umana – e dunque compreso nell'esperienza logica (con la quale intendiamo il fenomeno linguistico), nell'esperienza etica (la regolamentazione superiore alla base della riproduzione sociale di una certa comunità) e nell'esperienza estetica – tende a essere creativo, cioè leggibile attraverso le categorie proprie alla filosofia estetica. Sotto questo aspetto, il fenomeno della tecnica (di cui parleremo brevemente tra qualche pagina) è ad esempio leggibile attraverso il prisma delle categorie dell'estetica. Sul piano della vita sociale, l'eroe è un uomo che permette la sopravvivenza di una società in declino, cioè di una società la cui sopravvivenza dipende dal superamento salvatore delle regole comunitarie che la fondavano. Difatti, dice Canguilhem, ogni società non può sopravvivere se non grazie a degli

uomini eccezionali⁷⁴⁶. Sul piano della produzione della parola – e questo è un tema che non è affrontato negli scritti editi ma in un manoscritto inedito - « si paradoxal que cela paraisse, il n'est pas nécessaire pour parler de savoir préalablement ce que l'on va dire. Il en est de l'improvisation comme de l'inspiration »⁷⁴⁷. Come si può osservare, dunque, anche il fenomeno "sociale" e il fenomeno della produzione verbale sono dei fenomeni propriamente estetici in virtù della loro portata creativa (*l'improvvisazione* identifica un affrancamento preliminare dell'atto nei confronti di un certo piano astratto preliminare). Nella dottrina filosofica di Canguilhem è precisamente questo processo d'affrancamento pratico a ogni livello dell'esperienza umana individuale che noi chiamiamo *azione*. Il concetto di azione così inteso – concetto puramente filosofico – è la chiave teorico-interpretativa per leggere il *corpus* filosofico canguilhemiano come un tutto, in cui le parti non sono affatto separate ma comunicanti.

Per quanto concerne il pensiero umano (di cui abbiamo discusso nella parte iniziale del quarto e ultimo capitolo), per Canguilhem, esso - seppur dei distinguo – coincide con il linguaggio. Ciò che conduce all'azione non è il pensiero. Nel senso che la prima non è una conseguenza naturale e obbligata del secondo, come può esserlo ad esempio il mutamento della posizione iniziale di un corpo in quiete che viene urtato da un corpo in movimento: il pensiero permette di pianificare l'azione, ma per poter agire è necessario troncare il processo del pensiero attraverso la decisione. Il pensiero infatti, considerato unicamente in base alle sue dinamiche di funzionamento, di per sé conduce alla paralisi, all'inazione.

Possiamo dire di essere pervenuti a quest'ultima considerazione grazie alla lettura dei manoscritti inediti. Certamente Canguilhem tratta dell'azione, del pensiero anche nelle opere edite, ma in misura molto minore (addirittura marginale nel caso del linguaggio). Al contrario, nei manoscritti questi temi sono ampiamente più discussi.

746 Questa allusione alla figura dell'eroe si trova in un testo specifico : cf. « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société », in *Cahiers de l'Alliance universelle*, n. 92, septembre-octobre 1955, pp. 64-73, in particolare p. 73.

747 In « De la signification et du langage », titolo di un paragraphe del manoscritto *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, 1929-1932, f. 145/157.

Ad esempio, in *De la signification et du langage* (10 pagine di manoscritto, è un paragrafo di un capitolo intitolato *La pensée*, a sua volta contenuto in un lungo manoscritto di 300 pagine intitolato *Philosophie: éléments de doctrine*), a cui dedicherò la prima parte del quarto e ultimo capitolo, Canguilhem fa presente che il linguaggio è ciò che consente di pensare, ancor prima che di comunicare. Esso ha una natura essenzialmente sociale: il soggetto lo eredita dalla comunità in cui nasce. Nelle prime fasi della propria vita, dunque, il modo di pensare del soggetto è conforme a quello della comunità in cui nasce (in alcuni articoli editi e contemporanei a questo manoscritto, Canguilhem dice infatti che, quando è ancora giovane, ogni uomo pensa per pregiudizi). Dopodiché l'individuo si affranca dai pregiudizi grazie al progresso del proprio pensiero. Tale progresso avviene grazie all'interazione pratica dello stesso individuo nel contesto sociale. Il linguaggio è soggetto dunque, esso stesso, a delle modificazioni dovute alla prassi. Il passaggio dal pensiero all'azione è l'argomento di un altro breve paragrafo successivo a *De la signification et du langage*, *Du schématisation*, in cui l'autore afferma che il funzionamento del pensiero è simile a quello dello schema trascendentale, illustrato da Kant nella Critica della ragion pura: lo schema è un processo di produzione di immagini (afferente dunque all'immaginazione). Esso non realizza alcuna figura particolare ma ne suggerisce la possibilità: è a seguito di questa possibilità che si inserisce l'azione (che tenderà dunque a colmare il dubbio che accompagna sempre il possibile).

- In *L'action* (39 pagine di manoscritto), a cui dedicherò il quarto e ultimo capitolo, Canguilhem fa presente che la condizione dell'azione nell'individuo è:

a) l'ignoranza o illusione, due termini mutuati da Paul Valéry e da Nietzsche. Esse sorgono allorché si è constatato che il risultato di una azione portata a termine non è conforme all'anticipazione mentale che ci si era fatti di esso prima di agire (non conformità con il piano iniziale);

b) la consapevolezza del fatto di non essere in possesso di un sapere definitivo per il fatto stesso che esso era stato rettificato dall'esito (imprevisto) dell'azione: questo è il pensiero, che è sempre un pensiero critico (ossia mai totalmente certo dell'esito di un'azione a venire: nel pensiero è connaturato, dunque, il dubbio).

Canguilhem dice che il comportamento pratico umano potrebbe essere assimilato alla *prévoyance*, che l'autore contrappone alla *prévision*, due termini presenti nel Corso di filosofia positiva di A. Comte. Mentre la *prévision* è una condotta teorica che consiste nel prevedere ciò che non si può modificare (come nel caso della meteorologia, ad esempio) lasciando l'individuo inerte, la *prévoyance* è il modo pratico, orientato dalla scelta o dalla decisione, attraverso il quale si cerca di darsi i mezzi per fare ciò (o per ovviare a ciò) che non si può ancora prevedere.

2. Primo capitolo : Canguilhem e gli scritti editi

Il primo capitolo costituisce un discorso introduttivo sugli studi compiuti su Canguilhem fino ad oggi, con uno stacco netto tra quelli compiuti prima e dopo i manoscritti (il libero accesso a questi ultimi per la consultazione è possibile solo da qualche anno a questa parte, segnatamente dal 2008).

Troppo a lungo ci si è addentrati nello studio del filosofo di Castelnaudary soltanto alla luce dell'opera dei suoi allievi (ad esempio Foucault) o dei suoi maestri famosi (Bachelard), e solamente da qualche anno a questa parte, come fa osservare Jean-François Braunstein, si è preso a leggere Canguilhem nel tentativo di render conto degli aspetti più originali della sua dottrina : Braunstein, in un articolo dal titolo *Canguilhem avant Canguilhem* (2000) mette in luce un Canguilhem "nuovo" già per quanto riguarda gli scritti editi: gli interpreti tradizionali del pensiero canguilhemiano facevano risalire l'inizio della sua bibliografia ufficiale al 1943, cioè con la pubblicazione del famoso *Saggio su alcuni problemi concernenti il normale e il patologico*. A ben guardare, secondo Braunstein, nel periodo antecedente il 1943, addirittura a partire dal 1929, la bibliografia di Canguilhem conta numerosi articoli concernenti non solo la filosofia in senso stretto ma anche la filosofia politica. Per quanto concerne la prima, spiccano soprattutto due brevi testi, il primo del 1937 e il secondo del 1938.

Citiamo Braunstein:

RÉSUMÉ. — Georges Canguilhem est l'auteur de nombreux articles et

d'un libro avant la publication de l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique en 1943. Dans ces textes peu connus, il s'inspire d'Alain pour proposer une philosophie de la révolte contre l'« adoration du fait », puis de Bergson pour entamer une réflexion sur la technique dans la vie, avant de développer sa propre philosophie de la technique et de la création. Ces intuitions de jeunesse de Canguilhem se retrouvent dans les œuvres d'histoire des sciences de la maturité, et permettent ainsi de mieux comprendre sa critique de la psychologie, son vif intérêt pour la médecine ou son refus passionné d'une conception déterministe du milieu, qui semble être au cœur de sa pensée⁷⁴⁸.

E' questo un aspetto che metteremo già in luce a partire dalla nostra introduzione: Secondo l'autore francese, in particolare in alcuni saggi risalenti al periodo antecedente il 1943, che sono *Descartes et la technique* (1937) e *Activité technique et création* (1938), infatti, esiste una preliminarità, a un tempo cronologica e teoretica, della tecnica sulla scienza, la quale scienza sorge solamente nel momento in cui la tecnica, ovvero il processo di fabbricazione di un artefatto, di uno strumento artificiale, incorre in un ostacolo o in un errore imprevisto: il compito della scienza consiste, per Canguilhem, nell'evitare di ripetere di fronte al medesimo frangente gli stessi errori commessi la prima volta, poiché dinanzi ad applicazioni totalmente nuove (quando cioè si tratta di costruire nuove macchine o nuovi strumenti) essa non può che risultare totalmente inefficace, dal momento che i nuovi ostacoli possono essere sormontati solo da una tecnica, procedimento creativo.

Nell'introduzione (attraverso l'analisi del concetto di azione negli scritti editi), e nel primo capitolo (attraverso l'analisi del concetto di azione portato alla luce da tutta una serie di articoli e opere sul pensiero di Canguilhem) ci soffermeremo quindi sull'aspetto (cruciale nel filosofo di Castelnau) relativo alla creatività propria dell'atto tecnico di fabbricazione di una macchina, di uno strumento o di un utensile. Per Canguilhem, infatti, l'azione non è che il superamento della norma preliminare attraverso l'agire pratico, quale ad esempio l'agire tecnico.

Secondo l'autore, come dicevamo, la tecnica è affrancata da qualsiasi norma preventiva, da qualsiasi sapere preliminare che comanda le dinamiche e gli effetti dell'atto fabbricatore. In altri termini, il procedimento tecnico (che l'autore dichiara essere «irréfléchi», cioè non soggetto a riflessione, fuori dall'ordine della ragione, inconsapevole) non deriva da alcun tipo di sapere preventivo ed è proprio per questa

748 Cf. Braunstein, 2000.

ragione che esso può definirsi creativo. Quest'ultimo argomento costituisce il tema principale di *Descartes et la technique*, in cui Canguilhem osteggia la tesi di Cartesio, il quale (soprattutto nei *Principi della filosofia* e nelle *Regole per la direzione dello spirito*) demanda il corretto procedimento di realizzazione di un artefatto alla conoscenza di una serie di principi da applicare nella pratica, pur avendo lo stesso Cartesio, a un certo punto, sperimentato e fugacemente dichiarato (nella *Diottrica*) che quando si è in procinto di costruire un nuovo apparecchio ci si ritrova a essere del tutto in balia del caso, ossia di circostanze specifiche e contingenti che non si possono spiegare con il semplice riferimento a una serie di principi astratti. La medesima critica la ritroviamo nel saggio dal titolo *Macchina e organismo* (1952), in cui Canguilhem osteggia la tesi, comunemente accettata dagli scienziati e dagli ingegneri moderni, in base alla quale risulterebbe possibile (attraverso l'appello all'imprescindibilità di un sapere, di una regola, o di un piano sempre anteriore al momento dell'applicazione) rendere conto della struttura e del funzionamento dell'organismo assumendo come modello la struttura e il funzionamento delle macchine già costruite. Ma ciò che Canguilhem intende sottolineare con forza relativamente al concetto di macchina è il processo di fabbricazione che conduce al dispositivo meccanico: ciò che c'è di positivo in una macchina non è assumerne razionalmente la struttura per farne una teoria che funga poi da "mappa" o da "piano" per applicazioni successive, ma consiste nell'originalità del momento applicativo che la pone in essere. Ora, l'originalità del momento applicativo coincide, secondo Canguilhem, con la tecnica, movimento biologico (cioè inerente all'uomo e all'organismo umano) che procede da una finalità iniziale, da un interesse, da intenzioni individuali (soggettive) specifiche. La finalità iniziale che porta al voler adoperarsi nell'intervento pratico (tecnica), però, viene sospesa durante la pratica medesima, nel senso che il disegno o piano che si ha in mente all'inizio può non coincidere affatto con i risultati del procedimento tecnico. L'aspetto che concerne l'esistenza di una finalità umana che conduce all'applicazione tecnica viene rimarcato nel saggio *Activité technique et création* (§ 1.1.2), in cui si procede alla disamina del problema della percezione. A detta di Canguilhem, la percezione non consiste nella mera rilevazione delle coordinate spaziali, quantitative degli oggetti esterni, dacché questi vengono investiti del "modo

di vedere” proprio di un soggetto, ossia delle intenzioni individuali nate nel corso dall’esperienza di un individuo. L’esempio che Alain (professore di Canguilhem nei corsi preparatori per l’ammissione all’École Normale Supérieure) propone (e che sembra calzare perfettamente con ciò che Canguilhem intende dire) in *Idées* è il seguente: se un gatto ci graffia quando siamo bambini, da quel momento in avanti vedremo il gatto come un animale potenzialmente pericoloso e la nostra percezione dell’animale gatto sarà diversa dalla percezione di chi non è mai stato graffiato da un gatto. Attraverso questo modo di percepire, quindi, il soggetto rileva l’insufficienza del percolato a contentare le proprie esigenze, sicché egli procederà mediante l’intervento pratico (tecnica) al soddisfacimento di quelle esigenze. La percezione consiste dunque, secondo Canguilhem, in una attività che prelude all’azione, alla tecnica.

In breve, *Descartes et la technique* (1937) e *Activité technique et création* (1938) e anche un articolo del 1952, *Machine et organisme* (che prenderemo in analisi nell’introduzione – per conto nostro - e nel primo capitolo – attraverso l’analisi della bibliografia secondaria, cioè delle interpretazioni scritte del pensiero del nostro autore) procedono a una *pars destruens* del concetto tradizionale di scienza e di tecnica, la prima intesa in quanto nucleo di principi convenzionalmente consolidati, ricettario o mappa di regole e norme prestabilite, la seconda in quanto procedimento di realizzazione pratica, fattiva delle regole o norme iscritte nella scienza. Canguilhem si adopera per un ribaltamento dei vecchi modi di intendere la scienza e la tecnica, realizzando che la tecnica (o pratica, o esecuzione manuale) non consiste nell’implementazione di norme già scritte nel manuale del buon scienziato, ma in una attività che crea man mano le proprie norme durante il proprio attualizzarsi concreto.

3. Secondo e terzo capitolo: organizzazione generale dei manoscritti

Il secondo e il terzo capitolo tenderanno a rendere conto dell’organizzazione generale dei manoscritti, cercando di portare alla luce lo sfondo teorico principale che li rende coerenti l’uno con l’altro: il tema dell’azione, appunto.

Ciò che abbiamo cercato di dimostrare è che gli scritti inediti, pur mantenendo

certo delle analogie con gli scritti editi, si caratterizzano per un certo grado di "originalità" rispetto a questi ultimi.

Prendiamo ad esempio l'articolo (edito) *Réflexions sur la création artistique selon Alain* del 1952 e confrontiamolo con il manoscritto *Le problème de la création* (1947-48). Dalla lettura di quest'ultimo si capisce infatti che la stesura del primo è stata fatta in conseguenza degli appunti stilati in occasione del corso omonimo del 1947-48 (appunto, *Le problème de la création*)

In *Réflexions sur la création artistique selon Alain*, Canguilhem scrive che, secondo Alain, ogni qualvolta che si è dato corpo a qualcosa (quadro, strumento o artefatto qualsiasi) e si guarda a questo qualcosa, ci si stupisce di sé stessi. Analogamente, secondo Bergson (si legge nello stesso articolo), il pittore non conosce anzitempo il modello dell'opera che si accinge a realizzare, né, per questo motivo, egli può riportare su tela l'abbozzo di rappresentazione che si era figurato prima di mettersi a lavoro, poiché il prodotto finito differisce totalmente dal piano iniziale. Alain e Bergson, detto in altri termini, rifuggono da una concezione platonizzante dell'opera d'arte, intesa, quest'ultima, come copia conforme a un modello (cioè conforme a una rappresentazione raffigurante, poniamo, un paesaggio o a una rappresentazione in quanto semplice ispirazione). Lo stesso Bergson fa notare, in *Pensiero e movimento*, che quando si porta spontaneamente la propria mano da un punto a un altro (movimento AC, ad esempio), la traiettoria di questo gesto è senz'altro passibile di una ricostruzione a posteriori (tracciando dei punti intermedi: A-A'-B'-C), ma tale ricostruzione non può affatto restituire l'originalità del primo movimento.

In breve, per il Canguilhem di *Réflexions sur la création artistique selon Alain*, la tecnica che conduce alla fabbricazione di una macchina o di qualsivoglia strumento è del tutto assimilabile alla tecnica che conduce alla realizzazione di un'opera d'arte, dal momento che entrambe le tipologie di produzione manuale si affrancano da qualsiasi principio (o rappresentazione preliminare) che esige di farsi depositario di un insieme di regole (regole prime, astratte) che prescrivono il presunto criterio procedurale per eseguire correttamente una determinata applicazione pratica. Rileviamo dunque – attraverso la lettura di *Réflexions sur la création artistique selon Alain* - delle palesi influenze bergsoniane e alainiane in

questo modo di concepire l'attività tecnica (pratica) nell'opera di Canguilhem. Segnaliamo che oltre alle influenze di Alain e di Bergson è netta, in Canguilhem, l'influenza (che non abbiamo troppo approfondito per motivi di spazio) della filosofia di Nietzsche, intesa in quanto filosofia dell'anti-rappresentazione (tema ampiamente dibattuto successivamente, in Francia e non solo, nel periodo della "Nietzsche renaissance"). Nell'incipit di *Activité technique et création*, infatti, Canguilhem si dichiara ostile a qualsiasi forma di scientismo e di pragmatismo schierandosi dalla parte dell'estetismo di Nietzsche.

Ora, come dicevamo prima, facendo una comparazione tra quest'ultimo articolo e il manoscritto *Le problème de la création*, possiamo osservare che sia nel primo che nel secondo è presente l'idea della produzione dell'oggetto artistico in quanto superamento pratico del piano iniziale: l'artista, che a più o meno in mente il progetto astratto e preliminare dell'opera che si accinge a realizzare, si ritrova ad essere sorpreso dei risultati pratici, concreti e ormai visibile dell'opera, una volta che essa è stata ultimata, poiché questi risultati non coincidono con il piano iniziale che egli aveva in mente prima di mettersi al lavoro. Rispetto all'articolo del 1952, il manoscritto del 1947-48 mette l'accento sul fatto che il concetto di filosofia della creazione avanzata da Canguilhem (laddove per filosofia della creazione si intende un'estetica in senso canguilhemiano: la creazione coincide con la smentita del piano preliminare attraverso l'atto pratico) è presente tutta intera in Alain.

Citiamo:

[...] la théorie d'Alain explique comment l'exécution ne cesse de surpasser la conception. Le plus beau de l'œuvre c'est l'imprévisible. Cf. le mot de Baudelaire "le beau est toujours bizarre". La création se présente cette fois comme réellement inexplicable. On ne peut pas dire que le résultat procède de la préméditation puisqu'il la dépasse. C'est cette surabondance de l'œuvre par rapport à l'attente, cette grâce, ce don sans appel, sans demande précise et expresse, qu'on appelle l'inspiration. Mais l'inspiration n'est plus le souffle qui porte où il veut. Elle naît et vit du travail⁷⁴⁹.

749 *Le problème de la création*, f. 43/48 (le parole di Baudelaire sono tratte da *l'Exposition universelle*, 1955). Il concetto di creazione, cioè di azione artistica, viene reso anche attraverso la categoria di "origine" :

« De quoi l'origine est elle l'origine ? Est ce que l'original c'est-à-dire le créateur livrant par sa créature son secret d'originalité peut être conscient qu'il commence à exhiber, à publier ce qui résidait en puissance dans son originalité ? L'original se trahissant est-il conscient de commencer ce qu'il commence ?

Tuttavia, rispetto all'articolo del 1952, questo manoscritto mette in luce anche alcune contraddizioni presenti nel pensiero di Alain. Difatti, in quest'ultimo, a volte, sembra che il piano del pensiero comandi in anticipo l'atto pratico, lasciando intendere di conseguenza che norma astratta e risultato dell'azione concreta coincidono.

Difatti, scrive il nostro autore in *Le problème de la création*,

« il fallait mettre d'abord en question la théorie cartésienne des rapports de la connaissance et de l'action. C'est ce que n'a pas fait Alain. Il réintègre l'art dans la technique mais ne fait que par accident l'analyse des postulats de l'activité technique. D'où les oscillations de sa pensée sur le caractère de l'activité technique : tantôt interprétation intellectualiste et tantôt interprétation biologique.

Interprétation intellectualiste : [...] Dans la technique industrielle l'idée précède et règle l'exécution.

Interprétation biologique : la création des outils est un cas particulier de l'origine des espèces biologiques et des formes vivantes. La création se fait par *petites variations* éprouvées par le milieu et fixées par la réussite⁷⁵⁰.

Alla luce dell'ultimo passaggio riportato, si potrebbe dunque concludere che, dal momento che Alain “si imbatte solo incidentalmente nel problema dell'attività tecnica”, Canguilhem scrive nel 1937 e nel 1938 due articoli sulla tecnica proprio per

De même qu'il est essentiel au paradis d'être perdu, il est essentiel à l'origine d'être dépassée. L'origine n'est origine que s'il y a suite. Cela on ne peut pas le savoir dès l'origine. La suite donne à un instant antérieur sa signification d'origine. Dans l'origine il y a une orientation prospective en germe. Mais c'est une orientation rétrospective qui pose l'origine. Pour savoir d'une proposition qu'elle est principe il faut avoir la conclusion, pour savoir d'un acte qu'il est un commencement il faut savoir la fin. Commencement c'est commencement de quelque chose dont on saura seulement par la fin ce qu'elle est. On ne peut donc commencer que par finir. La cause première ne peut donc être qu'une cause finale.

Seulement si la chose créée est finie d'avance, le problème du commencement perd tout intérêt [...].

En bref, il y a un *secret dans l'origine*, parce qu'il y a un irrationnel dans l'originalité. Cet irrationnel c'est que l'originalité ne sait pas d'avance de quoi elle est originalité. Si la causalité est capacité d'efficacité immédiate et totale et définitive, il n'y a plus de causalité : quand l'effet est donné la cause est annulée comme cause. Une cause n'est cause qu'autant qu'elle est incapable de produire son effet, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une cause. Les causes de la pluie ne sont pas *causes* tant que la pluie ne tombe pas. A ce moment la cause passe dans l'effet. L'art du poète n'est pas un art tant que les vers ne sont pas écrits. Donc la causalité c'est la capacité de devenir cause qui ne se révèle dans sa plénitude que par son épuisement dans l'effet. L'originalité c'est la capacité d'instituer une origine qui ne se révèle dans sa singularité d'instant privilégié qu'après qu'elle a eu des suites. La causalité n'est pas cause en suspens, ni la qualité du créateur, créature en suspens. La cause et le créateur sont inventés par le spectateur de l'effet de la création. La cause est donc dépendante de l'effet et le créateur de la créature » (*idem*, ff. 10,11.).

750 *Ibid.* Les italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit.

ovviare a questa contraddizione del maestro Alain, affermando che la tecnica non è affatto un procedimento di tipo “intellettualista” per cui la razionalità, la conoscenza, o più generalmente il pensiero comanderebbero in via preliminare il procedimento pratico.

Un manoscritto inedito di Canguilhem che abbiamo analizzato nel corso dei capitoli II e III, risale al 1956-57 e si intitola *La vision comme modèle de la connaissance*. Questo testo inedito, a differenza de *Le problème de la création*, non presenta alcuna analogia con nessuno degli scritti editi del filosofo di Castelnau-dary. Ne *La vision comme modèle de la connaissance* l'autore fa presente che l'idea di conoscenza che si è sviluppata dalla filosofia antica fino alla filosofia o alla scienza moderna consiste in una concezione in base alla quale conoscere equivale a possedere i principi che guidano alla corretta comprensione o realizzazione di qualcosa. Questo modo di intendere la conoscenza (che coincide, in tal caso, con l'idea di scienza delineata in *Descartes et la technique*, *Activité technique et création* e *Macchina e organismo*) deriva da modalità determinate di concepire la visione, l'attività della vista. Sin dalla classicità si è parlato della visione in quanto mera capacità di rilevazione fedele della forma e della struttura di un certo stato di cose esterne all'individuo. In particolare, già nella filosofia presocratica è possibile individuare ed enucleare due modelli distinti di visione: a) il modello che fa capo a Democrito e b) il modello che fa capo a Pitagora. Il primo modello dà il via alla formazione di modelli della visione successivi che teorizzano che l'attività visiva consiste nel ricevere passivamente i dati relativi alla forma esatta degli oggetti concreti, materiali, terreni: è il caso del modello della camera oscura, che si sviluppa dal medioevo in poi grazie alle teorie dell'arabo Alhazen. In breve, l'invenzione della camera oscura (un apparecchio che ha la forma di una grossa scatola dotata di un foro su una parete che consente di proiettare sulla parete opposta, attraverso la luce filtrante, l'immagine riprodotta e capovolta dell'oggetto posto esternamente alla scatola, di fronte al foro) ha fatto sì che si concepisse il funzionamento dell'occhio umano analogamente al funzionamento e ai meccanismi della camera oscura: gli scienziati e i tecnici del medioevo hanno supposto che l'occhio funzionasse alla maniera (ricezione di un'immagine in tutto conforme alla realtà) della camera oscura a causa dell'osservazione rigorosa della struttura fisica di quest'ultima. Il secondo

modello antico della visione (v. § 3.1.2), quello pitagorico, ha invece dato vita a un modo di considerare la visione in quanto equivalente di un'intuizione, ovvero di una percezione fedele a un principio extra-terreno o divino non riscontrabile nella realtà concreta: il più celebre modello della visione risultante dalle teorie pitagoriche è il modello della vista in Platone. Un caso particolare è invece riservato alla figura di Descartes, il quale, nella *Diottrica*, sembra ammettere che l'attività visiva sia inerente all'operare concreto di un organismo in interazione con un ambiente specifico. Il resto dell'opera di Cartesio, però, riduce la visione all'immagine di un'essenza divina la cui conoscenza rende chiaro lo stato fisico delle cose terrene. In virtù di tutti questi modelli della visione, secondo Canguilhem, si è dunque pensato che la conoscenza procedesse dall'osservazione (visione) esatta di realtà esterne, terrene o extra-sensibili, intese come principi cui conformarsi nella pratica e nella teoria. Nel terzo capitolo, discuteremo quindi le ragioni in base alle quali Canguilhem, all'interno de *La vision comme modèle de la connaissance*, stabilisce (soprattutto sulla scorta di una serie di argomenti portati avanti dalla psicologia della Gestalt, in particolare da Kurt Goldstein, e dal filosofo Maurice Pradines) che l'occhio umano non è fatto in modo da ricevere l'impressione di una fattispecie esterna. Vedere consiste in un'attività mossa dalle intenzioni e dagli interessi di un soggetto in costante interazione con l'ambiente. Per questa via, la conoscenza non può che creare da sé le proprie norme, che non risultano essere già date, poiché nascono e si rigenerano continuamente durante l'evolvere di un agire pratico.

Citiamo Canguilhem :

Conclusion: l'image rétinienne se réfère à l'œil comme à un appareil physique. Pas de rapport à la vision comme *connaissance* c'est-à-dire relation qui fait apparaître un objet pour un sujet sur le mode du hors du sujet. L'impression rétinienne se réfère à l'œil comme organe, [...] or le modèle de tout organe, c'est au-delà de tout instrument ou appareil ce qui se soumet l'instrument ou l'appareil, ce qui s'en sert, et c'est pourquoi le modèle d'explication physiopsychologique de l'œil c'est la main, le doigt: toucher à distance [...].

A travers la vision, c'est le tact explorateur qui servirait de modèle à la connaissance. Mais pourquoi est-ce précisément sous la forme du *tact optique* que le tact sert de modèle à la connaissance?

L'œil et la main. Pourquoi, chez le connaissant, ici l'homme, la main n'est-elle pas terme pour un organe théorique⁷⁵¹ ?

751 Cf. *La vision comme modèle de la connaissance*, f. 62/4. Le parole in corsivo sono sottolineate

Un altro manoscritto che abbiamo preso in esame nel terzo capitolo (relativo all'insegnamento di Georges Canguilhem alla Sorbona (1955-1971), è *La science et l'erreur*.

La science et l'erreur è appunto il titolo del primo corso di Canguilhem alla Sorbona e risale al 1955-56. Una frase concisa e efficace a pagina 105 può esserci utile per tentare di dare un'idea generale del senso teorico finale di questo manoscritto: « Ce qui fonde la science n'est pas un objet [...]. C'est un projet ». Affermando che ciò che muove il sapere scientifico (tendenza al sapere scientifico proprio sia all'individuo considerato singolarmente che alla scienza in quanto istituzione collettiva) non è un oggetto, l'autore critica apertamente (sebbene in modo non manifesto) l'empirismo (secondo il quale la verità è contenuta nell'oggetto fisico: vi è conoscenza quando l'intelletto, in un vero processo di rispecchiamento con il mondo esterno, fa proprie le leggi immutabili dell'oggetto stesso); ponendo il *projet* ("progetto") a fondamento della scienza, il nostro autore critica il razionalismo, per il fatto che quest'ultimo considera il progetto come un fatto (dunque un oggetto sottomesso a delle leggi precise che devono essere applicate di volta in volta anche a fronte della variabilità del contesto esterno)⁷⁵². In effetti, secondo Canguilhem, ogni progetto che fonda la ricerca scientifica non è un sapere inteso come un insieme di regole, ma piuttosto un valore, un movimento di modifica del reale fondato su un bisogno, un'intenzione focalizzata, o *credenza*. Tale credenza, lungi dal coincidere con una conoscenza perfetta delle leggi del reale, in quanto appartenente in larga parte all'ordine del vitale e non a quello dell'intelletto, non si distingue per un carattere che denota un certo grado d'esattezza, di certezza : ciò che le è proprio è *l'errore*.

Concepita in questo modo, la concezione canguilhemiana dell'errore passa, in questo manoscritto del 1955-56, attraverso alcune distinzioni fondamentali alle quali abbiamo dedicato due paragrafi del nostro lavoro. Tali distinzioni, da un lato, separano il verbo *errer* dal verbo *faillir*, e dall'altro lato, il concetto di vero dal concetto di falso.

dall'autore nel manoscritto.
752 Cf. *La science et l'erreur*, f. 105.

La prima parte del manoscritto in questione (ff. 1/3-11/13) tratta del ruolo filosofico del concetto di errore nel pensiero di Gaston Bachelard. Dal nostro punto di vista, e senza con ciò voler mettere in dubbio l'influenza che quest'ultimo ha esercitato sulla personalità filosofica del nostro autore a partire dagli anni 50, questa "prima parte" scritta da Canguilhem rappresenta un passaggio di tipo commemorativo e non propriamente speculativo: Bachelard fu infatti l'illustre predecessore di Canguilhem alla Sorbona per quanto concerne la cattedra di storia e filosofia delle scienze. E' per questa ragione che abbiamo deciso di non soffermarci su queste pagine incentrate sul concetto di errore in Bachelard.

A partire dalla seconda parte del manoscritto *La science et l'erreur*, si assiste invece al tentativo di Canguilhem di, per così dire, riqualificare l'accezione di errore, liberandola da un'interpretazione sbagliata sbagliata, che è il frutto della tradizione filosofica trasmessa fino a Kant (Kant escluso): l'errore era infatti fino ad allora costantemente assimilato al problema della certezza, che a sua volta trovava la propria ragion d'essere nella questione della *assurance dans la vie* ("l'essere certi, sicuri, durante le proprie esperienze"). All'epoca, insomma, parlare dell'errore significava insomma affrontare l'eterno tema della distinzione del vero e del falso; delineare delle regole di vita corrispondeva a discernere in via preliminare il vero (errore come risultato della penetrazione mancata del vero e dunque come esperienza utile per un suo possibile discernimento successivo), con la conseguenza che ogni filosofia così costruita, invece di porsi come saggezza (come avrebbe voluto), si è rivelata, essere alla fine, una scienza (cioè un insieme di teorie).

Riportiamo un passaggio di Canguilhem tratto da *La science et l'erreur* e concernente la distinzione del vero e del falso:

Le Vrai et le Faux sont donc bien des opposés, mais ils sont opposés comme des valeurs et non pas comme des *Etres*. Sur le plan de l'être la seule opposition concevable, la contradiction, exclut le faux en ce sens qu'elle ne peut pas l'admettre dans l'être [...].

Les contraires ne peuvent pas co-exister, mais ils peuvent *valoir* concurremment. [...]

L'erreur c'est la valeur. Mais alors l'erreur est une valeur⁷⁵³.

753 *Idem*, f. 105 ;106. Le parole in corsivo sono sottolineate dall'autore nel manoscritto.

Le statut social de la science moderne è un altro corso, risalente all'anno accademico 1961-62 (Sorbona), che abbiamo analizzato nel terzo capitolo.

Per *scienza moderna*, l'autore intende la scienza che si è costituita dall'inizio del diciassettesimo secolo, cioè a partire da Descartes, Galileo, e Harvey; per *statuto sociale*, l'autore intende « l'ensemble, historiquement changeant, des relations entre la science [...] et la société (au sens collégial, national, cosmopolite), qu'il s'agisse de statut [...] ou bien qu'il s'agisse de situation de fait » ("l'insieme, storicamente cangiante, di relazioni tra la scienza - intesa questa nella sua accezione di statuto, nella sua accezione nazionale, o nella sua accezione cosmopolita - e la società"), laddove per statuto si intende invece quella fattispecie che si identifica spesso, nel caso appunto delle scienze, con le accademie e le università. Il binomio scienza-tecnica, secondo Canguilhem, merita d'essere approfondito per una semplice ragione: allorché gli studiosi hanno riflettuto sul ruolo degli strumenti (vale a dire sul ruolo degli strumenti tecnici che hanno contribuito a far progredire la scienza), essi non si sono accorti che è precisamente nel rapporto con la storia generale che la scienza trae, attraverso gli strumenti, la propria storia specifica.

Ora, a detta del filosofo di Castelnaudary, lo statuto *sociale* della scienza comincia ufficialmente nel 1699, cioè con la creazione di un regolamento interno all'Accademia delle Scienze, in Francia. Precedentemente vi sono ovviamente altri quadranti storici in cui è possibile identificare dei periodi più o meno lunghi che segnano una serie di concezioni ben precise sulla conoscenza umana.

Ci sembra che l'autore delinea tre periodi distinti:

- 1) Il periodo dell'antica Grecia, in particolare di Platone e dell'Accademia di Platone. Durante questa fase la scienza non è che un dialogo interiore, esercizio di un pensiero che parla a se stesso.
- 2) Il secondo periodo, medievale e post-medievale, si caratterizza per due sotto-periodi ulteriori. Il primo sotto-periodo coincide con la diffusione della filosofia scolastica medievale. Secondo quest'ultima, la scienza deve orientarsi verso la natura, ma verso la natura in quanto fondamento. Questo fondamento è fondamento di ciò che si dice (importanza del discorso, così come nella fase precedente), non di ciò che si fa (pratica concreta). Il secondo sotto-periodo segna invece la nascita dell'ingegnere, il cui esempio più celebre è Leonardo da Vinci.

3) Il terzo periodo è appunto quello dell'Accademia delle Scienze in Francia e del suo regolamento del 1699, che codifica per la prima volta la relazione delle scienze con l' "utilità" dello Stato. Nella misura in cui quest'ultima mira all'espansione delle proprie attività commerciali, gli studi per la determinazione delle longitudini e delle coordinate geografiche, durante questa fase, si moltiplicano.⁷⁵⁴

Possiamo dunque far osservare che i tre periodi si distinguono per un passaggio progressivo da un metodo di tipo astratto e discorsivo a un metodo dalle conseguenze più pratiche e concrete (determinazione del calcolo delle longitudini in concomitanza con la diffusione del commercio).

Relativamente all'Accademia delle Scienze e alla nascita del suo regolamento interno, Canguilhem scrive ad esempio che

[...] commence réellement pour la science son statut social.

1) L'académie est organisée comme un centre national de la recherche. Elle n'a pas pour fin l'enseignement, mais l'invention et le contrôle de l'invention.

2) Le savant n'est pas encore un fonctionnaire, mais il n'est déjà plus un amateur libre. La protection royale, la pension royale ne sont pas un Mécénat. Un Mécène ne demande rien, ne réglemente pas l'octroi de ses libéralités, il attend et il reçoit.

Il est permis de remarquer que *pension* et *pensée* ont la même origine (Pendere : peser, payer). Le règlement de 1699 fonde un *Cogito* de compensation. "Je pense donc je suis pensionné".

3) Ce statut social de la recherche scientifique détermine en quelque manière son objet : il est double : *l'utile* ou le *curieux*.

Et on peut remarquer que *l'utile* vient en tête, que les Mathématiques sont immédiatement suivies par les Arts, que l'Histoire naturelle et la Physique viennent en dernier lieu⁷⁵⁵.

Insomma, attraverso *Le statut social de la science moderne*, il nostro autore tiene a precisare (e ciò lo si può evincere tra l'altro dai suoi testi editi, come *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*) che la nascita delle teorie scientifiche non è rilevabile all'interno di una linea astratta e ascendente di tipo migliorativo-positivista secondo la quale il sapere umano tende inesorabilmente verso il progresso. Secondo Canguilhem, infatti, le teorie prendono corpo in circostanze pratiche determinate, determinate precisamente da un contesto storico specifico. Senza un'analisi

754 *Le statut social de la science moderne*, f. 13.

755 *Idem*, f. 14. Le parole in corsivo sono sottolineate dall'autore nel manoscritto.

appropriata di tale contesto storico, l'originalità propria di una certa teoria sfugge all'analisi dello storico delle scienze.

Citiamo ancora una volta, a titolo d'esempio quest'altro passaggio, tratto da un seminario sulla tecnica degli anni '60 (da noi analizzato nel terzo capitolo):

Descartes écrit à Mersenne (21 Avril 1641) (pour réfuter la portée universelle de l'axiome : qui peut le plus peut le moins) « Tel pourra faire un bon discours qui ne saurait pour cela faire une lanterne ». [...]

Kant, *Critique du jugement* §43 : « Camper décrit très exactement comment la *meilleure* chaussure doit être faite, mais il ne pouvait assurément pas en faire une ».

Dans l'un et l'autre exemple, il s'agit d'objets techniques : lunettes, chaussures qu'un besoin *animal*, vision ou locomotion, a appelés à l'existence artificielle *avant* la théorie de la propagation de la lumière dans différents milieux, avant la théorie anatomo-physiologique de la locomotion bipède. La théorie se légitime, après coup, comme une *amélioration* de ce qui a été produit hors d'elle, sans elle. C'est seulement alors qu'une technique peut se donner pour *application* d'une connaissance. Si on ne tient pas compte expressément du *moment de l'application* dans l'histoire comparée des sciences et des techniques correspondantes, on obtient par illusion rétrospective une conception philosophique – en l'espèce une idéologie scientiste – du rapport science-technique qui subordonne la seconde à la première par dérivation simple.

Si, au contraire, on s'attache à bien marquer quel moment de l'histoire de la science et quel moment de l'histoire de la technique se composent dans le moment d'une application on constate que, en régressant en deçà de ce moment au rebours de l'histoire, la *lignée* des objets techniques remonte jusqu'à des *pratiques spécifiques de l'homme* alors que la *série* des explications théoriques prend naissance dans *certains types de sociétés*. Au moment de l'application, technique et science sont des faits de culture qui n'ont pas le même âge, la même ancienneté. En outre, dans le passé des techniques, antérieurement au moment où une ou plusieurs sciences s'appliquent à les perfectionner, ce n'est qu'apparemment qu'il y a stagnation ou éclipse du pouvoir d'invention et des moyens de production d'objets techniques. L'apparence tient à l'aire géographique et aux formes de société considérées. Certaines sociétés ignorent, d'autres reçoivent ou empruntent les inventions techniques apparues anonymement dans d'autres sociétés. L'histoire des techniques sous ce rapport dépend étroitement de l'histoire politique et militaire⁷⁵⁶.

4. Conclusioni

Dal momento che il concetto di azione costituisce a un tempo la premessa e la

756 *Science et technique, Bibliographie*, in *Agrégation* 1969, ff. 1/3-2/4. Le parole in corsivo sono sottolineate dall'autore nel testo originale.

conclusione del nostro lavoro di dottorato, ad esso abbiamo dedicato una parte dell'introduzione e l'intero quarto e ultimo capitolo, incentrato sull'analisi del manoscritto *L'action*, testo che conferma la tesi del superamento pratico dell'atto sul piano del pensiero o della conoscenza preliminare.

In più, in *L'action*, viene precisato che la teoria non è affatto una fattispecie trascurabile: il superamento, attraverso la pratica, del piano astratto, che nel campo delle scienze viene detto "teoria", non favorisce quella soluzione "spontaneista" in base alla quale nel processo scientifico ciò che è importante è la pratica, dunque la sperimentazione. Al contrario, secondo Canguilhem, perché vi sia un miglioramento delle scienze è a un tempo necessario e inevitabile che la sperimentazione proceda da da premesse di tipo teorico proprio al fine di testare la validità della teoria alla base della pratica sperimentale. Su questa base, il nostro autore contesta ad esempio quei proverbi comuni secondo i quali la pratica è distinta dalla teoria.

Citiamo:

Ces proverbes ne font que constater, en abusant du concept de théorie, une situation de fait : le langage permet à l'homme l'anticipation de l'action, la disposition imaginaire de l'avenir. Sous le nom de théorie, ce qu'on entend le plus souvent, c'est un discours dont la prétention est de régler l'action, sans souci de soumettre d'abord à l'épreuve et au contrôle de l'expérience les relations d'instrumentalité et d'efficacité qu'il expose et propose. Ce qu'on appelle, en général, théorie, et ce que le professionnel d'une technique refuse ou raille, en l'abandonnant à ceux qu'il qualifie volontiers d'amateurs, c'est une construction verbale arbitraire, asservie davantage aux règles sociales de la conservation qu'aux normes intellectuelles du contrôle expérimental. De telles constructions se rapprochent davantage de la fable que de la théorie. Et les proverbes, précisément, sont des condensés de théories de cette sorte. La contradiction de la théorie et de la pratique, est elle-même une de ces théories qui ne vaut rien pour la pratique⁷⁵⁷.

Il rapporto tra pensiero (teoria) e azione è dunque un rapporto che si caratterizza per una certa continuità o discontinuità, in Canguilhem? Si tratta di un problema che abbiamo cercato risolvere nella parte conclusiva del nostro lavoro.

Alla base dell'azione, come possiamo leggere nel manoscritto omonimo, vi è sempre un un motivo, ossia un fine dell'azione, un ideale, un valore, un giudizio, una

757 *L'action*, f. 4/61.

decisione. Vi è insomma un'anticipazione a livello del pensiero (pensiero inteso – aggiungiamo – non come intelletto in senso cartesiano o kantiano). Citiamo i passaggi relativi a quest'ultimo punto:

Agir, c'est être en situation de mouvoir, ou de changer, quelque chose ou quelqu'un sans être soi-même agi, c'est faire commencer le mouvement au lieu de le recevoir et de le transmettre. Agir, c'est tirer de soi son motif, trouver en soi son motif.

[...]

Le motif [...] c'est l'image ou l'idée ou le jugement - disons la représentation – qui est déterminant de l'acte à venir quant à son terme (à son effet prévu) et à sa valeur (à sa fin voulue). Une action n'est pas seulement prévue, elle est préméditée.

En ce sens, agir c'est-à-dire faire son motif (ou bien le faire sien, l'assumer, si on le reçoit d'ailleurs ou d'autrui), ce n'est pas seulement commencer par soi, c'est également finir pour soi.

Finir, c'est toujours s'estimer satisfait, ce qui veut dire qu'une fin (terme, arrêt, achèvement) suppose toujours, préalablement, une fin (anticipation d'un but recherché comme un bien, c'est-à-dire anticipation d'un objectif comme valeur).

[...] Une fin de l'action est nécessairement au commencement. Si je ne puis me représenter à l'avance la fin d'une action, de quoi y a-t-il, à proprement parler, commencement ? Ne peut réellement commencer que l'action dont la fin n'est sans doute pas connue d'avance (elle sera connue quand elle sera là), mais est du moins, nécessairement, pensée d'avance⁷⁵⁸.

Nella misura in cui, nel nostro lavoro, abbiamo avanzato la tesi della discontinuità tra il pensiero e l'azione, eccoci qui dinanzi al problema suddetto: se, come si legge nell'estratto di cui sopra, l'azione deve essere pensata preminantemente in funzione di una anticipazione a livello del pensiero, ciò significa che pensiero e azione sono legati da un rapporto di continuità, e non di discontinuità.

All'interno del paragrafo concernente il giudizio e l'azione (v. cap. IV) ci siamo soffermati sul *jugement irrationnel*, e abbiamo conferito al giudizio un carattere irrazionale nella misura in cui le sue origini non sono da individuarsi nella sfera dell'intelletto. *Irrazionale* significa, in questo caso, “non soggetto a riflessione”. Se il giudizio non è soggetto a riflessione, esso è lungi dall'essere un giudizio di verità o di necessità: esso è dunque, piuttosto, un giudizio di valore. In ogni caso, pur non essendo un giudizio di necessità, cioè un giudizio che comanda l'azione attraverso una serie di regole afferenti all'intelletto, questo tipo di giudizio precede

⁷⁵⁸ *L'action*, ff. 12 recto-verso-13/38.

sempre l'azione, e in un certo qual modo la determina, nella misura in cui l'azione segue un giudizio inteso non come regola ma come anticipazione, vale a dire come fattispecie dai contorni certo non ben definiti (le fattispecie dai contorni ben definiti sono infatti le regole), ma che apre a diverse possibilità pratiche.

Sembrerebbe di conseguenza che vi sia un legame di continuità tra giudizio (pensiero) e azione. Come venire a capo di questo problema? Citiamo un passaggio de *L'action* :

La conscience de l'illusion par échec de l'action, c'est la conscience d'un non-savoir, donc la possession, procurée par cet échec même, d'un savoir, ou du moins la promesse de cette possession.

Dans la mesure où la conscience d'un savoir est une conscience critique, c'est-à-dire la conscience d'une illusion rectifiée, on peut proposer, à titre de thème de réflexion, que l'une des conditions de progrès de la connaissance – c'est l'anticipation, le surpassement par l'action de ce que l'action aurait dû contenir de connaissance vraie pour être efficace au moment où elle a été engagée⁷⁵⁹.

Con questo passaggio l'autore mette a tema l'*échec* (lo "scacco") dell'azione, la non riuscita dell'atto pratico. In esso, ciò che si evince è che vi è un "superamento" dell'anticipazione da parte della coscienza della "non-riuscita" dell'azione condotta sulla scorta di quella medesima anticipazione.

Vi sono del resto numerosi esempi nell'opera edita di Canguilhem che testimoniano di tale "superamento", dal problema degli aghi calamitati e della costruzione delle bussole – come si può leggere in *Activité technique et création* - all'esempio tratto da Nietzsche, che si può rilevare in *Réflexions sur la création artistique selon Alain* :

Pascal n'anticipe pas sur Nietzsche : « Voilà qui est fâcheux. C'est toujours la vieille histoire. Lorsqu'on a fini de se bâtir sa maison, on s'aperçoit soudain qu'en la bâtissant on a appris quelque chose qu'on aurait dû savoir avant de commencer. L'éternel et douloureux "trop tard". La mélancolie de tout achèvement »⁷⁶⁰.

L'anticipazione, secondo Canguilhem, non è secondo noi che un sapere

⁷⁵⁹ *Idem*, f. 10 recto-verso.

⁷⁶⁰ Canguilhem, 1952, p. 172. L'autore osserva che la citazione è tratta da *Al di là del bene e del male*, § 277 (cf. Nietzsche, 1886, trad. fr. 1991).

imperfetto, un sapere che crede essere tale, ossia una conoscenza perfetta (apparentemente non suscettibile di rettificazioni) ma che è in realtà ignoranza : un'ignoranza che ignora se stessa.

È per questa ragione che, ne *L'azione*, come abbiamo fatto osservare in precedenza, si legge che

La condition de l'action ce n'est pas seulement l'ignorance, c'est l'ignorance qui s'ignore elle-même. [...] la conscience d'illusion ou d'ignorance – comme condition initiale d'engagement et de propulsion – est une conscience seconde, une conscience de réflexion née de l'échec (ou du spectacle de l'échec)⁷⁶¹.

Nel manoscritto *Philosophie (éléments de doctrine)*, redatto tra il 1929 e il 1932, Canguilhem affermava già che « L'erreur n'est pas qu'ignorance, elle est ignorance de soi. Le propre du jugement c'est l'affirmation. L'erreur étant jugement, est une affirmation qui méconnaît sa nature [...]. L'erreur n'existe comme négation que relativement à l'affirmation. Comme l'apparence n'existe que par rapport à la réalité »⁷⁶².

È nella misura in cui il giudizio, l'anticipazione, è un falso sapere derivante dallo "spettacolo della non riuscita" che quest'ultimo rappresenta secondo noi, in Canguilhem, una certa discontinuità tra l'azione e il pensiero. La discontinuità è tale in virtù del fatto che la consapevolezza della riflessione sorta in conseguenza dello "spettacolo della non riuscita" dà adito a un'altra consapevolezza, quella della non coincidenza tra l'anticipazione, vale a dire il giudizio, il piano iniziale pensato, e il risultato concreto dell'azione. Vi è certo un rapporto iniziale di continuità tra giudizio e azione. Senza quest'ultimo rapporto non vi sarebbe in effetti alcuna "coscienza seconda" della non riuscita, cioè della non coincidenza tra l'anticipazione astratta e il prodotto materiale. Il rapporto di discontinuità riposa al contrario su questo iato, su questa non coincidenza, che è alla base del concetto d'azione, più propriamente di ciò che potremmo chiamare "azione creativa" (ben distinta dall'azione di routine che, basandosi su una equivalenza sostanziale tra piano astratto e prodotto concreto, non genera alcun senso di sorpresa o "spettacolo della non riuscita"). Tale concetto, che

⁷⁶¹ *L'action*, f. 9/36.

⁷⁶² *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis)*, f. 179/191.

abbiamo cercato di illustrare nelle pagine di questo lavoro, è definibile per il "superamento" di una regola che ignora il fatto di essere depositaria di un errore. Questa regola, a sua volta, non è solamente una regola intellettuale (afferente all'intelletto, all'intelligenza), ma anche un giudizio che getta le proprie radici nel vitale, ossia un giudizio di valore (distinto, nei termini kantiani, da un giudizio sintetico a priori, cioè per esempio da una proposizione matematica, che sarebbe piuttosto appannaggio, secondo il nostro autore, dell'intelletto e dunque della riflessione teorico-scientifica posteriore all'azione).

In ultima analisi, la discontinuità non è da ricercarsi sul versante cronologico della dinamica dell'azione (all'interno del quale esiste piuttosto un legame di continuità tra giudizio e atto) ma sul versante teoretico. In altri termini, vi è certo una frattura tra l'anticipazione pensata e il prodotto materiale dell'azione (poiché per Canguilhem non v'è azione senza prodotto dell'azione), ma questa frattura diviene cosciente solo successivamente, quando essa si trova dinanzi al cosiddetto "spettacolo della non riuscita".

Facciamo inoltre riferimento a una certa "discontinuità" in virtù del fatto che il nostro autore, a nostro modo di vedere, non ha mai concepito il pensiero come una *dynamis*, che secondo una certa interpretazione comune, consiste in una potenza della quale ogni ogni atto concreto rende conto (dimostrando così un rapporto di continuità tra la prima, ossia la potenza, e il secondo, cioè l'atto).

LISTE DES ŒUVRES CITÉES⁷⁶³

Travaux de Georges Canguilhem

CANGUILHEM Georges, 1929, « Essais. Esquisse d'une politique de paix », dans *Libres propos (Journal d'Alain)*, 20 mars 1929.

CANGUILHEM Georges, 1929, « La Fin d'une parade philosophique. Le bergsonisme », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, 20 avril 1929, Paris, éd. Les Revues, pp. 191-195.

CANGUILHEM Georges, 1929, « Préjugés et jugement », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, 20 juin 1929, p. 291.

CANGUILHEM Georges, 1930, « Examen des examens. Le baccalauréat », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, 20 février 1930, pp. 88-90.

CANGUILHEM Georges, 1931, « Humanités et marxisme. Prolétariat, marxisme et culture », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, janvier 1931, pp. 40-43.

CANGUILHEM Georges, 1931, « Sociologie. Les causes du suicide », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, novembre 1931, pp. 525-530.

CANGUILHEM Georges, 1931, « Critique et philosophie. Sur le Problème de la création », dans *Libres Propos (Journal d'Alain)*, décembre 1931, pp. 583-588.

CANGUILHEM Georges, 1932, « L'agrégation de philosophie », dans *Méthode*.

⁷⁶³ Rappelons encore que, à ce jour, la bibliographie la plus exhaustive des et sur les œuvres de Canguilhem (jusqu'à 1993) est celle de Camille Limoges (cfr. 1994, pp. 386-454). Nous nous sommes bornés, dans les pages suivantes, à dresser une liste des travaux que nous avons cités dans le texte principal de notre thèse.

Revue de l'enseignement philosophique, mai 1932, pp. 17-21.

CANGUILHEM Georges, 1935, *Le fascisme et les paysans*, Paris, Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes. Texte publié sous l'anonymat.

CANGUILHEM Georges, 1935, « Chronique marxiste.- Actualité du marxisme », dans *Feuilles Libres de la quinzaine*, n. 2, 1ère année, 25 octobre 1935, p. 23.

CANGUILHEM Georges, 1935, « *La philosophie du Marxisme et l'enseignement officiel*, par René Maublanc », dans *Feuilles Libres de la quinzaine*, n. 5, 10 décembre 1935, p. 75.

CANGUILHEM Georges, 1937, « Descartes et la technique », dans *Travaux du IX^o Congrès international de Philosophie* (Congrès Descartes, Paris, 1-6 Août, 1937), Paris, Hermann et Cie Éditeurs, pp. 78-85.

CANGUILHEM Georges, 1938, « Activité technique et création », dans *Communications et discussions* (2e SERIE, Société Toulousaine de Philosophie, Années 1937 et 1938), Toulouse, Siège Social à la Faculté des lettres, pp. 81-86.

CANGUILHEM Georges, 1938, « Observations de M. Canguilhem à la suite de l'intervention de Dominique Parodi sur Idéalisme et réalisme », dans *Communications et discussions*, Société Toulousaine de Philosophie, Toulouse, Faculté des Lettres, 2e série, 1937 et 1938, pp. 73-80.

CANGUILHEM Georges, PLANET Camille, 1939, *Traité de logique et de morale*, Marseille, Imprimerie Robert et Fils.

CANGUILHEM Georges, 1943, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, deuxième édition 1950, Paris, Le Belles Lettres.

CANGUILHEM Georges, 1947, « Milieu et normes de l'homme au travail », dans

Cahiers internationaux de Sociologie (volume III, cahier double, deuxième année 1947), Paris, Seuil, pp. 120-136.

CANGUILHEM Georges, 1947, « Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique », dans *Revue de métaphysique et de morale* (année 1947), Paris, Armand Colin, pp. 322-332.

CANGUILHEM Georges, 1949, « Hegel en France », dans *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, n. 4, 1948-1949, Paris, PUF, pp. 282-297.

CANGUILHEM Georges, 1952, *La connaissance de la vie*, éd. 1992, Paris, Vrin.

CANGUILHEM Georges, 1952, « Réflexions sur la création artistique selon Alain », dans *Revue de métaphysique et de morale*, année 1952, Paris, Armand Colin, pp. 172-186.

CANGUILHEM Georges, 1953, « La signification de l'enseignement de la philosophie », dans *L'enseignement de la philosophie, enquête internationale*, Paris, Unesco, pp. 17-26.

CANGUILHEM Georges, 1955, *La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, PUF.

CANGUILHEM Georges, 1955, « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société », dans *Cahiers de l'Alliance universelle*, n. 92, septembre-octobre 1955, pp. 64-73.

CANGUILHEM Georges, 1955, « Organismes et modèles mécaniques, réflexions sur la biologie cartésienne », dans *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 80e année, Tome CXLV, Paris, PUF, pp. 281-299.

CANGUILHEM Georges, 1959, « Pathologie et physiologie de la thyroïde au XIXe

siècle », dans *Thales*, IX, pp. 77-92.

CANGUILHEM Georges, 1961, « Nécessité de la "diffusion scientifique" », dans *Revue de l'enseignement supérieur*, n. 3, pp. 5-15.

CANGUILHEM Georges, 1966, *Le normal et le pathologique*, éd. 1993, Paris, PUF.

CANGUILHEM Georges, 1966, « Le concept et la vie », dans *Revue philosophique de Louvain*, n. 64, pp. 193-223.

CANGUILHEM Georges, 1966, « Qu'est-ce que la psychologie ? », dans *Cahiers pour l'analyse*, n. 2, mars 1966, pp. 112-126.

CANGUILHEM Georges, 1968, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, éd. 1989, Paris, Vrin.

CANGUILHEM Georges, 1972, *La mathématisation des doctrines informelles*, Paris, Hermann.

CANGUILHEM Georges, 1976, « Vie et mort de Jean Cavailles » dans *Les carnets de Baudasser*, Villefranche, Pierre Laleur éditeur.

CANGUILHEM Georges, 1977, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, éd. 2009, Paris, Vrin.

CANGUILHEM Georges, 1980, « Le cerveau et la pensée », dans *Prospective et Santé*, n.14, été 1980, pp. 81-98.

CANGUILHEM Georges, 1987, « La décadence de l'idée de progrès », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 92, pp. 437-454.

CANGUILHEM Georges, 1996, « Discours prononcé par G., Canguilhem, agrégé de

l'Université, professeur de philosophie, à la distribution des prix du lycée de Charleville, le 12 juillet 1930 », reproduit dans *Cahiers philosophiques*, n. 69, décembre 1996, Paris, C.N.D.P., pp. 89-92.

CANGUILHEM Georges, 2002, *Ecrits sur la médecine*, Paris, Seuil.

CANGUILHEM Georges, 2011, *Œuvres Complètes. Écrits philosophiques et politiques, 1926-1939*, tome I, sous la direction de Jean-François Braunstein et Yves Schwartz, Paris, Vrin.

CANGUILHEM Georges, 2015, *Œuvres Complètes. Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences 1940-1965*, tome IV, textes édités, introduits et annotés par Camille Limoges, Paris, Vrin.

Travaux sur Canguilhem

BADIOU Alain, 1993, « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? », dans *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, pp. 295-304.

BRAUNSTEIN Jean-François, 2000, « Canguilhem avant Canguilhem », dans *Revue d'histoire des sciences*, tome 53, n°1, pp. 9-26.

CAMMELLI Michele, 2006, « Logiche della resistenza », in *Georges Canguilhem, Il fascismo e i contadini*, Bologna, Il Mulino, pp. 9-73.

CHRÉTIEN-GONI Jean-Pierre, 1984, « Georges Canguilhem, 1904- », dans *Dictionnaire des philosophes*, sous la direction de Denis Huysmans, Paris, PUF, vol. 1, pp. 499-504.

COSTA Ornella, 1980, commentaire à *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (op. cit.), in *Scientia*, n. 115, pp. 227-235.

DAGOGNET François, 1985, « Une œuvre en trois temps », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, Paris, Armand Colin, pp. 29-38.

DAGOGNET François, 1997, *Georges Canguilhem, philosophe de la vie*, Le Plessis-Robinson (Essonne), Institut Synthélabo.

DALED Pierre-Frédéric, 2008, « L'envers de la raison, du 'Principe de Broussais' à Foucault via Canguilhem », dans Daled P.-F. (dir.), *L'envers de la raison, alentour de Canguilhem*, Paris, Vrin, pp. 7-16.

DEBRU Claude, 2004, « Georges Canguilhem et Kurt Goldstein », dans *Science et*

non-science, Paris, Éditions Rue d'Ulm, pp. 49-63.

DELAPORTE François (dir.), 1994, *A vital Rationalist, Selected Writings from Georges Canguilhem*, New York, Zone Books.

FOUCAULT Michel, 1985, « La vie, l'expérience et la science », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, Paris, Armand Colin, pp. 3-14.

GAYON Jean, 2000, « Le concept d'individualité dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem », dans *Lectures de Georges Canguilhem. Le Normal et le pathologique*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, pp. 19-47.

HERTOG C.M.P.M., 1986, *Bachelard en Canguilhem: epistemologische Discontinuïteit en het medisch normbergrip*, Amsterdam, VU Uitgeverij.

LAGACHE Daniel, 1946, « Le normal et le pathologique d'après M. Georges Canguilhem », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 51, pp. 355-370.

LAVERS Annette, 1970, « For a "Committed" History of Science », dans *History of Science*, n. 9, pp. 101-105.

LE BLANC Guillaume, 1998, *Canguilhem et les normes*, Paris, PUF.

LE BLANC Guillaume, 2004, « Le problème de la création : Bergson et Canguilhem », dans *Annales bergsoniennes*, vol. 2, Paris, PUF, pp. 489-506.

LE BLANC Guillaume, 2002, *Canguilhem et la vie humaine*, Paris, PUF.

LECOURT Dominique, 1969, *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*, éd. 2002, Paris, Vrin.

LECOURT Dominique, 1972, *Pour une critique de l'épistémologie (Bachelard)*,

Canguilhem, Foucault), Paris, Maspero.

LECOURT Dominique, 2007, « Georges Canguilhem, le philosophe » dans *Canguilhem, histoire des sciences et politique du vivant*, Paris, PUF, pp. 27-43.

LIMOGES Camille, 1994, « Critical Bibliography », dans Delaporte, 1994, op. cit., 2e partie, pp. 386-441.

LIMOGES Camille, 2012, « L'épistémologie historique dans l'itinéraire intellectuel de Georges Canguilhem », dans *Epistemology and History From Bachelard and Canguilhem to Today's History of Science*, Berlin, Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, pp. 53-66.

MACHEREY Pierre, 1964, « La philosophie de la science de Georges Canguilhem, Epistemologie et histoire des sciences », présentation par Louis Althusser, dans *La Pensée, nouvelle série*, n. 113, février 1964, pp. 50-74.

MACHEREY Pierre, 1996, « Georges Canguilhem : un style de pensée », dans *Cahiers philosophiques*, n. 69, décembre 1996, Paris, C.N.D.P., pp. 47-56.

MARCUCCI Silvestro, 1979, commentaire à *La connaissance de la vie* (op. cit.), dans *Rivista critica di storia della filosofia*, n. 34, pp. 226-233.

MAULITZ Russel, 1980, commentaire au *Normal et le pathologique* (op. cit.), dans *Isis*, n. 71, p. 674.

PÉREZ-TAMAYO Ruy, 1982, *Triptico*, Mexico, El Colegio Nacional.

PIQUEMAL Jacques, 1985, « G. Canguilhem, professeur de Terminale : un essai de témoignage », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, Paris, Armand Colin, pp. 63-83.

QUARTA Giuseppe, 1974, *Georges Canguilhem storico della scienza*, dans *Il protagora*, n. 95-96, Napoli, Edizioni Glaux.

QUARTA Giuseppe, 1978, « Ideologia e storia delle scienze in G. Canguilhem », dans *Bollettino di storia della filosofia*, n. 6, pp. 239-251.

ROTH Xavier, 2013, *Georges Canguilhem et l'unité de l'expérience. Juger et agir, 1926-1939*, Paris, Vrin.

ROUDINESCO Élisabeth, 1998, « Georges Canguilhem, de la médecine à la résistance : destin du concept de normalité », dans *Actualité de Georges Canguilhem* (Actes du Xe Colloque de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, organisé par F. Bing, J.-F. Braunstein, E. Roudinesco), Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, pp. 13-41.

SAINT-SERNIN Bertrand, 1985, « Georges Canguilhem à la Sorbonne », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, Paris, Armand Colin, pp. 84-92.

SALOMON Jean-Jacques, 1985, « Georges Canguilhem ou la modernité », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n. 90.1, Paris, Armand Colin, pp. 52-62.

SALOMON-BAYET Claire, 1996, « Georges Canguilhem, le concept et l'action », dans *Raison Présente*, n. 119, 3^e trimestre, pp. 3-15.

SCHUSTER J.A., 1977, commentaire à *La mathématisation des doctrines informes* (op. cit.), dans *Annals of science*, n. 34, pp. 78-81.

SEBESTIK Jan, 1993, « Le rôle de la technique dans l'œuvre de Georges Canguilhem », dans *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, pp. 243-250.

SERTOLI Giuseppe, 1983, « Epistemologia e storia delle scienze in Georges

Canguilhem », dans *Nuova Corrente*, n. 90-91, vol. 30, pp. 101-172.

SIRINELLI Jean-François, 1988, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard.

SPIKER Stuart, 1987, « An Introduction to the Medical Epistemology of Georges Canguilhem : Moving beyond Michel Foucault », dans *The Journal of Medicine and Philosophy*, n. 12, pp. 397-411.

STAUM Martin, 1981, commentaire au *Normal et le pathologique* (op. cit.), dans *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, n. 36, pp. 88-89.

Autres Travaux

ALAIN, 1916, *Eléments de philosophie*, éd. 1990, Paris, Gallimard.

ALAIN, 1920, *Système des Beaux-Arts*, éd. 1926, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française.

ALAIN, 1925, *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, 3^e éd., Paris, Gallimard.

ALAIN, 1931, *Vingt leçons sur les Beaux-Arts*, Paris, Gallimard.

ALAIN, 1942, *Vigiles de l'esprit*, Paris, Gallimard.

ALTHUSSER Louis, 1964, « Présentation », dans « La philosophie de la science de Georges Canguilhem », in *La pensée*, n. 113, pp. 50-54.

ARISTOTE, *De l'âme*, traduction et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1934.

ARISTOTE, *La Métaphysique*, Introduction, notes et index par J. Tricot, deux tomes, Paris, Vrin, 2000.

BACHELARD Gaston, 1937, *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, Paris, Alcan.

BACHELARD Gaston, 1938, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, éd. 1970, Paris, Vrin.

BACHELARD Gaston, 1953, *Le matérialisme rationnel*, éd. 2010, Paris, PUF.

BAILLET Adrien, 1691, *La Vie de M. Descartes*, Paris, D. Horthemels.

BAIN Alexandre, 1874, *The senses and the intellect/Le sens et l'intelligence*, trad. fr.

1895 par M. E. Cazelles, 3^e édition, Paris, Alcan.

BAUDIN Louis, 1955, *La vie quotidienne au temps des derniers Incas*, Paris, Librairie Hachette.

BELAVAL Yvon, 1952, *Les philosophes et leur langage*, éd. 1990, Paris, Gallimard.

BERGSON Henri, 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, éd. 1921, Paris, Alcan.

BERGSON Henri, 1934, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, éd. 1985, Paris, PUF.

BINET Alfred, 1903, *L'étude expérimentale de l'intelligence*, éd. 2001, Saint-Pierre-du-Mont, Eurédit.

BLOCH Marc, 1931, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Les Belles Lettres.

CASERTANO Giovanni, 1983, *Democrito, dall'atomo alla città*, Napoli, Loffredo Editore.

CAVAILLÈS Jean, 1937 *Méthode axiomatique et formalisme essai sur le problème du fondement des mathématiques*, Paris, Hermann.

CAVAILLÈS Jean, 1937, *Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles. Etude historique et critique*, Paris, Hermann.

COMETTI Jean-Pierre, 2010, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, Gallimard.

COMTE Auguste, 1830-1842, *Cours de philosophie positive*, éd. 1907-1909, 6 vol. Paris, Schleicher Frères,

DE BONALD Luis, 1833, « *Réflexions sur la révolution de juillet 1830 et autres inédits* », présenté et commenté par Jean Bastier, éd. 1988, Paris, Duc-Albatros.

DESCARTES René, 1637, *La dioptrique*, in *Œuvres Philosophiques de Descartes*, éd. 1963-1973 de Ferdinand Alquié, vol. 2, Paris, Garnier.

DESCARTES René, 1637, *Discours de la méthode*, in *Œuvres philosophiques de Descartes*, éd. 1963-1973 de Ferdinand Alquié, vol. 1, Paris, Garnier.

DESCARTES René, « Correspondance » in *Œuvres de Descartes*, éd. 1972 de Charles Adam et Paul Tannery, vol 4, Paris, Vrin.

DUHEM Pierre Maurice Marie, 1906, *La théorie physique. Son objet et sa structure*, éd. 2007, Paris, Vrin.

DUPLEIX Scipion, 1636, *Corps de philosophie contenant la logique, la physique, la métaphysique, et l'éthique*, Genève, Estienne Gamonet.

DURKHEIM Émile, 1955, *Pragmatisme et Sociologie, Cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914 et restitué par Arman Cuviller d'après des notes d'étudiants*, éd. 1981, Paris, Vrin.

EBER Nicolas, 2004, *Théorie des Jeux*, éd. 2007, Paris, Dunod.

FENEUIL Anthony, 2011, *Bergson, mystique et philosophie*, Paris, PUF.

FRIEDMANN Georges, 1946, *Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris, Gallimard.

FRISCH (VON) Karl, 1927, *Aus dem Leben der Bienen/Vie et mœurs des abeilles*, trad. fr. 1955 par André Dalq, Paris, Albin Michel.

GOLDSTEIN Kurt, 1934, *Der Aufbau des Organismus/La structure de l'organisme. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine*, trad. fr. 1952, Paris, Gallimard.

GUERRIEN Bernard, 1993, *La théorie de jeux*, éd. 2010, Paris, Economica.

HALBWACHS Maurice, 1930, *Les causes du suicide*, Paris, Alcan.

HUSSERL Edmund, 1929, *Formale und Transzendente Logik/Logique formelle et logique transcendantale*, trad. fr. 1957 par Suzanne Bachelard, éd. 2009, Paris, PUF.

HUSSERL Edmund, 1931, *Cartesianische Meditationen. Eine Einleitung in die Phänomenologie/Méditations Cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, trad. fr. 1931, Paris, Armand Colin.

KANT Immanuel, 1781/1787 (I), *Kritik der reinen Vernunft/Critique de la raison pure*, trad. fr. 1965, Paris, PUF.

KANT Immanuel, 1781/1787 (II), *Kritik der reinen Vernunft/Critique de la raison pure*, trad. fr. 2001, Paris, Flammarion.

KANT Immanuel, 1783, trad. fr. *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik die als Wissenschaft wird auftreten können/Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, trad. fr. 1986, Paris, Vrin.

KANT Immanuel, 1788, *Kritik der praktischen Vernunft/Critique de la raison pratique*, trad. fr. 1943, éd. 2012, Paris, PUF.

KANT Immanuel, 1790 (I), *Kritik der Urteilskraft/Critique de la faculté de juger*, trad. fr. 1928, Paris, Vrin.

KANT Immanuel, 1790 (II), *Kritik der Urteilskraft/Critique de la faculté de juger*, trad. fr. 1995, Paris Flammarion.

KAST Robert, 1991, *La théorie de la décision*, éd. 2002, Paris, Editions la Découverte.

KOYRÉ Alexandre, 1939, *Etudes Galiléennes*, éd. 1966, Paris, Hermann.

LAGNEAU Jules, 1950, *Célèbres leçons et fragments*, éd. 1964, Paris, PUF.

LA MENNAIS (DE) Félicité, 1830-1831, *Essai d'un système de philosophie catholique*, éd. 1954, Rennes, J. Plihon.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1710, *Essais de Théodicée, sur la bonté de l'homme et l'origine du mal*, trad. fr. 1969, introduction par J. Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion.

MARX Karl, 1867-1894, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie/Le capital. Critique de l'économie politique*, trad. fr. 1924-1934 par J. Molitor, 14 vol., Paris, A. Costes.

NIETZSCHE Friedrich, 1872, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik/La naissance de la tragédie*, trad. fr. 1947 par J. Marnold et J. Morland, Paris, Mercure de France.

NIETZSCHE Friedrich, 1886, *Jenseits von Gut und Böse - Vorspiel einer Philosophie der Zukunft/ Par-delà le bien et le mal*, trad. fr. 1991, Paris, Le livre de poche.

NIETZSCHE Friedrich, 1887, *Zur Genealogie der Moral. Eine Streitschrift/La généalogie de la Morale*, trad. fr. 1929 de Henri Albert, 14^e édition, Paris, Mercure de France.

NIETZSCHE Friedrich, 1889, *Götzen-Dämmerung/Crépuscule des idoles*, trad. fr. 2001, présenté par Éric Blondel, Paris, Hatier.

OVIDE, *Les métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Paris, Les belles lettres, 1961.

PETIT-ROBIN Anne, 1998, *Aborder la théorie des jeux*, Paris, Seuil.

PLATON, *Timée*, in "*Platon, Œuvres Complètes*", trad. fr. 1925, texte établi et traduit par Albert Rivaud, tome X, Paris, Le Belles Lettres.

PLATON, *La République*, in *Platon, Œuvres Complètes*, trad. fr. 1933, éd. 1983, traduit par Emile Chambry, tome VII, partie I, Paris, Les Belles Lettres.

POE Edgar Allan, 1842, *The Purloined Letter/La lettre volée*, trad. fr. 1996, dans *Edgar Allan Poe, « Le scarabée d'or » suivi de « La lettre volée »*, Paris, Flammarion.

PRADINES Maurice, 1943-1946, *Traité de psychologie générale*, éd. 1986, 3 vol., Paris, PUF.

SARTRE Jean-Paul, 1936, *La transcendance de l'ego. Esquisse d'une description phénoménologique*, in *Recherches philosophiques*, n. 6.

SCHLEIFER Michael, 1998, *La formation du jugement*, Montréal, Les éditions logiques (éd. 2010, Québec, Presses de l'université du Québec).

SIMON Gérard, 2003, *Archéologie de la vision. L'optique, le corps, la peinture*, Paris, Seuil.

SMITH Adam, 1795, *Essays on Philosophical Subjects/Essais philosophiques*, trad.

fr. 1797, Paris, H. Agasse.

SPINOZA, 1677, *Ethica more geometrico demonstrata/Ethique*, trad. fr. 1961, textes choisis et présentés par Ferdinand Alquié, Paris, PUF.

TAYLOR Frederick Winslow, 1911, *The Principles of Scientific Management*, éd. 1993, London, Routledge/Thoemmes.

VALÉRY Paul, 1932, *Choses tues*, Paris, Gallimard.

ANNEXES

Inventaire des inédits (1929-1971) par ordre chronologique⁷⁶⁴

ENSEIGNEMENT DANS LES LYCÉES (1929-1941)

Ouvrage de philosophie écrit par Georges Canguilhem à Charleville, Albi, Paris. 1929-1932.

Cote : GC. 8.

1- Manuscrit de l'ouvrage. 271 f. ms.

2- « G. Canguilhem, Philosophie à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et des étudiants de l'enseignement supérieur ». 2 ex. 295 f. et 257 f. dactylogr.

3- « G. Canguilhem, Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis) ». 304 f. dactylogr.

4- Textes philosophiques choisis pour être mis en appendice aux chapitres de son ouvrage. 216 f. dactylogr.

5- « Philosophie, Paris, Congé 1931-32 » : textes philosophiques choisis pour illustrer son ouvrage. 230 f. dactylogr.

6- « Fragments et dernier chapitre (« La création ») d'un cours – ou d'un ouvrage – dont la rédaction, commencée à Charleville, a été achevée à Paris en 1932 lors d'une année sabbatique ». 83 f. dactylogr.

Carton 9 :

Notes, questions et plans de cours de philosophie, citations. 1932. 71 f. ms. dactylogr.

Cote : GC. 9. 1

Cours de philosophie de G. Canguilhem. Non daté.

Cote : GC. 9. 2

1- « Objet et nature de la philosophie ». 10 f. ms.

2- « Connaissance-réalité-vérité ». 49 f. dactylogr. ; « Les mathématiques ». 1940. 2 f. ms. intercalés.

3- « Psychologie ». 57 f. dactylogr. 4- « Morale ». 12 f. dactylogr.

5- « Problème de la nature de la douleur ». 2 f. dactylogr.

Cours donnés au « Lycée de Charleville, 1929-1930 ». Cote : GC. 9. 3

1- 1 carte postale de Canguilhem à M. Claux. 1929. 2- Planning de cours. 1 f. ms.

3- « Le transformisme ». 5 f. ms.

4- « Le vol de Prométhée et les travaux d'Hercule » : texte de Canguilhem. Novembre 1925- juillet 1926. 35 f. ms.

5- « Psychologie ». 147 f. ms.

6- Textes de philosophie et cours de « philosophie générale ». 40 f. ms.

764 D'après le plan de l'inventaire du CAPHÉS :
http://caphes.ens.fr/IMG/file/caphes/bib/inventaire_G_Canguilhem.pdf

« Cours fait à Albi (1930-1931), donné par son élève Laleure ». Cote : GC. 9. 4

1- Cours de philosophie politique. 19 f. ms.

2- « Cours de métaphysique ». 57 f. dactylogr. 3- « Cours de psychologie ». 160 f. ms.

4- « Textes de psychologie ». 52 f. ms. 5- « Notes de psychologie ». 48 f. ms. 6- « Cours de morale ». 72 f. ms.

7- « Textes de morale ». 35 f. dactylogr. ms.

Cours de G. Canguilhem, Albi, 1930-1931. Cote : GC. 9. 5

1- « Philosophie de la guerre et de la paix, février 1931 ». 18 f. ms. 2- « Cours d'Albi, 1930-31, dactylographié par Laleure ». 186 f. ms. 3- « Logique ». 94 f. ms.

4- « La conscience morale » ; « La personne humaine » ; « Individu et société ». 20 f. ms. 5- « Histoire de la philosophie grecque de Thalès à Épicure ». 6 f. ms.

6- Textes choisis pour illustrer son cours. 39 f. ms. 7- « La recherche de l'absolu ». 20 f. dactylogr.

Carton 10 :

« Douai, 1932-33 ». Cote : GC. 10. 1

1- « Introduction à la psychologie ». 18 f. ms. 14 f. dactylogr.

2- « Douai ou Valenciennes ? : l'expérience et la science expérimentale ». 45 f. dactylogr.

Lycée de Valenciennes. 1933-1935. Cote : GC. 10. 2

1- « Introduction à la philosophie ». 1933-1934. 16 f. ms.

2- Cours de psychologie et de philosophie. 1933-1934. 66 f. ms. 3- Cours de philosophie. 1934-1935. 38 f. ms. dactylogr.

« Psychologie, Valenciennes, 1934-1935 » et Toulouse. 1934-1938. Cote : GC. 10. 3

1- « Introduction à la psychologie », textes choisis et plan de cours. 19 f. dactylogr. 2- « Psychologie et philosophie peuvent-elles se dissocier ? ». 3 f. ms.

3- « Introduction ». 9 f. ms.

4- « [I.] Psychologie, position du problème psychol. ». 29 f. ms. 5- « II, Les méthodes ». 18 f. ms.

6- « III, Dépendance et indépendance de la conscience ». 37 f. ms.

7- « IV, Conflit des choses et du moi : l'affectivité ». 76 f. ms. et dactylogr. 8- « V, La conscience des choses : perception ». 29 f. ms. et dactylogr.

9- « VI, La conscience de soi : mémoire ». 48 f. ms.

10- « VII, Éclaircissement des choses et de soi : l'attention ». 16 f. ms. et dactylogr.

11- « VIII, L'analyse des choses : concept, jugement, langage, intelligence ». 34 f. ms. et dactylogr.

12- « IX, Les fictions : rêve et réalité, croyance et savoir, l'erreur ». 17 f. ms. et dactylogr. 13- « X, La construction de soi : action et liberté, moi et personnalité, caractère, conscience et inconscience ». 28 f. ms.

14- « Les vocations : valeurs et créations ». 7 f. ms.

15- « Critique de la méthode introspective en psychologie » : 21 ex. 21 f. dactylogr. 16- « Méthode de la psychologie », 14 ex. 14 f. dactylogr.

Toulouse, 1937-1941.

Cote : GC. 10. 4

1- Les sciences : cours, notes et textes. 143 f. ms. dactylogr.

2- « Toulouse » : « Les caractères généraux de la science et l'esprit scientifique » ; « Science et technique », plusieurs ex. 64 f. dactylogr. et ms.

3- Institut agronomique : cours sur « l'homme et le sol », « la race », « la colonisation », « l'honneur », le matérialisme historique, science et morale, textes choisis. 1939-1940. 51 f. ms. et dactylogr.

4- Cours sur la connaissance en Khâgne. 1938. 9 f. ms. 5- « Désir et regret, 1938 ». 5 f. ms.

- 6- « L'individualité, 1938 ». 13 f. ms.
- 7- « Le sentiment social, 1939 ». 6 f. ms.
- 8- « Le problème du suicide, 1939 ». 3 f. ms.
- 9- « Expérience de la liberté, Khâgne Toulouse, nov. 1940 ». 3 f. ms. 10- « Le renversement copernicien, Khâgne Toulouse, 1940 ». 5 f. ms. 11- « Dissertations, Khâgne, Toulouse » 1937-1941. 61 f. ms.
- 12- « La connaissance, Khâgne, Toulouse ». 61 f. ms. 13- Philosophie de l'histoire. 9 f. ms.
- 14- « Qu'entend-on par humanisme ? ». 8 f. ms.
- 15- « Les divers sens du mot expérience ». 17 f. ms. 16- « La sociologie ». 2 f. ms.
- 17- « De quoi est faite la timidité ? ». 3 f. ms. 18- « Espoir et espérance ». 3 f. ms.
- 19- Histoire de la philosophie, les mythes, les philosophes grecs anciens. 46 f. ms. 20- Notes de cours. 39 f. ms.

ENSEIGNEMENT DANS LES UNIVERSITÉS (1941-1971)

Carton 11 :

ENSEIGNEMENT A STRASBOURG ET CLERMONT-FERRAND

Cours donnés pour la Faculté des Lettres de Strasbourg à Clermont-Ferrand. 1941-1942.

Cote : GC. 11. 1

- 1- Programmes et bibliographies pour le Certificat d'études supérieures de philosophie générale et logique. 1941-1948. 31 f. ms. dactylogr.
- 2- Cours sur la finalité : « La finalité biologique » ; « La finalité dans le système d'Aristote » ; « Le concept de finalité dans le cartésianisme : Descartes, Spinoza, Leibniz » ; « La finalité selon Kant » ; « La vie et la finalité selon Bergson » ; « Organisme et totalité ». 1941. 32 f. ms.
- 3- « La valeur, juin 1941 ». 17 f. ms.
- 4- Théorie de la connaissance : « Science et réalité », « Perception et science », « Apparence et réalité », « Expérience de la liberté », « Expérience et empirisme ». 1941. 27 f. ms.
- 5- Méthode : « La méthode », « Les probabilités et l'induction », « Événement et probabilité », « Possibilité et probabilité ». 1941-1942. 80 f. ms. DDactylogr.
- 6- Cours et notes sur Bergson, « Commentaire au troisième chapitre de *L'évolution créatrice* ». 1941-1942. 96 f. ms.
- 7- « Causalité et temps » notamment chez Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, Malebranche, Newton, Kant, Bergson ; « De l'irréversibilité physique ». 1941-1942. 117 f. ms. 89 f. dactylogr.
- 8- « Psychologie pathologique, cours de Daniel Lagache, Clermont-Ferrand, 1941-42 » : notes prises par Canguilhem. 1 carnet ms.

« Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43 ». 1931-1943. Cote : GC. 11. 2

- 1- « La biologie, 1942-43 ». 53 f. ms.
- « Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie ».
- « De l'histoire naturelle à la biologie ».
- « L'expérimentation en biologie ».
- « Les mathématiques en biologie ».
- « Le problème de l'évolution ».
- 2-« Les normes et le normal, 1942-43 ». 138 f. ms.
- Notes préliminaires.

- « De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction ».
- « Propositions normatives et jugements de valeur ».
- « Les disciplines normatives ».
- « Logique et science ».
- « Logique et psychologie ».
- « Du caractère normatif de la pensée philosophique ».
- « Le normal et la moyenne ».
- « La maladie : identité du normal et du pathologique » : chez A. Comte, Cl. Bernard, R. Leriche.
- « De la monstruosité ».
- « Le normal et le problème des mentalités ».
- « Normalité et normativité ».
- « Esquisse d'une théorie des valeurs comme fondement d'une théorie des normes ».
- « La valeur et la polarité du jugement ».
- 3- Sujets divers. 1931-1943. 57 f. ms.
- «Le mythe ». Non daté.
- « Le réalisme comme tendance permanente de la philosophie ». Non daté.
- « Entendement et raison ». Non daté.
- « L'idée de vérité ».
- « Argument ontologique : Saint-Anselme». 1931-1943.
- « Âme et conscience ».
- « Fonction et valeur de l'art ».
- « L'intuition ». 1942-1943.

Strasbourg à Clermont-Ferrand. 1943-1945. Cote : GC. 11. 3

- 1- « L'erreur ». 1943-1944. 54 f. ms. dactylogr.
- 2- Logique. 1944. plusieurs ex. 47 f. ms. dactylogr.
- « Sur l'histoire de la logique ».
- « Logique et métaphysique ».
- « Implications métaphysiques de la logique de Russel ».
- « Opposition logique et opposition psychologique », « Sens de la négation ».
- « Problème des rapports du concept et du jugement ». 3- « La notion de phénomène, décembre 1944 ».
- 4- « Technique et science, déc. 1944-janv. 1945, réutilisé et revu, novembre 1955 ». 22 f. ms. dactylogr.
- 5- « La connaissance, 1944-45 ». 57 f. ms.
- 6- « La critique de la connaissance est-elle possible ? ». 3 f. ms.
- 7- « Déterminisme et indéterminisme, février 1945 ». 1929-1945. 11 f. ms. impr. 8- « Jugement et relation, février 1945 ». 2 f. ms.
- 9- « Théorie et pratique, février 1945 ». 1945-1955. 15 f. ms. dactylogr.
- 10- « Histoire de la philosophie et histoire des sciences, mars 1945 ». 6 f. ms. 11- « L'individualité ». 1944-avril 1945. 23 f. ms.
- 12- « L'axiomatique géométrique, avril-mai 1945, avril-mai 1956 ». 23 f. ms. 13- « La notion de transcendance, juin 1945 ». 2 f. ms.
- 14- « Sartre sur la liberté, juin 1945 ». 1 f. ms.

Carton 12 :

Strasbourg à Strasbourg. 1945-1948. Cote : GC. 12. 1

- 1- « Nature et valeur du concept, novembre 1945 ». 1945-1946. 99 f. ms.
- 2- « Le raisonnement mathématique, 1946 ». 14 f. ms.
- 3- « Lucrèce, *De natura rerum*, livre V, 1946 ». 10 f. ms.
- 4- « Exposés 1946 » : sur « Rationalisme » ; « Connaissance de la nature et connaissance de l'esprit » ; « La dialectique ». 10 f. ms.
- 5- « Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, 1946 ». 42 f. ms.

- 6- Bergson, *La pensée et le mouvant*, dans le cadre de la préparation des candidats à l'examen de l'inspection de l'enseignement primaire : programme, notes sur Bergson, 1 lettre, 18 novembre 1946-1947. 14 f. ms.
- 7- Conférence sur l'enseignement de la philosophie : texte de Canguilhem et lettre du doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 10 décembre 1946-1947. 4 f. ms.
- 8- « Philosophie et biologie, 1946-47 ». 1946-1948. 120 f. ms.
 -« Philosophie et biologie » : présentation du cours et notes.
 -« Machine et organisme ».
 -« Le vivant et son milieu ».
 -La notion de milieu.
 -Notes de lecture extraites de Dietrich Mahnke, J. von Uexküll, J. S. Haldane.
 -« L'individualité ».
 -« Théories du vieillissement, Klein, février 1948 ».
- 9- « Agrégation 1947, Durkheim, Règles de la méthode sociologique ». 28 f. ms. 10- Agrégation, sujets de leçons. 1947. 50 f. ms.
 -« Événement et probabilité »
 -« Sciences de lois et connaissance d'êtres ».
 -« Le progrès ».
 -« Contingence et liberté ».
 -« Valeur ».
 -« Problème des limites de la connaissance ».
 -« La notion de réel ».
 -« Qu'est-ce qu'une question ? ».
 -« L'action selon le pragmatisme et selon le marxisme ».
 -« Qu'est-ce que l'humanisme ? ».
 -« Essence et valeur de l'autorité ».
 -« Attention et liberté ».
 -« L'expérience du temps ».
 -« La loyauté ».
 -« Morale et technique ».
 -« La qualité ».
 -« Mathématiques et physique ».
 -« La théorie physique selon Duhem ».
 -« Causalité et hasard ».
- 11- « 3 conférences sur la pensée française, cours aux étrangers, Strasbourg, 1947 ». 14 f. ms.
 -« La philosophie de la Raison et les sciences de la nature au XVIIe siècle ».
 -« La philosophie des Lumières et les sciences de l'homme au XVIIIe siècle ».
 -« La philosophie et les sciences en France au XIXe siècle ».
- 12- « Rapports de la logique et du langage, 1947 ». 1947-1955. 5 f. ms. 13- « Logique, théorie de la science et normativité, 1947 ». 7 f. ms.
- 14- « Priorité logique du concept et du jugement ». 1948. 9 f. ms. 15- « Le problème de la création, 1947-48 ». 81 f. ms.
- 16- « Le problème de la création, Congé à Paris 1931-32, Toulouse 1938, Strasbourg, 1947-48 ». 186 f. ms. dactylogr. impr.
 -« La création continuée, 1931-32 ».
 -« Technique et création, Toulouse, 1938 ». 1937-1938.
 -Extraits de textes, notes et références bibliographiques.
 -Pierre-Maxime Schuhl, « Beaux-arts et métiers », tiré à part du *Deuxième Congrès international d'esthétique et de science de l'art, Paris, 1937*, Paris, 1937
 -« Activité technique et création », communication de Georges Canguilhem donnée devant la Société toulousaine de philosophie en février 1938.
 -« Descartes et la technique, 1937 ».
 -« Esthétique » : notes et extraits de textes.
 -Notes.
 -« L'imagination créatrice » : dissertation à l'auteur non identifié.
- 17- « Primitif, sauvage, barbare, 1948 ». 9 f. ms.
- 18- « Maine de Biran, *Essai sur les fondements de la psychologie*, Agrégation 1947-48 ». 24 f. ms.

- 19- « 1947-48 ». 28 f. ms.
- « Causalité et responsabilité ».
- « L'homme et l'animal ».
- « Nietzsche, "Deviens celui que tu es" ».
- « Optimisme de Leibniz ».
- « Art et moralité ».
- « Causalité physique et causalité psychologique ».
- « Le beau dans la nature ».
- « La notion d'univers ».

ENSEIGNEMENT À PARIS.

« Histoire de la biologie, cours à l'Institut d'histoire des sciences ». 1948-1972. Cote : GC. 12. 2

- 1- Le certificat d'histoire et philosophie des sciences, programme et bibliographie. Non daté. 19 f. dactylogr. impr.
- 2- « La préformation et l'épigenèse, cours I.H.S., Strasbourg, 1948, Paris, 1955-56 ». 55 f. ms. impr.
 - Raymond Savioz, « Un maître et un disciple au XVIIIe siècle (Charles Bonnet et Réaumur) », extrait de *Thalès*, 1937-39, p. 100-112.
 - Hedwig Conrad-Martius, « Präformismus in der Natur », tiré à part, p. 116-131.
 - « Préformation et épigenèse ».
- 3- « Concepts biologiques fondamentaux au XIXe siècle : concepts fondamentaux de la physiologie du système nerveux, localisation, intégration, 1956-57 ». 57 f. ms.
- 4- « Concepts biologiques fondamentaux au XIXe siècle, II : milieu intérieur et régulations, 1957-58 » : notes sur « Le milieu ». 36 f. ms.
- 5- « Cent ans de théories transformistes, 1958-59 » : notes sur Darwin. 49 f. ms.
- 6- « Histoire de la physiologie au XIXe siècle, 1959-60 » : notes. 61 f. ms.
- 7- « La classification en histoire naturelle d'Aristote à A-L. de Jussieu, 1960-61 » : notes. 12 f. ms.
- 8- « Histoire de la tératologie depuis Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, 1961-62 » : coupure de presse du *Monde* et notes. 39 f. ms.
- 9- « L'évolution des idées médicales au XIXe siècle : médecine et biologie, 1962-63 » : notes. 44 f. ms.
- 10- « L'anatomie de Vésale à Bichat, 1963-64 ». 70 f. ms. dactylogr. impr.
 - « L'homme de Vésale dans le monde de Copernic : 1543 » : texte de Canguilhem.
 - Brochure de présentation d'une réédition du *De humani corporis fabrica* de Vésale.
 - 2 lettres et une carte de visite de Lucien Liaigre. 17 juin 1962-31 janvier 1964.
 - Pierre-Maxime Schuhl, « La biologie de Platon dans le *Timée* », tiré à part de la revue *Être*, sept. 1961, p. 46-50. Dédicace de l'auteur.
 - L'anatomie de Vésale à Bichat : notes.
 - Léonard de Vinci, « Découverte de l'homme ».
- 11- « L'échelle des êtres et la série animale au XVIIIème siècle, 1965-66 » : notes. 55 f. ms.
- 12- « La physiologie de Harvey à Lavoisier, 1966-67 ». 74 f. ms.
 - G. Canguilhem, « La constitution de la physiologie comme science », tiré à part de Charles Kayser (dir.), *Physiologie*, Paris, 1963, pp. 11-48.
 - Notes sur l'histoire de la physiologie.
- 13- Projet de recherches et bibliographie concernant « La notion d'affinité en histoire naturelle aux XVIIIe et XIXe siècles » rédigés par Jean-Claude Cadieux. 1966-1967. 48 f. dactylogr.
- 14- « La biologie évolutionniste au XIXe s., Lamarck + présentation des inédits de Lamarck, 1969 ». 45 f. ms. dactylogr. impr.
- 15- « La médecine antique d'Hippocrate à Galien, 1969-70 ». 1969-1972. 77 f. ms. dactylogr. impr.
 - Mirko Drazen Grmek, « Ippocrate di Cos », tiré à part à la provenance non identifiée, pp. 33-37.
 - Colloque sur la collection hippocratique, Strasbourg, 23-27 octobre 1972 : liste de participants et résumés de communications.
 - Notes et textes en histoire de la médecine.
- 16- « Commencement de la psychologie scientifique + corrigé de leçon sur aptitudes, 1970-71 ». 15 f.

ms.

SORBONNE ET I.H.S.T. (1955-1971)

Carton 13 :

« Sorbonne, 1955-56 ». 1950-1986.

Cote : GC. 13. 1

1- « La science et l'erreur, 1955-56 » : cours divisé en 23 chapitres. 1 photo. 128 f. ms.

-Introduction.

-« Leçon d'ouverture : Bachelard ».

-« Justification de la question traitée ».

-« Errer ».

-« Errer, suite » : avec une présentation d'une conférence de J.-C. Milner en 1986.

-« Faillir » : 3 chapitres.

-« Du faux » : 3 chapitres.

-« Du faux ontologique dans la philosophie de Platon » : 3 chapitres.

-« Identité et contradiction : de l'ontologie à la logique ».

-« Antithesis, Enantiosis, antiphasis : opposition, contrariété, contradiction » : 2 chapitres.

-« L'être et l'identité de l'être selon Parménide ».

-« Théorie platonicienne de l'erreur ».

-« Identité et contradiction, nécessité et double négation ». 4 chapitres.

-« L'erreur selon Nietzsche ».

-« Erreur en mathématiques ».

2- Exposés d'étudiants, textes et corrigés. 63 f. ms. dactylogr.

-« Peut-on traiter de l'esprit scientifique et des méthodes scientifiques sans se référer à une idée de la science ? » : exposé et corrigé.

-« En quel sens est-il vrai de dire que "Connaître c'est mesurer" ? » : exposé et corrigé.

-Cours ou notes de lecture de logique.

-Alexis Philonenko, « Expérience et théorie ».

-« Événement et probabilité » : exposé, bibliographie et notes.

-Textes de philosophes et notes sur des exposés. 3- « Bergson, ENS, 1956 ». 1950-1986. 48 f. ms.

-1 lettre de A. Philonenko, 24 décembre 1986.

-« Henri Bergson contre Gambetta », extrait de *Le papetier-libraire*, n°191, février 1953.

-Bibliographie et notes sur « Durée ».

-« Biologie et pensée bergsonienne, 20 mai 1950 ».

-« Lecture de Bergson, ENS, 2 mars 1956 ».

-« Science et philosophie selon Bergson et chez Bergson ».

-« Organisme et individualité ».

-« Le dualisme bergsonien ».

-« Le néant et la création ».

-« L'idée générale ».

« Sorbonne, 1956-57 ». Cote : GC. 13. 2

1- « La vision comme modèle de la connaissance, 1956-57 ». 63 f. ms.

2- « La vision » : notes, bibliographies, coupures de presse. 45 f. ms. impr. 3- Exposés d'étudiants et notes sur divers sujets. 60 f. ms. dactylogr.

-« L'originalité biologique de l'homme ».

-« Si l'humanité de l'homme n'est pas une essence, l'animalité de l'animal en est-elle une ? ».

-« Idéalisme ».

-« Nature et portée du syllogisme ».

-« Les mathématiques et l'expérience ».

- « Naïveté et radicalisme dans la pensée philosophique ».
- « La quantité logique requiert-elle ou non un fondement ontologique ? ».
- « La mesure du temps ».
- Autres exposés d'étudiants.
- Notes sur Charles Darwin.

« Sorbonne, 1957-58 ». 1957-1966.

Cote : GC. 13. 3

- 1- Le singulier et la singularité. 127 f. ms.
 - « L'analogie et le singulier dans la science, Sorbonne, 1957-1958 » : cours.
 - « Du singulier et de la singularité en épistémologie biologique, Société belge de philosophie, 10 février 1962 ».
 - Notes sur le singulier.
- 2- «Canada, 1966 ». 4 f. ms.
 - « De l'histoire naturelle à la biologie ».
 - « Anatomie comparée ».
- 3- Le concept de « Loi de la nature, 1958 ». 32 f. ms.
- 4- Exposés d'étudiants, notes de cours sur divers sujets. 63 f. ms. dactylogr.
 - « Limite et dimension en mathématiques et en philosophie, 1958 » : notes de cours.
 - « Continu et discontinu, 1958 » : notes de cours.
 - Notes et textes sur l'astronomie (comètes, Maupertuis).
 - Le scepticisme : notes de cours et exposé.
 - « Machine et organisme selon la cybernétique, mars 1958 » : notes de cours et exposé.
 - « Savoir et hypothèse, juin 1958 » : notes de cours.
 - « Qu'est-ce qu'agir ?, 1958 » : notes de cours.
 - Notes sur des exposés, Fontenelle, A. Comte, l'esprit scientifique.
- 5- « La douleur, ENS, Sèvres, 1958 ». 15 f. ms.

« Sorbonne, 1958-59 ». 1914-1964.

Cote : GC. 13. 4

- 1- Auguste Comte.
 - « La philosophie d'Auguste Comte, 1958-59 » : cours, 1 lettre de P. Carrive. 113 f. ms.
 - « La philosophie d'A. Comte » : notes complémentaires, sujets de dissertations pour l'agrégation, bibliographie. 34 f. ms.
 - « Auguste Comte » : notes complémentaires notamment sur « l'action » et la « philosophie biologique d'Auguste Comte ». 27 f. ms.
 - Catalogue des ouvrages composant la collection « Bibliothèque positiviste » de la Librairie Émile Blanchard, avril 1914.
 - « Histoire des religions et histoire des sciences dans la théorie du fétichisme chez Auguste Comte » texte de G. Canguilhem pour les *Mélanges Alexandre Koyré*, tome II, 1964. 1 ex. ms. 1 ex. dactylogr. 49 f.
 - Notes complémentaires sur A. Comte et la classification des sciences. 14 f. ms.
 - Notes complémentaires sur A. Comte, la loi des trois états et le fétichisme. 18 f. ms.
- 2- Trois cours. 13 f. ms.
 - « Le hasard, ENS, Sèvres, février 1959 ».
 - « Le rationalisme engendre-t-il de lui-même l'optimisme ?, 16 mars 1959 ».
 - « Comment concevoir les rapports entre objet et objectivité ?, avril 1959 ».

« Sorbonne, 1959-60 ». 1927-1965.

Cote : GC. 13. 5

- 1- « L'œuvre scientifique de Descartes et la science du XVIIe siècle, 1959-60 » : cours. 156 f. ms. dactylogr. impr.

- Introduction du cours.
- « I, L'algèbre géométrique de 1618 ».
- « II, Des fondements d'une science admirable au fondement d'une invention admirable ».
- « III, La méthode, conscience de la science ».
- « IV, Le projet métaphysique d'un système de physique nouveau ».
- « V, Le mouvement ».
- « L'animal-machine et l'automate ».
- « Monde, science, technique chez Descartes ».
- « Conditions, pouvoirs et limites de la technique chez Descartes ».
- « Expérience et théorie chez Descartes ».
- « L'œuvre scientifique de Descartes » : notes complémentaires, conférences de R. Taton et P. Costabel. 1960-1965.
- 2- « La finalité, Kant, Critique du jugement, 1960 ». 54 f. ms.
- Cours de Brunschvicg « sur Kant ».
- « La nature, Aristote » : cours de Rivaud. 1927.
- Notes sur la finalité chez Aristote et d'autres philosophes de Descartes à Kant.

Carton 14 :

- « Séminaires [d'histoire de la biologie] 1958-60 ». 1956-1960. Cote : GC. 14. 1
- 1- « Du développement à l'évolution au XIXe siècle », thème du séminaire et article paru dans la revue *Thalès* en 1960. 159 f. ms. dactylogr. impr.
- G. Canguilhem, G. Lapassade, J. Piquemal, J. Ulmann, « Du développement à l'évolution au XIXe siècle », tiré à part de *Thalès*, tome XI, 1960, 67 p. ; avant-propos et recension de l'article.
- « Pourquoi le concept d'évolution par préformation a-t-il d'abord fourni le fondement de la connaissance des générations organiques ? » : versions ms. et dactylogr.
- « II, La mise en correspondance de l'embryologie et de l'anatomie comparée : J. F. Meckel, E. Geoffroy Saint-Hilaire, E.R.A. Serres » : versions ms. et dactylogr.
- « III, Dissociation des concepts de développement et d'unité de plan de composition : K. E. von Baer (1828) » : versions ms. et dactylogr.
- « IV, Histoire et embryologie : le progrès en tant que développement selon Auguste Comte » : versions ms. et dactylogr.
- « L'épigenèse comme modèle d'une théorie générale de l'évolution : Spencer » : versions ms. et dactylogr.
- « Les incertitudes de l'épigenèse : Th. Huxley et Ch. Robin » : versions ms. et dactylogr.
- « Appendices » : versions ms. et dactylogr.
- 2- Documents complémentaires sur l'histoire de l'évolution : tirés à part, notes, recensions, textes de G. Lapassade. 110 f. ms. impr. dactylogr.
- Robert Herrlinger, « C. F. Wolffs *Theoria generationis (1759) : die Geschichte einer epochemachenden Dissertation* », tiré à part de *Zeitschrift für Anatomie und Entwicklungsgeschichte*, vol. 121, 1959, pp. 245-270.
- A. E. Gaissinowitsch, « Notizen von C. F. Wolff über die Bemerkungen der Opponenten zu seiner Dissertation », tiré à part de *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena*, 1956-1957, pp. 121-124.
- « J. J. Virey, Recherches médico-philosophiques sur la nature et les facultés de l'homme, 1817 » : extrait du livre, p.17-19.
- « Cournot, Matérialisme, vitalisme, rationalisme (1875) » : extrait du livre, p. 170-175.
- Notes, références bibliogr. et recensions de livres sur l'histoire de l'évolution (notamment Huxley, Bonnet, Wolff).
- « Néoténie, Georges Lapassade ».
- « Néoténie et évolution » : texte de Lapassade.
- G. Lapassade, « Un problème darwinien : l'évolution par néoténie », tiré à part de *L'âge nouveau*, juillet-septembre 1959, n°106. Dédicace de l'auteur.
- « L. Bolk et le problème de l'anthropogenèse », texte de Lapassade envoyé avec 1 lettre.
- Notes de Canguilhem.

3- « Type, séminaire 1959-60 ». 12 f. ms.

« Modèles et analogies en biologie, séminaire 1960-61, symposium d'Oxford 1961 ». 1953-1963.

Cote : GC. 14. 2

1- « Cybernétique, information, modèles » : tirés à part.

-L. Couffignal, Louis de Broglie, A. Fessard, G. Th. Guilbaud, J.

Loeb, « Cybernétique », numéro spécial de la revue *Structure et évolution des techniques (S.E.T.)*, n°35-36, 1953-1954.

-L. Couffignal, F. Paycha, « L'information », publication n°3 de la revue *Structure et évolution des techniques (S.E.T.)*, n°39-40, 1955.

-L. Couffignal, R. Vallée, « Science et technique de l'information », publication n°5 de la revue *Structure et évolution des techniques (S.E.T.)*, n°43-44, 1956.

-L. Couffignal, « La cybernétique », publication n°9 de la revue *Structure et évolution des techniques (S.E.T.)*, n°51-52, 1957.

-A. Doyon, L. Liaigre, « Méthodologie comparée du biomécanisme et de la mécanique comparée », tiré à part de *Dialectica*, 1956, vol. 10, n°4, pp. 292-335. Dédicace de L. Liaigre.

-Théophile Cahn, « Modèles électroniques et fonctionnement de l'organisme », tiré à part de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 152, 1962. Dédicace de l'auteur.

-François Russo, « La révolution cybernétique », extrait des *Actes du 1er Congrès international de cybernétique, Namur, 1956*, Paris, 1958, pp. 13-23.

2- « Analogies et modèles dans la découverte en biologie, séminaire 1960-61 ». 100 f. ms. dactylogr. impr.

-« Le rôle des analogies et des modèles dans la découverte en biologie ».

-« Physique et pataphysique » : texte de Jean Brun[?].

-Notes prises pendant des conférences sur les modèles de S. Bachelard, J. Piquemal, G. Lapassade, A. Biancheri, J. Sebestik, J. Brun, T. Cahn.

-Notes sur les modèles en physique.

-Notes sur les modèles en biologie et physiologie, sur les automates.

-Notes sur machine et organisme, texte et coupures de presse.

3- « Modèles et analogies dans la recherche en biologie ». 54 f. dactylogr. ms.

-« Modèles et analogies dans la recherche en biologie ». Plusieurs exemplaires.

-1 lettre de Hamish MacGibbon, éditeur à Londres chez Heinemann.

-G. Canguilhem, « The role of analogies and models in biological discovery », tiré à part de A. C. Crombie (ed.), *Scientific change, historical studies in the intellectual, social and technical conditions for scientific discovery and technical invention from Antiquity to the present: Symposium on the history of science, University of Oxford, 9- 15 July 1961*, Londres, Heinemann, 1963, pp. 507-520.

« Sorbonne, 1960-61 ». Cote : GC. 14. 3

1- « Institut d'histoire des sciences, 1960-61, science et philosophie » : notes de cours et exposé sur « Science et philosophie », notes sur Max Weber, Max Planck, Husserl, positivisme et physicalisme. 33 f. ms.

2- « Lachelier, psychologie et métaphysique, E.N.S., 1961 » : notes de lecture. 9 f. ms.

« Sorbonne, I.H.S., E.N.S., 1961-62 ». Cote : GC. 14. 4

1- « Le statut social de la science moderne, 1961-62 ». 122 f. ms. impr. dactylogr.

-« Le statut social de la science moderne » : cours écrit par Canguilhem, suivi du même cours retranscrit par E. Balibar, accompagné d'une lettre non datée.

-« Science et société au XIXe siècle » : conférences de J. Piquemal, mai 1961.

-Georges Canguilhem, « Nécessité de la diffusion scientifique », tiré à part de la *Revue de l'Enseignement supérieur*, n°3, 1961, pp. 5-15.

2- « Crises et fondements du savoir, cours de philosophie des sciences à l'Institut H. S., 2e semestre 1961-62 ». 18 f.

« Histoire de la psychologie, cours Sorbonne, séminaire, 1960-63 ». 1952-1978. Cote : GC. 14. 5

1- « Histoire de la psychologie scientifique au XIXe siècle : bibliographie, articles de Ramul ». 64 f.

-D. Anzieu, D. Voutsinas, « Esquisse de la psychologie française actuelle, 1945-1958 », extrait du *Bulletin de psychologie*, t. XV, n°2-3, [1961]. Dédicace de D. Anzieu.

-M. Reuchlin, « La mesure de l'intelligence, œuvre paradoxale d'Alfred Binet », tiré à part du *Bulletin de psychologie*, t. XI, n°6, 1958.

-« Histoire de la psychologie scientifique au XIXe siècle : bibliographie » : bibliographie en plusieurs ex. ; 1 lettre de Armand Biancheri, 20 janvier 1961.

-« Konstantin Ramul, 3 articles sur l'histoire de la psychologie ».

-K.A. Ramul, « L'histoire de l'expérience psychologique », reproduction d'un extrait de la revue *Voprosy Psikhologii*, n°6, 1960, pp. 137-143. 2 ex. dactylogr.

-K. Ramul, « The problem of measurement in the psychology of the eighteenth century », extrait de *The American psychologist*, vol. 15, 1960, pp. 256-265.

-K. Ramul, « Some early measurements and ratings in psychology », extrait de *The American psychologist*, vol. 18, 1963, pp. 653-659.

2- Tirés à part et notes en histoire de la psychologie.

-Jean Théodoridès, « Lazzaro Spallanzani et le sens de l'orientation chez les chauves-souris », tiré à part de *Essays on the history of Italian neurology : proceedings of the International symposium on the history of neurology, Varenna, 1961*, pp. 75-92.

-Auguste Tournay, « Le domaine du système proprioceptif, avec, avant et après Sherrington », tiré à part du *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1961, n°2 (avril-juin), pp. 129-155. Dédicace et adresse de l'auteur.

-Dimitri Voutsinas, « Maine de Biran (1766-1824), fondateur de la psychologie moderne », tiré à part du *Bulletin de psychologie*, tome 17, 1963, n°1, [6] p.

-Henri Piéron, *Mathématiques et psychologie, conférence du 19 avril 1945*, Paris, 16 p.

-« Miettes » : notes et références bibliogr. 16 f. ms.

3- « Qu'est-ce que la psychologie ? », dossier relatif à la conférence donnée au Collège philosophique le 18 décembre 1956. 1952-1959. 72 f. ms. dactylogr. impr.

-Texte de la conférence.

-Notes sur la psychologie.

-Correspondance : 3 lettres de Roger Caillois, rédacteur en chef de la revue *Diogenes* et 1 lettre de B. Rivenq, 3 décembre 1956-13 juin 1957.

-Textes et coupures de presse.

4- « La psychologie scientifique au XIXe siècle, cours Sorbonne, 1960-61 ». 1960-1962. 108 f. ms.

-Texte du cours donné à la Sorbonne.

-« Perspectives et tentatives de psychologie scientifique au XVIIIe siècle, Société de psychologie, 7 avril 1962 ».

5- « Histoire de la psychologie, séminaire 1961-62 ». 55 f. ms. dactylogr. impr.

-Conférences de J. Piquemal, D. Chevrotton et notes de Canguilhem : sur Bernouilli, la mesure en psychologie, la psycho-physiologie, les origines de la psychologie animale.

-Conférence de Biancheri sur Binet ; tests Binet Simon.

-« H. Saget, Les concepts et les techniques de l'électrophysiologie dans la première moitié du XIXe siècle ».

-Notes.

6- « Histoire de la psychologie, séminaire 1962-63 » : notes prises lors des conférences. 1960-1963. 42 f. ms.

-« Kant et la psycho-physiologie générale de la sensibilité » : conférence de J. Sebestik. novembre 1962.

-« Lamarck » : conférence de L. Brunelle.

-« Huarte » : conférence de J. Ulmann. 10 janvier 1963.

-« Gall » et les aptitudes : conférence de Mme Chevrotton. 24 janvier 1963

-« Photométrie et loi logarithmique » : conférence de Morère. Février 1963.

- « Progrès des sciences et erreur au XVIIIe siècle » : conférence de Nguyen Ngoc Lan. 7 mars 1963.
- Lettre de J. Piquemal, 5 novembre 1960 et notes sur Kramp.
- Conférences de J Piquemal sur Bonguer, Bernouilli et Quêtelet. 28 février 1963.
- « Aptitudes chez Galton » : conférence de J. Piquemal. 21 mars 1963.
- « Dressage » : conférence de C. Salomon-Bayet. 16 mai 1963.
- Notes de lecture à partir de S.S. Stevens, « La quantification de la sensation ».
- 7- « 9 mai 1978, Nice, Laboratoire de psychophysiologie, Pr Gottesmann » : « Origines et commencements de la psychophysiologie des sensations aux XVIIIe et XIXe siècles ». 30 f. ms.

Carton 15 :

« Sorbonne, 1962-63 ». 1936-1966.

Cote : GC. 15. 1

- 1- « Normal et pathologique, norme et normal ». 116 f. ms. dactylogr.
- « Norme et normal ».
- « Norme et normalisation ».
- « Les systèmes normatifs ».
- « Jugement, valeur et vie ».
- « Norme et normal en biologie ».
- « Norme physiologique et statistique » : notes à partir de textes d'A.C. Ivy , John A. Ryle, Norbert Wiener ; 2 lettres sur Ivy dont 1 de Bernard Metz, 2 octobre 1948-26 février 1950 ; texte de Otto Klinberg sur les relations psychosomatiques.
- « La cécité, anomalie et anormalité, à propos de la thèse de P. Henry ».
- Références bibliographiques : 1 lettre de Robert Pagès, 23 novembre 1950 ; notes bibliogr. ; textes de et sur Kant écrits par F. Courtès.
- Jerzy Kalinowski, « Théorie des propositions normatives », tiré à part de *Studia logica*, t. 1, 1953, pp. 147-184. Dédicace de l'auteur.
- 2- « Le normal et le pathologique, documents (cours en Sorbonne 1963-64) ». 1936-1966. 68 f. ms. impr.
- « Le normal et le pathologique » : texte de Canguilhem.
- Jean Stoetzel, « La maladie, le malade et le médecin : esquisse d'une analyse psychosociale », tiré à part de *Population*, 15e année, 1960, n°4, pp. 613-623. Dédicace.
- J. Planques, Ch. Grezes-Rueff, « Le problème de l'homme normal », tiré à part du *Toulouse médical*, 54e année, 1953, n°8, pp. 603-614.
- Kurt Goldstein, « The idea of disease and therapy », tiré à part de *The Review of religion*, 1949. Dédicace de l'auteur.
- Kurt Goldstein, « Einige Bemerkungen zum Schizophrenenproblem », tiré à part de *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, 1949, vol. 117, n°4-5-6, pp. 215-223.
- Coupures de presse, articles extraits de revues médicales. 1936-1966

« Agrégation 1963-64 » : sujets de leçons, notes sur les exposés. 1948-1964. Cote : GC. 15. 2

- 1- « Valeur de la méthode ». 5 f. ms.
- 2- « Nos goûts ne sont-ils qu'affaire de convention ? ». 1 f. ms.
- 3- « Techniques psychologiques et connaissance de l'homme ». 1 f. ms. 4- « Penser et calculer ». 6 f. ms.
- 5- « La matière comme substance et comme phénomène ». 1 f. ms. 6- « L'expérimentation comme analyse ». 8 f. ms.
- 7- « Abstraction et conceptualisation dans la pensée scientifique ». 8 f. ms. 8- « Calcul et décision ». 6 f. ms.
- 9- « Le concept de modèle ». 3 f. ms. 10- « Le concept de sélection ». 5 f. ms. 11- « Le tout et les parties ». 5 f. ms.
- 12- « Commentaires sur l'agrégation 1964 ». 6 f. ms.

« Méthode en histoire des sciences » : séminaires 1964-1966 et documents complémentaires. 1946-1972.

Cote : GC. 15. 3

1- « Problématique de l'histoire des sciences, séminaire 1964-65 » : notes prises lors des conférences du Père Lan, J. Guillerme, J. Piquemal, Mac Keon, C. Salomon-Bayet, [J.-A. ?] Miller, E. Balibar, L. Brunelle, S. Bachelard. 1964-66. 17 f. ms.

2- « Problématique de l'histoire des sciences, séminaire 1965-66 ». 1960-1966. 30 f. ms.

-Paul Langevin, *La valeur éducative de l'histoire des sciences*, Lille, [1960], 10 p. 3 ex.

-Notes prises lors des conférences du séminaire de Hamandjian, C. Limoges, J. Piquemal, [J.-A. ?] Miller, C. Salomon-Bayet, Morère, M. Serres, M. Foucault, P. Sentis

3- « Problématique de l'histoire des sciences ». 1946-1972. 50 f. ms.

-Notes sur l'histoire des sciences prises lors d'une conférence de J. Sebestik en 1972, lors de son voyage à Montréal en 1966 sur A. Comte, C. Bernard, G. Bachelard, [E. ?] Meyerson, Bacon.

-« Le précurseur » : texte et notes.

-« Sur l'histoire de la science, Strasbourg, 28 mars 1946 ». 4- Textes, tirés à part et documents sur l'histoire des sciences.

-Jean Bernhardt, « Esprit scientifique et histoire des sciences », tiré à part de *Sciences*, tome V, n°1, [1972 ?], pp. 3-6. Dédicace.

-François Russo, « Sur la conception de l'histoire des sciences », tiré à part de *Organon*, 1964, n°4, pp. 49-52.

-François Russo, « Le déploiement de l'invention dans le temps », tiré à part de *Organon*, 1964, pp. 247-252.

-François Russo, « L'histoire des sciences et son avenir », tiré à part de *Études*, 1967 (décembre), pp. 609-623 ; carte de visite de l'auteur.

-François Russo, « L'histoire des sciences », tiré à part du Bulletin des bibliothèques de France, 5e année, 1960, n°7, pp. 209-231. Dédicace de l'auteur.

-Bernhard Sticker, « Sechzig Jahre Wissenschaftsgeschichte, Bestand und Wandel, 1901-1961 », tiré à part de *Beiträge zur Geschichte der Wissenschaft und der Technik*, vol. 3, 1961, 23 p.

-Bernhard Sticker, « Die Stellung der Geschichte der Naturwissenschaften im Rahmen unserer heutigen Universitäten », tiré à part de *Philosophia Naturalis*, vol. 8, 1964, n°1/2, pp. 109-116. Dédicace de l'auteur.

-Maurice Daumas, « L'histoire des techniques : son objet, ses limites, ses méthodes », tiré à part de *Documents pour l'histoire des techniques*, cahier n°7, [s.d.].

-« Hommage à Gaston Bachelard », tiré à part des *Annales de l'Université de Paris*, 1963, n°1, 45 p.

-Anna Maria Cetto, Heinrich Buess, « Zur Geschichte der Medizin », tiré à part de *Basler Volksblatte aus Anlass des XIX. Internationalen Kongresses für Geschichte der Medizin in Basel, Samstag 5. September 1964*, 1 p.

-« Joseph T. Clark, Philosophie des sciences et histoire des sciences ». 45 f. ms.

-Robert K. Merton, « Résistance à l'étude des découvertes multiples ou coémergentes », texte reproduit des *Archives européennes de sociologie*, tome IV, 1963, n°2. 18 f. dactylogr.

-« L'histoire et la sociologie de la science par Richard Schryock ». 7 f. dactylogr.

-« Herbert Butterfield, L'histoire de la science et l'étude de l'histoire ». 2 f. dactylogr.

-James B. Conant, « History in the education of scientists », tiré à part de *Harvard library bulletin*, vol. 14, 1960, n°3, pp. 315-333 ; résumé et traduction française de ce texte. 14 f. dactylogr.

-Entretien radiophonique entre G. Canguilhem et A. Badiou sur la philosophie des sciences. 11 f. dactylogr.

-« F. Jacques, Science et histoire ». 3 f. ms.

-Reproductions de textes de Bailly (Manuscrit de 1782), de Claude Bernard, A. Koyré, J. B. Biot. 19 f. impr. dactylogr.

Cours de 1964-1967.

Cote : GC. 15. 4

1- « L'origine de la vie, agrégation 1964 ». 6 f. ms.

- 2- « Dissymétrie et individualité en biologie ». 1965. 5 f. ms. 3- « Entropie, information, 1965 ». 4 f. ms.
4- « La matière et la vie, 1967 ». 4 f. ms.

« Claude Bernard » : séminaire 1964-65, colloques et documents. 1964-1967. Cote : GC. 15. 5

- 1- « Histoire des sciences, [séminaire] 1964-65, lecture de l'Introduction de Claude Bernard ». 75 f. ms. dactylogr.
-Cours et notes de Canguilhem sur C. Bernard et l'expérimentation en médecine.
-Conférences de J. Sebestik, L. Brunelle, M. D. Grmek, C. Limoges. Janvier-mai 1965.
-Textes de J. Rohault, Geoffroy-Saint-Hilaire, J. J. Virey.
2- « L'idée de médecine expérimentale selon Claude Bernard, Palais de la Découverte, 6 février 1965 » : texte de la communication. 41 f. ms. dactylogr.
3- « Théorie et technique de l'expérimentation chez Claude Bernard, colloque Claude Bernard, Collège de France, 29 juin 1965 ». 1964-1965. 42 f. ms. dactylogr. impr.
-1 lettre de Bernard Halpern, professeur au Collège de France, 18 décembre 1964.
-Programme du colloque et brochure sur la maison de Claude Bernard.
-Texte de la communication et notes.
4- « Claude Bernard et Bichat, XIe Congrès international d'histoire des sciences, Varsovie- Cracovie, août 1965 ». 15 f. ms. dactylogr. impr.
-Erwin H. Ackerknecht, « Histoire du diabète », tiré à part de *Médecine et hygiène, journal d'informations médicales*, 19e année, 1961, n°510, 4 p.
-Notes sur Bichat.
-Texte de la communication.
5- « Claude Bernard, Strasbourg, 15 novembre 1965 ». 41 f. ms.
-1 lettre de Maurice Bayen, Recteur de l'Académie de Strasbourg, 22 octobre 1965.
-« La conception fondamentale de la vie selon Claude Bernard » : texte de la communication.
-Notes complémentaires.
6- « L'évolution du concept de méthode de Claude Bernard à Gaston Bachelard, Dijon, 24 janvier 1966 » : texte de la communication. 34 f. ms. dactylogr.
7- Revue et tirés à part sur Claude Bernard.
-François Dagognet, « Ambiguïtés de Claude Bernard », article compris dans la revue *Atomes*, n°227, 1965(décembre), pp.351-357.
-Georges Canguilhem, « Un physiologiste philosophe : Claude Bernard », tiré à part de *Dialogue*, vol. V, 1967, n°4, pp.555-572. 2 ex.
-Henri Hermann, « À propos d'un centenaire : comment se fit la découverte des nerfs vaso-moteurs », article photocopié de *Biologie médicale*, 1952, vol. 41, n°3, pp. 201- 230.
-Bibliographie photocopiée, 7 f. impr.
-Georges Canguilhem, « Préface », tiré à part de Claude Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, Paris, 1966, 8 f. impr. 10 f. dactylogr.
-Recension par G. Canguilhem de Claude Bernard, *Cahier de notes (1850-1860)*, M. D. Grmek (éd.), Robert Courrier (préf.), Paris, 1965. 2 f. dactylogr.

Carton 16 :

« Histoire des techniques » : cours, séminaires, agrégation 1968-69, colloque sur la Mécanologie et documents complémentaires. 1962-1971.

Cote : GC. 16. 1

- 1- « Science et technique, I.H.S., 1962-63 ?? » : notes de cours. 33 f. ms.
2- « Homme et machine », « Mécanisme et machinisme » : notes de cours. Non daté. 18 f. ms.
3- « Technologie, séminaire 1964-65 » : notes et références bibliogr. prises lors des conférences du séminaire de J. Sebestik, Hamandjian, G. Simondon, L. Brunelle, Morère,

- J. Guillerme, R. Hahn sur l'histoire de la technologie avec en particulier des notes sur Charles Dupin, Hassenfratz, Combes, Phillips et Collignon, Johannes Beckmann, Léon Louis Lalanne, Poncelet, Christian Wolff, Leibniz. 99 f. ms.
- 4- « Utilisation technique de la force motrice animale, histoire des sciences et des techniques, C1, 1967-68 » : notes de cours. 26 f. ms.
- 5- « Machine à vapeur, cours de Bertrand Gille, 1967-68 ». 12 f. ms.
- 6- « Cours sur l'évolution de diverses techniques, 1968-69 » : cours de G. Simondon. 88 f. dactylogr. ms.
- 7- « Agrégation 1968-69 ». 1968-1979.
- « Science et technique, bibliographie ». 78 f. ms. dactylogr. impr.
 - Cours et notes.
 - « Exercice pratique de lecture analytique » : sur des textes de Sadi Carnot et Descartes.
 - Bibliographies.
 - Conférences de M. Daumas et F. Russo. Avril 1969.
 - François Russo, « Science et technique », tiré à part de B. Gille (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, 1978, pp.1111-1145. Dédicace de l'auteur.
 - François Russo, « Pour une nouvelle histoire des techniques », article photocopié de la *Revue française de gestion*, novembre-décembre 1979. Dédicace de l'auteur.
 - « La machine, bibliographie ». 33 f. ms. dactylogr.
 - « Est-il possible de donner une définition essentielle de la machine ? » : corrigé de dissertation.
 - Bibliographie, sujets de dissertation et textes de M. Clavelin et J. N. Haton de la Goupillière.
 - « La technique, l'outil » : bibliographie. 17 f. ms. dactylogr.
 - « Philosophie et technique, 1ère année, Censier, 14 et 16 janvier, 15 et 17 avril 1969 ». 11 f. ms.
 - 2 lettres de André Devaux, Université de Paris, 21 décembre 1968-20 décembre 1969.
 - Texte de la conférence de Canguilhem.
- 8- « Mécanologie, Centre culturel canadien, Paris, 1971 ». 45 f. impr. dactylogr. ms.
- Programme et objet du 1er colloque du Centre culturel canadien sur la mécanologie organisé en hommage à Jacques Lafitte, 18-20 mars 1971.
 - Correspondance avec John Hart, organisateur du colloque et Guy Viau, Directeur du Centre culturel canadien. 27 novembre 1970-12 mars 1971.
 - Bulletin mensuel d'information du Centre culturel canadien*, mars 1971, n°5 : Présentation du colloque, note bibliographique et textes de Jacques Lafitte.
 - Gilbert Simondon, « L'invention dans la technique ».
 - Notes de Canguilhem lors de la conférence de Pitrat. 1 f. ms.
- 9- Texte de Canguilhem à l'occasion de la leçon inaugurale de Maurice Daumas au Conservatoire National des Arts et Métiers. Non daté. 4 f. ms.
- 10- « Histoire des techniques, documents » : publications, tirés à part.
- François Russo, « Le système des sciences et des techniques et l'évolution de la classification des sciences », tiré à part de provenance non identifiée, pp. 17-23. 2 ex.
 - François Russo, « Valeur et situation de la méthode scientifique », tiré à part de provenance non identifiée, pp. 339-343.
 - François Russo, « Introduction à l'étude de la structure des sciences et techniques du monde physique », tiré à part de *Thalès*, 1948, tome 5, pp. 26-39. 2 ex. Dédicace de l'auteur.
 - François Russo, « Deux ingénieurs de la Renaissance : Besson et Ramelli », tiré à part de *Thalès*, 1948, tome 5, pp.108-111.
 - R. Anthouard, « Aperçus sur la recherche scientifique en France sous la Révolution et l'Empire », tiré à part de *Thalès*, 1948, tome 5, pp. 186-198.
 - François Russo, « La dualité de l'abstrait et du concret dans la machine et dans l'action technique », extrait de *Automatisme*, 1957, tome II, n°2, pp. 67-73. Dédicace de l'auteur.
 - François Russo, « Le système des sciences et sa structure », tiré à part de la *Revue des questions scientifiques* du 20 avril 1961, pp. 234-251.
 - Hans Schimanck, *Der Ingenieur, Entwicklungsweg eines Berufes bis Ende des 19. Jahrhunderts*, Cologne, 1961, 56 p.
 - François Russo, « Pour une intelligence nouvelle de la technique », tiré à part de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1962, pp. 239-248.
 - François Russo, « Nature et situation du calcul », tiré à part de la *Revue française de traitement de l'information*, 1963, n°3, pp. 161-170.

- Roger Hahn, « The application of science to society : the societies of arts », tiré à part des *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. 24-27, 1963, pp.829-836.
- François Russo, « L'appréciation de la découverte et de l'invention », tiré à part des *Mélanges Alexandre Koyré*, tome 2, *L'aventure de la science*, Paris, 1964, pp. 428-441.
- François Russo, « L'analyse des techniques et de leur évolution », tiré à part des *Cahiers de l'Institut de science économique appliquée*, n°158, 1965, pp. 232-237.
- Jacques Guillerme, « Le jus des mots » suivi de « Qu'est-ce qu'un technologue ? », tirés à part de provenance non identifiée. 1965-1966.
- Bertrand Saint-Sermin, « Technique et technologie », extrait de *Le progrès scientifique*, n°112, 1967, pp. 17-26.
- Le machine, bollettino dell'Istituto italiano per la storia della tecnica*, 1967-1968, vol. I, n°1, 2-3.

« Agrégation 1965-66 » : cours et exposés d'étudiants.

Cote : GC. 16. 2

- 1- « La perception de l'homme par l'homme » : cours et notes de Canguilhem, et notes prises lors des conférences de M. Tort et D. Deleule. 3 mars 1965. 11 f. ms.
- 2- « Conférences d'agrégation, leçons ». 35 f. ms.
 - « Les cinq sens ».
 - « Peut-on concevoir la pensée sans la vie ? ».
 - « Génération, fabrication, création ».
 - Science et progrès.
 - « Le travail de recherche dans la science expérimentale ».
 - « L'impossible ».
- 3- Louis Vax, « Vie et profondeur », tiré à part de *Vie et pensée, VIIème Congrès des sociétés de philosophie de langue française, Grenoble, 13-16 septembre 1954*, Paris, 1954, pp. 77-80.

« Agrégation 1966-67 » : cours et sujets de leçons. Cote : GC. 16. 3

- 1- « La classification des sciences humaines ». 6 f. ms.
- 2- « Le danger ». 6 f. ms.
- 3- « Fausses sciences, 29 novembre 1967 ». 13 f. ms.
- 4- « Le précurseur ». 1 f. ms.
- 5- « Rapports de la science et de la politique ». 4 f. ms.
- 6- « La technique est-elle une activité neutre ? ». 3 f. ms.
- 7- « Peut-on refuser l'évidence ? ». 5 f. ms.
- 8- « Le singulier ». 2 f. ms.

« Année universitaire 1966-67 : L'action, 1ère année du 1er cycle ». Cote : GC. 16. 4

- 1- Correspondance et programme de philosophie de licence. 3 f. ms. impr.
- 1 lettre de O. Lacombe, Université de Paris, 15 juin 1966
- Programme de philosophie de la licence de lettres.
- 1 lettre de Dominique Gautrat, 21 septembre 1967.
- 2- Cours sur l'action. 62 f. ms. impr.

Carton 17 :

« Organisme » : séminaires et documents complémentaires. 1966-1981. Cote : GC. 17. 1

- 1- Séminaire 1966-67 sur l'organisme. 1964-1967. 82 f. ms. dactylogr.
- Correspondance : lettres de J. About, Inspecteur d'Académie, G. Gorcy, M. Serres, F. Courtès. 1967.
- « Histoire des termes, organisme, organisation » : notes prises lors du séminaire avec H. Saget, J. Sebestik, J. C. Cadieux.
- « Histoire des concepts, organe, corps organisé » : conférences de Mlle Aziza, Y. Conry.
- « Organisation, corps organique, corps social, structure et totalité » : conférences de A. Badiou, J. Guillerme, C. Salomon-Bayet.
- « Organisme et mécanisme selon G. E. Stahl, Lettre de Hoffmann [à Leibniz] commentée par F.

Courtès ».

-« Organisme, romantisme ».

2- « Organisme et organisation, séminaire 1967-68 ». 54 f. ms. dactylogr.

-« Théorie cellulaire, Liège, 16-17 novembre 1967 » : notes prises sur des interventions de M. Florkin, E. Ackerknecht, M. D. Grmek, P. Huard lors d'un colloque de l'Académie internationale d'histoire de la médecine.

-Notes prises lors des conférences du séminaire avec J. Sebestik, J.C. Cadieux, C. Limoges, D. Chevroton, D. Lecourt, B. Balan, J. Guillerme, Y. Conry, B. Naccache, Y. Schwartz.

-Notes sur « organisme et organisation » : l'« organisme social », « économie et biologie », l'« économie animale », « la théorie cellulaire », « organisme et totalité »

3- Séminaires sur l'organisme. 1968-1974. 59 f. ms. dactylogr. impr.

-« Séminaire 1968-69 » : programme et conférences de J. Guillerme, Y. Conry, D. Lecourt.

-« Séminaire I.H.S., 1970-71 » : « L'organisation en biologie » : programme, notes et conférences de J. Guillerme.

-Organisme, 1972-73 : Conférence du 16 mars 1972 de B. Balan sur « Homologie » et notes.

-« Organisme », 1973-74 : Chronologie de l'apparition du concept d'organisme ; conférences de G. Vigarello, B. Balan, J. Guillerme, textes et références bibliogr.

4- « Organisme, corps, 1974-75 ». 84 f. ms. dactylogr.

-Notes et conférences : sur « l'économie animale » de B. Balan ; sur les « représentations métaphoriques du corps humain » de J. Guillerme ; sur la représentation du corps humain dans la médecine traditionnelle indienne de F. Zimmermann ; sur l'« économie politique de l'image à Byzance aux VIIIe et IXe siècles » de Mme Baudinet, suivies de notes sur l'animalité.

-G. Vigarello, « Buffon et la machine animale ».

-G. Vigarello, « Bachelard, le corps de la rêverie et la métaphore du souffle ».

-G. Vigarello, « D'un corps "redressé" à un corps qui "se redresse" : machines à redresser le corps au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle ».

5- Organisme, 1976. 33 f. ms. dactylogr.

-1 lettre de C. Debru sur le terme organisme chez Kant, 7 avril 1976.

-Notes.

-J. Kalin, B. Balan (trad.), « Morphologie totalisante et homologie (Ganzheitliche Morphologie und Homologie) », Freiburg et Leipzig, 1941.

6- Documents complémentaires.

-Notes bibliogr. et citations autour de la notion d'organisme : fiches. 44 f. ms.

-Ernst Cassirer, L. L. Grateloup (trad.), « Le problème de l'individu en biologie : l'organisme », extrait traduit de Ernst Cassirer, *Leibniz system in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*, Marburg, 1902, pp. 401-422. 2 ex.

-Christian Probst, « Johann Bernhard Wilbrand (1779-1846) und die Physiologie der Romantik », tiré à part de *Sudhoffs Archiv, Vierteljahrsschrift für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften der Pharmazie und der Mathematik*, vol. 50, 1966, n°2, pp. 157-178.

-Brigitte Hoppe, « Polarität, Stufung und Metamorphose in der spekulativen Biologie der Romantik », tiré à part des *Veröffentlichungen des Forschungsinstituts des Deutschen Museums für die Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik*, Reihe A : *Kleine Mitteilungen*, n°29, 1967, et de *Naturwissenschaftliche Rundschau*, vol. 20, 1967, n° 9, p. 380-383.

-Ernst Mayr, « Teleological and teleonomic, a new analysis », tiré à part de Robert S. Cohen, Marx W. Wartofsky (eds.), *Methodological and historical essays in the natural and social sciences : proceedings of the Boston Colloquium for the philosophy of science 1969-1972*, 1974, pp. 91-117, (« Boston studies in the philosophy of science »; vol. 14).

-B. Balan, « Premières recherches sur l'origine et la formation du concept d'économie animale », tiré à part de la *Revue d'histoire des sciences*, vol. 28, 1975, n°4, pp. 289-326. Dédicace de l'auteur.

-Librairie Monge, *Histoire et philosophie des sciences et de la médecine : quelques textes rares, la plupart en éditions originales*, Paris, 1976, [24 p.] : catalogue.

-François Duchesneau, « G. E. Stahl : antimécanisme et physiologie », tiré à part des *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 26, n°98, 1976, pp. 3-26. Dédicace de l'auteur.

-Walter Baron, « Die Entwicklung der Biologie im 19. Jahrhundert und ihre geistesgeschichtlichen Voraussetzungen », tiré à part de Wilhelm Treue, Kurt Mauel (eds.), *Naturwissenschaft, Technik und Wirtschaft im 19. Jahrhundert. Acht Gespräche der Georg-Agricola-Gesellschaft zur Förderung der*

Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik, vol. 1, Göttingen, 1976, pp. 67-92.

-Walter Baron, « Wissenschaftsgeschichtliche Analyse der Begriffe Entwicklung, Abstammung und Entstehung im 19. Jahrhundert », tiré à part de Wilhelm Treue, Kurt Mauel (eds.), *Naturwissenschaft, Technik und Wirtschaft im 19. Jahrhundert. Acht Gespräche der Georg-Agricola-Gesellschaft zur Förderung der Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik*, vol.1, Göttingen, 1976, pp. 93-106.

-Barbara Haines, « The inter-relations between social, biological, and medical thought, 1750-1850 : Saint-Simon and Comte », tiré à part du *British journal for the history of science*, vol. 11, n°37, 1978, pp. 19-35.

-Stephen J. Cross, « John Hunter, the animal oecology, and late eighteenth-century physiological discourse », tiré à part des *Studies in history of biology*, vol. 5, 1981, pp. 1-110.

« Agrégation 1968, conférence du mercredi 15h, Amphi Quinet, programme des travaux, 1967-68 » : cours et exposés d'étudiants.

Cote : GC. 17. 2

1- Programme de l'agrégation en 3 ex. et calendrier des exposés. 1 f. ms. 3 f. dactylogr. 2- « Adaptation et inadaptation ». 4 f. ms.

3- « Pourquoi et comment les aptitudes sont-elles devenues un sujet d'études pour les psychologues ? ». 5 f. ms.

4- « Toutes les idéologies recouvrent-elles une égale méconnaissance de la réalité ?, dissertation, janvier 1968 ». 4 f. ms.

5- « À quelles conditions peut-on être objectif ? ». 2 f. ms.

6- « Les philosophies positivistes réussissent-elles à fonder la science ? ». 6 f. ms.

7- « La transformation scientifique de la nature peut-elle être assimilée à une création ? ». 6 f. ms.

8- « Bergson, *Évolution créatrice* : chapitre III, 1968 ». 2 f. ms.

« Histoire des théories et des idéologies scientifiques modernes et contemporaines » : cours, séminaires, colloques et documents complémentaires. 1967-1978.

Cote : GC. 17. 3

1- « Science et idéologie dans la constitution de la psychologie, 1967-68 (2e semestre), C2 psychologie ». 19 f. ms. dactylogr.

-Cours de Canguilhem sur l'histoire de la psychologie, à travers l'étude de « Condillac et Bonnet », la « psychométrie », « Kant et Comte », « Pinel ».

-Sujets d'examens, notes des étudiants aux épreuves, texte de Kant.

2- « L'évolutionnisme, Certificat C2, (1968-69) ». 31 f. ms. dactylogr. impr.

-Présentation du cours, cours sur les sens du terme « évolution ».

-« Du changement de sens du terme évolution en biologie et du glissement hors du territoire de la biologie ».

-« De la critique de l'Évolution par un philosophe de la biologie » : Nietzsche et Spencer.

-« Analyse historico-critique du Primitif ».

-Spencer : Texte extrait de Spencer, *Classification des sciences* et schémas récapitulatifs.

3- « Conférence Varsovie » : texte de la communication de Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? ». 1969. 33 f. ms. dactylogr.

4- « L'idéologie médicale au XIXe siècle, 1969-70 ». 106 f. ms. dactylogr. impr.

-Cours, C2.

-« Idéologie scientifique, objections » : 1 lettre de Claude Debru, 12 décembre 1969 ; notes sur le concept d'idéologie scientifique.

-« L'idéologie médicale au XIXe siècle » : cours.

-« Séminaire 1969-70 ».

-Notes de Canguilhem sur Bordeu, Cabanis, Béclard et Axenfeld.

-Conférences de Y. Conry, J. Guillerme. 19 février-30 avril 1970.

-Textes de E. H. Ackerknecht sur la thérapeutique.

-Textes de R. Virchow et F. Vicq d'Azir

5- « L'idéologie médicale au XIXe siècle, neurologie et psychiatrie, 1970-71 ». 62 f. ms. impr.

- Cours « Certificat C2 », notes de cours.
- « Séminaire, Idéologie médicale au XIXe siècle, psychiatrie ».
- Conférences de Bernard Balan. Janvier-Février 1971.
- Notes de lecture de Thomas Szasz, « Le mythe de la maladie mentale ».
- Karl Marx, « Die Einkerkung der Lady Bulwer-Lytton ». Photocopies.
- 6- « Idéologie médicale au XIXe siècle, la thérapeutique, documents ».
- « Ackerknecht, histoire de la thérapeutique » : tirés à part.
- Erwin H. Ackerknecht, « Aspects of the history of therapeutics », tiré à part du *Bulletin of the history of medicine*, vol. 36, 1962, n°5, pp. 389-418.
- Charles Coury, « Les médecines primitives : leur passé, leur présent », tiré à part de *Acta* 66, 1966, n°1, pp. 3-27.
- Erwin H. Ackerknecht, « A plea for a behaviourist approach in writing the history of medicine », tiré à part du *Journal of the history of medicine and allied sciences*, vol. 22, 1967, n°3, pp.211-214.
- Erwin H. Ackerknecht, « Zur Geschichte des Ikterus », tiré à part de *Praxis*, vol. 56, 1967, n°8, pp. 282-283.
- Erwin H. Ackerknecht, « Zellulartheorie und Therapie », tiré à part de *Praxis*, vol. 57, 1968, n°4, pp. 126-127.
- Erwin H. Ackerknecht, « Das Märchen vom verlorenen Psychosomatismus », tiré à part de *Gesnerus*, vol. 25, 1968, n°1/2, pp. 113-115.
- Erwin H. Ackerknecht, « Mediziner und Zellenlehre », tiré à part de *Gesnerus*, vol. 25, 1968, n°3/4, pp. 188-194.
- Mirko Drazen Grmek, « Les origines d'une maladie d'autrefois : le scorbut des marins », tiré à part du *Bulletin de l'Institut océanographique*, 1968, numéro spécial 2, pp. 505-523.
- Christian Probst, « Das Krankenexamen : Methodologie der Klinik bei Boerhaave und in der ersten Wiener Schule », tiré à part de *Hippokrates*, 39e année, n°21, 1968, pp. 820-825.
- Erwin H. Ackerknecht, « Die therapeutische Erfahrung und ihre allmähliche Objektivierung », tiré à part de *Gesnerus*, vol. 26, 1969, n°1/2, pp. 26-35. Dédicace de l'auteur.
- Erwin H. Ackerknecht, « Conquête progressive de l'objectivité en expérimentation thérapeutique », traduction du tiré à part précédent. 5 f. dactylogr.
- Erwin H. Ackerknecht, « Die Therapie im Fegefeuer während des 19. Jahrhunderts », tiré à part de *Österreichische Ärztezeitung*, 1969, vol. 24, n°5, 6 p.
- Erwin H. Ackerknecht, « Le purgatoire de la thérapeutique au XIXe siècle », traduction du tiré à part précédent. 7 f. dactylogr.
- « Le médecin, patient et cobaye », numéro spécial de *Documenta Geigy*, 1969, 8 p.
- Erwin H. Ackerknecht, « Théorie cellulaire et thérapeutique », retranscription de l'article extrait de *Clio medica*, vol. 5, 1970, n°1, pp. 1-5.
- « Le nombre des médicaments », numéro spécial des *Cahiers de l'industrie pharmaceutique*, [s.d.], 14 p.
- Erwin H. Ackerknecht, « Ambroise Paré », tiré à part de *Image, photo- documentation médicale Roche*, [s.d.], pp. 26-32.
- « Un panthéon phrénologique », tiré à part de *Image, photo-documentation médicale Roche*, [s.d.], pp. 20-23.
- Notes bibliogr. sur l'idéologie médicale au XIXe siècle et coupures de presse. 5 f. ms. impr.
- 7- « Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie » : dossier relatif au livre de Canguilhem publié en 1977. 1971-1978.
- Table des matières, avant-propos, bibliographie du livre. 10 f. ms. dactylogr.
- « Brown ». 61 f. ms. impr. dactylogr.
- « John Brown (1735-1788) : la théorie de l'incitabilité de l'organisme et son importance historique » : communication de Canguilhem au XIIIe Congrès international d'histoire des sciences à Moscou. 20 août 1971.
- Notes sur John Brown d'après Thomas Beddoes (1760-1808) et notes bibliogr.
- Günter B. Risse, « The quest for certainty in medicine : John Brown's system of medicine in France », tiré à part du *Bulletin of the History of medicine*, vol. 45, 1971, n°1. photocopies.
- « Sur l'histoire des sciences de la vie depuis Darwin » : texte du rapport de Canguilhem lu à la séance inaugurale du Congrès de Moscou ; 1 photo. Août 1971. 33 f. dactylogr. ms.
- « Régulation 1974 ». 60 f. ms. dactylogr. impr.
- Programme du colloque « L'idée de régulation dans les sciences contemporaines », Collège de

France, 16-19 décembre 1974 ; 1 lettre de P. Delattre, 8 octobre 1976.

-« La formation du concept biologique de régulation aux XVIIIe et XIXe siècles », texte de la communication de Canguilhem et notes.

-Bernhard Hassenstein, « Die bisherige Rolle der Kybernetik in der biologischen Forschung », photocopies. 1960.

-Richard Wagner, « Zur geschichtlichen Entwicklung der Erkenntnis biologischer Regelung ». Photocopies. 1961

-E.F. Adolph, « Early concepts of physiological regulations », photocopié de *Physiological Reviews*, vol. 41, 1961, pp. 737-770.

-Karl E. Rothsuh, « Historische Wurzeln der Vorstellung einer selbsttätigen informationsgesteuerten biologischen Regelung », tiré à part de *Nova acta Leopoldina*, vol. 37, 1972, n°1, pp. 91-106.

-Georges Canguilhem, « Régulation (épistémologie) », tiré à part de *L'Encyclopaedia Universalis*, 1972.

-« Idéologie et rationalité, réponses à G. Gohau pour *Raison présente*, 1978 » : 1 lettre de Gabriel Gohau avec le texte d'une émission radiophonique dans laquelle il commentait le livre de Canguilhem et brouillon de réponse de Canguilhem. 22 janvier- 16 février 1978. 9 f. ms. dactylogr.

Carton 18 :

« Agrégation 1969-70 ». Cote : GC. 18. 1

1- « Dissertation, agrégation 1970 » : corrigé sur le sujet « Est-il ou non concevable que la science contemporaine puisse susciter un nouveau scepticisme philosophique ? ». 6 f. ms.

2- « G. Bachelard, La formation de l'esprit scientifique, Agrégation 1970 ». 28 f. ms.

-1 lettre de François Beauvallet, 28 mai 1970, et 1 lettre d'étudiants agrégatifs, non datée.

-Notes de cours, exposés d'étudiants sur Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, le scepticisme, l'impossible.

« La recherche, séminaire de maîtrise, 6 février 1969 ». 5 f. ms. Cote : GC. 18. 2

« Séminaire 1970-71 ». 1963-1971.

Cote : GC. 18. 3

1- « L'individu » : notes de Canguilhem et conférence de G. Simondon, sur les

« Conditions de formation, de conservation, d'accroissement des individus, 2 mai 1963. 12 f. ms.

2- Monod et Jacob. 70 f. ms. impr.

-« Monod ».

-Notes de lecture de J. Monod, *Le hasard et la nécessité*.

-Conférences sur J. Monod et F. Jacob, de I. Prigogine, R. Rashed, J. Sebestik, J. Guillerme, É. Balibar, B. Balan. Février-juin 1971.

-Aimé Michel, Claude Tresmontant, « Jacques Monod ou les contradictions du matérialisme », extrait de *France catholique*, n°1273, 7 mai 1971, pp. 9-12.

-Articles de presse et documents sur Monod et Jacob.

-« Jacob ».

-« Logique du vivant et histoire de la biologie ».

-Notes de lecture de François Jacob, *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité*

-Douglas Dix, « A defense of vitalism », photocopies extraites du *Journal of theoretical biology*, vol. 20, 1968, pp. 338-340 ; suivies de la traduction française.

-Marc Gilbert, « Les secrets de la vie », extrait du *Nouvel Observateur*, 27 oct.-2 nov. 1965, 2 p.

-Jean Dufrenoy, « Le déchiffrement du code génétique », extrait d'un journal non identifié.

-Jean Dufrenoy, « Systèmes biologiques servant de modèles pour la technologie », extrait des *Cahiers des ingénieurs agronomes*, juin-juillet 1962, pp. 31-32.

-Sidney Fox, « In the beginning... life assembled itself », photocopies, 4 p.

3- « Séminaire, 17 juin 1971 » : correspondance et questions posées par les participants du séminaire à Jacques Monod, François Jacob et André Lwoff. 12 mai-18 juin 1971. 30 f. ms. dactylogr.

« Agrégation 1971, La matière ». Cote : GC. 18. 4

1- Plan détaillé du cours de Canguilhem. 6 f. ms.

2- Notes et exposés des candidats sur des textes de Berkeley, Locke, Kant, Bachelard. 18 f. ms.

3- Copies d'agrégatifs et notes sur les candidats. 14 f. ms. Textes des philosophes à commenter. 46 f. dactylogr. ms.

Inventaire des inédits (1929-1971) par ordre alphabétique

A

- *3 conférences sur la pensée française, cours aux étrangers*, Strasbourg, 1947. 14 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *À quelles conditions peut-on être objectif ?*. 2 f. ms. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Abstraction et conceptualisation dans la pensée scientifique*. 8 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Action (L')*, 62 f. ms. impr. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Action selon le pragmatisme et selon le marxisme (L')*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Activité technique et création*, communication de Georges Canguilhem donnée devant la Société toulousaine de philosophie en février 1938. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Adaptation et inadaptation*. 4 f. ms. (Agrégation, 1968, Cote : GC. 17. 2.)
- *Âge nouveau (L')*, juillet-septembre 1959, n°106. Dédicace de l'auteur. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Agrégation 1947, Durkheim, Règles de la méthode sociologique*. 28 f. ms. (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Alexis Philonenko, Expérience et théorie* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Algèbre géométrique de 1618 (L')*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Âme et conscience*. (1931-1943, cote : GC. 11. 2.)
- *Analogies et modèles dans la découverte en biologie, séminaire 1960-61*. 100 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Analogie et le singulier dans la science (L')*, (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Analyse des choses : concept, jugement, langage, intelligence (L')*, 34 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Analyse historico-critique du Primitif*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Anatomie comparée* (Canada, 1966, cote : GC. 13. 3.)
- *Anatomie de Vésale à Bichat : notes (L')*, (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Anatomie de Vésale à Bichat, 1963-64 (L')*, 70 f. ms. dactylogr. impr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Animal-machine et l'automate (L')*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Antithesis, Enantiosis, antiphasis : opposition, contrariété, contradiction* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Apparence et réalité, Expérience de la liberté, Expérience et empirisme. 1941*. 27 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Appendices*. Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Argument ontologique : Saint-Anselme*. 1931-1943. (1931-1943, cote : GC. 11. 2)
- *Art et moralité* (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Attention et liberté* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Auguste Comte* (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Autres exposés d'étudiants* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Axiomatique géométrique (L')*, avril-mai 1945, avril-mai 1956. 23 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand,

1943-1945 et 1956, Cote : GC. 11. 3)

B

- *Beau dans la nature (Le)*, (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Bergson*, ENS, 1956. 48 f. ms (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Bergson, Évolution créatrice : chapitre III*, 1968. 2 f. ms. (Sorbonne, 1966-68, cote : GC. 16. 4.)
- *Bergson, La pensée et le mouvant*. Dans le cadre de la préparation des candidats à l'examen de l'inspection de l'enseignement primaire : programme, notes sur Bergson, 1 lettre, 18 novembre 1946-1947. 14 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Bibliographie et notes sur Durée* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Biologie et pensée bergsonienne, 20 mai 1950* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Biologie évolutionniste au XIXe s., Lamarck + présentation des inédits de Lamarck, 1969 (La)*, 45 f. ms. dactylogr. impr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Biologie, 1942-43 (La)*, 53 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Boutroux, De la contingence des lois de la nature, 1946*. 42 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Brochure de présentation d'une réédition du De hominis corporis fabrica de Vésale*. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Brown*. 61 f. ms. impr. dactylogr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)

C

- *Calcul et décision*. 6 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Canada, 1966*. 4 f. ms. (Canada, 1966, cote : GC. 13. 3.)
- *Catalogue des ouvrages composant la collection Bibliothèque positiviste de la Librairie Émile Blanchard, avril 1914*. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Causalité et hasard* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Causalité et responsabilité* (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Causalité et temps notamment chez Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, Malebranche, Newton, Kant, Bergson ; De l'irréversibilité physique. 1941-1942*. 117 f. ms. 89 f. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Causalité physique et causalité psychologique* (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Cécité, anomalie et anormalité, à propos de la thèse de P. Henry (La)*, (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Cent ans de théories transformistes, 1958-59 : notes sur Darwin*. 49 f. ms. 6- Histoire de la physiologie au XIXe siècle, 1959-60 : notes. 61 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Certificat d'histoire et philosophie des sciences, programme et bibliographie (Le)*, non daté. 19 f. dactylogr. impr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Cinq sens (Les)*, (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Classification des sciences humaines (La)*, 6 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)

- *Classification en histoire naturelle d'Aristote à A-L. de Jussieu, 1960-61 (La)*, notes. 12 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Claude Bernard et Bichat, XIe Congrès international d'histoire des sciences, Varsovie- Cracovie, août 1965*. 15 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Claude Bernard, Strasbourg, 15 novembre 1965*. 41 f. ms. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Colloque sur la collection hippocratique, Strasbourg, 23-27 octobre 1972*. Liste de participants et résumés de communications. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Commencement de la psychologie scientifique + corrigé de leçon sur aptitudes, 1970-71*. 15 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Comment concevoir les rapports entre objet et objectivité ?*, avril 1959 (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Commentaires sur l'agrégation 1964*. 6 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Concept de Loi de la nature, 1958 (Le)*, 32 f. ms. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Concept de modèle (Le)*, 3 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Concept de sélection (Le)*, 5 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Conception fondamentale de la vie selon Claude Bernard (La)*, (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Concepts biologiques fondamentaux au XIXe siècle : concepts fondamentaux de la physiologie du système nerveux, localisation, intégration, 1956-57*. 57 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Concepts biologiques fondamentaux au XIXe siècle, II : milieu intérieur et régulations, 1957-58 : notes sur Le milieu*. 36 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Conditions, pouvoirs et limites de la technique chez Descartes* (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Conférence sur l'enseignement de la philosophie*. Texte de Canguilhem et lettre du doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 10 décembre 1946-1947. 4 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Conférence Varsovie*. Texte de la communication de Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? ». 1969. 33 f. ms. dactylogr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Conférences d'agrégation, leçons*. 35 f. ms. (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Conflit des choses et du moi : l'affectivité*. 76 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Connaissance, 1944-45 (La)*, 57 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Connaissance-réalité-vérité*. 49 f. dactylogr. (non daté, cote : GC. 9. 2)
- *Connaissance, Khâgne, Toulouse (La)*, 61 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Conscience de soi : mémoire (La)*, 48 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Conscience des choses : perception (La)*, 29 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Conscience morale ; La personne humaine ; Individu et société (La)*, 20 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Construction de soi : action et liberté, moi et personnalité, caractère, conscience et inconscience (La)*, 28 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Contingence et liberté* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Continu et discontinu, 1958*. Notes de cours. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Cours d'Albi, 1930-31, dactylographié par Laleure*. 186 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Cours de Brunschvicg sur Kant*. (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Cours de métaphysique*. 57 f. dactylogr. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- *Cours de morale*. 72 f. ms. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)

- *Cours de philosophie politique*. 19 f. ms. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- *Cours de philosophie*. 1934-1935. 38 f. ms. dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1933-1935, cote : GC. 10. 2)
- *Cours de psychologie et de philosophie*. 1933-1934. 66 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1933-1935, cote : GC. 10. 2)
- *Cours de psychologie*. 160 f. ms. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- Cours et notes de Canguilhem sur C. Bernard et l'expérimentation en médecine. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Cours et notes sur Bergson, Commentaire au troisième chapitre de L'évolution créatrice*. 96 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Cours ou notes de lecture de logique* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Cours sur l'histoire de la psychologie, à travers l'étude de Condillac et Bonnet, la psychométrie, Kant et Comte, Pinel*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Cours sur la connaissance en Khâgne*. 1938. 9 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Cours sur la finalité : La finalité biologique ; La finalité dans le système d'Aristote ; Le concept de finalité dans le cartésianisme : Descartes, Spinoza, Leibniz ; La finalité selon Kant ; La vie et la finalité selon Bergson ; Organisme et totalité* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1.)
- *Cours sur les sens du terme évolution*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Création continuée, 1931-32 (La)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Crises et fondements du savoir, cours de philosophie des sciences à l'Institut H. S., 2e semestre 1961-62*. 18 f. (I.H.S., 1961-62, cote : GC. 14. 4.)
- *Critique de la connaissance est-elle possible ? (La)*, 3 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Critique de la méthode introspective en psychologie*. 21 ex., 21 f. dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)

D

- *Danger (Le)*, 6 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *De l'histoire naturelle à la biologie* (Canada, 1966, cote : GC. 13. 3.)
- *De l'histoire naturelle à la biologie* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *De la critique de l'Évolution par un philosophe de la biologie : Nietzsche et Spencer*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *De la monstruosité*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *De la priorité normale de l'infraction et de l'interdiction*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *De quoi est faite la timidité ?*. 3 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Dépendance et indépendance de la conscience*. 37 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Des fondements d'une science admirable au fondement d'une invention admirable* (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Des obstacles à la connaissance scientifique de la vie* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Descartes et la technique, 1937*. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Désir et regret, 1938*. 5 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)

- *Déterminisme et indéterminisme, février 1945.* 11 f. ms. impr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Disciplines normatives (Les)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Dissertations, Khâgne, Toulouse.* 61 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Dissymétrie et individualité en biologie.* 1965. 5 f. ms. (Cours de 1964-1967, cote : GC. 15. 4.)
- *Divers sens du mot expérience (Les)*, 17 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Documents complémentaires sur l'histoire de l'évolution.* Tirés à part, notes, recensions, textes de G. Lapassade. 110 f. ms. impr. dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Douai ou Valenciennes ? : l'expérience et la science expérimentale.* 45 f. dactylogr. (Lycée de Douai, 1932-33, cote : GC. 10. 1)
- *Douleur, ENS, Sèvres, 1958 (La)*, 15 f. ms. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Du caractère normatif de la pensée philosophique.* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Du changement de sens du terme évolution en biologie et du glissement hors du territoire de la biologie.* (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Du développement à l'évolution au XIXe siècle.* Thème du séminaire et article paru dans la revue Thalès en 1960. 159 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Du faux* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Du faux ontologique dans la philosophie de Platon* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Du singulier et de la singularité en épistémologie biologique, Société belge de philosophie, 10 février 1962* (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Dualisme bergsonien (Le)*, (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)

E

- *Échelle des êtres et la série animale au XVIIIème siècle (L')*, 1965-66 : notes. 55 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Éclaircissement des choses et de soi : l'attention.* 16 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *En quel sens est-il vrai de dire que "Connaître c'est mesurer" ?* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Entendement et raison.* Non daté. (1931-1943, cote : GC. 11. 2)
- *Entropie, information, 1965.* 4 f. ms. (Cours de 1964-1967, cote : GC. 15. 4.)
- *Épigenèse comme modèle d'une théorie générale de l'évolution : Spencer (L')*. Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Errer* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Errer, suite.* Avec une présentation d'une conférence de J.-C. Milner en 1986 (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Erreur en mathématiques* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Erreur selon Nietzsche (L')*, (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Erreur, 1943-1944 (L')*, 54 f. ms. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Espoir et espérance.* 3 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4.)
- *Esquisse d'une théorie des valeurs comme fondement d'une théorie des normes.* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Essence et valeur de l'autorité* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)

- *Est-il ou non concevable que la science contemporaine puisse susciter un nouveau scepticisme philosophique ?*. 6 f. ms. (Agrégation 1969-70, cote : GC. 18. 1.)
- *Est-il possible de donner une définition essentielle de la machine ?* (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Esthétique : notes et extraits de textes*. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Être et l'identité de l'être selon Parménide (L)*, (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Événement et probabilité*. Exposé, bibliographie et notes (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Événement et probabilité* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Évolution des idées médicales au XIXe siècle : médecine et biologie, 1962-63 (L)*, notes. 44 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Évolution du concept de méthode de Claude Bernard à Gaston Bachelard (L)*, Dijon, 24 janvier 1966. 34 f. ms. dactylogr. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Évolutionnisme (L)*, Certificat C2, (1968-69). 31 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Expérience de la liberté, Khâgne Toulouse, nov. 1940*. 3 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4.)
- *Expérience du temps (L)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Expérience et théorie chez Descartes* (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Expérimentation en biologie (L)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Exposés 1946 : sur Rationalisme ; Connaissance de la nature et connaissance de l'esprit ; La dialectique*. 10 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)

F

- *Faillir* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Fausse sciences, 29 novembre 1967*. 13 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Fictions : rêve et réalité, croyance et savoir, l'erreur (Les)*, 17 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Finalité, Kant, Critique du jugement, 1960 (La)*, 54 f. ms. (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Fonction et valeur de l'art*. (1931-1943, cote : GC. 11. 2.)
- *Formation du concept biologique de régulation aux XVIIIe et XIXe siècles (La)*. Texte de la communication de Canguilhem et notes. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Fragments et dernier chapitre (La création) d'un cours – ou d'un ouvrage – dont la rédaction, commencée à Charleville, a été achevée à Paris en 1932 lors d'une année sabbatique*. 83 f. dactylogr. (Charleville, Albi, Paris, 1929-1932, cote : GC. 8.)

G, H

- *Génération, fabrication, création*. (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Hasard (Le)*, ENS, Sèvres, février 1959, (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Henri Bergson contre Gambetta*. Extrait de Le papetier-libraire, n°191, février 1953 (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Histoire de la biologie, cours à l'Institut d'histoire des sciences*. 1948-1972 (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)

- *Histoire de la philosophie et histoire des sciences, mars 1945*. 6 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Histoire de la philosophie grecque de Thalès à Épicure*. 6 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Histoire de la philosophie, les mythes, les philosophes grecs anciens*, 46 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-41, cote : GC. 10. 4.)
- *Histoire de la psychologie scientifique au XIXe siècle*. Bibliographie, articles de Ramul. 64 f. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Histoire de la psychologie scientifique au XIXe siècle. Bibliographie*. Bibliographie en plusieurs ex. ; 1 lettre de Armand Biancheri, 20 janvier 1961. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Histoire de la psychologie, séminaire 1961-62*. 55 f. ms. dactylogr. impr. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Histoire de la tératologie depuis Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, 1961-62*. Coupure de presse du Monde et notes. 39 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Histoire des religions et histoire des sciences dans la théorie du fétichisme chez Auguste Comte*. Texte de G. Canguilhem pour les Mélanges Alexandre Koyré, tome II, 1964. 1 ex. ms. 1 ex. dactylogr. 49 f. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Histoire des sciences, [séminaire] 1964-65, lecture de l'Introduction de Claude Bernard*. 75 f. ms. dactylogr. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Histoire et embryologie : le progrès en tant que développement selon Auguste Comte*. Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Homme de Vésale dans le monde de Copernic : 1543 (L')*. Texte de Canguilhem. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Homme et l'animal (L')*. (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Homme et machine, Mécanisme et machinisme*. Notes de cours. Non daté. 18 f. ms. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Honneur, le matérialisme historique, science et morale (L')*, textes choisis. 1939-1940. 51 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)

I

- *Idéalisme* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Idée de médecine expérimentale selon Claude Bernard (L')*, Palais de la Découverte, 6 février 1965. Texte de la communication. 41 f. ms. dactylogr. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Idée de vérité (L')*, (1931-1943, cote : GC. 11. 2)
- *Idée générale (L')*, (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Identité et contradiction : de l'ontologie à la logique* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Identité et contradiction, nécessité et double négation* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Idéologie médicale au XIXe siècle (L')*, 1969-70. 106 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Idéologie médicale au XIXe siècle (L')*, cours (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Idéologie médicale au XIXe siècle, neurologie et psychiatrie, 1970-71 (L')*, 62 f. ms. impr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Imagination créatrice (L')*. Dissertation à l'auteur non identifié (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Implications métaphysiques de la logistique de Russel*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC.

11. 3)

- *Impossible (L)*, (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Incertitudes de l'épigenèse : Th. Huxley et Ch. Robin (Les)*. Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Individualité (L)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Individualité (L)*, 1944-avril 1945. 23 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Individualité, 1938 (L)*, 13 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Institut agronomique : cours sur l'homme et le sol, la race, la colonisation, « l'honneur », le matérialisme historique, science et morale*. Textes choisis. 51 f. ms. et dactylogr. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Institut d'histoire des sciences, 1960-61, science et philosophie*. Notes de cours et exposé sur Science et philosophie, notes sur Max Weber, Max Planck, Husserl, positivisme et physicalisme. 33 f. ms. (Sorbonne, I.H.S. et E.N.S., 1960-62, cote : GC. 14. 3.)
- *Introduction à la philosophie. 1933-1934*. 16 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1933-1935, cote : GC. 10. 2)
- *Introduction à la psychologie*. 18 f. ms. 14 f. dactylogr. (Lycée de Douai, 1932-33, cote : GC. 10. 1)
- *Introduction à la psychologie*. 19 f. dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Intuition, 1942-1943 (L)*, (1931-1943, cote : GC. 11. 2)

J, K

- *John Brown (1735-1788) : la théorie de l'incitabilité de l'organisme et son importance historique*. Communication de Canguilhem au XIIIe Congrès international d'histoire des sciences à Moscou. 20 août 1971. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Jugement et relation, février 1945*. 2 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Jugement, valeur et vie* (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Justification de la question traitée* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *K. E. von Baer (1828)*. Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)

L

- *L. Bolk et le problème de l'anthropogenèse*. Texte de Lapassade envoyé avec 1 lettre. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Lachelier, psychologie et métaphysique, E.N.S., 1961*. Notes de lecture. 9 f. ms. (Sorbonne, I.H.S. et E.N.S., 1960-62, cote : GC. 14. 3.)
- *Leçon d'ouverture : Bachelard* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Lecture de Bergson, ENS, 2 mars 1956* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Léonard de Vinci, Découverte de l'homme*. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Limite et dimension en mathématiques et en philosophie, 1958*. Notes de cours. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Logique et métaphysique*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Logique et psychologie*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)

- *Logique et science*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Logique, théorie de la science et normativité, 1947*. 7 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Logique. 1944*. plusieurs ex. 47 f. ms. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Logique*. 94 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Loyauté (La)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Lucrèce, De natura rerum, livre V, 1946*. 10 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)

M

- *Machine (La)*, bibliographie, 33 f. ms. dactylogr. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Machine et organisme selon la cybernétique, mars 1958*. Notes de cours et exposé. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Machine et organisme*. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Maine de Biran, Essai sur les fondements de la psychologie, Agrégation 1947-48*. 24 f. ms. (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Maladie : identité du normal et du pathologique : chez A. Comte, Cl. Bernard, R. Leriche (La)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Mathématiques en biologie (Les)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Mathématiques et l'expérience (Les)*, (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Mathématiques et physique* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Mathématiques, 1940 (Les)*, 2 f. ms. (non daté, cote : GC. 9. 2)
- *Matière (La)*, (Agrégation, 1971, cote : GC. 18. 4.)
- *Matière comme substance et comme phénomène (La)*, 1 f. ms. 6- L'expérimentation comme analyse. 8 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Matière et la vie, 1967 (La)*, 4 f. ms. (Cours de 1964-1967, cote : GC. 15. 4.)
- *Mécanologie, Centre culturel canadien, Paris, 1971*. 45 f. impr. dactylogr. ms.
- *Médecine antique d'Hippocrate à Galien (La)*, 1969-70. 1969-1972. 77 f. ms. dactylogr. impr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Mesure du temps (La)* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Méthode : La méthode, Les probabilités et l'induction, Événement et probabilité, Possibilité et probabilité. 1941-1942*. 80 f. ms. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Méthode de la psychologie*, 14 ex. 14 f. dactylogr. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Méthode, conscience de la science (La)*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Méthodes (Les)*, 18 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Modèles et analogies dans la recherche en biologie*. 54 f. dactylogr. ms. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Modèles et analogies dans la recherche en biologie*. Plusieurs exemplaires. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Modèles et analogies en biologie, séminaire 1960-61, symposium d'Oxford 1961* (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Monde, science, technique chez Descartes* (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Morale et technique* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)

- *Morale*. 12 f. dactylogr. (non daté, cote : GC. 9. 2)
- *Mouvement (Le)*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Mythe (Le)*. Non daté. (1931-1943, cote : GC. 11. 2)

N

- *Naïveté et radicalisme dans la pensée philosophique* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Nature et portée du syllogisme* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Nature et valeur du concept, novembre 1945*. 99 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Nature, Aristote : cours de Rivaud, 1927 (La)*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Néant et la création (Le)*, (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Néoténie et évolution*. Texte de Lapassade. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Néoténie, Georges Lapassade* (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Nietzsche, "Deviens celui que tu es"* (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Normal et la moyenne (Le)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Normal et le pathologique, documents (Le)*, (cours en Sorbonne 1963-64). 1936-1966. 68 f. ms. impr(Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Normal et le problème des mentalités (Le)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Normal et pathologique, norme et normal*. 116 f. ms. dactylogr. (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Normalité et normativité*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Norme et normal* (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Norme et normal en biologie* (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Norme et normalisation* (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)
- *Normes et le normal, 1942-43 (Les)*, 138 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Nos goûts ne sont-ils qu'affaire de convention ?*. 1 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Notes complémentaires sur A. Comte et la classification des sciences*. 14 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Notes complémentaires sur A. Comte, la loi des trois états et le fétichisme*. 18 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Notes de psychologie*. 48 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- *Notes et textes en histoire de la médecine*. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Notes et textes sur l'astronomie (comètes, Maupertuis)*. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Notes sur Charles Darwin* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Notes sur des exposés, Fontenelle, A. Comte, l'esprit scientifique*. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Notes sur l'histoire de la physiologie*. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Notes sur la finalité chez Aristote et d'autres philosophes de Descartes à Kant*. (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Notes sur la psychologie*. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Notes sur le singulier*. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Notes sur les modèles en biologie et physiologie, sur les automates*. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Notes sur les modèles en physique*. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Notes sur machine et organisme*. Texte et coupures de presse. (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)

- *Notes, questions et plans de cours de philosophie, citations.* 1932. 71 f. ms. Dactylogr. ([lieu ?] 1932, cote : GC. 9. 1)
- *Notes, références bibliogr. et recensions de livres sur l'histoire de l'évolution* (notamment Huxley, Bonnet, Wolff) (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Notion d'univers (La)*, (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Notion de milieu (La)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Notion de phénomène, décembre 1944 (La)*, 11 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Notion de réel (La)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Notion de transcendance, juin 1945 (La)*, 2 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)

O

- *Objet et nature de la philosophie.* 10 f. ms. (non daté, cote : GC. 9. 2)
- *Œuvre scientifique de Descartes (L')*. Notes complémentaires, conférences de R. Taton et P. Costabel. 1960-1965 (1960-65, cote : GC. 13. 5.)
- *Œuvre scientifique de Descartes et la science du XVIIIe siècle (L')*. 156 f. ms. dactylogr. impr. (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Opposition logique et opposition psychologique* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Optimisme de Leibniz* (Agrégation, 1947-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Organisme et individualité* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Originalité biologique de l'homme (L')*, (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Origine de la vie (L')*, agrégation 1964. 6 f. ms. (Cours de 1964-1967, cote : GC. 15. 4.)

P

- *Perception de l'homme par l'homme (La)*. Cours et notes de Canguilhem, et notes prises lors des conférences de M. Tort et D. Deleule. 3 mars 1965. 11 f. ms. (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Perspectives et tentatives de psychologie scientifique au XVIIIe siècle, Société de psychologie, 7 avril 1962.* (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Peut-on concevoir la pensée sans la vie ?.* (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Peut-on refuser l'évidence ?.* 5 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Peut-on traiter de l'esprit scientifique et des méthodes scientifiques sans se référer à une idée de la science ?* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Philosophie (éléments de doctrine et textes choisis).* 304 f. dactylogr. (Charleville, Albi, Paris, 1929-1932, cote : GC. 8.)
- *Philosophie à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et des étudiants de l'enseignement supérieur.* 2 ex. 295 ff. et 257 f. dactylogr. (Lycées de Charleville, Albi, Paris, 1929-1932, cote : GC. 8.)
- *Philosophie biologique d'Auguste Comte (La)*. 27 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Philosophie d'A. Comte (La)*. Notes complémentaires, sujets de dissertations pour l'agrégation, bibliographie. 34 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)

- *Philosophie d'Auguste Comte (La)*. Cours. 113 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Philosophie de l'histoire*. 9 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Philosophie de la guerre et de la paix, février 1931*. 18 f. ms. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Philosophie de la Raison et les sciences de la nature au XVIIe siècle (La)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Philosophie des Lumières et les sciences de l'homme au XVIIIe siècle (La)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Philosophie et biologie : présentation du cours et notes*. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Philosophie et biologie, 1946-47.1946-1948*. 120 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Philosophie et les sciences en France au XIXe siècle (La)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Philosophie et technique, 1ère année, Censier, 14 et 16 janvier, 15 et 17 avril 1969*. 11 f. ms. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Philosophie générale*. 40 f. ms. (Lycée de Charleville, 1929-1930, cote : GC. 9. 3.)
- *Philosophie, Paris, Congé 1931-32*. Textes philosophiques choisis pour illustrer son ouvrage. 230 f. dactylogr. (Charleville, Albi, Paris, 1929-1932, cote : GC. 8.)
- *Philosophies positivistes réussissent-elles à fonder la science ? (Les)*, 6 f. ms. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Physiologie de Harvey à Lavoisier, 1966-67 (La)*, 74 f. ms. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Physique et pataphysique*. Texte de Jean Brun [?] (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)
- *Planning de cours*. 1 f. ms. (Lycée de Charleville, 1929-1930, cote : GC. 9. 3.)
- *Pourquoi et comment les aptitudes sont-elles devenues un sujet d'études pour les psychologues ?*. 5 f. ms. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Pourquoi le concept d'évolution par préformation a-t-il d'abord fourni le fondement de la connaissance des générations organiques ?* Versions ms. et dactylogr. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)
- *Précurseur (Le)*, 1 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Préformation et épigénèse* (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Préformation et l'épigénèse (La)*. Cours I.H.S., Strasbourg, 1948, Paris, 1955-56. 55 f. ms. impr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Primitif, sauvage, barbare, 1948*. 9 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Priorité logique du concept et du jugement. 1948*. 9 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Problématique de l'histoire des sciences, séminaire 1965-66*. 30 f. ms. (Séminaires 1954-1966, cote : GC. 15. 3.)
- *Problématique de l'histoire des sciences*. 50 f. ms. (Séminaires 1954-1966, cote : GC. 15. 3.)
- *Problème de l'évolution (Le)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Problème de la création (Le)*. Congé à Paris 1931-32, Toulouse 1938, Strasbourg, 1947-48. 186 f. ms. dactylogr. impr. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Problème de la création, 1947-48 (Le)*, 81 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Problème de la nature de la douleur*. 2 f. dactylogr. (non daté, cote : GC. 9. 2)
- *Problème des limites de la connaissance* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Problème des rapports du concept et du jugement*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Problème du suicide, 1939 (Le)*, 3 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)

- *Progrès (Le)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Projet de recherches et bibliographie concernant La notion d'affinité en histoire naturelle aux XVIIIe et XIXe siècles rédigés par Jean-Claude Cadieux. 1966-1967.* 48 f. dactylogr. (Enseignement à Paris, 1948-1972, cote : GC. 12. 2.)
- *Projet métaphysique d'un système de physique nouveau (Le)*, (Sorbonne, 1959-60, cote : GC. 13. 5.)
- *Propositions normatives et jugements de valeur.* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Psychologie et philosophie peuvent-elles se dissocier ?.* 3 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Psychologie pathologique.* Cours de Daniel Lagache, Clermont-Ferrand, 1941-42 : notes prises par Canguilhem. 1 carnet ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Psychologie scientifique au XIXe siècle (La)*, cours Sorbonne, 1960-61. 1960-1962. 108 f. ms. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Psychologie, position du problème psychol.* 29 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Psychologie.* 147 f. ms. (Lycée de Charleville, 1929-1930, cote : GC. 9. 3.)
- *Psychologie.* 57 f. dactylogr. (non daté, cote : GC. 9. 2)

Q

- *Qu'entend-on par humanisme ?.* 8 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Qu'est-ce qu'agir ?.* 1958. Notes de cours. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Qu'est-ce qu'une question ?* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Qu'est-ce que l'humanisme ?* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Qu'est-ce que la psychologie ?.* Dossier relatif à la conférence donnée au Collège philosophique le 18 décembre 1956. 1952-1959. 72 f. ms. dactylogr. impr. (Cours Sorbonne et séminaires, 1960-63, cote : GC. 14. 5.)
- *Qualité (La)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Quantité logique requiert-elle ou non un fondement ontologique ? (La)*, (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)

R

- *Rapports de la logique et du langage, 1947.* 5 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Rapports de la science et de la politique.* 4 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Raisonnement mathématique, 1946 (Le).* 14 f. ms. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-48, cote : GC. 12. 1.)
- *Rationalisme engendre-t-il de lui-même l'optimisme ? (Le)*, 16 mars 1959 (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Réalisme comme tendance permanente de la philosophie (Le).* Non daté. (1931-1943, cote : GC. 11. 2)
- *Recherche de l'absolu (La)*, 20 f. dactylogr. (Lycée d'Albi, 1930-1931, cote : GC. 9. 5)
- *Régulation 1974.* 60 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Renversement copernicien (Le)*, Khâgne Toulouse, 1940. 5 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Rôle des analogies et des modèles dans la découverte en biologie (Le)*, (Séminaires, 1953-1963, cote : GC. 14. 2.)

S

- *Sartre sur la liberté, juin 1945*. 1 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Savoir et hypothèse, juin 1958*. Notes de cours. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Scepticisme : notes de cours et exposé (Le)*, (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Science et idéologie dans la constitution de la psychologie*, 1967-68 (2e semestre), C2 psychologie. 19 f. ms. dactylogr. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Science et l'erreur (La)*, 128 f. ms. (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Science et philosophie selon Bergson et chez Bergson* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Science et progrès*. (Agrégation, 191962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Science et technique, bibliographie*. 78 f. ms. dactylogr. impr. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Science et technique, I.H.S., 1962-63 ??*. 33 f. ms. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Sciences : cours, notes et textes (Les)*, 143 f. ms. dactylogr. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Sciences de lois et connaissance d'êtres* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Séminaire 1966-67 sur l'organisme. 1964-1967*. 82 f. ms. dactylogr. (Cote : GC. 17. 1)
- *Séminaire 1969-70*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Séminaire, Idéologie médicale au XIXe siècle, psychiatrie*. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Sens de la négation* (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Sentiment social, 1939 (Le)*, 6 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Si l'humanité de l'homme n'est pas une essence, l'animalité de l'animal en est-elle une ?* (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Singulier (Le)*, 2 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Singulier et la singularité (Le)*, 127 f. ms. (Sorbonne, 1957-58, cote : GC. 13. 3.)
- *Sociologie (La)*, 2 f. ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Spencer*. Texte extrait de Spencer, classification des sciences et schémas récapitulatifs. (Séminaires, 1967-1971, cote : GC. 17. 3.)
- *Statut social de la science moderne (Le)*. Cours écrit par Canguilhem, suivi du même cours retranscrit par E. Balibar, accompagné d'une lettre non datée. (Sorbonne, 1961-62, cote : GC. 14. 4.)
- *Statut social de la science moderne, 1961-62 (Le)*, 122 f. ms. impr. dactylogr. (Sorbonne, 1961-62, cote : GC. 14. 4.)
- *Sujets divers. 1931-1943*. 57 f. ms. (1931-1943, cote : GC. 11. 2)
- *Sur l'histoire de la logique*. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Systèmes normatifs (Les)*, (Sorbonne, 1962-63, cote : GC. 15. 1.)

T

- *Technique est-elle une activité neutre ? (La)*, 3 f. ms. (Agrégation 1966-67, cote : GC. 16. 3.)
- *Technique et création, Toulouse, 1938*. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Technique et science, déc. 1944-janv. 1945, réutilisé et revu, novembre 1955*. 22 f. ms. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)

- *Technique, l'outil (La)*. Bibliographie, 17 f. ms. dactylogr. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Techniques psychologiques et connaissance de l'homme*. 1 f. ms. 4- Penser et calculer. 6 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- Texte de Canguilhem à l'occasion de la leçon inaugurale de Maurice Dumas au Conservatoire National des Arts et Métiers. Non daté. 4 f. ms. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Textes de morale*. 35 f. dactylogr. ms. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- *Textes de philosophes et notes sur des exposés* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Textes de psychologie*. 52 f. ms. (fait au lycée d'Albi, 1930-1931, donné par son élève Laleure, cote : GC. 9. 4.)
- *Théorie de la connaissance : Science et réalité, Perception et science*, 13 f. ms. (Sorbonne, 1958-59, cote : GC. 13. 4.)
- *Théorie et pratique, février 1945*. 15 f. ms. dactylogr. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1943-1945, Cote : GC. 11. 3)
- *Théorie et technique de l'expérimentation chez Claude Bernard, colloque Claude Bernard, Collège de France, 29 juin 1965.1964-1965*. 42 f. ms. dactylogr. impr. (Séminaires et colloques, 1964-1967, cote : GC. 15. 5.)
- *Théorie physique selon Duhem (La)*, (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Théorie platonicienne de l'erreur* (Sorbonne, 1955-56, cote : GC. 13. 1.)
- *Théories du vieillissement*, Klein, février 1948. (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Toulouse ; Les caractères généraux de la science et l'esprit scientifique ; Science et technique*. Plusieurs ex. 64 f. dactylogr. et ms. (Lycée de Toulouse, 1937-1941, cote : GC. 10. 4)
- *Tout et les parties (Le)*, 5 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Toutes les idéologies recouvrent-elles une égale méconnaissance de la réalité ?*. Dissertation, janvier 1968. 4 f. ms. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Transformation scientifique de la nature peut-elle être assimilée à une création ? (La)*, 6 f. ms. (Sorbonne, 1966-67, cote : GC. 16. 4.)
- *Transformisme (Le)*, 5 f. ms. (Lycée de Charleville, 1929-1930, cote : GC. 9. 3.)
- *Travail de recherche dans la science expérimentale (Le)*, (Agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 2.)
- *Type, séminaire 1959-60*. 12 f. ms. (Séminaires d'histoire de la biologie, 1956-60, cote : GC. 14. 1.)

U, V

- *Utilisation technique de la force motrice animale, histoire des sciences et des techniques, CI, 1967-68*. Notes de cours. 26 f. ms. (Cours, séminaires, agrégation, 1962-71, cote : GC. 16. 1.)
- *Valeur* (Agrégation, 1947, cote : GC. 12. 1.)
- *Valeur de la méthode*. 5 f. ms. (Agrégation 1963-64, cote : GC. 15. 2.)
- *Valeur et la polarité du jugement (La)*, (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1942-43, cote : GC. 11. 2)
- *Valeur, juin 1941 (La)*, 17 f. ms. (Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, 1941-1942, cote : GC. 11. 1)
- *Vision. Notes, bibliographies, coupures de presse (La)*, 45 f. ms. impr. 3- Exposés d'étudiants et notes sur divers sujets. 60 f. ms. dactylogr. (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Vision comme modèle de la connaissance (La)*, 63 f. ms. (Sorbonne, 1956-57, cote : GC. 13. 2.)
- *Vivant et son milieu (Le)*, (Université de Strasbourg à Strasbourg, 1945-1948, cote : GC. 12. 1.)
- *Vocations : valeurs et créations (Les)*, 7 f. ms. (Lycée de Valenciennes, 1934-1935, et de Toulouse, 1934-1938, cote : GC. 10. 3)
- *Vol de Prométhée et les travaux d'Hercule (Le)*, 35 f. ms. (Texte de Canguilhem, novembre 1925- juillet 1926, cote : GC. 9.3.)

